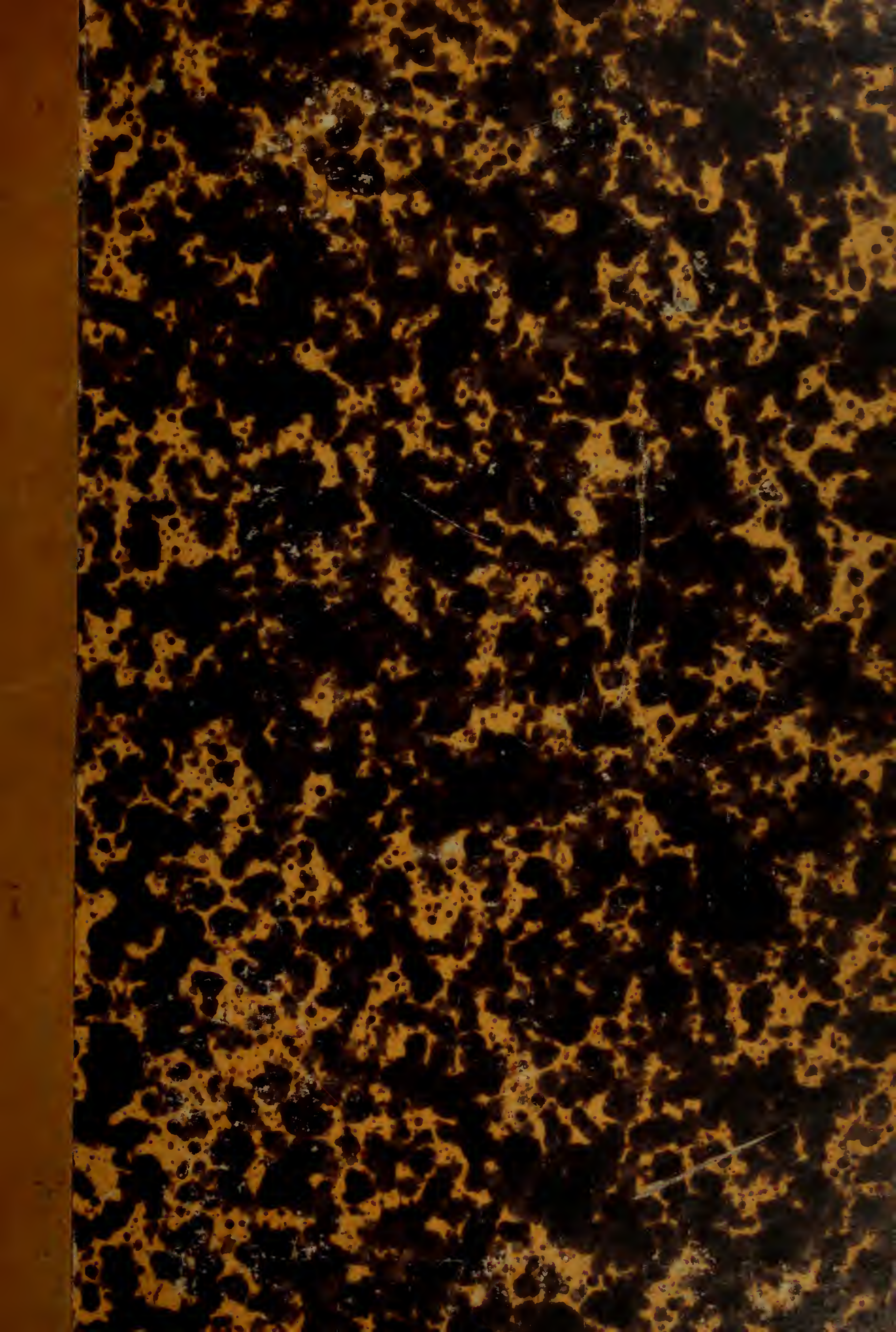


mina plus la mer que d'un mince filet de verdure semblable à un serpent marin, et, quand vint le soir, disparut dans un ciel de pourpre et d'or. Nos yeux furent tournés vers ce point étincelant jusqu'à ce que le voile de la nuit, en descendant, eût rendu tous les horizons semblables. Nous cessâmes enfin de voir; mais nos yeux ne se fermèrent pas, l'ardeur de l'attente nous tint éveillés : au jour nous devions saluer la *Terre Sainte*.

FIN DE QUINZE JOURS AU SINAI.

TABLE DES MATIÈRES DE QUINZE JOURS AU SINAI.

FIN DE LA TABLE DE QUINZE JOURS AU SINAI.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



IMPRESSIONS DE VOYAGE

— LE VÉLOCE —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

LE VÉLOCE.

Nous arrivâmes à Cadix le mercredi 18 novembre 1846.

Nous étions assez inquiets. Il avait été convenu entre monsieur le ministre de l'instruction publique et moi, avant mon départ de Paris, qu'un bâtiment à vapeur nous attendrait à Cadix pour nous transporter à Alger : de Séville, où nous retenaient, et le bon accueil des habitans, et la promesse de Montès et du Chiclanero qui s'étaient engagés à nous donner une course de taureaux, j'avais écrit à monsieur Huet, consul à Cadix, pour lui demander s'il connaissait dans le port quelque paquebot de guerre stationnant à notre intention, et il nous avait répondu que depuis huit jours aucun paquebot de guerre d'aucune nation n'était entré à Cadix, ce qui ne nous avait point empêchés de partir, pour être fidèles à notre rendez-vous si notre bâtiment ne l'était pas au sien.

Seulement nous étions restés trois jours de plus à Séville que nous ne comptions y rester.

Ces trois jours de retard dans notre itinéraire étaient eu pour but, vous le savez, madame, d'attendre mon fils qui, un beau matin, avait disparu ; les renseignemens recueillis sur lui m'avaient bien indiqué qu'il avait repris la route de Cordoue, mais ne m'en avaient point dit davantage; or, comme il existe une route qui va directement de Cordoue à Cadix en laissant Séville à deux lieues sur la gauche, j'espérais, en arrivant dans la ville du Soleil, trouver mon paquebot et retrouver mon fils.

Le rendez-vous pour Alexandre était à l'hôtel de l'Europe ; ceux de mes lecteurs qui veulent tout savoir, et qui désireraient de plus amples renseignemens sur cette absence, sont renvoyés à mes lettres sur l'Espagne.

Notre attention tout entière, en entrant dans le port de Cadix, n'était donc point pour cette charmante ville qui, comme le dit Byron :

> Blanche, grandit aux yeux, fille du flot amer,
> Entre l'azur du ciel et l'azur de la mer.

Notre attention était toute pour la rade.

Cette rade offrait aux regards une véritable forêt de mâts, au milieu desquels nous voyions avec joie s'élever deux cheminées, et flotter deux pavillons.

Ces deux pavillons étaient tous deux tricolores.

Donc, au lieu d'un bâtiment français, il y en avait deux dans la rade.

Nous mîmes pied à terre sur la jetée, et, tandis que mes compagnons surveillaient le débarquement, je courus jusqu'à la douane pour y prendre des informations.

Ces deux bâtimens étaient l'*Achéron* et le *Véloce*.

L'*Achéron*, arrivé depuis trois jours, allait porter sur la côte du Maroc monsieur Duchâteau, notre consul à Tanger, chargé de présenter à Abd-el-Rhaman les présens du roi de France.

Le *Véloce*, arrivé depuis la veille seulement, n'avait point encore de destination connue.

Toute notre espérance se concentra donc sur le *Véloce*

Après les difficultés habituelles, la douane nous laissa passer, et nous nous acheminâmes à travers des rues un peu plus larges mais aussi mal pavées que les rues de Séville, de Grenade et de Cordoue, vers l'hôtel de l'Europe.

Notre installation n'y était point faite encore, qu'on m'annonça monsieur Vial, second de la corvette le *Véloce*.

Au milieu de l'inquiétude générale, j'avais toujours gardé la sérénité qui convient aux chefs d'expéditions, je me retournai vers mes compagnons, restés dans les différentes attitudes où les avait surpris l'annonce du mosso, avec un regard qui leur disait clairement :

— Vous voyez que je n'avais pas eu tort de compter sur la promesse qui m'avait été faite.

Tous s'inclinèrent.

Monsieur Vial fut introduit.

Il était détaché du bâtiment par le commandant Bérard, et m'apportait une lettre.

Monsieur le ministre de la marine ayant dit à la tribune que le *Véloce* avait été mis à ma disposition par *un malentendu*, on me permettra de consigner ici cette lettre tout entière, elle donnera une idée du degré de croyance que l'on peut accorder à messieurs les ministres en général, et à monsieur le ministre de la marine en particulier.

Attention !

Gouvernement général de l'Algérie. — Cabinet.

Monsieur,

« Le maréchal n'est arrivé à Alger que le 6 de ce mois, et c'est en débarquant que j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Madrid ; nous recevions en même temps une lettre de monsieur de Salvandy, qui nous demandait de vous envoyer chercher à Cadix.

» Je ne saurais vous dire, monsieur, combien le maréchal a été affligé de ce contre-temps, qui nous prive de vous voir quelques jours plus tôt. Un bateau à vapeur part ce soir pour Oran, et porte à la frégate le *Véloce* l'ordre d'aller vous chercher à Cadix, ou sur le point de la côte où vous pourriez vous trouver ; le commandant doit même s'informer si vous n'auriez pas fait une excursion dans les environs, et vous attendre là où vous pourriez vous embarquer. J'espère, monsieur, que le beau pays où vous vous trouviez vous aura fait prendre un peu en patience la quarantaine involontaire que nous vous faisons faire sur la côte d'Espagne.

» Le *Véloce* vous ramènera à Oran en passant par Tanger ; de là vous gagnerez Alger, quand vous voudrez, par le bâtiment à vapeur qui part le samedi de chaque semaine ; là, nous vous recevrons avec tout votre état-major : nous désirons beaucoup vous voir le plutôt possible parmi nous ; c'est pourquoi je vous prie, en mon nom, de ne vous arrêter que le temps nécessaire à Oran, et de gagner vite la capitale de l'Algérie *en gardant le droit de retourner sur vos pas si vous le jugez convenable*.

» Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que le maréchal sera très heureux de recevoir les compagnons de voyage que vous vous êtes adjoints.

» *Je regrette bien, monsieur, de ne pas pouvoir aller au devant de vous jusqu'à Cadix.* J'aurais été heureux de me rapprocher plus tôt de vous, mais je ne m'appartiens pas. Le maréchal est arrivé ici tout à fait malade, et n'a pas encore pu reprendre son commandement ; enfin, nous avons trouvé en arrivant une telle masse de travail arriéré, qu'il n'y a pas eu moyen de ne point se mettre à l'ouvrage.

» Recevez, monsieur, avec l'expression de mes regrets pour tous vos accidens, l'assurance des vœux sincères que je forme pour votre heureux voyage, et de mes sentimens les plus distingués (1). »

Je m'attendais à la simple communication d'un ordre diplomatique ou militaire. Je recevais avec cet ordre une lettre charmante de goût et de politesse, c'était beaucoup plus que je n'espérais.

Je remerciai monsieur Vial de la peine qu'il avait bien voulu prendre, et comme on vint nous annoncer que la table était servie, bon gré, mal gré, je le retins à dîner avec nous.

Le dîner se passa en questions : le *Véloce* était-il bon marcheur? le capitaine était-il bon compagnon? le temps promettait-il d'être beau ?

Ce n'était point par la marche que brillait le *Véloce*. C'était un beau et brave bâtiment, tenant puissamment la mer, se comportant à merveille par un gros temps, sachant, grâce à l'expérience de son équipage, se tirer d'un mauvais pas, comme il l'avait prouvé à Dunkerque un jour qu'il avait l'honneur de porter le roi de France et une partie de la famille royale, mais il avait une chaudière trop petite pour sa taille, un mouvement trop faible pour sa corpulence; enfin, ce n'était aucunement la faute du *Véloce* s'il était mauvais marcheur, seulement, il fallait bien l'avouer, le *Véloce*, dans ses beaux jours, ne filait que sept ou huit nœuds à l'heure, c'est-à-dire ne faisait que deux lieues à deux lieues et demie.

Quant au capitaine Bérard, c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, courtois comme le sont en général tous les officiers de marine, mais grave et silencieux; rarement on l'avait vu rire à bord, et l'on doutait fort que, malgré la provision de gaîté que nous avions apportée de Paris, et que nous n'avions pas encore dépensée tout entière, nous parvinssions à dérider son front.

Quant au temps, il était inutile d'en parler, il serait beau.

Cette assurance éclaircit un peu l'avenir aux yeux de Maquet, qui, ayant manqué de mourir du mal de mer sur le Guadalquivir, n'envisageait pas d'une façon riante un voyage dans le pays des Cimmériens, que les anciens regardaient comme le berceau des tempêtes.

Le dîner fut gai, et nous donnâmes à monsieur Vial un échantillon de ce que nous pouvions faire sous ce rapport-

(1) Je ne sais si la personne qui m'a écrit cette lettre, et qui était attachée au gouvernement général de l'Algérie, est en ce moment en France ou à Alger ; mais quelque part qu'elle soit, je la prie de recevoir mes remercîmens pour son accueil plus gracieux encore qu'il n'avait été promis ; et, quoique mes occupations me donnent vis-à-vis d'elle les apparences de l'ingratitude et de l'oubli, je la prie de croire à ma mémoire, et surtout à ma reconnaissance.

là : lui, de son côté, nous parut un excellent convive, et nous nous quittâmes enchantés les uns des autres.

Il avait été convenu que le lendemain à midi nous irions à bord du *Véloce* rendre visite au capitaine, et que le samedi 21, à huit heures du matin, nous appareillerions pour Tanger.

Ces trois jours avaient été réclamés par mes compagnons pour voir Cadix, et par moi pour donner à Alexandre le temps de nous rejoindre.

Le lendemain, à onze heures du matin, comme nous faisions nos préparatifs pour nous rendre à bord, on nous annonça le commandant Bérard.

C'était en effet le capitaine du *Véloce* qui prévenait notre visite en venant nous faire la sienne. Nous reconnûmes là, avec un peu de honte, cette extrême courtoisie de nos officiers de marine. Le commandant Bérard resta quatre heures avec nous, et je crois qu'à son retour à bord il était aussi charmé de nous avoir pour passagers que nous l'étions nous de l'avoir pour capitaine.

Il avait été arrêté que notre visite au *Véloce* serait remise au lendemain, et que dans cette visite nous prendrions connaissance de notre aménagement.

Nous fûmes exacts. Le *Véloce* nous attendait comme une coquette sous les armes ; le commandant était à l'escalier, tout l'équipage était sur le pont; nous fûmes reçus au son du sifflet du contre-maître.

Le commandant s'empara de nous et nous emmena dans l'entrepont. La salle à manger, que l'on nous indiqua tout d'abord, — le commandant ayant entendu dire que depuis Bayonne nous mourions de faim, — la salle à manger portait encore des traces des augustes passagers qu'elle avait reçus; ses moulures étaient dorées; et des rideaux de soie cerise servaient de portières aux chambres qui s'ouvraient sur elle.

Ces chambres étaient au nombre de cinq.

Celle de poupe, on y entrait par deux portes, tenait toute la largeur du bâtiment; c'était la plus grande, mais aussi c'était celle où il y avait le plus de mouvement, surtout dans le tangage, cette chambre formant l'extrémité du navire.

Les quatre autres accompagnaient ses flancs.

Au nombre des quatre dernières était la chambre du capitaine. A la première ouverture qu'il fit de son désir de me la céder, je l'arrêtai court, et il fut convenu qu'autant que possible nous ne déplacerions personne.

Restaient donc trois chambres.

J'en pris une, Boulanger prit l'autre; la troisième fut réservée à Alexandre.

Nous avions voulu faire à Maquet et à Giraud les mêmes politesses que le capitaine nous avait faites, mais Maquet et Giraud s'étaient déjà renseignés près de Vial, et ils déclarèrent qu'ils ne quitteraient pas le carré des officiers.

Le carré des officiers étant placé juste au centre du bâtiment, c'est de tout le navire l'endroit où le mouvement est le moins sensible.

Il leur fut donc montré à chacun une chambre excellente dans le susdit carré.

Quant à Desbarolles, il se vantait hautement d'être parfaitement familiarisé avec les caprices de Neptune, et il avait, en conséquence, désiré garder toute son indépendance relativement au lieu où il passerait la nuit.

Comme il restait cinq chambres vacantes, nous ne nous inquiétâmes point trop; c'était plus qu'il n'en fallait pour le loger lui et sa carabine.

Vial mit en outre à notre disposition sa cabine du pont; il y avait juste dans cette cabine la place d'une table, d'un lit et d'une chaise, mais c'était une véritable trouvaille, à cause de la localité qui permettait à l'air d'entrer par la porte et de sortir par la fenêtre, et *vice versâ*.

On nous présenta l'armurier, dont nos fusils avaient le plus grand besoin ; on devait faire un ballot de toutes les armes, et ce ballot lui serait remis directement ; je le nommai, séance tenante, mon armurier extraordinaire.

J'ai déjà mon armurier ordinaire, dont j'aurai l'occasion, je l'espère bien, d'entretenir mes lecteurs pendant le cours de cet ouvrage.

Nous revînmes à Cadix, enchantés du bâtiment, du capitaine et de ses officiers. Tout en partageant notre enthousiasme, Giraud et Maquet exprimaient le leur plus froidement. J'ai déjà expliqué la cause de cette froideur.

Giraud, j'ai oublié de consigner la chose en son temps et lieu, Giraud n'avait échappé au mal de mer sur le Guadalquivir, qu'en se tenant couché sur le pont, de San-Lucar à Cadix.

Nous attendîmes vainement Alexandre pendant la journée du lendemain et celle du surlendemain ; non-seulement Alexandre ne reparut point, mais les nouvelles qu'on recevait de lui par les conducteurs de diligence et les courriers de malle-poste, se formulaient d'une façon si fantastique, qu'il était impossible d'établir sur ces nouvelles aucune probabilité de retour.

Heureusement, un jeune Français que nous avions rencontré à Séville, monsieur de Saint-Prix, nous avait suivis jusqu'à Cadix. Il me promit d'y attendre Alexandre, et de me l'expédier à Gibraltar par un des bâtimens à vapeur faisant la traversée entre l'ancienne Gadès et l'ancienne Calpé.

Malgré toutes ces précautions prises pour l'heureux retour de l'enfant prodigue, je n'en quittai pas moins Cadix le cœur serré et l'esprit inquiet; mais l'heure du départ avait été fixée au samedi 21, à huit heures du matin, et le samedi 21, à sept heures et demie, nous mettions le pied sur le canot envoyé par le commandant pour nous prendre sur le port, tandis que la yole, avec son équipage au grand complet, chargeait nos bagages.

Le *Véloce* était environné d'une nuée de mouettes, de margats et de goëlands. En arrivant dans les eaux du bâtiment, je voulus donner à nos futurs compagnons un échantillon de mon savoir-faire, je lâchai mes deux coups de fusil sur deux margats qui tombèrent tous deux.

Les matelots de la yole allèrent les chercher, tandis qu'après ce coup d'éclat, nous marchions triomphalement à bord.

Le hasard avait fait que les deux margats n'étaient que démontés, on les apporta à leur tour; le chirurgien leur fit l'opération à l'aide d'une paire de ciseaux, et on les lâcha sur le pont, où ils se mirent incontinent à courir et à manger, à la suprême joie de ces grands enfans qu'on appelle les matelots.

Tous deux furent baptisés à l'instant même, l'un reçut le nom du *Véloce* et l'autre de l'*Achéron*.

Paul apportait un troisième passager, démonté sur le Guadalquivir, c'était un goëland de la plus grosse espèce, et qui avait l'air d'un albatros, celui-là s'appelait déjà le *Rapido*, du nom du bâtiment qui nous avait transportés de Séville à Cadix.

La formalité voulait que nous remissions nos passeports

entre les mains du capitaine; nous nous empressâmes de remplir la formalité, afin de sortir le plus tôt possible de notre caractère officiel.

Comme monsieur le ministre de la guerre et monsieur le ministre des affaires étrangères ont dit tous deux à la tribune,

Le premier : *Qu'on pouvait me croire effectivement chargé d'une mission, puisque je m'en vantais à tout propos,*

Et le second : *Qu'il ignorait complétement qu'une mission eût été donnée au monsieur dont il était question*, mes lecteurs me permettront de mettre sous leurs yeux mon passeport, comme j'ai déjà fait de la lettre relative au *Véloce*.

Après quoi, j'en aurai fini avec ces messieurs.

« Au nom du roi des Français,

» *Nous, ministre secrétaire d'État des affaires étrangères*, prions les officiers civils et militaires, chargés de maintenir l'ordre public, dans l'intérieur du royaume et dans tous les pays amis ou alliés de la France, de laisser passer librement monsieur Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie, se rendant en Algérie par l'Espagne, *chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique.*

» Voyageant avec deux domestiques.

» Et de lui donner aide et protection en cas de besoin.

» Le présent passeport délivré à Paris, le 2 octobre 1846.

» Signé GUIZOT.

» Par le ministère,

» *Le chef de bureau de la chancellerie,*

» DE LAMARRE. »

On objectera que monsieur le ministre des affaires étrangères signe tant de passeports qu'il a bien pu oublier qu'il ait signé celui-là.

A l'objection, je répondrai qu'une circonstance toute personnelle aurait dû aider sa mémoire.

Le 2 octobre, à onze heures du matin, monsieur le ministre des affaires étrangères m'avait fait prier, par monsieur Génie, de venir en personne prendre mon passeport au ministère.

J'avais eu l'honneur de me rendre à cette invitation, et j'étais resté près de deux heures à l'hôtel du boulevard des Capucines.

Si monsieur Guizot l'a oublié, monsieur de Salvandy, qui a déjà donné la preuve qu'il avait plus de mémoire que ses confrères, se le rappellera certainement.

TRAFALGAR.

Je vous ai déjà fait faire connaissance, madame, avec le commandant Bérard et le lieutenant Vial. Un mot maintenant sur le reste de l'état-major du *Véloce*.

Il se composait de quatre officiers :

Le second lieutenant, le deuxième enseigne (1), le chirurgien major, et le commissaire.

Le second lieutenant, monsieur Salles, était un homme de trente-cinq ans à peu près, blond, d'une figure douce et agréable, fort instruit, et de relations charmantes; mais d'une santé assez mauvaise pour lui donner des heures de mélancolie, pendant lesquelles il se tenait enfermé dans sa cabine, n'apparaissant sur le pont que pour son service. Lorsque nous nous séparâmes, nous l'avions à peu près guéri, non pas de sa maladie, mais de sa tristesse; je crois qu'il nous a regrettés, ne fût-ce que comme révulsifs.

Le deuxième enseigne, monsieur Antoine, était un homme déjà âgé : pourquoi n'était-il encore que second enseigne? personne n'eût pu le dire; car il passait à bord pour un excellent officier. Cependant, quoiqu'il eût vingt ans de service, comme il n'était pas porté sur les cadres, il pouvait être renvoyé, sans retraite, au premier caprice passant dans la tête d'un chef de bureau du ministère de la marine. Cette position précaire l'inquiétait. Soit misanthropie, soit timidité, nous le vîmes peu.

Le chirurgien major, monsieur Marquès, était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans; il faisait sur le *Véloce* l'intérim du chirurgien du bâtiment, en congé ou malade, je ne sais plus trop. Il appartenait à l'armée de terre; il n'était pas encore familiarisé avec le perfide élément, comme on dit au palais de l'Institut. Maquet et Giraud lui furent spécialement recommandés.

Le commissaire, monsieur Rebec, arrivait de Marseille en droite ligne : non-seulement il en arrivait, mais encore il y était né; origine qui nous rapprocha à l'instant même. En effet, vous le savez, madame, Marseille est une seconde patrie pour moi, tant elle me fut hospitalière; quelques-uns de mes meilleurs amis sont de Marseille : Méry, Autran. Quand j'ai voulu créer deux types: l'un de l'intelligence humaine portée au plus haut degré; l'autre, de l'honneur commercial poussé aux dernières limites; je les ai empruntés à cette fille de la vieille Phocée, que j'aime comme une mère; et je les ai nommés Dantès et Morrel.

Le reste de l'équipage, sous-officiers et matelots, se composaient de cent vingt hommes à peu près.

Nous n'eûmes, pour le moment, que le temps de faire une connaissance toute superficielle; aussitôt que nous fûmes à bord, on commença d'appareiller.

La prédiction de Vial à l'endroit du baromètre ne s'était point réalisée; au lieu du beau fixe qui nous était promis, il tombait une pluie fine qui jetait un voile de brume sur cette ville d'azur, d'émeraude et d'or, que l'on nomme Cadix; mais Vial n'en maintenait pas moins son dire; il ne s'agissait que de sortir du port pour que le baromètre remontât; et le vent de la pleine mer, chassant devant lui brouillard et nuages, devait, avant qu'il fût midi, nous rendre, en échange de ce soleil de novembre et de cette atmosphère d'occident, ce soleil toujours jeune et ce ciel toujours pur de l'Afrique.

Il y a dans ce mot Afrique quelque chose de magique et de prestigieux qui n'existe pour aucune des autres parties du monde. L'Afrique a été de tout temps la terre des enchantemens et des prodiges; demandez plutôt au vieil Homère, et il vous dira que c'est sur son rivage enchanté que poussait le lotus, ce fruit si doux qu'il faisait perdre aux étrangers qui le mangeaient le souvenir de la terre natale; c'est-à-dire le plus puissant de tous les souvenirs.

C'est en Afrique qu'Hérodote place le jardin des Hespérides, dont Hercule doit cueillir les fruits, et le palais des Gorgones, dont Persée doit forcer les portes.

C'est en Afrique qu'il faut chercher ce pays des Garamanthes où, au dire d'Hérodote encore, les bœufs sont obligés de paître à reculons, à cause de leurs cornes étranges qui

(1) Le premier enseigne, monsieur Durande, était absent : on saura bientôt pour quelle mission.

s'allongent parallèlement à la tête et se courbent en avant de leur museau.

C'est en Afrique que Strabon place ces sangsues longues de sept coudées, dont une seule suffit pour sucer le sang de douze hommes.

Si l'on en croit Pomponius Méla, les satyres, les faunes et les égypans habitaient l'Afrique; et c'était non loin des montagnes où bondissaient ces génies capripèdes que vivaient les Atlantes, derniers débris d'une terre disparue, et qui hurlaient au lever et au coucher du soleil.

Ces monocoles, qui, sur une seule jambe, couraient aussi vite que l'autruche et que la gazelle; ces léocrotes, qui ont les jambes du cerf, la tête du blaireau, la queue, le cou et la poitrine du lion; ces psylles, dont la salive guérissait les morsures des serpens; le caloplebas, qui tue aussi sûrement avec son regard que le Parthe avec sa flèche; le basilic, dont l'haleine dissout la pierre la plus dure, étaient tous des animaux originaires d'Afrique.

« Et, dit Pline, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Afrique soit la terre des prodiges et des monstres, car l'eau y est si rare, qu'il y a toujours nombre de bêtes féroces auprès des sources et des lacs; et là, de gré ou de force, les mâles s'accouplent avec les femelles de races différentes, et de cette façon produisent des êtres à noms inconnus, des individus à formes nouvelles. »

C'est en Afrique encore que régnait ce fameux Prête-Jean, que Marco Polo fait plus puissant que tous les autres princes de la terre, plus riche que tous les autres rois du monde, et qui tenait sous son empire plus de la moitié du cours du Nil.

C'est en Afrique aussi que l'aigle fécondait la louve, et que de ce rapprochement naissait le dragon, ce monstre qui fait éclater en naissant les entrailles de sa mère, qui porte le bec, les ailes de l'oiseau, qui a la queue du serpent, la tête du loup, la peau du tigre, et que Léon l'Africain eût vu sans doute, si la nature n'avait pas privé le monstre de paupières, ce qui le force de demeurer dans l'obscurité, le grand jour lui faisant mal aux yeux.

Le docteur Schaw, il y a à peine trois cents ans de cela, n'a-t-il pas rencontré, à Alger même, le fameux mulet produit de la vache et de l'âne, qui tient à la fois du père et de la mère, et qui s'appelle le kumrah?

Il n'y a pas jusqu'aux tempêtes d'Afrique qui nous apparaissent sous un aspect plus effrayant que les autres tempêtes. Il n'y a pas jusqu'aux vents du désert qui ne prennent un nom mystérieux en soulevant cet océan de sable aux flots brûlans, qui, jaloux sans doute d'avoir vu la mer Rouge engloutir Pharaon et ses Égyptiens, étouffa Cambyse et son armée.

Nos paysans sourient quand on leur parle du vent du nord ou du vent du sud.

L'Arabe tremble quand on lui parle du simoun ou du khamsin.

Enfin, n'est-ce pas en Afrique que l'on a découvert, en l'an de grâce 1845, et que l'on a fait reconnaître à la commission scientifique en général, et au colonel Bory de Saint-Vincent en particulier, le fameux rat à trompe dont nous aurons l'honneur de vous entretenir plus tard? Charmant petit animal, soupçonné par Pline, nié par monsieur Buffon, et retrouvé par les zéphirs, ces grands explorateurs de l'Algérie.

Ainsi vous le voyez, madame, depuis Homère jusqu'à nous, l'Afrique n'a pas cessé d'être un monde de plus en plus fabuleux, qui, aux yeux des voyageurs et des philosophes, doit doubler d'attrait, comparé surtout à notre monde qui, en devenant de plus en plus réel, a le malheur de devenir de plus en plus triste.

Heureusement, madame, que, pour le moment, nous flottions juste entre les deux mondes, ayant à bâbord, comme nous disons maintenant, le détroit de Gibraltar, qui se resserre et s'enfonce à l'orient; à l'arrière, la terre d'Europe qui disparaît dans la pluie; et à l'avant, les montagnes du Maroc qui apparaissent dans le soleil.

Maquet est déjà couché dans sa cabine: aux premiers mouvemens du *Véloce*, la terre a paru littéralement manquer sous ses pieds, et il lui a fallu passer incontinent de la position perpendiculaire à la position horizontale.

Giraud est encore debout, si cela peut s'appeler debout; mais il est enveloppé dans sa mante; il ne dit pas une parole, tant sa crainte d'ouvrir la bouche est grande; de temps en temps il s'assied, triste comme Jérémie au bord du Jourdain : Giraud pense à sa famille.

Desbarolles se promène à grands pas, de l'avant à l'arrière, avec Vial; il cause et gesticule, racontant son voyage en Espagne, ses rixes avec les muletiers de la Catalogne, ses chasses avec les bandits de la Sierra-Morena, ses amours avec les manolas de Madrid, et ses combats avec les voleurs de Villa Major et du Malo Sitio. A chaque retour, il prend sur le cigare de son interlocuteur l'avantage du vent. Je ne crois pas que le voyage se termine, sans que Desbarolles éprouve quelques atteintes de ce mal sans remède qui tourmente Maquet et qui menace Giraud.

Boulanger et moi sommes montés sur un banc et accrochés d'une main aux cordages; nous suivons les mouvemens oscillateurs du bâtiment, en étudiant la gradation et la dégradation des teintes. A portée de la main, j'ai une carabine chargée à balle dans l'attente des marsouins, et un fusil chargé à plomb, en l'honneur des margats, des mouettes, des goëlands, ou de tout autre volatile qui voudrait nous faire cette joie de passer à portée du coup.

Un quart de l'équipage est sur le pont, le reste vaque à ses affaires, c'est-à-dire dort, joue ou bavarde dans les premiers dessous, comme on dirait à l'Opéra; les vingt ou vingt-cinq hommes visibles sont pittoresquement groupés sur la gatte, au pied du cabestan, ou sur les canons.

Trois mousses jouent avec nos amputés, qui sautillent après les mies de pain qu'ils leur jettent, et qui continuent à affecter l'insouciance la plus complète pour le déplacement forcé qu'on leur impose.

Le bâtiment va tout seul, comme le navire *Argos*, sans qu'il y ait besoin, pour le diriger, d'autre puissance ou d'autre volonté que celle du timonier, qui, d'un air indolent, tourne une roue tantôt à droite, tantôt à gauche.

Il y a quelque chose de charmant à se sentir entraîner ainsi vers l'inconnu.

Cet inconnu est devant nous, et nous nous en rapprochons à chaque instant. Vial a dit vrai, le ciel s'éclaircit, et la mer se calme. Un courant visible existe de l'Océan à la Méditerranée. Mais vous comprenez que ce qui peut causer de graves inquiétudes à un navire à voiles ne préoccupe aucunement ces rois de la mer qui sillonnent leur empire assis sur un trône de flamme, avec une couronne de fumée au front.

On parle toujours de la longueur des traversées. Il est possible que dans les hautes latitudes, là où la terre a disparu complétement, là où l'on ne voit, aussi loin que le regard puisse s'étendre, autre chose que le ciel et l'eau, il est possible que l'ennui vienne avec le malaise, son précurseur

ou son compagnon, s'asseoir côte à côte du passager ; mais, en vérité, pour le penseur, c'est-à-dire pour l'homme qui essaye de plonger ses regards dans les abîmes de la mer ou dans les profondeurs du ciel, ces deux emblêmes de l'infini, je ne sais pas de spectacle plus changeant, plus varié, et souvent plus sublime, que cet horizon désert à l'extrémité duquel semblent se toucher, le nuage, cette vague du ciel, la vague, ce nuage de la mer.

Je sais bien qu'on ne peut rêver éternellement ; qu'il y a des traversées de trois ou quatre mois, et qu'un rêve de trois ou quatre mois finit par sembler un peu long; mais les Orientaux ne rêvent-ils pas toute leur vie, et quand par hasard ils se réveillent, ne se hâtent-ils pas d'avoir recours, pour se rendormir au plus vite, à l'opium ou au hatchich.

J'allais joindre l'exemple au précepte, et m'enfoncer jusqu'au cou dans ma rêverie, lorsqu'en passant à côté de moi, toujours causant avec Desbarolles, Vial me toucha l'épaule, et allongeant la main dans la direction d'un cap, sur lequel se jouait triomphalement un rayon de soleil vainqueur de la pluie.

— Trafalgar ! me dit-il.

Il y a des noms qui ont une singulière puissance, car ils portent en eux tout un monde d'idées, qui aussitôt qu'elles se présentent à notre esprit, viennent l'envahir et en chasser violemment les idées antérieures, au milieu desquelles notre esprit se reposait calme et serein comme un sultan dans son sérail.

Entre l'Angleterre et nous, il y a six mots qui résument toute notre histoire :

Crécy, — Poitiers, — Azincourt, — Aboukir, — Trafalgar et Waterloo.

Six mots exprimant chacun une de ces défaites dont on croit qu'un pays ne se relèvera jamais, une de ces blessures par lesquelles on croit qu'un peuple doit perdre tout son sang.

Et cependant la France s'est relevée, et cependant le sang est rentré dans les veines de son robuste peuple; l'Anglais nous a toujours vaincus; mais nous l'avons toujours chassé.

Jeanne d'Arc a reconquis à Orléans la couronne qu'Henri VI avait déjà posée sur sa tête; Napoléon, avec l'épée de Marengo et d'Austerlitz, a gratté à Amiens les fleurs de lis dont s'écartelait depuis quatre cents ans le blason de Georges IV.

Il est vrai que les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc à Rouen et enchaîné Napoléon à Sainte-Hélène.

Nous nous en sommes vengés en faisant de l'une une martyre et de l'autre un Dieu.

Maintenant d'où vient cette haine, qui attaque sans cesse, cette force qui repousse éternellement?

D'où vient ce flux qui, depuis cinq siècles, apporte l'Angleterre chez nous, et ce reflux qui, depuis cinq siècles, la remporte chez elle?

Ne serait-ce pas que dans l'équilibre des mondes elle représenterait la force et nous la pensée, et que ce combat éternel, cette étreinte sans fin, ne serait rien autre chose que la lutte génésiaque de Jacob et de l'ange, qui luttèrent toute une nuit front contre front, flanc contre flanc, genou contre genou, et jusqu'à ce que vînt le jour.

Trois fois renversé, Jacob se releva trois fois; et, resté debout enfin, devint le père des douze tribus qui peuplèrent Israël et se répandirent sur le monde.

Autrefois, aux deux côtés de la Méditerranée, existaient deux peuples personnifiés par deux villes qui se regardaient, comme des deux côtés de l'Océan se regardent la France et l'Angleterre; ces deux villes étaient Rome et Carthage.

Aux yeux du monde, à cette époque, elles ne représentaient que deux idées matérielles : l'une le commerce, et l'autre l'agriculture; l'une la charrue, l'autre le vaisseau.

Après une lutte de deux siècles, après Trébie, Cannes et Trasimène, ces Crécy, ces Poitiers, ces Waterloo de Rome, Carthage fut anéantie à Zama, et la charrue victorieuse passa sur la ville de Didon, et le sel fut semé dans les sillons de la charrue, et les malédictions infernales furent suspendues sur la tête de quiconque essayerait de réédifier ce qui venait d'être détruit.

Pourquoi fut-ce Carthage qui succomba et non point Rome? Est-ce parce que Scipion fut plus grand qu'Annibal? Non. Comme à Waterloo, le vainqueur disparaît tout entier dans l'ombre de vaincu.

Non, c'est que la pensée était avec Rome; c'est qu'elle portait dans ses flancs féconds la parole du Christ, c'est-à-dire la civilisation du monde; c'est qu'elle était, comme phare, aussi nécessaire aux siècles écoulés que l'est la France aux siècles à venir.

Voilà pourquoi la France s'est relevée des champs de bataille de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers ou de Waterloo! Voilà pourquoi la France n'a pas été engloutie à Aboukir et à Trafalgar!

C'est que la France catholique, c'est Rome; c'est que l'Angleterre protestante n'est que Carthage.

L'Angleterre peut disparaître de la surface du monde, et la moitié du monde, sur laquelle elle pèse, battra des mains.

Que la lumière qui brille aux mains de la France, tantôt torche ou tantôt flambeau, s'éteigne, et le monde tout entier poussera, dans les ténèbres, un long cri d'agonie et de désespoir.

EN RADE.

A six heures et demie du soir, c'est-à-dire à la nuit close, nous jetâmes l'ancre à une demi-lieue à peu près de Tanger.

Il ne fallait pas songer à y entrer le même soir, aussi, à l'annonce que le dîner était servi, descendîmes-nous dans la salle à manger sans difficulté aucune.

En sentant le mouvement cesser ou devenir presque insensible, Giraud sortit de sa cabine du pont, et Maquet se hasarda hors de la cabine du grand carré. Moins Alexandre, nous nous trouvâmes donc au grand complet.

Le lieutenant Vial dînait avec nous; l'habitude du capitaine étant d'inviter chaque jour, à dejeuner et à dîner, un de ses officiers à tour de rôle.

A déjeuner, Desbarolles et moi avions seuls tenu bon, Boulanger s'était levé au rôti et était allé faire un tour sur le pont. Quant à Giraud et à Maquet, comme Brutus et Cassius, ils avaient brillé par leur absence.

Giraud avait demandé des comestibles à l'huile et au vinaigre. Maquet avait demandé du thé.

Vous pouvez suivre la gradation, madame, de moi à Maquet en passant par Boulanger.

Le souper était donc joyeux; les crudités avaient creusé

Giraud; le thé avait affaibli Maquet; Boulanger, qui n'avait déjeuné qu'à moitié, entassait sur son dîner incomplet ce qui lui revenait de son déjeuner; chacun faisait de son mieux honneur à la table du capitaine, qui, bonne en réalité, nous semblait exquise par comparaison.

Au dessert, le qui-vive de l'officier de quart retentit sur le pont, et l'on vint nous annoncer la visite du chancelier français à Tanger.

Le chancelier était accompagné, nous dit-on, d'un de nos amis qui, apprenant notre arrivée en rade, s'était empressé de nous venir serrer la main.

Un de nos amis à Tanger, comprenez-vous, madame? Ainsi, en mettant le pied sur la côte du Maroc, ce n'était pas un Marocain, ce n'était pas un Arabe, ce n'était pas un Juif que nous allions voir, c'était un chrétien, et un chrétien de nos amis.

J'ai dit quelque part que j'avais de par le monde trente mille amis au moins; vous voyez bien, madame, que je n'ai point exagéré, il faut avoir au moins trente mille amis disséminés de par le monde, pour en trouver un ainsi tout grouillant, en arrivant à Tanger.

Nous attendions, la bouche béante et les yeux écarquillés, lorsque nous vîmes entrer le chancelier du consulat.

Derrière lui, brillait épanouie la figure ouverte de Couturier.

Vous vous rappelez Couturier, madame, notre hôte de Grenade (1), que nous avions laissé place des Cuchilleros, en face de cette fatale maison Contrairas d'où était partie la fameuse pierre qui avait failli substituer la dynastie des Dumas à la dynastie des Muhammed.

Eh bien ! c'était lui, lui que nous croyions dévoré à cette heure, et qui n'était qu'exilé, et même, il faut le dire, exilé volontaire. Monsieur Duchâteau, notre consul à Tanger, connaissant son talent sur le daguerréotype, lui avait fait offrir de le suivre au Maroc; Couturier avait pris ses boîtes et ses plaques, et était accouru.

Seulement, il était arrivé deux jours après le départ de l'*Achéron*, qui devait venir le reprendre, et qu'il attendait d'un moment à l'autre.

Il connaissait déjà Tanger aussi bien que Grenade, et se chargeait de nous en faire les honneurs.

Le chancelier, monsieur Florat, venait nous faire toutes les offres de service. Tanger étant une des stations habituelles du *Véloce*, le capitaine et monsieur Florat étaient de vieilles connaissances. Comme c'était à Tanger que le capitaine avait reçu l'ordre de venir nous prendre sur la côte d'Espagne, on s'était douté, en reconnaissant son bâtiment au large, qu'il nous ramenait, et voilà comment, le bruit de notre arrivée s'étant répandu dans la ville, Couturier était venu nous surprendre, au moment où, il faut l'avouer, nous étions loin de songer à lui.

Monsieur Florat était grand chasseur; j'avais fort entendu parler des chasses d'Afrique; je m'informai auprès de lui s'il n'y avait pas moyen d'en organiser une pour le lendemain ou le surlendemain.

Boulanger et Giraud, qui n'ont jamais été bons chasseurs, même autrefois, restaient, en ce cas, avec Couturier, et faisaient merveille dans la ville avec le crayon et le pinceau.

C'était une grande affaire qu'une chasse dans l'intérieur du pays, surtout pour des chrétiens; mais enfin, monsieur Florat promit de s'informer et de nous rendre réponse le lendemain.

(1) Voir les lettres sur l'Espagne.

Nous remontâmes tous ensemble sur le pont, un janissaire les avait accompagnés, un bâton d'une main, une lanterne de l'autre.

Certainement les agens consulaires sont inviolables, comme les députés, et à la rigueur ils pourraient se passer d'un janissaire; mais le fait est qu'ils ne s'en passent pas.

Celui qui accompagnait ces messieurs avait l'air fort misérable, et l'on ne se serait pas douté, à voir son costume, qu'il remplissait les fonctions de protecteur près de deux hommes qui ne l'eussent certes pas trouvé assez propre pour en faire leur domestique; mais que voulez-vous, madame, au Maroc comme au Maroc. La chose était ainsi!

Au reste, c'était un fort brave homme. Si vous allez jamais à Tanger, je vous demande votre pratique pour lui. Il s'appelle El-Arbi-Bernat : voilà pour le nom.

Il est borgne : voilà pour le signalement.

Ah! un autre renseignement, si les deux que je vous donne ne suffisaient pas : dans ses momens perdus, il est bourreau.

Ces messieurs ne voulurent point rester avec nous trop tard. Comme représentant du gouvernement français, monsieur Florat pouvait se faire ouvrir les portes à toute heure, mais il préférait ne pas user de ce pouvoir.

A neuf heures, j'allais dire sonnant, par habitude, oubliant que sur la côte d'Afrique l'heure coule silencieusement et tombe sans bruit dans l'abîme de l'éternité; à neuf heures, ces messieurs nous quittèrent.

La mer ressemblait fort à cet abîme dans lequel s'engloutissent les heures, les mois et les années. Le ciel était sombre. Quelques rares étoiles brillaient au ciel et se reflétaient dans les profondeurs de l'Océan, dont la surface était devenue invisible. Notre bâtiment, comme le tombeau de Mahomet, semblait suspendu et flottant au milieu de l'éther, entre deux immensités.

Lorsque nos visiteurs descendirent l'échelle, on eût dit qu'ils se précipitaient dans un gouffre.

Mais bientôt la lumière de la lanterne éclaira la barque et rayonna sur l'eau, nous montrant les yeux brillans et les bras nus des rameurs marocains; puis la barque se détacha du bâtiment, comme une hirondelle d'un toit, et s'éloigna. Pendant quelque temps, les objets placés dans le cercle de lumière projeté par la lanterne restèrent visibles; puis ce cercle se rétrécit peu à peu; bientôt ce ne fut plus qu'une étoile détachée du ciel, et filant avec lenteur sur la surface de la mer; enfin, cette étoile s'agita, traça quelques détours, qui, de la place où nous étions, semblaient les évolutions insensées d'un feu follet, disparut, reparut, gravit une pente, disparut de nouveau, reparut encore, et tout à coup sembla s'anéantir dans les entrailles de la terre.

Selon toute probabilité, la porte de la ville venait de se refermer sur monsieur Florat et son compagnon.

Au reste, il y avait cela de remarquable, que Tanger était le point le plus noir de la côte; il fallait être prévenu pour se douter qu'il y avait là une ville, et dans cette ville sept mille habitans : là étaient la nuit et le silence du tombeau.

Derrière nous, au contraire, aux flancs de la montagne circulaire qui forme le golfe, brillaient quelques feux et retentissaient quelques cris ressemblant assez à des appels de voix humaines.

Ces feux étaient ceux de quelques pauvres douairs, invisibles le jour, cachés qu'ils sont dans ces taillis de cinq à six pieds qui forment, si l'on peut parler ainsi, le pelage de la montagne.

Ces cris étaient les vagissemens des hyènes et des chacals.

Il n'y a rien d'étrange comme cette certitude qui existe en nous, d'être transportés dans un monde nouveau et inconnu, quand aucun de nos sens ne nous met visiblement en relation avec ce monde · à peine si, dans ce cas, l'esprit a la puissance de convaincre la matière qui est là, ne sentant rien de changé autour d'elle, et à qui l'intelligence dit cependant: ce matin tu quittas un pays ami, ce soir tu touches un pays hostile; ces feux que tu vois sont allumés par une race d'hommes en tout opposée à ta race, ennemie mortelle de ta personne qui ne lui a jamais fait de mal, et qui n'a aucune intention de lui en faire jamais; ces cris, enfin, sont ceux d'animaux féroces, inconnus à la terre que tu quittes, et qui, comme le lion de l'Écriture, vont cherchant qui dévorer.

Mets le pied sur cette terre, et si tu échappes aux animaux, tu n'échapperas pas aux hommes.

Et pourquoi cela? Parce que cette terre est séparée par un courant d'eau de sept lieues de cette autre terre; parce qu'elle se rapproche d'un quart de degré de l'équateur; enfin, parce qu'elle s'appelle l'Afrique au lieu de s'appeler l'Espagne, l'Italie, la Grèce ou la Sicile.

Comme Vial m'assura que la lune ne se lèverait point pour me tirer de mes doutes, j'allai me coucher, en recommandant qu'on me reveillât au point du jour.

Je fus réveillé tout naturellement par le quart du matin qui faisait son service de nettoyage; je me levai, et je grimpai sur le pont.

C'était juste à ce moment de l'aube où la nuit qui va fuir lutte encore un moment avec le jour; le vaste bassin dans lequel nous avions passé la nuit, et qui forme un demi-cercle, réfléchissant je ne sais quelle lumière, semblait un lac d'argent fondu, dans son encadrement de montagnes noires. D'un côté, on voyait se détacher, sur les premières lueurs matinales, la tour qui couronne le cap Malabatta, tandis que de l'autre, à peine distinguait-on, au revers du cap Spartelle, Tanger encore endormie au bord de la mer.

Les feux brûlaient toujours dans la montagne; les dernières étoiles tremblaient encore au ciel.

Bientôt un brouillard rose sembla venir par le détroit, marchant d'orient en occident, glissant entre l'Europe et l'Afrique, et jetant une teinte d'une douceur infinie et d'une transparence merveilleuse sur toute la côte d'Espagne, depuis la Sierra de San-Matéo jusqu'au cap Trafalgar.

A la lueur de cette atmosphère lumineuse, on voyait blanchir les villages, et jusqu'aux maisons isolées semées sur la côte européenne.

Bientôt, sans que l'on vît le soleil encore, des rayons brillèrent derrière la chaîne de montagnes qui nous enveloppait; seulement ces rayons, au lieu de ruisseler de haut en bas, s'élançaient de bas en haut; on eût dit qu'après avoir frappé violemment le versant opposé, ils bondissaient divergens au-dessus de la montagne.

Peu à peu cette lumière s'agrandit, perdant sa forme radiée pour prendre celle d'un immense globe de feu; à l'instant même où le commencement de l'orbe flamboyant parut au-dessus du cap Malabatta, qui continua de demeurer dans une demi-teinte bleuâtre, le versant oriental du cap Spartelle s'éclaira, tirant Tanger de l'ombre où elle était plongée, et dessinant sa silhouette crayeuse entre le sable doré de la plage et la cime verdoyante de la montagne.

En même temps, la mer commença de se teindre en rose, dans toute la partie que les rayons du soleil purent atteindre; tandis que, partout où le crépuscule ou la nuit régnait encore, cette teinte allait se dégradant du rose à la couleur de soufre, et de la couleur de soufre au froid reflet de l'étain.

Enfin, le soleil s'élança vainqueur dans le ciel, et le Matin, comme dit Shakespeare, les pieds encore tout humides de rosée, descendit dans la plaine, après s'être balancé un instant à la cime des monts.

En ce moment, une caravane d'une dizaine de chameaux, de sept ou huit mulets, et de cinq ou six ânes, déboucha d'une gorge de la montagne, s'allongea onduleuse sur le sable, et s'avança vers Tanger, pareille à un serpent.

LE PREMIER ARABE.

Moins heureux que la caravane, sans doute, en notre qualité de chrétiens, nous ne pouvions entrer à Tanger qu'après avoir pris patente, c'est-à-dire, vers neuf heures du matin.

Le commandant, en attendant cette heure obligée, nous proposa une partie de pêche dans la rade; la mer est à tout le monde; quant au rivage, c'était à nous de le conquérir.

La proposition, comme vous le pensez bien, madame, fut acceptée avec reconnaissance, non-seulement par nous, mais encore par l'équipage.

C'est que la pêche est une double fête pour le matelot: fête d'abord à cause du plaisir qu'il y prend, fête ensuite à cause du poisson qu'il en rapporte.

En effet, le poisson est un supplément de vivres frais: puis le moyen, quand des hommes ont été deux heures dans l'eau, de ne pas accompagner le supplément de poisson d'un supplément de vin. Il faudrait qu'un commandant fût bien barbare pour laisser sécher l'extérieur sans réchauffer un peu l'intérieur.

Aussi en un instant la baleinière fut-elle prête, et la seine tirée de l'entrepont. Tout l'équipage, à l'exception des hommes absolument nécessaires à bord, eut congé pour six heures: c'était plus de temps qu'il n'en fallait.

Nous montâmes dans la yole avec Vial, qui dirigeait l'expédition; Maquet et Rebec nous accompagnaient; chacun de nous avait un fusil à deux coups, et douze carabines avaient été portées dans la baleinière; d'ailleurs, le cas échéant, la corvette pouvait nous protéger de son canon.

Au moment où nous descendions l'escalier de tribord, nous vîmes une barque qui venait à nous en forçant de rames, et en faisant des signaux; comme il était évident qu'elle avait particulièrement affaire au *Véloce*, nous attendîmes; elle était montée par notre janissaire de la veille, El-Arbi-Bernat. Monsieur Florat, du haut de la terrasse du consulat, avait vu avec une lunette d'approche nos préparatifs de pêche, et il nous l'envoyait. C'était jour de marché à Tanger, le rivage de la mer allait bientôt se couvrir d'Arabes venant à la ville et il redoutait quelque conflit entre les burnous et les redingotes.

Tout ceci nous fut expliqué en mauvais espagnol par El-Arbi-Bernat lui-même, qui paraissait heureux et fier de la mission qui lui était confiée.

Quand notre protecteur fut installé à l'avant du canot, un coup de sifflet du contre-maître donna le signal du départ;

les rames, levées verticalement, s'abaissèrent frappant la vague d'un seul coup, et notre barque, ouvrant la marche, s'acheminа vers le rivage.

Nous avons dit que le *Véloce* était un habitué de Tanger. Vial était donc familier avec la rade ; il se dirigea vers la montagne où avaient brillé des feux, et derrière laquelle s'était levé le soleil. Je demandai son nom, elle s'appelle le *Scharff*.

Au pied de la montagne, à la droite de l'ancien Tanger, l'Oued-Echak vient se jeter à la mer ; nous nous dirigeâmes vers l'embouchure de la rivière, la marée se retirait.

Nous nous engageâmes dans le lit même de l'Oued, mais il nous fut impossible de remonter bien haut ; notre barque était très-chargée, et tirait près de trois pieds d'eau.

Enfin elle toucha, et force fut de nous arrêter.

Nous n'avions pas même essayé de descendre sur une autre partie du littoral : quoique la mer fût calme au large, la vague brisait violemment contre la côte, et en nous en approchant, nous courions risque de chavirer.

Deux matelots sautèrent à l'eau sans même se donner la peine de relever leur pantalon, présentèrent leurs épaules réunies à Vial, qui s'y installa comme sur une selle de côté, les prit chacun par la cravate, et les dirigea vers le bord, où ils le déposèrent sans accident.

Chacun de nous arriva à son tour par la même route et par le même moyen.

Quant au canot, redevenu flottant par notre absence, on continua de le tirer dans l'intérieur des terres, en lui faisant toujours suivre le lit du fleuve, jusqu'à ce qu'il touchât de nouveau ; cette fois, on ne s'en inquiéta plus ; le fleuve, qui allait diminuant, grâce au reflux, n'aurait bientôt plus assez d'eau pour le repousser à la mer.

Quant à la baleinière, elle n'avait pas pris tant de précaution ; elle avait cinglé vers le premier point de la côte venu ; arrivés à une certaine distance de la côte, les matelots s'étaient jetés à la mer comme des cormorans, et avaient poussé la baleinière jusque sur le sable.

En ce moment, une hirondelle de mer passa. Je lui envoyai un coup de fusil, l'oiseau blessé alla tomber de l'autre côté de l'Oued.

Au moment où je m'approchai du rivage, hésitant à me mettre à l'eau pour un si maigre gibier, je vis poindre derrière une dune l'extrémité d'un long fusil, puis le capuchon d'un burnous, puis une tête bronzée, puis tout le corps d'un Arabe aux jambes nues.

Sans doute il avait cru que le coup de fusil qu'il venait d'entendre avait été tiré par un compatriote : en nous apercevant il s'arrêta.

Je n'avais jamais vu d'Arabe que dans les tableaux de Delacroix ou de Vernet, que dans les dessins de Raffet et de Decamps ; cette représentation vivante du peuple africain, qui s'était graduellement dressée devant moi, et qui, s'arrêtant à mon aspect, se tenait à trente pas de moi, immobile, le fusil sur l'épaule et la jambe en avant, pareille à la statue du Calme ou plutôt de la Circonspection, me produisit une impression profonde. Il était évident que si j'eusse été seul, il eût fort méprisé ma carabine de dix-huit pouces, qui lui eût paru bien peu de chose près de son fusil de cinq pieds ; mais j'avais derrière moi une cinquantaine d'hommes de mon espèce, vêtus à peu près comme moi, et le nombre lui donnait à penser.

Comme nous eussions pu rester chacun d'un côté de ce nouveau Rubicon, jusqu'au jour du jugement dernier, sans que ni lui ni moi fissions un pas en avant, j'appelai El-Arbi-Bernat pour qu'il dît à l'Arabe de passer l'Oued, et, en le passant, de m'apporter mon hirondelle.

Notre janissaire échangea avec son compatriote quelques mots, à la suite desquels l'Arabe n'hésita plus, et, ramassant l'oiseau, passa le fleuve.

Tout en passant le fleuve, il regardait l'hirondelle ; elle avait l'aile cassée, et un grain de plomb lui avait traversé la poitrine.

Il me donna l'oiseau sans me dire une seule parole, et continua son chemin ; mais en passant près de Bernat, il lui adressa quelques mots.

— Que dit-il ? lui demandai-je.

— Il demande si vous avez tiré l'oiseau au vol.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Je lui ai répondu que oui.

— Est-ce à cette réponse que je lui ai vu faire de la tête un mouvement de doute ?

— C'est à cette réponse.

— Il n'y croit donc pas ?

— Pas plus qu'il ne faut.

— Le connaissez-vous ?

— Oui.

— Tire-t-il bien ?

— Il passe pour un des bons tireurs des environs.

— Rappelez-le donc, alors.

Le janissaire le rappela.

L'Arabe revint avec plus d'empressement que je n'eusse cru ; il était évident qu'il s'éloignait à regret, et qu'il avait un vif désir de nous voir de plus près, ou plutôt de voir nos armes.

Il s'arrêta à cinq pas de moi, grave et immobile.

Giraud et Boulanger, qui le suivaient leur crayon à la main, s'arrêtèrent aussi ; c'était comme moi le premier Arabe qu'ils voyaient, et à leur avidité à le croquer, on eût dit qu'ils craignaient de n'en point retrouver d'autres.

— Voilà un Français, lui dit le janissaire en me montrant, qui prétend qu'il tire mieux que toi.

Un léger sourire de doute crispa les lèvres de l'Arabe.

— Il a tué cet oiseau au vol, et il dit que tu n'en ferais pas autant.

— J'en ferais autant, répondit l'Arabe.

— Eh bien ! cela tombe à merveille, continua le janissaire ; tiens, voilà un oiseau qui vient, tire dessus, et tue-le.

— Le Français n'a pas tué le sien à balle.

— Non.

— Que dit-il ? demandai-je.

— Il dit que vous n'avez pas tué votre oiseau à balle.

— C'est juste. Voilà du plomb.

Et je lui présentai une charge de plomb du numéro cinq.

Il secoua la tête, et prononça quelques mots.

— Il dit que la poudre est chère, et qu'il y a trop d'hyènes et de panthères dans les environs pour user sa poudre sur des oiseaux.

— Dis-lui que je lui donnerai autant de fois six charges de poudre qu'il tirera de coups en joutant avec moi.

Le janissaire transmit mes paroles à l'Arabe. Pendant ce temps, Giraud et Boulanger croquaient toujours.

On voyait que le désir d'acquérir trentre ou quarante charges de poudre, sans bourse délier, luttait chez l'Arabe avec la crainte de ne pas soutenir dignement sa réputation ; enfin la cupidité l'emporta.

Il débourra son fusil, tira la balle dehors, et tendit sa main pour que j'y versasse une charge de plomb.

Je m'empressai de me conformer au geste.

Le fusil bourré, il visita l'amorce, et attendit.

L'attente ne fut pas longue; toute cette côte d'Afrique abonde en gibier. Un pluvier passa au-dessus de nos têtes, l'Arabe le chercha longtemps au bout de son long-fusil, et croyant enfin l'avoir trouvé, il tira.

L'oiseau continua son chemin sans avoir perdu une seule plume.

Une bécassine s'était levée au coup; elle passa à portée, je l'abattis.

L'Arabe sourit.

— Le Français tire bien, dit-il; mais ce n'est pas avec du plomb que tire un véritable chasseur, c'est avec une balle.

Le janissaire me traduisit ces paroles.

— C'est vrai, répondis-je; dites-lui que je suis absolument de son avis, et que s'il veut choisir lui-même un but, je m'engage à faire ce qu'il fera.

— Le Français me doit six charges de poudre, dit l'Arabe.

— C'est encore vrai, répondis-je. Que l'Arabe tende sa main.

Il tendit sa main; j'y vidai le tiers de ma poire, à peu près.

Il tira son récipient en corne dans lequel il introduisit la poudre depuis le premier jusqu'au dernier grain, avec une attention et une adresse qui tenaient presque du respect.

Cette opération terminée, il était évident que notre homme n'eût pas mieux demandé que de s'en aller; mais ce n'était point l'affaire de Giraud et de Boulanger, qui n'avaient pas achevé leur croquis.

Aussi, au premier mouvement qu'il fit :

— Rappelez à votre compatriote, dis-je à El-Arbi-Bernat, que nous avons chacun une balle à envoyer quelque part, où il voudra.

— Oui, dit l'Arabe.

Il regarda autour de lui, et trouva une espèce d'échalas à terre.

Il le ramassa, et se mit à chercher de nouveau.

J'avais dans ma poche une lettre d'un de mes neveux employé au domaine privé de Sa Majesté. Cette lettre dormait paisiblement dans son enveloppe carrée, ornée de son cachet rouge; je la donnai à l'Arabe, me doutant que c'était cela qu'il cherchait, ou quelque chose d'approchant.

En effet, cette lettre faisait une cible excellente.

L'Arabe le comprit.

Il fendit le bout de l'échalas avec son couteau, y introduisit la lettre, alla planter l'échalas dans le sable, et revint vers nous en comptant vingt-cinq pas.

L'Arabe chargea son fusil.

J'avais une carabine à deux coups, et toute chargée : c'était une excellente arme de Devisme; il y avait, dans chacun de ses canons, une de ces balles pointues avec lesquelles on tue un homme à quinze cents mètres; je la pris des mains de Paul, qui en était le gardien ordinaire, et j'attendis.

L'Arabe visa avec un soin qui prouvait l'importance qu'il attachait à ne pas être vaincu une seconde fois.

Le coup partit, et écorna un des angles de l'enveloppe.

Si maîtres que les Arabes soient d'eux, le nôtre ne put s'empêcher de pousser un cri de joie en montrant l'angle enlevé.

Je fis signe que je le voyais à merveille.

L'Arabe m'adressa quelques mots avec vivacité.

— Il dit que c'est à ton tour, interpréta le janissaire.

— Oui certainement, répondis-je; mais dis-lui qu'en France nous ne tirons pas à la cible de si près.

Je mesurai une distance double.

Il me regardait faire avec étonnement.

— Maintenant, continuai-je, dis-lui que je vais toucher du premier coup le but plus près du centre qu'il ne l'a touché, et du second, couper le bâton qui le soutient.

Je visai à mon tour avec une attention réelle. Il ne s'agissait pas d'être venu en Afrique pour y laisser un faux prospectus; j'avais annoncé un programme, c'était à moi de le tenir.

Le premier coup partit, il touchait la cire.

Le second le suivit presque immédiatement, et brisa l'échalas.

L'Arabe jeta son fusil sur son épaule, et reprit son chemin interrompu, sans réclamer les six coups de poudre auxquels il avait droit.

Il était évident qu'il s'éloignait écrasé sous le poids de son infériorité, et que, dans ce moment, il doutait de tout, et même du prophète.

Il suivit la plage circulaire qui le conduisait à Tanger, et arriva à la ville, j'en suis sûr, sans s'être retourné une seule fois.

Deux ou trois Arabes qui, sur ces entrefaites, avaient passé l'Oued à leur tour, et qui avaient assisté à la lutte, s'éloignèrent aussi silencieux et presque aussi consternés que lui.

Le Maroc tout entier était humilié dans la personne de son représentant.

CHASSE ET PÊCHE.

Cependant la pêche était organisée, et l'on commençait à tirer la seine.

La pêche à la seine est de toutes la plus émouvante : le nombre des personnes qu'elle emploie à tirer le filet, le cercle qu'elle embrasse, l'inattendu de son résultat, en font une passion que je comprends mieux que celle de la pêche à la ligne, quoique celle-ci mette en face l'adresse de l'homme et l'instinct des animaux, et soit, pour ainsi dire, la lutte de la civilisation et de la nature.

Pendant que nos hommes, dans l'eau jusqu'au cou, tiraient à qui mieux mieux en s'encourageant par leurs cris, l'heure du marché s'avançait, et le rivage, désert à notre arrivée, se peuplait peu à peu d'Arabes, venant des goums voisins et se rendant à la ville.

Cette longue procession, suivant le rivage de la mer et marchant à distance, mais suivant invariablement la même trace, était curieuse à voir; elle se composait de vendeurs se rendant à Tanger.

Mais quels vendeurs, madame! et la singulière idée qu'ils vous eussent donnée du commerce africain.

L'un était commerçant en charbon, et portait dans ses deux mains trois ou quatre morceaux de bois noirci; l'autre était commerçant en briques, et portait dix ou douze briques; l'autre était commerçant en volailles, et portait deux pigeons couchés sur son bras, une poule pendue sur son

dos, et une gaule à l'aide de laquelle il faisait marcher un dindon devant lui.

Quelques-uns chassaient un âne de la plus petite taille, portant une charge de bois ou de légumes.

Ceux-là, c'étaient les représentans du haut commerce marocain.

Celui qui devait faire la plus forte recette ne comptait certainement pas sur vingt sous de rentrée, et quelques uns ne portaient pas pour plus de deux ou trois sous de marchandises.

Et tout cela venait de trois, de quatre, de six, de dix lieues, avec toute la famille, femmes, enfans, vieillards.

Femmes coiffées d'un grand chapeau de nattes, fait comme un paillasson coupé en rond, et dont on eût fixé le centre au sommet de la tête.

Enfans traînés par leurs mères, ou portés sur leurs dos; lesquelles, outre leur progéniture, portaient encore les poules ou les briques.

Vieillards, à belle barbe blanche, marchant à l'aide d'un bâton ou montés sur des ânes, et ayant l'air de vieux patriarches se rendant à quelque Jérusalem moderne.

Quant au visage des femmes, il n'y avait pas moyen de le voir; heureusement il était à peu près certain, qu'à part la curiosité non satisfaite, nous n'y perdions pas grand'chose.

Toute cette race déguenillée, en lambeaux, drapant sa nudité avec une couverture à jour, était superbe à voir. Jamais empereur couvert de la pourpre, entrant à Rome sur son char de triomphe, et foulant la voie Sacrée pour monter au Capitole, n'a relevé la tête avec plus de dignité.

C'est que chez eux la dignité est dans l'homme, cette image de Dieu, et non dans le rang qu'il occupe, et non dans l'habit qui le couvre; l'Arabe est sultan chez lui comme l'empereur dans son royaume; et quand il a deux fois par semaine été vendre au marché de Tanger, de Fez ou de Tétuan, son charbon, sa brique ou sa volaille; quand il a tiré de cette vente de quoi vivre lui et sa famille, jusqu'au plus prochain marché, il ne demande plus rien, ne désire plus rien, n'ambitionne plus rien.

Ce n'est pas la misère du corps, c'est la dégradation du cœur qui efface au front de l'homme qu'elle courbe vers la terre le sceau divin que Dieu lui-même a imprimé sur son front.

La plupart de ces hommes passaient sans s'arrêter, sans nous regarder, on eût presque dit sans nous voir: quelques-uns s'arrêtaient aux questions de notre janissaire; et Giraud et Boulanger profitaient du moment pour les faire passer sur leur album. Deux ou trois, en s'apercevant qu'on leur volait leur ressemblance, se fâchèrent et s'en allèrent grommelant.

D'autres, et c'étaient en général des jeunes gens, s'arrêtaient, prenaient intérêt au dessin, et riaient aux éclats en se voyant reproduits sur le papier.

Parmi tous ces hommes, quatre ou cinq au plus étaient armés de mauvais fusils. Je ne leur vis pas d'autre arme.

Du côté opposé de la baie, des caravanes de chameaux et de mules, réduites pour nous aux proportions de tribus de grosses fourmis marchant en ligne, continuaient d'entrer à Tanger.

La seine avait été tirée deux fois sur le rivage; la pêche, sans être tout à fait mauvaise, ne promettait pas d'être miraculeuse. Nous laissâmes nos matelots jeter la seine une troisième fois, Boulanger et Giraud croquer à satiété, et nous nous en allâmes, Maquet, Vial et moi, chercher fortune à la chasse.

Paul nous suivait, pour nous servir d'interprète.

Depuis le matin, je m'étais aperçu avec joie que Chevet, sous ce rapport-là du moins, ne m'avait pas trompé en me le recommandant, et que c'était un véritable Arabe; à part un petit accent qui indiquait une séparation entre les deux idiomes, il s'entendait admirablement avec tous ceux à qui il avait parlé.

Après une heure de chasse, après trois ou quatre pluviers et cinq ou six bécassines tués, nous vîmes s'élever au grand mât du *Véloce* le pavillon de rappel.

Il avait été convenu avec le capitaine que ce pavillon, hissé de dix à onze heures, annoncerait que l'on commençait à servir le déjeuner.

Nous nous ralliâmes aussitôt à l'équipage.

Il y avait quatre grands seaux remplis de poisson frais, de la mine la plus appétissante qui se puisse voir.

Il fallait se rembarquer, ce qui n'était pas chose facile; les vagues en montant étaient beaucoup plus fortes, et surtout beaucoup plus bruyantes qu'en descendant; nos matelots, qui depuis trois heures étaient à l'eau jusqu'au cou, s'inquiétaient peu de cet accident; mais il n'en était pas de même pour nous.

On proposa plusieurs moyens d'embarquement:

Le premier, était de faire le voyage sur les épaules des matelots;

Le second, d'essayer de gagner la barque, en enlevant les pantalons seulement;

Le troisième, de jeter bas tout vêtement, et de faire le trajet à la nage.

Le premier mode de transport fut adopté: Vial, pour nous donner l'exemple, ouvrit la marche.

A dix pas du bateau, une vague renversa toute la pyramide humaine, matelots et lieutenant disparurent, pour reparaître aussitôt, Vial tirant sa coupe du côté de la barque, les matelots revenant se mettre à notre disposition.

L'exemple était peu entraînant; cependant Giraud affronta la seconde épreuve.

Quelque nymphe de la mer s'était sans doute éprise de Giraud, car il arriva sain et sauf à l'embarcation.

Desbarolles le suivit, et en fut quitte pour quelques éclaboussures; mais Boulanger, Maquet et moi ne voulûmes entendre à rien.

Boulanger profita habilement de ce qu'en terme de marine on appelle une embellie. Si vous ne savez pas ce que c'est qu'une embellie, madame, voyez le *Dictionnaire maritime* de l'amiral Willaumez, qui, depuis quelques jours, est devenu notre bréviaire.

Boulanger profitant donc d'une embellie, confia ses pantalons à un matelot, et relevant sa redingote, s'avança vers la barque avec la tournure circonspecte d'une jeune pensionnaire qui risque son premier en avant deux à un bal de famille.

Le vieil Océan vit dans cette allure modeste un hommage rendu à sa puissance, et fut doux à Boulanger.

Maquet et moi abordâmes à la nage.

Nous étions au grand complet, on r[illegible]ma vers le *Véloce*.

Un excellent déjeuner nous attendait, il fut renforcé d'une friture, à laquelle firent honneur messieurs Florat et Couturier, convives adjoints, que nous retrouvâmes à bord, où ils étaient venus au-devant de nous.

Nous déjeunâmes en toute hâte, un motif de curiosité nous poussait; c'était jour de marché à Tanger, comme nous avons dit, et le marché finissait à une heure.

Il n'existe pas de maison, si bonne qu'elle soit, où le ser-

vice se fasse comme sur un bâtiment de l'État. Sur un bâtiment de l'État, Louis XIV n'eût pas même failli attendre, et l'un des mots les plus caractéristiques de l'ancienne monarchie serait encore à faire, ce qui veut dire que probablement il ne serait jamais fait.

La baleinière se balançait au bas de l'escalier; en un instant nous y fûmes installés : les rames s'abaissèrent, et nous voguâmes vers Tanger.

DAVID AZENCOT

A mesure que nous avancions vers la ville, la ville, qui nous était apparue d'abord comme une masse crayeuse, commençait à se diviser en compartimens, et à présenter ses détails.

Ce qui frappait d'abord un œil étranger, c'était le quartier des consulats, tous rapprochés les uns des autres, et reconnaissables à leurs drapeaux.

A l'extrémité de longs mâts flottaient en effet les bannières d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal, de Hollande, de Suède, de Sardaigne, de Naples, des États-Unis, de Danemark, d'Autriche et de France.

Tout le reste de la ville présentait un aspect uniforme; deux monumens dépassaient seuls le niveau des maisons, réduites à un premier étage et couvertes en terrasses : ces deux monumens étaient la casbah et la mosquée : le palais du sultan et la demeure de Dieu.

Comme nous débarquions, le muezzin appelait les fidèles à la prière, et sa voix, pleine, sonore et impérative, comme doit être celle de tout interprète d'une religion qui relève du sabre, après avoir plané sur la ville, arrivait jusqu'à nous.

Le port proprement dit était à peu près vide, deux ou trois bâtimens espagnols étaient en chargement, voilà tout; l'équipage dialoguait avec les Marocains à l'aide de la langue sabir, ce singulier composé de grec, d'italien et de français, avec lequel on peut faire le tour de la Méditerranée.

Une vingtaine de portefaix arabes se tenaient sur la jetée; ils travaillaient à mettre en pièces un vieux bâtiment.

Au milieu d'eux se tenait debout, dans l'attente visible de notre baleinière, un homme de taille moyenne, de trente-cinq à quarante ans, au teint pâle, aux traits accentués, à l'œil vif et intelligent : il portait les cheveux rasés, était coiffé d'une calotte noire, et vêtu d'une longue redingote de même couleur, serrée autour de sa taille par une écharpe dont la couleur était rongée par le temps, mais qui autrefois avait dû être d'une charmante étoffe.

Il nous tendit la main pour nous aider à sauter de la baleinière sur le rivage.

Puis, lorsque nous fûmes tous débarqués, avec un air d'autorité qu'expliquait aux yeux des assistans un sourire bienveillant de monsieur Florat, il prit le pas, même sur notre janissaire, et marcha en tête de la colonne en criant :

— Place! place!

Un corps de garde marocain placé sur notre route, nous voyant accompagnés d'un janissaire, et nous tenant pour gens d'importance, nous salua en passant.

Nous montâmes la rampe, et dès lors toutes les évolutions que nous avions vu faire la veille à la lanterne nous furent expliquées.

Tanger a la prétention d'être une ville de guerre, et par conséquent elle a un semblant de murailles et une apparence de chemin couvert; seulement les murailles tombent, et le chemin couvert est parfaitement à découvert.

Au bout de cette rampe s'ouvre la porte, basse, épaisse, cintrée en ogive élargie, gardée par un soldat déguenillé, portant un fusil à capucine dorée et à crosse incrustée d'ivoire.

Elle donne entrée sur une rue étroite, raboteuse, bordée de maisons blanchies à la chaux, sans autres ouvertures sur la rue que l'ouverture des portes.

De temps en temps une grande niche était pratiquée au beau milieu d'une de ces maisons, et un homme, enveloppé d'un burnous blanc, ou drapé d'une couverture, fumait couché dans cette niche, avec une gravité et une importance telles, que, pour rien au monde, je ne me fusse permis de le déranger de cette occupation.

Cet homme, aux pieds duquel on apercevait des balances, et aux côtés duquel s'enfonçaient des espèces de casiers pleins d'objets sans formes, était ou un épicier, ou un fruitier, ou un boucher.

Quelques hommes marchaient gravement dans la rue, ayant pour la plupart les jambes nues et une simple calotte rouge sur la tête.

D'autres, debout comme des statues de grès adossées à une muraille, absorbaient les rayons d'un soleil de trente à trente-cinq degrés, quoiqu'on fût en novembre.

D'autres, enfin, étaient assis à la manière des tailleurs, et, la tête renversée en arrière, roulaient, dans une prière muette, les grains d'un chapelet arabe.

De temps en temps une figure accroupie sur une terrasse se levait et sautait sur une autre terrasse; c'était une femme marocaine allant rendre visite à sa voisine.

Puis, au centre de la ville, on entendait une grande rumeur.

C'était le marché qui allait son train.

A la hauteur du consulat français, monsieur Florat nous quitta, en disant à l'homme vêtu de noir :

— C'est entendu, David, je vous recommande ces messieurs.

David fit un signe d'obéissance.

Puis, se retournant de notre côté :

— Tout ce que vous désirez, nous dit-il, vous le demanderez à David.

Nous fîmes un signe de remerciment, c'était marché conclu de part et d'autre.

Enfin, s'approchant de moi :

— Cet homme, me dit monsieur Florat, est un juif; il se nomme David Azencot; il est fournisseur de la marine. Si vous avez par hasard une traite de cent mille francs sur lui, il vous la paiera à vue, et probablement en or. Au revoir au consulat.

Je me retournai avec curiosité vers David : le juif d'Orient m'était enfin révélé.

Le juif chez nous n'existe plus comme type, il s'est fondu dans la société; il n'a rien qui le distingue des autres hommes, ni dans son langage, ni dans sa tournure, ni dans son costume; il est officier de la Légion d'honneur, il est académicien, il est baron, il est prince, il est roi.

L'histoire de la grandeur juive dans la société moderne serait curieuse à faire. Le juif, c'est le génie qui succède

aux dragons de Chalchas, des Hespérides et des Niebelungen; c'est lui qui, au moyen-âge, a la garde de l'or.

De l'or, cette grande puissance de tous les siècles, cette divinité de quelques-uns.

Il y a des hommes qui doutent de Dieu, il n'y en a point qui doutent de l'or.

Voyez Aristophane; chez lui l'or s'appelle Plutus, il est dieu, plus que Dieu ; c'est l'anti-Jupiter, c'est le roi du roi de l'Olympe; sans lui, Jupiter est forcé d'avouer qu'il meurt de faim. Mercure donne la démission de sa divinité qui ne lui rapporte rien, à lui, le dieu des voleurs, et se fait domestique chez le dieu de l'or. Apollon en exil a gardé les troupeaux ; Mercure fait mieux encore, il tourne la broche et lave la vaisselle chez Plutus.

Voyez Christophe Colomb, après son quatrième voyage; qu'écrit-il à Ferdinand et à Isabelle, ces protecteurs craintifs auxquels il a donné un monde, et quel monde, le Pérou!

Il leur écrit :

« L'or est chose excellente; avec de l'or on forme des trésors, avec de l'or on fait tout ce qu'on veut dans ce monde, et même dans l'autre ; car, avec de l'or, on fait entrer les âmes en paradis. »

Voyez ce que répond monsieur Pellapra, en l'an de grâce 1847, interrogé par le grand chancelier:

– Quel est votre nom? demande celui-ci.

— J'ai douze millions.

— Quel est votre âge?

— Je vous dis que j'ai douze millions.

— Votre état?

— Mais n'entendez-vous point? je vous répète que j'ai douze millions.

Aussi, comme le juit a compris cela!

Tandis que le sorcier, le nécroman, l'alchimiste, cherchaient l'or, il le trouvait : car il avait compris, lui, je ne dirai pas l'homme du dixième siècle, le juif était moins qu'un homme, car il avait compris, que lui, la chose immonde, qui ne pouvait toucher ni denrée, ni femme, qu'on ne la brûlât, lui qu'on souffletait à Toulouse trois fois par an, pour avoir livré la ville aux Sarrasins, lui qu'on chassait à coups de pierre à Béziers, pendant toute la semaine sainte ; lui, le bouc d'outrage sur lequel tout le monde crachait; lui qu'on pouvait vendre comme un esclave, *tanquam proprium servum*, dit l'ordonnance de 1230, il avait compris qu'avec l'or il reconquerrait tout ce qu'il avait perdu, et que dans sa course obscure, patiente et progressive, il remonterait plus haut que le point d'où il était tombé.

Puis, lorsqu'il a eu l'or, cela ne lui a plus suffi : Lavoisier cherchait la volatilisation du diamant, le juif a trouvé la volatilisation de l'or; le diamant volatilisé, Lavoisier en était pour son diamant; l'or volatilisé, il reste au juif la lettre de change, à l'aide de laquelle il commerce, étend ses deux ailes d'un pôle à l'autre, et qui a la valeur de l'or, plus l'escompte.

Michelet, ce grand historien, qui n'a qu'un défaut, c'est d'être plus grand poëte encore qu'il n'est grand historien, lisait, en octobre 1834, dans un journal anglais :

« Aujourd'hui, peu d'affaires à la bourse, c'est jour férié pour les juifs. »

Ainsi, en Angleterre comme en France, les juifs sont arrivés au trône de l'or.

Et c'est justice; car ce trône de l'or, ils l'ont conquis par une lutte de dix-huit siècles; patiens et inflexibles, ils devaient en arriver là.

C'est qu'il faut le dire, le juif a un grand avantage sur le chrétien ; le chrétien prête son or, et le juif le vend. Allez trouver le juif, ses conditions sont faites à l'avance, elles sont inexorables, mais elles sont patentes; c'est à prendre ou à laisser.

Il vous rançonne toujours. Il ne vous trompe ni ne vous vole jamais.

Tenez vos engagemens, il tiendra les siens ; mais tenez-les, ou gare à vous!

— Une livre de votre chair, dit Schylock ; une livre de votre chair que je vais nourrir de mon argent; une livre de votre belle chair, si demain vous ne me payez pas mes dix mille ducats.

Payez, payez, morbleu! ou il vous prendra votre chair, et c'est justice. Ce n'est pas lui, mon cher Antonio, qui est venu vous tenter, ce n'est pas lui qui est venu vous dire : Engagez-moi votre chair en échange de mon argent; c'est vous qui avez été le trouver, et qui lui avez dit :

— Prête-moi ton argent, et je te donnerai ce que tu voudras comme gage.

Il vous a demandé votre chair, c'était à vous de ne pas signer le contrat ; vous l'avez signé, maintenant votre chair est à lui.

Et les chrétiens, qui font mettre leurs débiteurs à Clichy, ce n'est pas une livre de chair qu'ils leur prennent, c'est parbleu bien toute leur chair.

Il est vrai qu'au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre de la civilisation, le juif descend, degré à degré, de son trône commercial, et redevient humble, soumis, craintif, c'est de Pétersbourg à Odessa, c'est de Tanger au Caire; qu'il faut chercher le vieux juif; il a fallu le knout des autocrates et le bâton des sultans pour le maintenir dans son humilité, et encore, allez voir le juif d'Alger à Constantine.

Mais à Tanger, à Tanger qui vit sous le sceptre du bienheureux empereur Abd-el-Rhaman, jusqu'à ce qu'il vive sous celle du glorieux émir Abd-el-Kader, les juifs sont forcés d'ôter leurs souliers quand ils passent devant une mosquée. Quel est le grand, le suprême reproche que nous font les Arabes?

— Ils embrassent leurs chiens, et donnent la main aux juifs, disent-ils.

Il est vrai que, grâce à son titre de fournisseur de la marine royale, David Azencot était à Tanger un personnage privilégié, et l'un de ses grands priviléges est de passer, chaussé de bas bleus et de ses souliers lacés, devant la mosquée; aussi nous fit-il faire un grand détour, afin que nous le vissions user de son privilége.

Pauvre homme! peut-être eût-il payé bien cher cette étrange faveur, si nous n'eussions pas bombardé Tanger et gagné la bataille d'Isly.

Tant il y a, qu'en attendant le revers de cette éclatante fortune, dont il jouit à cette heure, il nous menait place du Marché, en passant par la rue de la Mosquée.

Nous arrivâmes enfin à cette place tant désirée, et nous y retrouvâmes tous nos négocians en charbon, bois et volaille, du bord de la mer.

Je ne sais qui a dit le premier que les Arabes étaient graves et silencieux : graves, oui; mais pour silencieux, non. Je ne sais rien de plus bruyant qu'un marché arabe; le nôtre faisait un bruit à fendre la tête.

Dans une enceinte contiguë au marché, chameaux et mulets étaient couchés pêle-mêle, presque aussi graves, mais beaucoup plus silencieux que leurs maîtres.

De temps en temps seulement, sans doute lorsque quelque émanation connue venait jusqu'à lui, un chameau soulevait son long cou de serpent et jetait un cri aigu, qui n'a d'analogie avec le cri d'aucun autre animal.

Ce spectacle mettait Giraud et Boulanger dans le ravissement. Ils é aient établis au milieu des marchands de figues et des marchands de dattes, couvrant leurs albums de croquis plus pittoresques les uns que les autres.

Tout cela se vendait, dattes, figues et autres comestibles, ou plutôt se donnait à des prix fabuleux pour nous autres Européens. On doit vivre en grand seigneur, à Tanger, avec cinq cents livres de rente.

Nous rencontrâmes le cuisinier du *Véloce* qui faisait ses approvisionnemens; il marchandait des perdrix rouges, on les lui faisait quatre sous la pièce, et il jetait les hauts cris, disant que le pays se gâtait tous les jours, et que si cela continuait, il n'y aurait bientôt plus moyen d'y tenir.

A une heure juste le marché finit : dix minutes après il était complétement désert, et des enfans, dont la plupart étaient nus comme la main, cherchaient parmi tous ces débris s'ils ne trouveraient pas une figue, une datte, on un grain de raisin sec.

J'avais demandé un bazar quelconque, où acheter des ceintures, des burnous, des haïcks, et tout ce que j'avais vu mes amis rapporter d'Afrique ; et, à chaque fois que j'avais demandé à David.: Où trouverai-je telle ou telle chose ? David m'avait répondu de sa voix douce, dont l'accent tirait un peu sur l'italien :

— Chez moi, monsou, chez moi

— Allons donc chez vous, fis-je à la dernière réponse.

— Allons, dit David.

Et nous nous acheminâmes vers sa maison

Maintenant que j'écris à distance, madame, je serais bien embarrassé de vous dire où était cette maison : d'abord les Maures ne connaissent point la désignation des rues ; je sais que nous descendîmes la place du Marché, que nous prîmes une petite ruelle à droite, que nous montâmes sur un pavé rendu glissant par l'eau d'une fontaine, et qu'enfin nous arrivâmes à une porte soigneusement fermée, à laquelle David frappa d'une certaine façon.

Une femme de trente ans vint ouvrir ; elle était coiffée d'un turban, comme une femme de la Bible : c'était madame Azencot.

Deux ou trois jeunes filles se pressaient, se cachant les unes derrière les autres, dans l'ouverture d'une porte intérieure faisant face à la porte extérieure que nous ouvrions.

La cour présentait la forme ordinaire : c'était un petit carré, avec un escalier pris dans la muraille et conduisant à une galerie.

Sur cette galerie s'ouvraient des portes donnant dans des chambres.

Une de ces chambres formait un magasin de curiosités, et était spécialement destiné à des étoffes.

Des écharpes de toutes couleurs, des haïcks de toutes tailles, des tapis de toutes nuances, étaient amoncelés sur les tables, jetés aux bras des fauteuils, étendus à terre.

A la muraille étaient accrochés des gibernes en maroquin, des sabres de cuivre, des poignards d'argent.

Dans les coins étaient amoncelées des pantoufles, des bottes, des chechias; tout cela brodé d'or et d'argent.

Au-dessus de ces amas, d'immenses fusils, aux montures d'argent incrustées de corail, allongeaient leurs canons de fer brut.

Nous restâmes un instant éblouis, Maquet et moi, au milieu de toutes ces richesses. Je dis Maquet et moi, parce que Giraud et Boulanger étaient partis avec Paul et le janissaire pour visiter la Casbah.

David gardait toujours son air humble; il n'avait pas grandi d'une ligne en se retrouvant au milieu de tous ces trésors qui étaient siens, et qui n'eussent pas déparé le bazar d'un de ces marchands des *Mille et une Nuits*, qui arrive du bout du monde à Bagdad pour y devenir l'amant de quelque sultane favorite ou de quelque princesse voilée.

Je tâtai mes poches, et je sentis mon argent y frémir de peur.

Je n'osais demander le prix d'aucune de ces choses. Il me semblait que le royaume d'un roi aurait peine à les payer.

Je me hasardai cependant à m'enquérir du prix d'une écharpe de soie blanche zébrée de larges raies d'or.

— Quarante francs, me répondit David.

Je le fis répéter deux fois.

A la deuxième, je respirai.

Hélas ! madame, il y a un proverbe qui dit : Rien qui ruine si vite que les bons marchés.

Le proverbe allait recevoir son application, dans l'acception la plus large du mot; le bon marché de David me ruinait.

En effet, du moment où j'eus demandé le prix de tout, je voulus tout avoir.

Sabres, poignards, burnous, écharpes, pantoufles, bottes, gibecières, chaque chose me fournit son échantillon : puis, enfin, je commençai à demander ce que je ne voyais pas chez David, mais ce que j'avais vu dans des collections ou dans des tableaux ; plats de cuivre ciselés, aiguières aux formes merveilleuses, coffres de nacre, lampes à double fond, pots à tabac, chibouques, narguillez, que sais-je, moi; et à chaque demande, David, sans s'étonner, avec ce même air humble et timide, David sortait, et cinq minutes après reparaissait avec l'objet demandé. On eût dit qu'il avait cette bourse enchantée que Tieck donne à Fortunatus, et que notre pauvre Charles Nodier, de poétique mémoire, prête à Pierre Schlemill.

Enfin j'eus honte de demander tant de choses pour moi tout seul. Sans compter que j'étais presque effrayé de voir mes désirs comblés avec cette étrange facilité ; et, songeant à mes pauvres amis qui cuisaient au soleil, dans la cour de la Casbah, je me rappelai le portrait d'une adorable femme juive, que j'avais vu chez Delacroix, à son retour de Maroc, et je songeai quelle fête ce serait pour eux s'ils pouvaient faire des dessins d'après un pareil modèle.

Cependant la chose me paraissait, pour cette fois, si difficile à demander, que j'hésitais.

— Eh bien ! me dit David, voyant que je regardais autour de moi comme un homme qui cherche quelque chose.

— Eh bien ! lui répondis-je, mon cher David, c'est tout.

— Non, me dit-il, ce n'est pas tout.

— Comment, ce n'est pas tout?

— Que désirez-vous? Parlez.

— Mon cher David, je désire l'impossible probablement.

— Dites toujours : qui sait?

— Soit, à tout hasard.

— J'attends.

— J'ai un de mes amis, un très grand artiste, qui est venu à Tanger, voici dix à douze ans à peu près, avec un autre de mes amis, monsieur le comte de Mornay.

— Ah ! oui; monsieur Delacroix.

— Comment, vous connaissez Delacroix, David?

— Il m'a fait l'honneur de visiter ma pauvre maison.

— Eh bien! il avait fait un petit tableau, d'après une femme juive parée de ses plus beaux atours.

— Je le sais ; cette femme, c'était ma belle-sœur Rachel.

— Votre belle-sœur, David?

— Oui, monsou.

— Eh bien ! mais cette belle-sœur vit-elle toujours?

— Dieu nous l'a conservée.

— Et consentirait-elle à poser pour Giraud et pour Boulanger, comme elle a posé pour Delacroix? Elle était d'une beauté merveilleuse.

— Elle a quinze ans de plus qu'à cette époque.

— Oh ! n'importe mon cher David; faites la cour de ma part à votre belle-sœur, et décidez-la.

— Il n'est pas besoin de cela, j'ai quelque chose de mieux à vous offrir.

— Quelque chose de mieux que votre belle-sœur Rachel?

— J'ai ma cousine Molly, qui se trouve ici par hasard ; car ordinairement elle habite à Tarifa ; seulement hâtez-vous, car je crois qu'elle part demain.

— Et votre cousine consentira?

— Allez chercher vos deux amis, qui sont à la Casbah; je vais vous donner un guide, et à votre retour...

— Eh bien ! à mon retour?

— Vous trouverez Molly en grande toilette.

— En vérité, mon cher David, vous êtes un homme miraculeux.

— Je fais ce que je peux pour vous être agréable ; vous m'excuserez si je ne puis pas faire mieux, ou faire davantage, comme c'est mon devoir, puisque monsieur Florat vous a recommandé à moi.

Avant que je fusse revenu de ma surprise, David avait appelé son frère, et lui avait ordonné de me conduire à la Casbah.

Au moment où nous entrâmes dans la cour où Giraud et Boulanger dessinaient, une vieille femme mauresque levait les bras au ciel, avec un geste désespéré, et prononçait quelques paroles de prière ou de menace, dont l'accent me frappa.

— Que dit cette femme ? demandai-je au frère de David.

— Elle dit : O mon Dieu ! nous t'avons donc bien cruellement offensé, que tu permets que ces chiens de chrétiens viennent dessiner le palais du sublime empereur.

L'invocation n'était pas polie; mais comme les Marocains n'ont jamais été renommés pour leur hospitalité, je ne crus pas devoir lui accorder une trop grande attention.

En conséquence, j'allai droit à nos deux dessinateurs : le hasard voulut, comme j'arrivais auprès d'eux, qu'ils renouassent leurs cartons.

— Allons, allons, messieurs, leur dis-je, vous êtes impatiemment attendus chez maître David.

— Et par qui? demandèrent-ils tous deux ensemble.

— Vous allez voir : venez.

En général, mes compagnons avaient grande confiance en moi, aussi me suivirent-ils sans résistance.

Cinq minutes après, nous rentrions chez David, et nous jetions un seul et même cri d'admiration en ouvrant la porte.

Une adorable fille juive, resplendissante de jeunesse, éblouissante de beauté, et tout étincelante de rubis, de saphirs et de diamans, était assise sur ce même canapé couvert tout à l'heure d'écharpes, de châles, d'étoffes, et qu'on avait débarrassé pour elle.

Son portrait a été gravé par Geoffroy, d'après le dessin de Boulanger, sous le nom assez peu juif de Molly.

LA CASBAH.

Au moment où Giraud et Boulanger finissaient leurs dessins, et après que la pauvre Molly eut posé deux ou trois heures, avec une patience d'ange, monsieur Florat apparut sur la galerie extérieure.

Il venait nous chercher pour faire nos visites à la chancellerie.

Pendant la route, nous fûmes frappés d'un bruit étrange ; au fur et à mesure que nous avancions dans la rue, le bruit augmentait.

Ce bruit ressemblait au ressac de la marée sur les galets de Dieppe, au murmure croissant d'un million d'abeilles, au coassement d'un nombre indéfini de grenouilles.

Nous nous approchâmes avec curiosité, nous allongeâmes la tête dans l'ouverture de la porte.

C'était une école mauresque

Ecole bien simple et bien primitive, école sans papier, encre, ni plume, contenant seulement les premiers élémens nécessaires à une école.

Un maître et des écoliers.

Le maître était assis, les jambes croisées, adossé au mur.

Les écoliers étaient assis, les jambes croisées, formant demi-cercle autour du maître.

Le maître tenait à la main une longue baguette, semblable au manche d'une ligne.

Avec cette baguette, il pouvait atteindre, sans effort aucun, l'écolier le plus éloigné de lui.

Les écoliers tenaient à la main un rosaire arabe.

Ils répétaient des versets du Coran. A cette étude se bornait leur éducation humanitaire.

Un homme qui sait par cœur vingt versets du Coran est un bachelier ès lettres.

Un homme qui en sait cinquante est un bachelier ès sciences.

Un homme qui en sait cent, est un taleb.

Un taleb est un savant !

Quand un écolier s'arrête, ou se trompe, il reçoit un coup de gaule, circonstance qui fait surgir à l'instant même une note aiguë du bourdonnement général.

Nous eussions accordé un temps plus long à l'étude de cette école modèle, si le maître, craignant peut-être que des regards de chrétiens eussent une funeste influence sur les jeunes croyans dont l'âme était confiée à ses soins, n'eût envoyé un de ses élèves nous fermer la porte au nez.

Cette porte était fort jolie, et en vérité plus agréable à voir que cette affreuse école, peuplée de petits monstres à grosses têtes et à corps grêles.

Elle était en cèdre, cintrée selon l'ogive mauresque, toute brodée de gros clous de cuivre, au milieu desquels couraient des milliers de petits clous, pareils à ceux avec lesquels nos tapissiers fixent les lézardes de nos meubles. Ces petits clous formaient toutes sortes de dessins.

Et, chose singulière, les figures que représentait le plus grand nombre de ces arabesques, étaient la croix et les fleurs de lis ; ces deux symboles religieux et politiques qui ont, depuis huit siècles, incessamment poussé l'Occident sur l'Orient.

La porte regardée, admirée, croquée, nous continuâmes notre chemin.

Messieurs Roche et Duchâteau étaient absens; monsieur Duchâteau était allé porter, comme nous l'avons dit, les présens du roi Louis-Philippe à l'empereur Abd-el-Rhaman : monsieur Roche l'avait accompagné.

Le consulat était représenté, en l'absence de ces messieurs, par de charmans intérimaires ; madame Roche et mademoiselle Florence Duchâteau nous reçurent avec une grâce toute parfaite : il est vrai, qu'au compte de ce bon accueil il faut porter le plaisir que deux pauvres exilées ont à revoir des compatriotes ; Tanger n'est pas une ville de fashion, tant s'en faut, et c'est une rude pénitence, je le crois, pour deux Parisiennes, que d'habiter Tanger.

Il leur avait été parlé, par monsieur Florat, de notre désir de faire une partie de chasse au sanglier, et elles avaient la bonté de travailler à la réalisation de ce désir.

Vous vous étonnerez peut-être, madame, que ce soient des personnes ayant le bonheur d'appartenir à votre sexe qui aient été chargées de préparer une chasse ; mais il faut que vous sachiez qu'on ne chasse pas aux environs de Tanger comme dans la plaine Saint-Denis ; que c'était une négociation difficile à mener à bien, et qu'il n'y a que les femmes pour mener à bien les négociations difficiles.

La chose dépendait du consul anglais, monsieur Hay.

Voilà encore une énigme, n'est-ce pas ? Comment une chasse aux environs de Tanger peut-elle dépendre du consul anglais.

C'est que monsieur Hay, étant grand chasseur lui-même, s'est fait une étude toute spéciale de se populariser parmi les gens du pays ; tout ce qui porte un fusil à Tanger relève de son bon plaisir, et nul étranger ne chasse, s'il ne chasse avec monsieur Hay, ou muni d'une permission de monsieur Hay.

C'était une permission qu'il s'agissait d'obtenir; car de chasser avec lui, il n'y fallait pas compter ; monsieur Hay venait de se donner une entorse.

Mesdames Roche et Duchâteau s'étaient chargées d'être nos intermédiaires auprès du Nemrod anglais, qui avait non-seulement accordé toute permission, mais qui encore nous donnait un excellent compagnon de chasse, monsieur de Saint-Léger, son chancelier, presque aussi grand chasseur devant Dieu que son chef de file.

On nous offrait le choix du jour ; nous choisîmes le lendemain.

En échange de cette négociation, si heureusement terminée, nous laissâmes sur les albums de ces dames : Maquet, Desbarolles et moi des vers, Giraud et Boulanger des dessins.

Après quoi nous retournâmes dîner au *Véloce*.

Il faut vous dire, madame, qu'il n'y a pas de restaurant à Tanger.

En Espagne on mange peu et mal, mais au Maroc on ne mange pas du tout.

De temps en temps, seulement, les naturels du pays grignotent une figue ou une datte, et ils en ont pour vingt-quatre heures.

Après quoi ils boivent une tasse de café, fument une chibouque, et tout est dit.

Mais le soir, il y a orgie sur la place de Tanger ; près de cette ruelle par laquelle on va chez David, coule une fontaine, dont je crois avoir déjà parlé ; le soir, on se réunit autour de cette fontaine, et l'on boit, non pas avec des cris, mais avec des rugissemens de plaisir.

Jamais fontaine publique, versant du vin au lieu d'eau, un jour de solennité royale, n'a excité les transports de bonheur auxquels nous vîmes se livrer la population de Tanger pendant une des soirées que nous passâmes dans la ville.

Parfois, au milieu de tout ce mouvement, de tous ces cris, de toutes ces clameurs causés par des hommes, une figure apparaissait, s'avançant grave et silencieuse comme un fantôme, portant sur sa tête quelque cruche de forme primitive, et ne laissant voir de toute sa personne que ses yeux brillans comme des escarboucles, par l'ouverture de sa bourga.

Cette apparition, devant laquelle tout le monde s'écartait avec un sentiment qui ressemblait à la crainte, c'était une femme.

Quelquefois ce joyeux rassemblement ne se sépare qu'à minuit.

Il en est ainsi, sous ces zones torrides ; le principe vivifiant n'est plus comme chez nous le soleil, c'est l'eau.

C'est l'eau qui donne la verdure à l'arbre, la vie aux animaux, la gaieté à l'homme.

Partout où coule une rivière, où murmure un ruisseau, où jaillit une source, l'existence afflue, pleine de turgescence et d'animation.

Quel miracle fit Moïse, grand parmi les prophètes ?

C'est d'avoir fait jaillir de l'eau d'un rocher.

On nous attendait à bord.

Comme le bâtiment était mouillé à trois quarts de lieue de la terre, à peu près, on avait eu le temps de nous signaler ; de sorte qu'en posant le pied sur le pont, nous n'eûmes qu'à descendre dans la salle à manger, et à nous mettre à table.

Tanger était à mille lieues de nous, et nous nous retrouvions au milieu de la civilisation.

Un capitaine peut faire le tour du monde sans qu'il lui semble, s'il y met un peu de bonne volonté, qu'il ait quitté Paris.

Le lendemain, à cinq heures, nous étions sur pied, l'armurier nous avait tenu nos armes prêtes ; Giraud et Boulanger s'étaient décidés à venir avec nous, ils avaient fini par comprendre que, puisque nous avions trente ou quarante rabatteurs arabes, autant valait croquer un rabatteur courant par le taillis, qu'un rêveur, un mendiant, ou un poëte accroupi au pied d'un mur.

En remettant le pied sur le pont, Tanger, que nous croyions envolée, nous apparut de nouveau.

Nous descendîmes dans la baleinière, qui, sous les avirons de huit vigoureux rameurs, glissa de nouveau vers cette ville des contrastes, où, au milieu de toutes ces maisons qui n'ont que quatre murs blancs et une natte, s'élevait, dans notre souvenir, cette maison juive pleine d'étoffes, de coussins, d'écharpes, d'armes, de dentelles, de broderies, et qui semblait un bazar des *Mille et une Nuits*.

Nous retrouvâmes David nous attendant sur le port.

Oh ! madame, recommandez David à vos amis, comme je le recommanderai aux miens ; car David, c'est l'homme unique, universel ; avec David on peut se passer de tout autre ; avec David, on ne manquera de rien, au contraire, on vivra dans le luxe ; avec David, on se couchera sur des tapis qu'un Sybarite eût payés bien des millions de sesterces ; avec David, on fumera le tabac de Latakié dans des chibouques à bout d'ambre, dans des narguillez à carafes de cristal et à

pied d'or ; avec David on aura plus que la réalité, on aura les rêves, et l'on pourra se croire sultan dans son harem, roi ou empereur sur son trône.

Malheureusement, mes amis et les vôtres vont rarement à Tanger.

Quand nous nous étions occupés la veille, ou plutôt quand nous nous avions voulu nous occuper des moyens de transport, David avait fait un signe de la bouche, et un mouvement des épaules qui voulait dire :

Laissez-moi donc faire. Cela me regarde.

Et pleins de confiance en lui, nous lui avions laissé carte blanche.

Douze chevaux et douze domestiques arabes nous attendaient à la porte de David, encombrant la rue, qui, comme toutes les rues de Tanger, a huit ou dix pieds de large.

Dix minutes après, monsieur Florat et monsieur de Saint-Léger nous rejoignirent, monsieur de Saint-Léger était le chancelier du consulat, autorisé par monsieur Hay à venir avec nous.

Ce qui me frappa surtout dans le costume de monsieur de Saint-Léger, c'est qu'il avait les jambes nues et la tête nue.

Une espèce de caleçon lui descendait au-dessous du genou, une espèce de guêtre lui montait jusqu'à la cheville.

Ces deux omissions me paraissaient étranges ; des jambes nues dans le pays des cactus et des aloès, une tête nue sous un soleil de quarante degrés, c'était plus que de l'originalité.

Je me permis de l'interroger à ce sujet, mais monsieur Saint-Léger me cita l'anecdote de Diogène jetant sa sébile parce qu'il avait vu un enfant boire dans sa main.

Il avait vu les Arabes aller nu-jambes et les nègres nu-tête, et il avait fait comme Diogène, c'est-à-dire qu'il avait jeté ses bas et son chapeau.

Enfin, comme un dernier défi porté à l'équateur, monsieur de Saint-Léger portait ses cheveux taillés en brosse.

C'est du reste un des hommes les plus aimables que j'aie rencontrés : il connaissait le pays à merveille et dans tous ses détails. Nous enfourchâmes chacun un cheval, et nous marchâmes côte à côte.

Chacun de nous avait son says, courant à côté de son cheval et portant son fusil.

Monsieur Florat faisait porter le sien par un gros nègre de Congo, dont le visage, dans toute l'exagération de la laideur de la race, offrait l'expression de la plus complète stupidité.

Les domestiques maures le traitaient, lui, à peu près comme messieurs Florat et de Saint-Léger traitaient les domestiques maures ; il était évident que ces derniers voyaient entre eux et cette ébauche de l'homme, une distance au moins égale à celle que le bâton les forçait de reconnaître entre eux et les Européens.

Au-dessous de ce nègre ils ne voyaient rien dans l'échelle des êtres, sinon peut-être le sanglier, animal immonde et proscrit par le prophète, que nous allions troubler dans son bouge.

Aussi chacun mettait sa charge sur le dos du nègre, lequel n'osait pas même faire entendre le plus léger grognement, et s'avançait, dans sa simple chemise de coton, courbé sous le poids, sans même avoir une main libre pour essuyer les ruisseaux de sueur qui vernissaient son visage couleur de suie.

Nous marchâmes deux heures à peu près : ce fut dans cette excursion que naquirent mes premiers étonnemens sur la nature africaine : tout le pays que nous parcourûmes, pays de vallées il est vrai, était vert comme de l'émeraude, et produisait une herbe ferme et tranchante qui nous montait jusqu'à mi-jambe.

De cette herbe s'envolaient des bandes de pluviers et des pariades de perdrix rouges.

Enfin, au bout de deux heures de marche, au sommet d'une montagne silhouettant l'horizon sur un beau ciel bleu, nous aperçûmes une trentaine d'Arabes appuyés sur leurs longs fusils, et qui nous attendaient en silence.

Nous leur fîmes des signes auxquels celui qui paraissait leur chef répondit en agitant son burnous.

Nous nous engageâmes dans la montagne : c'étaient les mêmes sentiers, les mêmes plantes, les mêmes arbustes que dans la Sierra-Morena; la nature n'a jamais cru sérieusement à la séparation par Hercule de Calpé et d'Abyla.

L'Afrique, c'est l'Espagne qui se continue.

Nos chevaux montaient cette pente de pierre, inclinée à quarante-cinq degrés, avec une sûreté de marche dans laquelle on reconnaissait la race arabe, quoiqu'à leur tournure on eût pu croire qu'ils étaient croisés Montmorency et bois de Boulogne; mais de toute noblesse il reste quelque chose, et là où nos chevaux à nous eussent fait vingt chutes, les chevaux marocains ne bronchèrent pas une seule fois.

Au faîte de la montagne, nous nous réunîmes ; les Arabes n'avaient pas fait un pas au-devant de nous.

Monsieur de Saint-Léger entra en conversation avec eux, et se fit reconnaître en quelque sorte ; ils furent graves et polis à la manière de gens qui obéissent à un ordre bien plutôt qu'ils ne partagent un plaisir.

Monsieur Florat m'assura que si c'eût été monsieur Hay au lieu de monsieur de Saint-Léger, tous ces hommes eussent été aussi empressés qu'ils étaient froids.

Après ces quelques mots échangés, nous nous remîmes en route, nous avions encore trois quarts de lieue à faire à peu près pour entrer en chasse.

Nous marchions dans des chemins à peine tracés, sur des rampes de montagnes hérissées de myrtes, de lentisques et d'arbousiers, dans lesquels nous et nos chevaux disparaissions; je ne comprenais pas comment nous arriverions à pouvoir tirer dans de pareils taillis. Un vieil Arabe, aux jambes nues et à la barbe blanche, avait la direction de la chasse ; son fusil, incrusté de cuivre, avait été autrefois un fusil à mèche dont on avait fait successivement un fusil à rouet et un fusil à pierre; dans cent ans, un de ses descendans en fera un fusil à piston.

On nous désigna un emplacement au milieu des rochers, comme l'endroit destiné à être le théâtre de notre déjeuner; plusieurs couches de pierres étaient disposées naturellement les unes au-dessus des autres dans cet amphithéâtre granitique, qu'aucun arbre ne protégeait contre l'ardeur dévorante du soleil; l'ombre qu'elles recevaient venait des rochers eux-mêmes.

Une source coulait sous les dernières assises de cette salle à manger gigantesque, source d'autant plus fraîche, d'autant plus glacée, qu'elle s'échappait de dessous une fournaise.

Nous allâmes prendre nos places; comme je l'avais présumé, c'était chose presque impossible que cette chasse, on ne voyait pas à dix pas autour de soi, et l'on n'avait d'autre abri contre l'animal blessé que des touffes d'arbousier qu'il eût écartées et foulées comme de l'herbe.

A peine fûmes-nous à nos postes que les cris commencèrent : j'ai entendu bien des cris de rabatteurs dans ma vie,

jamais d'aussi furieux ; c'étaient des hurlemens, c'étaient des imprécations : leurs paroles semblaient les exalter et les rendre féroces. Des Caraïbes traquant un Européen qu'ils espèrent manger n'en eussent pas fait de plus menaçans. Je demandai à Paul, qui, placé derrière moi, me tenait un second fusil, après qui en avaient nos rabatteurs, et ce qu'ils criaient ainsi.

Ils en avaient au sanglier, et lui criaient : — Sors donc, juif.

Deux ou trois de nos loueurs de chevaux étaient juifs et avaient accompagné leurs montures ; c'était probablement à leur intention, et pour se venger sur eux de ce que David n'ôtait point ses babouches en passant devant la mosquée, que les Maures donnaient une pareille expression à leurs cris.

Au bout d'un instant, deux ou trois coups de fusil partis du milieu des rabatteurs eux-mêmes nous annoncèrent que le sanglier avait entendu et compris l'avertissement. Une balle qui passa, sifflant et brisant les branches à côté de moi, m'apprit qu'il venait dans notre direction.

En effet, presque aussitôt j'entendis un grand bruit de ronces froissées à ma gauche ; seulement il en fut de l'animal comme des balles, je l'entendis, mais ne le vis point.

Un autre coup de fusil partit à ma droite à l'extrémité de l'enceinte, puis nous entendîmes les cris et les froissemens des branches se rapprocher, c'étaient nos rabatteurs.

Nous nous réunîmes : un chacal avait été tué, c'était tout.

On devait déjeuner après cette première battue, et l'ordre avait été donné aux Says de nous attendre à une clairière, afin que nous pussions rejoindre à cheval notre salle à manger de roches ; nous arrivâmes à la clairière, trois chevaux seulement nous y attendaient.

Les autres y étaient venus, mais, en nous attendant, les Maures et les nègres avaient jugé à propos de faire un steeple-chase, et nos gentilshommes-riders prenaient leur plaisir où ils l'avaient trouvé.

Seulement le malheur était que nous ne savions pas où ils prenaient leur plaisir.

Nous regagnâmes donc à pied le rendez-vous, et je dois rendre justice à messieurs Florat et de Saint-Léger, c'est que, quoique l'un fût protestant et l'autre catholique, toute nuance religieuse disparut, et tous deux revinrent en jurant comme des païens.

On avait allumé un grand feu qui n'avait pas eu de peine à s'enflammer sur ces roches ardentes, c'était pour faire rôtir sur les charbons un morceau de bœuf que monsieur Florat avait apporté cru.

Le morceau de bœuf fut taillé en tranches les plus minces possible et posé sur la braise.

En ce moment, et comme on commençait à tirer du bissac les provisions de bouche, qui se composaient d'un jambon, de deux ou trois poulets et d'une douzaine de bouteilles de vin, nous vîmes revenir nos hommes et nos chevaux, les hommes essoufflés, les chevaux haletans, les chevaux couverts d'écume, les hommes couverts de sueur, les hommes éreintés, les chevaux fourbus.

Quand on nous aperçut, la stupéfaction fut grande ; les coupables se laissèrent glisser à bas de leurs chevaux, et, comme des couleuvres, se faufilèrent dans les buissons.

Seulement deux ou trois, moins légers que les autres, furent attrapés par les propriétaires de chevaux, et alors commença une de ces bastonnades d'Orient, dont non-seulement nous n'avons aucune idée en France, mais encore qui répugnent à tout Français qui n'a pas habité un certain nombre d'années de l'autre côté de la Méditerranée.

Probablement si la correction eût été donnée de Turc à Arabe, ou d'Arabe à Maure, les assistans n'y eussent pris qu'un intérêt secondaire, ou n'y eussent même pas pris d'intérêt du tout, la chose se passant en famille ; mais des chrétiens battaient de vrais croyans, et cela faisait une grande différence.

Les yeux commençaient à briller sous les burnous.

J'en fis l'observation à ces messieurs, qui n'en tinrent compte, et qui ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils crurent être quittes avec les malheureux écuyers.

Celui qui avait reçu la plus forte charge de coups était le pauvre diable de nègre, il se roulait à terre en hurlant bien longtemps après qu'on ne songeait plus même à le frapper.

Celui qui poussait le plus de gémissemens après lui était un juif.

Les Arabes avaient supporté la chose sans souffler le mot.

Enfin, le nègre se releva comme les autres. Monsieur Florat lui jeta son fusil, il alla se confondre avec les rabatteurs, et nous commençâmes à nous occuper de notre déjeuner.

Je fis seulement cette observation à nos amis de ne pas quitter leurs armes et de ne point perdre de vue les Arabes, leur physionomie ayant indiqué un mécontentement des plus visibles pendant la scène de la bastonnade.

Je communiquai les mêmes observations à nos compagnons d'outre-mer ; mais, habitués à vivre au milieu de ces hommes, ils y attachèrent moins d'importance que je n'eusse voulu.

Chacun s'était partagé les fonctions culinaires, les uns découpaient les poulets, les autres éminçaient des tranches de jambon ; ceux-ci taillaient le pain, ceux-là débouchaient des bouteilles, Boulanger dessinait.

Placés seuls sur les rochers, nous dominions le plateau : autour de nous étaient rangés en cercle nos trente ou quarante Arabes ; ils n'avaient pour tout repas que quelques dattes, et pour tout rafraîchissement que la source qui, après avoir séjourné un instant dans un petit bassin de rocher, s'en allait, laissant sur son passage une trace de verdure plus vive dans le trajet parcouru.

Ce trajet n'était pas long : au bout de cinquante pas à peine, le soleil l'avait bue.

Je suivais des yeux cette larme unique, qui marquait d'une ride humide la face desséchée de la terre, lorsqu'en ramenant mon regard des choses aux hommes, je vis notre nègre, qui, paraissant déjà avoir oublié cette bastonnade qui lui avait fait pousser de si terribles cris, jouait avec le fusil de monsieur Florat, comme aurait pu faire un singe, ou tout autre animal qui a fait deux mains de ses pattes de devant, mais sans aucune des précautions qu'un homme accorde d'ordinaire à une arme à feu.

J'allais en faire l'observation à monsieur Florat, quand je vis tout à coup le fusil se changer en un éclair, une balle siffla au-dessus de nos têtes, et vint s'aplatir contre le rocher auquel nous étions adossés.

En un instant nous fûmes debout, nos fusils à la main.

En effet, était-ce une maladresse ? était-ce une attaque ?

Les Arabes aussi étaient debout, eux aussi tenaient leurs fusils à la main.

Le nègre se roulait en jetant des cris comme un homme à l'agonie.

Il y eut un instant de silence ; le plus prudent était de

prendre l'accident pour une maladresse; nous le prîmes ainsi.

Au milieu de ce silence, monsieur Florat quitta sa place, marcha droit au nègre, lui reprit son fusil d'une main, et le fustigea vigoureusement de l'autre avec son fouet de chasse.

Il est inutile de dire que le drôle n'avait pas la moindre égratignure, et qu'il criait par avance à la façon des anguilles de Melun.

Cette fois au moins il cria pour quelque chose.

Il était évident que si, au lieu d'être un nègre, le délinquant eût été un Maure ou un Arabe, la révolte éclatait; mais un nègre, cela ne pouvait pas même être un prétexte.

Les Arabes reprirent leur poste, et nous nous rassîmes.

J'eus le temps, au milieu de ce conflit d'une minute, de voir le sourire qui passa sur les lèvres des juifs.

Un instant, ils avaient cru qu'Arabes et chrétiens allaient s'entr'égorger.

Cinq minutes après, la sérénité avait reparu sur toutes les figures, et nul n'avait l'air de se souvenir ce qui s'était passé.

Cependant cet événement, dont nous nous exagérâmes peut-être l'importance, jeta du froid sur le reste de la chasse; les balles arabes, qui innocemment passaient près de nous, comme avait fait celle qui, dans la première battue courait après le sanglier, nous semblaient toutes avoir des intentions hostiles.

La chasse néanmoins se passa sans accident, si ce n'est l'obligation où nous fûmes de traverser une portion de bois qui avait été incendiée; le feu, en s'éteignant, avait laissé une couche de charbon sur chaque arbre, sur chaque branche d'arbre, sur chaque buisson. Quand nous en sortîmes, il ne nous manquait qu'une couche plus également pareille et plus savamment étendue pour n'avoir rien à envier au nègre.

Dans la dernière battue, c'est-à-dire vers cinq heures du soir, un marcassin fut tué par un Maure.

Tout en chassant, nous nous étions avancés dans l'intérieur d'une lieue ou deux, mais cela ne nous inquiétait point comme fatigue; en effet, monsieur de Saint-Léger, qui, par parenthèse, avait chassé toute la journée avec ses jambes nues et sa tête nue, avait donné l'ordre aux Says de nous amener les chevaux à un endroit désigné, mais, arrivés à cet endroit, nous le trouvâmes parfaitement désert.

Nous eûmes recours aux cris et aux coups de fusil, les uns et les autres furent inutiles.

L'accident devenait d'autant plus grave qu'aucun Arabe ni qu'aucun Maure ne voulait porter le sanglier, viande immonde, et qui, par conséquent, entraîne avec elle sa souillure. Aucune promesse n'avait pu les séduire, et celui-là même qui l'avait tué avait semblé, une fois l'animal mort, le regarder avec une horreur profonde.

Qui s'offrit pour cette corvée, madame, vous ne le devineriez jamais.

Ce fut Eau de Benjoin! Eau de Benjoin! dont pendant notre voyage d'Espagne, la paresse était devenue proverbiale? Il s'adjoignit le cuisinier de monsieur Hay, qui était venu avec nous, chargé par monsieur de Saint-Léger de la direction des victuailles. Il faut que, malgré son origine ismaélite, Eau de Benjoin aime fort le sanglier.

Nos deux porteurs se mirent à chercher une perche.

Une perche de grosseur suffisante pour porter un sanglier, c'est-à-dire un arbre ayant trois pouces de circonférence à peu près, n'est pas chose facile à découvrir dans les forêts du Maroc. Heureusement la Providence, cette même Providence qui, en Espagne, nous apparaissait toujours aux momens critiques, heureusement la Providence nous apparut sous les traits d'un bûcheron arabe portant juste sur son épaule le bâton qu'il nous fallait.

Mais cette fois la Providence, qui, en traversant la mer avec nous et en mettant le pied sur la côte d'Afrique, s'était faite mahométane, la Providence s'était sans doute faite superstitieuse, et avait pris l'horreur du porc; elle refusa donc positivement de nous vendre sa perche à quelque prix que ce fût.

Pauvre Providence, elle fut forcée de la donner pour rien, et encore, quand je dis pour rien, je me trompe, elle fut battue par Eau de Benjoin et par le cuisinier du consulat.

Battue par Eau de Benjoin et par le cuisinier de monsieur Hay!... Décidément, madame, le dernier des métiers est le métier de providence en Afrique.

Je lui donnai trente sous pour la consoler un peu. En France elle eût été consolée tout à fait et tout de suite.

Mais là-bas elle garda son visage rechigné, et nous suivit en grimaçant, comme une pleureuse antique. A partir de ce moment, j'en ai bien peur, madame, nous sommes brouillés avec elle.

Eau de Benjoin et le cuisinier lièrent les quatre pattes de l'animal, lui passèrent la perche entre les jambes, et posèrent chacun un bout de la perche sur leur épaule.

Puis ils se mirent en chemin, chancelant sous le poids, pareils à ces Hébreux qui, dans les vieilles gravures de la Bible, portent cette fameuse grappe, échantillon du raisin qui pousse dans la terre promise.

Nous les suivîmes, ou plutôt nous les précédâmes, après avoir promis à nos Says, qui nous donnaient une seconde édition de la scène du matin, une seconde correction, revue et augmentée.

Nous fîmes à peu près une lieue ou une lieue et demie, dans la direction de Tanger, poussant des cris et tirant des coups de carabine.

La nuit était à peu près tombée.

Tout à coup, aux dernières lueurs du crépuscule, nous vîmes surgir à l'horizon une douzaine de cavaliers qui, grandissant derrière une colline, se découpèrent un instant à son sommet, puis, pareils à une avalanche, se ruèrent de notre côté.

C'étaient nos gens qui revenaient: d'où? Nul n'en savait rien.

Je n'ai jamais vu, jamais imaginé pareille trombe de démons lâchés sur la terre. Ces visages bronzés qui se perdaient dans l'ombre, ces burnous blancs qui flottaient comme des linceuls, le galop sourd de ces chevaux presque invisibles et qui s'approchaient cependant avec la rapidité de la foudre; tout cela donnait à cette course nocturne l'apparence fantastique d'un rêve.

Je me rappelai ces Sioux que Cooper fait bondir dans la prairie autour du camp du Squatter.

Quant à moi, je leur pardonnai presque leur faute en faveur du côté inattendu et saisissant du spectacle.

Arrivés à dix pas de nous, ils s'arrêtèrent court, s'élancèrent à bas des chevaux, et, instruits par l'expérience, se mirent à l'instant même hors de la portée de la main, précaution qui, d'après ce que j'entendais dire autour de moi depuis une demi-heure, me parut pleine de sagesse de leur part.

Ceux que ce retour réjouit le plus, non pas à cause du

côté poétique, mais bien du côté matériel, furent Paul et le cuisinier. Le sanglier fut mis en porte-manteau derrière le cheval de Paul. Chacun de nous se remit en selle sur sa monture tout effarée, et nous continuâmes notre route vers Tanger, où nous arrivâmes à dix heures du soir.

C'est alors que nous vîmes toute cette population joyeuse se grisant d'eau fraîche autour de la fontaine.

David nous attendait. Une noce juive se célébrait le lendemain à Tanger, et il nous invitait à ne pas manquer cette occasion de faire connaissance avec les rites matrimoniaux de la nation Israélite.

Nous n'avions à nous inquiéter de rien, nous trouverions chez lui notre déjeuner et notre dîner.

Toutes ces mesures prises pour le lendemain, nous retournâmes coucher sur le *Véloce*, qui nous attendait, une lanterne hissée à son grand mât.

UNE NOCE JUIVE.

Le lendemain, en effet, nous trouvâmes, en arrivant chez David, notre déjeuner servi. Jamais je n'ai vu table plus propre et plus appétissante.

C'était du beurre frais comme nous n'en avions jamais mangé depuis notre départ de France ; des dattes parfaites, des figues excellentes.

Le reste se composait de côtelettes de mouton et de poissons frits, le tout arrosé d'un vin de la composition de David, dans lequel le raisin devait entrer pour très peu de chose, mais qui n'en était pas moins excellent.

Je hasarderai cette opinion que c'était, selon toute probabilité, la liqueur que l'on servait au moyen-âge sous le nom d'hydromel.

Après le déjeuner, David nous invita à le suivre dans la maison où se trouvait la mariée. Il y avait déjà six jours que la célébration du mariage avait commencé ; nous en étions au septième, appelé le jour du Hennath : c'était le plus curieux, c'était celui pendant lequel la mariée doit être conduite au domicile conjugal.

Cent pas avant d'arriver à la maison, nous entendions déjà le bruit qui s'en échappait : c'était un frôlement de tambours, un grincement de violons et un pétillement de grelots qui ne manquaient pas d'une certaine harmonie pleine de sauvagerie et d'originalité ; de la musique enfin comme on s'attend à en trouver dans le Maroc.

Nous continuâmes d'avancer ; la porte était encombrée de curieux, mais à la vue de David on nous fit place.

Nous entrâmes dans une cour carrée, entourée de maisons à terrasse excepté du côté de la rue.

Un énorme figuier, qui me rappela celui auquel les Athéniens avaient l'habitude de se pendre, s'élevait au milieu de la cour tout chargé d'enfans maures et juifs groupés pêle-mêle dans les branches.

Sur deux côtés de la muraille s'étendaient des bancs formant un angle de retour.

Les bancs étaient chargés de spectateurs au milieu desquels on nous fit prendre notre place.

Les deux autres côtés de la muraille, qui étaient ceux donnant sur la rue et la façade, étaient occupés :

Le côté de la muraille donnant sur la rue par trois musiciens accroupis, jouant : l'un du violon, mais en renversant l'instrument et comme on joue du violoncelle ; les deux autres du tambour de basque.

Le côté de la muraille formant la façade de la maison était occupé par une douzaine de femmes juives, vêtues de leurs plus riches costumes, groupées les unes aux pieds des autres de la façon la plus pittoresque, et qui n'offraient d'autre solution de continuité entre elles que l'ouverture ogivale de la porte, dans les profondeurs de laquelle on voyait se perdre quinze ou vingt autres femmes.

Toutes les terrasses voisines étaient chargées de spectateurs ou plutôt de spectatrices.

Spectatrices étranges qui avaient l'air de fantômes.

C'étaient des femmes mauresques drapées dans de grandes couvertures bleues ou blanches, nommées abrok ; elles étaient accroupies, et de temps en temps se levaient poussant une espèce de rire prolongé, qui ressemblait au glapissement de la dinde et au houhoulement de l'orfraie mêlés ensemble.

Puis, ce cri poussé, elles se rasseyaient et rentraient dans leur immobilité.

Une seule parmi toutes ces femmes allait, courant d'une terrasse à l'autre, enjambant les intervalles avec une merveilleuse légèreté, et, de temps en temps, péchant contre toutes les lois du prophète, ouvrant son abrok pour nous montrer une tête charmante, qu'elle nous cachait aussitôt avec un rire d'une coquetterie extrême.

Décidément la Galatée de Virgile, qui fuit vers les saules et qui désire être vue avant que d'y arriver, est de tous les pays, même du Maroc.

Nous fûmes un certain temps avant d'embrasser tous ces objets : figuier chargé d'enfans, spectateurs étrangers assis sur des banquettes, musiciens jouant du violon et du tambour de basque, femmes juives assises et groupées, femmes juives debout sous l'ouverture de la porte, femmes mauresques accroupies sur les terrasses.

Mais enfin nous parvînmes à fondre tout cela dans un seul et même ensemble plein d'harmonie et de couleur.

Un carré aboutissant à la porte de la maison était vide, et le sol avait été recouvert d'un tapis.

David alla parler aux femmes de la maison ; une d'elles sortit toute rougissante, mais sans cependant se faire prier.

Elle s'avança jusqu'au milieu du carré aux encouragemens de ses compagnes et aux éclats de rire sauvages des mauresques ; puis elle tira un mouchoir de sa poche, en prit les deux extrémités, le tordit en lui imprimant un mouvement de rotation, et lorsqu'il fut tordu comme un câble, elle commença à danser.

Le fandango, la cachucha, l'olè, le bito et le jaléo de Xérès nous avaient gâtés.

Il est vrai que la danse juive n'est pas une danse, c'est un piétinement sur place avec un mouvement de hanches qui rappelle le menito andalous. Au reste, peu de grâce, excepté dans les mains ; peu de volupté, excepté dans les yeux.

Dix ou douze femmes dansèrent les unes après les autres, sans que le plus minutieux observateur eût pu faire une différence entre le talent chorégraphique de l'une et celui de l'autre.

Il est vrai que toutes dansaient sur un même air, accompagné d'une même chanson. Quand l'air était achevé, l'air

reprenait sa première mesure; quand la chanson était finie, la chanson recommençait.

L'air n'était pas précisément un air, mais une espèce de cadence monotone parcourant une octave tout au plus. De temps en temps le plus vieux des deux joueurs de tambour de basque déposait son instrument, et frappait dans ses mains sèches qui résonnaient comme deux palettes de bois: on eût dit que déjà la chair était absente, et que c'étaient les os même d'un squelette qui produisaient ce singulier bruit.

Quant à la chanson, je vous donne en mille à deviner ce dont elle traitait.

C'était la chanson du bombardement de Tanger.

Il y a deux événemens qui ont laissé un profond souvenir dans le Maroc:

La première, c'est le bombardement de Tanger; la seconde, c'est la bataille d'Isly.

On n'a pas encore fait de chanson sur la bataille d'Isly, que je sache du moins, mais on en a fait une sur le bombardement de Tanger.

Pourquoi chantait-on cette chanson à une noce juive? Voilà la question que je me fis et que chacun se fera: Un bombardement est-il une chanson de noce?

Non; mais de cette apparition de Français sur les côtes de Tanger est résulté une lutte, et de cette lutte une victoire.

Cette lutte, c'est la vieille lutte de l'Orient avec l'Occident.

Jusqu'au treizième siècle, l'Orient nous apportait la lumière; depuis le quatorzième siècle, nous lui reportons la liberté.

Cette lutte a amené une victoire, et cette victoire un traité. Or, partout où nous faisons un traité, même après une victoire, cela tient à notre caractère prodigue, il y a pour nos ennemis plus à recevoir qu'à donner.

Les juifs surtout, ces parias du fanatisme, ont toujours gagné quelque chose à nous tendre la main.

Aussi les juifs, écrasés comme Encelade sous le poids de cette montagne que le Seigneur a fait rouler sur eux, et qu'on appelle la Tyrannie, les juifs se sont retournés plus facilement, du moment où nous avons rendu cette tyrannie plus légère.

Alors cet événement du bombardement de Tanger, terrible pour tous, fut un peu moins terrible cependant pour eux que pour les autres; car cet incendie à la lueur duquel ils avaient entrevu un avenir plus heureux, cet incendie était une aurore.

Aurore d'un jour pareil, peut-être, à celui qui brille à Alger.

Il en résulte que cette chanson, toute douloureuse qu'elle soit, est chantée toujours, est chantée partout, est chantée par tout le monde.

Même par les juifs qui chantent peu et qui la chantent comme épithalame.

Voici les quelques couplets que j'ai entendus; au reste, le nombre n'en est pas fixé, et dans un pays où la poésie est la langue habituelle, où tout homme est poëte, chaque jour voit naître une strophe nouvelle, qui consacre ce grand événement.

Partis de climats inconnus,
Aussi nombreux que les étoiles,
Un jour des vaisseaux sont venus
Cachant l'Océan sous leurs voiles.
Et ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Mes yeux pleuraient sur ton danger
En voyant grossir cet orage,
O ma ravissante Tanger,
Souveraine de ce rivage;
Car ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Nous nous étions, la veille au soir,
Endormis au milieu des fêtes;
Mais la mort, de son crêpe noir,
Quand vint le jour, voilait nos têtes,
Et ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Les habitans, de toutes parts
Couraient éperdus aux murailles;
Mais, plus pressés qu'eux, aux remparts
Pleuvaient et boulets et mitraille.
Oh! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Les chefs passaient sur leurs chevaux
Criant : alarme! alarme! alarme!
Mais, en voyant tant de vaisseaux,
Le plus brave lâchait son arme.
Car ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Tout le jour la poudre brûla
Avec le fracas du tonnerre;
Puis, le soir, le fort s'écroula,
De ses débris couvrant la terre.
Oh! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Pendant la nuit, pour Mogador
Appareilla la flotte errante,
Et le matin, aux regards d'or,
Vit Tanger libre, mais mourante.
Oh! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Voilà l'étrange chanson que l'on chantait à cette noce juive, madame, et que l'on interrompit, ainsi que la danse, pour nous faire voir la mariée.

La mariée était dans cette chambre que nous voyions de la cour, encombrée de femmes juives; nous y pénétrâmes, conduits par David, qui paraissait jouir d'une haute considération parmi ses coreligionnaires.

On fit lever la mariée, qui était couchée dans un grand lit avec quatre jeunes filles qui semblaient la garder; on la fit descendre de son lit; on la conduisit au milieu de la chambre; on lui dit de s'asseoir adossée au mur; elle portait un voile rouge sur la tête et tenait ses yeux fermés.

Depuis le commencement des cérémonies, elle n'avait pas ouvert les yeux, et depuis huit jours les cérémonies étaient commencées.

Le premier jour, c'est-à-dire le mercredi qui avait précédé notre arrivée, la famille s'était emparée de la fiancée, et les musiciens de la cour; la famille avait lavé la fiancée des pieds à la tête; les musiciens avaient commencé leur sabbat.

La fiancée sortie du bain, on l'avait couchée sur son lit, qu'elle ne devait plus quitter que le temps nécessaire à en secouer les matelas, puis on lui avait fermé les yeux, qu'elle ne devait plus rouvrir que pour voir son mari.

Le jeudi, les parentes avaient parcouru la ville en invitant ses amies à venir le samedi dans la maison de la fiancée.

Le vendredi, la famille avait préparé le dîner du samedi.

Le samedi, dès six heures du matin, les jeunes filles invitées étaient arrivées et s'étaient couchées dans le même lit que la mariée.

Sur les neuf ou dix heures du matin, après que le marié fut sorti de la synagogue, tous ceux qui avaient entendu la prière avec lui étaient venus avec lui à la maison de la fiancée; la journée s'était passée en festins, mais la mariée n'avait pas ouvert les yeux, mais la mariée ne s'était point levée.

Toute la nuit du samedi au dimanche on avait fait de la musique.

Le dimanche on avait nettoyé la maison. Cette occupation avait pris une partie de la matinée; le soir, la femme avait envoyé ses cadeaux à son mari. Ces cadeaux étaient des matelas, des draps de lit et des chemises; les femmes présentes avaient accompagné ces cadeaux en chantant :

— Hulahleh! Hulahleh! Triomphe! Triomphe!

Le lundi, dès le matin, on avait préparé un grand dîner pour les femmes; aussitôt le dîner fini, on avait levé la mariée, on l'avait conduite au bain, où elle avait été les yeux fermés. Les femmes l'accompagnaient. Le bain appartient à la synagogue.

Le mardi, c'est-à-dire le jour du hennah, le jour auquel nous étions arrivés, les danses et les chants continuaient; mais à midi on devait faire lever la mariée, l'asseoir contre le mur, et là, lui peindre les ongles des pieds et des mains avec du hennah.

C'est ce que l'on faisait à cette heure, et c'est pour assister à cette cérémonie que nous avions été introduits dans la chambre.

Au bout d'une demi-heure, les ongles des pieds et des mains furent couleur de brique, et la mariée, enrichie de cet ornement, fut reconduite à son lit au milieu de ces rires stridens des femmes mauresques, dont aucun bruit humain ne peut donner une idée.

A six heures du soir, on devait achever la toilette de la mariée et la conduire chez son fiancé.

D'ici là rien de nouveau, excepté les danses et les chansons.

Les danses étaient toujours les mêmes; la chanson était toujours celle du bombardement.

Nous chargeâmes David de faire tomber quelques douros dans la corne du bonnet de la danseuse que nous trouvâmes en exercice en sortant.

C'est une façon de tribut payé par les étrangers qui viennent assister à ces danses, et nous nous y soumîmes avec le plus grand plaisir. Le spectacle avait été assez curieux pour que nous ne regrettassions pas notre argent.

Nous employâmes toute la journée à courir par les rues de Tanger et à compléter nos emplettes chez David, où un dîner nous fut servi vers quatre heures, aussi excellent qu'avait été le déjeuner.

A six heures nous revînmes à la maison de la fiancée; le dénoûment qui s'approchait avait amené dans la rue et dans la cour un rassemblement de curieux plus considérable encore que celui du matin.

Nous eûmes toutes les peines du monde à percer cette foule, mais avec David on arrivait à tout.

Nous entrâmes.

On nous attendait pour commencer la cérémonie de la toilette.

A peine fûmes-nous placés à l'une des extrémités de cette chambre, longue de vingt pieds à peu près et large de huit tout au plus, qu'à l'extrémité opposée, on tira des rideaux de damas rouge qui nous découvrirent la mariée couchée au milieu de cinq ou six jeunes filles.

On la leva, les yeux toujours fermés; on la fit descendre du lit et on la fit asseoir en face de la porte, c'est-à-dire juste au milieu de la chambre, sur une chaise adossée au mur.

Cette chaise était élevée sur ses pieds comme celle de Thomas Diafoirus dans le *Malade imaginaire*.

La mariée se jucha sur cette chaise.

Alors les matrones l'entourèrent.

On lui ôta son voile rouge, et l'on commença de la coiffer.

Ses cheveux servirent à faire un premier édifice, sur lequel on posa une première coiffure, puis une seconde, puis une troisième.

Sur cette troisième coiffure qui s'élevait déjà à un demi-pied de hauteur, une écharpe fut roulée en manière de tuyau de poêle, puis sur ce tuyau l'on posa un diadème de velours rouge à pointe, de la forme de l'ancienne couronne des rois francs.

La coiffure étant achevée, on passa du front au visage.

Une femme, armée d'un pinceau, commença alors à lui peindre les paupières et les sourcils avec du kholl; tandis qu'une autre, avec une petite feuille de papier doré, dont la dorure recouvrait une couche de cochenille, lui frottait les joues qui prirent à l'instant même la teinte du carmin le plus vif.

Cette application se faisait de la manière la plus simple.

La femme, chargée de cette portion de la toilette, appliquait sa langue sur la feuille de papier doré, et la feuille de papier doré, tout humide, sur la joue de la fiancée.

Un frottement, qui aurait pu être plus léger et plus doux, faisait le reste.

Ce badigeonnage dura une heure à peu près, sans que la pauvre victime ouvrît les yeux, risquât un geste, fît un mouvement.

Après quoi, on la fit descendre de sa chaise, et monter sur une espèce de trône préparé sur une table.

Là, elle s'assit immobile comme une statue japonaise, tandis que son frère, une bougie à la main, montrait l'idole à tout le monde.

Pendant ce temps, les femmes lui faisaient de l'air avec leurs mouchoirs.

Puis de dix minutes en dix minutes, les Mauresques faisaient entendre ce rire strident dont j'ai déjà parlé.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, d'exposition, des flambeaux parurent, et la musique redoubla d'acharnement.

Ces flambeaux étaient portés par les parens du fiancé qui venaient chercher la fiancée.

L'heure était venue pour elle de se rendre à la maison nuptiale.

On la prit sur son trône, on l'enleva à force de bras, on la déposa à terre, au milieu des cris, des applaudissemens et de ces rires mauresques qui dominaient tout, applaudissemens et cris.

On fit sortir tous les curieux, et nous les derniers. Quatre janissaires, des lanternes d'une main et des bâtons ou des courbachs de l'autre, attendaient le cortége à la porte, ils étaient chargés de lui faire faire place, à lui, et de nous protéger, nous.

Le cortége se mit en mouvement, conduit par la mariée, les yeux toujours clos, et dont chaque mouvement était re-

marquable par sa raideur automatique; trois hommes la guidaient, deux la tenaient par-dessous les bras, marchant à ses cotes; un troisième, marchant derrière elle, lui soutenait la tête.

Trois hommes, portant des flambeaux, éclairaient, marchant à reculons et poussant derrière eux les curieux marchant à reculons comme eux.

Tous les gens de la noce suivaient la mariée.

Cette masse était donc séparée en deux portions bien distinctes :

Les invités et la mariée, qui marchaient en avant;

Les curieux, qui marchaient à reculons.

Un grand foyer de lumière les séparait, se projetant sur toutes ces figures aux costumes étranges : Maures, juifs, Arabes, chrétiens.

Cette lumière, qui montait tremblante le long des maisons, éclairait chaque porte encombrée de femmes voilées, chaque ruelle barrée par de longs spectres dont on n'apercevait que les linceuls, tandis qu'au haut des terrasses, courait comme de folles ombres un autre cortége aérien, sautant de maison en maison et suivant de toit en toit cette procession bruyante et lumineuse, qui semblait pousser devant elle, entraîner derrière elle et réveiller sur ses flancs toute la population de Tanger.

C'était le plus fantasque spectacle que j'aie jamais vu de ma vie, et toute ma vie je reverrai ces groupes de blancs fantômes, au milieu desquels brillaient les coiffures de perles et les gilets d'or des femmes juives. Toute ma vie je reverrai ces petites fenêtres carrées à chacune desquelles passait une tête; toute ma vie je reverrai ces démons de la nuit voltigeant de toit en toit dans cette demi-lumière qui montait jusqu'à eux, ne s'arrêtant que lorsque quelque ruelle transversale venait barrer leur chemin, et encore franchissant parfois cette ruelle d'un bond sans écho, comme si la curiosité leur mettait aux épaules les ailes silencieuses de la chauve-souris.

Après une heure à peu près nous arrivâmes enfin à la maison du marié, dans laquelle nous entrâmes, toujours protégés par nos janissaires.

J'étais au premier rang de ceux qui marchaient à reculons, immédiatement après les porte-flambeaux, entre deux janissaires, qui, malgré mes observations auxquelles ils ne comprenaient rien, frappaient à droite et à gauche, ramassant des pierres pour atteindre de loin ceux qu'ils ne pouvaient frapper de près, et protégé par eux, non-seulement de tout heurt, mais encore de tout contact.

Le marié était adossé à la muraille, immobile, les yeux baissés, pareil à une statue de pierre chargée de garder la porte.

Il était vêtu de noir, avait la tête rasée, et portait un seul fil de barbe qui lui commençait au bas de l'oreille et lui passait sous le cou.

Il pouvait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans.

Notre entrée ne lui fit faire aucun mouvement; il demeura à son poste, les yeux baissés, et sans que le souffle de l'existence parût même passer à travers ses lèvres minces et serrées.

Giraud seul peut se charger de donner la ressemblance de ce singulier personnage.

La mariée venait derrière nous, car, grâce aux janissaires, tous les curieux avaient été tenus dans la rue; sur le seuil, elle s'arrêta, on lui apporta un verre d'eau qu'elle but, après quoi on cassa le verre.

Le verre cassé, la mariée entra; on la porta sur un trône pareil à celui qu'elle avait déjà occupé chez elle, puis les cris et la musique recommencèrent et durèrent dix minutes à peu près.

Pendant ces dix minutes de rumeurs, la mariée sur son trône, le marié adossé à son mur, ne donnèrent, ni l'un ni l'autre, signe d'existence.

Enfin, cinq ou six femmes enlevèrent la mariée de son trône et la portèrent sur le lit.

Après quoi les rideaux retombèrent, et l'on invita tout le monde à sortir.

Je ne sais si la pauvre fille connaissait déjà la maison où elle était conduite et avait jamais vu son mari; mais si tous deux lui étaient inconnus, elle dût être désagréablement surprise en ouvrant les yeux.

La maison était bien pauvre et le mari bien laid.

Nous sortîmes, il était dix heures à peu près, les lumières étaient éteintes, les curieux dispersés, les rues vides : comme dans *Robert-le-Diable* au signal de la retraite, les fantômes semblaient être rentrés dans leurs tombes, et quelques spectres attardés glissaient seuls le long des murailles.

Nous passâmes devant la petite fontaine, la petite fontaine elle-même était solitaire, et l'on n'entendait que le clapotement de son eau tombant sur le pavé.

Tout ce bruit, toute cette rumeur, tout cet éclat s'étaient évanouis comme un rêve.

Dix minutes après, nous étions hors de Tanger, que nous quittions probablement pour ne la revoir jamais.

Sur le port, nous fîmes nos adieux à David. Pendant la journée il avait transporté tous nos achats à bord du *Véloce*, et avait envoyé un messager à Tétuan.

Ce messager, porteur d'une lettre de monsieur Florat, prévenait le bey de Tétuan que le surlendemain au matin nous débarquerions près de la douane, à deux lieues à peu près de la ville.

Nous voulûmes faire nos comptes avec David, à propos du déjeuner et du dîner que nous avions pris chez lui, du tabac et des dattes qu'il nous avait envoyés; mais il ne voulut entendre à rien, nous disant que nous lui ferions de la peine en insistant davantage.

J'ai rencontré dans mon voyage deux Israélites auxquels j'ai particulièrement eu à faire :

A Tanger, David;

A Alger, Soulal.

Je souhaite aux plus honnêtes chrétiens de ma connaissance leur politesse, leur probité et leur désintéressement.

LES COLONNES D'HERCULE.

Nous arrivâmes à bord du *Véloce* vers les dix heures et demie du soir, c'est-à-dire pendant le premier quart.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un quart, madame? Permettez-moi de vous l'expliquer. Nous allons vivre de la vie maritime, il faut donc vous initier à cette vie.

A bord des bâtimens, le temps est divisé en quarts de jour et en quarts de nuit.

Le premier quart de la nuit commence à huit heures du soir, et dure jusqu'à minuit : il est toujours commandé, en rade, par le plus jeune officier, en mer, par le plus vieux.

Le second quart prend de minuit à quatre heures du matin ; il est toujours commandé par le second du bâtiment. C'est pendant ce quart qu'on nettoie le navire ; aussi, s'appelle-t-il le quart de la femme de ménage.

Alors commence le premier quart du jour, qui dure jusqu'à huit heures du matin.

Puis la même division se prolonge quatre heures par quatre heures, jusqu'au premier quart de la nuit, qui recommence à huit heures du soir.

Pendant la nuit, la moitié de l'équipage veille tandis que l'autre dort.

Cela s'appelle faire la bordée.

La première bordée veille de sept heures à minuit.

A minuit, la seconde bordée la relève et veille jusqu'à quatre heures du matin.

A quatre heures du matin, elle est relevée à son tour et va dormir jusqu'à six heures, heure à laquelle tout le monde quitte son hamac.

Nous arrivâmes donc pendant le premier quart de la nuit.

Le souper nous attendait. Nous restâmes à table jusqu'à minuit, et sur le pont jusqu'à une heure du matin. Nous ne pouvions nous décider à perdre complétement de vue cette ville féerique qui nous était, comme pour nous faire fête, apparue sous un si curieux aspect.

A deux heures, la machine chauffait ; à quatre, nous devions partir. Je recommandai qu'on me réveillât, je ne voulais perdre aucun détail de ce passage de Gibraltar, à qui tout le matérialisme moderne n'a pu enlever encore le prestige répandu sur lui par la poétique antiquité.

Ma recommandation était inutile ; à quatre heures je fus éveillé par les premiers mouvemens de la corvette ; à cinq, je remontai sur le pont.

Il faisait nuit encore, quoique l'on sentît l'approche du jour.

A droite, c'est-à-dire du côté de l'Afrique, la montagne des Singes se détachait en outremer sur l'azur plus pâle du ciel, attiédi déjà par les premiers rayons du soleil.

A gauche, sans être éclairée encore, la côte était un peu moins sombre, et au milieu de cette côte, on voyait briller le phare de Tarifa.

Nous naviguions pour gagner le milieu du détroit, et dans l'ombre où nous étions encore, le battement de nos roues dégageait de la mer des globes de flammes phosphorescentes, qui, après avoir de chaque côté suivi les flancs de la corvette, allaient derrière elle se réunir et se perdre dans son sillage.

Le ciel s'éclaircissait peu à peu, tout en gardant sa couleur d'outremer ; le mont des Singes se découpait sur une teinte orangée ; nous commencions à distinguer la côte jusqu'à Ceuta ; la montagne semblait un chameau gigantesque, couché le long du rivage et s'abreuvant à la mer ; Ceuta formait sa tête, et au-dessus de cette tête, on distinguait comme une crête la dentelure de ses remparts.

De son côté, la côte d'Espagne commençait à recevoir la lumière ; on distinguait parfaitement ses villes, ses villages, ses maisons isolées, et cette foule de vallées et de montagnes qui toutes aboutissent transversalement à la mer.

Sur le rivage opposé, c'est-à-dire sur celui que nous quittions, pas une ville, pas un douar, pas un gourbi.

Au moment où nous atteignions la côte d'Afrique, le soleil, pareil à un globe d'or, montait en avant de Ceuta ; à sa flamme, nous aperçûmes distinctement alors Gibraltar, ses fortins blanchissant dans la lumière, et son port encore perdu dans la brume, que perçaient comme des lances gigantesques les mâts banderollés de ses vaisseaux.

C'était du point où nous étions qu'apparaissaient dans leur plus grand développement ces deux montagnes que les anciens avaient appelées les colonnes d'Hercule, et au delà desquelles ils crurent longtemps que rien n'existait que la nuit.

Vous savez, madame, comment Hercule avait fait, en venant d'Orient en Occident, ce même voyage que nous faisions à cette heure, en allant d'Occident en Orient.

Vous savez comment Hercule naquit, madame ; vous vous rappelez avoir vu représenter et avoir applaudi cette admirable comédie d'*Amphitryon*. Le roi des dieux, amoureux d'Alcmène, avait pris la figure de son époux ; et peut-être la nouvelle mariée eût-elle été complétement trompée à la ressemblance, si l'heureux amant, en vertu de ses pouvoirs divins, n'eût allongé sa nuit de vingt-quatre heures. La belle Alcmène comprit alors qu'elle n'avait point affaire à un simple mortel ; mais il eût été par trop ingrat à elle de se plaindre : elle ne se plaignit donc pas.

Amphitryon arriva le lendemain de cette fameuse nuit, qui l'avait arrêté en route, et qu'il avait trouvée fort longue. En entrant chez lui il apprit qu'il venait d'en sortir, ce qui l'étonna fort ; mais comme ces trente-six heures d'obscurité ne pouvaient être attribuées qu'à quelque fantaisie divine ; qu'il connaissait Jupiter pour un dieu plein d'imagination à l'endroit des jeunes mariées ; il se douta qu'il avait l'honneur d'être le rival du maître de l'Olympe ; et, sans rien dire à Alcmène, il fit de son mieux pour qu'elle ne trouvât point une trop grande différence entre la première nuit de ses noces et la seconde.

Malheureusement il y avait une quatrième personne qui se trouvait être dans le secret, c'était Junon, Junon ce merveilleux type de la femme acariâtre, qui se croit le droit d'être jalouse de son époux, non point parce qu'elle aime son époux, mais parce qu'elle n'aime personne ; non point parce qu'elle est vertueuse, mais parce qu'elle est prude.

Or, comme en sa qualité de déesse Junon savait tout, Junon savait que la femme d'Amphitryon était enceinte de deux fils : l'un qui se nommerait Hercule, et qui était fils de Jupiter ; l'autre qui se nommerait Iphicle, et qui était fils d'Amphitryon.

Elle savait encore une chose, c'est qu'Amphitryon avait donné sa seconde nuit à une autre de ses femmes nommée Sthénèle, et que cette seconde femme était enceinte aussi d'un fils qui se nommerait Eurysthée.

Vous voyez, madame, que les trois nuits dont nous venons de parler n'avaient pas été mal employées, et que dieux et mortels n'y avaient pas perdu de temps.

Maintenant, madame, vous avez trop entendu parler de Junon, et vous la connaissez trop bien de réputation pour ne pas soupçonner qu'elle ménagerait quelque mauvais tour au pauvre Hercule. En effet, madame, elle avait eu cette heureuse idée qu'en le faisant naître après Eurysthée, au lieu de le laisser naître avant lui, comme c'était la marche ordinaire des choses, elle en ferait un cadet au lieu d'en faire un aîné, ce qui ne signifie pas grand'chose aujourd'hui ; mais ce qui, quinze cents ans avant Jésus-Christ, et quinze cents après, signifiait beaucoup.

Voilà donc ce que fit Junon pour retarder la naissance d'Hercule : elle prit la figure d'une vieille femme, et aux premières douleurs qu'éprouva Alcmène, elle alla s'asseoir sur le seuil de sa porte et demeura là silencieuse, immobile et les doigts d'une main fortement enlacés dans ceux de l'autre.

Le charme était établi de façon que tant qu'elle demeurerait ainsi Alcmène ne pourrait être délivrée.

Alcmène souffrait depuis vingt-quatre heures ; mais depuis vingt-quatre heures ses souffrances étaient inutiles.

Heureusement Alcmène avait une femme de chambre nommée Cléanthis, laquelle se donnait beaucoup de mouvement pour soulager sa maîtresse, allant et venant, courant demander aide et secours de tous côtés. En entrant, en sortant, en rentrant encore, elle vit une vieille femme silencieuse, immobile, et les doigts enchevêtrés les uns dans les autres ; elle devina que là gisait le maléfice, et sans faire part à personne de ses observations, elle sortit une dixième ou douzième fois, le visage radieux, les mains levées au ciel, et s'écriant :

— Ah ! grâce à Lucine, ma maîtresse est accouchée.

Cette nouvelle inattendue stupéfia tellement la vieille que, sans se donner le temps de regarder à travers les murailles pour voir avec ses yeux divins si la chose était vraie, elle se leva, poussa une exclamation, et disjoignit les mains.

Au même instant le charme était rompu, et Alcmène accouchait.

Junon était fort mécontente, vous le comprendrez facilement, son temps et sa peine étaient perdus, et comme on le dit dans notre langue expressive et colorée, elle avait été mise dedans par une simple mortelle. Aussi se vengea-t elle incontinent ; elle prononça quelques paroles dans une langue inconnue, et jeta un peu de poussière à la face de la pauvre Cléanthis, qui, changée en belette, ne songea pas même à rentrer dans le palais, et s'enfonça dans le premier trou qu'elle rencontra sur son chemin.

Cependant la ruse de Cléanthis était arrivée un quart d'heure trop tard ; lorsque la pauvre femme de chambre jetait cette ingénieuse exclamation qui devait délivrer sa maîtresse, Sthénèle était déjà accouchée depuis un quart d'heure.

Junon en était donc arrivée à ses fins ; Hercule, quoique fils de Dieu, en vertu de cet axiome : *Pater est is quem nuptiæ demonstrant*, Hercule n'était plus qu'un cadet de famille.

Cependant c'était encore trop pour elle ; ce qu'avait voulu la jalouse déesse, ce n'était point qu'Hercule naquît le second, c'était qu'il ne naquît pas du tout : or, elle avisa qu'en le faisant mourir ce serait absolument la même chose que s'il n'était pas né.

Elle ordonna, en conséquence, à deux serpens qu'elle rencontra sur son chemin, de prendre la route de Thèbes et d'aller, toute autre affaire cessante, dévorer Hercule dans son berceau.

Les serpens obéirent, mais Hercule les prit par le cou comme il eût fait de deux anguilles, et les étouffa.

La nouvelle en arriva jusqu'au fameux Tirésias, vous savez, madame, cet heureux devin qui fut tour à tour homme et femme, et qui fit cette indiscrétion de déclarer que, sous tous les rapports, la femme était un être privilégié du ciel.

Tirésias prophétisa donc que le jeune Hercule triompherait de ses ennemis, et les étoufferait tous comme il avait fait des deux serpens.

Junon pensa dès lors, tout immortelle, toute déesse, toute reine des dieux qu'elle était, que mieux valait être l'amie que l'ennemie d'Hercule ; elle prit la figure de sa nourrice, et se présenta chez Alcmène ; elle pensait qu'une fois que l'enfant aurait sucé de son lait, il lui demeurerait attaché par la force du sang.

Mais Hercule, par une faveur particulière de sa naissance, était venu au monde avec des dents ; il n'eut pas plutôt le sein de la nourrice divine dans la bouche, que, instinctivement sans doute, il le mordit de toutes ses forces. Junon poussa un cri, jeta l'enfant loin d'elle, et, en remontant dans l'Olympe, laissa au ciel cette longue traînée blanche qu'on appelle encore aujourd'hui la voie lactée.

Dès lors il n'y eut plus de rapprochement possible entre les deux ennemis : Junon jura la perte de l'enfant prédestiné, tandis que, de son côté, Amphitryon faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le rendre digne du destin promis.

Voulez-vous savoir, madame, comment, il y a trois mille cinq cents ans, on élevait un fils de dieu ? Je vais vous dire les maîtres que l'on donna au jeune Hercule.

Harpaticus lui apprit l'art de la lutte ; Tentare, à tirer de l'arc ; Eupralphe, à jouer de la lyre ; Einus, les sciences ; Castor et Pollux, les exercices gymnastiques ; Chiron, la médecine, et Rhadamante la justice.

Vous voyez que l'éducation était complète.

Aussi un jour qu'Hercule gardait les troupeaux d'Amphitryon, la Volupté et la Vertu lui étant apparues, et lui ayant dit de choisir entre elles deux, Hercule n'hésita-t-il un instant, et choisit-il la Vertu.

Ce fut à partir de ce moment qu'Hercule se mit en quête des monstres qui ravageaient l'univers, et jura de les exterminer tous jusqu'au dernier, en commençant par le lion de Némée.

Cette victoire lui valut :

1° Cette fameuse peau de lion, qui est devenue la partie la plus importante de sa garde-robe ; sans cette peau de lion Hercule n'est plus Hercule ;

2° Une bonne fortune qui n'était pas à dédaigner.

Le monstre exerçait particulièrement ses ravages dans le pays des Thespiens, dont le roi possédait cinquante-deux filles.

Le digne souverain fut si charmé d'être débarrassé du monstre, qu'il offrit, en récompense de ce service, ses cinquante-deux filles au vainqueur, lequel, vous le pensez bien, madame, n'eut garde de refuser, d'autant mieux que, dit la fable, la fable, entendez-vous bien ? pas l'histoire, d'autant mieux qu'elles étaient toutes vierges.

Une nuit lui suffit pour laisser cinquante-deux petit-fils au roi Thespius, qu'il quitta alors complétement rassuré sur l'avenir de sa postérité.

Ce fut alors que, ainsi que l'avait prévu Junon, Eurysthée, craignant ce frère qui tuait les lions et qui épousait les vierges avec une si grande facilité, lui imposa, en vertu de son droit d'aînesse, ces douze travaux que vous connaissez et dont nous avons vu la représentation sculptée avec tant de bonheur sur la place publique d'Aranjuez.

Les douze travaux accomplis, Hercule résolut de se donner un peu de bon temps en voyageant pour son plaisir. Ce voyage qu'il désirait accomplir, c'était le périple de la Méditerranée, le tour du monde connu.

Il quitta donc la Grèce, théâtre ordinaire de ses exploits, et passa en Egypte. En Egypte, Busiris le surprit et le fit charger de chaînes ; Hercule brisa ses fers, comme il eût fait de fils de soie, et tua Busiris d'un coup de massue.

Hercule continue sa course, mais à la limite de la Terre il rencontre Antée, fils de la Terre, qui reprend de nouvelles forces toutes les fois qu'il touche sa mère, ne fût-ce que de la pointe du pied. Hercule l'enlève entre ses bras et l'étouffe contre sa poitrine.

Hercule s'enfonce dans le désert, mais il s'égare dans les sables brûlans. Ce n'est plus contre le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Erymanthe ou les oiseaux du lac Stymphale qu'il lui faut combattre; c'est contre un ennemi bien autrement dangereux, bien autrement obstiné, bien autrement invincible, c'est contre la soif : le héros va mourir, étranglé, dévoré, calciné par ce soleil ardent, par ce sable ardent, par cette atmosphère ardente, quand Jupiter lui apparaît sous la forme d'un bélier, et d'un coup de pied fait jaillir la source autour de laquelle verdit aujourd'hui encore l'oasis d'Ammon.

Hercule continue sa route; de loin il aperçoit Atlas, ce vieux Titan rebelle à qui Jupiter a imposé la punition de porter le ciel sur ses épaules : c'était lui que cherchait Hercule. Hercule a décidé que, pour désarmer son frère incessamment irrité contre lui, il rapporterait à Eurysthée trois pommes d'or du jardin des Hespérides, qui doit être situé à quelque vingt-cinq ou trente lieues aux environs. Or, qui peut mieux lui indiquer son chemin qu'Atlas, dont la tête domine tous les alentours?

Hercule trouve dans Atlas le géant le plus complaisant du monde; Atlas ne se contentera point de lui indiquer son chemin; comme ce chemin est très difficile, il ira chercher les pommes d'or lui-même; il ne s'agit pour cela que d'une chose, c'est qu'Hercule prenne un jour ou deux sa place, et porte le ciel par intérim. Hercule n'a rien à refuser à un roi, qui met envers lui cette complaisance; il s'accroupit à côté du Titan, fait glisser avec précaution la charge des épaules d'Atlas sur les siennes, et se substitue tout doucement au vieux porte-ciel, sans que le ciel s'aperçoive un seul instant qu'il est moins bien porté depuis que c'est Hercule qui le porte.

Voilà donc Atlas momentanément à son aise; il détire ses bras, il allonge ses jambes, et se met en route pour accomplir sa promesse.

Deux jours après son départ, Atlas revint comme il l'avait promis, rapportant les trois pommes d'or demandées; mais Atlas avait pris goût à la liberté, et au lieu de donner les trois pommes d'or à Hercule, il lui déclara qu'il les irait porter lui-même à Eurysthée, tandis qu'Hercule, prisonnier forcé de son fardeau, continuerait de porter l'Olympe.

Vous dire que cette nouvelle disposition d'Atlas ne surprit pas un peu Hercule, et que les dieux ne sentirent pas, pendant la minute qui suivit la proposition du géant, un léger tremblement de ciel, c'est ce que nous n'osons affirmer; mais ce qui est de notoriété antique, c'est que le visage d'Hercule continua d'exprimer la plus bienveillante sérénité, et qu'il consentit à tout à une seule condition, c'est qu'Atlas lui donnerait le temps de faire un bourrelet pour poser sur ses épaules certaines aspérités du ciel lui meurtrissant l'omoplate.

Atlas, qui ne s'attendait point à tant de facilité de la part d'Hercule, consentit à ce que celui-ci fît à sa guise, à la condition qu'il ne prendrait que le temps strictement nécessaire à la confection de son bourrelet.

Hercule promit tout ce qu'on voulut, et fit, à son tour, glisser sa charge sur les épaules d'Atlas, comme Atlas l'avait fait glisser sur les siennes : mais quand le crédule géant en fut là, Hercule, au lieu de s'occuper de son bourrelet, souhaita à Atlas bien du plaisir dans son poste de cariatide céleste, prit les trois pommes d'or et continua son chemin.

Depuis ce temps, madame, Atlas n'a point bougé, et nous le retrouverons à la même place où l'a laissé Hercule.

Enfin, madame, Hercule arriva où nous en sommes maintenant.

Seulement, permettez-moi de vous dire qu'autrefois le monde n'était pas exactement fait comme il est aujourd'hui.

La Méditerranée formait un grand bassin qui n'avait aucune communication avec l'Océan; de son côté, la Sicile tenait à la Calabre.

De plus, une grande chaîne de montagnes, dont la tradition se conserve dans le monde antique sous le nom d'Atlantide, s'étendait de la pointe occidentale d'Afrique à la côte méridionale d'Amérique, comme un pont jeté sur l'Océan.

Hercule trouva la chose mal faite ainsi, et résolut d'ouvrir un passage par lequel communiqueraient la Méditerranée et l'Océan; une montagne avait deux crêtes, c'était un point d'appui qui lui donnait des facilités : il appuya ses reins à l'une des deux cimes, ses pieds à l'autre, et poussa.

Sous ce puissant effort, la chaîne granitique se fendit, la mer se précipita en bouillonnant dans le passage, et, du même coup, ou plutôt du contre-coup, Messine ébranlée se détacha de la Calabre.

Hercule donna aux deux montagnes qu'il venait de faire avec une seule, et qui, aujourd'hui, semblent encore prêtes à se rejoindre, les noms de Calpé et d'Abyla.

Alors il continua sa route, traversa l'Espagne, franchit les Pyrénées, passa le Rhône, enjamba les Alpes, longea la Ligurie et rentra en Grèce après avoir donné, sur sa route, naissance à deux peuples, les Basques et les Galates.

Tout cela est pour vous dire, madame, que si Hercule était né vingt minutes plus tôt au lieu d'un quart d'heure plus tard, il se fût trouvé le frère aîné d'Eurysthée, au lieu de se trouver son frère cadet, et se fût occupé de régner tranquillement à Thèbes, et non de courir le monde comme un chevalier errant, ce qui fait que Calpé et Abyla ne formeraient encore qu'une seule chaîne, et que je vous écrirais du haut d'une montagne, au lieu de vous écrire du milieu d'un détroit.

LES ANGLAIS EN ESPAGNE.

Cependant, tout en rappelant dans ma mémoire cette vieille légende d'Hercule, si vieille qu'elle vous a peut-être paru toute neuve, et cela sans chercher à approfondir s'il y a un Hercule, comme dit Hésiode, ou trois Hercules, comme dit Diodore (1), ou six Hercules, comme dit Cicéron (2), ou enfin cinquante-trois Hercules, comme dit Varron; sans préten-

(1) L'Hercule égyptien, l'Hercule crétois, l'Hercule vulgaire.

(2) L'Hercule grec, fils de Jupiter et de Cysithe; l'Hercule égyptien, fils du Nil; l'Hercule idéen qui est un Dactyle; l'Hercule tyrien, père de la nymphe Carthage et fils de Jupiter II; l'Hercule indien, c'est-à-dire Bel; enfin l'Hercule vulgaire, fils de Jupiter III et d'Alcmène.

dre, avec les éphéméristes modernes, que de ces cinquante-trois Hercules, au contraire, pas un n'a existé comme homme, comme demi-dieu ou comme dieu, et qu'Hercule n'est rien autre chose que Bel, Bélus, Baal ou le Soleil, que ses douze travaux sont les douze signes du zodiaque, que ses sept nuits sont les sept jours de la semaine, et ses cinquante-deux filles de Thespius, enfin, les cinquante-deux semaines elles-mêmes ; sans sonder cette grande probabilité que tous ces voyages, sans cesse renouvelés d'Orient en Occident, ne sont rien autre chose que la course divine que paraît accomplir l'astre qui donne la vie aux hommes, et repousse les monstres dans l'obscurité, c'est-à-dire dans la mort; nous poursuivons notre chemin vers Gibraltar.

Maintenant, voulez-vous que je vous dise une chose, madame, laquelle vous paraîtra tout aussi fabuleuse, sans doute, que la légende d'Hercule ; c'est que Gibraltar est la seule ville, je ne dirai pas de la côte d'Espagne, mais de toute l'Espagne, qui ait un brouillard.

Mais, me direz-vous, pourquoi ce brouillard plutôt sur Gibraltar que sur Algésiras, que sur Tarifa ou que sur Cadix ?

A ceci je vous répondrai sans hésitation aucune :

Parce que Gibraltar est une ville anglaise, et qu'il y a du brouillard en Angleterre.

Car, ne vous y trompez pas, madame, ce n'est point la nature qui fait le brouillard, ce sont les Anglais.

Les Anglais font tout ce qu'ils veulent; ce n'est pas avec le fils de la Terre qu'ils luttent comme Hercule, c'est avec la Terre elle-même.

Mais le beau de la chose, c'est qu'ils luttent et qu'ils triomphent.

Les Anglais ont fait des dalhias qui sentent l'œillet.

Ils ont fait des cerises sans noyau, des groseilles sans pépins ; ils sont en train de faire des bœufs sans jambes.

Voyez les bœufs du comté de Durham, ils n'ont plus qu'une articulation, et marchent presque sur le ventre.

Bientôt ils n'auront plus d'articulation du tout, et marcheront sur le ventre tout à fait.

Il en est ainsi du brouillard. Il n'y avait pas de brouillard à Gibraltar avant que Gibraltar appartînt aux Anglais ; mais les Anglais avaient l'habitude du brouillard, le brouillard leur manquait, ils se sont fait un brouillard.

Mais avec quoi ? demanderez-vous.

Parbleu ! avec la matière première, avec du charbon de terre, donc !

Tant il y a, madame, que si vous allez jamais à Gibraltar, vous reconnaîtrez l'exacte vérité de ce que j'ai l'honneur de vous dire; et cela en cherchant aux flancs de la montagne la ville noyée dans la brume, où elle semble engloutie comme par une seconde mer.

Ce n'était point par enthousiasme, au reste, que j'allais à Gibraltar; c'était pour accomplir mon double devoir de voyageur et de père.

Devoir de voyageur, parce qu'il est impossible, aux gens qui savent que vous avez traversé le détroit et qui vous demandent : « Avez-vous été à Gibraltar? » de répondre : « Non, je n'ai pas été à Gibraltar. »

Devoir de père, parce que, vous le savez, madame, Alexandre a été perdu à Séville, ne nous a pas rejoints à Cadix, et que si j'ai une chance de le trouver, c'est à Gibraltar.

Et cependant, madame, Giraud et Desbarolles ne nous ont pas fait un tableau bien séduisant de Gibraltar.

Ils y ont été, eux, et avaient juré de n'y jamais revenir; mais, que voulez-vous? l'homme propose et Dieu dispose.

Il faut vous dire que Giraud et Desbarolles, leurs crayons et leurs albums à la main, croquant tout ce qu'ils rencontraient, avaient été pris pour des ingénieurs français déguisés en Espagnols et levant le plan des fortifications anglaises.

C'est que depuis que les Anglais ont Gibraltar, c'est à peu près pour eux comme s'ils avaient la peste, le choléra, le typhus ; ils ne pensent plus qu'à Gibraltar, ils ne rêvent plus que de Gibraltar, ils ne craignent plus que pour Gibraltar.

Voilà bientôt cent ans que la maladie leur dure ; aussi, d'aiguë qu'elle était dans les vingt-cinq premières années, elle est devenue chronique. Une fois par semaine au moins le premier lord de l'amirauté rêve qu'on lui prend Gibraltar ; alors il se réveille en sursaut, il appelle son secrétaire, il dicte une dépêche, et fait partir un bateau à vapeur.

Ce bateau à vapeur porte l'ordre de bâtir un nouveau fort, d'élever un nouveau rempart, de construire une nouvelle corne.

Et d'ajouter aux canons, des canons, des canons, des canons.

De manière qu'il y a trois mille canons à Gibraltar, et qu'une récompense de 2,000 livres sterling, c'est-à-dire de 50,000 francs, est promise à quiconque trouvera dans Gibraltar une place où un nouveau canon soit non pas nécessaire, mais utile.

Il en résulte que, comme il faut sept hommes au moins pour servir une pièce, c'est vingt et un mille hommes de garnison qu'il faudrait en cas de siége, rien que pour desservir les canons.

Sans compter, le cas échéant, qu'on ne manquerait pas d'en ajouter encore.

Aussi jugez comme Giraud et Desbarolles furent reçus au milieu de ces canons.

On leur lâcha d'abord un soldat anglais qui les accompagna partout, comme s'ils eussent été, l'un Bonaparte, l'autre Napoléon, et que Gibraltar eût été une seconde Sainte-Hélène.

Puis on leur donna le conseil de ne pas se promener dans la ville passé huit heures du soir, puis enfin on leur intima l'ordre d'en sortir avant six heures du matin.

On les suivit avec une lunette, d'abord sur la baie d'Algésiras, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Algésiras, puis, sur le chemin d'Algésiras à Tarifa, tant que le chemin fut visible et eux visibles sur ce chemin.

Puis on expédia à Londres un paquebot de la force de quatre cents chevaux, pour annoncer au premier lord de l'amirauté que Gibraltar avait failli être pris par deux ingénieurs français, mais heureusement n'avait pas été pris.

La rente baissa, se releva, baissa encore, et finit par fermer au pair ; dès lors on fut rassuré à Londres.

Qu'arriverait-il quand on verrait revenir, au bout de deux mois, Giraud et Desbarolles, et cela sur une corvette française ?

C'était à nous faire tous envoyer sur les pontons ou déporter à Botany-Bay.

Au risque de ce qu'il pouvait arriver, nous jetâmes l'ancre, à sept heures du matin, à une demi-lieue à peu près de Gibraltar.

Mon premier coup d'œil avait embrassé le port de Gi-

braltar, le second avait essayé de sonder le port d'Algésiras.

Je cherchais un bateau à vapeur ; un bateau à vapeur dans le port était une espérance pour moi qu'Alexandre fût dans la ville.

Il n'y avait pas un seul bateau à vapeur ni à Gibraltar, ni à Algésiras ; ma dernière chance était donc qu'il eût été mis à terre par le *Tage*, qui fait la traversée de Lisbonne à Valence, en touchant à Cadix, Gibraltar et Malaga.

Malheureusement il fallait attendre la santé.

Vous savez ce qu'on appelle la santé, madame? — Non. — Eh bien ! je vais vous le dire.

La santé est une société composée de gens de fort mauvaise mine qui vous demandent d'où vous venez, en se bouchant le nez avec un mouchoir, et en prenant votre passeport avec des pincettes.

La santé n'a qu'une peur, c'est de tomber malade.

Parmi toutes les maladies, ce qu'elle craint le plus c'est la peste.

Or, comme il est convenu que la peste est native de l'Inde, comme tous les grands fléaux, mais que pour se rendre en Europe elle passe d'habitude par le Caire, Tunis et Tanger, nous devions inspirer une crainte toute particulière, nous qui arrivions justement de Tanger.

Cela n'empêcha point une vingtaine de barques de venir manœuvrer autour de nous dix minutes après notre arrivée.

Ces barques attendaient pour nous mener à terre que la santé eût déclaré que nous n'étions ni des pestiférés ni des cholériques.

En attendant, je chargeai le patron d'une de ces barques de retourner à terre, et de courir toutes les auberges en s'informant si monsieur Alexandre Dumas fils était arrivé.

Il y avait récompense honnête si l'on retrouvait le susdit Alexandre Dumas fils.

Je n'avais pas promis une récompense trop forte, de peur qu'on ne m'amenât un faux Alexandre.

Ces précautions prises, nous nous mîmes à table en attendant la santé. Nous comptions partir le même soir de Gibraltar, dont on doit être sorti à cinq heures du soir, sous peine de n'en plus pouvoir sortir que le lendemain matin, et nous ne voulions pas perdre notre temps à y déjeuner. Quelques choses que nous eussent dites Giraud et Desbarolles, nous nous obstinions à croire qu'il y avait quelque chose à voir de plus curieux que des canons et des Ecossais.

Car il faut vous dire que nous avions vu sur la jetée un poste d'Ecossais qui faisait, à distance, l'effet le plus pittoresque ; mais, au bout du compte, quand on a vu un Ecossais, c'est comme quand on a vu un canon, on en a vu mille : à moins toutefois que l'Ecossais ne se baisse.

Nous venions donc de descendre dans le carré du capitaine, quand Vial descendit rapidement à son tour, et apparaissant à la porte :

— Eh bien ! ils l'ont croché tout de même, dit-il.

— Qui cela ?

— Votre fils, pardieu !

— Mon fils ! où est-il ?

— Le voilà qui vient, un grand garçon blond. Je l'ai vu avec la lunette.

Nous nous élançâmes sur le pont : en effet, c'était bien Alexandre qui revenait dans la barque que j'avais envoyée à sa recherche.

A peine nous aperçut-il, qu'il nous fit des signes télégraphiques qui ne nous laissèrent plus aucun doute sur son identité.

C'était, je l'avoue, un grand poids enlevé de dessus ma poitrine. Je ne parlais point de mes inquiétudes à mes compagnons, mais j'étais vraiment inquiet ; il y avait quinze jours à peu près que nous étions séparés, et que je n'avais eu de lui d'autres nouvelles que des nouvelles assez alarmantes.

Il accosta ; je l'attendais sur le dernier échelon de l'escalier.

Il sauta à mon cou, riant et débraillé comme un grand enfant.

— Ma foi ! me dit-il, un jour de plus, et tu me trouvais mort.

— De quoi?

— D'ennui.

— C'est donc bien terrible, Gibraltar !

— C'est hideux.

— La vérité est dans la bouche des enfans, fit sentencieusement Giraud.

Et nous remontâmes sur le pont, non sans avoir jeté au batelier le double de la récompense promise.

Maintenant, madame, tenez-vous absolument à savoir ce qu'était devenu Alexandre pendant ces quinze jours? Lisez ces vers qu'il fit à Gibraltar pendant ses quarante-huit heures d'ennui, et s'ils ne vous racontent pas toute l'histoire, ils vous en diront assez pour que votre féconde imagination supplée au reste.

Gibraltar, 24 novembre 1846.

Il est dix heures du matin ;
Chère enfant ! que pouvez vous faire ?
C'est le moment où, d'ordinaire,
Vous descendez dans le jardin
Cueillir des fleurs pour votre mère.

Mais on dit que, depuis un mois,
Amours nouvelles vous sont nées,
Et qu'il se passe des journées
Sans que vous alliez une fois
A vos roses abandonnées.

Le matin, devant vos miroirs,
Je ne parle que par ouï-dire,
Vous vous regardez vous sourire,
Et vous mirez ces grands yeux noirs
Où le dieu qui vous fit se mire.

Et là, vous restez bien du temps
Dans les plus nonchalantes poses,
Pensant à de frivoles choses,
Et regardant vos blanches dents,
En effilant vos ongles roses.

Si vous cueillez d'un doigt coquet,
Le matin dans votre parterre,
Bluet, lis, rose ou primevère,
Ce n'est plus pour faire un bouquet,
Comme autrefois à votre mère.

Las ! on est trompé par les gens,
Chère enfant, sur lesquels on compte ;
Savez-vous bien ce qu'on raconte ?
On tient des propos si méchans,
Que de les répéter j'ai honte.

Or, l'autre jour, dans le jardin,
Où vous vous étiez promenée
Seule, toute une matinée,
Vous jetâtes avec dédain
Une marguerite fanée.

Moi, j'ai toujours aimé les fleurs,
Surtout quand les cueillent les femmes;
Car alors elles ont deux âmes :
C'est, en un seul parfum, deux cœurs,
C'est, en un seul rayon, deux flammes.

Et moi, je suivais le chemin
Où, dans votre mélancolie,
Vous rêviez, ainsi qu'Ophélie,
Lorsque tomba de votre main
La fleur qui maintenant nous lie!

Quand je la pris, il lui restait
Trois ou quatre feuilles à peine,
Qu'embaumait encor votre haleine;
Mais, la méchante qu'elle était,
Semblait vous porter grande haine!

Je la détrompai de mon mieux,
Et la consolai, comme on pense,
Lui demandant, pour récompense,
De me répéter les aveux
De votre chaste confidence.

De son beau front découronné
Se vengea bien la pâquerette,
Et de ce que, chère indiscrète,
Votre main avait chiffonné
Les plis blancs de sa collerette.

Il lui fallut bien cependant
M'avouer, imprudente fille,
Que vos yeux, sous votre mantille,
Sont ce qu'est au bleu firmament
L'étoile qui dans la nuit brille!

Elle me dit, c'était adroit,
Pour ne pas paraître jalouse,
Qu'elle n'a vu sur sa pelouse
Jamais rien de fin ni d'étroit
Comme votre pied d'Andalouse.

Elle eut l'adresse d'avouer,
De même qu'elle je l'avoue,
Que le vent qui passe à Cordoue
S'arrête un instant pour jouer
Sur les roses de votre joue.

Que vos seins chastes et dorés
Ont des richesses sans pareilles,
Et que dans les légendes vieilles
Un auteur les eût comparés
Aux ruches blondes des abeilles.

Puis elle en vint à raconter,
Soit menteuse, soit indiscrète,
Une méchante historiette
Que je ne veux pas commenter,
Et que simplement je répète.

Il paraît qu'un soir arriva,
Vous dire qui, c'est inutile,
Allant de Grenade à Séville,
Un étranger, qui vous trouva
A votre balcon dans la ville.

Il se promit bien aussitôt
De vous aimer sa vie entière;
Le soir il fit une prière,
Et ne dormit que ce qu'il faut
Pour rêver de ce qu'on espère.

Nul ne pourra jamais savoir,
Nul ne pourra jamais comprendre,
Tout ce que ce nouveau Clitandre
Chercha de moyens pour vous voir,
Vous entrevoir ou vous entendre.

Il vous cherchait le jour, la nuit,
Aux églises, aux promenades,
Rêvant guitare et sérénades,
Et ne rentrait que reconduit
Toutes les nuits par les alcades.

Un jour, si l'on en croit la fleur,
Il pressa, c'est là le point louche,
Votre main autrefois farouche,
Alla de la main jusqu'au cœur,
Et puis du cœur jusqu'à la bouche!

Si bien, pour ne pas être long,
Je vous tais des détails sans nombre,
Qu'un soir que le ciel était sombre,
Il escaladait un balcon
Où le matin rêvait votre ombre!

Votre mère sur le danger
Dormait confiante et tranquille;
Car nul bruit ne troublait la ville;
Puis on disait cet étranger
Parti la veille pour Séville!

Mais de chez vous, dès le matin,
Après une nuit de veillée,
Sortit une âme émerveillée
Des fruits qu'on prend dans un jardin
Par une porte entrebâillée!

Votre mère fut en courroux,
Car elle apprit tout!... Pauvre fille!
Vous pleurez sous votre mantille!
Et votre porte a des verrous,
Et votre fenêtre une grille!

C'est donc ainsi qu'on nous trahit;
Car c'est la parole d'un traître
Qui fait que bien longtemps peut-être
Vous pleurerez dans votre lit,
Quand il pleure sous la fenêtre!

Alors rêvant à vos amours,
Vous effeuillez la marguerite
Pour apprendre, pauvre petite!
Si son cœur doit penser toujours
La parole qu'il vous a dite.

Mais les fleurs se plaignent aussi
Que vous répandiez la rosée
Que le ciel leur a déposée;
Comme vous, qu'on éteigne ainsi
La flamme en votre sein versée.

Restez donc dans votre cachot
Sans briser la fleur parfumée.
Est-ce sa faute, pauvre aimée,
Si le mur du jardin est haut,
Et si la porte en est fermée!

Et puis, sachez que chaque fleur
A son amour comme la femme;
Qu'elle offre à son amant de flamme
Son calice qui cache un cœur,
Et son parfum qui cache une âme!

Cette rosée en diamant,
Ce sont les pleurs que la maîtresse
Verse la nuit dans sa tristesse,
Et qu'efface son jeune amant,
Quand d'un rayon il la caresse.

Laissez les fleurs et leur parfum;
Le printemps est lent à les faire,
Et, lilas, rose ou primevère,
C'est prendre un bonheur à quelqu'un
Que prendre une fleur à la terre.

Pourtant, tenez-vous à savoir
Si votre amant toujours vous aime?
Sans chercher aux fleurs un emblême,
Regardez dans votre miroir,
Car nous et lui pensons de même.

Regardez votre front charmant,
Qui, de deux grands yeux noirs s'étoile,
Et, sous les plis de votre voile,
Ces deux beaux seins que seulement
La nuit votre pudeur dévoile!

Lorsque vous aurez, en un mot,
Vu dérouler, joyeuse et pure,
Votre si longue chevelure
Que, pour la mesurer, il faut
Au moins trois fois votre ceinture,

Pourrez-vous croire, belle enfant,
Que l'homme qui vous a connue
Vierge, amoureuse et demi-nue,
Peut vous oublier un instant,
Quand un instant il vous a vue?

J'ajouterai à ces explications, madame, qu'Alexandre me revenait avec un appétit féroce, et qu'il dévora à lui seul la moitié du déjeuner qui était servi pour huit.

Ce qui prouve que la poésie creuse énormément.

Après quoi la santé ayant fait son office, et ayant reconnu qu'il n'y avait rien à dire sur notre compte, nous reçûmes l'autorisation de prendre terre à Gibraltar, où nous étions dix minutes après avoir reçu cette permission.

GIBRALTAR.

La chose qui nous avait le plus frappés pendant que nous jetions l'ancre dans le port de Gibraltar, c'était un poste d'Ecossais, placé à notre gauche sur une plate-forme assez élevée pour que la sentinelle qui se promenait et deux ou trois soldats qui causaient à distance se détachassent en vigueur sur un fond de ciel orangé. Pour nous autres, l'Ecossais, avec son costume si en arrière ou si en avant de notre civilisation, n'existe que dans les romans de Walter Scott, et voilà que tout à coup, à l'autre bout du monde européen, nous nous trouvions en face de cette fantastique réalité.

Ce fut une espèce de joujou qui, grâce à la longue-vue du capitaine, nous amusa fort pendant quelques instans.

Puis, nous revînmes à Gibraltar.

Je comprends que les anciens aient fait de Gibraltar une des colonnes d'Hercule; il était effectivement assez difficile de comprendre comment était venu là ce monolithe de quinze-cents pieds de haut, qui ne se rattache à rien, ne se relie à rien, et semble tombé du ciel ou poussé de la terre. C'est, à la première vue, un sphinx couché au bord de l'eau, dont la croupe se rattache à l'Europe, tandis que sa tête regarde l'Afrique; ses pattes, allongées devant lui, forment la pointe la plus avancée de notre continent. Toutes ces rugosités qu'on aperçoit sur sa peau, toutes ces verrues qui courent sur ses pattes, ces pois chiches qui émaillent son nez, comme celui de Cicéron, ce sont des maisons, des bastilles, des forts.

Les fourmis qui courent au milieu de tout cela, montant, descendant, rampant, ce sont des hommes.

Pendant que nous cherchions quelle énigme pouvait proposer aux vaisseaux voyageurs ce sphinx gigantesque, la santé s'étant assurée que nous n'avions ni le choléra, ni la fièvre jaune, ni la peste, nous délivrait l'autorisation de descendre à terre.

Je voulus prendre un fusil, comme d'habitude, mais on me déclara que les étrangers n'entraient point armés dans Gibraltar.

Je voulus, de peur d'accident, décharger l'arme sur un goëland qui me paraissait bien confiant pour un goëland anglais; mais on m'arrêta, en me disant qu'on ne tirait point de coups de fusil dans le port de Gibraltar.

Je baissai humblement la tête, et je descendis dans la barque qui devait nous conduire à terre.

De la barque, nous pûmes voir une ligne de fortifications nouvelles que l'on creusait dans la mer même.

En abordant à la jetée, j'envoyai un dernier coup d'œil à Algésiras, qui reluisait au bord de la mer comme un immense poisson qui sortirait à moitié de l'eau son dos argenté; je sentais qu'en entrant dans Gibraltar je quittais l'Espagne.

En effet, Tanger, que nous venions de voir, était bien plus espagnol que Gibraltar.

A peine la porte franchie, nous fûmes transportés en Angleterre.

Plus de pavés pointus, plus de maisons à grilles et à jalousies vertes, plus de ces charmans patios, avec des fontaines de marbre au milieu des boutiques; des marchands de toiles, des couteliers, des armuriers, des hôtels aux armes de la Grande-Bretagne, des trottoirs avec des femmes blondes, des officiers rouges avec des chevaux anglais. Le Petit-Poucet nous avait prêté ses bottes, et à chaque pas que nous avions fait depuis le pont du *Véloce*, nous avions franchi sept lieues.

Nous entrâmes dans un restaurant. Nous mangeâmes des biftecks saignans, des sandwichs, du beurre; nous arrosâmes le tout d'ale et de porter; puis, après le déjeuner, nous demandâmes un verre de malaga, qu'on fut obligé d'aller nous chercher hors du café.

En échange on nous servit du thé auquel il n'y avait rien à reprendre : c'était du plus pur pékao à pointes blanches.

Nous avions fait demander au gouverneur la permission de lui présenter nos hommages; le gouverneur était sorti à cheval.

Nous profitâmes de ce sursis pour parcourir la ville.

En pénétrant dans certaines rues, nous nous éloignâmes un instant de l'Angleterre, pour nous rapprocher soit de l'Espagne, soit de l'Afrique, soit de la Judée; en effet, Espagnols, Arabes et juifs, complètent la population de Gibraltar.

J'oubliais les singes, je reviens à eux : à tout seigneur tout honneur.

La première chose que demandent généralement les Français en arrivant à Gibraltar, c'est qu'on leur montre les singes.

Non pas des singes dans une cabane, comme chez moi, dans une maison comme chez monsieur de Rothschild, ou dans un palais comme au Jardin des Plantes, mais des singes en pleine et entière liberté, des singes courant par la montagne, sautant de rocher en rocher, bondissant d'un arbre à l'autre, et descendant parfois en faisant la culbute jusque dans la ville. En effet, Gibraltar est le seul point de notre continent où les singes aient fait élection de domicile. Comme les Arabes, ils sont passés d'Abyla à Calpé; mais, plus prudens qu'eux, ils ne se sont aventurés ni en Espagne, ni en France; aussi n'ont-ils trouvé ni Charles Martel, ni Ferdinand; il en résulte qu'ils ont conservé leur conquête.

Il est vrai, qu'intrigans qu'ils sont, ils ont trouvé le moyen de se rendre utiles.

Les Anglais avaient transporté des baromètres à Gibraltar; mais au milieu de ce brouillard fatice, les pauvres instrumens se sont trouvés tout désorientés; ne comprenant rien à cette lutte de la vapeur et du soleil, ils n'osaient s'aventurer ni vers le beau fixe, ni vers la pluie, et demeuraient au variable, ce qui ne voulait rien dire du tout.

Les singes saisirent le joint, et se firent baromètres.

Calpé a deux versans : un côté oriental, un côté occidental; si le temps est au beau fixe, les singes passent à l'occident; si le temps menace de pluie ou de tempête, les singes passent à l'orient.

On comprend qu'une fois investis de fonctions si importantes, les singes devinrent aussi sacrés à Gibraltar que le sont les cigognes en Hollande, et les ibis en Egypte.

Il y a donc des peines très sévères pour tout Gibraltarien qui tuerait un singe.

Comme le temps était au beau fixe, nous nous acheminâmes vers une charmante promenade située sur le versant occidental de la montagne; s'il y avait chance de rencontrer un callitriche ou un macaque, c'était de ce côté-là.

Je voudrais pour tout au monde pouvoir vous dire, madame, que j'ai été assez heureux pour apercevoir le plus petit quadrumane, mais la vérité l'emporte, comme toujours, et je suis forcé d'avouer que ce fut inutilement que, ma lunette à la main, je jouai le rôle de l'astrologue de La Fontaine.

Heureusement qu'il n'y a pas de puits à Gibraltar.

Cette obstination à regarder en l'air me rendait fort injuste pour la promenade que je foulais aux pieds, et qui est certainement un des plus curieux composés de terre, d'arbres et de fleurs qu'il y ait au monde. En effet, les fleurs viennent d'Angleterre, les arbres de France, la terre je ne sais d'où; tout a été apporté à fond de cale, à dos de mulets ou à brouette d'hommes.

Malheureusement, le tout est parsemé de boulets, émaillé de canons, hérissé de factionnaires.

Heureusement qu'au-delà de ces factionnaires, de ces canons, de ces boulets, il y a la mer, la mer mouvante, limpide et bleue, dont il n'y a pas moyen de changer la forme ou la couleur.

Sans cela, il y a longtemps que le détroit de Gibraltar serait gris et trouble comme la Manche.

Des rampes conduisent par des pentes assez douces jusqu'au haut de la montagne.

Trois cavaliers descendaient une de ces rampes; on nous les signala comme étant le gouverneur et deux aides de camp; nous jugeâmes qu'il rentrait chez lui, et disant adieu du même coup, à regret, aux singes que nous n'avions pas vus assez, et avec plaisir, aux boulets, aux canons et aux factionnaires, que nous avions trop vus, nous nous acheminâmes vers le Gouvernement.

Peut-être vous étonnerez-vous, madame, de cet acharnement que je mettais, moi, coutumier du fait, à visiter un gouverneur quelconque, et surtout le gouverneur de Gibraltar; c'est que j'ai oublié de vous dire, madame, comment ce gouverneur s'appelait.

Il s'appelait sir Robert Wilson.

Vous êtes si jeune, madame, que ce nom, qui doit être en vénération à tous les Français de mon âge, n'éveille peut-être pas chez vous le moindre souvenir.

En effet, madame, les événemens auxquels sir Robert Wilson prit part se passaient en 1815, c'est-à-dire dix années à peu près avant votre naissance.

Le bruit du désastre de Waterloo retentissait encore dans le monde comme celui d'un vaste écroulement; le *Northumberland* se détachait des côtes de l'Angleterre, emportant à Sainte-Hélène ce génie éperdu qui, dans un moment de folie, avait été demander asile à ses plus mortels ennemis. Louis XVIII, absent depuis trois mois, venait de rentrer aux Tuileries, une liste de proscription à la main. Sur cette liste, trois noms étaient écrits en lettres rouges, en lettres de sang.

C'étaient les noms de Labédoyère, de Ney et de Lavalette.

Tous trois furent condamnés à mort : le premier, par un conseil de guerre; le second, par la chambre des Pairs; le troisième, par un jury.

Labédoyère et Ney étaient tombés tous deux; le bruit deux fois répété de la fusillade avait retenti dans Paris.

Lavalette restait seul accusé; on avait espéré que le jury l'acquitterait; condamné, on comptait sur sa grâce.

On s'était trompé la première fois, on se trompait la seconde.

Les 21, 22 et 23 septembre 1815 furent des jours terribles pour tout Paris.

La cour de Cassation avait rejeté le pourvoi le 20.

L'exécution a lieu d'habitude dans les trois jours.

Cette fois, ce n'était pas la fusillade, cette mort militaire que le condamné regarde en face, à laquelle il commande, et qui n'entraîne point la honte avec elle.

Cette fois, c'était la mort en public, en Grève, sur l'échafaud, la mort hideuse avec les bourreaux, la planche et le couperet.

Lavalette, comme ancien aide de camp de Bonaparte, avait demandé à être fusillé; mais Louis le Désiré avait trouvé la faveur trop grande, et l'avait refusée.

C'était le 24 au matin que la fête sanglante devait avoir lieu.

Dès le point du jour, les ponts, les quais, la place s'emplirent. L'échafaud a ses habitués; innocente ou coupable, c'est toujours une tête qui tombe, et le spectacle est toujours le même.

Cependant, cette fois, la foule était sombre : l'attente était silencieuse, la curiosité craintive.

Tout à coup, un murmure étrange, un frissonnement inattendu courut par tout ce peuple, et finit par éclater en cris joyeux.

Quand le bourreau était entré le matin pour venir prendre le condamné, il n'avait plus trouvé qu'une femme.

Cette femme des jours anciens, cette Romaine du dix-neuvième siècle, c'était madame de Lavalette.

La veille, elle était venue souper avec le condamné; elle lui avait amené sa fille.

Le complot était entre les deux femmes, complot saint et sacré dans lequel il s'agissait de sauver un père et un mari.

A huit heures, monsieur de Lavalette, vêtu des habits de sa femme, était sorti de la Conciergerie, appuyé au bras de sa fille.

Une chaise à porteur les attendait dans la cour, et les avait emportés tous deux.

Les porteurs, qu'on avait retrouvés, et qui n'étaient pas du complot, avaient conduit les deux femmes jusque sur le quai des Orfévres, en face de la petite rue de Harlay.

Là, un homme avait arrêté la chaise, avait ouvert la portière et avait dit :

— Vous savez, madame, que vous avez une visite à faire au président.

La plus petite des deux femmes était restée dans la litière, la plus grande était descendue, avait pris le bras de l'homme, et s'était enfoncée avec lui dans la ruelle.

Un instant après, on avait entendu le bruit d'un cabriolet s'éloignant au galop.

Voilà tout ce qu'on savait.

Je me trompe, on savait quelque chose encore : c'est que monsieur de Lavalette n'avait point quitté Paris.

Ainsi, cette nouvelle de la fuite n'était qu'une péripétie de ce grand drame. D'un moment à l'autre le fugitif pouvait être découvert, et alors avait lieu ce dénoûment, seulement retardé, et devenu plus palpitant d'intérêt par ce retard même.

L'attente fut longue. Elle dura trois mois et demi.

Enfin, vers le 15 janvier, le bruit se répandit que Lavalette était sauvé, qu'il avait quitté non-seulement Paris, mais la France. Personne ne crut à cette fuite : les détails en étaient fabuleux. Monsieur de Lavalette avait quitté Paris à huit heures du matin, dans un wisky sans capote, conduit par un colonel anglais.

Ce colonel anglais avait traversé toute la France avec monsieur de Lavalette, et ne l'avait quitté qu'à Mons, c'est-à-dire de l'autre côté de la frontière, et lorsqu'il était en parfaite sûreté.

Et chacun, pour donner créance à cet incroyable événement, répétait le nom de cet Anglais qui avait sauvé un Français de cet ennemi plus impitoyable pour le condamné que ne l'avaient été ses compatriotes.

Il se nommait sir Robert Wilson.

C'était ce même sir Robert Wilson, madame, qui était gouverneur de Gibraltar, et auquel je tenais tant à faire ma visite.

Maintenant vous comprenez mon obstination, n'est-ce pas?

Sir Robert Wilson, magnifique vieillard de soixante-six à soixante-huit ans, qui dresse encore ses chevaux lui-même, et qui fait tous les jours dix lieues dans Gibraltar, me reçut d'une façon charmante. J'eus l'imprudence de remarquer sur son étagère des poteries du Maroc, que je trouvai sur le *Véloce* en y remettant le pied.

Si quelque chose avait pu me faire rester un jour de plus à Gibraltar, certes, c'eût été l'invitation pressante que voulut bien m'en faire sir Robert Wilson.

Je quittai cet homme au cœur noble et loyal, sous l'impression d'un vif sentiment d'admiration.

Dieu lui donne de longs et heureux jours, à lui, à qui un autre homme a dû des jours longs et heureux !

Nous quittâmes Gibraltar à quatre heures moins dix minutes. Dix minutes plus tard nous étions prisonniers jusqu'au lendemain.

En vérité, nous respirâmes en touchant le pont du *Véloce*, comme dut respirer monsieur de Lavalette en touchant le pavé du quai des Orfévres.

LES PRISONNIERS.

Le 26, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre.

Nous coupions le détroit en ligne diagonale, ouvrant, avec la route que nous avions suivie la veille, un angle dont Gibraltar formait le point aigu.

A neuf heures du matin nous étions arrivés dans une immense baie; nous avions à notre droite les montagnes du cap Négro, qui allaient s'abaissant pour former une vallée, au fond de laquelle Tétouan apparaissait, formant à peine saillie sur le sol, et plutôt pareille à une immense carrière qu'à une ville.

Pendant la route, j'avais eu une grande causerie avec le capitaine, et voici ce qu'il m'avait raconté.

La hâte que l'on avait mise à m'envoyer le *Véloce* l'avait fait détourner de sa destination primitive, laquelle était de recueillir les prisonniers français qui se trouvaient entre les mains d'Abd-el-Kader.

C'était la première fois que j'entendais parler à bord de cette mission du *Véloce*, je demandai au capitaine des explications détaillées.

Ce que je désirais savoir surtout, c'est si le temps nécessaire nous restait pour accomplir cette mission.

Voici où en étaient les choses.

On se rappelle l'héroïque combat de Sidi-Brahim, et le retentissement qu'il eut dans tous les cœurs.

A la suite de ce combat, cent cinquante hommes à peu près demeurèrent prisonniers des Arabes.

De tous les prisonniers, le plus important était monsieur Courby de Cognord, chef d'escadron de hussards.

Le massacre de la Mouzaïa, si énergiquement raconté par le trompette Rolland, qui avait échappé à ce massacre par une espèce de miracle, avait réduit les prisonniers au nombre de douze.

On avait à peu près perdu l'espoir de les revoir jamais, lorsque le 5 octobre 1846, monsieur Courby de Cognord écrivit au gouverneur de Mellila une lettre qui lui parvint le 10 du même mois.

Par cette lettre, monsieur Courby de Cognord annonçait au gouverneur qu'il venait de traiter, avec les Arabes qui le gardaient, de son évasion et de celle des prisonniers, moyennant une somme de 6,000 douros, dont il le priait de lui faire l'avance, s'engageant personnellement à la lui rendre.

Le gouverneur de Mellila n'avait point cette somme à sa

disposition, il donna aussitôt communication de la lettre de monsieur Courby de Cognord au consul de France à Malaga, lequel en référa au gouverneur d'Oran.

En même temps qu'il écrivait au consul de France, le gouverneur de Mellila faisait parvenir à monsieur de Cognord une lettre en date du 17 octobre, dans laquelle il lui annonçait et sa pénurie et les mesures qu'il venait de prendre pour que fussent faits, par les autorités françaises, les fonds qu'il ne pouvait faire.

A peine le gouverneur d'Oran eut-il reçu la dépêche que lui adressait le consul de France à Malaga, qu'il fit appeler le capitaine du *Véloce*, en le priant de se faire accompagner d'un de ses officiers.

Le capitaine se rendit aussitôt chez le gouverneur d'Oran. Il était accompagné, selon l'invitation reçue, de monsieur Durande, enseigne de vaisseau.

Le résultat de cette entrevue fut un ordre donné au capitaine Bérard de se rendre à l'instant même à Mellila, avec monsieur Durande, pour conférer avec le gouverneur de cette forteresse sur les mesures à prendre pour mener à bien cette importante négociation.

En même temps, le trésor d'Oran remettait au commandant Bérard la somme de 32,000 francs, plus celle de 1,000 francs pour frais imprévus.

Voici les instructions qui avaient été données au commandant Bérard.

Elles prouvent le peu de croyance que l'on avait généralement dans la réussite de la négociation.

Oran, 17 septembre 1846.

« Commandant,

» Avant votre départ, je tiens à vous répéter que je vous laisse entièrement libre de donner une suite quelconque à l'affaire dont je vous ai entretenu ce matin; si donc vous vous aperceviez, pendant votre séjour à Mellila, qu'il n'y a rien à espérer en faveur de nos pauvres compatriotes, ramenez ici monsieur Durande, et l'argent qui lui est confié; si même vous trouviez que le gouverneur est mal disposé, et qu'il n'est pas possible de loger monsieur Durande à Mellila, sans l'exposer à se faire voler, prenez également sur vous de tout ramener : enfin, je laisse à votre sage appréciation le soin de donner à cette affaire toute la suite dont elle est susceptible.

» Vous trouverez sous cette enveloppe les instructions qui doivent guider monsieur Durande dans sa mission. »

Monsieur le gouverneur d'Oran connaissait l'esprit soupçonneux des Arabes; il avait donc pris toutes précautions pour ne point leur inspirer de craintes.

Ainsi, le *Véloce* devait toucher seulement à Mellila, jeter monsieur Durande à terre, sous prétexte de santé, et s'éloigner en le laissant ou en l'emmenant aussitôt que monsieur Durande lui aurait fait dire s'il croyait pouvoir rester sans inconvénient.

Monsieur Durande revint : le gouverneur de Mellila ne voulait point l'autoriser à rester dans la place sans une autorisation expresse du gouverneur général de Grenade; il fallait attendre cet ordre.

Cependant, le gouverneur croyait au sérieux de la négociation, le commandant Bérard lui communiqua, en conséquence, les instructions données à monsieur Durande, le priant de se mettre en son lieu et place, ce qu'il accepta.

Sur le reçu du gouverneur, les 32,000 francs furent donc laissés entre ses mains.

Le jour même où ces différens pourparlers avaient eu lieu, le gouverneur de Mellila envoya un émissaire à monsieur de Cognord; cet émissaire était un des Arabes qui lui servaient pour ses communications avec les naturels du pays.

Il portait au chef des prisonniers une lettre annonçant que la somme demandée pour sa rançon était entre les mains du gouverneur.

Cet émissaire se présenta au douair où les prisonniers étaient gardés, comme un malade qui venait consulter le médecin français.

Un des prisonniers l'était effectivement, le docteur Cabasse, brave et excellent jeune homme, qui avait constamment oublié ses propres souffrances pour ne s'occuper que de celles de ses compagnons.

On laissa le messager, qui se traînait avec peine et qui se plaignait comme s'il allait mourir, s'approcher des prisonniers; ceux-ci eux-mêmes, dupes du stratagème, étaient loin de voir en lui un émissaire de liberté, lorsqu'au moment où le docteur Cabasse lui tâtait le pouls, il lui glissa dans la main le billet du gouverneur de Mellila.

Le billet fut à l'instant même remis à monsieur de Cognord, qui répondit la lettre suivante :

« Votre lettre du 18 nous a causé la plus grande joie, conservez par-devers vous la somme; nous espérons, d'ici à peu de temps, être dirigés près de votre ville, et pouvoir vous témoigner l'expression de notre parfaite reconnaissance. »

L'Arabe reçut cette lettre, sous la forme d'une enveloppe contenant une dose médicinale.

La lettre était tout entière de la main de monsieur Courby de Cognord, mais n'était pas signée.

Ces communications étaient les seules qui eussent eu lieu entre le gouverneur de Mellila et monsieur de Cognord.

De son côté, le chef arabe qui avait stipulé avec monsieur de Cognord le traité de l'évasion des prisonniers, envoya le 6 novembre un émissaire au chef des Beni-Bouillafars, tribu voisine de Mellila, lequel devait partager avec lui les bénéfices de ce traité.

Il l'invitait à se rendre à l'instant même à la deïra, afin de prendre les prisonniers et de les conduire devant la place.

Cette lettre fut communiquée le lendemain du jour où elle fut reçue au gouverneur de Mellila par un messager du chef des Bouillafars; ce chef prévenait le gouverneur que les prisonniers ne pourraient être rendus que du 25 au 27, époque à laquelle il devait être chargé, avec les gens de sa tribu, de la garde de la ligne d'observation établie devant la ville. Les tribus qui habitent les environs de Mellila faisant successivement et à tour de rôle ce service pendant quatre jours.

Pour ne pas éveiller les soupçons des Arabes, monsieur le commandant Bérard devait autant que possible s'abstenir de paraître devant Mellila : cela explique comment l'ordre lui avait été donné, pour utiliser son loisir, de me venir prendre à Cadix.

Cependant pour qu'un moyen de secours et de transport se trouvât prêt à tout événement, monsieur Durande fut chargé d'établir, à l'aide d'une balancelle naviguant sous le pavillon espagnol, un service de communications entre Mellila et Djema-r'Azouat.

Voilà ce que le capitaine m'avait raconté pendant la traversée de Gibraltar à Tétouan.

Or, nous étions au 26, c'est-à dire qu'en ce moment même le sort de nos prisonniers se décidait.

Mon premier mouvement avait été de renoncer au voyage de Tétouan, et comme le *Véloce* était à ma disposition, de le diriger sur Djema-r'Azouat ; mais le commandant ne croyait pas à l'exécution de la part des Arabes des promesses faites par eux ; puis enfin il désirait, le 27 novembre étant le jour fixé par le chef des Bouillafars, ne reparaître dans la rade de Mellila que le 27 dans l'après-midi.

Voilà comment, malgré cette nouvelle préoccupation introduite dans nos esprits, nous étions venus jeter l'ancre devant Tétouan.

Puis, je crois l'avoir dit déjà, on avait envoyé par terre un messager de Tanger à Tétouan, pour prévenir le bey que nous devions visiter sa ville : c'était un engagement pris, auquel il était difficile de manquer.

En conséquence, nous fîmes tous nos préparatifs pour nous rendre à terre après le déjeuner.

A peine venions-nous de nous mettre à table, que l'officier de quart descendit et nous prévint que deux cavaliers, qui paraissaient venir de Tétouan, s'étaient arrêtés sur la plage et faisaient des signaux.

Nous montâmes sur le pont : deux cavaliers caracolaient effectivement sur le rivage ; à l'aide de la lunette du capitaine, nous pûmes voir qu'ils étaient richement vêtus.

Ils agitaient leurs fusils en hommes qui veulent attirer l'attention.

Le commandant ordonna aussitôt de mettre une chaloupe à la mer, et d'aller s'informer s'ils étaient venus à notre intention.

Puis, afin d'être prêts à tout hasard, nous redescendîmes pour achever notre déjeuner.

Nous étions de retour sur le pont, tant notre curiosité était grande, avant même que notre chaloupe eût abordé le rivage.

Nous vîmes nos matelots se mettre en communication avec les Arabes, à l'aide d'un contre-maître qui parlait la langue espagnole, puis après quelques minutes de dialogue, les Arabes faire volte-face, et reprendre au galop la route de Tétouan.

De son côté la chaloupe revint à nous.

C'étaient bien des envoyés du bey de Tétouan qui venaient s'informer si nous étions arrivés, et qui retournaient à la ville pour y chercher les chevaux qui étaient mis à notre disposition, et l'escorte qui devait nous accompagner.

Nous n'eûmes point la patience d'attendre cette escorte, nous descendîmes dans la baleinière, et nous nageâmes vers la côte.

Une demi-heure après notre départ du *Véloce*, nous abordions.

Nous nous répandîmes à l'instant même sur le rivage, nos fusils à la main.

Un petit fleuve venait se jeter à la mer, nous suivimes sa rive et tirâmes quelques oiseaux de marais.

Après quoi, voyant que notre escorte ne paraissait point, nous prîmes le parti de nous acheminer à pied, et comme de simples voyageurs, vers la ville, que nous voyions blanchir à deux lieues de nous.

Mais un obstacle imprévu nous arrêta.

A cinq pas du rivage à peu près, s'élevait un bâtiment, ce bâtiment, nous l'avions pris pour une fabrique sans importance, ferme ou moulin.

Ce bâtiment, c'était à la fois une douane et un corps de garde. De ce corps de garde et de cette douane sortirent des espèces de soldats qui nous firent signe qu'il était défendu d'aller plus loin.

D'ailleurs ils ajoutaient, toujours en mauvais espagnol, que nous n'avions besoin que d'attendre quelques instans, puisque notre escorte allait arriver.

Nous prîmes patience pendant une heure, puis pendant une heure et demie.

Puis enfin comme, plus malheureux que sœur Anne, qui, après vu verdoyer les champs et poudroyer l'horizon, voyait au moins venir deux cavaliers, nous ne voyions rien venir du tout, nous prîmes la résolution de laisser là Tétouan et de retourner à bord du *Véloce*.

C'était un grand crève-cœur pour nos peintres, à qui on avait promis des merveilles ; mais à peine eus-je dit les causes de mon impatience, c'est-à-dire eus-je raconté l'histoire des prisonniers, que tout le monde ignorait, que ce ne fut qu'un seul cri : Au *Véloce !* au *Véloce !*

En effet, quelle était la ville arabe, eût-elle été bâtie au temps du calife Aroun-al-Raschild, qui valait pour nous en ce moment cette pauvre petite forteresse espagnole que l'on nommait Mellila.

Une heure après nous marchions sous toutes nos voiles, et avec toute la puissance de notre vapeur.

Comme nous levions l'ancre, nous aperçûmes, à l'aide de la lunette du capitaine, notre escorte sortant des portes de Tétouan.

MELLILA.

Mellila est, avec Ceuta, le dernier pied à terre que l'Espagne ait gardé en Afrique.

Nous ne nous occuperons point de Ceuta : cette ancienne principauté du comte Julien, par laquelle les Maures enjambèrent le détroit de Gibraltar, n'ayant d'importance pour nous que par son passé.

Mais, au contraire, nous nous occuperons fort de Mellila, laquelle avait pour nous une si grande importance dans le présent.

Mellila est le Botany-Bay de l'Espagne ; c'est à Mellila que l'Espagne envoie ses déportés : s'il existe au monde un coin de terre triste à l'exilé, c'est Mellila, Mellila d'où, à l'horizon, l'exilé peut presque voir la patrie, sans jamais pouvoir l'atteindre.

De tous les bagnes du monde on peut fuir ; de Mellila on ne fuit pas, ou, si l'on fuit, c'est pour tomber dans les mains des Arabes, qui tranchent la tête au fugitif.

Car les Arabes sont en éternelle hostilité avec la garnison de Mellila, excepté, toutefois, les jours de marché ; les autres jours, ils viennent jusqu'au pied des remparts lui envoyer des pierres, et quelquefois des balles.

Quand le gouverneur se fâche et ferme les portes de Mellila, la garnison mange du bœuf salé ; quand il ouvre les portes, elle mange de la viande fraîche, mais c'est toujours au prix de quelque vol ou de quelque meurtre.

Et cependant il y a là huit cents hommes.

Huit cents hommes toujours forcés de se tenir sur la dé-

fensive, sous peine d'être pris une belle nuit par surprise et égorgés ; c'est un siége bien autrement long que le siége de Troie, il dure depuis trois cents ans.

Un véritable siége, car, on l'a vu dans le chapitre précédent, chaque tribu arabe fait à son tour le service d'investissement autour de Mellila.

On comprend donc les précautions prises par le gouverneur de la province d'Oran à propos des 32,000 francs de monsieur Durande, le général Cavaignac ayant déjà été volé dans une négociation pareille.

Pendant toute la journée, il ne fut question que des prisonniers, de leurs chances bonnes et mauvaises, et, il faut le dire, chacun trouvait que les chances mauvaises l'emportaient de beaucoup sur les bonnes.

En effet, quelle probabilité qu'un chef arabe parviendrait à soustraire à la surveillance d'Abd-el-Kader douze hommes de l'importance de ceux qui étaient encore entre ses mains?

Quelques-uns disaient bien que c'était Abd-el-Kader lui-même qui faisait cette négociation par intermédiaire ; mais quelle probabilité encore qu'Abd-el-Kader rendît pour 30,000 francs douze têtes dont il pouvait demander 30,000 écus?

Il y avait donc sur cette importante affaire ce doute mystérieux et triste qui règne en général sur toutes les négociations qu'on engage avec ce peuple, au cœur rusé, à l'esprit versatile.

N'était-ce pas un moyen encore d'égorger ce reste de Français échappés au massacre de la Mouzaïa, et de les égorger cette fois avec une apparence de cause, puisqu'on les prendrait en flagrant délit d'évasion?

Puis, c'était presque un miracle que nous, arrivés par accident en Afrique, nous y fussions arrivés juste pour participer au dénoûment heureux d'un drame si sombre jusqu'au dernier acte.

Je n'y pouvais pas croire, et néanmoins, seul, parmi tous, j'espérais.

Cependant la côte d'Afrique se déroulait à notre droite comme un long ruban dentelé, tandis qu'à notre gauche, l'Espagne s'effaçait à l'horizon, insaisissable comme un nuage, transparente comme une vapeur.

Vers quatre heures de l'après-midi, elle disparut entièrement.

La nuit vint, et avec la nuit une forte houle ; le mal de mer faisait son ravage habituel. Maquet avait regagné sa cabine, et Giraud son hamac. Nous allâmes faire une visite aux malades, et nous trouvâmes Vial qui bordait Giraud.

Le sommeil fut long à venir ; la mer était grosse, toutes les chaises et tous les tabourets du carré se promenaient en chancelant sur leurs pieds, comme s'ils étaient ivres.

Le lendemain au jour, nous devions être à Mellila.

En effet, à sept heures, le commandant nous appela, nous étions en vue de la forteresse.

La première chose qui me frappa en montant sur le pont, c'est que nous naviguions sous le pavillon anglais.

C'était une précaution qu'avait cru devoir prendre le commandant.

Nous jetâmes l'ancre ; en un instant tout le monde fut sur le pont : avec la lunette on voyait parfaitement deux ou trois petits bâtimens amarrés dans la rade; mais, dans aucun de ces bâtimens, le commandant ne reconnaissait la balancelle de monsieur Durande.

Aucun signe, du reste, qui pût indiquer si la négociation avait eu un heureux résultat ou une mauvaise fin.

Sur les remparts, on voyait de temps en temps apparaître une sentinelle. Voilà tout.

Le capitaine se consultait pour savoir s'il enverrait une embarcation à terre, et nous demandions tous à descendre dans cette embarcation, lorsque nous vîmes un homme apparaître sur le port, et monter dans une petite barque.

La barque se mit aussitôt en mouvement, et au bout de quelques minutes, il fut visible qu'elle se dirigeait de notre côté.

Le pavillon espagnol flottait à la poupe de cette petite barque.

A mesure qu'il approchait, on pouvait reconnaître cet homme pour un officier espagnol; lorsqu'il se crut à portée de notre vue, il nous fit des signes avec un mouchoir.

Mais, à portée de la vue, il était loin d'être à portée de la voix ; nous voyions bien ces signes, mais que signifiaient-ils?

Ces signes pouvaient aussi bien dire : allez-vous en, que venez ; tout est perdu, que tout a réussi.

Un quart d'heure se passa dans une angoisse dont on ne saurait rendre compte; le rivage était complétement désert, deux ou trois barques de pêcheurs traînaient insoucieusement leurs filets dans la rade. Seul, le petit canot était évidemment animé d'une vie pareille à la nôtre, d'une espérance ou d'une crainte en harmonie avec nos craintes ou nos espérances.

Tous les cœurs battaient, tous les regards dévoraient le canot; on ne pensait pas à envoyer au-devant de lui, on attendait, en proie à toutes les émotions de l'attente.

Le mouchoir flottait toujours; celui qui l'agitait, et dont on commençait à distinguer les traits, était un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près.

La lunette était une impatience de plus ; elle rapprochait l'homme, mais elle ne pouvait rapprocher la parole.

Cependant, l'expression du visage était joyeuse; cependant le geste était d'accord avec l'expression ; cependant, au milieu du bruit, du vent et de la mer, on commencait à percevoir, comme un faible son, le bruit de sa voix.

Cette voix paraissait crier un seul mot : cette voix n'eût pas crié si elle eût eu à nous annoncer une mauvaise nouvelle.

Cette mauvaise nouvelle, elle avait toujours le temps de nous la dire.

Pas un bruit ne se faisait entendre à bord, toutes les respirations étaient enfermées au fond des poitrines; ce n'étaient plus les yeux qui étaient tendus, c'étaient les oreilles qui étaient ouvertes.

Enfin, dans un moment de calme, entre deux sifflemens de la brise, entre deux plaintes des flots, ce mot arriva jusqu'à nous :

Sauvés!

Un cri répondit à ce mot *sauvés! sauvés!*

Puis, comme si tout le monde eût craint de se tromper à la fois, comme si chacun eût douté de ses propres sens, il se fit un nouveau silence au milieu duquel le même mot *sauvés!* parvint à nous pour la seconde fois.

Alors ce ne fut plus une joie, ce fut quelque chose qui, un instant, simula le délire, ressembla à la folie; toutes les poitrines se dégonflaient, tous les yeux étaient en larmes, toutes les mains battaient.

Lorsque le jeune officier mit pied à terre, il n'y eut plus ni rangs, ni grades ; il n'y eut plus ni capitaine, ni passagers; tout le monde se précipita vers lui, au risque de se précipiter à la mer.

Il fut enlevé et apporté sur le pont.

Malheureusement, il ne savait de toute la langue française que le mot qu'il avait appris avant de partir, pour nous jeter cette bonne nouvelle du plus loin qu'il lui serait possible.

Ce fut alors que Desbarolles, notre interprète ordinaire, devint un personnage important.

D'abord, nous voulûmes savoir le nom de ce messager de bonnes nouvelles; il se nommait don Luis Cappa; il était premier adjudant de l'état-major de la place.

Les prisonniers étaient sauvés, et bien sauvés; voilà ce qu'il était important de savoir d'abord; nous nous le fîmes redire sur tous les tons, répéter dans toutes les formes.

Puis, nous passâmes aux détails.

Voici comment les choses s'étaient faites.

Les habitans de la forteresse, qui n'avaient point eu de nouvelles des Bouillafars depuis cette communication dans laquelle ils avaient été prévenus que les prisonniers seraient remis du 23 au 27, attendaient avec une anxiété presque égale à la nôtre, quand le 25, c'est-à-dire la surveille, deux Arabes se présentèrent à l'un des fossés de la place, vers sept heures du matin.

Ils apportaient la nouvelle que les prisonniers étaient à quatre lieues de la ville, et que le même jour l'échange aurait lieu, contre l'argent promis, à la pointe de la Bastinga.

Quand les prisonniers seraient arrivés à cette pointe, le gouverneur devait être prévenu par un grand feu.

On garda l'un des deux Arabes, et l'on renvoya l'autre.

La balancelle de monsieur Durande était dans le port; au lieu d'attendre le signal, on résolut de le devancer; on arma jusqu'aux dents les six matelots, et l'on fit porter les 32,000 francs dans la barque.

Don Luis Cappa voulut être de la fête et partager tous les dangers de l'expédition.

La balancelle partit; l'équipage faisait semblant de pêcher et suivait la côte à une portée de canon; arrivée à la pointe de Bastinga, elle mit à la cape.

A peine avait-elle abattu ses voiles, que quatre ou cinq cavaliers parurent, faisant des signaux; la balancelle s'approcha aussitôt jusqu'à une portée de pistolet de la côte.

Arrivés à cette distance, monsieur Durande et les Arabes purent dialoguer.

Les prisonniers, dirent les Arabes, étaient à une demi-lieue.

L'Arabe de la balancelle répondit que l'argent était dans la barque, et prenant un sac de chaque main, il le montra à ses compagnons.

L'un d'eux tourna bride aussitôt.

Trois quarts d'heure après, il reparut avec les prisonniers et le reste de sa troupe.

Ils étaient onze en tout : dix hommes et une femme.

Cette femme avait été prise aux portes d'Oran avec sa fille. Il y avait déjà huit ans.

L'un des prisonniers, on se rappelle avoir lu qu'ils étaient douze, était mort de la fièvre la nuit précédente.

Tous étaient à cheval.

En les apercevant, le jeune officier espagnol n'eut pas la force de se contenir, il sauta à la mer, gagna la côte, et alla se jeter dans les bras de monsieur Courby de Cognord.

C'était une grande imprudence, car rien n'était fini encore, et les Espagnols de Mellila, nous l'avons dit, sont en guerre avec les tribus avoisinantes; si rien ne se décidait, ce qui était possible, don Luis restait donc prisonnier.

Ce fut la première observation que lui fit monsieur de Cognord, après l'avoir serré sur son cœur.

— Au nom du ciel! lui dit-il, retournez à bord.

— Oh! ma foi! non s'écria don Luis, dans son enthousiasme juvénile; en quittant Mellila, j'ai juré que vous reviendriez avec moi, ou que je m'en irais avec vous.

Don Luis resta donc parmi les prisonniers.

Cependant les Arabes paraissaient de bonne foi, et aussi pressés de toucher l'argent de monsieur Durande, que monsieur Durande l'était de ravoir les prisonniers.

Ils envoyèrent un de leurs chefs à bord : le chef vérifia les sacs. Il y en avait six : cinq de 1,000 douros et un de 1,400, ce qui faisait juste la somme demandée, c'est-à-dire 32,000 francs.

Il revint à terre avec trois sacs, et l'on envoya à bord la moitié des prisonniers.

Puis, on alla chercher le reste de la rançon, en échange de quoi la seconde fraction des prisonniers fut libre d'aller rejoindre ses compagnons.

Tous ne se crurent bien sauvés que lorsqu'ils se trouvèrent au milieu des Français, que lorsqu'ils sentirent sous leurs pieds les planches d'une barque française, que lorsqu'ils tinrent dans leurs mains chacun une bonne carabine.

Il y avait quatorze mois et vingt jours qu'ils étaient prisonniers des Arabes.

Les captifs étaient revenus à Mellila, ils y avaient passé la nuit, et le lendemain, vers deux heures, la balancelle avait mis à la voile pour Djema-r'Azouat.

Les captifs rachetés étaient :

Messieurs le lieutenant-colonel Courby de Cognord; le lieutenant Larrazée; le sous-lieutenant Thomas; le docteur Cabasse; le lieutenant Marin, du 15e léger; le maréchal de logis Barbut, du 2e hussards; Testard, hussard; Metz, hussard; Trotté, chasseur au 8e bataillon; Michel, chasseur au 41e de ligne; et la femme Thérèse Gilles.

L'officier mort la veille, au moment de revoir ses compatriotes, se nommait Hillerin, et était lieutenant au 41e.

Voici les faits dans toute leur exactitude et tels que je les ai écrits sous la dictée de don Luis Cappa lui-même, Desbarolles me servant d'interprète et un mousse de pupitre.

DJEMA-R'AZOUAT.

Les prisonniers, qui, dans une impatience bien pardonnable, n'avaient pas voulu attendre l'arrivée du *Véloce* pour s'embarquer avaient donc dix-huit heures d'avance sur nous.

Mais le vent étant contraire, la balancelle était faible. Il y avait trois choses à craindre pour les prisonniers.

La première, un naufrage;

La seconde, qu'ils fussent jetés à la côte;

La troisième, que les Arabes ne leur donnassent la chasse avec cinq ou six barques, et qu'après avoir pris l'argent, ils ne reprissent les hommes.

Il est vrai qu'ils se fussent fait tuer tous jusqu'au dernier, plutôt que de se laisser reprendre.

Mais là n'était point le but de la négociation.

Le commandant Bérard ne perdit pas un instant : la machine n'avait pas cessé de chauffer. Nous embrassâmes don Luis, nous prîmes congé du digne jeune homme, avec force

serremens de main. Don Luis descendit dans sa barque, et l'ordre fut donné de partir à toute vapeur.

Malheureusement, nous l'avons dit, le *Véloce* était mauvais marcheur. Il nous fallait vingt-huit à trente heures pour aller de Mellila à Djema-r'Azouat. Trente heures et dix-huit qu'avaient d'avance sur nous les prisonniers, c'était quarante-huit.

Il était donc probable que nous ne les rencontrerions point avant Djema-r'Azouat.

Mais à Djema-r'Azouat, bien certainement, ils devaient s'arrêter et nous devions les rejoindre : l'avis de tous nos officiers était que monsieur Durande était trop bon marin pour exposer ses passagers à une plus longue traversée avec un aussi faible bâtiment.

La mer devenait de plus en plus houleuse, et le vent de plus en plus contraire. Au moment de traverser les îles Zapharines, le commandant mit un homme en vigie dans le petit hunier.

La nuit arriva, sombre, rapide et pluvieuse. Au jour, nous nous trouvions à peu près à la hauteur de la baie de Malluénas. La nuit s'était passée sans qu'on eût connaissance de la moindre balancelle.

Vers onze heures, nous doublâmes le cap Tresforcas.

Nous longions la terre d'assez près pour ne rien laisser échapper entre nous et la côte. Nous vîmes l'embouchure de la M'Louïa, qui sert de limite à l'empire du Maroc, et qui coule parallèlement à l'Isly.

Après l'oued M'Louïa vint le cap Melonia : c'est à ce cap que le général Cavaignac accula cette tribu arabe des Beni-Snanen, qui avait trompé le colonel Montagnac par un faux message, et qui avait été cause du désastre de Sidi-Ibrahim.

Les quatre ou cinq mille Arabes avaient été égorgés ou poussés à la mer. Nos soldats, furieux, ne faisaient aucun quartier. Le général Cavaignac faillit se dépopulariser dans l'armée en sauvant les restes de cette malheureuse tribu.

Le clairon Roland, le seul qui eût échappé au massacre de la M'Louïa, était à cette affaire; il avait une terrible revanche à prendre, il la prit le soir, et déclara être satisfait: il avait tué à lui seul plus de trente Arabes.

En approchant de Djema-r'Azouat, deux balancelles avaient attiré notre attention : l'une qui rasait les rochers pour entrer dans le port, l'autre qui faisait tous ses efforts pour en sortir. A l'aide de la longue-vue, nous pûmes nous convaincre que c'étaient tout simplement des bâtimens pêcheurs.

Djema-r'Azouat commençait à se développer à nos yeux, et s'étendait au sud des montagnes, avec ses quelques maisons nouvellement poussées, et son camp, abrité comme un nid, dans une anse de collines.

Au delà de ces collines sont deux grands souvenirs, deux souvenirs égaux aux Thermopyles et à Marathon.

Le combat de Sidi-Ibrahim, et la bataille d'Isly.

Nous jetâmes l'ancre à une demi-lieue à peu près de Djema-r'Azouat; une activité merveilleuse régnait sur le port que de nombreux cavaliers sillonnaient en tous sens. On voyait les rues de la ville nouvelle encombrées ; le camp paraissait désert.

Plusieurs baleiniers étaient à l'ancre dans le port; nous y cherchâmes vainement au milieu d'eux la balancelle de monsieur Durande; contre toute probabilité, les prisonniers semblaient avoir poursuivi leur chemin vers Oran.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que le mouvement redoubla à terre. Cavaliers et fantassins accoururent sur la plage, des messagers semblaient, porteurs d'ordres pressés, sillonner toute cette nano au galop. Le *Véloce* était visiblement l'objet de l'attention générale.

Au bout de dix minutes, un canot fut lancé à la mer et s'avança vers nous : il portait le capitaine du port.

Du plus loin que les paroles purent être échangées, nous demandâmes des nouvelles.

Les prisonniers étaient restés à Djema-r'Azouat, accomplissant ainsi, après quatorze mois, le cercle de leur odyssée.

Pendant ces quatorze mois, que de souffrances, de dangers, de douleurs, de craintes et d'espérances !

Pendant ces quatorze mois, que d'élans vers la patrie qu'on n'espérait plus revoir, et dont cependant les prisonniers venaient de retrouver l'ombre à Djema-r'Azouat, ce coin de la France transporté en Afrique.

Monsieur Durande avait continué son chemin vers Oran pour y annoncer la délivrance des prisonniers.

On comprend que le brave jeune homme n'avait pas voulu perdre un instant à annoncer lui-même au général d'Arboville cet heureux dénoûment du drame où il avait joué un des principaux rôles.

Il était deux heures de l'après-midi à peu près, nous voulions repartir le même soir, il n'y avait pas de temps à perdre : le commandant demanda son canot; les plus pressés, et je fus de ceux-là, sautèrent dans le canot du commandant du port, et nous nous acheminâmes vers la plage de Djema r'Azouat. La mer était horriblement mauvaise.

Quoique parti après nous, le canot du commandant nous eut bientôt rejoints et distancés ; malgré leur enthousiasme, au moins égal au nôtre, Maquet et Giraud étaient dans un état déplorable. Je les vis passer, l'un renversé en arrière, l'autre penché en avant; il me parut qu'en ce moment, les petits des poissons avaient autant à se louer de Giraud, que les petits des oiseaux avaient à se louer du Seigneur.

Nous abordâmes cinq minutes après le commandant : les deux premiers visages que j'aperçus furent des visages de connaissance, je dirai presque des visages d'amis.

L'un était le chef d'escadron Picaud : l'autre le colonel Trembley.

Ils nous confirmèrent les nouvelles données par le commandant du port : monsieur de Cognord et ses compagnons étaient arrivés à onze heures du matin; ils avaient été reçus aux acclamations générales, et le soir, un grand banquet leur devait être offert.

Nous nous acheminâmes vers la ville, c'est ainsi qu'on appelle les quelques maisons éparses sur la plage sablonneuse de Djema-r'Azouat, en traversant un parc plein de bestiaux enlevés dans une récente razzia.

On avait enlevé les puces avec les bestiaux, de sorte que nous arrivâmes aux portes de la ville noirs jusqu'aux genoux.

Sur la place, nous trouvâmes le colonel Mac-Mahon, commandant la colonne. Il nous invita au banquet qui devait avoir lieu le soir, invitation que nous nous gardâmes bien de refuser; puis on nous conduisit dans la plus élégante de toutes les baraques, où nous attendîmes monsieur de Cognord et ses compagnons qu'on était allé prévenir de notre arrivée.

Le cœur nous battait presque autant qu'à Mellila.

En vérité, il est curieux de voir combien les natures les plus opposées, les cœurs les plus forts, les esprits les plus sceptiques, se fondent aux grandes émotions. Nous étions là six

natures, six cœurs, six esprits différens, eh bien ! quand le bruit des pas se fit entendre, quand la porte s'ouvrit, quand on annonça monsieur Courby de Cognord, tous les yeux étaient mouillés des mêmes larmes, et tous les bras s'étaient ouverts, mus par un même sentiment.

Cependant l'émotion la plus grande était pour nous; depuis deux jours, monsieur Courby de Cognord et ses compagnons étaient serrés, embrassés, applaudis ; nous étions pour eux de nouveaux compatriotes venant à la suite de beaucoup d'autres compatriotes, voilà tout : ils étaient pour nous des héros et des martyrs.

Je proposai, en attendant le dîner que l'on préparait sous une immense baraque dressée à cet effet, un pélerinage au tombeau du brave capitaine Géreaux, le héros du marabout de Sidi-Ibrahim, qui ramena les restes de sa colonne jusqu'à une demi-lieue de Djema-r'Azouat, et qui fut tué là, avec ces derniers débris de quatre jours de bataille.

La proposition fut acceptée à l'unanimité.

En un instant, six ou huit chevaux furent mis à notre disposition, et une partie de l'état-major s'offrit à nous accompagner.

Les prisonniers vinrent avec nous : les survivans devaient bien cette visite aux morts.

Pour nous, c'était un spectacle merveilleux que de voir se renouer sous nos yeux les deux bouts de cette héroïque chaîne.

Le tombeau du capitaine Géreaux est situé dans la vallée de l'oued Rizi, sous des touffes gigantesques de figuier, à l'endroit même où on le trouva mort au milieu de ses compagnons.

Le chemin qui y conduit est charmant, resserré qu'il se trouve par des montagnes boisées, et ombragé par des figuiers gros comme nos plus gros chênes.

Une petite rivière serpente presque parallèlement au chemin.

Tout le long de la route, nous rencontrions des postes avancés, les fusils en faisceaux, comme si l'ennemi était là.

C'est qu'en effet l'ennemi est là, toujours là, invisible, c'est vrai, mais d'autant plus à craindre, qu'il apparaît tout à coup à l'endroit où on l'attend le moins.

C'est que tout autour de Djema-r'Azouat sont ces tribus traîtresses des Beni-Snanen, des Souhalia et des Ouled-Rizi, amis trompeurs, alliés à double face qui caressent d'une main et qui frappent de l'autre.

Tout le long de la route encore, au milieu des grandes herbes, nous entendions le mugissement des vaches et des bœufs, ou le tintement des sonnettes des brebis, puis nous voyions se dresser lentement, demeurer immobiles, nous suivre de l'œil, et se rasseoir, de ces pâtres dont le fusil est caché dans les broussailles voisines, qui servent d'espions aux tribus toujours prêtes à se révolter, et qui, s'ils voient quelque soldat confiant s'égarer dans la campagne, changent à l'instant même le bâton recourbé qui leur donne l'air de pasteurs antiques, contre le couteau de l'assassin.

Tout à coup nous aperçûmes une grande place découverte au milieu de laquelle s'élevait une espèce de tumulus romain, ombragé par des touffes de figuiers, et vers lequel on pouvait s'avancer par un chemin dont le pavé formait encadrement.

C'était le tombeau du capitaine Géreaux.

Hélas ! au milieu de nos préoccupations journalières, au milieu de nos luttes de la tribune, au milieu de nos procès scandaleux, les choses, les événemens, et même les hommes, passent si vite, qu'un jour on oubliera, s'ils ne son déjà oubliés, les détails de ce magnifique combat, que nou pouvons opposer à tout ce que l'antiquité nous a légué d'hé roïque et de grand.

Jetons donc une page de plus à ce vent qui roulait le feuilles de la sibylle de Cumes, et qui emporte toute chos humaine vers l'obscurité, le néant et l'oubli.

SIDI-IBRAHIM.

On avait signalé la présence d'Abd-el-Kader sur la fron tière du Maroc.

Au nombre des tribus qui paraissaient s'être franchemen ralliées à nous, était la tribu des Souhalias.

Cette tribu était puissante, et des ordres avaient été don nés pour qu'on la maintînt par tous les moyens possible dans notre amitié.

Mais plus elle nous avait jusque-là donné de gages de cette amitié, plus elle avait à craindre la vengeance de l'émir ; nous devions donc la soutenir, car en la soutenant nous la gardions pour alliée, tandis qu'au contraire en l'abandonnant, nous nous en faisions une ennemie.

Sur ces entrefaites, et comme le colonel Montagnac était décidé pour le parti le plus généreux, un Arabe apparut dans le camp. Il venait au nom de Trahri, chef des Souhalias : Trahri était plus dévoué que jamais, disait-il, à la cause française, l'approche du danger n'avait fait qu'exalter son amitié : si la garnison de Djema-r'Azouat voulait faire une sortie et venir s'embusquer dans sa tribu, il s'engageai à livrer Abd-el Kader.

Le rêve de tout chef de poste est de prendre l'émir : rêv glorieux qui, pour beaucoup, est allé s'éteindre dans la mort.

C'était au reste celui qui constamment avait préoccupé le colonel Montagnac ; dix fois ses amis lui avaient entendu dire :

— Je prendrai l'émir, ou je me ferai tuer.

Il résolut donc, comme nous l'avons dit, d'aller au secours des Souhalias.

Le même jour il donna ses ordres.

La garnison était faible, et à cette époque toute entourée d'ennemis ; les postes avancés se composaient de deux ou trois blockhaus, éloignés de cinq cents pas à peine de la ville.

Le colonel Montagnac résolut de l'affaiblir le moins possible. Il dressa un état de ceux qui devaient l'accompagner leur nombre se monta à 421 hommes.

Le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans fournit 10 officiers et 346 hommes.

Le 2e hussards, 3 officiers et 62 hommes.

Les officiers étaient :

Messieurs le colonel Montagnac ; le chef de bataillon Froment Coste ; le chef d'escadron Courby de Cognord ; l'adjudant-major Dutertre ; le capitaine de Chargère ; le capitaine Géreaux ; le capitaine Burgaud ; le capitaine Gentil-Saint-Alphonse ; le lieutenant Klein ; le lieutenant de Ray-

mond; le lieutenant Larrazée; l'adjudant Thomas; et le docteur Rosagutti.

Nous voudrions pouvoir inscrire sur ce papier, et que ce papier fût de bronze, les noms des 408 soldats qui suivaient ces 15 chefs.

Le dimanche 21 septembre 1845, à dix heures du soir, la colonne sortit silencieusement de Djema-r'Azouat; ceux qui restaient regrettaient de rester, ceux qui partaient étaient fiers de partir.

Jusqu'à deux heures du matin on marcha dans la direction de l'ouest; à deux heures du matin on fit halte, on dressa des faisceaux et l'on se coucha derrière.

Trois cents dormirent cette nuit sur la terre, qui, trois jours après, devaient dormir dessous.

A huit heures du matin l'on déjeuna, à neuf heures on se mit en marche, à dix heures le camp était établi près de l'Oued Tarnana, où l'on devait passer la journée.

Pendant que l'on déjeunait, un Arabe avait paru faisant des signes amis; on l'avait conduit au colonel, qui avait aussitôt appelé l'interprète.

L'Arabe était un messager qui venait prévenir le colonel que l'émir s'avançait avec des forces importantes, et se dirigeait sur Bou-Djenam.

Le colonel appela aussitôt près de lui les deux officiers supérieurs.

C'étaient le chef de bataillon Froment Coste; le chef d'escadron Courby de Cognord.

Il leur communiqua la nouvelle et leur demanda avis.

L'avis fut de continuer la marche.

C'est sur cet avis que l'on était venu camper à l'Oued Tarnana.

Là, un second messager arriva.

Celui-là portait une lettre de monsieur Coffyn, capitaine du génie, et commandant intérimaire de la place de Djema-r'Azouat.

La lettre était du commandant de Barral.

Elle avait pour but de demander au colonel Montagnac 300 hommes que réclamait le général Cavaignac, qui était alors sur la route d'Aïn-Kobeira. .

Le colonel fit appeler une seconde fois messieurs Froment Coste et Courby de Cognord, et leur communiqua la lettre du commandant de Barral comme il leur avait communiqué l'avis de l'Arabe.

Seulement, en la leur mettant sous les yeux, il leur dit :

— Messieurs, cette lettre a éprouvé 25 ou 30 heures de retard, le commandant me demande 300 hommes du 8e bataillon, ce détachement réduirait nos forces à 108 hommes et nous forcerait par conséquent à retourner sur nos pas, ce qui serait une honte pour nous, après l'avis que nous venons de recevoir, puisque nous aurions l'air de fuir le combat; mon opinion est de rester dans la position où nous sommes, est-ce la vôtre ?

L'opinion des deux officiers fut conforme à celle du colonel.

La destinée les poussait.

On s'apprêta à répondre à monsieur Coffyn; mais en ce moment, les vedettes des hussards, qui étaient placées sur un petit mamelon, à un demi-quart de lieue, aperçurent quelques cavaliers arabes qui tournaient une montagne, située juste en face du camp qui venait de s'établir.

On était sur l'oued Taauli.

On retint le messager jusqu'au moment où l'on saurait ce que c'était que ces Arabes.

Pour arriver à ce résultat, le colonel Montagnac donna l'ordre au chef d'escadron Courby de Cognord d'envoyer le maréchal-des-logis-chef Barbut, faisant les fonctions d'adjudant près de lui, avec quelques hommes, pour s'assurer de ce qui se passait.

A peine l'adjudant eut-il joint les vedettes, que les Arabes que l'on venait d'apercevoir mirent leurs chevaux au galop pour tâcher de couper à l'adjudant et aux trois vedettes le chemin du camp.

Ces Arabes étaient à peu près au nombre de trente.

L'adjudant et les trois vedettes se replièrent assez rapidement pour n'avoir rien à souffrir de quelques coups de feu que leur tirèrent les Arabes.

Ces coups de feu tirés, les Arabes firent volte-face, et disparurent dans un pli du terrain.

Les hostilités étaient commencées; se retirer, c'était presque fuir; on écrivit au capitaine Coffyn une lettre, dans laquelle on lui fit part de la position, et le messager partit pour Djema-r'Azouat avec la lettre.

Une heure plus tard, on vit reparaître sur la même montagne une cinquantaine de cavaliers arabes; parmi ceux-ci étaient quelques marocains, que l'on reconnaissait à leurs bonnets rouges.

Le colonel se porta de trois cents pas en avant du camp, pour mieux observer ces nouveaux venus.

Il donna aussitôt l'ordre de replacer les vedettes.

A la nuit tombante, les vedettes furent rappelées au camp, et des postes du 8e bataillon furent placés en avant des lignes.

En même temps, le colonel Montagnac prévint les deux officiers supérieurs qu'on lèverait le camp vers les onze heures du soir, et qu'avant de le lever, on allumerait de grands feux pour faire croire à l'ennemi que l'on ne faisait pas de mouvemens.

A onze heures, avec le moins de bruit possible, la petite colonne se mit en marche, s'avançant dans la direction de Carcor, mais à peine fut-elle sortie du camp, qu'elle essuya deux coups de feu.

Ces deux coups de feu, tirés sur l'arrière-garde, ne blessèrent personne, mais indiquèrent que l'on n'avait pu cacher aux Arabes le mouvement que l'on venait de faire.

Un moment après, un troisième coup de feu éclata sur le flanc droit de la colonne, on était observé de tous les côtés.

La marche se continua sans autre incident jusqu'à Carcor, où l'on établit le bivouac.

Tout cela s'était fait dans la nuit; d'ailleurs, la distance parcourue était de deux lieues à peine.

Alors on se trouvait à cinq lieues à peu près de Djema-r'Azouat.

A la pointe du jour, on commença d'apercevoir les Arabes. Ils étaient disséminés sur les crêtes des collines qui faisaient face au camp; ils paraissaient être sept à huit cents, tous cavaliers.

Les cavaliers avaient pour la plupart mis pied à terre, afin de mieux nous observer.

A sept heures, le colonel ordonna à monsieur Courby de Cognord de faire monter à cheval les soixante hussards, et aux capitaines Larrazée, de Chargère et de Raymond, de le suivre avec les 5e, 6e et 7e compagnies

Trois escouades de carabiniers, sous les ordres du sergent Bernard, devaient se joindre à eux.

C'était un peu plus des deux tiers de la troupe.

Deux compagnies, la 2e et les carabiniers, sous les ordres du chef de bataillon Froment Coste, devaient demeurer à la garde du camp, où on laissait toutes les charges et tous les bagages.

Le colonel se mit à la tête de cette petite colonne, composée de 320 ou 330 hommes, et s'avança l'espace d'une lieue à peu près.

Là, il fit halte, il était en présence de l'ennemi.

L'ennemi paraissait trois fois plus nombreux que nous.

Jusque-là, pour ne pas fatiguer les chevaux, les hussards les avaient conduits par la bride.

Arrivé là, le colonel ordonna de monter à cheval, et tandis que l'infanterie demeurait la crosse au pied, à l'endroit de la halte, il s'élança avec les 60 hommes de cavalerie sur les 1,000 Arabes à peu près qu'il avait en face de lui.

Que l'on raconte cela à tout autre peuple que le nôtre, et il croira la chose impossible, ou les hommes insensés.

Avant d'avoir atteint l'ennemi, 10 à 12 hommes étaient déjà tombés sous la fusillade.

On alla se heurter à ce mur de feu.

Au bout de dix minutes de combat, le colonel Montagnac, le chef d'escadron Courby de Cognord, le capitaine Gentil-Saint-Alphonse, et les 30 hommes qui leur restaient, étaient obligés de battre en retraite.

Mais, à moitié chemin, ils avaient été rejoints par l'infanterie qui s'était élancée au pas de course.

On se trouvait 280 hommes à peu près contre 1,000, on pouvait reprendre l'offensive, et on la reprit.

Les Arabes à leur tour reculèrent; on les poursuivit comme nos soldats poursuivent.

Tout à coup, au moment où la petite colonne venait de s'engager dans un ravin, le colonel Montagnac vit descendre de toutes les crêtes environnantes des troupes de cavaliers et de Kabyles dont on n'avait pas même soupçonné l'existence, cachés qu'ils étaient dans les replis du terrain.

Le colonel comprit qu'il n'y avait plus de victoire probable, ni même de retraite possible.

Il prit ses dispositions pour bien mourir.

Cependant il y avait encore une trouée; un hussard s'élança dans ce vide pour aller demander au chef de bataillon Froment Coste le secours d'une de ses compagnies.

Puis le tambour battit, la trompette sonna, et au sabre, à la baïonnette, on gravit le versant gauche du ravin, on prit position, et l'on forma un carré.

Au moment où le colonel Montagnac prenait place au milieu de ce carré, une balle le frappait au front.

Il tomba blessé mortellement.

— Le capitaine Froment Coste, dit-il, le capitaine Froment Coste!

Le maréchal-des-logis-chef Barbut partit au galop pour accomplir le dernier ordre de son colonel.

Les Arabes le virent s'éloigner et s'élancèrent à sa poursuite, mais ils étaient obligés de tourner la montagne, tandis que lui suivait le ravin.

Plus de cinq cents coups de fusil lui furent tirés, dont pas un ne l'atteignit.

Ce fut au milieu d'une traînée de flamme et de fumée qu'il disparut dans la direction du camp.

Dix minutes après, le colonel Montagnac, entièrement hors de combat, remettait le commandement à monsieur Courby de Cognord.

Aux côtés du colonel, tombaient, presque en même temps que lui, le capitaine de Chargère et le capitaine de Raymond.

Il restait à peu près quarante-cinq hussards.

Le chef d'escadron Courby de Cognord et le capitaine Gentil-Saint-Alphonse se mirent à leur tête pour faire une dernière charge et, par ce suprême effort, dégager la colonne que les balles décimaient à distance.

Au moment où ils s'élançaient dans ce gouffre non moins mortel que celui de Curtius, l'émir descendait la montagne.

On le reconnaissait à son drapeau et à ses soldats réguliers.

Au bout de cinquante pas les cavaliers étaient réduits à trente, vingt pas plus loin ils étaient forcés de s'arrêter.

Tout à coup on vit monsieur Courby de Cognord rouler sur le sable; son cheval venait d'être tué.

Aussitôt le hussard Têtard sauta à bas du sien et le donna à son chef d'escadron qui se trouva momentanément remonté.

Dix minutes après, ce second cheval était tué comme le premier.

Alors la plaine tout entière se couvrit d'Arabes et de Kabyles; à peine pouvait-on, au milieu de ces bournous blancs et sous cette fumée sombre, reconnaître les deux points sur lesquels achevait de mourir cette double poignée de braves.

Pendant ce temps le premier messager avait atteint le camp. Il avait trouvé le commandant Froment Coste déjà en chemin avec la 2e compagnie.

A deux cents pas plus loin apparut le second messager, l'un annonçait le danger, l'autre la mort.

Le chef de bataillon et ses 60 hommes s'élancèrent au pas de course, laissant à la garde des bagages le capitaine de Géreaux et ses carabiniers.

On entendait la fusillade, et au milieu de la fusillade les décharges régulières de nos soldats.

Seulement, à chaque décharge nouvelle, le bruit allait s'affaiblissant.

On avait fait un quart de lieue à peu près lorsqu'on aperçut le hussard Metz qui se défendait contre cinq Arabes, c'était le reste de huit qui l'avaient poursuivi au moment où il pansait son officier, monsieur Klein, qui venait d'être blessé ; il s'était défendu d'abord avec les deux pistolets de son officier qu'il avait jetés après les avoir déchargés, ensuite avec les deux siens, ensuite avec sa carabine, et enfin avec son sabre.

A l'approche de la compagnie conduite par monsieur Froment Coste, les cinq Arabes prirent la fuite.

Au bout d'une demi-heure de marche, la fusillade, qui avait été toujours se ralentissant, cessa tout à fait.

Monsieur Froment Coste s'arrêta, il comprit que tout était fini, ceux au secours desquels il allait étaient morts.

A cette heure, la moisson de têtes se faisait.

Le commandant Froment Coste ordonna aussitôt la retraite; on n'avait qu'une chance de salut, c'était de regagner le camp et de se réunir à la compagnie de Géreaux.

On fit volte-face.

Mais les sanglans moissonneurs avaient fini, et s'épandaient dans la plaine au grand galop de leurs chevaux.

En un instant la compagnie fut entourée, et le troisième massacre commença.

Le chef de bataillon n'eut que le temps de commander le carré.

La manœuvre s'exécuta, sous le feu de dix mille Arabes, comme elle se fût exécutée au Champ-de-Mars.

De tous ces hommes un seul donna, non pas un signe de crainte, mais une marque de regret.

C'était un jeune chasseur de vingt ans, nommé Ismaël, il s'écria :

— O mon commandant ! nous sommes perdus.

Le commandant sourit au pauvre enfant, il comprit qu'à vingt ans on connaissait si peu la vie qu'on avait bien le droit de la regretter.

— Quel âge as-tu? demanda le commandant.

— Vingt-un ans, répondit-il.

— Eh bien ! tu auras donc à souffrir dix-huit ans de moins que je n'ai souffert; regarde-moi, et tu vas voir comment on tombe le cœur ferme et la tête haute.

Il n'avait pas achevé qu'une balle le frappait au front, et qu'il tombait comme il avait promis de tomber.

Cinq minutes après, le capitaine Burgaud était tombé.

— Allons ! mes amis, dit l'adjudant Thomas, un pas en avant, mourons sur le corps de nos officiers.

Ce furent les dernières paroles distinctes que l'on entendît.

Le râle de l'agonie leur succéda, puis le silence de la mort.

La 2e compagnie avait disparu à son tour.

Il ne restait plus debout que la compagnie du capitaine de Géreaux, laissée à la garde du camp.

LE MARABOUT.

Au premier pétillement de la fusillade, le capitaine de Géreaux et le lieutenant Chapdelaine, commandant tous deux la compagnie de carabiniers, s'étaient portés sur la hauteur qui dominait le camp, et pour voir de plus loin, et pour tenir une position plus avantageuse.

Mais au milieu de cette plaine toute bosselée de mamelons, toute sillonnée de ravins, toute enveloppée de fumée, on ne pouvait rien distinguer clairement ; les deux officiers furent donc obligés de s'en rapporter, pour asseoir leurs conjectures, à leurs oreilles bien plutôt qu'à leurs yeux.

Les mêmes indices qui avaient indiqué au chef de bataillon Froment Coste la destruction des corps commandés par le colonel Montagnac et par monsieur Courby de Cognord, vinrent annoncer au capitaine de Géreaux la destruction, non-seulement de ceux-ci, mais encore de la compagnie du commandant Froment Coste.

On entendit par degrés s'éteindre la fusillade, puis le silence lui succéda, troublé seulement par le cri des vainqueurs, puis enfin la fumée monta lentement vers le ciel rougi.

Le capitaine de Géreaux comprit alors qu'il avait avec lui le reste de la colonne.

Il regarde autour de lui, la retraite est impossible avec cette cavalerie, qui en dix minutes lui aura coupé le chemin de Djema-r'Azouat ; mais à cinq cents pas est un marabout, le marabout de Sidi-Brahim, c'est un refuge à l'aide duquel on peut, sinon vaincre du moins se défendre : si l'on atteint le marabout, on n'échappera pas à la mort, mais du moins on vendra chèrement sa vie.

Mais les Arabes occupaient déjà le marabout.

On s'élance au pas de charge, la baïonnette en avant, les Arabes sont délogés, et trois ou quatre cadavres français servent de marchepied pour escalader la petite muraille; de leur côté, les Arabes ont perdu huit ou dix hommes.

Le marabout est emporté.

Aussitôt le capitaine de Géreaux et le lieutenant Chapdelaine organisent la défense, ils font faire des créneaux à ce petit mur à hauteur d'appui qu'ils viennent de franchir, et comme il faut toujours, chez nos soldats, que le pittoresque se mêle au courage, il se trouve un brave, le caporal Lavaissière, qui improvise un drapeau, et qui au milieu des balles va le planter au faîte du marabout.

Cette opération s'exécute au milieu des cris de joie des soldats : étrange chose, ce lambeau tricolore, qui se déploie au-dessus de leur tête, au souffle d'un vent qui vient du côté des Arabes et qui par conséquent semble annoncer la mort, ce drapeau c'est le palladium, c'est le roi, c'est la patrie, le soldat meurt mieux à l'ombre de son drapeau qu'ailleurs ; au bout d'un quart d'heure, des masses de Kabyles cernent le marabout; ils viennent jusqu'au pied du mur enlever les mulets, qu'on n'a pu faire entrer : il est vrai que les balles françaises fouillent les masses, et qu'en échange de cette razzia ils laissent une trentaine de cadavres.

C'est qu'avec le sang-froid d'hommes qui savent que tout est fini pour eux, et qui se sont serré la main en souriant, chaque homme vise son homme et l'abat. Le lieutenant Chapdelaine surtout, excellent tireur, a pris la carabine et les cartouches d'un de ses soldats morts, et d'avance, il désigne les hommes qu'il va abattre.

En ce moment, une masse plus pressée s'avance du côté de l'ouest; arrivée à quatre cents mètres du marabout, elle s'ouvre et laisse voir l'émir suivi de tous ses cavaliers.

Sa venue est aussitôt saluée par une décharge de mousqueterie, cinq à six Arabes tombent autour de lui, et lui-même est blessé d'une balle à la joue.

En ce moment, il fait un signe, on s'arrête, on regarde, et l'on s'aperçoit qu'il dicte une lettre.

Alors des deux côtés, comme d'un mutuel accord, le feu cesse.

Un cavalier se détache du groupe de l'émir, jette ostensiblement ses armes, et s'approche élevant la lettre au-dessus de sa tête.

En un instant, il est au pied du mur; il la remet au capitaine de Géreaux, et s'assied pour attendre la réponse, insoucieux des cadavres amis ou ennemis qui l'entourent, insoucieux en apparence de sa propre vie.

Le capitaine de Géreaux lit à haute voix :

« Abd-el-Kader invite les assiégés à se rendre, il leur fait savoir qu'il a déjà plusieurs prisonniers, et que tous seront bien traités. »

La lettre finie, de Géreaux regarde autour de lui, recueille, non pas les voix, mais les sourires, et s'écrie :

— Jamais nous ne nous rendrons, n'est-ce pas, mes amis? nous sommes peu, c'est vrai, mais nous sommes assez pour nous défendre, et d'ailleurs on ne peut tarder à venir à notre secours !

Les carabiniers accueillent ces paroles avec des acclamations, tous s'écrient qu'ils aiment mieux mourir que de se rendre, et, au crayon, au revers de la lettre de l'émir, le capitaine de Géreaux renvoie cette réponse à l'émir.

L'Arabe retourne près d'Abd-el-Kader ; mais celui-ci ne tient point le refus pour formel, et l'Arabe franchit, avec

une autre lettre, la distance qui sépare les assiégeans des assiégés.

Cette seconde lettre est plus pressante encore que la première; mais l'Arabe, cette fois, n'obtient pas même de réponse.

Il retourne à l'émir, et revient encore à nous, porteur d'un troisième billet, écrit cette fois en Arabe, et dans lequel il dit que c'est en vain que les Français tentent de se défendre et *qu'il les aura plus tard*.

De Géreaux répond qu'il se met sous la garde de Dieu, que tant de discours le fatiguent, et qu'il attend que l'on recommence le feu.

A peine cette dernière réponse est-elle remise, que l'émir et ses cavaliers se retirent hors de la portée de la carabine, et laissent les Kabyles commencer l'attaque.

Aussitôt la fusillade pétille sur les quatre faces du marabout; car de tous côtés on est enveloppé.

Mais bientôt les assaillans s'aperçoivent qu'ils usent leur poudre inutilement, les balles s'aplatissent sur la muraille qu'elles ne peuvent entamer.

Alors le mode de projectile change, ils s'approchent sous notre feu, et font pleuvoir dans le marabout une grêle de pierres.

Pour se débarrasser de ces pierres, et pour ménager leurs munitions, les carabiniers les leur rendaient en un instant: c'est une de ces luttes antiques, comme les décrit Homère, où les héros déposent leurs armes pour soulever des rochers.

La nuit vient pendant la lutte.

Abd-el-Kader, qui a tout vu, s'éloigne alors et va, à vingt minutes à peu près du marabout, établir son camp.

Le camp est à l'instant même environné d'une triple rangée de postes et de factionnaires.

La nuit se passa tranquillement. Selon leur habitude, les Arabes restèrent inoffensifs pendant l'obscurité.

Mais, au point du jour, les hostilités recommencèrent.

Elles durèrent jusqu'à dix heures du matin, mais, comme la veille, sans qu'un seul Arabe pût escalader la muraille.

A dix heures, voyant l'inutilité des efforts de cette multitude, Abd-el-Kader se retira avec ses cavaliers, pour ne plus revenir.

Il emmenait soixante prisonniers qui avaient cent douze blessures entre tous. Un d'eux, le capitaine Parès, en avait treize à lui tout seul.

Du marabout on pouvait voir s'éloigner le cortége, et distinguer, sinon reconnaître, les compagnons qu'il entraînait.

Abd-el-Kader parti, les Kabyles renoncèrent à toute attaque, s'écartèrent hors de la portée du fusil, et formèrent autour du marabout un immense cercle; ils attendaient deux auxiliaires qui ne pouvaient leur manquer: la faim et la soif.

La nuit vint.

Le capitaine de Géreaux, qui veillait sur tous, aperçut un Arabe qui s'approchait du marabout en rampant.

Dans quelle intention venait-il? on l'ignorait.

Le capitaine réveilla monsieur Rosagutti, l'interprète.

Monsieur Rosagutti appela l'Arabe, celui-ci vint.

Alors chacun donna tout l'argent qu'il avait sur lui, et ce argent fut remis à l'Arabe, pour qu'il allât porter une lettre au camp de Lalla-Maghrnia.

Cette lettre exposait la situation terrible dans laquelle on se trouvait.

L'Arabe prit la lettre et partit.

Fidèle messager, il arriva au camp français; mais nul n'y connaissait l'écriture du capitaine de Géreaux. On était en garde contre les piéges des Arabes; mais on crut à une ruse d'Abd-el-Kader.

Cependant, avec cette circonstance, l'espoir était revenu.

On attendait, les yeux tournés dans la direction de Lalla-Maghrnia.

On attendit toute la journée, sans pain, sans eau, presque sans munitions.

Les Kabyles n'attaquaient plus. Stationnaires à leurs postes, ils annonçaient seulement de temps en temps par quelques décharges qu'ils veillaient.

La nuit se passa toujours tranquille, seulement on ne dormait pas. La faim et la soif, ces deux vautours du désert, planaient au-dessus du marabout de Sidi-Brahim.

La journée du 25 ne fut qu'une longue et douloureuse attente. Tous sont épuisés, quelques-uns tombent en défaillance; mais pas une plainte, pas un murmure ne signale cet épuisement, ces défaillances: ils savent qu'ils sont là pour mourir, et ils acceptent l'agonie, sinon sans regret, du moins sans désespoir.

Dans la nuit on décide la retraite; mais, comme si les Arabes devinaient cette intention, ils disposent leurs forces d'une façon plus habile qu'ils n'ont fait encore, et établissent un grand poste sur la route de Djema-r'Azouat.

Le 26, à six heures du matin, tout espoir de voir arriver du secours étant perdu, le capitaine de Géreaux annonce que l'on va faire une trouée et marcher sur Djema-r'Azouat. Il y a quatre lieues à traverser. Des milliers d'Arabes sont éparpillés sur les quatre lieues comme les pièces d'un immense échiquier. Les hommes sont épuisés; mais n'importe, la nécessité inexorable, la nécessité qui traîne la soif d'une main, la faim de l'autre, la nécessité ne les pousse-t-elle pas hors de leur abri?

Par cette décision, on ira au-devant de la mort au lieu de l'attendre. Djema renferme quelques troupes, peut-être y aura-t-il moyen de faire prévenir monsieur Coffyn, peut-être sera-t-on aidé dans cet effort suprême; on marchera sur Djema-r'Azouat.

On charge les fusils silencieusement; on s'apprête avec le moins de mouvement possible.

Tout à coup les cinquante-cinq ou soixante hommes qui restent de toute cette colonne, se lèvent, franchissent les murs du marabout sur les quatre faces. Ils se précipitent au pas de course sur le premier poste, qui est enlevé. Pas un coup de fusil n'a été tiré par nos soldats pendant cette lutte, pas un homme n'est tombé.

Mais les Arabes, étonnés de cette agression impossible, se rallient autour de nos soldats ralliés. L'éveil est donné dans toutes les directions. Les Souhalias, dont on voit les villages à l'horizon, viennent se joindre aux Kabyles. La fusillade, que la stupeur a fait taire un instant, s'engage, pétille, éclate, et cinq carabiniers sont grièvement blessés.

Mais il y a entre tous ces hommes la fraternité du danger, la solidarité de la mort; tout affaiblis que soient ces hommes, ils chargent les blessés sur leurs épaules ou les soutiennent par dessous les bras. On n'abandonnera que les cadavres.

C'était une chose merveilleuse à voir que cette poignée de soldats, faciles à reconnaître à leur uniforme au milieu de cette nuée d'Arabes qui les poursuivaient, qu'ils repoussent et qui reviennent sans cesse.

Deux lieues ont été franchies ainsi : on a semé plus d'un cadavre sur la route ; mais, dans l'ivresse même du danger, on a trouvé la force d'arriver, toujours combattant, toujours décimé, jusqu'à l'extrémité du plateau que l'on suit depuis Sidi-Brahim.

De ce plateau on distingue toute la vallée de l'Oued Ziri. Ce ruisseau, qui coule au fond de la vallée, c'est celui qui va se jeter à la mer à quelques pas de Djema-r'Azouat ; on ne voit pas encore la ville, mais on n'en est plus qu'à une demi-lieue, et de Djema-r'Azouat on va sans doute entendre la fusillade et accourir.

Trente à trente-cinq carabiniers sont encore vivans ; cinq ou six blessés sont portés sur les bras de leurs compagnons.

Le capitaine de Géreaux, essoufflé et ruisselant de sueur, ne marche plus qu'à peine.

— Allons ! allons ! dit le caporal Lavaissière, notre capitaine est un peu gros, de sorte qu'il a de la difficulté à nous suivre. Une halte d'un instant, mes amis, et qu'il respire à son aise.

A l'instant même on fait halte, et l'on se forme en carré autour du capitaine de Géreaux et du lieutenant Chapdelaine.

Pendant cette halte, qui dure dix minutes, trois hommes sont tombés : deux morts, un expirant.

On veut emporter le moribond.

— C'est inutile, dit-il, je suis perdu ; il me reste quatre cartouches, les voici.

Dix mains se tendent, les quatre cartouches se partagent entre les plus nécessiteux.

Puis on se précipite dans la vallée.

A moitié du versant, le lieutenant Chapdelaine est frappé à mort.

Il reste un instant debout, agitant encore sa carabine, et disant :

— Ne faites pas attention à moi ; allez ! allez !

Mais on n'obéit pas facilement à un pareil ordre ; on ne laisse pas au premier mot un homme, comme celui qui vient de tomber, à la merci des Arabes. Si l'on n'a pu l'enlever vivant, on veut du moins l'emporter mort.

Un nouveau combat se livre autour de son cadavre, un nouveau carré se forme.

Et cela avec d'autant plus de courage que l'espérance est revenue ; de ce versant où l'on vient de s'arrêter pour un dernier effort, on aperçoit le blockhaus, et l'on voit s'avancer par les crêtes des montagnes opposées une troupe française.

Les Arabes aussi ont vu cette colonne qui s'avance, et se sont arrêtés.

Mais, par une fatalité étrange, inconcevable, inouïe, la colonne rebrousse chemin ; elle n'a rien vu, rien entendu, et, malgré les signes, malgré les cris des malheureux abandonnés, elle disparaît.

C'est une nouvelle lutte qu'il faut reprendre. Le capitaine de Géreaux donne l'ordre de la retraite.

On dit adieu au cadavre de Chapdelaine : un soldat coupe un côté de sa moustache, dernière relique qu'il enverra, si lui-même se sauve, à une mère ou à une amie.

Mais pendant cette lutte suprême, les Arabes sont descendus du douar qui domine la montagne de droite, et ils ont coupé la retraite à cet héroïque débris de ce combat qui a duré six jours.

En arrivant près d'une haie de figuiers, dont quelques-uns s'élèvent à la hauteur d'un chêne ordinaire, la petite troupe se trouva tellement entourée qu'elle ne put faire un pas de plus.

Le capitaine de Géreaux, pour la troisième fois, ordonne de former le carré.

A cette voix chacun s'arrête, et le carré se forme.

Vingt-cinq hommes à peu près sont encore debout.

C'est là que chacun use jusqu'à sa dernière cartouche.

Puis on présente la baïonnette, seule et dernière arme qui reste aux mains des soldats.

Alors les balles déciment la petite troupe.

Alors les Arabes chargent de si près, que l'un d'eux met la main sur l'épaulette du capitaine de Géreaux.

Un pistolet chargé lui restait. L'Arabe tombe tué à bout portant.

C'est le dernier coup de feu qui sort du carré.

Les Arabes reculent et nous fusillent à vingt pas.

A la première décharge, de Géreaux tombe mort avec une dizaine d'hommes.

Douze ou quinze survivent seuls.

Alors il n'y a plus de carré à former, il n'y a qu'une trouée à faire.

On se jette tête baissée au milieu des Arabes.

A partir de ce moment ces douze ou quinze braves disparaissent.

Les uns tombent morts, les autres se jettent dans les broussailles où ils pénètrent en rampant.

D'autres arrivent jusqu'aux lignes de Djema-r'Azouat, où ils sont recueillis mourans par le docteur Artigues.

Trois expirent d'épuisement, sans que leur corps offre la trace d'une seule blessure.

Mais avant de mourir, ils ont donné tous les détails de cette terrible affaire.

Ils ont dit qu'on peut sauver peut-être encore cinq ou six de leurs camarades.

Tout ce qui reste d'hommes valides à Djema-r'Azouat demande à marcher.

On sort, on repousse les Arabes, on recueille en effet cinq ou six hommes échappés au yatagan des Kabyles.

Au nombre de ces hommes, est le caporal Lavaissière.

Huit hommes survécurent.

C'était le glorieux reste d'un de ces bataillons que le duc d'Orléans créait et faisait manœuvrer cinq ans auparavant à Saint-Omer.

De l'aveu des Arabes, la victoire leur coûtait plus de neuf cents hommes.

MONSIEUR COURBY DE COGNORD.

Le soir du jour du premier combat, après avoir fait sommer trois fois le capitaine de Géreaux et ses carabiniers de se rendre, Abd-el-Kader revint vers la tente qu'on lui avait dressée.

Aux deux côtés de l'entrée de cette tente trois cents têtes étaient jetées à terre.

Abd-el-Kader laissa tomber un coup d'œil insouciant et calme à droite et à gauche, essuya sa joue d'où découlaient encore quelques gouttes de sang, et ordonna qu'on lui amenât les prisonniers.

En tête ce ces prisonniers, le plus important de tous était le chef d'escadron Courby de Cognord.

Il avait reçu cinq blessures; un Arabe était en train de lui scier la gorge, lorsque passa par hasard le khalifat Bou-Amédy.

Celui-ci reconnut monsieur de Cognord pour un chef, s'aperçut qu'il était encore vivant, et arrêta le bras de l'Arabe.

La blessure demeura béante, horrible à voir, mais heureusement non mortelle.

Monsieur de Cognord fut relevé, soutenu, conduit à Abd-el-Kader.

Il se souvient comme on se souvient d'un rêve, il se souvient d'avoir vu ces têtes gisantes, il se souvient d'avoir entendu la voix de l'émir, il se souvient d'avoir essayé de répondre.

Autour de lui et derrière lui étaient les quatre-vingts prisonniers.

Sur ces quatre-vingts prisonniers, soixante-deux hommes étaient blessés, et entre ces soixante-deux hommes on comptait cent douze blessures.

Abd-el-Kader ordonna que l'on conduisît monsieur Courby de Cognord dans la tente d'Aûja-Bit, un des chefs d'Abd-el-Kader.

Le chef d'escadron Courby de Cognord passa la nuit avec le maréchal-des-logis-chef Barbut, qui pansa ses blessures.

Pendant ce temps on forçait les autres prisonniers de trier les têtes de leurs camarades et de les enduire de miel pour les conserver.

Parmi ces têtes de soldats, Tétard, celui-là même qui avait donné son cheval à monsieur de Cognord, reconnut celles du colonel Montagnac, du capitaine Gentil-Saint-Alphonse, et du lieutenant Klein.

Puis, lorsque ces têtes furent enduites de miel, on les leur fit compter par vingt, et mettre en piles comme des boulets dans un parc d'artillerie.

On compta quinze piles de têtes, elles étaient destinées à être envoyées aux principaux chefs du Maroc.

Le lendemain matin, lorsqu'il fut question de partir, on reprit ces têtes, on leur perça les oreilles, on les lia les unes aux autres avec des attaches de palmier, puis on mit ces têtes dans des paniers qu'on chargea sur des mulets.

Alors on amena les prisonniers.

Les plus valides durent marcher à pied.

Les plus malades furent placés sur les mulets.

Leurs pieds reposaient au fond des paniers; ils avaient des têtes jusqu'aux genoux.

Monsieur de Cognord eut seul un mulet sans paniers et par conséquent sans têtes.

On marcha, cette première journée, depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. On menait très rudement les prisonniers qui suivaient à pied.

A cinq heures, on s'arrêta pour coucher dans un village des Beni-Snassen : tout le monde passa la nuit à l'air, les têtes étaient déchargées avec les paniers; les prisonniers couchaient à côté d'elles.

A six heures du matin on partit en se dirigeant vers la Moulaja. En suivant ce chemin on laissait à gauche les Beni-Snassen.

En côtoyant un ravin, un mulet s'abattit : les têtes qu'il portait roulèrent dans les broussailles, rebondirent sur les rocs, et se perdirent dans les profondeurs.

On s'arrêta, et l'on mit les prisonniers à la recherche des têtes. Ils durent rapporter jusqu'à la dernière; puis on se remit en route.

Ce jour-là, on marcha jusqu'à la nuit; on s'arrêta à une demi-lieue de la Moulaja et l'on établit le bivouac à la proximité de quelques douars.

Les prisonniers souffraient horriblement de la soif; quelques-uns n'avaient pas bu depuis l'heure où ils avaient été pris. On conduisit ceux qui étaient en état de marcher jusqu'à la rivière, où ils burent, et d'où ils rapportèrent à boire à ceux qui n'avaient pu les suivre.

Comme la veille, on déchargea les mulets et l'on coucha à l'air.

Le troisième jour on partit de grand matin. Vers cinq heures et demie on était sur les bords de la rivière, on la longea pendant quelque temps; enfin, vers neuf heures du matin, on la traversa.

A onze heures on était à la deïra.

Aussitôt les prisonniers furent conduits à la tente qu'habitaient la mère d'Abd-el-Kader et ses femmes.

A cette époque l'émir avait trois femmes.

Alors on promena les prisonniers par toute la deïra, on leur donna à boire et à manger, puis on les dirigea sur le camp situé à peu près à trois lieues de l'endroit où l'on avait passé le fleuve le matin même.

Dans cette dernière marche on s'éloignait de la mer.

Les têtes restèrent à la deïra pendant trois jours : elles formèrent autour de la tente d'Abd-el-Kader un cercle, devant lequel les Arabes vinrent faire la fantasia. Les prisonniers furent établis au milieu du camp, où l'on donna une mauvaise tente aux officiers ; les plus blessés furent établis dans une autre; le reste se logea comme il put.

On resta là un mois à peu près; une nuit, le feu se déclara dans le camp; un prisonnier, sans le vouloir, avait causé l'incendie; mais comme on ignorait le coupable, il demeura impuni. Beaucoup d'effets furent brûlés ou perdus.

Alors on quitta ce premier bivouac, et l'on alla s'établir dans un autre camp situé à une lieue de là ; ce second camp, comme le premier, était sur la Moulaja, mais à une lieue plus avant encore dans l'intérieur des terres.

Le 9 février, c'est-à-dire après quatre mois de séjour, l'ordre arriva de quitter le camp à l'instant même ; on obéit. On franchit la Moulaja, et l'on s'établit sur l'autre rive en gagnant les montagnes de la Leuf.

Au moment du départ, quatre hommes étaient malades; monsieur Courby de Cognord demanda des mulets pour eux; on les lui promit, mais au moment du départ les mulets ne parurent point.

Les quatre malades eurent la tête tranchée.

Quelques jours après, on quitta les montagnes pour se rapprocher des rives du fleuve.

Le 15 février, le chasseur Bernard et un soldat du train nommé Gagne s'enfuirent.

Gagne fut tué en route; mais Bernard atteignit sain et sauf Djema-r'Azouat, et donna les premières nouvelles que l'on eût encore, d'une façon certaine, reçues des prisonniers.

Le 17, trois autres prisonniers disparurent; c'étaient le caporal Moulin, un zouave nommé Poggi, et cet Ismaël, qui, au milieu du combat, avait crié : — Nous sommes perdus !

Tous trois furent repris.

Le khalifat Bou-Amédy, le même qui avait sauvé la vie à monsieur Courby de Cognord, les condamna à mort tous trois.

Monsieur Courby de Cognord, à force d'instances, obtint d'abord la grâce de Poggi et d'Ismaël.

Puis, comme les fusils étaient déjà chargés, comme on allait le fusiller, il obtint celle du caporal Moulin.

Le 24 avril, arriva un messager du khalifat Haggi-Mustapha.

Ce messager venait, au nom de ce chef, inviter monsieur Courby de Cognord à manger un couscoussou avec lui.

Monsieur Courby de Cognord partit avec les officiers et quatre soldats pour se rendre à cette invitation.

Ceux qui le suivirent étaient le lieutenant Larrazée, le capitaine Marin, le lieutenant Hillerain, le docteur Cabasse, l'adjudant Thomas, le maréchal-des-logis-chef Barbut, le hussard Tétard, le chasseur Trotté et deux autres.

Partis du camp vers les trois heures de l'après-midi, ils marchèrent jusqu'à huit heures du soir; puis, comme on était arrivé dans une tribu de Hachem, on s'arrêta pour coucher.

Le lendemain 25, de grand matin, on partit pour continuer la route vers la deïra; mais à peine avait-on fait une lieue, que l'ordre fut donné de rebrousser chemin, pour revenir chez Soliman, chef de la tribu des Hachem qu'on avait quittée le matin.

Alors des soupçons commencèrent à naître dans l'esprit de monsieur de Cognord et de ses compagnons ; ils comprirent qu'on les avait séparés des autres prisonniers dans un mauvais dessein : malheureusement ils ne pouvaient rien pour leurs camarades.

Ils questionnèrent, mais on ne leur répondit pas.

En effet, pendant qu'ils s'éloignaient du camp, voici ce qui se passait derrière eux :

A l'entrée de la nuit, on avait réuni les prisonniers et on les avait fait mettre sur un rang.

Puis on leur avait donné l'ordre d'apporter tous leurs effets.

Quand ils avaient été ainsi rassemblés, les fantassins réguliers d'Abd-el-Kader étaient venus, et l'on avait séparé les prisonniers.

Puis on avait fait entrer chaque groupe de cinq à six hommes dans un gourbi différent.

Au milieu de ces groupes, était un homme dont la relation est la seule lumière qui ait éclairé la terrible scène qui s'ouvre.

Cet homme, c'est le clairon Roland.

Il avait été placé avec six autres prisonniers dans le même gourbi.

C'était un homme de résolution. Il avait vu tous ces préparatifs, il les avait compris, mais sans s'en effrayer.

— Il y aura quelque chose cette nuit, dit-il à ses camarades; ne dormez pas et tenez-vous prêts à vous défendre si l'on veut nous tuer.

— Nous défendre ! et avec quoi? demandèrent les autres prisonniers.

— Faites-vous arme de tout, dit Roland.

Roland avait un couteau français qu'il avait trouvé trois jours auparavant et qu'il tenait caché.

En entrant dans le gourbi, il avait en outre heurté du pied une faucille, et il l'avait donnée à l'un de ses camarades nommé Daumat.

Il montra ce couteau à ses compagnons.

— Au moindre bruit, dit-il, je sortirai, je tuerai le premier Arabe qui se trouvera sur ma route. Suivez-moi.

Il était huit heures du soir à peu près, quand les malheureux, en se serrant mutuellement la main, faisaient à voix basse ce plan de défense désespérée.

Pas un ne ferma l'œil, comme on comprend bien.

Vers minuit, les soldats d'Abd-el-Kader poussèrent un cri.

C'était le signal du massacre.

Roland devine que l'heure est venue. Il sort le premier, s'élance, rencontre un Arabe sur sa route, lui plante jusqu'au manche son couteau dans la poitrine, saute par-dessus son corps, franchit la haie qui enveloppe le camp, accroche une branche et roule de l'autre côté.

En ce moment deux réguliers le saisissent par la ceinture de son pantalon, mais son pantalon en lambeaux leur reste entre les mains.

Roland se sauve en chemise.

A cent mètres du camp à peu près, une embuscade tire sur lui.

Une balle le touche à la jambe droite, mais légèrement.

Il continue à fuir, atteint une colline située à un demi-quart de lieue du camp, et là, il s'arrête et il s'assied pour voir si quelqu'un de ses camarades ne viendra pas le rejoindre.

N'est-ce pas merveilleux? Cet homme, qui vient d'échapper miraculeusement à la mort, que la mort réclame encore à grands cris, qui peut fuir, s'arrête et s'assied pour voir si quelque camarade ne viendra pas le rejoindre !

A deux portées de fusil, sous ses yeux, le massacre s'achevait.

Il entendait les cris des victimes et les cris des assassins; à la lueur de la fusillade, il voyait la lutte.

La lutte dura plus d'une demi-heure : on n'égorge pas ainsi deux cent quatre-vingts Français sans qu'ils se défendent.

Enfin la fusillade cessa, les cris s'éteignirent.

Tout était fini.

Alors Roland se leva, jeta un dernier regard sur le camp, et, n'apercevant aucun fugitif dans l'obscurité, il reprit sa course, traversa la Moulaja et marcha devant lui.

Le jour il se cachait, la nuit il se remettait en route.

Quelques figues d'Inde furent toute sa nourriture pendant trois jours.

Le soir du troisième jour, un orage terrible s'amassa au ciel. Le tonnerre grondait, la pluie tombait.

Il faisait un vent qui déracinait les broussailles.

Roland continua de marcher. Il était presque nu, il était brisé, exténué, mourant; il calculait qu'il pouvait vivre encore deux ou trois heures.

Il résolut d'en finir et se dirigea vers un village marocain qu'il apercevait à l'horizon.

Il l'atteignit à la tombée de la nuit.

A l'entrée du village il rencontra des femmes qui venaient puiser de l'eau à une fontaine : en l'apercevant elles prirent la fuite en poussant des cris; mais Roland poursuivit sa route et entra derrière elles dans le village.

A l'extrémité d'une petite rue, il se trouva face à face avec un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui, en le voyant, tira un poignard et s'élança sur lui.

Roland voulait mourir, il ouvrit sa poitrine et attendit le coup.

Cette résolution arrêta un instant l'Arabe ; cependant il leva le bras, mais un autre Arabe sauta du haut d'une terrasse voisine et l'arrêta.

C'était sans doute un homme d'une certaine autorité, car d'un geste il écarta le meurtrier et fit signe à Roland de le suivre.

Roland n'avait rien de mieux à faire qu'à obéir. Il suivit son protecteur qui l'emmena chez lui, le laissa se chauffer pendant deux ou trois minutes, après quoi il l'invita à se coucher, lui lia les pieds et les mains, et jeta sur lui une couverture de cheval.

Roland non-seulement n'avait plus aucune force, mais même aucune volonté. Le seul désir qu'il eût et qu'il manifestât, c'était qu'une mort prompte le délivrât de toutes les tortures qu'il croyait encore avoir à souffrir.

Mais à ces signes que l'Arabe comprit, il répondit, au contraire, qu'il ne le tuerait point, et qu'il l'invitait à ne rien craindre.

En effet, le lendemain, au jour, l'Arabe s'approcha de Roland et détacha les cordes qui le liaient.

Roland passa sept jours chez lui. Il ne le laissait pas sortir, mais c'était à bonne intention : quelques hommes du village guettaient Roland pour le tuer.

Le septième jour un homme entra dans le gourbi de l'Arabe, causa quelques instans avec lui, puis à la suite de cette conversation lui donna deux douros.

Roland était vendu moyennant la somme de dix francs. On attendit la nuit, car tant qu'il faisait jour, ni le vendeur ni l'acheteur n'eussent osé faire passer Roland à travers le village.

Mais, la nuit venue, il emmena son prisonnier et le conduisit à sa maison.

Là il lui donna un haïk et un bournous.

Puis il le garda huit jours encore.

Le dixième jour il le conduisit chez un de ses parens, qui habitait un village à un jour de marche de Lalla-Magrnia.

La route s'était faite par les montagnes de Nédroma.

Là, Roland fut remis aux Français.

La promesse qu'il avait faite à son patron d'une récompense avait fait naître dans le cœur de cet homme ce projet auquel Roland ne put croire que lorsqu'il se retrouva entre les bras de ses compagnons.

Pendant ce temps, le cercle de la captivité se resserrait pour les malheureux officiers qui avaient survécu.

La consigne devenait de plus en plus sévère. Les prisonniers ne pouvaient faire un pas sans être suivis.

Enfin, monsieur de Cognord obtint la permission d'écrire à sa famille et au général Cavaignac.

Le général Cavaignac reçut sa lettre et lui répondit.

Par cette réponse, monsieur de Cognord apprenait qu'il avait été nommé lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur.

Cette nouvelle lui arriva vers la fin de janvier.

Enfin, après dix-huit mois de captivité, un koggia (grade qui correspond chez nous à celui de fourier) ouvrit des conférences avec le lieutenant-colonel Courby de Cognord et monsieur Morin. Il était chargé de leur demander s'ils voulaient racheter leur liberté au prix de 12,000 douros, c'est-à-dire pour 72 000 francs.

A cette proposition, le colonel répondit que, traitant pour son propre compte et en son propre nom, cette somme était beaucoup trop élevée.

Le koggia se retira en invitant le colonel Courby de Cognord à bien réfléchir, attendu, lui dit-il, que tout officier supérieur qu'il était, il pourrait bien lui arriver, à lui, ce qui était arrivé aux autres.

L'affaire traîna trois semaines ; les Arabes espéraient toujours que monsieur de Cognord céderait, mais celui-ci continua de répondre que, se rachetant lui et ses camarades de ses propres deniers, et non de ceux du gouvernement, il ne pouvait traiter que pour une somme en harmonie avec sa fortune.

Alors les Arabes abaissèrent le chiffre de la rançon à 50,000 francs, puis à 40,000, puis enfin à 36,000.

Ce fut cette dernière somme qui fut acceptée, et ce fut sur cette base qu'eut lieu le traité dont on donna connaissance à don Demetrio Maria de Benito, gouverneur de Mellila, et qui amena la délivrance des prisonniers, délivrance à laquelle nous venions d'assister d'une façon si miraculeuse.

Ainsi s'était accompli pour ces hommes le cercle de leur captivité : partis de Djema-r'Azouat, ils étaient revenus à Djema-r'Azouat.

Ils avaient laissé le capitaine de Géreaux vivant encore sur le champ de bataille de Sidi-Brahim, et après quatorze mois d'absence, ils revenaient au pied du tombeau de leur camarade apprendre sa mort et nous raconter leur captivité.

Ainsi, quatorze mois écoulés, après que cette héroïque défense et cette douloureuse captivité avaient occupé tous les esprits généreux, nous venions, avec les derniers débris de cette immortelle colonne, ramener les vivans sur le tombeau des morts.

Ce tombeau, ou plutôt cet ossuaire, qui enferme les restes de Géreaux et de ses compagnons, leur a été élevé par la piété de la garnison de Djema-r'Azouat.

Ce tombeau est simple, mais d'une belle forme, et tel qu'il convient à un mausolée militaire. Malheureusement quelque savant, envoyé par l'Institut, quelque architecte voyageant pour le gouvernement, viendra un jour aborder comme nous à Djema-r'Azouat, suivra la route que nous avons suivie au fond de cette triste vallée rougeâtre, zébrée de verdure noire, et tout à coup, en débouchant du bois sacré, se trouvera en face de ce tombeau.

Alors il lui viendra l'idée de rattacher son nom inutile et sa réputation inconnue à ce grand événement des guerres modernes ; il présentera un projet grec, fera un plan romain ; le projet sera examiné, le plan reçu, et de notre Europe dévastatrice viendra l'ordre de substituer l'œuvre froide du crayon au travail chaleureux du cœur. Ces pierres saintes, dont chacune a été posée par la main d'un frère, seront dispersées ; ce tombeau sur lequel s'est incliné le vieux drapeau mutilé sera démoli, et une espèce de temple, avec des colonnes corinthiennes, avec un fronton aigu, pâle copie d'un monument élevé il y a trois mille ans, s'élèvera, classique sacrilége, à la place où s'élève aujourd'hui ce tombeau tout palpitant d'un souvenir contemporain.

C'est bien heureux que le Caire ne soit point Paris ; les Pyramides auraient disparu déjà au profit de la Madeleine et de la Bourse.

Nous reprîmes la route de Djema-r'Azouat. Je ne sais rien de triste et de religieux comme ce retour : chacun citait le nom d'un ami perdu ; à chaque pas un officier s'arrêtait et disait à son compagnon :

— Tiens, c'est ici qu'un tel est tombé.

— Oui, répondait l'autre en souriant, pauvre garçon, c'était bien le plus brave et le meilleur de nous tous.

Car, à leurs yeux, des nobles martyrs c'est toujours le meilleur et le plus noble qui tombe.

Et quand on pense qu'il y a en Afrique dix mille officiers, appartenant à nos familles les plus nobles, les plus riches et les plus intelligentes, dont toute l'ambition se renferme

dans ces deux mots : — C'est ici qu'il est tombé ! c'est ici que nous tomberons !

Et quel courage, quelle force ne leur faut-il pas, à ces exilés volontaires, pour lutter contre la surprise, la fièvre, le combat, la chaleur l'été, la pluie l'hiver, l'absence de la patrie toujours !

C'était avec respect que je donnais la main à ces hommes, que je m'appuyais sur leurs bras ; c'était avec étonnement que je les voyais sourire.

Mon Dieu ! me disais-je, quand le bruit de notre Europe vient jusqu'à eux, quand les scandaleux débats de notre Chambre leur sont apportés par les journaux, quand les honteux trafics de nos consciences leur sont révélés par les procès aristocratiques, mon Dieu ! que doivent dire ces hommes au cœur pur, au sang généreux, qui souffrent, qui combattent et meurent pour cette mère gangrenée et vénale, qui tripote des millions dans ses chemins de fer, dans ses emprunts espagnols, dans ses fonds anglais, et qui discute sou à sou les quelques mille livres qu'on lui demande pour donner de meilleur pain aux soldats, un hôpital aux malades, un aumônier aux mourans.

Mon Dieu ! mon Dieu ! fais qu'ils ne maudissent pas la patrie, car cette malédiction lui serait mortelle !

Ils auront maudit la patrie ; car depuis que nous avons écrit ces lignes, il leur est arrivé pis que nous ne craignions.

LE BANQUET.

Notre retour au camp, car la ville ne mérite pas encore le nom de ville, notre retour au camp fit diversion à toutes ces idées ; deux ou trois cents personnes étaient venues au-devant de nous, et nous attendaient à cinq cents pas des lignes.

En notre absence, le dîner avait marché à pas gigantesques : une grande salle de banquet avait été improvisée dans une grange, une tenture tricolore, où pouvait-on l'avoir trouvée ? en garnissait les parois intérieures, des dessins de verdure la festonnaient dans toute sa longueur, l'ornaient dans toute son étendue, et ces dessins étaient formés avec des branches de laurier : les lauriers poussent tout seuls et à chaque pas sur cette noble terre d'Afrique.

Je ne sais rien de plus ingénieux que le soldat en fait d'ornementation. Donnez des sabres, des baïonnettes, des pistolets et des fusils à des architectes et à des décorateurs, ils n'en feront rien autre chose que des fusils, des pistolets, des baïonnettes et des sabres.

Les soldats en feront des lustres, des miroirs, des étoiles ; ils constelleront le plafond, ils diapreront la muraille.

Ils en feront des colonnes, des cariatides, des pilastres.

Et tout cela sera étincelant de lumière.

Lorsque nous entrâmes sous ce hangar, grange le matin, salle de banquet le soir ; lorsque nous vîmes une table de trois cents couverts servie sur cette plage sablonneuse et déserte, nous nous retournâmes cherchant le génie qui avait produit ce prodige, la fée qui avait opéré cette métamorphose.

La plus puissante des fées, c'est la nécessité, cette rude marraine du soldat.

Six heures sonnaient, tous les prisonniers étaient réunis, hors un seul.

Hélas ! un seul parmi tous ces hommes n'était point admis à ce banquet fraternel : il s'était rendu, disait-on, c'était son crime.

En Afrique, on ne se rend pas : on est vainqueur, on est tué ou on est pris.

Or cet homme s'était rendu, cet homme, réservé au conseil de guerre, ne pouvait être du banquet.

On pensait qu'il se brûlerait la cervelle au premier toast que lui porterait le canon dans la cabane abandonnée où on l'avait laissé seul comme un lépreux.

Les moyens lui en avaient été facilités, disait-on, par ses compagnons : une paire de pistolets tout chargés avait été laissée à la portée de sa main.

On croyait, disons plus, on espérait qu'il n'attendrait pas le jugement qui planait sur lui.

Au milieu de la joie universelle, il existait donc une nuance de tristesse.

Ces hommes, juges si rigides en fait d'honneur, pensaient qu'une tache avait été faite à leur honneur.

Qu'auraient donc dit ces hommes de la capitulation de Baylen et de la reddition de Paris ?

On se mit à table.

Les honneurs étaient pour les prisonniers et pour nous.

Le colonel Courby de Cognord était placé à la droite du colonel Mac-Mahon.

J'étais placé à sa gauche.

En face de nous étaient le commandant Bérart et le colonel Tremblay.

Puis Maquet, Boulanger, Giraud, Desbarolles et Alexandre, chacun ayant à droite et à gauche un prisonnier.

Au bout de la table, avec un interprète, dans leurs bournous blancs serré autour du front avec une corde de chameau, étaient les envoyés d'Abd-el-Kader.

La musique du régiment, cachée derrière des draperies, jouait des airs militaires.

On assiste à de pareilles fêtes une fois dans sa vie, par hasard, par fortune, devrais-je dire, mais on ne les décrit pas : ce qui les fait sublimes, c'est l'émotion du moment. Cette émotion, qui pourrait se vanter de la faire revivre dans des cœurs étrangers, après des jours révolus, quand ceux mêmes qui l'ont éprouvée ne la retrouvent plus dans leur cœur qu'à l'état de souvenir !

Seulement, je remerciais Dieu bien sincèrement, ce Dieu qui, dans ma vie d'artiste, me donne à chaque moment plus que je n'eusse osé lui demander lorsque je mis le pied dans la carrière des espérances ; seulement, dis-je, je remerciais Dieu bien sincèrement d'avoir permis qu'à moi, fils d'un ancien soldat, à moi, soldat de cœur, il m'eût été donné d'assister avec mes amis à une pareille fête.

Ah ! nul d'entre eux, en ce moment, ne regrettait Tétuan, ses bazars, ses minarets et ses mosquées, car un jour passé à Tétuan, et nous arrivions trop tard à Djema-r'Azouat.

Avec le champagne vinrent les toasts au roi, aux princes, aux prisonniers si miraculeusement sauvés, aux morts tombés si glorieusement.

Et à chaque toast retentissait une salve d'artillerie, à laquelle, dans leur étonnement, répondaient les cris des hyènes et des chacals de la montagne.

Puis entre les toasts les récits

Ces récits merveilleux, qui semblent extraits d'Hérodote ou de Xénophon, des récits dont les héros étaient là, riant, chantant, levant leurs verres au plafond.

L'un, à la chasse avec son fusil à deux coups, s'était défendu seul contre six Arabes ; il en avait tué trois, et fait un prisonnier.

L'autre, avec dix hommes, était tombé au milieu d'un douar de douze cents Arabes, et il avait ramené au camp neuf hommes sur dix.

Il me semblait que j'assistais à quelqu'un de ces beaux romans de Cooper mis en action.

Et quelques-uns des hommes qui avaient accompli de ces choses miraculeuses n'avaient pas même la croix, cette distinction qui est d'autant plus difficile à obtenir qu'on l'a plus méritée.

Aux toasts succédèrent les chants, et, disons-le, aux chants les danses.

Les envoyés d'Abd-el-Kader nous regardaient avec leurs grands yeux de velours, ils devaient nous croire insensés.

Nous nous levâmes, l'heure était venue pour nous de prendre congé de ces nouvelles connaissances, dont quelques-unes étaient de vieux amis.

Mais on ne se quitte pas ainsi, sur cette plage d'Afrique, à cinq cents lieues de la mère-patrie.

Des chevaux nous attendaient sur la place et devaient nous conduire jusqu'à la mer.

Le colonel Mac-Mahon, Tremblay, Picault, Léorat et presque tous les officiers voulaient nous accompagner.

Un dernier adieu fut échangé avec la masse des convives ; puis, laissant les chanteurs à leurs chants, les danseurs à leur joie, nous montâmes à cheval et nous nous éloignâmes.

Mais lentement ; c'était à regret, on le comprend bien, que nous quittions cette plage où la trace passagère de nos pas devait être effacée pour toujours par le premier coup de vent rasant le sable.

La conversation était bruyante, animée ; on parlait de la France et de l'Afrique, on entremêlait les souvenirs des deux pays, on serrait d'un lien fraternel Austerlitz et Isly, Marengo et les Pyramides, quand tout à coup on se tut. Nous nous regardâmes, demandant par nos regards la cause de ce silence.

On nous montra la hutte isolée.

— C'est là qu'il est, nous dit-on.

Cet homme qu'on ne nommait pas, cette homme devant la hutte duquel on interrompait les récits de gloire et d'honneur, c'était celui qui s'était rendu.

Les Spartiates n'avaient pas été plus cruels pour le fuyard des Thermopyles.

Après une demi-heure de marche, nous atteignîmes le bord de la mer.

Là, les adieux se renouvelèrent ; les poignées de main devinrent plus tendres, les embrassemens plus étroits.

Il y avait de l'émotion dans les voix les plus fermes, des larmes aux paupières les plus arides.

Nos embarcations nous attendaient, nous y montâmes.

Mais nous nous éloignions pour ainsi dire sans nous séparer. La nuit était belle, la lune magnifique.

Toute notre chaleureuse escorte resta au bord de la mer, nous criant adieu, suivant des yeux le sillon phosphorescent que traçait notre barque dans l'eau.

Et nous, à ces cris, nous répondions par des coups de fusil tirés en l'air.

Enfin, nous atteignîmes le *Véloce*, le *Véloce* tout chauffé, tout prêt à partir, et qui leva l'ancre aussitôt que nous fûmes à bord.

Nous jetâmes un dernier adieu au rivage, et le rivage tout peuplé nous répondit.

Quelque temps encore les éclats de la joie et les sons de la musique militaire parvinrent jusqu'à nous, puis peu à peu le bruit se perdit dans l'éloignement.

Alors il ne nous resta plus que les feux de Djema-r'Azouat s'allongeant dans les moires de l'eau.

Puis peu à peu les feux disparurent à leur tour : nous venions de doubler le cap oriental de la baie.

C'était le 27 novembre 1846.

BIZERTE.

Il avait été décidé que nous ne nous arrêterions pas à Oran ; mais que nous porterions, au contraire, à toute voile et à toute vapeur, l'heureuse nouvelle à Alger.

Pendant toute la journée du 28 et la matinée du 29, nous ne fîmes donc que longer la côte.

Maquet avait manqué se fendre la tête en se heurtant à je ne sais quelle poutre, et restait couché.

Giraud, malade de la peur du mal, ne se hasardait que rarement sur le pont, et ne quittait pas la cabine de Vial.

La société était donc réduite à Alexandre, à Desbarolles et à Boulanger.

Le 29, à neuf heures du matin, le cri Alger ! Alger ! tira Maquet de son lit et Giraud de sa cabine.

Ni Sidi-Ferruch, ni Torre-Chica n'avaient eu cette influence.

La vue d'Alger est merveilleuse : la ville commence à la mer, et gravit tout le versant oriental de la montagne couronnée à son sommet par le fort de l'Empereur, qui s'incline un peu vers la gauche.

Nous doublâmes la jetée, ouvrage titanique fait à main d'homme avec des blocs de béton ; c'est cette jetée qui depuis dix ans est attaquée et défendue chaque année aux chambres.

Les constructions françaises gâtent fort l'aspect oriental d'Alger. A la première vue, c'est une ville européenne : il faut que le regard franchisse le premier plan, tout hérissé de maisons à quatre étages, percées à jour comme des lanternes, et gravisse la montagne jusqu'au second et au troisième plan pour retrouver la vieille ville des deys, la ville africaine.

Encore au milieu de ces maisons aux murailles blanches et percées de rares et étroites ouvertures, voit-on surgir tout à coup une longue bâtisse carrée qui rappelle l'architecture pittoresque de la rue des Lombards ou du faubourg Saint-Denis.

Quelques beaux palmiers, immobiles, découpant leur panache vert sur la chaux des maisons ou sur l'azur du ciel, protestent de leur mieux au nom de la végétation tropicale contre l'envahissement français.

A droite, la mer jusqu'à Montpellier, en sautant par-dessus Majorque.

A gauche, la plaine de la Mitidja s'étendant de la Rassauta au Ben-Afroun.

Derrière nous, le cap Matifou, derrière le cap Matifou, l'Atlas.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, qu'une embarcation partie du port rama vers nous.

On ignorait encore le résultat de la négociation de Mellila.

Nous arrivions les premiers, et notre diligence était récompensée; il était évident que nous allions être vus comme des messagers de nouvelles prospères.

En effet, la sensation fut grande à Alger, surtout dans l'armée; quant aux bourgeois, aux commerçans, aux spéculateurs, ils sont de l'autre côté de la Méditerranée ce qu'ils sont partout.

Quelques-uns nous demandèrent de quels prisonniers nous voulions parler.

Un autre désappointement nous attendait : le maréchal Bugeaud n'était plus à Alger; depuis quelques jours, il était parti pour Oran, emmenant par terre deux ou trois députés qui profitaient de leurs vacances parlementaires pour visiter l'Algérie.

En son absence, le général de Bar commandait la ville.

Notre parti fut bientôt pris : le maréchal Bugeaud devait être absent quinze jours à peu près; comme c'était à lui que nous étions recommandés, je résolus de mettre ces quinze jours à profit, en allant jusqu'à Tunis, et en revenant de Tunis par Bone, Philippeville et Constantine.

Je me présentai donc avec la lettre qui mettait le *Véloce* à ma disposition chez monsieur le général de Bar, lequel me renvoya à monsieur le contre-amiral de Rigodie.

Que madame de Rigodie me permette de mentionner, en passant, une heure charmante passée près d'elle, tandis que le commandant Bérart recevait ses nouvelles instructions à notre endroit.

Comme je le désirais, le *Véloce* me fut entièrement rendu; seulement nous devions faire tout ce qui nous serait possible pour être de retour à Alger vers le 20 ou le 24 décembre.

On ajoutait à notre personnel, et c'était une nouvelle faveur, un ancien ami à nous, connu en France par des poésies charmantes, connu en Algérie par des travaux sérieux, monsieur Ausone de Chancel.

Ce fut cette petite négociation, laquelle remit pour trois semaines à ma disposition la corvette le *Véloce*, qui fut appelée, par le ministre de la marine, *un malentendu*, dans cette fameuse séance de la chambre où je fus appelé *un monsieur*.

Hélas! un de ces hommes à l'insulte facile est mort depuis ce temps; j'ai oublié le nom des deux autres.

Ainsi sommes-nous faits en France : toute récompense nous irrite, tout honneur rendu nous blesse, quand nous ne sommes pas, bien entendu, les objets de cette récompense ou de cet honneur.

Ce bâtiment mis à ma disposition m'a fait plus d'ennemis qu'*Antony* et *Monte-Christo*, ce qui n'est pas peu dire.

En 1823 ou 24, je crois, sir Walter Scott souffrant manifesta le désir de faire un voyage en Italie.

L'amirauté anglaise mit à la disposition de l'auteur d'*Ivanhoë* sa plus belle frégate, et l'Angleterre applaudit, et les deux chambres applaudirent.

Il n'y eut pas jusqu'aux journaux qui ne battissent des mains à l'unisson des deux chambres et de l'Angleterre.

Et c'était bien fait; car, pour la première fois, peut-être, le pavillon aux trois léopards fut salué dans tous les ports de la Méditerranée par les acclamations enthousiastes des peuples.

Ces acclamations étaient-elles pour le pavillon ou pour l'homme de génie qu'il abritait? pour le capitaine inconnu de la frégate, dont je n'ai jamais su le nom, ou pour sir Walter Scott?

Il est vrai que l'on pourra me dire que je ne suis pas sir Walter Scott; mais à ceci je répondrai que c'est le grand malheur des vivans en France de ne pas savoir ce qu'ils sont, tant qu'ils sont vivans.

Enfin, soit faveur, soit justice, le bâtiment me fut donné, et le gouvernement consentit à surcharger pour moi, à l'article charbon de terre, son budget d'une somme de seize mille francs.

Car, il est bon qu'on le sache, ce voyage contre lequel on a tant crié, a coûté seize mille francs au gouvernement.

Juste la moitié de ce qu'il m'a coûté à moi.

Ce premier séjour à Alger ne fut donc qu'une halte, aussi ne m'occuperai-je d'Alger qu'à mon retour.

J'avoue que ce fut avec un grand bonheur que je me retrouvai sur le pont du *Véloce*.

Nous allions donc voir Tunis, la ville de saint Louis.

Nous allions donc voir Carthage, la ville de Didon et d'Annibal.

Il y a un enivrement dans certains noms, il y a un aimant qui attire vers certaines villes; on croit que ce sont des cités fabuleuses, qu'on ne verra jamais, des caprices d'historiens, évanouis avec la pensée qui leur a donné le jour.

J'avais heureusement à bord Virgile, Plutarque et Joinville.

Oh! comme je regrettais ces charmantes néréides qui poussaient le vaisseau d'Énée, comme je regrettais ces outres pleines de vent données par Éole à Ulysse!

Nous longeâmes la côte pendant trois jours; puis, le troisième jour, vers onze heures, apparut à nos yeux une charmante petite ville, bien orientale cette fois, assise au bord de la mer, au fond d'un golfe bleu comme l'eau du Cyrénaïque.

Nous demandâmes le nom de cette ville à Vial.

— Bizerte, nous répondit-il.

A ce mot de Bizerte, la magie opéra : Maquet passa la tête hors de sa cabine :

— Si nous descendions à Bizerte? dit-il.

— Oui, répondit Giraud, opérant la même manœuvre, oui, si nous descendions.

— Capitaine, demandai-je, voyez-vous quelque difficulté à accomplir le désir de ces messieurs, qui est en même temps le mien?

— Aucune, répondit-il.

Aussitôt Vial fit mettre le cap sur Bizerte.

Une heure après, nous jetions l'ancre dans le port.

Il y a deux choses qui rendent l'homme plus capricieux que la femme la plus capricieuse : c'est de voyager en poste ou d'avoir un bâtiment à soi.

Le capitaine ordonna de mettre la yole à la mer, et nous accompagna, comme d'habitude, dans notre nouvelle excursion.

Nous abordâmes devant le consulat français. Nous avions suivi, pour arriver là, une rivière ou plutôt un goulet qui, au-delà du pont unissant un côté de la ville à l'autre, devient un lac magnifique.

De la terrasse du consulat on domine le lac et la ville.

Rien de plus enchanteur que les rives de ce lac, avec ses

grands oiseaux aux ailes de flamme, avec ses marabouts perdus sous des palmiers.

Rien de plus pittoresque que le quai de la ville, avec ses chameaux ruminans et sa population grave qui semble un peuple de fantômes.

L'eau que nous dominions était si pure, qu'à dix pieds de profondeur nous pouvions voir s'agiter les poissons sur leur lit de cailloux et d'algues.

L'un d'eux parut s'approcher de la surface de l'eau, je lui envoyai une balle qui fut une balle perdue.

Mais au bruit du coup de fusil, des volées de canards obscurcirent le ciel, que se mirent à rayer d'une ligne blanche tachetée de rouge une vingtaine de flamans.

Canards et flamans tournoyèrent un instant au-dessus du lac; mais, fidèles à leurs amours, ils s'y abattirent de nouveau.

Cette vue réveilla tous nos instincts de chasseurs. Nous demandâmes au consul un guide, qui nous fut donné à l'instant même. Nous devions faire, en chassant, le tour de la ville, et revenir au bord du lac, où une barque nous attendrait.

Alors, comme d'habitude, la caravane se divisa.

Chancel, Alexandre, Maquet et moi primes nos fusils.

Giraud, Desbarolles et Boulanger prirent leurs crayons.

La ville leur promettait force croquis, la campagne nous annonçait force gibier; nous les laissâmes en ville et gagnâmes la campagne.

Nous sortîmes par une porte taillée dans une haute muraille, dans une muraille où Cohorn et Vauban n'ont jamais rien eu à faire.

Bizerte est fortifiée au dix-neuvième siècle comme l'était Ptolémaïs au douzième.

Nous prîmes à gauche et gravîmes une montagne, au milieu d'un cimetière turc. Des turbans placés à la tête des tombes désignaient celles qui renfermaient des hommes.

Au fur et à mesure que nous montions, la mer se déroulait devant nous, calme, immobile et déserte.

Le *Véloce* était le seul point noir qui tachât son miroir d'azur.

A peine avions-nous fait cent pas, qu'il nous était déjà parti deux vols de perdrix.

Chancel tira, et en tua une. Elle appartenait à une espèce qui se rapproche de notre perdrix rouge.

Le pays paraissait bien cultivé, fertile, et tout parsemé de beaux oliviers au-dessus desquels s'élevaient quelques rares palmiers.

On dirait que ces sauvages habitans du désert reculent devant la civilisation, et gardent leurs ombres pour les oasis du Sahara

De vieux canons rouillés allongeaient leur cou par les embrasures, et nous regardaient du haut des murailles.

La campagne était déserte, on eût dit qu'elle se cultivait toute seule; seulement, parfois, dans un chemin, s'enfonçant, soit à l'orient, soit à l'occident, soit vers Utique, soit vers Hippone, on voyait passer un cavalier au galop, ou un chamelier au pas.

Notre chasse dura deux heures à peu près; en deux heures, nous vîmes cinquante perdrix, nous en tuâmes cinq ou six, et fîmes le tour de la ville.

Les honneurs, non pas de la chasse, mais de l'adresse, furent à Alexandre : au grand étonnement de notre guide, il tua une alouette à balle.

Nous rentrâmes par la porte opposée à celle de notre sortie Une barque nous attendait effectivement; deux matelots du *Véloce* y montèrent, et nous nageâmes vers le centre du lac.

Nous avions laissé sur le quai Maquet et Alexandre, qui se chargeaient de visiter la ville, tandis que nous continuions notre chasse, Chancel et moi.

Presque partout, on voit le fond du lac. Sa plus grande profondeur est de huit ou dix pieds à peine; dans quelques endroits, l'eau est si basse, que deux ou trois fois nous nous ensablâmes.

Je n'ai jamais vu une telle abondance de gibier, et, à l'exception des flamans, un gibier si peu farouche. En un instant, nous tuâmes trois ou quatre canards, deux judelles, et je ne sais combien de bécassines.

Le bateau, en heurtant un pieu que je ne voyais pas, m'envoya piquer une tête par-dessus bord; heureusement l'eau était chaude comme en été, quoique nous fussions au 4 décembre.

Nos amis, qui nous regardaient du haut de la terrasse, ne comprenaient rien à ce caprice qui m'avait pris de sauter au lac tout habillé.

L'accident abrégea notre chasse, nous regagnâmes le consulat; je montai à mon tour sur la terrasse, où je me séchai de mon mieux.

Giraud, Desbarolles et Boulanger vinrent nous y rejoindre. Ils avaient fait force croquis, et avaient laissé Maquet et Alexandre répondant aux avances d'un officier du pays, avec lequel ils étaient en train de prendre le café et de parler la langue Sabir.

Giraud rapportait le portrait du notaire de l'endroit et de son premier clerc.

Le consul eût bien voulu nous garder : les distractions sont rares à Bizerte, et il paraissait ne pas même apprécier celle de la chasse, que nous nous étions donnée avec tant de satisfaction.

A la nuit tombante, nous partîmes. En passant près du quai, la barque recueillit Maquet et Alexandre, qui, devenus les amis de la population, avaient toutes les peines du monde à se soustraire à l'hospitalité des Bizertins, et peut-être des Bizertines.

Tout en regagnant le *Véloce*, nous inscrivîmes cette journée au nombre de nos bonnes journées.

En effet, Bizerte, avec ses rues calmes et voûtées pour la plupart, ses quais garnis de cafés, ses chameaux couchés devant les portes, et sa population se pressant autour de nous, Bizerte nous laissait un charmant souvenir.

Nous regagnâmes le *Véloce* vers les six heures du soir, et à deux heures du matin, par un admirable clair de lune, nous jetions l'ancre devant Tunis.

LA JUSTICE A LA FRANÇAISE ET LA JUSTICE A LA TURQUE.

Le lendemain, nous fûmes réveillés par les détonations du *Véloce*, lequel saluait, au nom du roi de France, et subsidiairement au mien, la ville de Tunis de vingt et un coups de canon.

Je dis la ville de Tunis, attendu qu'au moment où nous entrions à Tunis, le bey entrait à Paris.

Tunis, comme une ville polie qu'elle est, nous rendit notre salut, peut-être avec moins de promptitude et de régularité que nous ne l'avions fait, mais ceci c'était la faute de ses artilleurs et non la sienne.

Nous étions au beau milieu du golfe. A un demi-quart de lieue de nous, une belle frégate se balançait sur l'eau de la rade : c'était le *Montézuma*, commandé par le capitaine Cuneo d'Ornano.

La vue du port était splendide. Quoique nous fussions au 5 décembre, le temps était magnifique. Nous étions ancrés juste en face la Goulette. Devant nous s'étendait une longue et mince jetée, sur laquelle s'allongeait une caravane de mulets et de chameaux. Au-delà de cette jetée, s'étendait le lac; et à l'extrémité du lac, Tunis la blanche, comme l'appellent les Turcs eux-mêmes, montait en amphithéâtre, de manière à ce que les dernières maisons se découpassent sur l'azur du ciel.

A notre gauche, s'élevaient le fort de l'Arsenal et les deux pitons de Bou-Kournein.

A droite, blanchissait la chapelle Saint-Louis, et s'avançait le cap Carthage.

Derrière nous, de l'autre côté de la rade, surgissaient les montagnes de plomb, masses sombres et bronzées, sur lesquelles on n'apercevait pas la moindre trace de végétation.

Notre canonnade avait donné l'éveil, non pas encore à la ville, elle était trop éloignée pour que nous pussions savoir ce qui s'y passait; mais à la Goulette, espèce de fort avancé, de sentinelle perdue, qui reconnaît les vaisseaux au nom de Tunis.

Une barque se détachait de la jetée et venait à nous à force de rames; elle était montée par monsieur Gaspari, notre consul.

Monsieur Gaspari est un homme charmant. Jeté depuis vingt ans de l'autre côté de la Méditerranée, il est la providence des Européens qui viennent, ou pour affaire de commerce, ou par fantaisie, à Tunis. Quant à lui, il s'est fait antiquaire : il vit entre les souvenirs antiques et ceux du moyen-âge, entre Didon et saint Louis, entre Appien et Joinville.

Si pressé que nous fussions d'arriver à Tunis, il y avait quelques formalités à remplir. D'abord, le commandant Bérart devait une visite au commandant d'Ornano, son supérieur. Le *Véloce*, quoique d'une assez belle taille quand il sillonnait solitairement cette grande nappe d'azur qu'on appelle la Méditerranée, le *Véloce* n'était qu'un enfant près du *Montézuma*.

Nous décidâmes donc que l'on commencerait par déjeuner à bord du *Véloce;* puis, deux barques se détacheraient du paquebot : l'une, qui conduirait le commandant Bérart à bord du *Montézuma;* l'autre, qui nous conduirait à la Goulette.

Là, nous attendrions le capitaine en visitant les antiquités de monsieur Gaspari, et en essayant de tirer quelques flamans.

Ces beaux oiseaux, aux ailes rouges, étaient l'objet de mon ambition depuis que je les avais vus, pour la première fois, la veille, sur le lac de Bizerte.

Ils nous annonçaient l'Egypte.

Nous pressâmes le déjeuner tant que nous pûmes; mais tout est réglé à bord d'un bâtiment de guerre, et si nous parvînmes à gagner cinq minutes, c'est beaucoup.

A onze heures, nous mettions le pied dans la barque, qui nous emmenait à la Goulette.

Un quart d'heure après, monsieur Gaspari nous faisait goûter son vin de Champagne, son marasquin de Zara et son rosolio de Florence.

La vue de la Goulette était encore une singulière déception pour nous. Il est impossible de se faire une idée de l'aspect que présente cette population asiatico-européenne, qui encombre les quais de cette avant-ville.

Ce qui nous frappa le plus, ce fut la milice tunisienne.

Le bey est un homme de progrès, comme chacun sait; aussi a-t-il voulu être gardé par une armée à l'instar de la nôtre.

Pour se procurer cette armée, il ne fallait que deux choses : les hommes et les uniformes.

Les hommes, il les avait.

Il ne s'agissait donc que de se procurer les uniformes.

On fit venir de France vingt mille paires de pantalons garance, et vingt mille vestes bleues.

Le tout établi sur une moyenne de cinq pieds quatre pouces, taille ordinaire de l'homme.

Malheureusement, rien n'est plus capricieux que la croissance dans les pays chauds.

Sur les vingt mille soldats qu'il s'agissait de vêtir à la française, il y en avait huit mille à peu près dont la taille s'élevait de six à huit pouces; huit mille dont la taille s'abaissait de cinq pieds deux pouces à cinq pieds; puis enfin quatre mille, et c'étaient ceux-là qui formaient cette fameuse moyenne sur laquelle on avait compté, et qui nageaient entre cinq pieds deux pouces et cinq pieds six pouces.

Il en résulta que huit mille hommes eurent des vestes et des pantalons trop courts.

Que huit mille autres eurent des vestes et des pantalons trop longs.

Et qu'enfin, quatre mille seulement eurent des vestes et des pantalons à peu près convenables.

Chez nous, on eût divisé ces vingt mille hommes en trois corps d'armée.

Celui des pantalons trop courts, celui des pantalons trop longs et celui des pantalons justes. De cette façon, au moins, cela eût ressemblé à un uniforme.

Mais à Tunis on n'y regarde pas de si près.

Il en résulte que l'armée européenne de Son Altesse le bey de Tunis présente l'aspect le plus étrange.

Maintenant, joignez à la différence des tailles la différence des couleurs et des races.

Joignez à cela des calottes rouges à glands de soie, des bournous gris, qui rappellent les souquenilles des malades de l'Hôtel-Dieu, et enfin un instrument ressemblant à un tire-bouchon, pendant de la ceinture jusqu'à moitié des cuisses, instrument dont je n'ai jamais pu deviner la destination, et vous aurez une idée de cette fameuse milice.

Après cette milice, la chose qui me frappa le plus, c'est la quantité de gens que je vis s'agiter sur le port, coiffés de bonnets de coton qu'ils portaient coquettement sur l'extrémité de la tête.

Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir traversé l'Espagne, de Bayonne à Cadix; d'avoir visité le littoral de l'Afrique, de Tanger à Bizerte, pour se retrouver, à cinq cents lieues de la France, au milieu d'une telle quantité de bonnets de coton.

Aussi, comme vous comprenez bien, madame, je m'informai.

Voici l'histoire.

Il y a vingt ans à peu près de cela, sous le règne de l'autre bey, un coup de vent poussa, dans la rade de Tunis, un capitaine marseillais, dont le bâtiment portait à Gibraltar un chargement de bonnets de coton.

A cette époque on payait un droit d'entrée dans le port de Tunis, et ce droit, abandonné au caprice du raïa-marsa, c'est-à-dire du capitaine de la rade, était fort arbitraire.

Le capitaine marseillais se trouva naturellement soumis à cet impôt; le raïa-marsa le fixa naturellement encore à une somme exorbitante.

Les vieux Phocéens sont durs en matière d'impôts : ils n'oublient pas que Marseille, fille de Phocée, sœur de Rome, rivale de Carthage, a refusé de payer impôt à Jules César; or, on paye difficilement à un raïa-marsa ce qu'on a refusé de payer à Jules César.

Il fallut cependant que le pauvre spéculateur s'exécutât : il était sous la patte du lion.

Seulement, tout en y laissant une partie de sa peau, il lui glissa entre les griffes, et courut se jeter aux genoux du bey.

Le bey écouta la plainte du giaour.

Puis lorsqu'il eut écouté la plainte, lorsqu'il se fut assuré que la somme accusée par lui était exacte, il dit :

— Veux-tu qu'on te rende justice à la turque, ou à la française?

Le Marseillais réfléchit longuement, et par une confiance qui faisait honneur à la législation de sa terre natale, il répondit :

— A la française.

— C'est bien, dit le bey, retourne à ton bâtiment et attends.

Le capitaine baisa les babouches de Son Altesse, retourna à son bâtiment et attendit.

Il attendit un mois, deux mois, trois mois.

Au bout de trois mois, trouvant l'attente longue, il descendit à terre, et se tint sur le passage du bey.

Le bey passa.

Le capitaine se jeta à ses pieds.

— Altesse, dit-il, tu m'as oublié?

— Non pas, répondit le bey; tu es le capitaine franc qui est venu se plaindre à moi du raïa-marsa.

— Et à qui vous avez promis justice!

— Oui; mais justice à la française.

— Sans doute.

— Eh bien! de quoi te plains-tu?

— D'attendre inutilement cette justice depuis trois mois.

— Ecoute, dit le bey. Il y a trois ans que ton consul m'a manqué de respect; je me suis plaint depuis trois ans à ton roi, lui demandant justice, et j'attends depuis trois ans; reviens dans trois ans, et nous verrons.

— Diable! dit le capitaine qui commençait à comprendre, et il n'y a pas moyen d'abréger le délai, Altesse?

— Tu as demandé justice à la française.

— Mais si j'eusse demandé justice à la turque?

— C'eût été autre chose, et justice t'eût été faite à l'instant même.

— Est-il encore temps de revenir sur ce que j'ai dit?

— Il est toujours temps de bien faire.

— Justice à la turque alors, Altesse, justice à la turque!

— Alors, suis-moi.

Le capitaine baisa les babouches du bey et le suivit.

Le bey descendit à son palais et fit entrer le capitaine.

— Combien le raïa-marsa a-t-il exigé de toi? demanda-t-il.

— Quinze cents francs.

— Et tu trouves que cette somme est trop forte?

— Altesse, c'est mon humble opinion.

— Trop forte de combien?

— Des deux tiers au moins.

— C'est juste; voici quinze cents piastres qui font juste mille francs.

— Altesse, dit le capitaine, vous êtes la balance de la justice divine.

Et il baisa les babouches du bey.

Puis il s'apprêta à sortir.

— N'as-tu pas d'autre réclamation à me faire? dit le bey l'arrêtant.

— J'en aurais bien une, Altesse, mais je n'ose pas

— Ose.

— Il me semble qu'il me serait dû une indemnité pour le temps que j'ai perdu à attendre le jugement mémorable que tu viens de rendre.

— C'est juste.

— D'autant plus, continua le capitaine enhardi par l'approbation du bey, d'autant plus que j'étais attendu à Gibraltar pour le commencement de l'hiver, que nous voilà arrivés à la fin, et que le temps favorable au débit de ma cargaison sera passé.

— Et de quoi se compose ta cargaison? demanda le bey.

— De bonnets de coton, Altesse.

— Qu'entends-tu par bonnets de coton?

Le capitaine tira de sa poche un spécimen de sa marchandise, et le présenta au bey.

— A quoi sert cet ustensile? demanda celui-ci.

— A mettre sur la tête, répondit le capitaine.

Et joignant l'exemple au précepte, il se coiffa du bonnet en question.

— C'est fort laid, dit le bey.

— Mais c'est très commode, répondit le capitaine.

— Et tu dis que le retard que j'ai apporté à te rendre justice te fait tort?

— Tort de dix mille francs au moins, Altesse.

— Attends.

Le bey appela son secrétaire.

Le secrétaire entra, croisa ses mains sur sa poitrine, et s'inclina jusqu'à terre.

— Mets-toi là et écris, dit le bey.

Le secrétaire obéit.

Le bey dicta quelques lignes auxquelles le capitaine ne comprit absolument rien, attendu que c'était de l'arabe.

Puis lorsque le secrétaire eut fini :

— C'est bien, dit-il; fais proclamer cet amra (1) par la ville.

Le secrétaire croisa ses mains sur sa poitrine, s'inclina jusqu'à terre, et sortit.

— Pardon, dit le capitaine.

— Quoi encore?

— Sans indiscrétion, puis-je demander à Votre Altesse la teneur de cet arrêté?

— Parfaitement; c'est un ordre à tous les juifs de Tunis d'avoir à se coiffer, dans les vingt-quatre heures, d'un bonnet de coton, sous peine d'avoir la tête tranchée.

(1) Décret.

— Ah! tron de l'air! s'écria le capitaine, je comprends.

— Alors, si tu comprends, retourne à ton bâtiment, et tire le meilleur parti de ta marchandise; tu ne tarderas pas à avoir de la pratique.

Le capitaine se précipita aux pieds du bey, baisa ses babouches, et se fit conduire à son bâtiment.

Pendant ce temps, on publiait à son de trompe dans les rues de Tunis l'amra suivant :

« Louange à Dieu, l'unique, auquel retourne toute chose.

» De la part de l'esclave de Dieu glorifié, de celui qui im-
» plore son pardon et son absolution,

» Le mouchir Sidi-Hussein-Bacha, bey de Tunis,

» Fait défense à tout juif, israélite, ou nazaréen, de sor-
» tir dans les rues de Tunis, sans avoir coiffé sa tête infi-
» dèle et maudite d'un bonnet de coton;

» Et ce, sous peine d'avoir la tête tranchée;

» Donnant aux mécréans vingt-quatre heures de délai
» seulement pour se procurer la coiffure susdite.

» A cet ordre toute obéissance est due.

» Ecrit en la date du 20 avril, an 1243 de l'hégire. »

On devine l'effet que produisit une pareille publication dans les rues de Tunis.

Les vingt-cinq mille juifs qui forment la population israélite de la ville se regardèrent épouvantés, en se demandant quelle était cette huitième plaie qui fondait sur le peuple de Dieu.

Les plus savans rabbins furent interrogés, mais aucun d'eux ne se faisait une idée bien exacte de ce que c'était que ce bonnet de coton.

Enfin un gourni, c'est ainsi qu'on appelle les juifs de Livourne, enfin un gourni se rappela avoir vu entrer un jour, dans le port de la susdite ville, un équipage normand orné de ladite coiffure.

C'était déjà quelque chose que de connaître l'objet qu'il fallait se procurer; il restait à savoir où se le procurer.

Douze mille bonnets de coton ne se trouvent pas dans le pas d'un cheval.

Les hommes se tordaient les bras, les femmes s'arrachaient les cheveux, les enfans mangeaient la terre.

Et tous levaient les mains au ciel en criant :

— Dieu d'Israël, toi qui nous a fait tomber la manne, dis-nous où nous trouverons des bonnets de coton.

Au moment où la désolation était la plus grande, où les cris étaient le plus déchirans, un bruit sourd se répandit dans la multitude.

Un bâtiment chargé de bonnets de coton était dans le port.

On s'informa. C'était, disait-on, un trois-mâts marseillais.

Seulement, aurait-il douze mille bonnets de coton à bord? seulement, y aurait-il des bonnets de coton pour tout le monde?

On se précipita vers les barques, on s'entassa comme dans un naufrage, et une véritable flottille couvrit le lac, s'avançant à force de rames vers la rade.

A la Goulette, il y eut encombrement; cinq ou six barques coulèrent; mais comme il n'y a que quatre pieds d'eau dans le lac de Tunis, personne ne se noya.

On franchit le détroit et l'on s'avança vers le trois-mâts la *Notre-Dame-de-la-Garde*.

Le capitaine était sur le pont et attendait.

A l'aide d'une longue-vue il avait vu l'embarquement, la lutte, le naufrage : il avait tout vu.

En moins de dix minutes, il eut trois cents barques autour de lui.

Douze mille voix criaient désespérément :

— Des bonnets de coton! des bonnets de coton!

Le capitaine fit un signe de la main; on comprit qu'il demandait le silence, et l'on se tut.

— Vous demandez des bonnets de coton? dit-il.

— Oui! oui! oui! fut-il répondu de toutes parts.

— C'est très bien, dit le capitaine; mais, vous le savez, messieurs, le bonnet de coton est un objet fort demandé dans ce moment-ci. Je reçois des nouvelles d'Europe qui m'annoncent que le bonnet de coton est à la hausse.

— Nous savons cela, dirent les mêmes voix, nous savons cela, et nous sommes prêts à faire un sacrifice pour en avoir.

— Ecoutez, dit le capitaine, je suis un honnête homme.

Les juifs tremblèrent. C'était ainsi qu'ils commençaient toujours leurs discours quand ils s'apprêtaient à écorcher un chrétien.

— Je ne profiterai pas de la circonstance pour vous rançonner.

Les juifs pâlirent.

— Les bonnets de coton me coûtent quarante sous l'un dans l'autre.

— Allons, ce n'est pas trop cher, murmurèrent les juifs.

— Je me contenterai de gagner cent pour cent, continua le capitaine.

— Hosannah! crièrent les juifs.

— A quatre francs les bonnets de coton! dit le capitaine.

Douze mille bras se tendirent.

— De l'ordre, dit le capitaine; entrez par babord, sortez par tribord.

Chaque juif traversa le pont, reçut un bonnet de coton et versa quatre francs.

Le capitaine encaissa quarante-huit mille francs, dont trente-six mille de bénéfice net.

Les douze mille juifs rentrèrent dans Tunis, enrichis d'un bonnet de coton et appauvris de quatre francs.

Le lendemain, le capitaine se présenta chez le bey.

— Ah! c'est toi, dit le bey.

Le capitaine se prosterna aux pieds du bey et baisa ses babouches.

— Eh bien? demanda le bey.

— Eh bien! Altesse, dit le capitaine, je viens te remercier.

— Tu es satisfait?

— Enchanté!

— Et tu préfères la justice turque à la justice française?

— C'est-à-dire qu'il n'y a pas de comparaison.

— Tu n'es pas au bout.

— Comment! je ne suis pas au bout!

— Non; attends.

Le capitaine attendit. Le mot n'avait plus rien qui l'effrayât.

Le bey appela son secrétaire.

Le secrétaire entra, croisa ses mains sur sa poitrine et s'inclina jusqu'à terre.

— Ecris, dit le bey.

Le secrétaire prit la plume.

Le bey dicta :

« Louange à Dieu, l'unique, auquel retourne toute chose.

» De la part de l'esclave de Dieu glorifié, de celui qui
» implore son pardon et son absolution;

» Le mouchir Sidi-Hussein-Bacha, bey de Tunis,

» Fait, par le présent amra, défense à tout juif de paraître » dans les rues de Tunis avec un bonnet de coton sur la » tête, sous peine d'avoir la tête tranchée ;

» Donne vingt-quatre heures à tout propriétaire d'un » bonnet de coton pour s'en défaire le plus avantageusement » possible.

» A cet ordre toute obéissance est due.

» Ecrit à la date du 21 avril, an 1245 de l'hégire.

» Signé SIDI-HUSSEIN. »

— Comprends-tu? demanda le bey au capitaine.

— Oh ! Altesse, s'écria celui-ci dans l'enthousiasme, vous êtes le plus grand bey qui ait jamais existé !

— En ce cas, retourne à ton bâtiment et attends.

Une demi-heure après, la trompe retentissait dans les rues de Tunis et la population accourait à cet appel inusité.

Au milieu des écouteurs on remarquait les juifs à leur air triomphant et à leur bonnet de coton incliné sur l'oreille.

L'amra fut lu à haute et intelligible voix.

Le premier mouvement des juifs fut de prendre chacun son bonnet de coton et de le jeter au feu.

Cependant, en y réfléchissant, le doyen de la synagogue vit que chacun avait vingt-quatre heures pour se défaire de sa propriété.

Le juif est essentiellement calculateur. Chaque juif calcula que mieux valait perdre moitié et même les trois quarts que de perdre le tout.

Comme ils avaient vingt-quatre heures devant eux, ils commencèrent par faire leur prix avec les bateliers qui, la première fois, avaient profité de la presse pour les voler.

Puis, le prix fait, ils se dirigèrent vers le trois-mâts.

Deux heures après, le trois-mâts était entouré de barques.

— Capitaine! capitaine! crièrent douze mille voix ; à vendre des bonnets de coton ! des bonnets de coton à vendre!

— Peuh ! fit le capitaine.

— Capitaine, c'est d'occasion! capitaine, vous les aurez à bon marché !

— Je reçois une lettre d'Europe, dit le capitaine.

— Eh bien? eh bien?

— Elle annonce une grande baisse sur les bonnets de coton.

— Capitaine, nous perdrons dessus.

— Soit, dit le capitaine. Je vous préviens donc que je ne puis les reprendre qu'à moitié prix.

— A moitié prix, soit.

— Je les ai payés quarante sous. Que ceux qui veulent donner leurs bonnets de coton pour vingt sous entrent par babord et sortent par tribord.

— Oh ! capitaine!

— C'est à prendre ou à laisser.

— Capitaine!

— Holà ! pour appareiller, tout le monde ! cria le capitaine.

— Que faites-vous, capitaine, que faites-vous?

— Eh ! parbleu ! je lève l'ancre.

— Capitaine, à quarante sous.

Le capitaine continua de donner ordre pour appareiller.

— Capitaine, à trente sous.

La grande voile se déroula le long du mât, et l'on entendit crier la chaîne du cabestan.

— Capitaine ! capitaine! nous consentons !

— Stop ! cria le capitaine.

Les juifs montèrent un à un par babord et sortirent par tribord.

Chacun remit son bonnet de coton et reçut vingt sous.

Ils avaient deux fois sauvé leur tête pour la misère de trois francs; ce n'était pas cher.

Quant au capitaine, il était rentré dans sa marchandise, et il lui restait trente-six mille francs de bénéfice net.

Comme il était un homme qui savait vivre, il prit dix-huit mille francs dans son canot, et s'en alla chez le bey.

— Eh bien ? lui demanda le bey.

Le capitaine se prosterna dans la poussière et baisa la babouche du bey.

— Eh bien ! je viens remercier Ton Altesse.

— Es-tu content ?

— Dans l'enthousiasme.

— Regardes-tu l'indemnité comme suffisante?

— Je la regarde comme exagérée. Aussi, je viens offrir à Ton Altesse...

— Quoi?

— La moitié des trente-six mille francs que j'ai réalisés.

— Allons donc ! dit le bey, ne t'ai-je pas promis de te rendre la justice à la turque?

— Sans doute.

— Eh bien! la justice à la turque se rend gratis.

— Tron de l'air ! fit le capitaine : en France, un juge ne se serait point contenté de moitié : il eût pris au moins les trois quarts.

— Voilà où est ton erreur, dit le bey : il eût pris tout.

— Allons, allons, dit le capitaine, je vois que vous connaissez la France aussi bien que moi.

Et il se prosterna dans la poussière pour baiser les babouches du bey; mais celui-ci lui présenta sa main.

Le capitaine revint à son bâtiment avec ses dix-huit mille francs.

Un quart d'heure après, il s'éloignait, toutes voiles dehors. Il avait peur que le bey ne se ravisât.

Les juifs ne connurent jamais la cause de ces deux amras d'une teneur si opposée ; seulement ils comprirent, ce qui était facile à comprendre, que c'était une façon d'impôt qu'il avait plu à leur tout-puissant seigneur de lever sur eux.

Mais cet impôt, tout au contraire des autres, leur avait laissé un doux souvenir.

C'était celui de l'élégante coiffure qu'ils avaient portée pendant vingt-quatre heures, et qu'ils regardaient comme bien préférable à leur bonnet jaune ou à leur turban noir.

Aussi, lors de l'avénement au trône du bey actuel, et l'on sait que tout avénement est une époque de grâces, demandèrent-ils que le bonnet de coton leur fût accordé.

Le bey n'y vit pas d'inconvénient, et comme au contraire c'était un grand partisan du progrès, il autorisa cette gracieuse coiffure, qui est un signe essentiel et typique de la civilisation européenne.

De là ce nombre inouï de bonnets de coton que j'avais remarqués sur les quais de la Goulette.

Aujourd'hui, l'on ne s'adresse plus ni à Manille, ni à Livourne, ni à Gibraltar pour se procurer la marchandise désirée.

Ce sont les vieux Turcs qui tricotent les bonnets de coton.

TUNIS LA BLANCHE.

Vers deux heures, le commandant Bérard arriva avec sa yole, et nous nous mîmes en route vers Tunis, chacun dans notre bateau.

Le passage de la mer au lac, c'est-à-dire le goulet, est large de vingt mètres à peine, et comme le lac est sans profondeur, aucun bâtiment de haut bord n'y peut pénétrer.

L'aspect de ce lac est étrange et ressemble à une autre mer Morte. L'eau en est roussâtre et pernicieuse, dit-on.

De place en place, des piliers, qui s'élèvent d'un pied ou deux au-dessus de l'eau, indiquent le chemin qu'il faut suivre. Sur chacun de ces piliers, triste, silencieux, les ailes repliées, pareil à ces oiseaux qu'on sculpte sur les tombes, se tient un cormoran, qui plonge quand un poisson passe à sa portée, remonte à la surface de l'eau, reprend sa place sur son pilier, et attend, immobile, une nouvelle pêche.

Ce poisson, qui ne fait aucun mal aux oiseaux de mer, est, dit-on, souvent mortel aux Arabes ou aux chrétiens qui ont l'imprudence d'en manger. Cette qualité malfaisante tient à la corruption des eaux du lac, que nous avons déjà signalée.

De temps en temps, d'un point ou de l'autre du lac, se lève un vol de flamans, qui, le cou tendu, et les pattes tendues comme le cou, traversent la plaine humide, en forman une ligne horizontale aussi droite que si elle était tirée avec une règle et un crayon. Un seul point rouge, pareil à un as de carreau, apparaît sur le corps de chaque oiseau, et fait l'effet étrange d'un jeu de cartes auquel on aurait mis des ailes.

Toute cette nappe d'eau, du reste, est couverte de canards, de mouettes, de judelles et de plongeurs, qui s'y ébattent avec la tranquillité des animaux habitant les pays sauvages.

Tout en avançant vers Tunis, qui grandissait à nos yeux, nous croisions de lourds bateaux dont souvent la quille touche le fond du lac, et qu'on ne fait avancer qu'à force de bras et à l'aide de longues perches avec lesquelles les matelots vont chercher un appui à trois pieds sous l'eau.

Après trois heures de traversée, nous touchâmes, à la nuit tombante, à l'extrémité de la jetée.

Cette pointe était couverte d'ouvriers francs, moitié vêtus à l'européenne, moitié vêtus à l'arabe, et coiffés presque tous du bonnet de coton déjà signalé.

Quand nous demandions quels étaient ces hommes, on nous répondait :

— Gourni ! Gourni !

Ce qui voulait dire : Livournais. Gourni signifie Livourne en arabe.

A la pointe de la jetée nous attendait monsieur de Laporte, élève consul à Livourne, faisant en ce moment l'intérim de monsieur de Lago, qui avait accompagné le bey à Paris.

Il avait amené avec lui son cabriolet, attelé de deux chevaux, et conduit par un postillon arabe.

Comme nous ne pouvions monter tous les dix dans le cabriolet de monsieur de Laporte, nous déclarâmes que nous irions à pied jusqu'à la ville, distante d'un quart de lieue à peu près, et qui commençait à éteindre son éclatante blancheur dans les teintes grisâtres de la nuit.

Cette jetée, large, étroite, qui s'avance dans la mer comme un fer de lance, et qui va s'élargissant à mesure qu'on s'avance vers Tunis ; cette jetée était couverte de charpentes et de matériaux de construction.

Avec la nuit, tombant rapide, nous apparut un des caractères distinctifs des villes d'Orient.

Devant nous, derrière nous, les chiens commençaient à se rassembler, chiens hideux et qui n'obéissent à aucun maître, dont l'aspect sauvage tient à la fois du renard et du loup, qui hérissent leur poil, raidissent leur queue et hurlent aux passans.

Ces chiens en troupe nous suivaient, comme curieux de voir des étrangers. Un, entre autres, monté sur le faîte d'un long mur, nous accompagnait en aboyant, faisant mine à chaque instant de vouloir plonger sur nous.

Deux ou trois fois je le mis en joue avec ma carabine. Monsieur de Laporte m'arrêta.

Arrivés aux portes, ils nous quittèrent.

J'avoue que, pour mon compte, je ne fus point fâché d'être débarrassé de l'aboyante escorte.

Un Européen qui se hasarderait, la nuit, sur ce terrain vague qui s'étend des murailles de la ville aux rives du lac, serait infailliblement dévoré.

Nous nous engouffrâmes sous la voûte sombre et tortueuse qui sert d'entrée à Tunis. Elle donne sur une petite place où se tient le marché. En face de cette petite place s'élève une maison à persiennes vertes, la seule maison européenne que j'ai remarquée à Tunis.

C'était l'habitation du consul anglais.

Le consulat français est à cent pas de cette porte.

Nous y entrâmes. Je vis avec bonheur que c'était une maison complétement mauresque.

Je dis avec bonheur, parce que monsieur de Laporte m'avait retenu pour son hôte. Ne pouvant, à son grand regret, nous loger tous, il avait au moins voulu me garder.

Je me laissai faire, enchanté de trouver cette occasion de prendre les mœurs mauresques sur le fait.

En effet, le consulat est à la fois lieu d'asile, tribunal et prison.

Lieu d'asile pour ceux qui s'y réfugient et réclament le protectorat de la France; tribunal pour ceux qui veulent prendre le consul de France pour arbitre, et prison pour ceux qui ont été condamnés par le susdit consul.

Laporte nous fit voir son siége dictatorial.

C'était une espèce de trône, composé de magnifiques peaux de lions. Il avait un lion sous chaque bras, en guise d'appui de fauteuil, une peau de lion derrière le dos, une peau de lion sous les pieds.

Je n'ai rien vu de plus puissamment majestueux que ce trône. On eût dit le boudoir d'Hercule.

Il y avait en ce moment au consulat tout ce que nous pouvions désirer :

Un réfugié dont Laporte avait fait son cuisinier ;

Un prisonnier condamné pour dettes depuis trois jours;

Et une juive qui portait plainte contre son mari.

Laporte nous offrit de commencer par la juive ; il devait le même soir nous faire faire connaissance avec son cuisinier, et il nous réservait le prisonnier pour le lendemain matin.

Nous prîmes place comme auditoire autour du trône; Laporte s'assit dessus. La juive s'avança.

C'était une magnifique créature, au costume tout doré, aux yeux allongés en amandes et encore agrandis par l'artifice du khol. Elle nous regarda avec cet œil effaré dont la douceur sauvage n'appartient qu'aux gazelles et aux femmes d'Orient.

Puis, sans dire un seul mot, elle ôta une de ses pantoufles, se mit à genoux, et présenta à Laporte sa pantoufle retournée.

La chose constituait un grave délit, à ce qu'il paraît. Laporte fit un mouvement de la tête et des lèvres qui voulait dire :

— Diable!

La juive répondit par un autre mouvement qui voulait dire :

— C'est comme cela.

Laporte prit son nom et son adresse, et lui promit que justice serait faite.

La juive se retira fort contente, à ce qu'il nous sembla.

La juive retirée, nous demandâmes à Laporte l'explication de cette pantomime.

Il nous la donna.

Ah! madame, c'est ici que j'aurais besoin de tout le talent épistolaire de madame de Sévigné pour vous raconter la chose dont venait se plaindre la belle juive.

Il n'est point que vous n'ayez lu la Bible, n'est-ce pas?

Oui. Eh bien! vous avez vu qu'autrefois, quand Dieu voulait bien communiquer directement avec les hommes, il envoyait ses anges sur la terre.

Trois de ces messagers divins s'égarèrent un jour dans cette chaîne de collines qui s'étend de Sodôme à Gomorrhe.

Là, ils rencontrèrent des habitans du pays qui leur firent, à ce qu'il paraît, d'étranges propositions, car les trois courriers célestes prirent leur vol aussitôt, et ne se reposèrent qu'au pied du trône de Dieu, où ils s'arrêtèrent tout rougissans.

Dieu leur demanda d'où venait cette rougeur qu'il distinguait à travers les plumes de leurs ailes, dont ils essayaient vainement de se voiler le visage.

Les anges ne savent pas mentir; ils racontèrent ingénument l'insulte qui leur avait été faite.

Dieu fit comme avait fait Laporte.

Les anges répondirent comme avait répondu la juive.

Le lendemain, une pluie de feu dévorait les deux villes maudites.

Malheureusement, madame, tous les habitans ne furent pas dévorés avec leur ville.

Quelques-uns se sauvèrent, et leur race, vous dire comment, je n'en sais rien, leur race se perpétue dans le monde.

Or, quand un mari juif, descendant de ces anciens exilés, fait à sa femme une proposition du genre de celle que les Gomorrhéens firent aux anges, la femme, qui n'a point d'ailes, ne peut reprendre son vol vers Dieu; mais là elle porte plainte, comme vous l'avez vu, par un geste des plus significatifs.

Elle prend sa pantoufle, la montre au consul, puis elle la retourne.

Le consul sait ce que cela veut dire.

Mais, comme il ne peut punir tout une ville du crime d'un seul, il prend l'adresse de cet individu.

Si c'est la première plainte de ce genre à laquelle l'individu donne lieu, il en est quitte pour une admonestation.

Si c'est la seconde, il s'en tire avec une amende.

Mais si c'est la troisième, ma foi! madame, on lui rabat son haut-de-chausses, ni plus ni moins qu'on faisait autrefois à un écolier qui avait mal fait son thème, et on le fouette d'importance.

Hâtons-nous de dire que, quand on a une aussi jolie femme que celle que nous avons vue, et qu'on fait son thème de travers, on mérite d'être fouetté, et même jusqu'au sang.

Après le jugement vint le souper. Celui de Laporte était excellent. On eût dit que notre amphytrion avait étudié comme juge sous Salomon, et comme gourmand sous Carême.

Nous demandâmes à faire nos complimens au cuisinier, et l'on fit venir Taïb.

Taïb reçut nos complimens avec une modestie et une humilité qui nous toucha.

— Comment faites-vous pour avoir une pareille perle à Tunis? demandâmes-nous à Laporte.

— Voici l'histoire, nous dit-il. Taïb était cuisinier d'un des plus grands seigneurs du pays. Je ne sais quelle distraction il commit dans la confection d'une de ses sauces, mais ce que je sais, c'est que son maître l'a condamné à recevoir cinq cents coups de bâton. Au dixième, il a glissé entre les mains des Chaouchs, il a pris sa course et s'est réfugié au consulat français. Du consulat, il fait la nique à son maître; mais, comme il lui reste quatre cent quatre-vingt-dix coups de bâton à recevoir, et qu'il ne craint rien tant que de toucher cet arriéré, il fait des merveilles, de peur qu'il ne me prenne l'envie de le restituer à son ancien patron, par lequel je me fais redemander Taïb toutes les fois que je vois le zèle de Taïb se refroidir.

C'était tout le secret de cet excellent souper que venait de nous donner Laporte.

Le souper achevé, Laporte nous présenta aux commensaux du consulat : c'étaient messieurs Rousseau et Cotelle.

Deux sœurs charmantes, deux Parisiennes de Smyrne, c'est-à-dire joignant toute la grâce asiatique à toute notre coquetterie européenne, nous firent les honneurs de deux jolis petits logemens meublés à la française, où nous passâmes alternativement les heures rapides de notre soirée.

C'étaient les femmes de ces messieurs.

Savez-vous de quoi on parla ce soir-là à Tunis, madame? Ma foi! de bal, de chasse, de Victor Hugo, du Théâtre-Historique, de madame Lehon, de madame de Contade, de nos jolies femmes, de l'Opéra, de Nestor Roqueplan, de vous. Que sais-je? Il nous semblait ne pas avoir quitté Paris, et faire une causerie au coin de notre feu de la rue du Mont-Blanc, ou sous les grands arbres de Monte-Cristo.

La soirée passa vite, et à minuit, nos amis, conduits par un janissaire, se mirent à la recherche de leur hôtel, tandis qu'on me conduisait à ma chambre.

Une fois dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre à un magnifique clair de lune qui illuminait mes carreaux, et cette fois je me retrouvai à Tunis.

Ma fenêtre donnait justement sur une espèce de faubourg, et même dans ses rues je voyais errer ces troupes de chiens hurlans, auxquels nous avions déjà eu affaire en arrivant; seulement la nuit les avait portés au grand complet, et le concert jouissait de toute son harmonie.

Je ne connais que les hyènes et les chacals de Djema-r'Azouat qui puissent rivaliser avec les chiens de Tunis.

Et cependant, le paysage s'étendait au loin calme et majestueux. Un magnifique palmier, immobile au milieu de cette atmosphère sans brise, empanachait une petite mosquée qui faisait le premier plan. Puis, la vue s'étendait sur le lac, de

la surface duquel s'élevait de temps en temps le cri étrange d'un oiseau de marais; à l'extrémité du lac on distinguait comme un nuage La Goulette, puis, au-delà de La Goulette, quelque chose de vague et d'infini qu'on devinait être la mer.

A droite, s'étendait le grand cercle de montagnes qui ferme la baie de Tunis; à gauche se prolongeait le cap de Carthage; cette fois, je l'avoue, j'oubliai encore plus complétement Paris pour Tunis, que je n'avais oublié une heure auparavant Tunis pour Paris.

LE SCHEIK MEDINE.

Le lendemain, il y avait rendez-vous à sept heures au consulat pour courir les rues de Tunis ensemble.

En descendant dans la cour, Laporte nous fit voir son prisonnier.

Il était écroué pour une dette de 50 piastres, 34 francs à peu près.

Il va sans dire que nous payâmes la dette, et qu'il fut à l'instant même rendu à la liberté.

Comme toujours, Boulanger et Giraud avaient tiré de leur côté; où étaient-ils? Personne n'en savait rien, ils avaient pris une espèce de ruffian italien, et ils lui avaient confié leurs personnes.

Laporte avait voulu être notre cicerone, nous nous lançâmes donc à sa suite dans les rues de Tunis.

Les rues n'ont pas de noms, les maisons pas de numéros; quand on a une adresse à donner à quelqu'un, on indique le point en question comme on peut par le voisinage d'un bazar ou d'une mosquée, d'un café ou d'une boutique.

Les Européens ne peuvent pas posséder à Tunis, ils louent; quand aux Maures, ils possèdent par héritage ou par achat. Si l'un d'eux est logé trop petitement et a besoin d'augmenter sa maison d'une chambre, il prend la permission du bey, pose la base d'une arche aux deux côtés de la rue, puis il allonge sa chambre sur l'arche; si dans cette opération il va boucher une fenêtre de l'autre côté de la rue, tant pis pour le propriétaire de la fenêtre.

Une des premières choses qui nous frappa, ce fut de voir sur les murailles des affiches faites à la main (d'imprimerie comme on comprend bien il n'y en a pas à Tunis.)

Ces affiches annonçaient le spectacle du soir.

On jouait *Michel et Christine* et le *Déserteur*.

Notre premier mouvement fut d'entrer en rage : c'était bien la peine de venir à Tunis pour y trouver le Gymnase et l'Opéra-Comique; mais Laporte nous calma en nous demandant notre bienveillance pour ses protégés.

Le spectacle était dirigé par madame Saqui; la troupe qui était chargée de donner aux Tunisiens ce spécimen de notre littérature, était une troupe d'enfans.

La pitié nous prit, comme vous le pensez bien, madame; une troupe de pauvres enfans à six cents lieues de leur pays, à Tunis, c'était à faire venir les larmes aux yeux.

Il y avait représentation le soir même, nous promîmes à Laporte d'y assister, mais à la condition qu'il nous permettrait d'arracher toutes les affiches que nous rencontrerions, à la charge d'indemniser madame Saqui du tort que nous ferions à sa recette.

Ces diables d'affiches nous gâtaient Tunis.

C'est que Tunis est bien une ville turque : seulement le mouvement progressif de l'Islamisme y est arrêté; la religion de Mahomet a fait son œuvre civilisatrice; les Arabes refoulés en Afrique semblent ne plus recevoir de nouveaux élémens d'existence extérieure; or, ils en sont à ce point où chez les peuples la vie intérieure ne suffit plus.

Tunis, la ville de cent cinquante mille âmes à peu près, Tunis s'en va pour ainsi dire en lambeaux, calcinée par un soleil de quarante-cinq degrés; les maisons tombent en poussière, on les étaye encore, mais on ne les rebâtit plus.

Toute maison qui tombe à Tunis est une ruine, et tous les jours on entend dire qu'une nouvelle maison est tombée.

Ces cadavres de maisons, moins habitables que ceux de Pompéi, donnent à la ville un aspect merveilleusement triste, L'Arabe enveloppé dans son bournous, l'Arabe, cette tradition vivante des anciens jours, l'Arabe avec sa figure grave, ses jambes nues, sa longue barbe et son bâton recourbé comme celui des pasteurs antiques, se détache admirablement sur les débris dentelés d'une maison croulante chez nous; dans nos rues populeuses, à la porte de nos boutiques commerçantes, l'Arabe est une anomalie.

Là-bas, couché sur un monceau de pierres écroulées, debout au pied d'un arc de triomphe détruit, assis sur une plage déserte, l'Arabe est dans le cadre qui lui convient, il fait, si l'on peut dire, la solitude plus solitaire, le néant plus mort.

Aussi rien ne peut donner une idée des rues de Tunis : parfois un arbre, un figuier presque toujours, est sorti d'une maison par l'ouverture d'une fenêtre ou par la fente d'une muraille, puis il a étendu ses branches obtenant le passage sans que personne ait jamais eu l'idée de couper une de ses branches, de sorte qu'aujourd'hui la rue est à lui; vingt ou trente ans de possession l'ont fait maître, il faut se courber pour passer; dans les jours d'orage, il secoue, il ébranle la maison nourricière, qui autrefois féconda un de ses pépins, un jour il la renversera d'une dernière secousse, et les débris s'accumuleront sur ce tronc noueux et séculaire qui sortira verdoyant d'un monceau de ruine, où se chauffera le lézard, où glissera la couleuvre.

Après avoir parcouru quelques-unes de ces rues que nous venons d'essayer de décrire, peuplées de femmes mauresques semblables à des spectres, et de femmes juives aux costumes éclatans, nous entrâmes au bazar.

Là nous trouvâmes Giraud et Boulanger prenant leur café sur le rebord d'une petite boutique mauresque avec le propriétaire de laquelle ils avaient déjà fait connaissance.

Ils nous présentèrent au seigneur Moustapha, qui fit aussitôt apporter autant de tasses que nous étions de nouveaux venus; le seigneur Moustapha parlait l'italien ou plutôt la langue franque, de sorte que nous pûmes nous entendre sans interprète.

La moitié de la boutique était déjà éclairée par les soins de Boulanger et de Giraud.

Par une boutique mauresque, il ne faut pas se figurer le moins du monde quelque chose qui ressemble à une boutique française; une boutique mauresque c'est une espèce de four creusé dans la muraille et au rebord duquel se tient le marchand, immobile, les yeux en extase, la pipe à la bouche, un pied chaussé et l'autre nu.

Dans cette position, le marchand maure attend la pratique sans jamais lui parler, la fumée de son hachich, car le plus souvent c'est du hachich qu'il fume et non du tabac, la fumée

de son hachich lui donne de si doux rêves, que c'est presque une douleur pour lui que d'être tiré de ce rêve par l'acheteur.

Aussi, est-ce, tout au contraire de chez nous, l'acheteur qui fait les frais de la conversation.

En tout temps, en Orient, celui qui achète a besoin d'acheter, puisqu'il se dérange pour faire cet achat.

Celui qui vend n'a jamais besoin de vendre.

Aussi le marchand maure sorti de son extase pour dire son prix y rentre aussitôt, c'est à vous de prendre l'objet pour ce prix si vous trouvez le prix approprié à l'objet.

Mais ne lui en offrez ni plus ni moins.

Plus, il regarderait l'offre comme une plaisanterie.

Moins, il la regarderait comme une insulte; bien entendu qu'il ne faut pas confondre le Maure avec le juif.

A côté du Maure, immobile, extatique, inexorable, il y a le Juif.

Le Juif commerçant dans l'âme, le Juif appelant les pratiques, le Juif surfaisant, discutant, diminuant.

Avec le Juif offrez moitié prix, et peut-être serez-vous volé.

Avec le Maure, prenez votre bourse, jetez-la dans sa main et dites : Payez-vous.

Nous étions arrivés à la bonne heure, c'est-à-dire vers midi.

A midi commencent les ventes à la criée.

Il faut avoir entendu une de ces criées pour se faire une idée du sabbat.

Ce que l'on vend à la criée, ce sont des coffres, des bournous, des haïks, des ceintures, des tapis de Smyrne ou de Tripoli.

A deux heures, ce bruit infernal cesse comme par enchantement, la foule s'écoule, les affaires sont faites.

J'achetai un coffre tout en nacre et en écaille, un coffre de cinq pieds de long sur deux de large, véritable coffre des *Mille et une Nuits*. Vous vous rappelez, madame : un de ces coffres à l'aide desquels les sultanes de Bagdad font entrer leurs amans vivans et sortir leurs amans morts.

A Paris, je n'eusse point osé en demander le prix, à Tunis je l'achetai pour trois cent soixante francs.

Puis, j'achetai des tapis de Smyrne et de Tripoli, le tout au dixième de leur valeur en France.

Des Maures criaient des bijoux, il y en avait qui traversaient le bazar avec l'avant-bras tout chargé de chaînes d'or, de crochets à fermer les haïks, de bracelets en sequins, de châtelaines au bout desquelles pendaient des talismans.

Tous ces bijoux étaient des bijoux de hasard vendus au poids.

L'industrie nouvelle est morte, les familles vendent au fur et à mesure de leurs besoins l'héritage de leurs ancêtres.

Pour savoir le prix du bijou qu'on désire acheter, on conduit le marchand à un vérificateur, il y a trois ou quatre vérificateurs dans le bazar. Le vérificateur touche l'or, puis il pèse le bijou, puis il en dit le prix.

Achetez si le bijou vous plaît, quand il sera touché et pesé, car si le vérificateur vous a menti d'un gramme, vous a trompé d'un karat, vous n'avez qu'à porter plainte, et si votre plainte est reconnue juste, le vérificateur aura la tête tranchée

Rien n'est pittoresque comme ce bazar. De ces pauvres petites boutiques qui seraient méprisées chez nous par des marchands d'allumettes chimiques, sortent toutes les étoffes d'Orient, tissus merveilleux, avec leurs broderies d'or, avec leurs fleurs brodées à la main, si fraîches qu'elles semblent écloses pendant la nuit, et tout cela au milieu d'un nuage de fumée odorant, dans une atmosphère de parfums, qu'entretiennent les flacons d'essence de rose, débouchés à tout moment pour servir de prospectus aux acheteurs.

Maintenant, ce qu'il est impossible de rendre, ce que ne sauraient peindre ni plume ni pinceau, c'est l'opposition que présente la quiétude turque ou Mauresque, avec l'agitation juive ; c'est cet encombrement de promeneurs de toutes nations, passant par ces étroites rues du bazar où passent en même temps chevaux, chameaux, ânes, porteurs d'eau, porteurs de charbon ; ce sont enfin les cris en toute langue qui planent au-dessus de cette tour de Babel, qui semble rasée à son premier étage.

Nous ne pouvions nous arracher à la boutique de notre ami Moustapha ; il est vrai que voyant monsieur Laporte au milieu de nous, il avait dérogé à la gravité mauresque, et mettait sens dessus dessous la boutique, dans laquelle nous laissâmes du premier coup quelque chose comme une centaine de louis.

Enfin, je m'arrachai à cette île d'aimant, mais quelques séductions que j'employasse, je ne pus entraîner ni Giraud, ni Boulanger, tout leur paraissait digne du croquis, et les croquis se multipliaient dans leurs albums avec cette merveilleuse rapidité, qui est un des signes caractéristiques du talent.

Quant à moi, j'avais voulu prendre des notes ; mais au bout d'un instant j'y avais renoncé, il eût fallu noter chaque chose nouvelle, car chaque chose nouvelle nous apparaissait avec un caractère d'étrangeté qu'elle devait au jeu ardent de la lumière, au tableau général dans lequel elle était encadrée, à la disposition même de notre esprit autant qu'à sa propre originalité.

Dire par quelle rue nous sortîmes, c'est impossible ; dire quels quartiers nous visitâmes, je ne saurais.

Tout à coup Laporte s'arrêta.

— Ah ! me dit-il, voulez-vous que je vous présente au scheik Médine.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le scheik Médine?

— C'est le scheik de la ville, comme qui dirait le préfet de police, le Delessert de l'endroit.

— Peste ! je le crois bien, le préfet de police d'une ville turque, c'est une admirable connaissance.

— Alors, entrons, nous sommes en face de son tribunal.

Nous franchîmes la porte d'une espèce d'écurie, et nous aperçûmes un magnifique vieillard de soixante-quinze à quatre-vingts ans, assis les jambes croisées sur une espèce d'estrade en pierres couverte de nattes ; il tenait une longue pipe à la main, et à travers des flots de fumée on apercevait, légèrement voilée par la vapeur, sa tête superbe, dont la longue barbe blanche constrastait avec des yeux noirs et veloutés qui semblaient appartenir à un homme de trente ans.

Laporte lui expliqua notre visite, et essaya, chose assez difficile, de lui faire comprendre ce que j'étais ; le mot savant, *Taleb* ne présente pas à un Turc une autre idée, je crois l'avoir déjà dit, que celle d'un homme qui raconte des histoires dans les cafés, avec un encrier passé en guise de poignard à sa ceinture

L'accueil du scheik Médine n'en fut pas moins gracieux : il mit la main sur sa poitrine, s'inclina, me dit que j'étais le bienvenu, fit venir des pipes et du café, nous bûmes, nous fumâmes.

Si je faisais en France, pendant trois jours seulement, à l'endroit de notre tabac de caporal et de notre café à la chicorée, le métier que je fis en Afrique pendant trois mois, le quatrième jour je serais mort.

Nous nous entretînmes de la tranquillité de Tunis. Tunis, s'il faut en croire son scheik Médine, est un ange de douceur; jamais d'assassinats, presque jamais de vols, si ce n'est sur des chrétiens ou sur des juifs, ce qui ne compte pas.

Tandis que nous causions, deux beaux jeunes gens, l'un de vingt-cinq, l'autre de trente ans à peu près, vêtus à la turque, vinrent tour à tour faire leur rapport au scheik, et s'en allèrent.

C'étaient ses deux fils, chargés secondairement de la police, et agissant sous les ordres de leur père.

Je leur fus présenté et recommandé.

Grâce à cette présentation et à cette recommandation, i me fut assuré que je pouvais courir Tunis, la nuit et le jour, sans aucune crainte, à deux conditions cependant.

La première, c'est qu'une fois la nuit venue, je me munirais d'une lanterne.

La seconde, c'est que passé neuf heures du soir je ne sortirais pas de la ville, à cause des chiens, sur lesquels toute l'influence du scheik Médine et de ses deux fils est sans pouvoir aucun.

Après une heure de conversation, je pris congé de mon hôte.

J'avais remarqué, au plafond, une lampe d'une forme charmante; je demandai à Laporte où je trouverais une lampe pareille, Laporte s'en informa au scheik Medine, lequel répondit quelques mots que je ne pus pas comprendre, et dont je ne me fis pas faire la traduction, attendu qu'ils me parurent l'adresse demandée.

A cent pas de cette espèce de palais de justice, je m'arrêtai en extase devant la porte d'un perruquier.

Je n'avais jamais vu si charmante porte; on eût dit en petit une porte de l'Alhambrah de Grenade ou de l'Alcazar de Séville.

Elle était en bois, percée de trois ogives orientales, sculptée avec un fini et une délicatesse qui en faisaient un merveilleux bijou.

La première idée qui me vint c'était d'acheter cette porte.

J'entrai chez le perruquier; il crut que je venais pour me faire tondre, l'occasion lui parut belle; il me présenta un siége, me tendit un miroir d'une main, et prit un rasoir de l'autre.

Mais je lui fis signe que, comme Samson, j'attachais un prix tout particulier à mes cheveux.

De son côté, Laporte lui expliqua que ma visite avait un tout autre but; j'avais remarqué en passant la merveille de menuiserie qui servait de clôture à sa maison, et nous désirions savoir s'il consentirait à s'en défaire.

Le perruquier fut très longtemps à se rendre compte de cette fantaisie, je crois même qu'il ne la comprit jamais parfaitement; cette idée, qu'un homme venait de Paris pour lui acheter la porte de sa boutique, ne lui entrait que fort imparfaitement dans l'esprit.

Aussi refusa-t-il.

Mais il était évident qu'il refusait dans la conviction où il était que je voulais me moquer de lui, quoiqu'il n'y ait pas dans la langue arabe je crois un verbe qui veuille dire se moquer de quelqu'un.

Enfin le caractère diplomatique dont était revêtu Laporte parut donner du sérieux à la proposition.

Dès lors le perruquier réfléchit et demanda quinze cents piastres.

Quinze cents piastres mettaient la porte à mille francs à peu près, ce qui me porte à croire que le perruquier était juif et non pas Arabe.

La somme me parut exorbitante; faite en France, la porte eût coûté cela; achetée là-bas, elle valait cinquante écus.

J'en offris deux cents francs.

Le perruquier nous poussa la marchandise au nez.

J'avais bonne envie de relever le procédé, qui me paraissait leste, mais il s'était formé un grand cercle de naturels du pays autour de nous, lesquels ne paraissaient pas moins étonnés que le perruquier de cette convoitise qui était venue à un giaour pour sa porte.

Le giaour réfléchit donc qu'en cas de conflit il ne serait pas le plus fort. D'ailleurs la porte appartenait incontestablement au perruquier. En refusant de la vendre, il était dans son droit, et ce droit, à la rigueur, pouvait s'étendre jusqu'à nous la pousser au nez.

Après avoir sillonné la ville en tous sens, nous nous retrouvâmes au bazar.

Boulanger et Giraud ne l'avaient pas quitté, ils avaient découvert des choses que je n'avais pas vues au premier coup d'œil.

Un bazar d'armes, où j'achetai pour soixante-cinq francs des pistolets montés en argent.

Une boutique de cuivrerie, où j'achetai, à trente cinq francs la pièce, des aiguières d'une forme charmante.

Une rue où il n'y a que des marchands de pantoufles.

Enfin, une cour carrée, où va s'épancher le trop plein des vessies turques et arabes, et dans laquelle les juifs ne sont pas admis.

Turcs et Arabes accomplissent cet acte, auquel on reconnaît un Parisien dans tous les pays du monde par l'insouciance qu'il y met, avec une gravité tout orientale, et en s'accroupissant comme les femmes, ce qui leur donne un air des plus grotesques.

Au reste, ils obéissent, en prenant cette posture, à un précepte de religion.

Les trois choses que les musulmans nous reprochent, c'est d'embrasser nos chiens, de donner la main aux juifs et de pisser debout.

La contemplation de ces nouveaux objets et l'étude de ce nouvel usage nous retinrent deux heures à peu près.

L'heure du dîner approchait; Laporte nous avait invités à dîner tous; nous rentrâmes au consulat.

Dans la cour je trouvai le fils aîné du scheick Médine; il tenait à la main la lampe que j'avais remarquée chez son père et que l'hospitalier vieillard me priait d'accepter.

Mais ce n'était pas le tout: quatre hommes tenaient la porte du barbier, que le scheik Médine me priait d'accepter aussi.

Ce second cadeau demandait explication.

L'explication était des plus simples.

Le scheik Médine, en sa qualité de chef de la policen s'était informé de la cause de l'attroupement qu'il avait v' de loin à la porte du barbier.

Il avait appris que ce rassemblement était formé par le désir que j'avais montré d'acheter la porte et par l'étonnement que ce désir avait causé à la multitude.

Il avait en outre appris, et le refus que le barbier avait d'abord fait de me la vendre, ensuite le prix exagéré qu'il en avait demandé.

Alors il avait fait enlever la porte, et me l'offrait comme un gage de son amitié particulière.

Puis, pour remplacer la clôture absente, il avait placé devant la boutique du barbier une sentinelle qui devait s'y tenir le jour et la nuit, jusqu'à ce qu'une nouvelle clôture protégeât le mobilier du barbier.

Bien entendu que la sentinelle était payée par le barbier, mesure qui, dans les idées du scheick Médine, devait activer la construction de la nouvelle clôture.

J'eus d'abord presque autant de peine à comprendre l'offre de l'honorable préfet de police de Tunis que le barbier en avait eu à comprendre ma demande d'achat.

Lorsque j'eus compris je fus désespéré.

Alors j'employai toute ma rhétorique pour que le brave jeune homme comprît à son tour qu'il m'était impossible d'accepter un pareil cadeau.

L'idée de la propriété ne pouvait pas plus entrer dans sa tête que dans celle de monsieur Proudhon.

Enfin, je lui expliquai qu'il n'était pas dans les usages français de prendre sans payer, en conséquence de quoi je déclarai qu'il m'était impossible d'accepter la porte, quelque désir que j'eusse eu de la posséder.

Il secoua la tête d'un air qui semblait dire :

— Je croyais la France plus avancée que cela.

Mais, respectant mes scrupules, il me laissa libre de renvoyer la porte à son propriétaire, tout en murmurant tout bas que ce que je faisais était d'un mauvais exemple, et que si de pareilles choses arrivaient souvent, elles déconsidéreraient l'autorité.

Je fis reporter la porte par les quatre hommes qui l'avaient apportée, je leur donnai à chacun une piastre, et j'envoyai un louis au barbier, pour le dédommager de tout le désagrément que lui avait causé l'expression de mon fantasque désir.

Il va sans dire que j'acceptai la lampe.

Mais je remarquai que le fils du scheick Médine avait en me quittant l'air véritablement contrarié.

Il n'en accepta pas moins, en son nom et au nom de son père et de son frère, l'invitation que lui fit Laporte de venir passer la soirée du lendemain au consulat.

LE BEY DU CAMP.

Nous avions décidé que la journée du lendemain serait employée à aller visiter les ruines de Carthage, mais il en fut autrement.

Dans la soirée, le bey du camp, qui gouvernait en l'absence de son cousin parti pour la France, fit appeler Laporte.

Laporte se rendit à l'invitation.

Le bey du camp, selon son habitude, le reçut avec un visage des plus gracieux. La France a de tout temps patronné Tunis, et les Français à Tunis sont non-seulement en pays allié, mais encore en pays ami.

Après les premiers complimens :

— Un bâtiment français est arrivé? demanda le bey.

— Oui, Altesse

— Sais-tu son nom?

— Le *Véloce*.

— Il a salué de vingt et un coups de canon.

— Et tu lui as rendu son salut?

— Certainement, je salue toujours avec plaisir ton pavillon.

Laporte inclina la tête.

— Qui portait-il? demanda le bey.

— Un savant français, répondit Laporte.

— Un savant? répéta le bey.

— Oui, Altesse.

Le bey réfléchit un instant.

— Mais pourquoi est-il venu?

— Je te l'ai dit, pour amener un savant.

— Et que vient faire ce savant?

— Il vient voir Tunis.

— Et il a loué un bâtiment?

— Non, c'est le roi mon maître qui le lui a prêté.

— Le roi ton maître lui a prêté un de ses vaisseaux?

— Oui, Altesse.

— Pourquoi faire?

— Mais je te l'ai dit, pour voir Tunis.

Il était évident que quelque chose demeurait obscur dans l'esprit du bey. Le roi de France prêtant un de ses vaisseaux à un taleb, commettait une action inexplicable à l'esprit du bon musulman.

— Mais, dit-il enfin, c'est donc un savant très fort que ton savant.

— Je le crois bien, répondit en riant Laporte, c'est un savant de la force de deux cent vingt chevaux.

— Alors, je veux le voir, amène-le moi.

— Quand cela, Altesse?

— Demain.

— A quelle heure?

— A midi.

Laporte avait salué, s'était retiré, et tout courant était venu nous annoncer cette grande nouvelle.

Il ne s'agissait donc plus d'aller explorer les ruines de Carthage, mais d'aller faire une visite au bey.

Nous avions heureusement conservé nos habits d'uniforme; nous nous mîmes en grande tenue, culotte courte, épée au côté.

Le bey nous recevait au Bardo, sa résidence de fantaisie.

Le Bardo est situé à une lieue et demie de Tunis à peu près; nous nous y rendîmes en voiture. Il faisait un vent qui ne peut se comparer qu'au mistral. A certains momens, la bise, qui fouettait la capote de notre cabriolet, empêchait le cheval de marcher.

Ce vent chassait une poussière qui nous piquait le visage comme si chaque grain eût été une parcelle de verre pilé.

Bientôt nous aperçûmes le Bardo.

C'est une agglomération de maisons, moitié mauresques, moitié italiennes, qui date de cent cinquante ans à peu près, et qui au premier aspect semble un village bien plus qu'une résidence princière; presque tous les toits sont en terrasse, trois ou quatre seulement se dressent en pointe, au milieu de ceux-ci s'élance la flèche d'un minaret.

En somme, l'extérieur est européen.

Toute une population de marchands grouille autour de ce repaire du lion. Nous y vîmes des tailleurs, des bottiers, des marchands de tabac, des marchands de fruits; sans doute ils sont chargés de nourrir, vêtir, chausser la garnison, les courtisans et le prince lui-même.

Nous fûmes d'abord présentés au garde des sceaux, qui nous attendait dans la première pièce. Il nous fit aussitôt traverser plusieurs chambres, et nous conduisit au bey du camp, qui nous attendait dans ce qu'il appelait pompeusement la chambre française.

Sans doute c'était dans le but de nous faire honneur que le bey nous recevait dans sa chambre préférée, dans celle qu'il regardait comme la plus somptueuse.

La chambre française ressemblait comme deux gouttes d'eau à un café de la banlieue.

La seule partie de l'ameublement dans lequel les habitudes turques eussent prévalu, c'étaient les coussins : la chambre était entourée de sofas, et Son Altesse le bey du camp, accroupi à la turque, paré de tous ses ordres en diamans, nous attendait en fumant.

Cette nouvelle espèce de savant, sans écritoire au côté et avec une douzaine de croix et de plaques sur la poitrine, lui parut étrange ; je ne crus pas m'apercevoir cependant que notre vue eût fait mauvais effet.

Il nous salua en mettant la main sur son cœur, me fit asseoir près de lui, et demanda du café et des pipes.

Puis, ayant donné un temps raisonnable à la réflexion, il me demanda d'où je venais.

Je lui répondis que je venais d'Espagne.

Une fois la glace rompue, les questions se succédèrent.

Qu'avais-je été faire en Espagne ?

Je répondis que j'avais l'honneur d'être connu du roi de France et des princes ; que j'avais le malheur d'être assez mal avec le père, mais que j'avais l'honneur d'être assez bien avec les fils ; qu'un de ces fils, dont il avait entendu parler sans doute, et qui était mort, monsieur le duc d'Orléans, avait plus d'une fois daigné m'appeler son ami ; qu'un autre fils, encore plus connu de lui que le premier, monsieur le duc de Montpensier, avait hérité de l'amitié de son frère pour moi, et m'avait invité à assister à ses noces, qui venaient d'avoir lieu à Madrid ; qu'une fois à Madrid j'avais désiré pousser jusqu'à Alger, et qu'une fois à Alger, je n'avais pas voulu quitter l'Afrique sans avoir fait ma prière sur le tombeau de saint Louis, qui était, il devait le savoir, un grand marabout ; que j'allais partir pour m'acquitter de ce devoir, lorsque j'avais appris qu'il voulait bien me faire l'honneur de m'attendre, et qu'alors je m'étais empressé de lui présenter mes respects.

Tout cela était traduit au bey par son interprète, mais il était facile de voir que l'explication ne le satisfaisait pas complétement : un taleb ami de l'héritier présomptif de la couronne, un taleb invité au mariage d'un prince du sang, un taleb montant un bateau à vapeur de deux cent vingt chevaux et le saluant lui de vingt un coups de canon, qu'à tout hasard il avait rendus, et qu'il avait presque l'air de se reprocher, tout cela était bien nouveau, bien insolite, bien incroyable, et très certainement, sans Laporte, qui approuvait de la tête toutes les assertions que j'avançais, il n'eût pas cru.

Pendant ce temps, on nous apportait des pipes bourrées de latakié, et du café parfumé à la rose.

Cependant le garde des sceaux m'avait adressé la parole à son tour, voyant que le prince était tombé dans des réflexions que lui suggérait sans doute ce que je venais de lui dire, et je répondais de mon mieux, tout en ne perdant pas de vue le bey du camp, lequel avait de son côté entamé une conversation avec Laporte.

Tout à coup je vis son visage s'assombrir, et il poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement

Je le laissai un instant s'abandonner à sa tristesse, puis, profitant d'un moment de silence, et ne devinant pas quel nuage avait pu passer dans l'esprit de notre hôte illustre, je demandai ce qu'avait Son Altesse.

— Son Altesse est très-inquiète, me répondit Laporte.

— Et de quoi ?

— On n'a pas de nouvelles de Son Altesse le bey régnant, parti comme vous le savez pour la France, et comme on a connaissance d'une grande tempête qui vient de bouleverser toute la Méditerrannée, on craint qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Tout à coup un éclair me traversa l'esprit.

En quittant Alger, j'avais emporté un numéro de *la Presse* arrivé le jour même ; en partant le matin pour le Bardo, j'avais pris ce numéro pour le lire en route. Le numéro était resté dans ma poche, mais il me semblait bien que dans le peu de lignes que j'en avais lues il était question du bey de Tunis.

Je tirai vivement le numéro de ma poche.

Je jetai les yeux aux nouvelles diverses, et je lus celle-ci :

» Ce matin le bey de Tunis est arrivé à Paris : Son Altesse, quoique un peu fatiguée du voyage, jouit de la meilleure santé. »

Je passai le journal à Laporte.

Le bey du camp m'avait regardé faire ; la vivacité de nos mouvemens préoccupe toujours les Orientaux, ils ne peuvent rien deviner d'après nos gestes ; nos gestes vont plus vite que leur pensée.

Laporte lut, et d'un mouvement rapide il mit le journal sous les yeux du bey du camp, lui montra les deux lignes du doigt, en les lui traduisant en arabe en même temps.

— Est-ce bien vrai ? demanda le bey qui ne paraissait pas avoir une confiance absolue dans les journaux.

— C'est officiel, dit Laporte.

— Et c'est le savant qui avait ce journal ? demanda encore le bey.

— C'est le savant.

Il se tourna de mon côté, et sa figure prit un air de dignité parfaite.

— Puisque tu es un savant, me dit-il, tu dois savoir une chose.

— Laquelle, Altesse ? demandai-je en m'inclinant.

— C'est que tout messager de bonne nouvelle a droit à une récompense équivalente à la nouvelle qu'il apporte. Ta nouvelle est précieuse, et comme je ne sais rien de plus précieux que l'ordre illustre du Nisham, je t'annonce dès ce moment que mes premières paroles à mon cousin, après avoir salué sa bienvenue, seront pour lui demander de t'accorder cette faveur. Si je pouvais te l'accorder moi-même, je te l'accorderais à l'instant, mais c'est une prérogative du prince régnant. Dis-moi où tu demeures, et si tu tardes seulement d'un mois à rentrer chez toi, tes serviteurs en rentrant attacheront à ton cou un gage de ma reconnaissance.

Je trouvai la chose si bien offerte que je fis comme de la lampe du scheik el Médine.

J'acceptai.

Le garde des sceaux me demanda mon adresse que je lui donnai.

— Et maintenant, me dit le bey, crois-tu que mon cousin reste longtemps à Paris ?

— Altesse, lui répondis-je, quand des visiteurs du rang de ton cousin viennent à Paris, Paris, comme Thèbes, a cent

portes pour les laisser entrer, mais pas une pour les laisser sortir.

Ce compliment était assez oriental, comme on voit.

Sans doute le bey du camp ne trouva rien de plus arabe à me dire que ce que je venais de lui dire moi-même. Aussi me salua-t-il gracieusement.

Je pris le salut pour un congé, je chargeai notre patron de mettre mes respects aux pieds de Son Altesse, je tâchai d'harmonier mon geste avec les paroles de mon interprète, et nous sortîmes reconduits jusqu'à la porte par le garde des sceaux.

Pour en finir avec la promesse du bey, hâtons-nous de dire qu'en rentrant chez moi à Paris, rue de Joubert, je trouvai en effet entre les mains de mon secrétaire le Nisham promis, auquel, je l'avoue, je n'avais jamais cru et auquel surtout je ne songeais plus.

Le bey, le véritable bey, celui dont nous venions de parler, celui qui était en France, est un brave et excellent homme, cela soit dit sans faire aucun tort à celui qui venait de nous recevoir, et que nous trouvâmes d'une courtoisie parfaite.

Disons d'abord un mot de ce dernier, c'est-à-dire du bey du camp.

Il se nomme Sidi-Mohammed, il est cousin du bey actuel et sera son héritier.

L'hérédité est la loi fondamentale de la succession à Tunis ; seulement, comme dans tous les pays turcs, elle est soumise à bon nombre d'accidens, dont un des plus fréquens et des plus graves est l'envoi du cordon.

Son nom de bey du camp lui vient de ce qu'il parcourt la régence deux fois par an avec un petit corps d'armée, pour percevoir les impôts ; ces impôts sont de la dixième partie du revenu. Pendant ses tournées, le bey du camp a, comme le bey véritable, droit de vie et de mort.

Les revenus du bey de Tunis sont à peu près de vingt millions de francs.

— Nous avons dit du bey régnant que c'était un excellent homme et un cœur généreux : lors de l'inondation de la Loire, il donna 50,000 fr. pour les inondés.

Ben Hayat, son chargé d'affaires chez nous, son fermier général là-bas, se trouvait à Paris lors de la tentative d'assassinat de Lecomte sur le roi de France. Ben Hayat, aussitôt qu'il apprit que, par une faveur spéciale de la Providence, le roi avait échappé à ce septième ou huitième assassinat, Ben Hayat envoya 10,000 fr. aux pauvres.

— C'est beaucoup, lui dit quelqu'un.

— On ne compte pas avec Dieu, répondit Ben Hayat.

Un des soldats de cette nouvelle armée de l'organisation de laquelle nous avons dit un mot, fut, après qu'on lui eut rendu la liberté, repris de nouveau et forcé de rentrer au service.

Il alla trouver le bey, ce qui, disons-le en passant, est la chose la plus facile de la terre.

— Altesse, lui dit-il, mon père était riche autrefois, et avait un grand nombre d'esclaves ; parmi ces esclaves, un fut distingué par l'intendant, à cause de sa bonne conduite et la liberté lui fut rendue ; depuis, mon père tomba dans la misère et mourut ; moi qui lui survis, je suis obligé de travailler, et en travaillant du soir au matin, je gagne à peine pour vivre ; si j'avais cet esclave, je le ferais travailler pour moi, et, soulagé par son travail, j'aurais à la fois moins de fatigue et plus d'argent : puis-je reprendre cet esclave ?

— Non, répondit le bey, l'homme une fois rendu par son maître à la liberté doit demeurer libre éternellement.

— Alors, répondit l'ex-soldat, comment se fait-il que toi, qui prêches si bien par la parole, tu prêches si mal par l'exemple ?

Le bey fronça le sourcil ; mais, comprenant qu'il y avait là quelqu'un de ces apologues qui sont la langue de l'Orient, il demanda l'explication de l'allégorie.

Le soldat la lui donna.

— Tu es délivré à tout jamais du service, lui dit le bey, à moins cependant que tu ne veuilles y rentrer comme capitaine.

Le soldat y rentra, et porte au cou à cette heure encore le croissant d'or, insigne de son grade.

Un autre de ses sujets va se plaindre à lui d'une injustice ; cette plainte portait sur un favori du bey.

Le bey, sans écouter le plaignant, lui donne tort.

Aussitôt le plaignant se met en prière.

— Que demandes-tu au prophète ? s'informe le bey.

— Qu'il te juge comme tu m'as jugé, répond le plaignant.

— Redis ta plainte, peut-être ai-je mal compris.

Le plaignant redit sa plainte, et cette fois le bey lui donne raison.

Ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne connaît cependant l'histoire de ce Macédonien qui en appelait de Philippe endormi à Philippe éveillé.

Un homme de la plaine l'attend sur la route et se jette à ses pieds.

— Qu'as-tu et que veux-tu ? demande le bey.

— Hélas, Altesse, il vient de m'arriver un grand malheur.

— Lequel ?

— J'ai une pièce de terre qui confine à la pièce de terre d'un grand seigneur.

— Eh bien ?

— Eh bien ! hier je labourais ma pièce de terre avec mes bœufs, et l'esclave du grand seigneur labourait la sienne avec ses bœufs aussi, quand, en dételant ma charrue, un de mes bœufs à moi fut saisi d'un grand vertige, et, courant sur les bœufs de mon voisin, en tua un d'un coup de corne.

— Après ? demanda le bey.

— Eh bien ! après, dit le paysan, le cadi a décidé que puisque mon bœuf avait tué le bœuf de mon voisin, celui-ci avait le droit de prendre mon bœuf.

— Et le jugement est plein de justice, dit le bey.

— De sorte que tu le confirmes, Altesse ?

— Oui.

— Eh bien ! attends.

— Quoi ? demanda le bey, qui était pressé.

— Je me suis trompé, dit l'homme de la plaine.

— Comment cela ?

— Oui, ta présence auguste m'a troublé ; c'est au contraire le bœuf de mon voisin qui a tué mon bœuf.

— Ah !

— Et le cadi, au lieu de décider que j'avais le droit de prendre le bœuf de mon voisin, a déclaré au contraire qu'il ne me serait accordé aucune indemnité.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que mon voisin, étant un très grand seigneur, était au-dessus de la justice.

— Personne dans mon beylick, dit Sidi-Mohammed, n'est au-dessus de la justice.

— Si fait, Altesse, il y a toi.

— Comment moi ?

— Oui, et c'est ton bœuf qui a tué le mien.

— Alors c'est autre chose, dit le bey, je te donne non-seulement le bœuf, mais l'attelage ; non-seulement l'attelage mais la pièce de terre qu'ils labouraient.

Henri IV n'eût pas fait mieux.

Nous avons dit que le bey avait un excellent cœur ; aussi, comme César, le principal grief qu'on a contre lui, nous ne dirions pas dans ses États, mais dans son conseil, c'est son humanité.

Lorsqu'une condamnation capitale est prononcée par lui, ce qui est chose rare, la fièvre le prend, et il s'éloigne du lieu où l'exécution doit se faire, sentant lui-même que s'il restait aux environs il ne pourrait s'empêcher de faire grâce. aussi les exécutions ne se font-elles plus au Bardo, comme c'était la coutume.

Un mot sur ce qu'étaient ces exécutions jusqu'à l'avénement au trône du bey actuel.

Si le coupable était de race arabe, le bey le renvoyait par un teskeret (ordre-arrêt-firman) au Doulatli, c'est-à-dire au justicier, en invitant celui-ci à faire pendre le condamné. L'exécution était immédiate : le patient était placé sur un âne, la tête tournée du côté de la queue, et devant lui le bourreau marchait en criant :

— Voici un tel, condamné pour tel crime ; que le châtiment qu'il a mérité et qu'il va subir serve d'exemple.

Puis, lorsqu'on l'avait promené ainsi par toute la ville, on le conduisait à une des portes de Tunis nommée Bab-el-Souika.

Arrivé là, on lui passe une corde au cou, on le fait monter sur la porte, on attache l'autre extrémité de la corde à un créneau, et on le lance dans l'espace.

Bien peu d'exécutions s'accomplissent sans que la populace jette des pierres au bourreau : c'est surtout lorsque l'exécuteur appuie ses deux pieds sur les épaules du pendu pour compléter la strangulation que les projectiles partent.

Les Européens en général n'assistent pas aux exécutions, de peur d'avoir leur part d'injures et de pierres.

Au reste, le supplice de la strangulation est peu usité aujourd'hui, on y a substitué la décollation.

Nous avons dit que la strangulation était à peu près tombée en désuétude, et qu'aujourd'hui la décollation lui avait été substituée.

Le dernier coupable qui subit la peine du lacet, peine qu'il ne faut pas confondre avec la pendaison, le lacet étant réservé aux grands seigneurs et la pendaison aux coupables vulgaires, le dernier, disons-nous, qui subit la peine du lacet fut un Géorgien nommé El Chakir. Cette exécution eut lieu vers 1836 ou 1837.

Qu'on nous permette de donner quelques détails sur cette exécution. Nos lecteurs, nous en sommes certain, ne regretteront pas le temps qu'ils consacreront à cette lecture.

El Chakir était un esclave géorgien qui avait été remarqué, pour son intelligence des chiffres, par Ben Hayat, fermier général du bey Hussein, oncle du bey régnant aujourd'hui.

Ben Hayat avait accordé une attention d'autant plus grande aux dispositions arithmétiques d'El Chakir, que les finances de l'État avaient été mises dans le plus grand désordre par le Bach mameluk, chargé de ce département.

El Chakir fut donc mis en avant par Ben Hayat et par plusieurs seigneurs tunisiens que Ben Hayat avait intéressés à la fortune de son protégé.

Les coffres de l'État étaient vides, avons-nous dit, et le crédit du bey dans un état déplorable ; on parlait tout bas de faire banqueroute : ce n'était rien vis-à-vis des juifs et des indigènes du pays, mais c'était grave vis-à-vis du commerce français, auquel il était dû deux millions.

Faire banqueroute à des Nazaréens, à des giaours, c'était chose humiliante pour de fidèles sectateurs du prophète.

Cette pensée alourdissait la tête du bey au moment où Ben Hayat entra chez lui.

— Ton Altesse paraît préoccupée ? demanda Ben Hayat après les premiers complimens d'usage.

Le bey lui expliqua les motifs de sa préoccupation et la honte où le tenaient ces deux millions dus à des infidèles.

— N'est-ce que cela? dit Ben Hayat. Un bey de Tunis doit allumer sa pipe quand il lui plaît avec un billet de deux millions.

Hussein répondit que s'il avait un billet de deux millions il ne s'en servirait point pour allumer sa pipe, mais bien pour s'acquitter envers le commerce européen.

— Ne faut-il que deux millions à Ton Altesse pour mettre ta conscience en repos ? demanda Ben Hayat ; tu les auras demain.

— Et qui me les donnera ?

— Moi.

— Toi ?

— Oui, moi, et voici comment. Je vais t'envoyer 500,000 francs, heureux d'offrir cette bagatelle à mon souverain. Tu feras prévenir trois autres de tes grands de la permission que tu m'as donnée de mettre une portion de ma fortune à ta disposition, et ceux que tu préviendras s'empresseront, j'en suis sûr, de suivre mon exemple.

Le bey remercia Ben Hayat en ouvrant de grands yeux; il ne comprenait pas très-bien.

Comme il est permis à nos lecteurs de n'être pas plus habiles en cette circonstance que le bey Hussein, nous allons en deux mots lui expliquer la politique du Rothschild turc.

Ben Hayat était immensément riche, riche de biens patrimoniaux, riche des courses que faisaient les corsaires avant l'abolition de la piraterie.

Les cinq cent mille francs qu'il offrait ne faisaient pas la dixième partie de sa fortune.

Mais les cinq cent autres mille francs qu'il forçait trois familles de verser à son exemple dans les coffres de l'État, ou ruinaient ces familles rivales, ou tout au moins écornaient vigoureusement leur fortune.

Or un rival ruiné est un rival qui n'est plus à craindre.

Si, d'un autre côté, ces familles refusaient de l'imiter et s'abstenaient de verser la même somme que lui, elles étaient bien autrement ruinées encore, car elles étaient ruinées dans l'esprit du bey.

Le lendemain, à midi, Hussein avait les deux millions.

A une heure, le commerce européen était remboursé, et le bey pouvait passer la tête haute devant ces damnés giaours.

Il n'y avait pas moyen de refuser à un homme qui venait de rendre un pareil service à son seigneur, la première grâce qu'il lui demanderait.

La première grâce que demanda Ben Hayat au bey Hussein fut que son protégé, El Chakir, remplaçât le Bach mameluk.

Cette grâce fut accordée.

En effet, à peine au pouvoir, El Chakir donna sur presque tous les points des preuves d'une intelligence extraordinaire.

Il rétablit les finances, il organisa une armée régulière, la première qu'eût vue s'établir la régence de Tunis.

Nous disons que sur *presque* tous les points il fit preuve d'intelligence.

Sur un seul point il en manqua.

Au lieu de se souvenir, dans la prospérité, de l'homme

auquel il devait sa fortune, il fut ingrat ni plus ni moins que l'eût été un chrétien.

Il en résulta que l'on s'aperçut que El Chakir conspirait avec la Sublime Porte, chose dont on ne se fût peut-être pas aperçu sans son ingratitude.

C'était juste au moment où le sultan menaçait son vassal Hussein d'une expédition contre Tunis.

El Chakir s'apercevait depuis quelques jours d'un refroidissement dans les manières de son gracieux maître; auss se gardait-il bien d'aller au Bardo, et se tenait-il prudemment chez lui, où il était bien sûr qu'on ne viendrait pas le chercher.

Tout à coup la flotte française parut dans les eaux de Tunis. Cette flotte, commandée par l'amiral Lalande, venait donner au bey Hussein, notre allié, l'appui de son pavillon.

Une lettre de Hussein prévint El Chakir que le lendemain l'amiral français serait reçu à midi au Bardo, et l'invita à assister à la réception.

Il était difficile d'échapper à une pareille solennité. El Chakir s'informa près de l'amiral si le rendez-vous était bien réel. La lettre du bey ne disait que l'exacte vérité.

A midi, en effet, El Chakir entrait par une porte et l'amiral Lalande par l'autre.

On fit passer l'amiral Lalande dans une chambre, où on le pria d'attendre.

Au bout d'une heure d'attente, l'amiral Lalande crut que le bey l'avait oublié, et lui fit rafraîchir la mémoire par un boab.

Hussein était un homme bien élevé; il comprit qu'on ne faisait pas attendre ainsi un amiral français sans lui donner une raison.

L'amiral Lalande vit donc entrer son collègue, Assaunah Monali, amiral de la flotte tunisienne, lequel, avec une politesse parfaite, l'invita, au nom de son maître, à prendre patience, son maître terminant en ce moment même *une petite affaire de famille.*

Voyons ce que c'était que cette petite affaire de famille que terminait le bey Hussein.

A peine introduit au Bardo, El Chakir avait vu les portes du palais se refermer derrière lui.

Dès ce moment il avait compris que tout était fini pour lui.

Néanmoins, comme c'était un homme d'un grand courage, aucune altération ne parut sur ses traits.

Il fut introduit dans la chambre du conseil.

Tout le divan y était assemblé.

Il s'avança vers le bey Hussein pour lui adresser le salut d'usage; mais celui-ci lui fit signe de la main de demeurer où il était.

Alors le bey Hussein l'accusa hautement d'avoir conspiré contre lui avec la Sublime Porte, et demanda à tous ceux qui l'entouraient quelle peine méritait un homme coupable d'une pareille ingratitude.

Il va sans dire que tous opinèrent pour la mort.

— Qu'il en soit donc ainsi, dit le bey

El Chakir n'essaya pas même de se défendre : il avait vu d'avance qu'il était condamné.

L'ordre de procéder à l'exécution fut donné à l'instant même.

El Chakir se déclara prêt à mourir, mais demanda que trois grâces lui fussent accordées.

La première, de faire sa prière, afin de se réconcilier avec le Seigneur, si le Seigneur avait détourné sa face de lui.

La seconde, de pisser avant l'exécution, afin que sa mort fût exempte d'un incident ridicule qui se présente d'ordinaire dans la strangulation.

La troisième, de savonner lui-même le cordon avec lequel il devait être étranglé, afin que, le cordon glissant convenablement, la strangulation fût plus prompte.

Ces trois grâces lui furent accordées.

Sa prière fut faite avec une durée convenable.

Il sortit entre quatre gardes, et rentra après avoir accompli ce qu'il était allé faire dehors.

Enfin, le cordon qui devait l'étrangler lui ayant été remis, il le savonna avec un soin tout particulier.

— Ne touche pas à la hache, avait dit Charles Ier, s'interrompant de son discours pour faire cette observation importante au bourreau.

Cinq minutes après, le cordon mis en état par lui-même, El Chakir était étranglé.

C'était cette *petite affaire de famille* que terminait le bey Hussein.

Affaire de famille, en effet, puisque El Chakir était son gendre.

El Chakir étranglé, monsieur de Lalande fut introduit.

Avant de mourir, El Chakir avait donné un exemple d'ordre bien remarquable.

Il avait ôté de son doigt un diamant de cent cinquante grains.

Il avait détaché de son cou et de sa poitrine les décorations en diamans qui y étaient suspendues ou attachées.

Il avait fait glisser de son épaule au delà de sa main, un brassard renfermant une douzaine de diamans non montés, de la force de celui qu'il portait au doigt.

Et il avait remis le tout au trésorier du bey.

Il sortit donc du pouvoir comme il y était entré, pauvre et nu.

Nous avons dit que la strangulation était tombée à peu près en désuétude, et qu'aujourd'hui la décollation lui avait succédé.

Disons d'abord comment l'arrêt se rend ; nous dirons ensuite comment il s'exécute.

Le coupable est conduit devant le bey.

L'interrogatoire ne dure jamais que dix minutes, ou un quart d'heure.

L'oncle du bey actuel prétendait que dix minutes ou un quart d'heure lui avaient toujours suffi pour savoir si un homme était coupable ou innocent.

Le bey, convaincu de la culpabilité de l'accusé, se contente de faire un mouvement horizontal avec la main déployée, en prononçant le mot *kiss.*

La chose est comprise.

Les boabs, il sont ordinairement deux (1), s'emparent aussitôt du condamné, et l'emmènent hors du Bardo. Pendant la sortie du palais, toute cette population de marchands dont nous avons parlé se précipite sur le patient, et tâche d'attraper un morceau de son bournous, de son cafetan ou de ses culottes, chaque relique de ce genre équivalant dans leurs idées à un bout de corde de pendu, c'est-à-dire devant porter bonheur à celui qui la conserve soigneusement.

Il en résulte que le condamné sort du Bardo à peu près nu.

Arrivé au lieu de l'exécution, on bande les yeux au patient, on le fait mettre à genoux, et on l'invite à dire sa prière.

A un signe du boab, son aide pique de son poignard le

(1) boabs sont bourreaux au besoin.

condamné au côté droit. Par un mouvement naturel, celui-ci incline aussitôt la tête sur l'épaule droite ; le boab saisit le moment, et d'un coup de yatagan sépare la tête du corps.

Dans une portion de l'Algérie, la peine du talion est encore adoptée. Cependant elle s'exécute rarement, surtout quand les parens de la victime sont pauvres. Ils acceptent alors ce qu'on appellent le *Dia*, c'est-à-dire l'échange, laissant à Dieu le soin de punir le coupable dans l'autre monde, et acceptant le prix du sang dans celui-ci.

Cependant quelque chose de pareil aux vengeances des anciens jours eut lieu à Mascara, en 1838.

Deux enfans de familles ennemies se disputaient dans la rue.

Les deux pères sortent, prennent fait et cause pour les enfans, et se disputent à leur tour.

L'un des deux disputeurs tire son couteau, frappe son adversaire de cinq coups de couteau, et le tue.

On le prend, on le mène chez le cadi, on ouvre le livre de la loi, et on lit ces mots :

« O vous qui croyez, la loi du talion vous a été imposée, à tous les portiers du Bardo, portiers terribles qui deviennent au besoin des bourreaux, l'homme libre pour l'homme libre, l'esclave pour l'esclave, la femme pour la femme. »

En conséquence, le cadi condamne l'assassin à recevoir cinq coups de couteau au même endroit où il les a donnés, et pour qu'il n'y ait pas de fraude il marque les endroits.

Puis il dit au plus proche parent de la victime, qui était son frère :

« La loi te le donne, va le tuer sur la place. »

Le frère emmena le patient, conduit par quatre chiaouchs; puis, arrivé sur la place, il lui donna de sa main cinq coups de couteau aux endroits indiqués.

A chaque coup le patient disait :

— C'est Dieu qui me tue, et non pas toi.

Cette réponse éternelle de la parole au fer exaspéra le frère au point que, voyant qu'au cinquième coup le patient n'était pas mort, il voulut lui en donner un sixième; mais le peuple s'y opposa.

Le patient, percé de cinq coups de couteau, perdant son sang par ses cinq blessures, fut tiré des mains du bourreau amateur, et porté chez monsieur Warnier, officier de santé du consulat, qui reconnut qu'aucune des blessures n'était mortelle.

— Oh ! s'écria le blessé en s'évanouissant, si la médecine des chrétiens me guérit, comme je me vengerai !

Autrefois, à ce triple genre de supplice, il fallait ajouter celui des femmes adultères, que l'on jetait au lac enfermées dans un sac avec un chat, un coq et une vipère.

Monsieur de Lesseps père, étant consul à Tunis, fit autrefois abolir cet usage, et obtint que les pauvres pécheresses fussent purement et simplement déportées à l'île de Kerkennah.

Nous parlerons de cette île en son lieu et place.

Donc, aujourd'hui que le châtiment de la simple déportation est substitué au supplice de la noyade, quand une femme est surprise par son mari en flagrant délit d'adultère, qu'elle est convaincue et condamnée, voici comment les choses se passent :

On les lie sur un âne, le visage tourné vers la queue de l'animal.

On leur attache sur les cuisses un coq et un chat, les exemptant de la vipère, dont la morsure pourrait être mortelle.

On leur barbouille la figure avec du charbon pilé, et on les force à dire de minute en minute :

— Voilà le châtiment qui attend les femmes qui feront comme moi.

Pus on les conduit à l'île de Kerkennah.

Maintenant, puisque nous en sommes à la femme arabe, parlons un peu d'elle.

LA FEMME ARABE.

La femme tient une grande place dans la vie de l'Arabe, et surtout de l'Arabe nomade.

Plus elle se rapproche des villes, et par conséquent de la civilisation turque, plus la femme perd de son importance.

Mahomet, qui avait une connaissance parfaite du peuple qu'il entreprenait de civiliser, Mahomet promit aux véritables croyans un paradis tout sensuel, embelli encore pour ceux qui meurent en combattant les chrétiens : celui-là retrouvera, outre les houris qui sont la récompense de tous, les femmes qu'il aura le plus aimées, ses chevaux les plus favoris, ses chiens les plus fidèles.

Le musulman a le droit d'épouser quatre femmes; quant aux concubines, il en peut prendre autant qu'il peut en nourrir.

L'Arabe peut, en outre, divorcer autant de fois qu'il lui plaît : à Mascara, on avait mémoire d'un homme du Maroc, nommé Sidi-Mohammed-Ben-Abdallah, qui avait quatre vingt dix ans et avait épousé quatre-vingt dix femmes.

Il en avait eu une cinquantaine d'enfans, dont trente-six vivaient encore.

Les femmes arabes sont esclaves de la vie intérieure, et ne sortent jamais que voilées.

Jamais on ne demande à un Arabe des nouvelles de sa femme, ce serait l'insulter.

On lui demande :

— Comment va ta maison, ta tante, ton aïeule?

Mais de sa femme, nous le répétons, pas un mot.

Plus l'Arabe a de femmes, plus il est riche; l'une trait les vaches, les brebis et les chamelles ; l'autre va au bois et à l'eau, pourvoit aux soins de la tente et de la maison; la dernière épousée, et par conséquent la plus chérie, jouit de la vie avec moins de fatigue que les autres, tant que l'amour de son mari fait une exception en sa faveur ; enfin la plus âgée des quatre a l'inspection générale du ménage.

On a dit que la femme arabe n'était point une femme, mais une femelle.

C'est vrai et ce n'est point vrai.

Pour les esprits superficiels qui confondent les races, la femme mauresque, la femme des villes, est une femelle, oui, sauf encore quelques observations. La femme arabe, la femme de la tente, la femme nomade, est une véritable femme.

Occupons-nous d'abord de la femme mauresque, c'est-à-dire de la femelle.

La femme mauresque est en général d'une beauté étrange, mais saisissante.

Elle a le teint blanc et mat comme du lait, les yeux grands et noirs, la taille un peu forte, et disposée à grossir

à mesure qu'elle avance en âge, les bras et les mains charmans, la gorge médiocre.

Comme les femmes du désert, au reste, elles ne conservent que leurs cheveux et ont le reste du corps épilé.

Nous avons dit que la femme mauresque était une femelle, mais une femelle coquette, coquette comme la chatte, comme l'hermine, comme la souris.

En effet, comme elle n'a rien à faire, elle est constamment occupée de sa toilette, qu'elle achève et recommence sans cesse tout en buvant du café, tout en fumant du maggioun.

Cette toilette consiste à peigner leurs cheveux, à peindre leurs paupières, leurs sourcils, leurs ongles, la paume de leurs mains, la plante de leurs pieds, et à se mettre des mouches.

Cette toilette est d'autant plus éphémère qu'elles se lavent trois ou quatre fois par jour.

Elles se lissent les cheveux avec des peignes pareils aux nôtres, qu'elles tirent d'Europe, et qui sont les mêmes avec lesquels elles se coiffent.

Ces peignes viennent d'Espagne, à ce que je crois.

Elles se teignent l'épaisseur des paupières avec du khol, c'est-à-dire avec de l'alkifou, des perles brûlées et des lézards et autres animaux cabalistiques réduits en poudre.

Cette poudre est enfermée dans un petit flacon de bois, d'argent ou d'or, selon la fortune de la femme. Une allumette parfaitement arrondie plonge dans cette poudre La femme pince l'allumette avec sa paupière, tire l'allumette de droite à gauche pour l'œil gauche, de gauche à droite pour l'œil droit, et laisse sur l'épaisseur de la paupière une teinture noire qui agrandit l'œil et lui donne un brillant inconnu, et qui a quelque chose de sauvage.

Elles se teignent les sourcils avec de l'encre de la Chine: ils acquièrent ainsi une régularité parfaite : aussi un amant poëte dit-il des sourcils de sa maîtresse :

« Les sourcils de ma bien-aimée sont deux traits de plume tracés d'une main assurée. »

Elles se teignent les ongles, la plante des pieds et la paume des mains avec du hennah; les ongles, la plante des pieds et la paume des mains prennent alors la couleur d'une brique presque noire.

C'est ce qu'il y a de moins beau dans tout cet enluminage.

Quant à l'épilation, elle se fait tous les mois à l'aide d'une pommade que les femmes mauresques composent elles-mêmes, et dans laquelle entrent à grande dose l'orpiment et le savon noir. Lorsque le jour de cette petite opération est venu, elles se frottent avec cette pommade et se mettent au bain; au bout d'une minute le spécifique a opéré, et le poil tombe au simple toucher.

Tant que les femmes maures ou arabes sont jeunes et belles, cette excentricité leur sied à merveille, en leur donnant l'apparence de statues de marbre antique.

La vieillesse et les enfans doivent apporter, comme on le comprend, de grandes modifications dans cette beauté toute particulière.

Leurs vêtemens sont en général une chemise très claire, à travers laquelle on voit le sein : un pantalon large de soie rouge, bleue ou verte, brodé d'or, pantalon qui ne tombe qu'au genou; les jambes restent nues, les pieds sont chaussés de pantoufles de velours brodé, qui chez les femmes au repos sont presque toujours égarées autour d'elles.

Les Mauresques riches se font des coiffures avec des colliers, des bracelets et des pièces d'or. J'ai vu des Mauresques porter sur elles de cette façon deux ou trois cents mahboules (1).

Dépouillées de tous leurs vêtemens, elles conservent, même dans l'intimité la plus tendre et la plus étroite, les ornemens que je viens de dire.

Les femmes d'une fortune médiocre substituent l'argent à l'or.

Les femmes pauvres ont trouvé, à mon avis, une parure qui vaut bien l'or et l'argent.

Elles prennent des boutons d'oranger, les enfilent avec de la soie, et s'en font des parures de tête, des colliers, des bracelets de bras et de jambes.

Au reste, parées d'or, d'argent ou de fleurs d'oranger, les Mauresques sont de véritables cassolettes à parfums.

Il va sans dire qu'arabes ou mauresques, les femmes africaines ne savent ni lire ni écrire, et que les chants qu'elles répètent sont des chants appris par cœur.

Quand nous avons parlé des femmes espagnoles, nous avons consigné chez presque toutes un défaut charmant.

Ce serait une grande injustice de faire le même reproche aux femmes mauresques ou arabes.

Nous retrouverons la femme mauresque dans les *bals* de Constantine et d'Alger.

Passons à la femme arabe, qui ne donne pas de bals.

Autant la vie de la femme des villes est matérielle et animale, autant celle de la femme nomade est immatérielle et poétique.

Celle-là mange à peine quelques dattes, boit rarement quelques gouttes d'eau ; celle-là est tout entière aux plaisirs de l'imagination.

La femme arabe se nourrit donc de poésies, surtout des poésies que son amant fait pour elle, des poésies qu'elle fait pour son amant.

Voici un échantillon de ces poésies.

L'AMANT A SA MAITRESSE.

Tes lèvres sont vermeilles comme le hennah,
Tes dents comme de l'ivoire poli.
Ton cou, c'est un drapeau
Qui se dresse au jour du combat.
Les seins de ta poitrine
Sont comme de l'argent mat.
Ton corps, c'est de la neige,
De la neige qui tombe en sa saison.

Ta taille est comme les minarets d'une ville,
Les minarets de marbre blanc,
Le plus distrait la voit de loin,
La regarde avec des yeux humides.
Quand tu marches, tu ressembles
Au roseau balancé par le vent.
Tes yeux sont la bouche d'un fusil,
Ils assassinent comme la poudre.

LA MAITRESSE A SON AMANT.

Mon bien-aimé, mon cœur t'aime et mes yeux te cherchent Quand le vent vient du côté du Douair que tu habites, mon sommeil s'embellit et je me lève plus heureuse.

J'aime à t'apercevoir! suis-je assise sous ma tente, quand tu passes sur ta jument blanche, Merien, qui porte une selle en fil d'or, de mes yeux glissent deux perles légères. Tu agites ta main pour ton adieu. Mon regard te dit : Quand le retour?

(1) Pièces d'or de la valeur de 3 à 4 fr. En Turquie, la même monnaie se nomme *Pubié*.

Rien de distingué comme le langage de la femme arabe, vivant sans cesse dans le monde des fictions. C'est elle qui entraîne son amant ou son mari aux actes passionnés qui ont fait la réputation de nos chevaliers du moyen âge. L'Arabe du désert est encore l'Arabe du treizième et du quatorzième siècles, c'est-à-dire l'homme des hasardeux tournois et des folles entreprises.

En 1825, quand le bey Hussein commandait la province d'Oran, il vint, pour faire rentrer les impôts, asseoir son camp sur les bords de la Mina.

Un jeune homme de la tribu des Mohal, nommé Hamoud, aimait éperdument une jeune Arabe nommée Yamina. Tout était prêt et convenu pour leur mariage, quand tout à coup, à la vue du camp de Hussein, Yamina déclare à son amant qu'elle ne l'épousera pas si au dîner de ses noces elle ne boit dans la tasse d'argent du bey.

La tasse d'argent est le meuble indispensable du cavalier arabe. Elle a la forme d'un bol auquel on aurait ajouté une anse : à cette anse est attaché un cordonnet rouge ou vert de quatre pieds de long. En traversant une rivière à gué, et même en franchissant un torrent au galop, le cavalier remplit d'eau sa tasse d'argent ; puis, par un mouvement de rotation si rapide que pas une goutte du liquide contenu dans la tasse ne tombe à terre, il rafraîchit ce liquide comme ferait le meilleur alcarazas d'Espagne.

Ceci posé pour les tasses en général, revenons à la tasse du bey Hussein.

Yamina avait donc déclaré à Hamoud qu'elle ne se marierait avec lui que si au repas de ses noces il lui offrait à boire dans la tasse du bey Hussein.

Hamoud ne s'étonna aucunement de ce caprice, qu'il trouva tout naturel, et, la nuit venue, il se déshabilla, du côté de la rivière opposé à celui où était le camp, ne gardant que sa ceinture de course et son moun.

Le moun est un charmant petit couteau arabe à la lame tranchante, au manche incrusté de corail, et avec lequel les Bédouins achèvent de nous couper la tête, comme faisaient nos bourreaux du moyen âge quand l'épée n'avait pas fait son œuvre du premier coup.

Pourquoi Hamoud s'était-il mis nu ? d'abord parce qu'un homme nu à la peau cuivrée ne se distingue pas dans la nuit, ensuite parce que les chiens, explique qui voudra ou qui pourra ce fait de notoriété incontestable chez les Arabes, ensuite parce que les chiens n'aboient pas après un homme nu.

Hamoud se mit donc nu, à l'exception de sa ceinture de course qu'il serra, prit son couteau à la main pour être prêt à l'attaque comme à la défense, traversa la rivière, et, se couchant à plat ventre, rampa comme un serpent entre les bâts, qui d'ordinaire sont placés autour de la tente principale.

Tout à coup un homme sort de cette tente. Hamoud se glisse sous un bât, l'homme vient s'asseoir juste sur le bât qui cache Hamoud, qui reconnaît dans cet homme le chiaouch du bey.

Hamoud retient son souffle, et demeure immobile.

Le chiaouch allume sa pipe, fume sa pipe, et en vide le culot brûlant sur les reins d'Hamoud.

Hamoud, impassible comme un Spartiate, laisse le feu s'éteindre, laisse le chiaouch se lever, laisse son ombre s'éloigner et disparaître, puis, quand elle a disparu, continue son chemin vers la tente du bey.

Là il respire un instant, soulève la tête, s'aperçoit que le bey dort, que tout dort autour du bey, entre en rampant, s'empare de la tasse, et sort en rampant.

Ne dirait-on pas l'aventure de David et de Saül ?

Arrivé de l'autre côté de la rivière, Hamoud se relève et crie :

— Oh ! les Turcs, entrez donc dans la tente du bey Hussein, et demandez-lui ce qu'il a fait de sa tasse d'argent.

Ce mouvement d'orgueil faillit perdre Hamoud.

Les sentinelles s'éveillent, courent à la tente de bey, s'aperçoivent que la tasse est volée, et font à tout hasard feu dans la direction où ils ont entendu la voix.

Hamoud se rhabillait, une balle perdue lui casse la jambe.

La surprise, encore plus que la douleur, lui arrache un cri.

Les Turcs traversent la rivière et trouvent Hamoud étendu dans son sang.

On amène le jeune Arabe devant le bey Hussein, qui lui demande l'explication de ce vol, et surtout de cette témérité.

Alors Hamoud raconte ses amours avec Yamina, et le désir de sa maîtresse de boire dans la tasse du bey.

Le bey donne deux cents douros à Hamoud, lui fait cadeau de la tasse, et, après l'avoir fait panser par son propre chirurgien, le fait reporter chez lui.

Trois mois après, le repas de noces eut lieu, et Yamina, comme elle l'avait désiré, désir qui avait failli coûter si cher au pauvre Hamoud, et Yamina but dans la tasse d'argent du bey Hussein.

La femme arabe, que cette petite anecdote peint assez bien dans ses terribles et poétiques fantaisies, la femme arabe ne s'occupe d'elle-même que pour plaire à son mari, c'est pour son mari qu'elle est coquette.

Il va sans dire que, si elle devient amoureuse d'un autre, c'est vers son amant que se tournent toutes ses pensées ; pour son amant elle s'expose aux plus grands dangers : aussi son amant est-il toujours, à ses yeux du moins, le plus hardi cavalier, le plus intrépide combattant, le plus opiniâtre chasseur.

Au reste, comme la passion chez l'homme est au moins égale à la passion chez la femme, si la femme résiste ou n'aime pas, et si elle résiste c'est qu'elle n'aime pas, l'Arabe s'en venge par le fer : un Arabe amoureux possède l'objet de son amour ou le tue.

Il va sans dire que si le mari est jaloux, la tradition d'Othello, si terrible qu'elle soit, est encore moins terrible que la réalité.

Mais presque toujours la ruse est plus grande encore que la jalousie.

Malgré les sacs de cuir, malgré les coups de poignard, malgré les strangulations, le peuple arabe est de tous les peuples celui où l'adultère est le plus commun.

Souvent l'Arabe est amoureux sans avoir jamais vu l'objet de son amour.

Il en est amoureux sur sa tournure, sur sa réputation de beauté, sur les renseignemens que lui a donnés quelque marchande de bijoux juive qui a vu sans voile la merveille du désert.

Alors l'amant envoie à celle dont il convoite l'amour une adjouza : l'adjouza est l'entremetteuse du Sahara et du Sahel, elle pénètre jusqu'à la jeune fille, et expose la passion de son protégé.

Comme les hommes marchent à visage découvert, les hommes sont connus des femmes. L'adjouza annonce donc à celle qu'elle veut séduire qu'un tel, fils d'un tel, est amoureux d'elle ; que c'est lui, ce chasseur fameux qui a tué un lion ; que c'est lui, ce cavalier hardi qui a dompté tel cheval

réputé indomptable; que c'est lui, cet intrépide combattant qui a tué tant d'ennemis dans la dernière rencontre.

Puis, si l'amant est riche et qu'il l'ait chargée de faire des cadeaux à sa bien-aimée, l'adjouza fait alors briller aux yeux de la jeune fille les colliers, les Kourrals (1), et même l'or monnayé.

Il n'y a pas de honte pour les femmes arabes à recevoir.

Si la femme accepte cet amour, elle a trois façons de donner ses rendez-vous :

A la fontaine,

Sous la tente,

Ou dans l'atouche.

Si c'est à la fontaine, où sont toujours huit ou dix femmes, l'amant vient accompagné de ses meilleurs amis, qui le soutiendront si par hasard son entreprise éveille quelque danger. Alors femmes et amis se comprennent, il forment un cordon de société; les deux amans s'éloignent, et disparaissent derrière les premiers rochers, dans le premier bois, sous les premières broussailles.

Si c'est dans la tente, toujours séparée en deux compartimens, chambre des hommes, chambre des femmes, la maîtresse prévient l'amant de l'heure à laquelle son mari a l'habitude de la renvoyer, et alors, par une nuit obscure, l'amant, toujours accompagné de ses amis, armés comme pour une expédition, se glisse sous la tente entre les piquets, et pénètre au milieu des femmes, qui gardent dans cette circonstance comme dans l'autre le secret le plus religieux.

Si c'est dans l'atouche, on appelle atouché l'espèce de boîte portée à dos de chameaux dans laquelle, pendant les déménagemens, la femme voyage; si c'est dans l'atouche, disons-nous, l'amant donne à un de ses amis son cheval et ses vêtemens; l'ami caracole au loin, et tandis que le mari, trompé par la ressemblance, le suit des yeux, l'amant, caché sous des habits grossiers, se mêle aux serviteurs, s'approche peu à peu de la chamelle qui porte sa maîtresse, et, aidé par elle, profite du premier moment favorable pour se glisser dans l'atouche.

Il va sans dire que les amans surpris ainsi sont tués à l'instant même à coups de fusil et de pistolet.

La femme arabe, du moment où elle aime, ne résiste pas; au contraire, elle va au-devant des désirs de son amant, et concourt à leur accomplissement par tous les moyens qui sont à sa disposition.

Maintenant la femme est-elle vertueuse, ou plutôt n'aime-t-elle pas et refuse-t-elle, l'amant jure par la tête du prophète qu'elle sera à lui ou qu'il la tuera. Ce serment fait, il choisit une nuit pluvieuse, afin que la surveillance soit moins grande; se fait, comme dans ses rendez-vous d'amour, accompagner par ses amis, se glisse sous la tente, tire à sa maîtresse un coup de pistolet à bout portant, la frappe de son poignard, ou lui coupe un sein, le nez ou les oreilles. Au cri poussé par la victime, on s'éveille, on court; mais on arrive toujours trop tard : le meurtrier a disparu.

Quelquefois, au serment prononcé par l'amant et qu'il fait toujours connaître à sa maîtresse, celle-ci répond en le dénonçant à son mari, à ses frères à ses cousins : alors une garde permanente s'organise autour de la personne menacée, alors l'assassinat devient une rencontre, la rencontre une boucherie.

Parfois la femme pousse le romanesque jusqu'à porter son amant à cette extrémité; puis, lorsqu'il paraît, elle lui dit que son refus était pour l'éprouver : elle lui tend les bras, et les projets de vengeance se changent en une nuit d'amour.

La loi ordonne à tout musulman de prendre chaque nuit une de ses femmes près de lui : chaque femme a son tour, et l'oubli de ce devoir conjugal a souvent, dès le lendemain même de la nuit où la femme avait eu à s'en plaindre, amené une demande en divorce.

Au reste, la femme mauresque ou arabe présente cette différence avec la femme européenne, qu'elle admet sans conteste que l'homme lui est supérieur et qu'elle lui doit la soumission; cependant une menace ou même un manque de procédés non mérité amène souvent sa vengeance.

Khadidja, la fille du bey d'Oran, avait un amant nommé Bougrada.

Un jour Bougrada vint chez sa maîtresse et lui donna à entendre que, quoiqu'elle fût fille du bey, elle était à sa disposition, et qu'il pourrait la perdre si la fantaisie lui en prenait.

— Tu as tort de me dire une pareille chose, répondit Khadidja, je ne te crains pas; sache, au contraire, que c'est nous autres femmes qui donnons, quand il nous plaît, ou la vie ou la mort.

— Bah! répondit Bougrada, Dieu seul a ce pouvoir.

A peine avait-il laissé échapper ces mots qu'on entendit dans la galerie supérieure les pas du bey Osman, qui, étant très-gros, marchait lourdement.

Bougrada eut peur : surpris par Osman, il y allait pour lui de la tête; mais Khadidja, sans se troubler, fit cacher son amant dans un grand coffre de nacre et d'écaille qui se trouvait dans sa chambre.

Le bey entra, et comme il cherchait un endroit où s'asseoir, Khadidja lui indiqua le coffre; le bey s'assit dessus, et se mit à causer et à badiner avec sa fille, qu'il aimait beaucoup.

Tout à coup Khadidja changea la conversation, et, montrant à son père un superbe yatagan enfermé dans un fourreau d'or qu'il portait à sa ceinture :

— Est-ce vrai mon père, dit-elle, que votre yatagan coupe le fer?

— Sans doute, répondit celui-ci.

— Je n'en crois rien, fit Khadidja, et je vous donne deux coups, non pas pour couper du fer, mais pour faire sauter le couvercle de mon coffre.

— Je n'en demande qu'un, répondit le bey en se levant et en s'apprêtant à soutenir son défi.

Mais Khadidja arrêta son bras déjà levé.

— Bien, bien, dit-elle en riant, je te crois sur parole, mon père, ne mutile donc pas mon beau coffre qui me vient de Tunis.

Le bey remit son yatagan au fourreau, et, dix minutes après, sortit.

Alors la jeune fille tira Bougrada à demi mort de son coffre, et lui dit :

— O mes yeux! ô mon cœur! sois plus sage désormais, et ne nie plus à l'avenir la toute-puissance des femmes.

---

(1) Bracelets de jambe.

LE MARABOUT DE FATHALLAH.

Il était trois heures quand nous revînmes du Bardo, c'est-à-dire que la journée était trop avancée pour que nous visitassions les ruines de Carthage, mais encore assez longue pour que nous fissions une course au marabout de Sidi-Fathallah.

Disons, en passant, un mot des marabouts en général, puis nous reviendrons au marabout de Sidi-Fathallah en particulier.

Marabout vient du mot arabe *marleoth*, qui veut dire lier, comme religieux vient du mot latin *religare*.

Par extension, le marabout a donné son nom au tombeau qu'on lui consacre, et qui souvent n'est autre chose que l'espèce de tente de pierre qu'il a habitée pendant sa vie.

On appelle donc marabouts ces petites bâtisses à toits ronds dont sont parsemés les environs des villes africaines, et que l'on retrouve quelquefois assez avant dans le désert.

Ces marabouts sont presque toujours un lieu de halte pour les caravanes.

Ces marabouts sont en outre lieu d'asile : quand un condamné se sauve dans un marabout, on n'a pas le droit de l'y tuer ; mais on place des gardes à l'entour pour qu'il n'en puisse sortir ; on lui apporte un pain et une cruche d'eau, et l'on mure la porte.

Le débiteur que l'on veut arrêter pour sa dette y trouve aussi un asile ; mais le créancier a le droit de sceller un anneau dans la muraille, et d'y attacher son débiteur, qui ne gagne à son droit d'asile que d'échanger la prison profane contre une prison sacrée.

Le véritable nom de ces petits monumens est *Khoubbah*, c'est-à-dire mausolée. Mais, comme nous l'avons dit, nous leur conserverons leur nom populaire.

Il y a des marabouts jusque dans le Sahara ; ces marabouts, nous le répétons, sont un lieu de halte pour les caravanes, une auberge gratis et sainte pour les voyageurs égarés.

Les riches y déposent des offrandes de dattes, de galettes, de figues sèches, de farine, etc.

Les pauvres que le hasard y conduit mangent à leur faim ces provisions *de l'amour de Dieu*, c'est ainsi qu'on les appelle.

Mais malheur à celui qui oserait emporter une datte, une figue, un quartier de galette, une pincée de farine ! Il périrait certainement en route.

Voilà pour les marabouts de pierre ; passons aux marabouts de chair.

Le marabout est donc un homme reconnu saint, ou qui a hérité ce titre de ses aïeux. En Afrique, la noblesse religieuse est héréditaire, comme l'était chez nous la noblesse de robe ou d'épée.

On vient consulter un marabout en réputation de dix lieues, de vingt lieues, de cent lieues à la ronde.

On lui demande, chacun selon ses besoins, l'un de la pluie, l'autre du beau temps, celui-ci la faveur du scheik, celui-là l'amour de sa maîtresse.

Il donne des amulettes.

Ces amulettes sont, en général, des versets du Coran, contenant quelques pieuses maximes. Ces maximes sont écrites sur parchemin et forment des carrés ou des losanges fort compliqués,

Elles se portent au cou comme des colliers, aux bras comme des bracelets.

Je me suis fait traduire quelques-unes de ces amulettes ; un de nos marchands arabes portait celle-ci :

» Dieu a permis le commerce, mais a proscrit l'usure.

Notre janissaire portait celle-là, qui me parut étrange au bras d'un janissaire :

» Le mariage est comme une forteresse assiégée : ceux qu sont dehors veulent y entrer, ceux qui sont dedans veulent en sortir. »

Je m'informai si le porteur de l'amulette était marié. L'amulette lui avait porté bonheur, il était resté célibataire.

Un taleb, c'est-à-dire un confrère à moi, dont j'aurai l'honneur d'entretenir plus tard mes lecteurs, me montra celle-ci :

» Si le Coran, au lieu de descendre dans la main de Mahomet, était descendu sur une montagne, vous eussiez vu cette montagne s'affaisser par la crainte du Seigneur. »

J'en ai une moi-même, laquelle m'a été donnée par un de ces saints personnages, lorsqu'il eut su que j'appartenais à la respectable race des savans ; la voici :

» Quand tous les arbres de la terre seraient des plumes, quand la mer serait d'encre et aurait sept fois plus d'étendue, plumes et encre ne suffiraient point à décrire les louanges de Dieu. »

Les marabouts guérissent en outre certaines maladies, rendent fécondes les femmes stériles, font multiplier les bestiaux ; tous ces miracles s'opèrent, les uns par la prière, les autres par l'attouchement.

On fait toujours précéder le nom d'un marabout de quelque valeur du titre *Sidi*, qui veut dire monseigneur ; ainsi on dit Sidi-Fathallah, Sidi-Mohammed, comme on disait au moyen-âge monseigneur saint Pierre, monseigneur saint Paul.

Le plus grand des saints musulmans, celui qui est invoqué le plus souvent et avec le plus d'efficacité, est Sidi-el-Hadji-Abd-el-Kader-el-Djelali, dont le tombeau est à Bagdad, et en l'honneur duquel on retouve des khoubbahs semés dans toute l'Algérie.

Il est particulièrement le patron des aveugles, que j'ai presque toujours entendus demander l'aumône en invoquant son nom.

C'est à Bagdad, dans le tombeau de ce saint, où il avait été conduit par son père, que l'émir Abd-el-Kader a eu la révélation qu'il serait un jour émir des croyans.

Parfois le marabout est en réalité une affreuse canaille ; mais il ne perd rien pour cela de son prestige, la fatalité musulmane explique tout : Dieu l'a voulu ! Dieu a bien *fait ce qu'il a fait ! le secret est écrit chez Dieu !*

Avec ces trois réponses, qu'il a toujours à la bouche, un musulman n'est jamais embarrassé.

Ausone de Chancel, le nouveau compagnon ou plutôt le nouvel ami que nous avions recruté à Alger, me racontait qu'un jour, étant à la chasse au-dessus de Mahelma, et longeant l'Oued-el-Agar, qui est encaissé dans un horrible ravin et qui va se jeter à la mer un peu au-dessus de Zeralda, il se perdit dans ce repaire de panthères et de sangliers ; cherchant alors en endroit élevé d'où il pût dominer le pays, il atteignit quelques gourbis, servant de demeure à une famille arabe ; à quelques pas de ces gourbis s'élevait un

marabout, auquel en effet Chancel se reconnut : c'était celui de Sidi-Mohammed, Mla Oued-el-Agar.

Chancel avait soif, il savait que près de ce marabout coulait une source excellente ; il courut à la source, mais elle était gardée par un serpent : un coup de fusil envoya le serpent garder l'Achéron.

A ce coup de fusil, une négresse apparut, et, apercevant Chancel qui buvait, tandis que le serpent, la tête brisée, achevait de mourir, elle poussa de grandes clameurs ; Chancel lui demanda ce qu'elle avait.

— Ah ! s'écria-t-elle, malheureux giaour, tu as tué l'âme de Sidi-Mohammed !

— Comment cela ?

— Oui, Sidi-Mohammed revient dans le corps de ce serpent.

Chancel était désespéré d'avoir commis un pareil meurtre. Il paya son crime avec un douro ; la négresse ne cria plus, ce que voulait Chancel, mais elle continua de pleurer, ce qui lui était fort indifférent ; et prenant religieusement la couleuvre, elle alla la porter dans l'intérieur du marabout, où elle la coucha sur un lit de fleurs d'oranger.

Cette fontaine que gardait le serpent si malheureusement mis à mort par notre ami, avait pour privilége de guérir les maux d'yeux. Il n'a pas entendu dire que, depuis la mort de son gardien, elle ait perdu de son efficacité.

Le dernier marabout qui est mort à Tunis y était fort vénéré. Il parcourait d'habitude les rues de la ville monté sur un âne très-petit et qui portait des grelots, il fut enterré, le marabout bien entendu, dans la mosquée que Ben-Hayat, le fermier général du bey, le même qui donna 40,000 francs pour les pauvres quand Lecomte échoua dans sa tentative d'assassinat contre le roi Louis-Philippe, a fait bâtir sur le modèle de la Madeleine.

Le bey et tous les grands personnages de la ville suivirent son convoi; sa maison fut vendue 50,000 piastres, son âne 6,000, et son bâton 500.

Dans ce moment-ci, il n'y a d'autre marabout en faveur à Tunis que Sidi-Fathallah, *Dieu ouvre les portes du bonheur.*

C'est celui que nous avions fait le projet de visiter.

Sa spécialité, et c'est sans doute pour cela qu'il a pris le nom de *Dieu ouvre les portes du bonheur*, sa spécialité est de rendre fécondes les femmes stériles.

Le moyen apparent d'arriver à ce but est assez étrange.

A cent pas du petit village qu'il habite est un rocher présentant une pente inclinée, ce rocher a soixante pieds de haut à peu près.

Les femmes qui veulent obtenir de Dieu la faveur de devenir fécondes se laissent glisser vingt-cinq fois du haut du rocher à terre :

Cinq fois sur le ventre,
Cinq fois sur le dos,
Cinq fois sur le côté gauche,
Cinq fois sur le côté droit,
Et cinq fois la tête en bas.

Puis, cette opération accomplie, les glisseuses passent une heure en prière avec le marabout, et, si elles sont jeunes et jolies, il est rare que le charme ne soit pas rompu et qu'elles ne rentrent pas chez elles enceintes.

Cette fois Giraud nous accompagnait dans notre excursion ; il avait à grand'peine laissé Desbarolles, Boulanger, Alexandre, Chancel et Maquet courir les rues de Tunis; Giraud, outre ses dessins, avait ébauché la veille une aventure sur laquelle nous reviendrons ; mais il s'agissait de me rendre service en m'accompagnant, et Giraud, pour me rendre service, aurait envoyé promener toutes les aventures de la terre.

Nous étions dans le cabriolet de Laporte, que le postillon arabe conduisait à la Daumont; en une heure et demie, nous eûmes joint le village.

La première chose qui nous arrêta court fut un charmant café à la porte duquel un arabe se tenait debout, causant avec un autre Arabe assis et fumant : le tableau était tout composé, Giraud prit son album et copia ce Decamps au naturel.

Pendant ce temps nous prenions une tasse de café dans l'intérieur de la maison.

Le dessin de Giraud fini, le cabriolet dételé, le cheval à l'écurie, nous nous acheminâmes à pied vers le rocher miraculeux ; plus nous avancions, plus nous prenions de précautions pour ne pas être vus ; enfin, nous arrivâmes en face de la pierre sainte.

Quatre ou cinq femmes étaient en train de se laisser glisser; une d'elles en était à ses cinq derniers tours, et glissait la tête en bas.

Nous comprîmes alors les précautions que Laporte avait prises pour que nous ne fussions pas vus.

En effet, à peine les pèlerines nous eurent-elles aperçus qu'elles se sauvèrent en poussant de grands cris.

Nous avions commis une espèce de sacrilége ; il s'agissait de tranquilliser ces dames, dont les cris n'étaient pas sans danger, surtout pour des giaours. Laporte leur dépêcha un berger qui gardait ses chèvres aux environs, et qui fut chargé de leur dire que les trois individus qui venaient de les déranger dans leurs dévotions étaient l'un le consul de France, l'autre un grand peintre, le troisième un grand médecin.

On devine que c'était moi le grand médecin.

Les mauresques ne répondirent rien, mais elles cessèrent de crier, ce qui était déjà une demi-victoire.

Puis, au bout d'une ou deux minutes, nous les vîmes apparaître sur un autre point, nous regardant à l'angle d'une maison, ce qui était une victoire complète.

Mais il était évident que, comme des oiseaux qui viennent de s'abattre et qui ont à peine replié leurs ailes, elles allaient s'envoler au premier mouvement que nous ferions.

Aussi ne fîmes-nous aucun mouvement.

Giraud s'assit et commença à dessiner une vue du village, au-dessus des terrasses duquel nous apercevions la mer au loin : nappe d'azur tachée de points blancs.

— Ah ! madame, madame, que les femmes sont bien les mêmes partout ! Quand nos mauresques virent que nous n'avions plus l'air de nous occuper d'elles, elles parurent mourir d'envie de s'occuper de nous.

Elles s'approchèrent peu à peu par un détour, et vinrent regarder par-dessus l'épaule de Giraud.

Leur joie fut grande en reconnaissant la silhouette de leur village, qui commençait à se modeler sur le papier.

Mais cette joie se manifesta par des éclats de rire qui eussent fait honneur à un quadrille de grisettes de la rue de la Harpe, quand elles virent éclore sous le crayon de Giraud le rocher miraculeux, et quand elles se virent elles-mêmes, dans les différentes postures voulues par l'ordonnance, glisser à la surface du rocher.

Jusque-là nos visiteuses étaient demeurées voilées ; mais peu à peu un œil apparut, puis l'autre œil, puis le nez, puis la bouche aux dents de perles, puis tout le visage.

Il y avait trois de nos glisseuses qui étaient charmantes.

La quatrième, qui était une femme de trente ans, était jaune et malade, ses pieds et ses jambes paraissaient enflés.

Laporte lui adressa quelques mots arabes, qui firent fuir ses trois compagnes ; mais elle demeura et répondit.

La pauvre femme avait pris au sérieux ce qu'on lui avait dit de ma science médicale, et elle désirait une consultation.

Je lui pris la main, qu'elle m'abandonna sans résistance ; je lui tâtai le pouls, elle avait la fièvre.

Les trois autres jeunes femmes s'étaient rapprochées pendant la consultation ; cette confiance de leur compagne en moi avait éveillé leur confiance, elles avaient repris leurs rires craintifs, qui semblaient s'échapper malgré elles, et qu'elles paraissaient vouloir étouffer avec leurs mains appuyées sur leur bouche.

La plus jeune des trois rieuses n'avait pas douze ans.

Il était impossible qu'elle fût mariée, on sentait la jeunesse échappant à peine à l'enfance, la fleur encore en bouton.

En effet elle n'était ni en puissance de mari ni même en puissance d'amant.

Elle venait glisser sur le rocher prolifique en amateur.

Peut-être connaissait-elle l'histoire de la vierge Marie et la poétique légende de la colombe.

Je lui demandai sa main à son tour pour voir si elle était malade, elle me la donna en riant.

On voit que ma qualité de médecin me donnait de grands priviléges.

Tout en lui tâtant le pouls, je causais avec elle, par l'entremise de Laporte bien entendu.

Je lui demandai si elle avait des parens, et ce que faisaient ses parens.

Elle était orpheline.

Comment vivait-elle ?

Comme les oiseaux du ciel, de fleurs et de rosée.

Et cependant, toute pauvre que ses réponses me la montraient, elle était proprement vêtue, ses yeux étaient peints, ses ongles étaient peints, et ses lèvres étaient d'un rouge si pur qu'on aurait pu croire qu'elles étaient peintes.

Je lui demandai si elle, qui ne tenait en rien à la terre puisqu'elle n'avait pas de famille, elle voulait venir avec moi.

— Où cela ? me demanda-t-elle.

Je lui montrai la mer.

— Au delà de cette nappe d'eau ?

— Au delà de cette napped'eau, il n'y a rien que le ciel, répondit-elle.

— Il y a une autre terre, lui dis-je, puisque les vaisseaux viennent de ce côté-là.

Elle réfléchit.

— Et que ferai-je au delà de cette nappe d'eau ?

La réponse était embarrassante.

— Ce que tu voudras, lui répondis-je.

— Aurais-je un pantalon rouge brodé d'or, des chemises de soie, un bonnet avec des sequins, et un beau haïk en poils de chameau ?

— Tu auras tout cela.

Elle regarda ses compagnes.

— J'irais bien, dit-elle.

— Comment ! tu viendrais comme cela, sans me connaître ?

— N'as-tu pas dit que tu étais médecin ?

— Oui.

— Eh bien ! si Dieu a mis en toi la science, il a dû aussi y mettre la bonté ?

— Est-ce qu'elle viendrait réellement, demandai-je à Laporte ?

— Ma foi ! je ne dis pas non !

— As-tu fini ton dessin, Giraud ?

— Oui.

— Eh bien ! allons-nous-en.

Je tirai de ma poche une vingtaine de ces petites pièces d'argent minces comme du papier :

— Tiens, mon enfant, lui dis-je, voilà pour te faire un bracelet.

Ses yeux brillèrent de plaisir.

Je lui versai les pièces d'argent dans la main.

Elle poussa un cri de joie, elle ne croyait point que je parlasse sérieusement.

Je m'éloignai avec un soupir.

Oh ! printemps, jeunesse de l'année ! oh ! jeunesse, printemps de la vie !

Cinq ou six jours après, je dis tout à coup à Giraud :

— Fais-moi donc son portrait de souvenir.

Il prit son crayon, et, sans me demander de quoi je parlais, il le fit à l'instant même.

CARTHAGE.

La journée du lendemain était prise autant qu'une journée peut l'être.

Le matin, nous devions visiter la chapelle Saint-Louis et les ruines de Carthage.

Le soir, il y avait grand bal au consulat.

A sept heures du matin, la voiture nous attendait à la porte de la ville, elle était conduite par un Maltais qui, comme le zagal espagnol, court près des chevaux, tandis que les chevaux traînent les voyageurs.

La première chose que nous aperçûmes en sortant de Tunis fut un charmant khoubbah, nous avons dit que khoubbah veut dire mausolée, qui passe pour le tombeau du dernier Abencerrage.

Je descendis de voiture, et, à la pointe du couteau, je gravai sur la muraille le nom de Châteaubriand.

C'est aux environs de Tunis que s'est réfugiée la moyenne partie des Maures chassés de l'Espagne, de l'Espagne qui continue de leur apparaître comme un paradis perdu ; une famille arabe qui habite à Solenian, petite ville située à sept ou huit lieues de Tunis, conserve encore la clef de sa maison de Grenade.

Rien n'est plus disgracieux et plus infect qu'une promenade autour des murs de Tunis ; la ville s'échappe au dehors par des égouts purulens, d'un aspect immonde, d'une odeur fétide ; c'est l'abcès sur une grande échelle, appliqué à une ville de cent mille âmes au lieu d'être appliqué à un homme.

Aux observations faites aux autorités de Tunis sur la fétidité de ces cloaques et sur la nécessité d'en purger la ville, elles répondent qu'elles s'en garderaient bien, attendu que cette fétidité est leur sauvegarde contre la peste ; soit ! Nous gagnâmes la campagne aussi promptement que possible.

La campagne est ensuite presque déserte : nul n'étant sûr de sa propriété, ne soigne sa propriété ; ce n'est pas la stérilité, c'est le despotisme qui rend la terre inféconde.

De temps en temps on voit surgir au milieu de ces landes quelques oliviers ; mais eux-mêmes sont vieux et presque in-

féconds; on ne plante plus, seulement on ne détruit pas : la destruction, c'est l'œuvre du temps, et le temps fait son œuvre.

Au bout de trois quarts d'heure de marche, nous arrivâmes à un café maure, où nous fîmes une halte. Un café maure est toujours une chose charmante pour la poésie et la peinture : s'il y a un arbre dans la plaine, il va s'y adosser; puis il s'y appuie avec un sans-façon si charmant, l'arbre et lui font un groupe si heureux d'ombre et de jour, de vert sombre et de blanc mat, les gens qui l'habitent causent d'une allure si pittoresque avec les gens qui passent, le mendiant est si bien drapé dans ses haillons, le cavalier est si fièrement campé sur sa monture, que le tableau se trouve tout composé, et que nous nous demandons comment la religion défend de peindre des images d'hommes dans un pays où l'image de l'homme semble si bien être l'image de Dieu.

Nous nous arrêtâmes pour prendre le café; en Afrique, on prend le café vingt fois par jour, et cela sans aucun inconvénient.

La caravane se composait seulement d'Alexandre, de Desbarolles, de Chancel, de Maquet et de moi.

Nous n'avions pas pu arracher, pour cette fois, Giraud et Boulanger aux rues de Tunis.

Nous devions les retrouver sur le *Montézuma*, le capitaine Cunéo d'Ornano nous ayant invités à revenir par mer, et nous ayant offert à dîner à son bord.

Le café pris, nous continuâmes notre route à pied, le fusil sur l'épaule; la campagne commençait à prendre un aspect pittoresque, les sillons du terrain se comblaient avec des pierres, des monticules formés par des restes de maçonnerie bosselaient les champs, de grands aqueducs interrompus semblaient des statues de géans dont une main jalouse aurait brisé la tête et le torse.

On ne voyait pas la ville, on se sentait au milieu de ses ruines.

Pardonnez-moi, madame, de faire une excursion dans l'antiquité, tournez une douzaine de pages, et vous nous trouverez sur la mer, voguant vers le *Montézuma*; mais, en vérité, je crois qu'on m'en voudrait si, arrivant sur cette terre historique, je ne disais pas un mot des deux Carthages, si je ne prononçais pas, ne fût-ce qu'à demi-voix, les noms d'Annibal et de saint Louis.

Carthage, la vieille Carthage bien entendu, la Carthage tyrienne ou phénicienne, la Carthage d'Annibal, la rivale et l'ennemie de Rome, a, comme toute ville importante, deux origines : l'origine historique et l'origine fabuleuse, l'origine que lui ont faite les archéologues, et l'origine que lui a faite Virgile.

Il va sans dire que l'origine des archéologues, c'est-à-dire la vraie, est obscure, incertaine, perdue dans cette nuit des temps où la science n'apparaît jamais qu'à l'état d'aurore boréale.

Il va sans dire que l'origine fabuleuse est claire, précise, probable, et, ce qui ne gâte rien à la chose, poétique en même temps.

La Carthage des historiens fut fondée 1050 ans avant Jésus-Christ, par une colonie tyrienne chassée de son pays. Elle reçut le nom phénicien de Kartha-Haddad, ou ville neuve. Plus tard, les Grecs, quand ils la connurent, l'appelèrent Karchedon, et les Romains Carthago.

Le *delenda Carthago* du vieux Caton est devenu un axiome politique.

Mais, à côté de ce premier jalon reconnu, de cette première pierre posée, rien sur Carthage, que ce qu'en disent le grec Hérodote et le sicilien Diodore.

La Carthage de Didon est resplendissante de lumière.

Didon, fille de Bélus, roi de Tyr, devait, après la mort de son père, régner conjointement avec son frère Pygmalion ; Pygmalion s'empare du trône, confisque à son profit l'autorité souveraine, poignarde Sichée, mari de sa sœur, qui, en sa qualité de grand prêtre d'Hercule, possède d'immenses richesses, et tente de s'emparer de ses richesses. Mais Didon prend les devans, charge les trésors du défunt sur un vaisseau, s'y réfugie, accompagnée de quelques grands du royaume et d'une troupe de soldats qui lui est demeurée fidèle, touche à Chypre, remet à la voile, se dirige vers l'Afrique, prend terre à Utique, colonie tyrienne, y est accueillie comme une sœur et comme une reine à la fois par les habitans, et achète d'eux, sur l'endroit de la plage qui lui conviendra le mieux, tout l'espace que pourra entourer le cuir d'un taureau.

Le marché conclu, Didon fait tuer le plus fort taureau qu'elle peut trouver, découpe sa peau en courroies aussi déliées que possible, et décrit par ce stratagème, moitié au bord du lac, moitié sur le rivage de la mer, une circonférence spacieuse qui devient le berceau de la nouvelle ville, de Kartha-Haddad.

Malheureusement pour la poésie, ou peut-être pour l'histoire, il y a 200 ans de différence entre la fondation des archéologues et celle de Virgile, la Carthage des archéologues remontant à 1052 ans avant Jésus-Christ, celle de Virgile datant seulement de 882 ans avant l'ère vulgaire.

Il est vrai qu'Appien touve moyen de donner raison à tout le monde. Selon lui, Didon trouva Carthage toute bâtie, et ne fit que donner un nouvel éclat à la ville, en y ajoutant un quartier nouveau qui prit le nom de *Byrsa*.

Or *Byrsa*, en grec, veut dire cuir; la tradition du taureau racontée par Virgile dans ces deux vers, était donc bien réelle :

> Mercatique solum facti de nomine Byrsam
> Taurino quantum possent circumdare tergo.

Le poëte a donc pour lui Appien.

Mais il a contre lui Polybe, Diodore, Strabon, Pausanias, lesquels ne disent pas un mot de toute cette poétique histoire,

Maintenant, Carthage bâtie, Didon reine, c'est le moment où, selon Virgile, arrive Énée, où commencent les amours du fugitif avec la belle Élise, amours suivis d'ingratitude, ingratitude suivie de la mort.

Didon se frappe sur un bûcher dressé à l'endroit où s'élève aujourd'hui le cap Carthage, et meurt les yeux fixés sur le navire qui entraîne son infidèle amant, en prédisant la rivalité future de Carthage et de Rome.

Justin, de son côté, donne une autre cause à la mort de Didon : Jarbas, roi des Gétules, peuple voisin de la nouvelle colonie; Jarbas, frappé de la beauté de la Tyrienne, aspire à devenir son époux, mais n'obtient d'elle qu'un refus. Alors il menace la colonie naissante, marche à la tête d'une armée contre Kartha-Haddad. Didon voit qu'il lui faut choisir entre la ruine de son peuple ou la douleur d'épouser un homme qu'elle déteste. Elle a inscrit son nom parmi les fondatrices de ville, c'est assez pour sa gloire; elle a aimé, c'est assez pour son bonheur : elle se résout à mourir, à mourir dans sa jeunesse et dans sa

beauté ; elle demande à Jarbas un délai pour apaiser par des prières l'ombre de son premier époux, et, ce délai expiré, elle monte sur un bûcher préparé par ses ordres, tire un poignard caché sous sa robe et se tue.

Elise était le véritable nom de la fille de Bélus, Didon n'était qu'une épithète. Didon veut dire *errante*, et les voyages de la belle Élise ont suffisamment justifié son surnom.

Maintenant, selon toute probabilité, cette Carthage primitive, cette Carthage tyrienne s'étendait du lac de Tunis aux salines de Soukara, des salines de Soukara au cap Kamar, du cap Kamar au cap Carthage, du cap Carthage à la Goulette, de la Goulette au point de départ que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire à l'endroit où sont aujourd'hui les Puits.

Peu à peu cette ville eut un territoire, peu à peu encore ce territoire s'agrandit; sur la façon dont se fit cet agrandissement, nul ne sait rien ; les livres carthaginois qui traitaient des premiers temps de la puissance punique furent, il est vrai, trouvés par les Romains lors de la prise de Carthage ; mais les Romains, dans ce dédain profond de tout ce qui n'était pas eux, abandonnèrent ces livres au roi des Numides, à Massinissa. Par ordre de succession, ces livres furent transmis à Hiemsal II, qui régnait sur la Numidie l'an 105 avant le Christ. Enfin, Salluste, préteur en Afrique, les retrouve huit ans après, en rassemblant des matériaux pour sa *Guerre de Jugurtha;* il se les fait expliquer, en tire quelques renseignemens sur le sol, sur les tribus qui le couvrent, et les abandonne comme inutiles.

A partir de ce moment, ces livres sont perdus.

Voilà donc tout ce que nous savons de Carthage.

Carthage se mêle à l'histoire positive 540 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire du temps de Cyrus.

Elle conclut un traité avec Cyrène.

Six ans après, elle s'allie aux Étrusques.

Puis viennent le règne de Malchus, sa défaite en Sardaigne, son bannissement, son retour à Carthage, mais en ennemi : son retour à Carthage, qu'il assiége et qu'il prend.

En 524, il tombe, au milieu d'une tentative de tyrannie. Mayon le Grand lui succède, tige robuste qui donnera onze robustes rejetons, lesquels civiliseront et agrandiront Carthage, que Cambyse tente inutilement de conquérir, les Phéniciens se rappelant que les Carthaginois sont leurs frères, et refusant de fournir des vaisseaux à ce conquérant insensé, que le simoun attend, que les sables réclament.

Jusqu'en 509, Rome et Carthage s'ignorent, pour ainsi dire ; chacune grandit sur une rive de la Méditerrannée, sans que l'ombre de l'une s'étende jusqu'à l'autre.

En 509, l'an premier de la république romaine, un traité de commerce se conclut entre les deux puissances.

Cherchez dans Polybe et vous le trouverez textuellement conservé au bout de deux mille quatre cents ans.

Rien en Gaule, rien en Ligurie, Marseille en ferme les portes à Carthage : la fille de Phocée est jalouse de la fille de Tyr.

En effet, Carthage est déjà une rude exploratrice; elle regorge d'ailleurs d'habitans qu'il faut éparpiller sur le monde. Hannon part avec soixante vaisseaux ; trente mille colons lybio-phéniciens l'accompagnent. Des villes seront bâties tout le long du littoral de l'Afrique, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à Cerné, jusqu'à Cerné qui est aussi éloignée des colonnes d'Hercule que les colonnes d'Hercule le sont de Carthage, ce qui indiquerait que le voyage d'Hannon s'est étendu jusqu'au cap Blanc et peut-être même jusqu'au Sénégal.

Ce n'est pas le tout ; en même temps que celle d'Hannon, une autre expédition part, elle est commandée par Imiléon, son frère ; aux colonnes d'Hercule, les deux flottes se séparent, et, tandis qu'Hannon s'avance vers le midi, Imiléon s'aventure vers le nord, visite les côtes d'Espagne et de la Gaule, reconnaît la Manche, et arrive aux îles Cassitérides, les Sorlingues modernes, situées au sud-ouest de l'Angleterre.

Que fait Rome pendant ce temps ? Elle lutte contre Porsenna, elle se débat pour conserver son petit territoire. Qui eût dit alors aux Carthaginois qu'un jour les Romains passeraient la charrue sur leur capitale les eût bien étonnés.

Le monde occidental découvert, les Carthaginois y fondent leur commerce. Dix ans après le voyage d'Imiléon, ils ont une flotte dans la Baltique ; ces intrépides marchands vont demander de l'ambre aux rivages de la Suède et de la Scandinavie. Celui de la Sicile ne leur paraît ni assez beau ni assez abondant.

C'est qu'aussi la Sicile leur est et leur sera fatale, c'est là que, le jour même de la bataille de Salamine, ils sont taillés en pièces et perdent, au dire de Diodore de Sicile, trois cent mille hommes, tant tués que prisonniers ! Les prisonniers, au nombre de deux cent mille, vont travailler aux embellissemens d'Agrigente et de Syracuse.

Diodore ajoute que, pendant soixante ans, les Carthaginois ne tentèrent plus rien contre la Sicile : cela se conçoit.

Il va sans dire que nous n'admettons pas plus ces grands mouvemens d'hommes, que Voltaire n'admet les armées innombrables de Saül, d'Holopherne et de Sisara.

Cependant la Sicile les attire, comme tout but fatal attire les cités ou les hommes que Dieu a condamnés.

En 596, les Carthaginois assiégent Syracuse ; la peste et une sortie leur coûtent cent cinquante mille hommes.

La guerre dure ainsi pendant plus de cent ans.

Enfin, Rome, qui s'étend de son côté comme Carthage du sien, rencontre sa rivale à Messine.

Une fois aux prises, les deux colosses ne se quitteront plus que l'un des deux n'ait renversé l'autre.

Disons ce qu'était Carthage à cette époque,

Carthage s'étendait depuis les autels des Philènes jusqu'au promontoire d'Hercule, c'est à-dire depuis la grande Syrte jusqu'aux îles Canaries ; les bornes au sud étaient la grande chaîne de l'Atlas.

Nous avons dit comment Hannon avait répandu ses colonies sur le rivage de l'Océan.

Disons comment, sur la Méditerranée, elle s'était étendue sur la grande Syrte.

Nous avons parlé des démêlés de Carthage et de Cyrène : il fut convenu entre les Carthaginois et les Cyrénéens que deux jeunes gens partiraient de Cyrène pous aller à Carthage, que le même jour et à la même heure deux autres jeunes gens partiraient de Carthage pour aller à Cyrène, et que là où Carthaginois et Cyrénéens se rencontreraient, on tracerait les limites de chaque puissance.

Les quatre coureurs se rencontrèrent à la grande Syrte ; seulement, comme les Carthaginois avaient fait une incroyable diligence, tout le bénéfice du marché se trouvait être pour Carthage.

Il en résulta que les Cyrénéens accusèrent les Carthaginois de supercherie : selon eux, ces derniers seraient partis avant le jour et avant l'heure dite. Les Carthaginois jurèrent sur leur tête qu'ils avaient accompli scrupuleusement toutes les conditions du traité. Nous n'en conviendrons, dirent les Cy-

rénéens, que si vous vous laissez enterrer à l'endroit même où nous sommes, des hommes capables d'un pareil dévouement étant incapables de mentir.

— Enterrez-nous, répondirent les Carthaginois.

A l'endroit même, ils furent enterrés vivans, et sur la pierre de leur tombeau la limite fut tracée.

Les Carthaginois ne pensèrent point qu'un tombeau fût assez, et élevèrent sur le tombeau même deux autels.

Les deux frères s'appelaient Philènes, les autels s'appelèrent *aræ Philenorum.*

Carthage, sur la terre-ferme, s'étendait donc de la grande Syrte à l'extrémité occidentale du Maroc.

Elle avait la Sardaigne qui lui fournissait des vivres, les îles Baléares qui lui fournissaient des frondeurs, les îles des Cérunites et des Lotophages qui lui fournissaient des matelots.

Elle avait une partie de l'Espagne, la Bétique probablement.

Elle avait une partie de la Sicile.

Enfin, elle avait la mer.

La mer, où elle promenait ses vaisseaux, et dont elle était la véritable reine depuis que Tyr avait abdiqué.

De leur côté, les Romains possèdaient l'Italie entière depuis Mediolanum jusqu'à Rhegium, c'est-à-dire depuis Milan jusqu'à Reggio.

Qui s'arrêtera dans sa course conquérante, de Rome, qui est sortie de l'enceinte de Romulus et qui a conquis le Latium, l'Etrurie, le Samnium, la Campanie, la Lucanie et le Brutium?

Ou de Carthage, qui a enjambé par-dessus les lanières de cuir qui servent de limite à la ville neuve, et qui a conquis, à l'occident, la Mauritanie et la Tingitane, à l'orient, la petite et la grande Syrte; sur la mer, la Sardaigne, les Baléares et une portion de la Sicile?

Voilà les deux seules puissances de l'Occident. Le monde sera-t-il Carthaginois ou Romain? Là est la question.

Un instant le monde crut que cette question était décidée à Trébie, à Cannes et à Trasymène.

Et cela eût été, si Capoue ne se fût trouvée sur la route d'Annibal.

Le monde se trompait; ce fut Zama qui décida de l'avenir.

L'avenir échut aux Romains.

Nous l'avons dit au commencement de ce livre, c'est que Carthage n'était que le fait, et que Rome était l'idée.

La haine était grande entre les deux peuples rivaux, si grande que Carthage disparut de la surface de la terre.

La flamme avait passé dessus; ses sept cent mille habitans avaient été dispersés, et d'horribles imprécations prononcées contre quiconque tenterait de faire sortir Carthage de ses ruines.

Et cependant, 15 ans après, Caïus Gracchus essaya de relever la ville maudite; il y conduisit une colonie, et nomma d'avance la future cité Junonia. Mais le sol était maudit, et les présages les plus funestes vinrent le détourner de cette entreprise. La pique de la première enseigne fut brisée par le vent; un ouragan dispersa les entrailles des victimes déjà posées sur l'autel et les jeta hors des palissades. Enfin, des loups vinrent arracher ces palissades à belles dents, et les emportèrent dans les bois dont elles étaient sorties.

Ce dernier présage était d'autant plus terrible que, de nos jours du moins, le loup est un animal parfaitement inconnu en Afrique.

45 ans plus tard, Marius venait chercher un asile sur les ruines de Carthage.

Cependant, quelque temps après (la date n'est point fixe), une autre colonie romaine vint demander l'hospitalité à ces ruines qui avaient vu fuir le fils de Cornélie et errer l'oncle de César. Seulement elle respecta l'emplacement maudit, et s'étendit, selon toute probabilité, depuis le cap Carthage jusqu'à Sidi-Rahael.

C'est cette seconde Carthage que quatre cent soixante-dix ans plus tard doit prendre Genseric, ce vengeur d'Annibal, qui à son tour viendra mettre le siége devant Rome, et ne trouvera pas de Capoue.

Chaque Carthage devait durer huit siècles:

La Carthage punique avait été détruite par Scipion Émilien;

La Carthage romaine fut détruite par Hassan le Gassanide.

Cette fois elle fut bien détruite, et nul ne songea plus à la relever.

LE TOMBEAU DE SAINT LOUIS.

Au milieu des ruines de la Carthage romaine s'élève un monument qui ressemble à un marabout arabe; c'est le tombeau de saint Louis.

Sans doute cette forme lui a été donnée par calcul: les Arabes ne voyant point de différence entre le tombeau d'un saint français et d'un saint musulman, devaient respecter l'un à l'égal de l'autre.

L'événement n'a point trompé les prévisions de l'architecte. Aujourd'hui saint Louis est dans la régence de Tunis un marabout presque aussi vénéré que sidi Fathallah ou sidi Abd-el-Kader.

Disons un mot de la mort sainte qui couronna cette grande vie.

Nous avons raconté dans notre voyage au Sinaï cette croisade d'Égypte, où Louis IX alla chercher une défaite plus belle qu'une victoire.

Il avait juré, en quittant la terre sainte, de ne toucher en France que pour y faire halte. La halte fut longue: elle dura de 1255 à 1270. Louis IX avait l'ordre à mettre en son royaume, il était malade, souffrant, affaibli, il ne pouvait plus porter ni bouclier ni cuirasse, à peine lui restait-il la force de soulever son épée, ce n'était plus assez pour un conquérant, c'était plus qu'il n'en fallait pour un martyr.

Aussi fit-il son testament avant de partir: il laissa à Agnès, la plus jeune de ses filles, dix mille livres pour se marier; quant à ses trois fils, il les emmenait avec lui.

Quatre ou cinq rois l'accompagnaient, les plus grands seigneurs du monde marchaient à sa suite, Charles de Sicile, Édouard d'Angleterre, les rois de Navarre et d'Aragon. Les femmes quittèrent la quenouille et suivirent leurs maris outre mer: la comtesse de Bretagne, Iolande de Bourgogne, Jeanne de Toulouse, Isabelle de France, Amélie de Courtenay.

Il avait laissé dix mille francs à Agnès sa fille, il en laissa quatre mille à la reine Marguerite sa femme, et cette *gentille bonne reine, pleine de grande simplicité*, comme dit Robert de Sinceriaux, n'en demanda pas davantage.

Louis IX s'embarqua à Aigues-Mortes le mardi 1er juillet 1270, et arriva en vue de Tunis vers la fin du même mois. Un prince Maure était en train de rebâtir Carthage, c'était l'époque où l'architecture mauresque semait ses merveilles en Espagne. Plusieurs maisons s'élevaient déjà au milieu des ruines, un château nouvellement achevé dominait la colline de Byrsa.

Louis IX débarqua malgré la menace que fit le prince musulman d'égorger tous les chrétiens qui se trouvaient dans ses États. On n'était pas venu de si loin pour céder devant une menace. Ceux qui venaient chercher le martyre ne pouvaient reculer devant le martyre des autres.

La première attaque se porta sur Carthage, pauvre ville ressuscitée à peine, cadavre sortant de la tombe et que l'on forçait d'y rentrer. La ville fut prise, le château emporté; on s'établit sur la hauteur, d'où l'on voyait à la fois Tunis, la mer, et au loin l'emplacement d'Utique.

Tunis était fortifiée, Tunis avait une population guerrière de cent cinquante mille habitans, Tunis ne pouvait être attaquée que lorsque le roi de France aurait réuni toutes ses forces : il fallait attendre le roi de Sicile, on se retrancha dans l'isthme et l'on attendit.

On était au commencement d'août, un ciel de feu pesait sur une terre ardente; les pierres, éparses à fleur de terre comme les ossemens d'une ville à moitié exhumée, réfléchissaient les rayons du soleil, la mer semblait du plomb fondu.

Les Maures inventèrent d'étranges machines de guerre : au lieu de lancer des traits et des pierres, elles jetaient au vent qui venait du désert des nuées de sable. Ce vent roulait ces atômes brûlans vers le camp des croisés ; il pleuvait du feu.

Alors une maladie contagieuse se déclara dans l'armée, les hommes mouraient par centaines ; on commença à enterrer les morts, mais les bras se lassèrent bientôt, et, quand les bras furent las, on se contenta de jeter les cadavres dans les fossés du camp.

La mort était impartiale, les comtes de Montmorency, de Nemours et de Vendôme furent atteints et trépassèrent : le roi vit se pencher et mourir dans ses bras son enfant bien-aimé, le duc de Nevers. Au moment où le fils mourut, le père se sentit frappé lui-même.

Se sentir frappé c'était être averti de se préparer à mourir.

Le fléau était impitoyable, Louis ne se fit pas illusion.

Il se coucha, certain de ne plus se relever, aussi se coucha-t-il sur un lit de cendres.

C'était le 25 août au matin.

Louis était étendu sur la terre, les bras croisés sur la poitrine, les yeux levés au ciel.

Les mourans moins mourans que leur roi s'étaient traînés jusqu'à lui, et formaient un cercle autour de lui.

Autour de ce premier cercle, les soldats qui étaient demeurés sains et saufs se tenaient debout et armés.

Au loin, sur le miroir azuré de la mer, on voyait poindre comme une bande de mouettes et de goélands, c'étaient les voiles de la flotte du roi de Sicile.

On apporta le viatique, le roi se souleva sur ses genoux pour recevoir le Dieu qui venait à lui en attendant que lui-même allât à Dieu.

Puis le roi se recoucha immobile, les yeux à demi-fermés, priant tout bas.

Tout à coup il se souleva de lui-même, jeta un grand soupir, et prononça distinctement ces mots :

— Seigneur, j'entrerai dans votre maison et je vous adorerai dans votre saint temple.

Puis retombant, il expira.

Il était trois heures de l'après-midi.

La flotte de Sicile était assez près pour qu'on pût entendre les fanfares joyeuses qui annonçaient son arrivée.

Lorsque Charles aborda, il y avait deux heures que son frère était mort.

Il réclama les entrailles du saint roi et les obtint; elles sont au couvent de Montréal, près de Palerme.

Le cœur et les ossemens furent rapportés en France.

Pendant 560 ans, rien ne recommanda à la piété du pèlerin français la place où saint Louis était mort; pas une croix; cette terre ennemie et infidèle semblait se refuser à conserver la trace de ce grand événement.

Mais vers 1829, des négociations furent engagées par l'ordre du roi Charles X, entre le consulat de France et le bey Hussein. La France demandait à élever un autel là où le tombeau avait si longtemps manqué.

Cette autorisation venait d'être accordée par le bey quand la révolution de 1830 arriva.

Louis-Philippe monta sur le trône. Lui aussi descendait de saint Louis. Il profita des circonstances et envoya un architecte avec ordre de rechercher l'emplacement où le saint roi avait rendu le dernier soupir, et de bâtir un tombeau sur cet emplacement.

Mais ce fut inutilement que monsieur Jourdain, c'était le nom de l'architecte chargé de cette pieuse mission; mais ce fut en vain, disons-nous, que monsieur Jourdain essaya de recueillir quelque chose de positif dans le récit des historiens et dans les traditions flottantes des siècles. Lui et Jules de Lesseps se contentèrent de choisir l'endroit le plus beau, le plus en vue, l'endroit où ils eussent voulu mourir eux-mêmes s'ils eussent été à la place du saint roi, et ce fut sur l'endroit préféré par eux que le tombeau s'éleva.

Il est placé sur une colline où l'on monte en trébuchant sur des décombres mêlés de marbre et de mosaïque. Peut-être le hasard les a-t-il servi, et ces débris sont-ils ceux du château aux portes duquel saint Louis dut mourir.

En tout cas, rien de plus admirable que la vue qui se déroule aux yeux du pèlerin qui s'assied pensif là ou saint Louis se coucha mourant.

Au nord, la mer resplendissante sous les rayons du soleil; à l'est, les montagnes de plomb sombres et mornes comme l'indique leur nom ; au sud, Tunis, blanche comme une ville taillée dans une carrière de craie, à l'occident, une plaine bosselée par des mamelons au sommet desquels se détachent des marabouts et des villages arabes.

Puis un écho qui répète les noms de Didon, d'Enée, d'Iarbas, de Magon, d'Amilcar, d'Annibal, de Scipion, de Sylla, de Marius, de Caton d'Utique, de César, de Genseric et de saint Louis.

Nous entrâmes dans l'enceinte consacrée au monument. La forme du tombeau, je crois l'avoir déjà dit, affecte celle des marabouts arabes. Peut-être, nous l'avons dit encore, est-ce une précaution inspirée à l'architecte par la connaissance du pays.

Les murs d'enceinte sont couverts de débris incrustés dans la muraille : débris de vases, débris de colonnes, débris de statues. Au milieu de ces fragmens, un torse de statue d'un beau travail et parfaitement conservé.

L'intérieur du tombeau est sculpté à la manière arabe. Les dessins sont à ceux de l'Alhambra de Grenade et de l'Alcazar de Séville ce que le style Louis XV est au style de la renaissance. Je m'informai au gardien, vieux soldat français, de qui étaient ces sculptures : il me répondit que c'était d'un artiste tunisien nommé Younis.

Il y a peu à voir dans le monument ; beaucoup à penser peut-être ; mais on pense mal en compagnie de cinq ou six personnes. Aujourd'hui que j'écris ces lignes dans mon cabinet, sur mon bureau, au milieu du bruit de la rue, entre mes souvenirs d'hier et les événemens d'aujourd'hui, je donnerais beaucoup de choses pour rêver deux heures seul et tranquille à la porte du tombeau de saint Louis.

Nous redescendîmes vers la plage. On dirait que la nature animale est morte au milieu de toutes ces ruines. Pas une alouette dans les champs, pas une mouette au bord de la mer; quelque chose non seulement d'aride mais de maudit, le cimetière d'une ville avec ses ossemens qui percent la terre ; de place en place, une étroite bande de terre végétale disputée par l'agriculture à tous ces débris croulans : sur cette bande de terre, deux bœufs petits et maigres attelés à une charrue de forme antique, et aiguillonnés par un arabe à demi nu. Au bord de la plage, des colonnes de marbre blanc et rouge qui roulent au mouvement des vagues comme de frêles roseaux ; çà et là, à la surface de la mer, un îlot noir, ancienne construction que la mer ronge avec ce long et patient murmure de l'éternité ; enfin, tout ce paysage désolé dominé par le petit village maure de Sidi Bou-Saïd.

Oh ! je l'avoue, j'eus alors un profond regret que nos deux peintres fussent restés à Tunis. Comme Giraud, avec son coup-d'œil rapide, eût esquissé ce tableau merveilleux ; comme Boulanger, avec son âme mélancolique et profonde, se fut identifié à cette grande désolation.

Je fis un détour pour m'isoler, et j'allai me coucher au bord de la mer, qui depuis mille ans roule colonnes de jaspe et de porphyre comme une algue arrachée au rivage ; au bord de la mer qui les roulera mille ans encore peut-être.

Et il me semblait que dans le bruit de ce flot mouvant j'entendais la plainte des siècles passés !

Quelle cité vivante peut se vanter d'être peuplée comme ta ruine, Carthage ! quelle voix, si puissante qu'elle soit, peut se vanter de parler aussi haut que ton silence.

Combien de temps serais-je resté ainsi à rapprocher les deux rives de la Méditerranée, à confondre dans un même rêve l'Afrique et l'Europe ; à évoquer Paris, son bruit, ses bals, ses spectacles, sa civilisation ; à me demander ce que faisaient mes amis, ce que vous faisiez, vous, madame, tandis que je songeais à vous avec cette vague et délicieuse mélancolie du voyageur, quand je m'entendis appeler par Alexandre !

Comme un homme qui dort à moitié, et qui sent que son rêve va lui échapper en se réveillant, je ne répondis pas d'abord ; j'étais comme celui qui, ayant trouvé un trésor, se charge de tout l'or qu'il peut porter ; moi, j'emplissais mon cœur de peine, ma mémoire de souvenirs.

Deux coups de fusil partirent à vingt pas de moi, en même temps que mon nom retentissait sur deux ou trois points différens.

Cette fois il était impossible de ne pas répondre à l'appel ; on commençait à s'inquiéter de moi.

Je me levai en criant à mon tour et en agitant mon mouchoir.

A la pointe d'une jetée située à un quart de lieue de nous, à peu près, une barque faisait des signaux.

C'était la yole du commandant du *Montézuma* qui nous venait prendre; nous étions attendus à déjeuner à bord.

Nous suivîmes un ancien quai en ruines; puis nous fîmes le tour de deux grandes excavations, au fond desquelles trois ou quatre bécassines barbottaient dans un peu de boue et parmi quelques rares roseaux.

Ces deux excavations, c'étaient, au dire des savans, l'ancien port de l'ancienne Carthage, qui avait soixante pieds d'ouverture du côté de la mer, et qui se fermait avec des chaînes de fer.

La première, c'était le port marchand ; la seconde, c'était l'arsenal.

Oh ! si je ne craignais pas de vous ennuyer, madame, comme je vous citerais Polybe, Salluste, Strabon, Appien, le docteur Shaw et le docteur Estrup.

Mais, ma foi ! j'aime mieux vous dire que c'est là que s'embarqua Youssouf, vous savez, notre brave, notre spirituel Youssouf, un beau soir du mois d'octobre 1830, à la suite d'une certaine aventure dont je ne sais pas trop si je dois parler, aujourd'hui que Youssouf a épousé, ni plus ni moins qu'un simple mortel, une jeune, belle et spirituelle Parisienne.

Mais, ma foi ! les voyageurs sont si indiscrets, et comme ce n'est qu'à ce prix qu'ils sont amusans, j'aime mieux, je l'avoue, être indiscret qu'ennuyeux.

Un jour le consul français, monsieur Mathieu de Lesseps, vit arriver au consulat un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, revêtu du costume arabe, qu'il avait porté depuis sa naissance, quoiqu'il fût né à Livourne ou à l'île d'Elbe.

C'était Youssouf, le favori du bey, et l'un des officiers du bach mamelouck.

Comme dans les *Mille et une Nuits*, l'humble esclave avait levé les yeux jusqu'à la princesse Kabousah, fille du bey Hussein.

De son côté, comme dans les *Mille et une Nuits* toujours, la princesse Kabousah avait abaissé les yeux jusqu'à son humble esclave.

Malheureusement, il existait à la réunion des deux amans tous les obstacles qui existent en Orient.

Il en résulta que le premier jour où le jeune officier s'introduisit dans la chambre de la princesse, il y fut surpris par un esclave.

Cet esclave rendit compte au bey de ce qu'il avait vu, le bey lui fit signer une déclaration.

En sortant de chez le bey, l'esclave devait passer devant la chambre de Youssouf.

Youssouf attendait l'esclave.

Il le prit au passage, l'attira dans sa chambre, et referma la porte sur lui.

On entendit un cliquetis d'armes, des cris, puis plus rien.

Deux heures après, la princesse Kabousah recevait une corbeille de fleurs.

Elle leva les fleurs et trouva une main, une langue et un œil.

A ce singulier cadeau était joint le billet suivant :

« Je vous envoie l'œil qui vous a épié, la langue qui vous a trahie, la main qui vous a dénoncée. »

Quant à Youssouf, il n'avait pas attendu la réponse de la princesse, et s'était, comme nous l'avons dit, réfugié au Consulat.

Monsieur Mathieu de Lesseps se hâta d'envoyer Youssouf, qu'il connaissait depuis longtemps et qu'il aimait fort, à sa maison de campagne de Marsa, située au bord de la mer, puis il chargea son fils Ferdinand de Lesseps, aujourd'hui ambassadeur à Madrid, de pourvoir à l'embarquement du fugitif.

Trois jours après, le canot de la corvette *la Bayonnaise* venait chercher Youssouf à la côte.

Mais la côte était gardée; on voulut arrêter Youssouf, qui, quoique seul contre dix, tira son yatagan, et voulut en appeler à ces armes arabes dont il sait si bien se servir.

Monsieur Ferdinand de Lesseps l'arrêta, se plaça entre lui et les gardes-côtes, de sorte que, protégé par le fils du consul, Youssouf put s'embarquer.

Une lettre, que lui avait donnée pour le maréchal Clauzel monsieur Mathieu de Lesseps, lui ouvrit la carrière qu'il a si glorieusement parcourue.

Peut-être toute cette histoire que je viens de raconter n'est-elle qu'une fable, mais là-bas elle a toute la consistance de la réalité.

LE PRINCE CHARMANT.

Pendant les courses de mes compagnons, pendant mes rêveries au bord de la mer, le vent s'était levé et la mer s'était faite moutonneuse, ce qui présentait un double danger, si nous allions à la voile, de chavirer, si nous allions à la rame, de n'arriver que le lendemain matin ; or, les matelots sont esclaves de la consigne, on leur avait dit de nous ramener pour une heure, il était midi et demi, le temps nous restait juste de gagner le *Montézuma* à la voile, ils hissèrent la voile : si nous faisions la culbute cela ne les regardait pas.

Le petit bâtiment prit à l'instant même une allure penchée qui n'était pas sans nous présenter quelques inquiétudes.

Tribord était à fleur d'eau, tandis que babord était levé de cinq pieds.

Bien entendu que tout le monde était, non pas assis, mais appuyé à babord.

Mais le vent pesait plus que tout le monde.

L'écume volait devant nous et nous couvrait d'une poussière diamantée.

De temps en temps nous embarquions une vague, qui semblait prendre, par anticipation, possession de la yole.

On riait, on plaisantait, et tout en riant ou en plaisantant on mesurait la distance qui séparait du rivage. On parlait de Léandre franchissant le détroit de Sestos, de lord Byron traversant le lac de Genève, et l'on demandait s'il y avait beaucoup de requins dans les eaux de Tunis.

Au bout de trois quarts d'heure de navigation, nous abordâmes le *Montézuma*. On nous voyait venir de loin, on admirait notre air penché, on nous attendait sur le pont.

A peine fûmes-nous dans les eaux de la frégate que le vent tomba. Le *Montézuma* nous protégeait comme eût fait une montagne.

C'était bien humiliant pour le *Véloce*, et, par contre coup, pour moi ; près du *Montézuma* le *Véloce* avait l'air d'une chaloupe.

Il y avait en effet une différence de cent quatre-vingt chevaux entre les deux bâtimens.

Monsieur Cunéo d'Ornano nous reçut avec la gracieuse hospitalité du marin.

Nous trouvâmes à son bord monsieur et madame Rousseau, monsieur et madame Cotelle, monsieur et madame de Sainte-Marie.

Nous n'avons point encore parlé de ces deux compatriotes à nous que nous avions déjà entrevus au Consulat, et avec lesquels le commandant du *Montézuma* avait la gracieuse obligeance de nous faire faire plus ample connaissance.

Madame de Sainte-Marie est une charmante parisienne exilée dans la patrie de Didon par suite de la mission confiée à son mari par le gouvernement français.

Monsieur de Sainte-Marie est capitaine du Génie chargé de lever un plan de la Régence ; il habite Tunis depuis 6 ou 8 ans.

Les Turcs n'aiment pas beaucoup ces pérégrinations scientifiques au milieu de leurs Etats; ils ne croient jamais que ce soit par un simple désir de faire faire un pas de plus à la science qu'un gouvernement charge un homme de tracer sur le papier, à l'aide d'instrumens inconnus, des figures auxquelles ils ne comprennent rien.

Cependant le respect, et, je dirai plus, l'affection pour les Français est telle dans cette partie de l'Afrique, que le bey régnant donna toute autorisation à monsieur de Sainte-Marie de lever ses plans.

Il le fit même, pour plus grande sûreté, accompagner d'un mameluck porteur d'un amra.

Avec son mameluck, et surtout avec sa volonté invincible, avec son courage inouï, monsieur de Sainte-Marie accomplit des voyages fabuleux.

De temps en temps il disparaît avec son arabe, on n'entend plus parler de lui pendant cinq ou six mois, puis, au bout de six mois, il frappe un beau jour ou une belle nuit à sa porte.

Il arrive du Djebel-Auctar ou du Djebel-Korra.

Il a découvert des lacs inconnus, des montagnes ignorées, des peuplades dont le bey de Tunis ne sait pas lui-même les noms.

Sa femme lui demande s'il a couru de grands dangers.

Sainte-Marie hausse les épaules.

C'est que pour cet homme, dont le danger est devenu la vie, il n'y a plus de danger.

C'est par son mameluck qu'on apprend les luttes qu'il a soutenues, les chasses qu'il a faites, les blessures qu'il a reçues ; lui n'en dit jamais rien.

Alors il reste deux ou trois mois à Tunis.

Puis un beau matin il disparaît encore pour ne reparaître que six ou huit mois après sa disparution.

Nous arrivions heureusement à Tunis entre deux éclipses.

Le déjeuner fut excellent : le mal de mer fit bien son effet, Laporte et Maquet nous regardèrent faire.

Il est vrai que, comme la course nous avait creusé l'estomac et le vent aiguisé l'appétit, c'était un assez joli spectacle que celui de notre repas.

Après le déjeuner, le capitaine ne sachant quelle distraction offrir à ces dames, leur proposa de tirer le canon en l'honneur des Parisiennes.

On descendit dans la batterie de trente-six, on chargea les pièces, et ces dames firent feu avec un courage plus que masculin.

— Firent feu? me direz-vous, madame. — Oui, firent feu, feu de leurs blanches mains, de leurs mains délicates, feu comme des artilleurs consommés, sans détourner la tête, sans se boucher les oreilles.

Oh ! nos belles Parisiennes, qui jetez de charmans petits cris d'effroi quand, sur un de nos théâtres de drame, un acteur tire de son gousset un pistolet de poche, venez à Tunis, et au bout de six mois vous tirerez le canon, et quel canon, du trente-six, rien que cela.

Si amusant que fût cet exercice, il fallait que, comme tous les exercices de la terre, il eût une fin.

Vers cinq heures nous prîmes congé du commandant du *Montézuma*, nous descendîmes dans nos barques, et nous nous acheminâmes vers Tunis.

La mer était toujours grosse, aussi eûmes-nous quelque peine à gagner le Goulet, mais une fois dans le canal, et surtout une fois sur le lac, il ne fut plus question ni de vent, ni de vagues.

Nous marchâmes à la rame, tout en envoyant des balles inutiles à ces grands oiseaux qui s'enlèvent au-dessus des eaux mortes, silencieux comme des oiseaux funèbres.

Avec notre équipage français, avec nos compagnes françaises, avec nos chants français, nous aurions pu nous croire sur le lac d'Enghien si nous n'avions pas eu Tunis en perspective.

En abordant sur le môle, nous fûmes reçus par notre cortége ordinaire de Juifs en bonnets de coton et de chiens hurlans.

Les Juifs en voulaient à notre bourse, les chiens à notre chair, deux choses que nous étions bien décidés à disputer aux Juifs et aux chiens.

Nous rentrâmes au consulat sans encombre, mais c'est au consulat que le danger nous attendait.

La cour du consulat était changée en bazar.

Nos emplettes de la veille avaient fait bruit.

Joailliers, marchands de ceintures, marchands de tapis, marchands d'étoffes, marchands de miroirs, marchands de fusils, de poignards et de pistolets, guettaient notre retour, marchandise étalée.

A peine parûmes-nous à la porte, que toute la volée fondit sur nous : sans nos deux janissaires nous étions mis en pièces.

Nous criâmes à tue-tête que le consulat était lieu d'asile ; Laporte vint à notre secours.

Il fut convenu qu'on nous donnerait un sursis jusqu'au lendemain matin, le soir nous appartiendrait, mais le lendemain nous appartiendrions aux industriels tunisiens.

Chacun laissa son paquet à sa place, le tout sous la sauvegarde de l'honneur français.

Il était huit heures, le bal s'ouvrait à neuf, Laporte avait juste le temps de faire éclairer ses salons, et nous de passer nos habits.

A neuf heures, un orchestre français jouait des quadrilles et des polkas.

Trente ou quarante danseuses, en robes de gaze et en robes de satin, balançaient de leur mieux avec trente ou quarante danseurs en habits noirs et en pantalons noirs.

Cinq ou six Turcs, avec leurs longs, graves et splendides costumes, immobiles et les jambes croisées dans un coin, semblaient une partie de masque égarée dans une fête parisienne.

Il y avait bien quelques petits accessoires qui rappelaient Tunis, comme un parquet en faïence, avec lequel, en dansant une polka, Alexandre fit une connaissance aussi intime que possible.

Il y avait bien un improvisateur arabe qui racontait des histoires, comme Levassor au Jardin d'Hiver raconte ses chansons.

Il y avait bien dans un coin, comme je l'ai déjà dit, cette admirable figure du scheik Médine, accroupi, tandis que ses deux fils, grands et forts comme deux Géorgiens, se tenaient debout près de lui, consacrant ce respect qu'ont les enfans pour leur père et qui défend, à quelque âge qu'ils aient, aux enfans de s'asseoir devant leur père.

Il y avait bien encore le café, la fumée odorante des chibouques et des yucas, les sorbets et les glaces à l'orientale, mais tout cela ne donnait qu'un plus vif attrait à la soirée.

Tout cela sans compter l'histoire du Prince Charmant.

Ah madame ! vous qui avez tant d'esprit que les *Mille et une Nuits* font vos délices et les contes de Perrault votre joie ; — ah madame ! je suis sûr que vous ne connaissez pas l'histoire du prince Charmant, que me racontait notre improvisateur arabe, tandis que nos compagnons polkaient à qui mieux mieux.

Je vais vous la raconter, madame, mais que je serai loin de vous la raconter comme la racontait Hassan-ben-Mahmoud-Djélouli, et comme me la traduisait Rouman au fur et à mesure qu'il la racontait.

« Il naquit un jour à Tunis un prince si laid, si laid, si laid, qu'en voyant cette laideur chacun d'un commun accord l'appela Bou-Ezzin, — c'est-à-dire le prince Charmant.

» Seulement, par une précaution bien entendue, et pour que le pauvre prince, trompé par son nom, ne sût jamais à quoi s'en tenir sur lui-même, le bey régnant défendit sous peine de mort à qui que ce soit de jamais mettre un miroir aux mains du prince son fils, ou d'en jamais laisser traîner à la portée de ses mains.

» Le prince gagna ainsi, joyeux et content de lui-même, l'âge de vingt ans ; il se croyait le plus beau des jeunes gens de toute la régence, et les courtisans se gardaient bien de le détromper.

» Malheureusement le bey régnant mourut laissant le beylick à son fils, et malheureusement encore, comme le prince Charmant adorait son père, il voulut en signe de deuil se faire raser la barbe en même temps qu'il laisserait pousser ses cheveux.

» Il fit donc demander un barbier.

» Celui qu'on amena était un pauvre diable arrivé tout récemment de Sousse. Il ignorait la fameuse ordonnance du bey défunt relative aux miroirs.

» La première chose qu'il fit fut donc de se munir d'un miroir, et la seconde de mettre ce miroir aux mains du prince Charmant.

» On était si loin de s'attendre à cette infraction de la loi, respectée pendant vingt et un ans, que le bach mamelouck, c'est-à-dire le premier ministre, n'eut pas le temps de sauter sur le miroir et de l'arracher au malheureux barbier.

» Il en résulta que le malencontreux miroir, comme nous l'avons dit, fut remis au prince Charmant.

» Le prince Charmant approcha le miroir de son visage, et poussa un cri qui fut entendu du palais à la porte d'Alger, puis il se mit à pleurer amèrement et à s'arracher la barbe.

» Le prince Charmant ne se faisait pas d'illusion, il se trouvait hideux.

» Il va sans dire qu'au même instant où il se vit et où il acquit la conviction que c'étaient bien ses traits que le miroir avait réfléchi, il jeta le miroir à ses pieds et le brisa en mille morceaux.

» Le bach mamelouck était là, comme nous l'avons dit ; en voyant le prince pleurer, il pleura aussi ; en voyant le prince s'arracher la barbe, il s'arracha la barbe.

» Mais après avoir bien pleuré pendant toute la matinée, après s'être bien arraché la barbe tout en pleurant, le prince, qui était au fond un garçon d'esprit, fit cette réflexion :

que les pleurs ne l'embellissaient pas, et que sa barbe arrachée découvrirait alors aux yeux les imperfections de son visage.

» Vers le soir il cessa donc de pleurer, et en cessant de pleurer il cessa de s'arracher la barbe.

» Le lendemain il était encore fort triste, mais néanmoins, comme c'était un prince philosophe, il ne faisait plus que soupirer, il est vrai qu'il soupirait bien amèrement.

» Mais quant au bach mamelouck, dont le prince avait remarqué la douleur, et qu'il avait fait demander pour le remercier de la part qu'il avait prise à son malheur, c'était bien autre chose.

» Loin d'être en voie de consolation comme le prince, il pleurait plus fort que la veille, et il avait arraché le tiers de sa barbe.

» Le jeune prince tenta de le consoler, mais plus le prince Charmant tentait de consoler le bach mamelouck, plus le bach mamelouck pleurait; ses yeux étaient deux véritables ruisseaux.

» Le prince Charmant le renvoya chez lui en l'invitant à appeler toute sa raison à son secours.

» Le lendemain il le fit demander. Le prince Charmant était presque consolé et il espérait bien qu'il en serait de même de son premier ministre.

» Il se trompait. La douleur avait fait des progrès, le bach mamelouck en était à la désolation. Il s'était arraché les deux tiers de sa barbe, et ses yeux étaient deux véritables rivières.

» Si devoué que lui fût son premier ministre, le prince Charmant ne comprenait pas une pareille douleur. Il congédia le bach en l'embrassant, mais le bach mamelouck n'en pleura que plus fort.

» Le lendemain, le prince était tout à fait consolé, il espéra qu'il en serait de même du bach mamelouck. Il envoya en conséquence chercher son premier ministre.

» C'était encore pis que la veille. La désolation du premier ministre était du désespoir: il s'était arraché la barbe tout à fait, et ses yeux étaient deux véritables cataractes.

» — Mais, lui dit le prince, comment se fait-il, bach mamelouck, que moi, que ce malheur regarde surtout, j'aie pleuré seulement toute une journée et que le soir tout ait été fini?

» — Oh! mon prince! s'écria le bach mamelouck, si pour vous être vu un instant vous avez pleuré tout un jour, combien de temps ne dois-je pas pleurer, moi qui vous vois depuis votre naissance et qui vous verrai jusqu'à ma mort!... »

Que dites-vous de l'histoire du prince Charmant, madame, n'est-elle pas des plus bouffonnes, et ne mérite-elle point d'être écrite tout au long sur votre album.

Permettez-moi de terminer cette lettre par deux mots de votre ami Alexandre, qui ont couru le bal et qui ont eu quelque succès.

Je vous ai dit, madame, le malheur qui était arrivé à Alexandre en dansant la polka, malheur que Giraud vous a traduit par une vignette.

Cet accident a rendu Alexandre légèrement maussade: or vous savez que c'est surtout lorsqu'Alexandre est maussade qu'Alexandre a de l'esprit.

Dans tous les pays du monde, même à Tunis, il y a des femmes qui font tapisserie tandis que les autres dansent.

Deux sœurs, femmes de deux négocians de Tunis, modèles de beauté turque, pouvant peser, l'une deux cents livres, et l'autre cent cinquante, étaient restées trois contredanses sans danser.

Laporte, qui tenait à ce que tout le monde s'amusât, alla trouver Alexandre et le pria d'inviter l'une des deux sœurs, tandis que lui-même inviterait l'autre.

Alexandre y consentit en grommelant.

— Laquelle invitez-vous alors? demanda Laporte.

— Celle où il y en a le moins, répondit Alexandre.

Après la contredanse, Rousseau lui montra une charmante jeune personne qui, au milieu de la joie de tous, gardait un certain air mélancolique qui lui allait à ravir.

— Eh bien? demanda Alexandre.

— Eh bien! vous voyez cette jeune fille?

— Oui.

— Qui est si jolie?

— Qui est si jolie; je la vois.

— Qui est si distinguée?

— Qui est si distinguée; après?

— Eh bien! son père est aux galères.

— Ah! s'écria Alexandre, pourquoi ne l'a-t-on pas invité au bal? il ne serait pas venu, et la politesse eût été faite.

On aurait d'autant mieux pu inviter le brave homme qu'il n'y avait rien d'infamant dans son fait, et qu'il purgeait sur les galères de Son Altesse un vieux reliquat de conspiration.

Demain, à quatre heures, grand dîner donné à vos amis, madame, par les douze consuls des douze puissances qui ont leurs représentans à Tunis, et par tous les négocians européens.

Le seul consul de la présence duquel nous ne jouirons pas, est sir Thomas Ride, consul d'Angleterre, un des geôliers de Napoléon à Sainte-Hélène.

Je ne sais pas si c'est lui qui ne voit pas ses collègues ou si ce sont ses collègues qui ne le voient pas.

Je crois décidément que ce sont ses collègues qui ne le voient pas.

Le soir, grand bal en notre honneur au consulat de Sardaigne.

Je gage que vous n'eussiez jamais cru, madame, que l'on dansât avec tant d'acharnement à Tunis.

HADJ' YOUNIS.

Nous avons vu, dans notre excursion hors des murs de Tunis, dans quel état fâcheux se trouve l'agriculture.

Hâtons-nous de dire que c'est la faute des hommes et non la faute des choses.

Cette terre d'Afrique, que nous nous figurons être un banc de sable gigantesque, cette terre d'Afrique, qui a plus de cinquante lieues dans l'intérieur des terres, continue d'être la fertile province qui nourrissait Rome et l'Italie. Son grand fléau c'est la sécheresse; aussi, quand la sécheresse menace, la ville est dans la désolation. L'an dernier, au mois de mars et d'avril, c'est-à-dire au temps de la germinaison, il y eut sécheresse.

Aussitôt des prières furent ordonnées dans les mosquées, mais les prières furent impuissantes ; ordre fut donné aux synagogues juives et aux églises chrétiennes de suivre l'exemple des mosquées : peut-être les juifs et les giaours obtiendraient-ils de leur Dieu ce que les vrais croyans ne pouvaient obtenir du leur. Malheureusement le ciel resta de feu. Des processions furent établies : bannières juives, bannières chrétiennes, bannières musulmanes, réunies par la plus puissante des fraternités, celle de la faim, se montrèrent dans les rues de Tunis, sans obtenir aucun résultat, criant inutilement, les unes, ALLAH ! les autres, JEHOVAH ! les autres, SEIGNEUR !

Rien n'y fit.

Le cas était grave : le bey assembla son divan, et l'on décida en conseil que c'était sans aucun doute la dépravation es femmes juives qui avait allumé la colère du Seigneur.

En vertu de cette conviction, on rassembla toutes les filles publiques appartenant à la religion israélite, et on les fit fouetter devant le rabbin.

La même cérémonie devait se renouveler tous les jours à midi jusqu'au jour où le Seigneur, satisfait du châtiment, retirerait sa colère de dessus la ville.

Une de ces filles vivait avec un chrétien, la justice turque ne pouvait donc l'atteindre, le consulat de France la protégeant; mais elle avait un mari : le mari fut pris et fouetté à sa place.

Soit hasard, soit qu'effectivement ce châtiment public fût agréable au Seigneur, au bout de trois jours la pluie tomba et la sécheresse disparut.

Le bey se promet bien à l'avenir de ne point négliger en pareille circonstance un moyen qui a si bien réussi.

En visitant le bazar, nous avions oublié de visiter le magasin de poudre d'or. Nous réparâmes cet oubli. Cette poudre d'or, qui est le principal moyen d'échange avec les tribus de l'intérieur de l'Afrique, se récolte au sud de Tuggurt. Le marchand que nous interrogeâmes avait fait plusieurs fois en personne cette précieuse moisson.

Cette poudre d'or, qui se recueille dans le désert, est invisible le jour, le sable, tant que le soleil brille, ne présentant aucune différence avec du sable ordinaire; seulement, la nuit, les endroits qui renferment la poudre d'or deviennent phosphorescens. Malheureusement, avec l'ombre, sortent de leurs trous les cérastes cornus et les scorpions noirs, reptile et insecte dont la morsure et la piqûre sont mortelles ; et cela en si grande quantité que, nous disait le marchand dans son langage figuré, le sable est sillonné par leur passage comme si des pêcheurs eussent étendu leurs filets dans le désert.

Les chercheurs de poudre d'or ont au reste trouvé un moyen de braver cérastes et scorpions; ils parcourent la nuit le désert sur des chameaux qui portent des bottes de cuir et des sacs de charbons pilés. Les bottes de cuir émoussent les dents des vipères et les dards des scorpions, et la poussière de charbon, semée aux endroits phosphorescens, indique pour le lendemain au jour la mine qu'il faut exploiter.

Ces vipères et ces scorpions ne sont-ils pas les monstres qui défendaient l'approche des trésors antiques.

Nous marchandâmes une peau de lion, mais on nous la fit un prix fou. Nous crûmes un instant avoir eu la chance de tomber sur le chasseur lui-même, mais il ne la tenait que de seconde main.

Le lion avait été tué dans les montagnes du Kaf, qui séparent la régence de Tunis de la province de Constantine.

Cette indication topographique me rappela Gérard, notre tueur de lions.

Je demandai à l'Arabe s'il le connaissait.

Il le connaissait effectivement sous le même titre que nous-même.

Seulement, avec l'exagération qui est la poésie de l'Arabe, quand je lui dis que Gérard avait déjà tué dix lions, il sourit et fit un mouvement de tête.

— Dix, vingt, cent, cinq cents, mille, dit-il.

— Oh ! oh ! fis-je, c'est beaucoup.

Il fit un autre mouvement.

— Mille, répéta-t-il. Et maintenant quand il rencontre une lionne, dédaignant de la tuer, il lui donne son pied au derrière en lui disant : Va chercher ton mari.

A propos de Guelmah et de Constantine, surtout à propos de Gérard, nous reviendrons sur les histoires de lion. Les Arabes m'en ont raconté d'admirables.

En attendant, consignons un fait caractéristique : il n'y a dans la langue arabe qu'un seul mot pour *seigneur* et pour *lion*, SID.

Ainsi, quand les Arabes appelaient don Rodrigue *Sid*, ils l'appelaient non-seulement seigneur, mais encore lion.

En sortant du bazar, nous allâmes visiter le palais de ville du bey. Le souvenir le plus récent qui se rattachât à ce monument était l'appartement qu'y avait occupé monsieur le duc de Montpensier.

Il est vrai que ce souvenir était bien vif; la gracieuse politesse du prince pendant son séjour, sa générosité à son départ, lui avaient fait bon nombre d'amis parmi les commensaux du palais.

Au reste, rien de remarquable dans ce palais, si ce n'étaient ces mêmes sculptures modernes que j'avais déjà remarquées dans le tombeau de saint Louis, et qui étaient comme nous l'avons dit, du *pèlerin Younis*, HADJ'YOUNIS.

Aussi, à notre retour au consulat, dans le désir que j'avais de me faire faire une chambre arabe à Paris, m'informai-je de la demeure de l'artiste. L'adresse donnée, Paul fut chargé de m'amener celui à qui je voulais parler.

Une heure après il était au consulat; un enfant de douze ans l'accompagnait : enfant d'une merveilleuse beauté, qu'au reste tout le monde a pu voir à Saint-Germain pendant l'année qu'il y est resté. Il s'appelait Ahmed, abréviatif de Mohammed.

Quant à lui, c'était un homme de quarante à quarante-quatre ans, d'une régularité de traits parfaite, avec de beaux yeux noirs, le nez droit, la barbe blanchissante à l'extrémité.

Il était mis avec une sorte d'élégance.

Je lui demandai s'il aurait quelque répugnance à voyager.

Il me répondit que les voyages lui étaient chose familière, ayant été à la Mecque.

Je lui proposai alors de m'accompagner en France.

Il me montra son fils.

Je lui fis signe que oui.

— Je veux bien aller en France, dit-il.

— Vous avez donc confiance en moi?

Il me regarda fixement.

— Oui.

— Combien me demandez-vous?

Il réfléchit un instant.

— Aurai-je l'hospitalité chez toi? me demanda-t-il.

— Tu l'auras.

— Je serai logé et nourri à ma manière?

— Tu feras ta cuisine toi-même, tu arrangeras ta chambre à ton plaisir.

— Eh bien! tu donneras avant mon départ, et à-compte sur mon travail, quatre cents piastres à ma femme (1).

— Je les lui donnerai.

— A moi, tu me donneras quatre piastres par jour.

— Après?

— Deux à mon fils.

— Après?

— C'est tout.

— Non, ce n'est pas assez. Je te donnerai le double.

Il me regarda, puis il regarda le consul.

Monsieur Laporte le comprit.

— Il te les donnera, dit-il.

— Tu es donc un seigneur? me demanda Hadj'Younis.

— Non, mais je suis un homme qui apprécie le talent, et qui le paie autant qu'il est en mon pouvoir.

Je vis que l'artiste avait une dernière observation à faire.

— Mais le voyage! fit-il.

— Je m'en charge.

— Alors, dit-il, je suis à toi, sauf la permission de mon seigneur le bey.

— Ah! diable! fit Laporte, je n'avais pas songé à cela.

C'était en effet le plus difficile. Non-seulement le bey n'aime pas que ses sujets voyagent, de peur que le goût de l'émigration ne leur prenne, mais encore Younis était occupé au moment même où je l'embauchais, à sculpter le tombeau du bey du camp.

Cela nécessitait une négociation; on mit les chevaux au cabriolet, et Laporte et moi partîmes pour le Bardo.

Depuis qu'on m'avait raconté toutes ces terribles histoires d'exécutions que j'ai redites, et surtout celle de ce chakir, le Bardo m'avait paru revêtir un aspect formidable que je n'avais pas remarqué la première fois.

Ce qui n'empêcha point ces terribles Boabs de s'incliner devant nous et de nous ouvrir toutes les portes.

Nous arrivâmes près du bey avec plus de facilité que l'on n'arrive en France près d'un chef de division du ministère de l'intérieur.

Il me reçut à merveille, et s'informa si j'avais encore une bonne nouvelle à lui apprendre.

Laporte lui dit que non, mais que j'avais une grâce à lui demander.

— Alors la bonne nouvelle est pour moi, fit le bey.

Laporte lui exposa mon désir.

Son visage se rembrunit légèrement.

— Mais, dit-il à Laporte, ton ami le savant sait-il que Younis travaille pour moi?

Laporte me transmit la question.

— Oui, Altesse, lui répondis-je, mais tu vas comprendre. Tu lui fais faire ton tombeau, moi je veux lui faire faire une chambre. Ma chambre est pour être habitée de mon vivant, ton tombeau n'est que pour être habité après ta mort, tu es naturellement le moins pressé, c'est donc à toi de me céder ton tour.

La réponse parut au bey pleine de logique.

— Je te donne Hadj'Younis, dit-il, aie-bien soin de lu i, et renvoie-le-moi le plutôt possible.

Je remerciai le bey avec une effusion bien autrement sincère que lorsqu'il m'avait promis le Nisham. On nous expédia le passeport de Younis, et nous revînmes au consulat.

Younis, à la vue du passeport, était presque aussi joyeux que moi. Il était évident que si j'avais envie de l'emmener en France, il avait, lui, grande envie d'y venir.

Comme nous devions partir le surlendemain, je donnai à Younis ses quatre cents piastres, et l'invitai à se tenir prêt à me suivre.

Ce qui lui rendait le départ facile, c'était Paul, c'était cet Arabe du Darfour parlant avec lui la vieille langue arabe et lui disant dans cette langue qu'il serait chez moi mieux que chez lui.

Cette promesse, je l'ai tenue scrupuleusement. Après quatre mois de séjour en France, Hadj'Younis écrivait à sa femme, en son nom et au nom de son fils, et pour peindre l'abondance et la satisfaction dans laquelle il vivait, il n'avait trouvé que cette seule phrase qui exprimât sa pensée:

« *Anni farchan kitter.* »

— Nous sommes dans le froment.

(1) Trois cents francs.

DÉPART.

Après six jours de halte, qui ont passé comme une heure, nous venons de quitter Tunis pour nous rapprocher de vous, madame, car Tunis était le point extrême de notre voyage.

Un dernier mot sur la ville, sur le bey, sur les habitans, sur le consulat, sur tout le monde.

Quelques pages enfin où je vais entasser tout ce qui a pu m'échapper de détails curieux dans les lettres précédentes.

Tunis a non-seulement le tombeau de saint Louis, mais encore le collége Saint-Louis.

Ce collége, à l'époque où nous nous trouvions à Tunis, était tenu par un directeur intérimaire, nommé monsieur Espinasse.

Voici comment cet établissement fut fondé:

A la chapelle Saint-Louis, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, est attaché un digne ecclésiastique appelé l'abbé Bourgade, lequel comprit que sa tâche, en traversant la mer et en s'exilant en Afrique, ne se bornait point à dire deux ou trois messes par an sur un emplacement qui fut bien plus sûrement un ancien temple païen que la couche funèbre du saint roi.

Avec la chapelle Saint-Louis, la civilisation n'avait qu'un pied en Afrique.

L'abbé Bourgade résolut de l'y installer assez solidement pour qu'elle ne put jamais en être expulsée.

D'abord il fit venir quinze sœurs de charité appartenant à la congrégation de Saint-Joseph, fondée en France par la baronne de Vialar. Ces saintes filles fondèrent, concurremment, une salle d'asile, une école de jeunes filles et l'hôpital Saint-Louis.

Puis alors il rêva un collége de jeunes garçons.

Ce fut en 1852 seulement qu'avec un simple secours de mille francs, que lui envoya le roi de France, monsieur l'abbé Bourgade parvint à fonder son collége, qui compte aujourd'hui plus de deux cents élèves apprenant à la fois et parlant avec une égale facilité le français, l'italien et l'arabe.

Les vendredis et les samedis sont consacrés à des cours de chimie, de physique et de dessin linéaire.

Le roi, voyant les progrès que faisait cet admirable éta-

blissement, changea en une subvention annuelle de mille francs le secours qu'il avait d'abord accordé une fois donné; mais c'est bien peu de chose que mille francs de rente pour un établissement qui manque à la première loi de son fondateur, c'est-à-dire à la charité, s'il ne reçoit pas gratis une portion de ses élèves.

Ne vaudrait-il pas mieux, en conscience, ne donner au Théâtre-Français, qui pourrait marcher sans subvention, s'il était bien conduit, que trois cent quatre-vingts mille francs et envoyer vingt mille francs au collége de Tunis ?

Nous visitâmes le collége, que notre visite mit tout en rumeur. Quatre ou cinq élèves en retenue furent graciés à notre intention.

Une grande planche noire était rayée de plusieurs lignes arabes. Ces lignes étaient des sentences.

Je me les fis traduire et j'en copiai trois ou quatre.

Les voici.

« Le mot qui t'échappe est ton maître. »

« Celui que tu retiens est ton esclave. »

« La parole est d'argent, le silence est d'or. »

« Qui bat le chien frappe le maître. »

« Une âme sensible est toujours en deuil. »

« La patience est la clef de la joie, la précipitation est celle du repentir. »

« Quand même ton ami serait de miel, ne le lèche pas en« tièrement. »

Ajoutons à toutes ces maximes une dernière qui, pour n'avoir pas l'avantage d'être inscrite sur la planche d'un collége, mais sur une simple muraille, ne m'en parut pas moins avoir son mérite.

La voici :

« Ne te marie point avec une veuve, dût sa joue ressem» bler à un bouquet en fleurs ; tu auras beau remplir et au» delà tous les devoirs que le mariage t'impose, tu ne l'en» tendras pas moins te dire sans cesse avec un soupir : Dieu » veuille être miséricordieux envers mon pauvre défunt ! »

Tout en courant pour prendre congé, comme on met sur les cartes, nous rencontrâmes Giraud, moitié riant, moitié désappointé. Vous vous rappelez, madame, cette charmante Mauresque dont je vous ai parlé, et qui avait eu le privilége d'attirer les regards de nos deux peintres? Eh bien ! ils l'avaient suivie, encouragés par les regards de flamme qu'elle leur jetait à travers les plis de son haick. Comme elle ne parlait pas français, comme ils ne parlaient pas arabe, on avait été obligé de recourir à la langue primitive, à la langue des Celtes, et ils s'étaient aperçus que la charmante Mauresque était un petit garçon.

Au reste, avouez une chose, c'est la difficulté qu'il y a en Orient de reconnaître au premier coup d'œil un jeune garçon d'une jeune fille ; même beauté de forme, mêmes regards brillans, mêmes lèvres vermeilles, mêmes dents de perles, et avec cela mêmes draperies, faisant valoir à la fois ce que l'on voit et ce qu'on ne voit pas.

Nous avions remis au dernier moment le soin de faire nos emplettes ; nous entrâmes vers deux heures au consulat, le bazar était ouvert.

Ah! madame, vous dire les tentations affreuses qui sont venues m'assaillir en face de ces colliers, de ces bracelets, de ces épingles ; en face de ces étoffes à larges bandes d'or, de soie, de gaze, en face de ces tapis de Smyrne et de Tripoli, de ces coffres d'écaille, de ces tables de nacre, ce serait renouveler un supplice déjà trop cruel.

Nos deux Arabes nous attendaient ; ils avaient chacun un petit paquet contenant un habit de rechange, et un caban renfermant leurs outils, ils étaient calmes et confians, comme s'il se fût tout simplement agi pour eux d'aller à la Goulette; en m'apercevant, ils me prirent les mains, me les baisèrent, et m'appelèrent *sid ;* tout était dit, ils étaient à moi, le reste ne les regardait plus, c'était à moi de veiller sur eux pendant le voyage, c'était à moi de les protéger contre les dangers qu'ils ne connaissaient pas, mais qu'ils pensaient devoir exister, c'était à moi de les rendre au jour dit à leur patrie et à leur famille.

Ils emportaient deux poules, ne sachant pas où nous allions, et si dans le pays où nous allions il y aurait à manger pour le lendemain.

Paul usa toute son éloquence à leur faire comprendre l'inutilité de ces deux poules, mais ils ne voulurent entendre à rien, disant que si ce n'était pas pour eux ce serait pour moi.

Le moment des adieux était arrivé, les matelots du *Véloce*, chargeant nos malles augmentées à chaque station de trois ou quatre caisses ; nous ne pouvions nous décider à quitter Laporte, Cotelle, Rousseau, notre excellent consul Sarde, qui nous avait donné un si beau bal, nos excellens compatriotes, qui nous avaient donné un si bon dîner ; Sainte-Marie, enfin, qui allait repartir pour un de ces voyages si hasardeux, qui sont devenus pour lui un jeu et qui sont restés pour tous ses amis une terreur.

Cinquante personnes nous accompagnèrent jusqu'à la plage, tandis que, du haut de la terrasse, les dames nous faisaient des signaux avec leurs mouchoirs.

La nuit venait rapidement, il n'y avait pas de temps à perdre ; la lune ne se levait qu'à minuit, nous pouvions nous égarer sur le lac.

Nous nous embrassâmes une dernière fois, et nous sautâmes dans les bateaux.

Tant qu'il fit un reste de jour, nos amis restèrent sur le rivage, mais enfin peu à peu la distance épaissit le voile grisâtre qui s'étendait entre nous, les objets finirent par s'effacer, se confondre et disparaître.

Je tirai deux coups de fusil en signe de dernier adieu, et nous n'essayâmes même plus de rien voir : la nuit était venue.

Au bout d'une heure de navigation, nous nous aperçûmes que nous nous étions perdus sur le lac.

En effet, rien n'indique le chemin que ces piquets à fleur d'eau dont j'ai déjà parlé, et qui la nuit deviennent à peu près inutiles, attendu qu'on ne les voit pas.

Enfin, après une autre heure de courses à l'aventure, nous vîmes devant nous une mare noire, et nous reconnûmes la Goulette.

Juste en ce moment, monsieur Gaspari, qui se doutait de l'événement, apparaissait sur la jetée avec une torche.

Il avait vu passer les barques qui allaient nous chercher, et il attendait notre retour.

Il fallut descendre, un punch nous attendait, et aux quatre coins du bol tout enflammé, des bouteilles de rosolio, de marasquin, et de deux ou trois liqueurs inconnues.

Alors il me fallut accepter le résultat de ses recherches depuis dix ans, des médailles, des fragmens de mosaïques, des débris de statuettes, ce fut une nouvelle caisse à ajouter aux autres caisses.

Je le priai de me montrer la salle où avait eu lieu le combat des deux cousins, il m'y conduisit ; la muraille gardait encore la trace des balles, quoique les trous eussent été bouchés avec du plâtre.

Enfin nous songeâmes combien le *Véloce* devait nous at-

tendre avec impatience, nous brisâmes violemment tous ces liens hospitaliers, nous partîmes.

C'était quitter une seconde fois Tunis.

Vers dix heures nous étions à bord : le capitaine avait fait préparer à souper, nous nous mîmes à table, et l'on appareilla.

A minuit la lune se leva splendide.

A sa pâle clarté nous pûmes encore jeter un regard sur ce beau lac, au-delà duquel nous devinions plutôt que nous ne voyions Tunis.

Nous doublâmes le cap Carthage et tout disparut.

LA GALITE.

La mer était belle, le vent bon; pendant toute la nuit nous filâmes sept nœuds à l'heure, le matin nous nous réveillâmes en vue de la petite île de la Galite.

L'île de la Galite, comme l'île de Monte-Cristo, avec laquelle elle a quelque ressemblance, est habitée par des lapins et par des chèvres; à cette nouvelle, nous avions demandé au capitaine de nous y arrêter pendant quelques heures, et comme toujours le capitaine s'était empressé de satisfaire à notre désir.

Quelque temps avant notre passage, un événement assez curieux était arrivé à l'endroit même où nous nous trouvions.

Une juive de Tunis s'était mariée à Bone, et deux ans après son mariage était revenue à Tunis.

On chercha des motifs à ce retour, et celui auquel on s'arrêta le plus généralement, fut que la légèreté de sa conduite ayant mécontenté son mari, une séparation de corps avait eu lieu entre elle et lui.

Cependant, quelques mois après son arrivée à Tunis, son mari vint l'y rejoindre, et comme on vit les deux époux ensemble, comme ils paraissaient même vivre dans la plus parfaite union, l'accusation qu'on avait portée contre la femme tomba d'elle-même.

Il y avait plus, le mari venait chercher sa femme, ne pouvant pas, disait-il, se passer d'elle.

Un nouvel établissement avait été fondé par lui à Alger, les deux époux s'embarquèrent sur un petit bâtiment grec, pour aller se mettre à la tête de cet établissement.

Mais cet établissement à Alger était chimérique, mais cette recrudescence amoureuse était feinte.

Le juif n'avait pas d'autre projet que de se débarrasser de sa femme, et moyennant deux mille piastres qu'avait reçues le capitaine grec, il s'était engagé à le seconder de son mieux dans son projet.

Le hasard vint en aide aux deux complices; un gros temps ballotta le bâtiment, au point que le mal de mer s'empara de la pauvre femme, à ce degré où il rend toute défense impossible; d'ailleurs, la pauvre femme ne se sachant pas menacée, ne songeait pas à se défendre.

Tout-à-coup le mari et le capitaine entrèrent dans sa chambre et la bâillonnèrent.

Puis on apporta une caisse dans laquelle on la cloua.

Puis enfin on jeta la caisse à la mer.

C'était la nuit, nul ne vit l'événement ou nul ne s'en préoccupa.

Le bâtiment, qui était bon voilier comme le nôtre, il filait sept nœuds, eut bientôt perdu de vue la caisse, qui flottait au caprice de la mer.

Trois heures après, comme le jour commençait à paraître, le bateau à vapeur le *Sphinx*, parti cinq heures après le bâtiment grec de la Goulette, et faisant même route que lui, aperçut un objet qu'il crut d'abord être une chaloupe, puis ensuite un ballot, puis enfin une caisse.

On fit stoper le bâtiment et l'on envoya une chaloupe.

Les matelots de la chaloupe repêchèrent la caisse et ramèrent vers le paquebot.

Pendant le trajet, on crut entendre des plaintes sortir de la caisse, mais comme on n'avait aucun instrument, on se contenta de faire force de rames, tout en adressant à l'étrange colis des questions auxquelles celui-ci ne répondait que par des sons inarticulés.

On déposa la caisse sur le pont, et l'on envoya chercher le charpentier.

La hache et le levier firent leur office; le couvercle sauta, et l'on trouva une femme nue et à moitié asphyxiée.

C'était notre juive.

Elle raconta toute son histoire.

Le *Sphinx* lui aussi allait à Alger.

Le capitaine ordonna de marcher à toute vapeur. Vers midi il eut connaissance du bâtiment grec, et vers le soir il l'eut rejoint et dépassé.

Le *Sphinx* était à Alger douze heures avant le bâtiment grec.

Le capitaine eut donc le temps de faire sa déclaration, la femme sa plainte.

En mettant le pied sur la jetée, la première personne qu'aperçut le mari fut sa femme, et derrière sa femme un piquet de gendarmerie.

Quant au capitaine grec, il n'avait pas jugé à propos de prendre terre; de son bord il vit l'arrestation du juif, et regagna immédiatement le large.

Le mari fut jugé, condamné à mort et exécuté, à la grande joie des Maures et des Arabes, pour lesquels c'est toujours une très grande joie que de voir un juif aller forcément de vie à trépas.

C'était Younis qui racontait toute cette belle histoire à Paul, lequel me la traduisait à mesure que nous jetions l'ancre à une portée de carabine de l'île.

Nous trouvâmes dix-sept brasses d'eau, fond de mate-argile mêlée d'algue.

Une petite barque se tenait abritée parmi les rochers qui hérissaient l'approche de la terre; elle appartenait à des pêcheurs de corail.

Nous échangeâmes quelques paroles avec eux; ils étaient napolitains.

Nous mîmes nous-mêmes notre barque à la mer, et commençâmes notre chasse sur des plongeons qui longeaient le rivage, tout étonnés qu'ils étaient de voir leur île inhabitée recevoir, le 10 décembre de l'an de grâce 1846, si belle et si nombreuse compagnie.

Nous éprouvâmes quelques difficultés à aborder l'île qui n'étant qu'un entassement de rochers, laisse de temps en temps se détacher des parcelles de son tout, grands comme des maisons ordinaires au moment du départ, et qui, bondissant sur ses flancs, se brisent et arrivent à la mer à l'état de roches ordinaires. Là, comme elles trouvent un fond de huit ou dix pieds de profondeur, elles restent à moitié plongées dans l'eau, moitié gisant à sa surface.

Ce fut en sautant de pointes en pointes que nous parvînmes à gagner l'île.

Une fois sur la terre ferme, nous nous croyions sauvés; mais la même difficulté se reproduisit : nous étions sur les frontières du chaos, et il nous fallait franchir ce nouvel entassement de débris.

Nous y parvînmes enfin, et nous nous trouvâmes sur un terrain pierreux, qui, entre chaque interstice de rocher, laissait pousser de longues herbes, droites et rares, cassantes comme du bois sec, et atteignant la hauteur de deux pieds.

A peine eus-je fait deux cents pas au milieu de ces herbes, que deux lapins me surprirent en partant à mes pieds.

Le hasard fit que je les tuai tous les deux.

A ce double bruit, répété par l'écho, nous vîmes un troupeau de chèvres sauvages bondir à notre droite et gagner les cîmes les plus ardues de l'île.

Alexandre, Desbarolles et notre jeune chirurgien se mirent à leur poursuite.

Maquet, Giraud, Chancel et moi appuyâmes au contraire à gauche.

Il en résulta que comme la gauche était la partie plane et la droite la partie élevée, nous nous bornions, nous, à une chasse au lapin, tandis que ces messieurs avaient l'ambition de chasser la chèvre.

Je n'étais pas sans inquiétude sur eux : cette excursion dans des rochers mouvans comme des dents dans leurs alvéoles, et toujours prêts à rouler vers la mer, me paraissait dangereuse. Je fis quelques observations que j'eus, comme je m'y attendais, la douleur de voir repousser avec perte.

Ils disparurent dans un pli de terrain.

Nous continuâmes notre chasse.

Les matelots, ceux qui en avaient obtenu la permission, nous suivaient en faisant le cercle; de sorte que peu de lapins pouvaient échapper à cette espèce de battue : aussi ne voyait-on que derrières blancs filant comme des éclairs à travers ces grandes herbes.

Nous en tuâmes une vingtaine à coups de fusil ; les matelots de leur côté en tuèrent deux ou trois à coups de pierre.

Chancel abattit en outre une bécasse.

Nous faisions une fusillade qui ressemblait à un engagement de tirailleurs.

De temps en temps un coup de fusil nous répondait de la montagne.

Un de ces coups de fusil me fit retourner. Je vis la fumée de la poudre, puis quelque chose que je crus reconnaître pour Desbarolles qui glissait rapidement sur la pente d'un rocher.

Seulement il ne glissait ni sur le dos, ni sur le ventre, ni sur le côté gauche, ni sur le côté droit, ni la tête en bas : il glissait sur le derrière.

Ceci nous fut expliqué plus tard. Le pied lui avait manqué, et au détriment de son pantalon et de sa doublure, Desbarolles parcourait dans la posture qui lui avait paru la moins dangereuse un espace de plusieurs toises.

Alexandre, de son côté, avait été emporté par sa course. J'avais vu une espèce de compas s'ouvrant de rocher en rocher, c'était lui. Il ne s'était arrêté qu'aux dépens de son fusil, en enfonçant la crosse de l'arme entre deux pierres. La crosse était cassée.

A ces deux événemens se bornaient les accidens de la journée.

De chèvres, bien entendu qu'il n'en était pas question.

Chacun avait fait merveille, cependant; mais chose dont on ne pouvait pas se rendre compte, malgré le nombre indéfini de balles qu'elles avaient dû recevoir, pas une n'avait succombé.

On en augura que les chèvres de l'île de la Galite étaient invulnérables, ou tout au moins ne pouvaient être blessées, comme Achille, qu'au talon.

Or, le talon d'une chèvre offre si peu de surface qu'il n'était point étonnant que nos chasseurs, si habiles qu'ils fussent, eussent mis un peu au-dessus, un peu au-dessous, ou à côté.

Cependant Alexandre nous donna une preuve de son adresse qui fit le pendant de l'alouette de Bizerte.

Il jeta lui-même un caillou en l'air et le pulvérisa avec la dernière balle qui restait dans son fusil.

Ce qui nous confirma d'autant dans la conviction que les chèvres étaient invulnérables.

Au bord de la mer, nous trouvâmes nos matelots rassemblés. Ils avaient chassé pour leur compte, en formant de grands cercles qu'ils rétrécissaient vers un centre : de cette façon, les lapins pris entre eux étaient bien pris.

Au nombre des captifs vivans ou morts, était un lapin blanc, variété de l'espèce, que ses compatriotes paraissaient regarder avec un profond étonnement.

Un matelot avait, dans une espèce de carrière, découvert une source magnifique, qui filtrait à travers les rochers, et qui se répandait glacée dans un vaste bassin naturel.

Cette nayade inconnue avait déjà désaltéré d'autres voyageurs que nous, car un équipage français, par l'organe de son contre-maître, avait gravé ses remercîmens sur la roche qui surplombait.

Comme rien ne nous retenait plus, nous quittâmes la Galite et nous remontâmes à bord du *Véloce* qui, au milieu de la nuit, jeta l'ancre dans le port de Bone.

BONE.

Les deux premières choses qui nous frappèrent en arrivant sur le pont furent la forteresse de Bone, théâtre d'un des premiers et des plus hardis coups de main de Joussouf, et la pointe du Lion, avec laquelle nous devions faire le soir même plus ample connaissance.

Le port de Bone est assez peu estimé des marins, qui dans les mauvais temps ne s'y arrêtent que contraints et forcés; les mouillages que l'on préfère sont ceux du fort Génois et des Caroubiers.

En effet, le port de Bone n'est qu'un bas-fond d'une mauvaise tenue, l'ancre n'y mord que dans une couche de sable étendue sur le rocher et qui dans les gros temps, atteinte et remuée par la lame, n'offre aucune résistance.

Autrefois Bone était riche, — quand nous disons autrefois, nous parlons d'il y a vingt, trente, quarante ans; — en 1810, par exemple, la population s'élevait à 10,000 âmes; en 1830, lorsque nous fîmes la conquête de l'Algérie, elle n'était plus que de 1,500.

En effet, les grains de la Crimée avaient tué l'exportation africaine; les habitans ne demandaient plus à la terre ce riche superflu qu'on appelle le commerce, mais seulement ce strict nécessaire qu'on appelle la nourriture.

Le bruit de notre voyage s'était déjà répandu sur toute la côte, aussi à peine eûmes-nous jeté l'ancre, que nous vîmes une barque se détacher du rivage et s'avancer vers nous. Cette barque était montée par le commissaire français, ancien ami à moi, qui venait, disait-il, nous confisquer à son profit. Nous n'avions rien au monde à dire contre cette bienveillante confiscation. Nous nous rendîmes chez lui où nous trouvâmes sa femme et sa fille qui nous attendaient.

Nos promenades dans la ville furent courtes. — La ville ne renferme rien de bien curieux : une assez belle mosquée, voilà tout, et une bible fort miraculeuse enfermée dans la synagogue juive. Du genre de miracles qu'elle faisait, personne ne m'en put rien dire.

Nous résolûmes une promenade à Hippone, ancien évêché de votre auteur favori, madame, dont bien justement, à mon avis, vous préférez les *Confessions* à celles de Rousseau.

Notre hôte se chargea de trouver les chevaux, Hippone étant situé à une lieue de Bone à peu près. Quant à moi, comme j'appris qu'on pouvait s'y rendre en chassant, je jetai mon fusil sur mon épaule, et guidé par un colonel polonais qui m'avait disputé à mon ami le commissaire, et auquel j'étais définitivement resté, je m'acheminai vers le tombeau de saint Augustin, où était le rendez-vous général.

En sortant de la ville, on met le pied dans un grand marais qui s'étend à gauche jusqu'à la mer, à droite jusqu'au pied des montagnes; en face, l'horizon est borné par une petite chaîne de collines, aux premières rampes de laquelle s'élève le tombeau sacré.

Nous suivîmes la rive droite de la Seybouse, le long de laquelle je tuai quelques bécassines et un canard sauvage.

Enfin, au bout de trois quarts d'heure de marche, nous arrivâmes au tombeau où je trouvai toute la caravane réunie.

Le tombeau est bâti sur les ruines de l'ancienne Hippone — *Hippos Regius* — Hippone royale.

En effet, c'était la résidence des rois Numides ; mais de ces rois Numides rien n'existe plus, pas même le nom. Saint Augustin a tout recouvert de son manteau pastoral, et son souvenir vit seul au milieu des ruines de la grande cité.

Saint Augustin est le saint des femmes, saint de poésie et d'amour, qui lutta toute sa vie contre les ardens désirs de son cœur, et qui, après avoir fait de l'amour conjugal une passion, fit de l'amour filial un culte.

Saint Augustin eut dû vivre du temps de Madeleine.

Né à Tagaste, le 13 novembre 354, élevé à Madaure, il visita Carthage, dont les mœurs dissolues le révoltèrent, car rien n'est loin de la débauche comme l'amour; Milan, où l'attira l'éloquence de saint Ambroise, et où s'accomplit sa conversion, et enfin Hippone, où le peuple, touché de sa grande piété et de sa profonde éloquence, le força en quelque sorte à recevoir les ordres de la main du digne évêque auquel il succéda en 395.

Enfin, le 22 août 430, saint Augustin mourut pendant le troisième mois du siége d'Hippone par les Vandales. Il avait supplié Dieu de le rappeler à lui avant la prise de la ville : Dieu exauça sa prière.

Les Vandales détruisirent la ville, mais ils respectèrent la bibliothèque et l'évêché, seuls biens que possédât saint Augustin et qu'il avait légués à l'église.

Les Barbares se firent les exécuteurs testamentaires du saint.

Quant à lui, sa dépouille mortelle fut disputée par les différentes cités qui avaient eu le bonheur d'entendre sa parole; ce fut d'abord Cagliari qui le posséda, puis Pavie.

Enfin, en 1842, le gouvernement français réclama pour la nouvelle Hippone une part de ces précieuses reliques. L'os de l'avant-bras droit nous fut concédé, déposé à bord du *Gassendi* et transporté à Hippone et enterré en grande pompe à l'endroit où s'élève aujourd'hui le monument.

Par un hasard singulier, c'était le capitaine Bérard, commandant actuel du *Véloce*, qui commandait à cette époque le *Gassendi*.

Nous ne dirons rien du monument; est-ce l'argent, est-ce le génie qui a manqué pour le faire digne du saint?

Nous voulons bien croire que c'est l'argent.

Ce qu'on a de mieux à faire, au point de vue de l'art bien entendu, quand on est arrivé au pied du cénotaphe, c'est de s'asseoir en y tournant le dos, et de contempler le magnifique paysage qui se déroule aux yeux.

Au premier plan, les ruines de la vieille ville, à travers les échancrures de laquelle pénètre le regard ; au second plan, les marais coupés par la Seybouse; au troisième et dernier, la ville en amphithéâtre, à gauche les montagnes, à droite la mer.

Ce fut là que fut décidé en grand conseil cette chose si importante pour nous de savoir si nous irions directement de Bone à Constantine, par Guelma, ou si, prenant la route ordinaire, nous gagnerions Stora, de Stora Philippeville, et de Philippeville Constantine.

Le voyage par Guelma était plus fatiguant mais plus pittoresque ; puis dès longtemps j'avais un rendez-vous pris à Guelma avec Gérard, notre tueur de lions.

Nous penchions donc pour Guelma, lorsque le capitaine polonais tira une lettre de sa poche. Cette lettre était de la propre main de Gérard; elle avait date de la surveille, et elle annonçait que Gérard partait à l'instant même pour l'intérieur des terres, appelé qu'il était par les Arabes à la destruction d'une lionne et de ses deux lionceaux.

C'était Gérard qui faisait notre grande curiosité, c'était l'espoir d'une chasse au lion avec lui qui faisait notre grand désir. Gérard n'étant plus à Guelma, nous prenions tout naturellement la route de Philippeville.

Un mot physiologique sur le lion, madame, et par contrecoup sur Gérard, son terrible et heureux antagoniste.

Parmi les animaux fantastiques de la fabuleuse antiquité, aucun ne nous est apparu plus terrible que cette terrible réalité qu'on appelle le lion.

A Rome il n'y avait pas de belles chasses sans lion.

Un des principaux griefs de Cassius contre César, c'est que César lui a pris cinquante lions, qu'il conservait à Mégare pour les fêtes de son édilité.

Un des grands souvenirs qui font Pompée populaire à Rome, c'est que dans les fêtes de son triomphe il a poussé dans l'amphithéâtre trois cents lions à crinière.

Ni le serpent de Régulus, ni les éléphans d'Annibal n'ont fait une si vive impression qu'Antoine se promenant avec Cytheris dans les rues de Rome sur un char attelé de deux lions.

Le grand sujet de causerie sous la tente arabe, c'est le lion.

Nous avons déjà dit que les Arabes appelaient le lion *Sid*, Seigneur.

Les Arabes prétendent que le lion change quatre fois de nourriture par an.

Pendant le premier trimestre de l'année il mange les démons.

Pendant le second il mange de la chair humaine.

Pendant le troisième de la terre glaise.

Et pendant le quatrième des animaux.

Les Arabes ont remarqué que le lion, qui enlève un cheval ou un chameau en les jetant hardiment sur son épaule, et qui saute avec ce fardeau des haies de trois ou quatre pieds, ne peut que traîner misérablement un mouton.

Cette anomalie devait avoir une source; les Arabes l'ont trouvée dans leur poétique imagination.

Un jour dans une assemblée d'animaux, le lion disait, vantant sa force :

— J'emporterai sur mon épaule le taureau, s'il plaît à Dieu, le chameau, s'il plaît à Dieu, le cheval, s'il plaît à Dieu, et ainsi de suite. Arrivé au mouton, il trouva la chose si facile, qu'il négligea d'invoquer le Seigneur.

Le Seigneur l'en punit, le roi de la force est obligé de traîner le mouton qu'il ne peut jeter sur son épaule.

L'éléphant, le tigre, la panthère et le sanglier, sont les seuls animaux avec l'homme qui osent combattre le lion; on a trouvé dans le Maroc, près l'un de l'autre, un sanglier mort, à dix pas d'un lion éventré.

Les Arabes mangent le lion; certaines parties de l'animal, au dire des Arabes, guérissent même certaines maladies, mais il paient plus tard cette gourmandise; les enfans d'un homme qui a mangé du lion meurent presque toujours en faisant leurs dents, les dents poussant trop fortes.

Souvent des marabouts ont élevé ou apprivoisé des lions; presque toujours leur réputation de sainteté s'en est augmentée.

Les Arabes sont essentiellement chasseurs, ils chassent le lion, la panthère, le sanglier, l'hyène, la vache sauvage, le renard, le chacal et la gazelle; quant au petit gibier qui se tue chez nous avec du plomb, ils ne s'en occupent jamais.

Il va sans dire que le lion est le premier, le plus dangereux et le plus noble de leurs adversaires.

Nous avons dit que lorsqu'ils parlent du lion, les Arabes l'appellent seigneur.

Lorsqu'ils lui parlent à lui, ils l'appellent monseigneur Johan-ben-el-Johan.

C'est-à-dire monseigneur Jean, fils de Jean.

Pourquoi lui ont-ils à la fois donné un titre et un nom d'homme.

C'est que, selon eux, le lion a les plus nobles qualités de l'homme le plus noble, c'est qu'il est brave, c'est qu'il est généreux, c'est qu'il comprend la parole humaine, quelque langue qu'on lui parle.

C'est qu'il respecte les braves, qu'il honore les femmes, qu'il est sans pitié pour les lâches.

Si un Arabe rencontre un lion, il arrête son cheval, qui tremble sous lui, et adresse la parole à son terrible antagoniste.

— Ah! c'est toi, monseigneur Jean, fils de Jean, lui dit-il. Crois-tu m'effrayer, moi un tel, fils d'un tel. Tu es noble, je suis noble, tu es brave, je suis brave, laisse-moi donc passer comme un frère, car je suis un homme de poudre, un homme des jours noirs.

Alors il met le sabre à la main, fait craquer ses étriers, pique droit sur le lion qui se dérange et le laisse passer.

S'il a peur, s'il rebrousse chemin, il est perdu, le lion bondit sur lui et le déchire.

De son côté, le lion sonde son adversaire, le regarde en face, lit ce qu'il éprouve sur son visage; si l'homme a peur, le lion s'approche de lui, le pousse avec l'épaule, le jette hors du chemin avec ce rauquement cruel qui annonce la mort, puis il bave, s'écarte, forme des cercles autour de la victime, tout en cassant dans les broussailles des tiges de jeunes arbres avec sa queue, quelquefois même il disparaît; alors l'homme se ranime, il croit avoir échappé, il fuit, mais au bout de cent pas il retrouve le lion en face de lui et lui barrant le chemin; alors il lui pose une patte sur l'épaule, puis l'autre, lui lèche la figure avec sa langue sanglante, et cela jusqu'à ce qu'un faux pas le fasse tomber, ou que l'effroi le fasse s'évanouir. Alors le lion quitte encore l'homme et va boire, à un quart de lieue parfois : de ce moment l'homme est à lui, il peut revenir quand il voudra. Il boit et revient, lèche encore l'homme un instant, puis commence son repas.

Si la victime est un homme, ce sont les organes de la génération qu'il mange d'abord, si c'est une femme ce sont les seins.

Il emporte le reste, puis plus tard on retrouve dans quelque fourré les pieds et les mains, qu'il ne mange jamais.

Quelques Arabes, et remarquez, madame, que c'est toujours le conteur du désert et non monsieur de Buffon qui parle par ma bouche; quelques Arabes placés dans cette position extrême que nous venons de peindre, c'est-à-dire évanouis et gisans, tandis que le lion était allé boire; quelques Arabes ont été sauvés, soit par une caravane, soit par des chasseurs, soit par un autre Arabe plus brave et mieux instruit des mœurs du lion qu'ils ne l'étaient eux-mêmes; dans ce cas l'Arabe brave au lieu d'aider l'Arabe poltron à fuir, ce qui les perdrait l'un et l'autre, attendu que le lion les rejoindrait tous deux, l'Arabe brave attend le retour du lion.

Le lion reparaît et s'arrête en voyant deux hommes au lieu d'un.

Alors l'Arabe brave s'avance au-devant du lion et lui dit :

— Celui qui est là couché, monseigneur Jean fils de Jean, est un lâche, mais moi je suis un tel, fils d'un tel, et je ne te crains pas : cependant je te demande grâce pour ce misérable qui n'est pas digne d'être mangé par toi, je lui lie les mains et l'emmène pour en faire un esclave.

Alors le lion rauque.

— Oh! sois tranquille, dit le brave, il sera puni sévèrement.

Et en disant cela, il lie les mains du lâche avec sa corde de chameau.

Alors le lion satisfait s'éloigne, et disparaît cette fois pour ne plus revenir.

Il y a aussi des Arabes, et ceux-là mieux encore que celui qui se hasarda le premier sur la mer, ont le cœur couvert de ce triple acier dont parle Horace; il y a encore des Arabes qui font semblant d'avoir peur, et qui au moment où le lion leur met les deux pattes sur les deux épaules, lui ouvrent le ventre avec leur poignard.

Cependant, selon les localités, deux retraites s'offrent au fuyard.

Un arbre à sa portée et sur lequel il a le temps de monter.

Un buisson épineux au centre duquel il se glisse comme un serpent.

Le lion craint de se piquer le visage, cette face mobile qui ressemble à celle du Jupiter olympien, et dont Barye et Delacroix ont si bien fait jouer tous les muscles.

Mais alors le lion se dresse contre l'arbre ou se couche près du buisson et attend.

Dans ce cas, l'homme ne peut être sauvé que par le passage de quelque caravane.

Sur la route de Bathna, un Arabe rencontra un lion, il se

sauva, et trouvant un silos sur sa route, il s'y précipita ; le lion vint jusqu'à l'ouverture, plongea son regard flamboyant dans l'intérieur, et jugeant qu'une fois descendu dans cette cave il ne pourrait plus remonter, il se coucha près de l'orifice.

Le lendemain, par bonheur pour le prisonnier, un détachement français passa, qui mit le lion en fuite.

Au reste, quand le lion fuit, les Arabes ont un moyen infaillible d'arrêter sa course.

C'est de l'insulter.

— Ah ! lâche ! ah ! misérable ! tu fuis, lui crient-ils, tu prétends que tu es le plus brave des animaux, et tu fuis comme une femme ! nous ne t'appellerons plus seigneur, nous t'appellerons esclave.

A ces mots le lion se retourne et attend les chasseurs.

Il faut que le lion soit tout à fait affamé pour ne pas respecter la femme, les Arabes prétendent même qu'il la craint.

Des Arabes m'ont assuré avoir vu des femmes courir après le lion emportant quelque brebis ou quelque génisse ou même des enfans, le saisir par la queue, et frapper dessus à coups de bâton.

Si par hasard le lion se retourne et menace, la femme, n'a qu'à s'arrêter à son tour et lever sa robe.

Le lion ne résiste pas et fuit comme le diable de Papefiguières.

Les Arabes prétendent que jamais le lion n'enlèvera un cheval au piquet devant une tente, tandis que cela arrive tous les jours devant les pâturages.

Presque toutes les peaux de lion que j'ai vues en Algérie étaient mutilées.

C'est que les femmes leur arrachent les dents et les ongles, et s'en font des talismans, quand les guerriers ne les prennent pas pour orner le cou de leurs chevaux.

Les tapis de peaux de lion ont non seulement le privilége d'éloigner les animaux nuisibles, mais encore les démons.

Quand on chasse le lion, il s'agit surtout d'échapper aux trois premiers bonds.

Le bond du lion est parfois de trente pieds.

Quand les chasseurs ont été prévenus qu'un lion s'est avancé dans le pays, on envoie des batteurs d'estrade qui relèvent ses traces, et reconnaissent l'endroit où il se tient, d'ordinaire un buisson, assez peu épineux pour que le lion puisse y entrer sans se piquer la face.

Alors les batteurs reviennent, font leur rapport, les chasseurs montent à cheval et enveloppent le buisson.

Le premier qui aperçoit l'animal crie en se le montrant du doigt : » Rahe-hena. »

Ce qui veut dire : Il n'est pas là.

S'il criait « Ra-hena, » ce qui voudrait dire : Il est là, le lion qui, comme nous l'avons dit, comprend toutes les langues, ne manquerait pas de dévorer son dénonciateur.

Alors tout le monde s'éloigne à la distance d'une soixantaine de mètres, afin d'échapper aux trois premiers bonds, et afin d'avoir l'air d'avoir fait buisson creux.

A soixante mètres les chasseurs s'arrêtent, et tous ensemble font feu sur l'endroit désigné.

Si le lion n'a pas été atteint mortellement, il sort alors du buisson ; les Arabes s'éloignent ventre à terre en rechargeant leurs fusils, puis, si le lion fuit, c'est alors, leurs fusils rechargés, qu'ils le rappellent en l'insultant.

Rarement une chasse au lion se termine sans qu'on ait à regretter la perte de trois ou quatre chasseurs, le lion ne tombant presque jamais sur le coup, tant il y a de vitalité en lui, la balle lui traversât-elle le cœur.

En général, on abuse du lion en Algérie Quand un homme disparaît, on dit : Il a été mangé par le lion.

Les Arabes craignent plus la panthère que le lion, vu l'absence complète de générosité.

Aussi sur la panthère aucune de ces histoires merveilleuses que l'on raconte sur le roi des animaux.

La panthère rencontrée, on la tue ou elle vous tue. Elle n'entend aucune langue, elle ne distingue pas le brave du lâche ; pour elle l'homme est l'homme, c'est-à-dire un ennemi et une proie.

Ses bonds sont aussi rapides et presque aussi puissans que ceux du lion. La panthère poursuit le cavalier, lui saute en croupe et lui brise le crâne, soit d'un coup de patte, soit d'un coup de dent.

Aussi les chasseurs portent-ils une calotte de fer.

On chasse la panthère à l'affût : on place l'appât qui doit l'attirer sur une branche élevée de cinq ou six pieds ; au moment où elle se dresse pour y atteindre, on lui envoie la balle dans la poitrine.

Les Arabes se servent de la peau de la panthère pour recouvrir la djebira qui couvre le devant de leur selle.

Reste l'hyène, à laquelle monsieur de Buffon a fait une si terrible réputation ; monsieur de Buffon, qui, comme l'a dit un académicien plein de poétiques images, écrivait sur les genoux de la Nature.

Malheureusement, monsieur de Buffon écrivait plus souvent sur les genoux de la nature parisienne que sur ceux de la nature réelle. Et voilà comment du plus lâche et du plus misérable des animaux, c'est-à-dire de l'hyène, il a fait un des plus terribles.

Il en résulta qu'un gouverneur de l'Algérie, qui avait étudié l'Afrique, non pas en Afrique, mais dans monsieur de Buffon, craignant de voir notre flotte dévastée par la mort des malheureux matelots qu'attire à terre le cri de l'hyène, ordonna de payer une prime de 25 francs à tout chasseur qui tuerait un de ces terribles animaux.

Quand les Arabes connurent le décret, ils se réjouirent singulièrement. Vingt-cinq francs par museau d'hyène, c'est presque autant qu'on donne à nos représentans par projet de loi.

Aussi ils se mirent à chasser l'hyène, et il n'y a pas de semaine où l'on ne voie un Arabe entrer à Alger en menant en laisse une hyène muselée ; quand l'hyène se refuse à marcher, l'Arabe la fait marcher à coups de bâton.

Je demandai à un Arabe si la chasse de l'hyène était bien dangereuse.

Il me fit répéter deux fois ; il ne comprenait pas.

Quand il eut compris, il sourit autant qu'un Arabe peut sourire, et il me demanda si je voulais qu'il me racontât comment les Arabes prenaient les hyènes.

J'acceptai, bien entendu.

Voici, au dire de mon narrateur, quand on veut prendre l'animal vivant, comment la chasse se fait :

Quand un Arabe a découvert la caverne où se cache une hyène, il tend devant l'entrée de la caverne son burnous, et intercepte ainsi le passage des rayons lumineux.

Puis lui-même entre dans la caverne les bras étendus.

Quand il a touché l'hyène, il lui dit :

— Donne la patte que j'y mette du hennah.

L'hyène coquette, séduite par une pareille promesse, étend sa patte.

L'Arabe la prend par cette patte et la conduit dehors ; là il la musèle et lui met une laisse.

C'est avec cette laisse qu'il la conduit à Alger.

Je ne réponds pas que les détails de cette chasse soient parfaitement vrais, mais ils donnent une idée du cas que les Arabes font du courage de l'hyène.

Ce n'est cependant pas la force qui manque à l'hyène, la force maxillaire surtout. En 1841, un Arabe amena une hyène à Oran, et la donna au général Lamoricière.

Elle brisait entre ses dents un fémur de bœuf.

Le général l'envoya au Jardin des Plantes.

Revenons à Gérard le tueur de lions.

GÉRARD LE TUEUR DE LIONS.

Les Arabes ne se souviennent que d'un *tueur de lions.*

Il s'appelait Hassen; il avait été le chasseur d'Hamed-Bey, de Mameluck et de Braham-Bey.

Il est mort sous ce dernier.

Voici comment les Arabes racontent sa mort :

« Un lion rugit, Hassen marche à sa rencontre : on entend un coup de feu, puis un rugissement, puis un cri, puis plus rien. Hassen était mort. »

Hassen chassait le lion à l'aide d'affûts en pierre recouverts de troncs d'arbres et de terre; il a tué aussi plusieurs lions perché sur des arbres; ses armes étaient une carabine rayée, deux pistolets et un yatagan.

Il a chassé onze ans. Les Arabes ne s'accordent pas sur le nombre de lions qu'il a tués.

Le hasard réservait cette gloire à la France de donner un successeur à Hassen.

Ce successeur est Jules Gérard, maréchal de logis aux spahis.

Jules Gérard est un homme de trente à trente-un ans, petit, mince et blond; son œil bleu-clair est doux et ferme à la fois, sa barbe est blonde et rare, son parler est doux et ressemble à celui d'une femme.

Il s'engagea en 1842 aux spahis de Bone. Il avait choisi ce corps parce que les spahis ne quittent jamais l'Afrique.

Il arriva à Bone en 1842. On essaya d'abord d'en faire une espèce de commis militaire. Au bout de trois mois, il s'ennuya de gratter le papier et demanda un cheval et un fusil. Dès lors, ce fut un des plus assidus tireurs de cible de la garnison. Bientôt son escadron est licencié pour former celui de Guelma. Gérard demande à aller à Guelma. Guelma est à dix-huit lieues dans l'intérieur des terres. A Guelma il y aura des combats, ou du moins des chasses. Il obtint cette faveur.

Dès la troisième nuit, Gérard escaladait les remparts du camp pour aller chasser le sanglier, l'hyène et le chacal.

C'est à Guelma que Gérard entendit parler pour la première fois de Hassen, des lions, des ravages qu'ils font, du danger qu'il y a à les combattre.

Toutes ces histoires que nous avons dites, Gérard les entendait raconter tous les soirs; cette poésie du désert lui montait à la tête et le faisait rêver des nuits entières; dans ses rêves il se trouvait face à face avec ces terribles seigneurs de la montagne; dans ses rêves, il luttait avec eux et n'avait pas peur.

Gérard résolut de faire oublier Hassen.

Une grande habitude de la cible lui avait donné une justesse de coup d'œil et une sûreté de main que l'on commençait à vanter dans le pays.

Souvent Gérard disait aux Arabes :

— Si quelque lion descend de la montagne, prévenez-moi, car moi aussi je veux être un tueur de lions comme Hassen, mais sans affût, sans le secours des arbres, *al aïn drea.*

PREMIER LION.

Vers le commencement du mois de juillet 1844, Gérard apprit qu'un lion ravageait l'Archioua; chaque nuit le seigneur de la montagne descendait dans la plaine, et prenait sa dîme sur les troupeaux.

Gérard demanda un congé : on lui accorda une permission de trois jours.

En arrivant dans le douair arabe, on ne voulait pas croire que ce fut ce jeune homme, qui semblait un enfant, qui vînt du camp français pour lutter avec le lion; à ces hommes primitifs, il semblait qu'il fallait une puissante poitrine pour contenir un grand cœur, et que la force seule peût lutter contre la force.

Gérard ne perdit pas de temps et se mit en chasse aussitôt son arrivée, mais le premier jour s'écoula en recherches inutiles.

Le deuxième jour, Gérard fit conduire un troupeau de bœufs dans le bois de l'Archioua.

Il suivait le troupeau accompagné de deux Arabes.

La journée se passa encore sans rien voir, mais le soir venu le lion commença de rugir.

Gérard m'a avoué qu'à ce premier rugissement son cœur avait battu.

Mais nul ne s'en aperçut que lui, car il marcha droit au rugissement.

Tout à coup, au milieu de l'ombre flottante, il aperçut le lion à cinquante pas.

De son côté, le lion avait vu le chasseur, que, sans doute, il sentait depuis longtemps.

A cette vue sa queue s'agite, sa crinière se hérisse, il abaisse la tête vers la terre, la creuse de ses pattes de devant, rugit dans le trou qu'il a creusé, et marche droit à Gérard.

Les deux Arabes voulaient faire feu, mais d'un geste impérieux Gérard les arrêta. Il s'agissait pour lui de se mesurer seul avec le lion, et de s'assurer de lui-même au premier coup.

Le lion continuait d'avancer du même pas sans donner d'autre signe de colère qu'un balancement plus actif de sa queue, qu'un hérissement plus visible de sa crinière.

Chaque seconde diminuait l'espace; vu à cinquante pas d'abord, il s'était successivement rapproché à quarante, à trente, à vingt, à dix.

Gérard était immobile et le tenait en joue depuis le moment où il l'avait aperçu.

Peut-être le lion doutait-il que ce fût un homme.

Arrivé à dix pas de Gérard, le lion fit une pause.

Un éclair brilla, le coup partit, le lion roula raide mort.

La balle l'avait atteint juste au milieu du front, avait brisé le crâne et pénétré dans le cerveau.

Je demandai à Gérard pourquoi il l'avait attendu si près.

— Je n'avais qu'un coup à tirer, me répondit-il simplement.

Le vainqueur revint au douair : s'il eût été seul on ne

l'eût pas cru. Les Arabes racontèrent la mort du lion. Le lendemain on alla chercher le cadavre.

Le bruit se répandit rapidement par tout le pays qu'un Français allait droit à un lion quand il le voyait, et le tuait d'un seul coup. Aussi, au commencement du mois d'août suivant, Gérard reçut-il l'avis qu'un lion rôdait depuis huit jours aux environs du douair Zeouezi, et y avait fait de grands ravages parmi les troupeaux.

DEUXIÈME LION.

Cette fois Gérard partit avec un autre brigadier de spahis, naturel du pays, et nommé Saadi-Bounar.

Après avoir pris dans le douair tous les renseignemens qu'on pouvait leur donner, tous deux allèrent se placer dans un pli de terrain près d'Aïn-Lefra, au col de Sergi-el-Haouda, pour y attendre le terrible lion de la Mahouna.

Ils restèrent là une partie de la nuit sans rien voir, sans rien entendre, retenant leur souffle, de peur que le moindre bruit dénonçât leur présence.

Vers une heure et demie, Saadi-Bounar, fatigué d'attendre inutilement, s'était endormi.

Que dites-vous de ces hommes, madame, qui s'endorment à l'affût du lion.

Heureusement, Gérard veillait.

Vers deux heures, au moment où la lune, qui avait brillé toute la nuit, venait de se cacher dans un nuage, Gérard crut voir se mouvoir comme une ombre incertaine ; de moment en moment, cependant, la forme se dessine, et Gérard reconnaît qu'il est en présence de l'ennemi qu'il attend.

Cette fois Gérard a une carabine à deux coups.

Comme la première fois, Gérard ne se presse pas et attend immobile.

Le lion, qui lui-même croit avoir entrevu un ennemi, s'avance à pas lents et la tête haute, puis d'un premier bond se rapproche de vingt pas à peu près.

Après ce premier bond, Gérard et le lion se trouvaient à trente pas à peu près l'un de l'autre.

Le lion alors flaire le vent, lève la tête, secoue sa crinière, bondit une seconde fois, et tombe à quinze pas à peu près de Gérard.

Cette fois, Gérard le prend au moment où il retombe ; le coup part, et un rugissement terrible annonce que le lion est blessé.

Ce rugissement réveille Saadi-Bounar, qui se dresse vivement sur ses pieds et veut faire feu, mais Gérard l'arrête. Le lion se dresse sur ses pattes de derrière, battant l'air de ses pattes de devant.

Le second coup de Gérard l'atteint en pleine poitrine.

Alors, Gérard se saisit de la carabine de son compagnon ; mais un troisième coup est devenu inutile, le lion se roule, déchire la terre, se relève, et retombe pour ne plus se relever.

Gérard rentra au camp suivi d'un grand nombre d'Arabes, et rapportant la peau du lion de la Mahouna, comme Hercule celle du lion de Némée.

TROISIÈME LION.

Depuis plusieurs mois un lion parcourait le pays des Ouled-Bouazis. Il désolait plus particulièrement la ferme de monsieur de Montjol.

Appel est fait à Gérard, qui, muni d'une permission de son capitaine, s'empresse de se rendre à Bone.

Le lendemain de son arrivée, c'est à dire le 28 février 1845, Gérard se met en quête. Sur la lisière des bois de Kunega qui dominent la plaine, il croit reconnaître des traces ; bientôt il a acquis la certitude qu'il se trouve sur la passée du lion.

En attendant la nuit, il se rend alors au douair d'Ali-Ben-Mohammed, où les Arabes s'empressent de lui offrir des galettes, des dattes et du lait, puis, après ce repas frugal, entendant les premiers rugissemens de l'animal dans la montagne, il part guidé par un seul arabe qui lui indique le gué de Kunega pour être le passage favori du lion.

Gérard s'assied sur une pierre, à six pas de ce passage, tandis que son compagnon se recule d'une trentaine de pas et va chercher un abri derrière un lentisque.

Cependant les rugissemens, qui d'instans en instans deviennent plus formidables, indiquent non seulement que l'animal est sur pied, mais qu'il approche. Bientôt la direction qu'il suit est tellement indiquée par le bruit qu'il fait, que Gérard ne doute plus que, fidèle à ses habitudes nocturnes, il ne passe dans peu d'instans à l'endroit indiqué par l'Arabe.

En effet, vers huit heures, le lion arrive au gué, et, sans voir Gérard, passe à six pas de lui.

Le chasseur l'ajuste avec son calme ordinaire, et lâche son coup presque à bout portant.

Le lion n'a ni la force ni le temps de se retourner : frappé à l'improviste, il roule dans le gué avec des rugissemens épouvantables. Gérard s'avance et le voit mangeant la fange dans le lit de la rivière.

Gérard, déjà habitué à ne pas se reprendre à deux fois, croit l'avoir blessé mortellement et rentre au douair, en indiquant la place où l'on trouvera le lion mort le lendemain.

Le lendemain, au point du jour, il revient au gué de Kunega ; mais le lion a disparu : seulement, en cinq ou six endroits, la terre sanglante et déchirée témoigne de sa douleur.

Ce jour-là il fut impossible à Gérard de le retrouver.

Toute la soirée et toute la nuit se passa à organiser une grande battue pour le lendemain.

Le lendemain, les Arabes se rendent en foule à la forêt, que l'on explore en tous sens, mais sans résultat.

Malheureusement, la permission de Gérard expire le lendemain et il faut qu'il abandonne la chasse.

C'est la première fois qu'un lion lui aura échappé.

Vers trois heures, il quitte les Arabes et rentre au douair où il fait ses préparatifs de départ.

Tout à coup cinq ou six coups de feu retentissent et lui annoncent que toute espérance n'est pas perdue. Déjà à cheval pour partir, il met son cheval au galop dans la direction du bruit, et rejoint les Arabes, qui, du plus loin qu'ils l'aperçoivent lui criaient :

« Le lion noir, tout noir, fils d'un sanglier et d'une lionne, plus grand qu'un cheval de bey, il est là, devant nous, dans le fourré : un lion plus terrible que lui est seul capable de l'en chasser. »

Au tremblement de son cheval, Gérard voit bien que les Arabes disent vrai. Il met pied à terre et s'avance seul vers le fort où de loin les Arabes ont vu entrer l'animal, et cherche à l'apercevoir en écartant les branches avec le canon de son fusil.

Mais rien ne bouge dans le fourré.

Alors Gérard crie aux Arabes d'amener les chiens pour retrouver la trace qu'il croit perdue.

Mais, avec leurs bournous, les Arabes font signe que ce lion n'a pas quitté son fort.

On se rappelle quelle superstition les empêche de prononcer le fameux *ra-hena*, il est là.

Cependant deux Arabes, plus hardis que les autres, se détachent de la troupe et s'avancent vers Gérard, l'un, armé d'un yatagan seulement, s'arrête à une soixantaine de pas de lui; l'autre, armé d'un fusil, s'arrête à vingt pas à peu près.

Ce dernier, tout en faisant signe à Gérard de s'apprêter, ramasse une pierre et la jette au milieu du buisson.

Au même instant, on entend craquer les branches, on voit s'ouvrir les cactus, et, comme s'il trouait une muraille, le lion arrive bondissant, reconnaît Gérard comme son ennemi de la veille et s'élance sur lui.

A peine Gérard a-t-il le temps de mettre sa carabine à son épaule, le coup part et le lion. arrêté comme par la foudre, tombe et se relève; mais un second coup le frappe, et cette fois il roule sans force au fond d'un ravin.

Les Arabes accourent, mais avant qu'ils soient arrivés, le lion à l'agonie ouvre une gueule pleine de sang.

Cette fois, on ne remit pas au lendemain à l'emporter; quelques coups de fusil terminèrent son agonie, et le lion, mis sur un brancard, fut apporté au douair.

Au moment où le lion avait paru, l'Arabe au yatagan avait tourné le dos et confié son salut à la vitesse de ses jambes.

L'autre au fusil en avait d'abord fait autant, mais, au bout de quelques pas, il avait été pris d'un remords de conscience et était revenu.

Le cadavre du lion fut placé en face de la tente du scheik, sous laquelle étaient réunis les Arabes du douair, et chacun d'eux vint l'apostropher à son tour, l'un lui demandant compte de son bœuf, l'autre de son cheval, celui-ci de son mouton, celui-là de son chameau.

Alors un des plus vieux de la tribu se leva, réclama le silence et dit :

« Mes enfans, c'est bien là le lion de Kunega, celui que nous entendions rugir tous les soirs dans la montagne, celui qui dernièrement força notre douair tout entier à se mettre sur pied avant le jour, celui qui a détruit les troupeaux de nos voisins, celui qui au Sidi-Denden a enlevé une jument et plusieurs bœufs, celui enfin qui s'est repu de sang humain en dévorant en plein jour un chrétien sur la route et un musulman au bord du ruisseau.

» Vous le voyez, mes enfans, le lion du Kunega est bien mort, mais le vrai lion vit encore pour terrasser tous ceux qu'il rencontrera.

» Honneur au brave Gérard le tueur de lions, que sa mémoire reste avec nous, et qu'il emporte notre reconnaissance avec lui! »

Le lion de Kunega était connu depuis plus de soixante ans.

QUATRIÈME LION.

Au mois de juillet suivant, Gérard attend un lion au gué de Boulergegh. Son attente est inutile jusqu'à onze heures du soir; mais à onze heures du soir, ce n'est pas un lion, ce sont trois lions qui arrivent.

Le premier qui aperçoit le chasseur s'arrête, mais au moment où il s'arrête, Gérard lui brise l'épaule d'un premier coup de carabine.

Le lion roule dans l'Oued-Cherf en rugissant, et ses deux compagnons épouvantés prennent la fuite.

Gérard, qui ne sait pas ce que le lion blessé est devenu, s'élance à sa poursuite; mais, en arrivant sur le bord de la rivière, il se trouve face à face avec lui. Le lion a gravi la pente glissante et revient sur le chasseur.

Une seconde balle le rejette dans le lit de la rivière, mais sans le tuer.

Sous cette deuxième atteinte, le terrible adversaire se relève encore, et ce n'est qu'à la quatrième balle qu'il tombe pour ne plus se relever.

CINQUIÈME LION.

Gérard, au mois d'août de la même année, traverse le pays de Bereban. Vers huit heures du soir, il entend rugir une lionne à deux cents pas de lui. Cette fois, il ne prend même pas la peine de s'embusquer et de l'attendre : il va droit à elle, lui brise le front d'une balle et la tue du coup.

SIXIÈME LION.

Maintenant, veut-on voir Gérard narrateur; lisez la lettre suivante, où Gérard raconte au colonel Boyer une de ces terribles rencontres qui lui sont devenues familières :

« 8 janvier 1846.

« Mon colonel,

» Je suis arrivé hier de la Mahouna, où j'étais depuis le 16 décembre, et je me fais un devoir de vous soumettre les détails de ma rencontre avec la lionne des Ouled-Hamza.

» Depuis plusieurs jours cette lionne venait attaquer les troupeaux du douair où je me trouvais, sans que je l'eusse jamais rencontrée.

» Après avoir bien suivi ses traces pendant toute la journée du 5, je fis attacher une chèvre sur son passage habituel.

» Il y avait à peine dix minutes que j'étais posté, lorsque la lionne montra sa tête sur la lisière du bois, à quinze pas de la chèvre, et, après avoir jeté un regard de précaution de chaque côté, elle se dirigea en courant vers sa proie. Elle en était à six pieds à peu près quand une balle, l'atteignant à la tête, la renversa. Comme elle se roulait, la voyant se relever, je lui envoyai une seconde balle, et elle retomba.

» Les Arabes qui gardaient les troupeaux à cent pas de là, témoins de la scène, accouraient en poussant des cris de joie. Mais tandis que, sans même recharger ma carabine, j'approchais de la lionne qui rugissait sourdement et raidissait ses jambes comme un animal qui se meurt, à notre grand étonnement, nous la vîmes se lever à deux pas de nous, retomber, se relever encore, et, d'une course assez rapide, regagner le bois.

» Je rechargeai mon fusil, et nous nous mîmes sur ses traces.

» A partir de l'endroit où elle était tombée, endroit où elle avait laissé plus d'un litre de sang, nous l'avons suivie jusqu'à la nuit, sans jamais perdre sa trace : partout où elle tombait, c'était une mare de sang; de temps en temps, nous l'apercevions se dérobant avec peine devant nous, se traînant de broussaille en broussaille, mais jamais assez près pour lui donner le coup de grâce. La neige et la nuit nous ont obligé de rentrer.

» Nous nous promettions bien de retourner à la forêt le lendemain; mais depuis la neige n'a pas discontinué, en outre la fièvre m'a pris, et force m'a été de rentrer à Guelma, après avoir reçu les félicitations et les remercîmens des Arabes pour les avoir délivrés d'une lionne qui tous les ans venait passer l'hiver dans leur pays.

» Ils m'ont promis en outre que, si le temps se remettait, ils iraient chercher la lionne et me l'apporteraient, mais la

neige continue et je ne sais trop quand ils pourront mettre leur projet à exécution.

» J'ai l'honneur, etc.

» JULES GÉRARD. »

SEPTIÈME LION.

Pendant le mois de mars 1840, une lionne vint mettre bas dans les bois appelés El-Ghela-ta-Debba, situés dans la montagne de Meziour, dans le pays des Ouled-Hall-Hall. Le chef de cette tribu, nommé Zidem, fit alors un appel à Sidi-Ben-Embarack, chef de la tribu des Beni-Foural, son voisin, et, au jour convenu, trente hommes de chacune de ces tribus se trouvaient réunis au sommet du Meziour au lever du soleil. Ces soixante Arabes, après avoir entouré en tous sens le buisson qui servait de fort à la lionne, et qui n'a pas trente mètres carrés, poussèrent plusieurs hourras, et ne voyant point paraître la lionne, ils fouillèrent le buisson et y trouvèrent deux lionceaux de l'âge d'un mois environ.

Ils se retiraient brusquement et en désordre, croyant n'avoir plus rien à craindre de la mère, lorsque le scheik Sidi-ben-Embarack, resté en arrière, aperçut la lionne sortant du bois et se dirigeant vers lui. Il appela aussitôt à son secours son neveu Messaoud-ben-Hadji et son ami Ali-ben-Braham qui accoururent aussitôt.

Mais la lionne, au lieu d'attaquer le scheik qui était à cheval, fondit sur son neveu qui était à pied ; celui-ci l'attendit de pied-ferme, et ne pressa la détente de son fusil qu'à bout portant.

L'amorce seule brûla.

Alors Messaoud jette son fusil et présente à la lionne son bras gauche; celle-ci le saisit et le broie. Pendant ce temps, Messaoud prend un pistolet à sa ceinture et le décharge à bout portant dans la poitrine de la lionne.

Le pistolet était chargé de deux balles.

A ce coup la lionne lâche prise, abandonne Messaoud, et s'élance, la gueule béante, sur Ali-ben-Braham qui, presque à bout portant, lui décharge son fusil dans la gueule.

Ali-ben-Braham essaie de fuir, met son cheval au galop, mais la lionne s'élance sur lui, le saisit aux deux épaules, lui broie la main droite d'un coup de dent, lui met à nu quatre côtes d'un coup de griffe et expire sur lui.

Messaoud mourut vingt-quatre heures après le combat. Ali-ben-Braham vit encore, mais est demeuré estropié.

Le 24 février 1846, ce même scheik Sidi-ben-Embarack vint à Guelma, alla trouver Gérard et lui dit :

— Une lionne est dans le Sebel-Meziour avec ses petits ; elle pille nos troupeaux. Le kaïd Zidem est allé sur les lieux avec son goum, mais aucun des cavaliers du kaïd n'a osé approcher du bois. Je viens te chercher.

Gérard partit aussitôt avec lui, et le lendemain il se dirigea vers Meziour ; il était accompagné d'Omback-ben-Attman, frère du scheik, et d'un spahis.

Arrivé au sommet de la montagne, Gérard vit la lionne qui chassait à une distance de deux cents pas à peu près.

Gérard voulut aussitôt se mettre sur ses traces, mais Omback lui dit :

— Le bois où sont les petits est là devant nous, il faut y aller. Quand tu auras les petits, il te sera facile, avec l'aide de Dieu, de tuer la mère.

Gérard fut de l'avis de son compagnon ; il se dirigea vers le bois, et après l'avoir fouillé en tout sens, il trouva au pied d'un chêne à liége, et au milieu d'une grande clairière, une jolie petite lionne âgée d'un mois environ.

Après avoir fait porter la petite lionne chez le scheik, Gérard alla au douair de Mohammed-ben-Ahmed, situé à un quart de lieue du bois, pour y prendre quelque nourriture et attendre le coucher du soleil.

Le soleil couché, il retourna au pied du chêne. Omback avait voulu l'accompagner et se tenait près de lui.

Vers huit heures du soir les deux chasseurs entendirent les cris d'un lionceau. Gérard alla le prendre et l'apporta au pied de l'arbre espérant que ses cris attireraient la mère, mais toute la nuit il attendit vainement.

Le lendemain on fouilla la montagne, mais sans rencontrer la lionne.

La lionne avait disparu.

On apprit depuis qu'elle s'était dirigée vers le djebel de Ledore.

La petite lionne fut un peu malade, mais finit par guérir.

Quant au jeune lion, il est d'une santé parfaite et s'appelle Hubert, sans doute en souvenir du patron des chasseurs.

HUITIÈME LION.

Le 25 août 1846, Gérard fut prévenu par un Arabe nommé Lakdar-ben-Hadji, du pays de Boulerbegh, qu'un lion, depuis un an à peu près qu'il se tenait dans les environs, lui avait déjà mangé 30 bœufs, 45 moutons et 2 jumens.

Gérard se rendit aussitôt dans la Mabouna.

Pendant trois nuits Gérard le chercha inutilement.

Le matin du quatrième jour, Lakdar vint lui annoncer qu'un taureau noir manquait au troupeau, et qu'il avait sans doute, pendant la nuit, été la proie du lion.

Gérard se mit alors en quête du taureau.

Au bout d'une heure de recherches, on retrouva l'animal mort et à peine entamé.

Un arbre s'élevait à six pas du taureau, Gérard s'y appuya et attendit le lion.

Vers les huit heures du soir le lion parut et s'avança droit sur Gérard.

Arrivé à dix pas du chasseur, le lion s'arrêta une seconde.

Gérard profita de cette seconde et fit feu.

La balle creva l'œil droit du lion et pénétra dans le cerveau.

A cette blessure terrible, le lion se leva sur ses pattes de derrière, battant l'air de ses pattes de devant et rugissant de colère et de douleur.

Gérard profita de la cible que lui offrait son ennemi, et lui envoya une balle dans la poitrine.

Le lion tombe, se roule, se relève et s'avance vers Gérard, qui fait la moitié du chemin et le frappe de son poignard.

Mais sur la route du cœur la lame du poignard rencontre l'os de l'avant-bras du lion et se brise sur cet os.

Gérard bondit en arrière, gagne du terrain, recharge son fusil et achève le lion à l'agonie en lui envoyant deux autres balles.

NEUVIÈME LION.

C'était à la chasse de ce lion que se trouvait Gérard lorsque nous arrivâmes à Bone.

Ce lion ou plutôt cette lionne avait deux lionceaux d'un an, ce qui la rendait d'autant plus terrible aux habitans de l'Archioua, attendu qu'elle chassait pour trois gueules éternellement affamées.

Gérard l'attendit près d'un cheval qu'elle avait tué la veille et traîné au fond d'un ravin.

A neuf heures, il la vit s'avancer suivie de ses deux lionceaux déjà gros eux-mêmes comme des chiens de Terre-Neuve.

Un des lionceaux portait la dent sur le cheval lorsque la lionne aperçut Gérard, s'élança sur le lionceau et le chassa.

Puis, le lionceau en sûreté, elle s'avança glissant de broussailles en broussailles comme un serpent.

Un buisson la séparait de Gérard; elle se glissa rampante sous le buisson, et au bout d'un instant Gérard vit à travers les feuilles apparaître la tête de l'animal à huit pas de lui.

Une balle au milieu du front la tua raide.

Voilà où en était Gérard de ses exploits lorsque nous arrivâmes à Bone. Depuis je l'ai revu à Paris, et c'est de sa bouche même que je tiens ces détails que je mets sous les yeux de mes lecteurs.

Maintenant l'avenir de Gérard lui est fatalement indiqué. De tous les côtés de l'Algérie on vient le chercher. Il ne peut ni ne veut reculer.

Il laissera sur le littoral de l'Afrique la réputation de l'Hercule Néméen, et dans ses chants un jour l'Arabe dira de lui comme d'Hassen :

« Un lion rugit; Gérard marche à sa rencontre : on entend un coup de feu, un rugissement, puis, un cri, puis plus rien.

» Gérard était mort ! »

Le *Journal des Chasseurs* a fait cadeau à Gérard d'un magnifique couteau de chasse, exécuté par Devisme, l'arquebusier artiste.

UNE SOIRÉE MUSICALE.

Un excellent dîner nous attendait à notre retour d'Hippone, et, après le dîner, une soirée toute française.

Piano, musique, albums étaient ouverts à notre intention. La fille de notre hôte nous chanta les plus nouvelles romances, nous joua les morceaux les plus compliqués de Monpou, de Thalberg, de Dreychock, de Liszt.

Quant à nous, c'était bien le moins que nous rendissions vers et dessins en échange du chant et de la musique. Giraud fit une charge, Boulanger un portrait, Alexandre, Maquet et moi nous alignâmes des vers, Desbarolles risqua le quatrain.

On se serait cru dans un salon de la Chaussée-d'Antin.

On s'y serait cru d'autant mieux qu'il pleuvait à verse.

Cette pluie et le vent qui la fouettait ne laissaient pas que de nous causer quelqu'inquiétude pour la nuit. Je connaissais de réputation la rade de Bone, et, il faut le dire, sa réputation est médiocre.

De son côté, notre hôte faisait de son mieux pour nous retenir; il donnait ces bonnes raisons que l'on donne toujours, et auxquelles ceux à qui on les donne ne se rendent jamais : Le temps était affreux; partir ce soir ou partir demain ce serait quelques heures de différence, voilà tout; on nous ferait la nuit la plus agréable possible, ce dont nous ne doutions pas; enfin, on nous serait reconnaissant comme d'une faveur du service que l'on nous rendait.

Malheureusement, au milieu de tous les sourires avec lesquels nous acceptions ces offres obligeantes, auxquelles nous ne demandions pas mieux que de nous rendre, la figure du capitaine restait grave. Certainement il ne s'opposait pas à ce que nous restassions; au premier mot qui eût témoigné de mon désir de passer la nuit à terre, il eût appuyé ce désir; mais, en attendant, il se tenait debout, son chapeau à la main. Nous déclarâmes donc qu'ayant promis d'être à Alger pour le 18 ou le 20 au plus tard, et ayant encore Philippeville et Constantine à visiter, chaque heure nous devenait précieuse, et qu'il était urgent que nous partissions la nuit, le voyage de la nuit étant ce qu'il y avait de plus agréable, attendu que le lendemain on se trouvait arrivé en se réveillant, ce qui était un plaisir que nous avions plus d'une fois apprécié.

On entama les adieux, qui, commencés dans la chambre, ne s'achevèrent que sur le port, notre hôte et toute la société mâle ayant voulu nous conduire à grand renfort de parapluies, conduite à laquelle nous n'avions nullement songé à nous opposer.

La mer était houleuse, même dans le port; une lune blafarde avait peine à percer une atmosphère jaunâtre; un grand nuage noir, de forme fantastique et ressemblant à un aigle à deux têtes, se dessinait au ciel, où, malgré les dernières rafales d'un vent qui semblait près d'expirer, il demeurait immobile.

Nous abordâmes le *Véloce*. Sans doute on avait deviné les instances qui nous seraient faites, et l'on avait cru que nous y céderions, car le bâtiment n'était point chauffé, et rien n'était prêt pour le départ.

En mettant le pied sur le pont, le capitaine donna les ordres nécessaires, et tout se prépara pour appareiller.

A tout prendre, le temps ne paraissait pas si mauvais que nous l'avions cru. A part cette lune bilieuse, à part ce nuage étrange, rien ne menaçait en réalité.

Le temps était même assez clair pour que nous distinguassions la forme de ce gigantesque rocher du Lion, qui semble placé là comme les armes parlantes de l'Afrique.

Cependant tous ces semblans de calme n'avaient pas trompé notre ami Vial : il avait fait tout bas ses observations au capitaine; il lui avait montré cette lune blafarde, ce nuage noir, et il avait émis la proposition de passer la nuit où nous étions. Mais sans doute le vent entendit ce projet : il en dit deux mots au nuage ; le nuage s'éclaircit; pour ne pas être en reste, le vent tomba, et devant ces augures prospères, l'ordre de chauffer définitivement fut donné.

Au bout d'une demi-heure, nous levâmes l'ancre.

A peine cette opération était-elle terminée, que le vent et le nuage, sûrs de nous bien tenir, se changèrent, l'un en grain et l'autre en pluie. Il n'y avait pas moyen de demeurer davantage sur le pont : nous nous réfugiâmes dans le carré des officiers.

Là, nous étions véritablement chez nous. Vial, Salles, Marquet étaient si bons camarades, que nous semblions les avoir eu pour amis, non pas depuis un mois, mais depuis dix ans. D'ailleurs, en ce moment, ils nous abandonnaient tout naturellement leur salon, tous étant sur le pont.

Le thé, le piano et les albums nous avaient mis en train; personne n'avait envie de se coucher, excepté Maquet, que les premières oscillations du bâtiment renversèrent immédiatement sur son lit. Chacun procéda donc selon son tempérament ou sa fantaisie.

Maquet rentra dans sa cabine, mais en laissa la porte ouverte afin de continuer à jouir de notre société autant qu'un homme qui a le mal de mer peut jouir de quelque chose. Giraud prit la plume et commença un dessin qu'il rêvait depuis longtemps : c'était un Maquet distrait se cognant la tête à une porte trop basse.

Alexandre essaya de coudre cinq ou six strophes aux deux strophes qu'il avait mises sur l'album de notre hôtesse, et moi je me mis à écrire au duc de Montpensier.

J'avais, depuis Alger, des remercimens à lui faire. A Alger, j'avais reçu la plaque de commandeur de Charles III. Ce charmant esprit, si élevé et si juste, avait pensé, et avec raison, que c'était le seul cadeau de noces qui fût digne de lui et de moi.

Au bout de dix minutes, chacun fut tout entier à sa besogne. Ceux qui ne travaillaient pas faisaient groupe autour de Giraud.

C'était toujours fête pour nous quand Giraud faisait sur nous-mêmes quelqu'une de ces charges charmantes qui éclosent sous sa plume avec la rapidité de la pensée. Tout notre voyage, échelonné déjà dans une cinquantaine de dessins, promettait d'offrir à la postérité le souvenir le plus bouffon et le plus curieux de nos pérégrinations à travers l'Espagne et l'Algérie.

Il va sans dire qu'au milieu des préoccupations de maladie d'art et de cœur qui nous tenaient, le vent et le nuage allaient leur train, faisant de leur mieux et accomplissant chacun sa mission ; l'un nous poussant à la côte, l'autre nous donnant une seconde édition du déluge. Quant à nous, madame, à part le mouvement qui devenait de plus en plus prononcé, nous éprouvions ce bien-être égoïste dont parle Lucrèce et qui est tout particulier à l'homme bien clos et bien couvert qui entend la bise écorner son toit et la pluie battre ses carreaux.

Tout à coup, au-dessus du bruit du vent et de la pluie, nous entendîmes la voix du commandant qui criait :

— La barre a babord!

Et la voix du timonier qui répondait :

— Elle y est toute !

L'ordre et la réponse se composaient en tout de huit mots, ce qui est bien peu de chose dans la langue ordinaire, mais ce qui est beaucoup, à ce qu'il paraît, dans la langue maritime, car à peine ces huit mots avaient-ils été prononcés qu'il se fit sur le pont un charivari comme peu d'oreilles peuvent se vanter d'en avoir entendu un pareil. Et cependant, si terrible que fût ce bruit, une voix se leva qui domina tout, vent, pluie, orage.

— Nous sommes sur le Lion! criait cette voix.

Ces cinq mots, — vous voyez, madame, que nous devenons de plus en plus concis, — ces cinq mots étaient accompagnés d'un juron à faire fendre le ciel.

Aussi chacun laissa-t-il à moitié achevé, l'un son dessin, l'autre ses vers, l'autre son rêve, et sauta-t-il sur le pont.

Comme j'étais le plus près de la porte, j'y arrivai le premier.

Vous ne pouvez vous faire une idée, madame, de la vue qui nous y attendait.

Nous étions en effet à dix pas du Lion. Notre avant, couvert d'écume, était prêt à toucher les rochers qui entourent la base du gigantesque animal, tandis que notre beaupré passait juste par l'ouverture, que fort heureusement pour nous la vague, à force de caresser l'animal, lui a pratiqué entre l'arrière et l'avant-train.

Nous vîmes tout ceci à la lueur d'un éclair qui déchirai un rideau de pluie épais et piquant comme une nuée de flèches.

Le capitaine n'eut que le temps de crier :

— Machine en arrière!

Deux tours de roue de plus nous étions brisés.

La voix retentit jusque dans les profondeurs du *Véloce*, qui s'arrêta frémissant.

Cependant il y eut quelques secondes pendant lesquelles nous avançâmes encore.

— Sondez! cria le capitaine.

— Huit brasses! répondit le matelot.

Le bâtiment avançait toujours.

— Sondez!

— Six brasses!

— Sondez!

— Cinq brasses!

Le bâtiment s'arrêta.

— Machine en arrière! cria une seconde fois le capitaine.

Il y eut encore quelques secondes d'angoisse.

Enfin les roues mordirent la vague, et un mouvement rétrograde s'opéra.

Deux tours de roues en avant de plus, madame, et vous aviez, selon toute probabilité, dans l'autre monde un de vos serviteurs les plus dévoués.

Notre marche en arrière s'opéra, mais si rapide que le capitaine crut devoir s'opposer à la vitesse du bâtiment en criant :

— Mouillez l'ancre de babord!

L'ancre se détacha du bâtiment; la chaîne roula sur le pont avec un bruit effroyable ; mais bientôt la tonée de cette ancre ne nous suffisant plus pour avoir en grand l'évitage du navire, le commandant se décida à laisser passer la chaîne par le bout.

Au milieu de toutes ces manœuvres, on avait tiré deux ou trois coups de canon pour annoncer au commandant du port de Bone qu'il y avait un navire en danger.

Dix minutes après nous étions en position sûre, et nous jetions, à peu près à l'endroit d'où nous étions partis auparavant, l'ancre de tribord par dix-sept brasses, fond de sable vaseux.

Il faut vous dire, madame, que comme au milieu de tout cela il nous était impossible, à cause du vent et de la pluie, de rester sur le pont, où notre présence d'ailleurs était inutile, nous étions redescendus dans le carré des officiers où Giraud avait eu la fatuité de reprendre son dessin, Alexandre ses vers, moi ma lettre.

Quand Vial entra, moulu, broyé, trempé jusqu'aux os, il nous trouva aussi calmes et aussi occupés que si nous eussions encore été dans le salon de notre hôte de Bone.

— Tron de l'air ! mes enfans, dit-il, savez-vous que nous avons manqué avaler le Lion?

— Nous le savons, répondîmes-nous avec la tranquillité de Spartiates.

Vial nous regarda avec admiration et changea de tout.

Vers les trois heures du matin le dessin de Giraud fut achevé, madame, et il est à remarquer que c'est un des plus finis de la collection.

Il y a une porte surtout qui est un modèle de structure.

Au reste, si nous étions quittes du danger, nous n'étions pas quittes du malaise ; surtout ceux à qui le roulis du na-

vire est désagréable. Nous nous couchâmes pour neutraliser son action, s'il était possible.

Notre bâtiment, retenu mais non fixe, roulait effroyablement. Les chaises et les tabourets se promenaient d'un bout à l'autre des chambres, en prenant des airs penchés qui leur donnaient des allures incroyables. Un sac plein de balles, posé sur une console, versait une de ses balles à terre chaque fois que le navire inclinait à babord. Ces balles retentissaient comme ces boules d'airain qu'Alexandre de Macédoine, en s'endormant, laissait tomber pour se réveiller dans un bassin de cuivre. Seulement les nôtres commençaient une pérégrination bruyante qui s'harmonisait avec le bruit que faisait, de son côté, un boulet roulant sur le pont.

Il n'était plus question de Maquet. Giraud était anéanti et Desbarolles errait au milieu des chaises et des tabourets animés, comme une âme en peine, et disait :

— C'est étonnant!... J'ai le mal de mer... C'est étonnant!...

Cela dura jusqu'à cinq heures du matin. A cinq heures, la mer commença à se calmer. Les meubles ralentirent leurs mouvemens. Les balles s'arrêtèrent dans les angles. Desbarolles saisit sa tête dans ses deux mains, pareil à Marius sur les ruines de Carthage, et nous nous endormîmes.

VENT DE BOUT.

Notre sommeil ne fut pas long, nous nous éveillâmes avec le jour; le temps était sombre, et nous apercevions Bone à travers un voile de fine pluie. Le vent venait toujours de l'ouest, variable au sud-ouest. Une forte houle du nord faisait rouler le navire.

On résolut d'aller prendre le mouillage du fort Gênois, excellent mouillage en comparaison de celui de Bone.

A neuf heures, nous étions mouillés avec l'ancre de tribord par dix-sept brasses, fond de sable.

Deux heures après, les vergues étaient dégréées et laissées sur leurs balancines et les drisses du milieu.

La journée se passa à chercher l'endroit où notre ancre avait été submergée; notre capitaine ne comptant point en faire cadeau à la Méditerranée.

Le temps demeurait couvert; un grand vent d'ouest nous arrivait par vigoureuses raffales, le cap de la Garde était submergé par une puissante houle, et de temps en temps l'embrun, montant à plus de cent pieds, le couronnait d'un gigantesque panache d'écume.

Nous avions de la besogne pour toute la journée et peut-être pour celle du lendemain : Maquet, brisé par le mal de mer, demanda à descendre à terre avec le docteur; nous étions à six cents pas de la côte à peu près, en face d'une montagne couverte de maquis, le capitaine fit mettre une chaloupe à la mer, Maquet et le docteur prirent leurs fusils; nous les vîmes aborder au rivage et s'enfoncer dans le bois avec la même tranquillité qu'ils eussent fait dans un carré de la plaine Saint-Denis.

Je restai à bord, je voulais achever ma lettre au duc de Montpensier, lettre que le mouvement exagéré du navire m'avait forcé d'interrompre, et que notre calme actuel me permettait de continuer.

Ma lettre achevée, je montai sur le pont, Giraud restait réfugié dans la cabine de Vial, qui, ouverte à tous les vents, lui donnait le premier soulagement que demande l'homme malade du mal de mer,

L'air.

Desbarolles et Boulanger dormaient sur le banc de quart, amoureusement caressés par un rayon de soleil glissant entre deux nuages. Alexandre et Chancel jouaient aux cartes.

Mes deux Arabes fumaient; ils avaient cru, au milieu du tohu-bohu de la veille, que leur dernier jour ou plutôt leur dernière nuit était arrivée; mais ils l'avaient attendue avec cette tranquillité fatidique qui fait le fond du caractère de tout bon musulman.

Tous les matelots, à qui on avait accordé quelques heures de repos, après la terrible nuit qu'ils venaient de passer, étaient réfugiés dans l'entrepont.

Vers cinq heures, Maquet et le docteur rentrèrent; ils avaient vu et poursuivi deux hyènes, mais ils n'avaient pu les joindre.

Tout le monde avait assez mal déjeuné excepté moi, que le roulis creuse et que le tangage affame; on attendait donc le dîner avec impatience.

Il va sans dire que la conversation roula sur le danger que nous avions couru la veille, et qui, de l'aveu même de messieurs les officiers, avait été des plus sérieux.

Ce soir personne ne veilla, chacun avait grand besoin de son lit, et à dix heures tout le monde rattrapait ou essayait de rattraper le temps perdu.

Au point du jour, nous fûmes réveillés par un grand bruit qui se faisait sur le pont, et par une voix qui retentissait comme celle de Dieu sur le mont Sinaï.

Le bruit était causé par l'équipage, qui regardait mouiller le bateau à vapeur l'*Etna*, lequel arrivait de la pleine mer, et venait chercher un abri dans les mêmes eaux que nous.

La voix était celle du capitaine, qui, à l'aide de son porte-voix, interrogeait l'*Etna* et répondait aux interrogations.

La mer avait été affreuse; ce qu'il nous était facile de reconnaître au reste, en jetant un regard au large, dont l'horizon dentelé nous laissait soupçonner ce que pouvaient être les vagues en pleine mer.

Une flamme arborée au fort Génois avait indiqué à l'*Etna* que l'entrée du port de Bone n'était point praticable.

Le soir cependant, le vent étant tombé et la mer ayant calmé, l'*Etna* leva l'ancre et alla mouiller dans le port.

Le lendemain, nous levâmes l'ancre nous-mêmes; nous doublâmes le Lion, et allâmes à la recherche de notre ancre.

Il nous paraissait assez difficile à nous autres, gens de terre, de comprendre comment on reconnaîtrait la place où gisait une ancre à quarante ou cinquante pieds sous l'eau; mais les marins nous dirent au contraire que c'était la chose la plus facile du monde.

Je le désirais de tout mon cœur : pour être parti le soir de Bone, au lieu de partir le lendemain matin, nous avions perdu trois jours.

Nous jetâmes l'ancre à cinq cents pas du Lion à peu près; puis nous envoyâmes chercher à Bone des chalans, et prévenir le capitaine du port.

Des chalans, madame, sont de grands bateaux qui ressemblent aux bacs avec lesquels on passe les rivières.

Les chalans vinrent : pendant ce temps, un de nos matelots avait plongé à la recherche de notre ancre, et au quatrième ou cinquième plongeon l'avait en effet trouvée.

Elle était à quarante-cinq pieds de profondeur.

Il s'agissait de pénétrer à ces quarante-cinq pieds de profondeur, et de passer un câble dans l'anneau de la chaîne au bout de laquelle se trouvait l'ancre.

Le matelot s'y reprit à sept fois.

La septième fois, il remonta rapportant le bout du câble et annonçant que l'opération était terminée.

Les chalans étaient arrivés, on commença l'extraction de l'ancre.

C'était une lourde opération à accomplir, aussi tous les hommes furent-ils appelés au cabestan.

A Bone, j'avais rencontré une pauvre famille de musiciens Maltais; les pauvres gens ayant épuisé toutes les ressources que pouvaient leur offrir le point de l'Afrique sur lequel ils se trouvaient, demandaient à passer à Alger.

J'avais obtenu leur passage du capitaine; nous avions alors fait une collecte entre nous, et je leur avais donné le produit avec lequel ils avaient acheté des vivres, afin de n'être point à charge au budget du *Véloce*.

Nous avions complétement oublié les pauvres diables, quand tout à coup nous les vîmes sortir de l'écoutille leurs instrumens en mains.

Ils venaient encourager les marins dans leur effroyable travail.

Ni la double ration de vin, ni la ration de rhum, ni la gratification en argent, n'a sur le marin l'influence de la musique.

Aussi nos travailleurs, encouragés par les polkas maltaises firent-ils si bien des pieds et des mains, qu'au bout de deux heures de travail l'ancre était à bord.

La même nuit nous partîmes, et le lendemain nous mouillâmes devant Stora.

J'ai dit en parlant du Var, que le Var était après l'Arno le plus grand fleuve sans eau que je connaisse.

Je dirai qu'après le port de Bone, le port de Stora est le plus mauvais port que l'on puisse trouver.

La mer était fort agitée même au mouillage, de sorte que lorsqu'il nous fallut descendre ce fut tout une histoire : tantôt la chaloupe qui nous attendait montait avec la vague à la hauteur du pont, tantôt elle descendait à dix pieds au-dessous de l'escalier de tribord, sur lequel nous faisions nos évolutions.

De temps en temps il y avait deux ou trois secondes de calme, pendant lesquelles la chaloupe et l'escalier se trouvaient en contact.

Ces momens de calme, sont ce qu'en terme de marine on appelle une embellie.

Vial nous criait d'en haut:

— Allons, allons, profitons de l'embellie.

Mais, malgré l'avis, l'embellie était si rapide, que nous arrivions toujours trop tôt ou trop tard.

Enfin l'escalier finit par nous égrainer les uns après les autres comme les perles d'un chapelet, et nous passâmes, nous, nos armes et nos bagages à bord de la chaloupe.

Nos Arabes éreintés avaient besoin de prendre terre, et me firent demander par Paul la permission de venir jusqu'à Philippeville, permission qui leur fut bien entendu accordée.

Ce que voyant les Maltais, ils demandèrent à aller donner un concert au susdit Philippeville, ce qui leur fut accordé avec pareille facilité.

Deux chaloupes au lieu d'une furent donc mises à la mer.

L'une pour notre transport personnel; l'autre pour le transport de notre suite.

Vous ne pouvez vous imaginer, madame, ce que c'est que les vagues aux jours de tempête dans le port de Stora.

Je vais vous en donner une idée.

Le 26 janvier 1841, jour du naufrage de la *Marne*, au moment où cette corvette venait de couler, une goëlette toscane emportée par la vague franchit la corvette française de babord à tribord sans la toucher, passant entre le mât de misaine et son grand mât, et alla enfoncer son beaupré dans la falaise.

Que dites-vous d'une mer qui fait jouer au saut de mulet les bricks et les corvettes?

Vous dites que c'est impossible, n'est-ce pas, madame?

Prenez garde, le mot est lâché; maintenant, vous acceptez mes preuves.

Je ne sais rien d'ailleurs de plus dramatique que le simple récit que je vais mettre sous vos yeux, et qui n'est rien autre chose que le procès-verbal de ce terrible événement, fait par le capitaine de la *Marne* lui-même.

Rapport adressé à Son Excellence le ministre de la marine, par monsieur Gatier, capitaine de corvette, sur le naufrage de la corvette la Marne.

« Stora, 26 janvier 1841.

» Monsieur le ministre, j'ai à remplir le pénible devoir de faire connaître à Votre Excellence le naufrage de la corvette la *Marne*, dont le commandement m'avait été confié.

» Arrivé le 15 janvier à Stora, où nous avions à débarquer un matériel considérable, le bâtiment fut amarré par le maître du port au mouillage le plus convenable, entre les deux rangs de navires du commerce, qui occupent d'ordinaire la position la plus abritée.

» Deux ancres de bossoirs, l'une avec cent brasses de chaîne, l'autre avec quatre-vingt brasses par onze et dix brasses de fond, furent mouillées en barbe. L'ancre de veille de tribord fut mouillée par babord arrière, pour servir d'ancre d'évitage; elle avait une bitture de quatre-vingt brasses; deux grelins bout à bout fixés sur les rochers qui bordent la plage nous tenaient par tribord. Telle était la disposition de notre amarrage à quatre. Dès qu'elle fut terminée, on dépassa les mâts de perroquet et le déchargement commença.

» Le 21, dans la journée, la mer devint houleuse, le temps de mauvaise apparence, le baromètre marquait 27 pouces 6 lignes, le vent soufflait par rafales violentes du nord-est au nord-nord-est, au nord et au nord-ouest. La mer continuant à grossir, j'ordonnai de mouiller par précaution l'ancre de veille de babord, de filer des chaînes pour la faire travailler, et donner en même temps du mou dans nos amarres que le ressac de terre faisait fatiguer.

» Dans cette soirée du 21, plusieurs navires de commerce demandèrent du secours; nos ancres à jet et des grelins leur furent envoyés. Quelques équipages abandonnant leur bâtiment vinrent chercher un refuge à bord de la *Marne*; nous calâmes les mâts de hune, les basses vergues furent amenées sur les porte-lofs. Nous tînmes parfaitement, malgré la grosseur prodigieuse de la houle, qui déjà avait jeté deux navires à la côte.

» Le 22, à dix heures du soir, la chaîne de babord se brisa; le câble et la seconde chaîne nous maintinrent.

» Le 23 et le 24, le temps parut s'améliorer, la mer s'amortit, et nous pûmes draguer la chaîne cassée en embraquant les grappins sur un brick mouillé devant nous. Cette recherche, d'abord infructueusement tentée, réussit dans la

nuit du 24. Le 25 au matin, nous pûmes ramailler la chaîne et la faire travailler avec les autres.

» Cette opération était terminée depuis quelques heures, lorsque le temps devint affreux. Le golfe de Stora n'était plus qu'un vaste brisant, d'où surgissaient des lames monstrueuses qui venaient déferler sur le mouillage. Je fis condamner les panneaux du pont et de la batterie; nos canots de porte-manteau et quelques hommes furent enlevés par la mer, dans laquelle la corvette plongeait jusqu'au mât de misaine. Vingt bâtimens se brisaient à la côte. Trois autres mouillés près de nous venaient de sombrer sur leurs ancres. La chaîne de babord se rompit, nous commençâmes à chasser quoiqu'avec lenteur.

» Par mesure de précaution, en voyant ce temps extraordinaire, j'avais fait prendre le bout du câble d'évitage par l'avant. Je fis couper les bosses qui se maintenaient sur l'arrière, espérant rappeler dessus, et en bordant l'artimon, pour profiter des rafales, maintenir le bâtiment entre les lames du large et le ressac qui venait de terre et éviter les brisans dont nous n'étions plus qu'à une faible distance.

» Cette espérance fut vaine; rien ne pouvait plus résister à la mer qui nous maîtrisait. A deux heures trente minutes nous talonnâmes. La position était désespérée.

» Je réunis les officiers: le maître du port, le maître d'équipage et quelques capitaines au long cours réfugiés à bord, pour avoir leur opinion. Leur avis unanime, qui était le mien aussi, fut de filer toutes nos amures pour éviter de tomber sur les roches de la Pointe-Noire et chercher à faire côte dans l'anse de plus facile accès qui se trouve au sud de ces brisans sur lesquels nous venions de voir broyer et disparaître, en moins de deux minutes, un navire du commerce. Nous fûmes assez heureux pour réussir, et le bâtiment après d'affreuses secousses, vint se crever sur un banc de sable, dur et mêlé de rochers, à environ quarante brasses de la côte, où monsieur le commandant de la marine, à Stora, dirigeait les secours que toutes les armes de la garnison de Philippeville et la population civile s'empressaient de nous apporter. C'est à ce dévouement admirable, qui fut fatal à plusieurs de ces hommes généreux, que nous devons d'avoir sauvé une partie de l'équipage.

» Au moyen de pièces de mâture et de panneaux filés à la côte, on parvint à établir un va-et-vient. Le sauvetage commença un à un, sans confusion, avec cet héroïque sang-froid que, dans tout ce désastre, n'a cessé de montrer l'équipage de la *Marne*.

» Nous trouvant plus rapprochés de terre, je fis abattre le mât d'artimon, espérant de faire un pont qui présenterait quelque moyen de salut. Au moment de sa chute, un affreux coup de mer fit dévier sa direction; il tomba le long du bord, et la corvette se divisa en trois parties.

» Le va-et-vient ne pouvait plus être utile qu'à ceux qui se trouvaient près du couronnement. Le grand mât venait de s'abattre; j'ordonnai à ce qui se trouvait d'hommes à portée de passer dessus. Je m'y réfugiai ensuite avec l'enseigne de vaisseau Nougarède. Quelques instans après une lame monstrueuse s'abattit sur les débris de la *Marne*. Tout fut englouti. Au retrait de cette effroyable masse d'eau qui avait poussé le grand mât plus près de terre, ceux qui étaient dessus purent se sauver. J'y restai seul avec le maître charpentier, homme de courage et d'intelligence. A une nouvelle embellie, je le fis partir et me lançai le dernier sur la grève, conformément à l'article 289 de l'ordonnance de 1827. Là mes forces faillirent. J'ai appris depuis qu'un marin, nommé Zénéco, et monsieur Dessoulière, ancien marin et colon de Philippeville, avaient généreusement exposé leur vie pour me traîner à terre au moment où la mer allait m'atteindre et me reporter au large.

» J'ai, monsieur le ministre, à vous signaler des pertes douloureuses et d'héroïques dévouemens. Nous avons perdu cinquante-trois hommes, au nombre desquels le chirurgien-major, le commis d'administration, l'enseigne Karche, et mon second, le lieutenant de vaisseau Dagorne, officier d'un rare mérite et dont la perte se fera longtemps sentir à mon cœur.

» En regard de ce pénible tableau, je mettrai sous les yeux de Votre Excellence la belle conduite de l'équipage de la *Marne*: pas un cri, pas une plainte, pas une marque de faiblesse; mes ordres, jusque dans les derniers instans, ont été exécutés comme dans les temps ordinaires, et de grandes preuves d'affection m'ont été données.

» Blessé à la jambe, c'est par les soins de mes matelots que j'ai pú gagner le grand mât, et il a fallu employer toute mon autorité pour les forcer à le quitter avant moi.

» L'enseigne de vaisseau Nougarède, seul officier échappé à ce désastre, est resté constamment près de son capitaine, a fait exécuter mes ordres avec un admirable sang-froid, et a contribué à diminuer le nombre des victimes. C'est un officier digne de votre bienveillance.

» Monsieur l'amiral, en vous traçant l'historique du naufrage de la *Marne*, j'ose espérer que vous jugerez que chacun a fait son devoir et que j'ai tenté tout ce qu'il était humainement possible pour sauver d'abord le bâtiment et ensuite l'équipage. Nous avons subi les conséquences d'un temps extraordinaire. Nous avons lutté avec énergie, mais la lutte était trop inégale. Vingt-quatre bâtimens brisés sur la côte de Stora et trois sombrés sur leurs ancres, vous feront assez connaître le temps que nous avons éprouvé. Il est une chose qui paraîtrait incroyable si cela ne s'était passé sous les yeux de plus de deux mille spectateurs, et que je ne puis comparer à rien de ce que j'ai vu depuis que je sers dans la marine.

» Après l'évacuation des débris encore debout de la *Marne*, un brick chaviré, poussé par une de ces étonnantes masses d'eau qui nous avaient assaillis, les a franchis sans s'y arrêter et est venu planter son beaupré dans les falaises.

» Il me reste, monsieur l'amiral, à vous faire connaître le dévouement sublime avec lequel nous avons été secourus par les troupes et les habitans de Philippeville. Au coup de canon que nous avons tiré en hissant le pavillon en berne, monsieur le colonel d'Alphonse, commandant supérieur, s'est porté sur la côte à la tête de sa garnison, qu'il a mise à la disposition du commandant de la marine.

» Un service d'ambulance pour nos malheureux naufragés, transis de froid, a été organisé rapidement. Des prolonges, des brancards, munis de couvertures, servaient à leur transport. Ce service était dirigé avec une intelligence et une activité rare par monsieur le sous-intendant militaire de Pontbriant. Qu'il me soit permis d'acquitter ici une faible part de la reconnaissance que nous avons contractée envers monsieur le capitaine de corvette de Marqué, commandant du port de Stora.

» Nous devons à la bonne direction qu'il a donnée au sauvetage et à son dévouement particulier qui, deux fois, a failli lui être si funeste, la conservation de plusieurs de nos compagnons d'infortune.

» Nos marins ont été casernés dans une des salles de l'hôpital. De vieux effets de troupe leur ont été distribués. A l'exception de quelques blessés, tous sont parfaitement remis.

» Dès que le temps le permettra, nous commencerons le sauvetage de ce qui reste encore de la *Marne*. Cette opération terminée, je m'occuperai de revenir en France pour rendre compte de ma conduite.

» *Signé:* GATIER. »

Extrait du rapport de monsieur de Marqué, commandant du port, à Stora.

« Il y avait trente-et-un bâtimens sur rade. A midi, le 25, le désastre commença; à six heures du soir, le temps se calma un peu. Vingt-cinq bâtimens n'existaient plus, et dans ce nombre se trouve la corvette la *Marne*.

» Les bâtimens de commerce perdent quatorze hommes.

» Quand le moment du grand danger s'est fait sentir, presque tous les équipages ont abandonné leurs bâtimens, et se sont réfugiés à bord du brig sarde l'*Industrie*, capitaine Ferro. Pendant la nuit du 25 au 26, il y avait à bord de ce navire cent cinquante-trois marins, y compris ceux du stationnaire. Le bon capitaine Ferro a prodigué à tous ces étrangers qu'il avait à bord tous les services possibles. »

*Souvenirs du capitaine Gavoti, commandant l'*Adolfo.

« Le 25, le vent était au nord-ouest faible brise; le temps était couvert et pluvieux; la mer du large était monstrueuse. Tout enfin, dans l'état du temps et de la mer, annonçait un raz de marée, phénomène peu connu dans la Méditerannée.

« A midi et demi le désastre commença. Les navires mouillés dans la crique de Stora disparaissaient sous la lame ou étaient emportés par elle. Ceux qui résistaient, par suite de la bonne tenue du fond, sombraient sur place, et enfin les autres chaviraient dans le sens de la longueur, malgré les ancres qui les retenaient à l'avant. De ce nombre on cite une goëlette espagnole chargée de bestiaux et une goëlette toscane, qui, après avoir chaviré la quille en l'air, passa, avec sa mâture renversée, sur les débris de la *Marne*, entre le grand mât et le mât de misaine de cette corvette, et fut planter son beaupré à terre dans les falaises qui bordent la plage près du port de Stora. On saborda ce navire pour en retirer les marchandises qui y étaient enfermées.

» Le capitaine Gavoti profite du temps qui s'écoule d'un brisant à un autre pour couper le câble de son navire. Il est favorisé dans cette manœuvre par l'expérience de ses vieux matelots. Poussé par le second brisant, après avoir fait une demi-évolution par l'arrière, il vient s'échouer à deux longueurs de navire de terre, dans la crique de Stora, ce qui permet à son équipage et à celui de la *Mathilde* et de plusieurs bateaux allèges, qui s'étaient réfugiés à son bord, de mettre pied à terre et à sec. Peu d'instans après l'*Adolfo* disparaissait, emporté par le retrait d'une effroyable masse d'eau qui l'avait entouré de toutes parts, sans que jamais le capitaine Gavoti et son équipage aient rien pu découvrir qui ait appartenu à leur navire. »

Le bateau stationnaire l'*Arach*, à bord duquel on avait la veille déposé deux cent mille francs pour payer l'armée, tint bon sur ses amarres, mais sa mâture et tout ce qui, sur le pont, donna prise à la lame, fut emporté.

Trois bâtimens de commerce: un génois, un toscan et un français sont les seuls bâtimens qui soient restés sur rade à la suite de ce désastre.

LA ROUTE DE CONSTANTINE.

Je vous ai parlé de la difficulté que nous avions eue à nous embarquer.

La difficulté que nous éprouvâmes à débarquer ne fut pas moins grande.

Heureusement, à l'arrivée comme au départ, nous profitâmes d'une embellie.

Enfin nous gagnâmes la terre.

Ah! madame! n'allez jamais à Stora. D'abord vous voyez la peine qu'on a d'y arriver, et puis, quand on y est arrivé, on n'a qu'une envie, c'est d'en partir.

Huit ou dix maisons bâties en amphithéâtre, voilà Stora. Quelques pentes glissantes, quelques escaliers boueux, voilà ses rues.

De chevaux, de voitures, de moyens de transport pour se rendre à Philippeville, il est convenu d'avance qu'il n'y faut pas songer.

Nous prîmes nos fusils sur nos épaules; nous louâmes une charrette sur laquelle nous mîmes nos bagages et que nos Maltais, toujours en remerciement de notre hospitalité, voulurent traîner, et, par une jolie petite pluie fine, nous nous mîmes en route pour Philippeville.

Au reste, la route est charmante. Toujours montant, descendant, avec mille accidens fantasques comme en offrent les chemins de montagne, avec ce vaste aspect de l'infini comme l'offre la mer.

En une heure et demie nous franchîmes les deux lieues qui séparent Stora de Philippeville.

Hélas! madame, Philippeville, comme l'indique son nom, est une ville moderne. Pas une mosquée, pas un minaret, pas un marabout, pas une de ces fontaines que couvre un sycomore et qu'empanache un palmier. Des maisons comme dans la rue de la Lune; des auberges avec des enseignes et des cafés-billards avec leurs trois billes, rouge, blanche et bleue, et leurs deux queues en croix.

Nous nous arrêtâmes au premier hôtel venu.

A l'hôtel de la *Régence*.

Rappelez-vous bien le nom de cet hôtel, madame, afin de n'y pas aller dans le cas où, malgré mes recommandations, vous visiteriez Philippeville.

On nous demanda cent cinquante francs pour notre dîner et quatre-vingt-dix francs pour nos chambres.

Vous voyez qu'il y avait progrès sur la *fonda de Europa* de Cadix.

Nous laissâmes les deux cent quarante francs entre les mains d'un juge de paix qui nous promit de nous rendre justice, et qui, chose merveilleuse, quoiqu'il fût Français, nous la rendit.

Au reste, l'aubergiste était coutumier du fait.

Lorsque monsieur le duc d'Aumale passa à Philippeville, il dîna, avec ses aides de camp, à ce même hôtel de la *Régence*. La carte demandée, on lui apporta une addition de mille écus.

Monsieur le duc d'Aumale fit comme nous; il consigna les mille écus entre les mains de la justice, qu'il chargea de régler la carte, laissant la différence aux pauvres.

Les pauvres héritèrent de deux mille cinq cents francs.

Le jour même de notre arrivée, nous fîmes toutes nos conditions pour notre départ du lendemain.

Il y a des diligences de Philippeville à Constantine ; mais comme nous n'avions pas chance de trouver huit places vacantes nous trouvâmes plus court de prendre une diligence pour nous tout seuls.

Moyennant la somme de trois cents francs le marché fut fait : pendant six jours, une espèce d'omnibus et cinq chevaux furent mis à notre disposition.

Cependant tous nos apprêts de départ nous firent perdre du temps, et au lieu de partir à neuf heures du matin, comme nous l'espérions, nous ne pûmes partir qu'à deux heures.

Philippéville n'est ni un village, ni un bourg, ni une ville. C'est une longue rue qui monte pendant cinq cents pas et qui redescend pendant cinq cents autres. Toute la partie montante, c'est-à-dire toute la partie en amphithéâtre sur le rivage de la mer, est assainie par la brise ; tandis qu'au contraire les habitans qui demeurent sur la partie qui descend vers l'intérieur des terres sont exposés, dit-on, à des fièvres fort lentes et fort difficiles à guérir.

En sortant de Philippeville, un paysage plein de grandeur se déploie à la vue ; l'horizon est borné par des montagnes d'une belle coupe et d'une belle couleur. Aux deux côtés de la route, la terre pleine de vigueur produit de grandes herbes et une plante extrêmement commune qui s'élance d'un oignon gros parfois comme la tête.

A l'époque de la floraison de cette plante, la campagne doit sembler un tapis de fleurs.

Vers cinq heures, après avoir fait une partie de la route à pied, à cause des montées, nous arrivâmes à El-al-Rouch.

Pendant toute la route, sauf l'aspect plus pittoresque du pays, on aurait pu se croire en France. Toutes les charrettes étaient conduites par des rouliers en blouses ; les ornières du chemin étaient réparées par des pontonniers en uniforme. De temps en temps, seulement, on apercevait, au milieu d'un petit bois, un berger arabe, aux yeux brillans sous son burnous en lambeaux, portant son bâton recourbé avec la même fierté qu'un empereur porte son sceptre. Puis, à cent pas de là, une tente couverte en peaux de brebis blanches et noires, telle que la Bible nous dit qu'étaient les tentes des Ismaëlites, et entourée d'une haie d'épines pour garantir celui qui l'habite de l'attaque des chacals et des hyènes.

El-al-Rouch, que nos soldats, par abréviation et par esprit national, appelent la *Rousse*, est tout à la fois un village et un camp. Les premières maisons sont crénelées et dominent une espèce d'ouvrage avancé en terre, qui ne tiendrait pas une heure devant des troupes régulières, mais qui suffit pour soutenir un long siége contre les Arabes.

Nous nous arrêtâmes dans un hôtel provisoire, bâti en planches jointes à peu près comme sont jointes dans les rues de Paris les palissades qui protégent les terrains à vendre. On nous conduisit par une espèce d'échelle, dont les marches craquaient sous nos pieds, à un long couloir déjà orné de deux lits, et auquel on en ajouta un troisième.

Ces trois lits furent à l'instant même égoïstement retenus par Alexandre, le docteur et moi.

Vous ne sauriez vous faire une idée de ce qu'est cette chambre de laquelle je vous écris, le vent entre par le plancher, par les cloisons, par les fenêtres et par les portes ; et quel vent, le même qui voulait, il y a quatre ou cinq jours, nous faire faire connaissance avec le Lion.

La cheminée seule est en pierre; mais comme elle fume il est impossible d'y faire du feu.

Je ne sais pas où sont nos amis, je n'ose pas m'en informer ; mais en tout cas, il est impossible qu'ils soient plus mal que nous.

Et cependant, je vous le jure, j'éprouve un singulier sentiment de bien-être. Je pense à vous, à nos amis, au Théâtre-Historique, qui se bâtit et où l'on répète la *Reine Margot*. La *Reine Margot*, à quoi diable vais-je penser, je vous le demande ? en Afrique, dans une baraque isolée, ouverte à tout vent, et surtout à tout bruit.

Et croyez bien que ce dernier membre de phrase n'est point mis là pour arrondir la période. Oui, à tout bruit.

Les sentinelles crient : Qui vive ! les coqs chantent ; les pigeons roucoulent ; les chiens aboient ; les chacals glapissent ; les hyènes hurlent.

Le concert est plus complet encore, vous le voyez, qu'à D'jemma-r'Azouat.

J'ai écrit à la Goulette, en vue à la fois de Carthage et de Tunis, une longue lettre. A qui ? devinez : à madame Ménessier, à la fille de notre bon et cher Nodier.

Comment avais-je pensé à elle, à Tunis ! Comment ai-je été pris tout à coup d'une étrange et irrésistible envie de lui écrire ? Je n'en sais rien, sans raison, par un de ces caprices de la mémoire ou plutôt par un de ces souvenirs du cœur.

Je vais mettre la lettre à la poste ici ; il y a une poste, je m'en suis informé. Je suis curieux de savoir si cette poste porte les lettres qu'on lui confie ; je n'en crois rien, mais n'importe.

Une fois, hélas ! il y a déjà une douzaine d'années de cela, une fois, je voguais sur la mer de Sicile, entre Agrigente et Panthellerie; c'était par une de ces belles et calmes après-midi de la mer Ionienne. J'étais couché à la porte de ma cabine, sur un tapis de Smyrne. Je demandai qu'on allât chercher un livre au hasard, dans la caisse aux livres.

On m'apporte le *Vicomte de Béziers*, de mon cher Frédéric Soulié.

Je ne l'avais jamais lu. Nous travaillons tant l'un et l'autre que nous n'avons pas toujours le temps de lire ce que nous faisons. Seulement, de temps en temps, j'entends un bruit autour d'un de nos livres, ce bruit c'est le succès et cela me réjouit.

On m'apporta donc le *Vicomte de Béziers* ; je l'avais acheté à Messine, c'était une édition de Bruxelles.

Je le dévorai.

Alors, j'éprouvai le besoin de lui écrire, de lui raconter tout le plaisir que je lui avais dû, pendant tout un jour que la lecture avait duré.

Je lui écrivis, et voyant une poste dans l'île de Panthellerie, je mis ma lettre à la poste à Panthellerie.

Il la reçut un an après mon retour en France, et en y réfléchissant tous deux, nous trouvâmes que ce n'était pas trop de temps de perdu.

Nous verrons quand ma lettre, datée de Tunis, mise à la poste à El-al-Rouch, arrivera à madame Ménessier.

Bonsoir, madame, la fatigue est une si puissante berceuse, que j'espère dormir malgré le vent, malgré les sentinelles, malgré le coq, malgré les pigeons, malgré les chiens, malgré les chacals et malgré les hyènes.

Eh bien ? je ne me suis pas trompé, madame, j'ai dormi si bel et si bien, que j'ai eu toutes les peines à m'arracher de mon lit.

Le départ avait été fixé à sept heures, mais selon notre habitude, nous ne fûmes en route qu'à huit heures et demie L'étape était longue, et nous étions bien décidés à coucher le soir à Constantine.

Après quelques instans de ce malaise matinal, qui influe sur les tempéramens les plus solides et sur les caractères les plus faciles, la gaîté nous revint : je ne sais rien en vérité de plus charmant que le voyage que nous faisons, et je serais bien étonné que nous ne payassions pas plus tard notre bonheur par quelque grande catastrophe.

Au bout de quatre ou cinq heures de marche nous atteignîmes le camp de Smindou, où nous fîmes halte pour déjeuner. C'est à la fois un camp et une ferme. Nous y coucherons probablement à notre retour et je frémis d'avance en songeant où et sur quoi nous coucherons.

Notre conducteur est charmant et plein de complaisance. Paul, qui depuis qu'il fait froid est engourdi comme un serpent, est tombé, roulé en boule dans son manteau, de l'impériale sur le timon et du timon à terre. Il ne l'a pas écrasé, et, tout à l'heure, arrivé à un endroit escarpé, il s'est arrêté, a ouvert la portière, et nous a dit de sa voix la plus agréable :

— C'est ici l'endroit où l'on verse. Ces messieurs aiment-ils mieux rester dans la voiture ou descendre ?

Il va sans dire que nous avons préféré descendre.

Nous avons pris les fusils et nous nous sommes mis en chasse à travers terre. La route fait un coude à deux lieues et demie de l'*endroit où l'on verse*, et, bien renseignés, nous dîmes à notre conducteur de nous attendre à ce coude.

Je ne connais que le mistral, cet ennemi personnel de Méry, qui puisse lutter de violence avec le vent de Constantine. Il y avait des momens où littéralement il nous empêchait d'avancer. On conçoit que la chasse soit difficile avec un pareil vent. Des perdrix partaient devant nous, de cinq cents pas en cinq cents pas, mais elles se jetaient dans le vent et filaient comme des balles.

Cependant je parvins à en tuer une.

J'y joignis au bout d'un instant un merle et une chouette.

Un magnifique vautour planait au-dessus de ma tête. Son vol circulaire semblait calculé pour ne pas s'éloigner de moi. On eût dit que j'étais l'alouette que cherchait à endormir cet épervier gigantesque.

Une balle que je lui envoyai fut une balle perdue et ne parut même aucunement le déranger dans son vol : sans doute elle ne parvint pas jusqu'à lui.

Le vent qui, comme le Borée de La Fontaine, s'acharnait inutilement contre nous et contre nos manteaux, le vent appela à son aide une jolie petite grêle fine comme de la cendrée, qui commença à nous flageller le visage comme une pluie d'aiguilles. Heureusement une espèce de village nous offrit un abri. Une cantinière nous vendit du pain, du vin et des œufs, et quand notre conducteur s'arrêta à son tour pour requérir la bouteille d'usage, nous remîmes la main sur lui et sur sa voiture.

Vers quatre heures, à peu près, nous arrivâmes à un charmant petit village, moitié français, moitié arabe, ombragé par des palmiers et des saules pleureurs, et nommé la Hamma.

Oh ! le charmant village, madame, et comme on y vivrait bien si l'on n'y mourait pas.

Ce charmant village est au milieu de marais, ce qui lui donne sa verdure et sa mortelle humidité, comme c'est, dit-on, le venin qui donne aux serpens du lac Erié leurs vives et charmantes couleurs.

J'aurais bien voulu avoir le temps de prendre un dessin de la Hamma, mais notre conducteur prétendait qu'avant une demi-heure nous verrions quelque chose de bien autrement curieux, tandis que si nous nous arrêtions à la Hamma nous ne verrions rien du tout, attendu que la nuit serait venue au moment où nous arriverions en vue de ce qui était si merveilleux à voir.

Nous repartîmes donc au grand trot de nos chevaux, menaçant notre conducteur de tout le poids de notre colère si la merveille qu'il nous avait promise ne répondait pas au prospectus.

Au bout d'une demi-heure, au détour d'une montagne au pied de laquelle est bâtie une maison portant cette inscription :

A la Courtille. JÉROME POMMIER, *marchand de vin.*

Notre conducteur nous arrêta.

Nous jetâmes un cri universel d'admiration, presque de terreur.

Au fond d'une gorge sombre, sur la crête d'une montagne baignant dans les derniers reflets rougeâtres d'un soleil couchant, apparaissait une ville fantastique, quelque chose comme l'île volante de Gulliver.

A quel peuple est-il venu le premier dans l'esprit que l'on pouvait prendre Constantine ?

Aux Tunisiens, mais ils ont échoué.

Aux Français, et ils ont réussi.

Au moment où nous demeurions ravis en extase devant ce spectacle, nous vîmes arriver un homme au grand galop de son cheval arabe.

C'était un Polonais, au service de l'hôtel du *Palais-Royal*, un des bons hôtels de Constantine. Il avait appris (comment ? Dieu le sait), sans doute par le vautour à qui j'avais envoyé une balle, il avait appris que nous étions en route et venait au-devant de nous, demandant la préférence pour son hôtel.

Nous la lui promîmes de grand cœur.

Alors, comme la voiture était forcée de faire un immense détour au flanc de la montagne pour suivre la route, il nous offrit de nous guider par un petit chemin qui nous raccourcirait de vingt minutes : nous acceptâmes ; il voulait nous donner son cheval, mais comme il était difficile que nous montassions tous les sept dessus, malgré ses instances, nous exigeâmes qu'il le conservât.

D'ailleurs, c'était quelque chose de merveilleux que la façon dont il maniait ce noble animal, de la plus belle et de la plus pure race arabe, qui à Paris eût valu quatre cents louis et qu'il avait payé, lui, quatre cents francs. Au milieu du crépuscule, il le lançait de rocher en rocher, s'arrêtant court au bord d'un abîme, s'élançant parfois comme s'il voulait monter au ciel, disparaissant presqu'à nos yeux et faisant rouler jusqu'à nous une avalanche de pierres ; parfois redescendant avalanche lui-même, et tout cela sans une hésitation, sans un faux pas, sans un écart : on eût dit Faust se rendant au Sabbat sur son cheval enchanté.

Ces évolutions étaient d'autant plus merveilleuses, que la pente était devenue si rapide qu'à peine, nous, humbles fantassins, pouvions-nous tenir pied. Il est vrai que la nuit était venue noire et épaisse, et que nos yeux ne voyaient autour de nous que précipices ? il est vrai que la grêle s'était changée en une pluie qui nous fouettait le visage ; toutes choses qui ajoutaient au pittoresque du chemin, au fantastique de la situation.

Enfin après une demi-heure de montée, nous gagnâmes le grand chemin, sur lequel, en effet, nous avions devancé la voiture de plus de dix minutes. Nous marchâmes encore un

demi-quart d'heure, nous passâmes sous une voûte qui nous sembla l'entrée d'une carrière, pendant dix pas nous marchâmes dans l'obscurité la plus complète; tout à coup nous vîmes briller des lumières à vingt pas de nous.

Nous venions de franchir une des portes de Constantine, et ces lumières que nous voyions étaient celles de l'hôtel du *Palais-Royal.*

CONSTANTINE.

On nous attendait à l'hôtel du *Palais-Royal;* aussi trouvâmes-nous grand feu allumé, l'hôte debout, son bougeoir à la main. Il y avait six pouces de neige dans les rues et autant sur les toits. Je connaissais le peu de comfortable des maisons arabes et je m'attendais à avoir presque aussi froid en Afrique que j'avais eu chaud en Italie; mais je me trompais. On nous conduisit, Alexandre et moi, à une jolie petite chambre dont nous fîmes l'inventaire pendant que l'hôte allumait notre feu.

J'avouerai cependant que j'éprouvai un certain dépit en voyant que le principal ornement de cette chambre se composait de quatre lithographies intitulées : *Brune et Blonde,* par monsieur Vallon de Villiers; le *Prix de Sagesse*, par monsieur Grévedon; le *Secret*, et le *Bonnet de la grand'mère*, sans nom d'auteur.

Il me semblait un peu humiliant d'être venu de Paris à Constantine pour constater le progrès artistique qui s'était fait à la suite de la conquête française dans la ville de Syphax et de Jugurtha.

La seconde partie de la chambre formait alcôve, et était séparée de la première par des portières de mousseline d'un si caressant dessin que j'appelai tout de suite mon hôte pour lui demander où l'on pourrait en trouver de pareilles. Il me répondit que rien n'était plus facile, surtout en France, attendu que les marchands arabes les tiraient de Saint-Quentin.

Je continuai mon investigation, de plus en plus humilié. Dans l'alcôve étaient deux lits, et, à la tête de celui qui m'était destiné, un bénitier et sa branche de buis.

La seule chose turque qu'il y eût dans cette chambre était un excellent tapis qui, lui, était bel et bien indigène.

Nous demandâmes un poulet froid, du lait et de la crème, qui nous furent servis avec une promptitude admirable, de sorte que nous n'eûmes pas même la consolation d'avoir un mauvais souper.

Décidément nous étions bien moins en Afrique qu'on ne l'est dans certaines auberges de Sicile ou d'Espagne que j'ai relatées à leur endroit.

La soirée se passa, Boulanger et Giraud dessinant; Chancel, Desbarolles, Maquet et moi prenant des notes; Alexandre dormant.

Le dernier mot d'Alexandre avait été, avant de s'endormir, pour recommander que le lendemain matin on lui sellât un âne.

Il offrait de parier que nous nous étions trompés de route et que nous étions à Montmorency.

En attendant et à tout hasard, je me préparai, mon *Salluste* à la main, à visiter le lendemain matin Constantine, s'offrant à nous sous son double aspect de ville antique et de ville moderne, avec la double illustration qu'elle doit à Jugurtha et à Achmet-Bey.

Du temps des rois de Numidie, Constantine s'appelait Cirta. Sous Micipsa, qui l'avait fortifiée, elle pouvait mettre sur pied dix mille cavaliers et vingt mille fantassins. C'était, dit Pomponius-Mela, dans son livre de la Numidie, chapitre quatre, une colonie de Sittiens. Son nom moderne, ajoute Aurélien Victor, lui vient de ce qu'ayant été ruinée sous les premiers siècles de notre ère, elle fut rebâtie par Constantin, qui en l'honneur de sa fille Constancia l'appela Constantine.

Les ruines de l'ancienne ville étaient encore assez considérables lorsqu'au commencement du dernier siècle un célèbre voyageur anglais la visita. C'était alors la capitale d'une des quatre grandes provinces de la régence d'Alger, et elle était gouvernée par un bey.

Ses derniers souverains furent Mohamed-Bey-Bou-Chattabiah, Brahim-Bey-Gourbi, Achmet-Bey-Mameluck, Brahim-Bey-Gritti, Mohamed-Bey-Monamany et Hadj-Achmet-Bey.

Entre tous, ces derniers beys régnèrent vingt ans, de 1817 à 1837. On ne règne pas longtemps quand on est bey.

Mohamed-Bey, surnommé Bou-Chattabiah, ou le *Père de la hache*, tout oukil de la Meckhe et de Médine qu'il fût, n'en était pas moins une espèce de fou, fou sanguinaire, malheureusement. Son surnom lui venait de ce qu'il exécutait lui-même les arrêts qu'il rendait. Il avait une petite hache avec laquelle il décapitait très adroitement les condamnés. Sa hache était suspendue à sa porte, devant le café Turc, et les jours où elle n'avait pas eu de sang, pour qu'elle ne se crût point par trop oubliée, il l'arrosait avec un verre de vin ou une tasse de café.

Sa stupide cruauté le fit chasser au bout d'un an. Il se réfugia à Alger, se consacra aux bonnes œuvres, et y mourut en odeur de sainteté en 1846.

Brahim-Bey-Gourbi lui succéda et gouverna un an; Achmet-Bey le remplace et, bey de Constantine pour la seconde fois, gouverne deux ans.

Brahim-Bey-Gritti arrive à son tour au pouvoir, et tout au contraire de Mohammed-Bou-Chattabiah chassé par l'horreur qu'il inspirait à son peuple, il est déposé à cause de l'amour que son peuple lui portait.

A Constantine, on risquait autant à être trop aimé qu'à être trop haï : trop haï, on était chassé par les Arabes; trop aimé, on était déposé par les Turcs.

Mais tout déposé qu'il était, il ne put échapper à sa destinée; Achmet-Bey le fit assassiner à Médéah en 1834.

Son fils est officier aux spahis de Constantine.

Mohammed-Bey-Monamany, qui lui succéda, était un brave homme; il fut déposé parce qu'il ne faisait pas rentrer l'impôt assez vite.

Achmet, le dernier bey, était koulougli, c'est-à-dire fils d'un Turc et d'une femme du désert. Son grand-père avait été bey et son père kalifah. Après la conquête d'Alger en 1830, il refusa de reconnaître l'autorité de la France. De là, l'expédition de 1836 qui échoua et celle de 1837 qui réussit.

Il était haï des Turcs, mais fort aimé des Arabes. La ruine du dey d'Alger l'avait forcé de chercher son point d'appui dans la population indigène. Aussi les Turcs avaient-ils presqu'entièrement disparu, sacrifiés par lui aux ambitions des grands du pays.

Une expédition avait eu lieu en 1806 contre Constantine, qui eut une étrange influence sur celle que nous tentâmes

en 1836: Ali-Ben-Moultah, fils de Moultah-Inglis la conduisait.

Elle était composée de Tunisiens, et partie de Tunis par le chemin du Riff, traînant derrière elle, outre un matériel considérable, tout une population d'Arabes nomades qui la suivaient, lui donnant l'aspect d'une de ces grandes migrations barbares du quatrième et du cinquième siècle. Soixante mille âmes, hommes, femmes, enfans, vieillards, marchaient sur les flancs et à la queue de l'armée conduisant leurs bestiaux.

Toute cette multitude arriva en vue de Constantine, s'établit sur le Mansourah, et ayant mis l'artillerie en position, commença de tirer sur la ville; mais, soit distance à parcourir pour les projectiles, soit inhabileté de la part des pointeurs à les diriger, ce feu, si bien nourri qu'il fût, causa peu de dégâts; aussi les Constantinois prirent-ils leur siége en patience et attendirent-ils patiemment les secours qu'ils avaient fait demander à Alger. Au bout d'un mois et demi, on annonça deux armées, une de terre et une de mer. Les Tunisiens allèrent au-devant de l'armée de terre jusqu'à l'Oued-Zandi, mais arrivés là ils aperçurent la tête de colonne turque, et sans attendre l'ennemi, battirent en retraite jusqu'au confluent du Bou-Merzouck et du Rummel; là ils firent halte.

Trois jours s'écoulèrent en combats de tirailleurs et en fusillades d'avant-postes. Enfin, le quatrième jour, les Turcs abordèrent les Tunisiens à l'arme blanche, et, sans tirer un coup de fusil, les battirent complétement.

Alors toute cette multitude s'enfuit au hasard et sans suivre de direction, comme une immense bande d'oiseaux effarouchés, laissant quarante pièces d'artillerie, tant sur le champ de bataille que sur le Mansourah, parmi lesquelles des mortiers de treize pouces et des pièces de 24 et de 30.

C'était une prise importante que celle de cet immense matériel, aussi les Turcs d'Alger ne voulaient-ils pas l'abandonner à Constantine, d'abord à cause de sa valeur, et ensuite à cause de la force qu'une pareille possession donnait au bey. Cependant la difficulté du transport était telle que bon gré mal gré il fallut laisser ces quarante pièces de canon où elles étaient.

Après le départ des Turcs, elles furent rentrées dans la ville qu'elles armèrent formidablement. Aussi, lorsque le maréchal Clausel, qui ignorait cette expédition et les suites qu'elle avait eues, fit voir, croyant les intimider, aux envoyés d'Achmet ses sept ou huit pièces de petit calibre avec lesquelles il espérait battre en brèche Constantine, ceux-ci rentrèrent-ils dans la ville riant de nos moyens d'attaque comparés à leurs moyens de défense.

C'est par une de ces pièces que fut tué le général de Danrémont.

Le lendemain, de bon matin, pendant que Giraud et Boulanger s'élançaient dans les rues de Constantine à la recherche du pittoresque, je courais, moi, sur l'ancienne brèche, à la recherche de l'histoire.

J'allais m'asseoir sur l'emplacement du Coudyat-Aty. Le général Valée avait fait transporter sur ce dernier point les batteries du Mansourah qui avaient, il est vrai, éteint le feu de la Kasbah, mais qui étaient loin de produire tout l'effet qu'on en attendait.

Il faut avoir examiné les précipices sur la pente desquels rampèrent les hommes qui transportaient ces pièces, pour se faire une idée des obstacles que peut surmonter le génie humain; c'est à peine si j'eusse osé me hasarder seul, un bâton ferré à la main, là où passèrent des régimens tout entiers portant à bras, sous le feu de l'ennemi, des pièces de 24 et des mortiers de 30.

Deux jours et deux nuits avaient été consacrés à ce transport.

Ce fut le 11 octobre 1837 que commença le feu de cette batterie. L'effet en fut immédiat et terrible. En deux ou trois heures le couronnement des murailles fut détruit et mis hors d'état de protéger les pièces de rempart.

Vers deux heures et demie, un obusier, pointé par le commandant Malechard sur un but indiqué par le maréchal Valée, détermina le premier éboulement. Un cri de joie retentit aussitôt parmi tous ceux qui assistaient à ce spectacle, et c'était une partie de l'armée.

De ce moment, Constantine était à nous. La brèche est une porte par laquelle nos soldats sont toujours sûrs d'entrer.

A l'instant même, le gouverneur général, qui avait jugé le danger des assiégeans et qui croyait que ceux-ci l'avaient mesuré comme lui, à l'instant même le gouverneur général fit passer à la ville des propositions de capitulation.

Le lendemain seulement on reçut une réponse : elle était hautaine et caractéristique, comme un fragment de poésie arabe.

« Nous avons à Constantine, disaient les assiégés, des magasins encombrés de munitions de guerre et de bouche. Les Français manquent-ils de froment et de poudre? Nous leur en enverrons; mais ils nous parlent de brèche et de capitulation, nous ne savons pas ce qu'ils veulent dire. Derrière la brèche il y a des maisons, dans ces maisons il y aura des guerriers, et nous ne rendrons la ville que lorsque toutes les maisons seront brûlées et tous les guerriers morts. »

Le général de Danrémont se fit traduire cette réponse.

— Bien! dit-il, ce sont des gens de cœur; Constantine nous coûtera plus cher, soit, mais la gloire paiera le sang.

Le premier sang qui devait être répandu c'était le sien.

Le général monta à cheval et se dirigea sur le Coudyat-Aty, accompagné de monsieur le duc de Nemours et suivi de son état-major.

Il était huit heures du matin; un soleil joyeux commençait de rayonner à l'horizon et rendait tous les cœurs joyeux par une promesse de beau temps. Quelques heures encore, la brèche ouverte allait être praticable; c'était dire que, le jour même ou le lendemain, Constantine était à nous. Le comte de Danrémont, en passant au milieu des soldats, pouvait en quelque sorte cueillir la joie épanouie sur tous les visages. Il mit pied à terre, et toujours accompagné du duc de Nemours, il s'avança vers un point complétement découvert et commandé par le canon de la place. Ce point était si dangereux que le général Rulhières tenta de l'arrêter, mais le vieux soldat sourit à ce doute; il semblait à ces hommes qui avaient traversé sains et saufs ces grandes batailles de l'empire qu'on appelle Austerlitz, la Moskowa, et Waterloo, que toute lutte nouvelle était une escarmouche, et que la mort n'avait plus de prise sur eux.

— Laissez, laissez, dit-il, et il continua son chemin; presqu'au même instant un boulet parti de la place lui enleva la moitié du flanc, il chancela et tomba mort sans jeter un cri, poussant un soupir.

Le général Perregaux était derrière le comte de Danrémont; le voyant chanceler il s'élança pour le soutenir, mais dans le mouvement qu'il fit il alla au devant d'une balle. Frappé au-dessous du front, entre les deux yeux, il tomba

avec le comte de Danrémont: tous deux roulèrent aux pieds de monseigneur le duc de Nemours.

Celui-ci regarda ce terrible spectacle avec le courage qui lui est familier, et auquel on ne peut faire qu'un reproche, celui de toucher à l'impassibilité.

Puis, avec une voix où il était impossible de reconnaître la moindre émotion, après s'être assuré de la mort du comte :

— Messieurs, dit-il à ceux qui l'entouraient, le cas était prévu, monsieur le général Valée est gouverneur général de l'Algérie.

C'eût été bien pour un vieux soldat, c'était peut-être un peu froid pour un jeune prince.

A la place de monseigneur le duc de Nemours, monseigneur le duc d'Orléans eût trouvé quelques mots qui, impétueusement sortis de son cœur, fussent venus faire jaillir les larmes de nos yeux.

Souvent je me plaignis à monsieur le duc d'Orléans de cette froideur de son frère, qui lui aliéna tant de cœurs que la proposition de sa régence fut reçue sinon avec crainte du moins avec hésitation.

— Nemours est un bon frère, répondait le prince en souriant, il ne veut pas me faire concurrence de popularité.

Puis après, revenant sur cette plaisanterie :

— Non, disait-il, mais Nemours est timide comme un enfant; parlez-lui, ne fût-ce que pour lui dire bonjour, et vous verrez ce que l'on appelle dans la famille le coup de soleil passer immédiatement sur son visage.

A propos de cette seconde expédition de Constantine, une brouille sérieuse avait eu lieu entre les deux frères. Monsieur le duc d'Orléans avait demandé un commandement sous le général de Danrémont, mais le roi et monsieur le duc de Nemours s'y étaient opposés.

J'étais chez lui un jour qu'il rentra désespéré à la suite d'une discussion qu'il avait eue à ce sujet avec le roi.

Il avait les larmes aux yeux.

— Ah! ils ne veulent pas de moi comme général, disait-il; eh bien! je partirai comme volontaire.

J'eus le bonheur de lui faire comprendre qu'en agissant ainsi, il s'éloignait de sa générosité habituelle; que la défaite de l'année précédente nécessitait une éclatante revanche, et que c'était celui qui avait supporté l'échec qui devait avoir les bénéfices de la victoire. Que son nom enfin, sous quelque grade qu'il fût caché, rayonnerait toujours au point d'effacer celui de monsieur le duc de Nemours.

— Allons, dit-il, il faut bien que cela soit vrai, puisque tout le monde le dit, et même vous. Mais si Nemours veut faire le marché d'Ésaü, je lui vends mon droit d'aînesse pour Constantine.

Revenons au général de Danrémont.

On le coucha sur une civière, on le couvrit d'un manteau, et on le transporta silencieusement sur les derrières de l'armée.

Comme l'avait dit monseigneur le duc de Nemours, le général Valée était gouverneur général de l'Algérie.

En conséquence, il prit le commandement des troupes.

L'ASSAUT.

Celui-là aussi était un vieux général de l'Empire; né à Brienne-le-Château, le 17 décembre 1773, il était entré au service comme sous-lieutenant sortant de l'école d'artillerie de Châlons, le 1er septembre 1792; le 1er juin 1793 il était lieutenant, et le 20 avril 1795, capitaine.

Pendant cet intervalle, il avait assisté aux siéges de Charleroy, de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes, de Condé, de Maëstricht, et au passage du Rhin à Neuwied. Chevalier de la Légion d'honneur en 1804, il avait fait, en qualité de sous-chef d'état-major d'artillerie, la campagne de 1806. Colonel à Iéna, officier de la Légion d'honneur à Eylau, chaque bataille à laquelle il avait assisté lui avait donné ou un grade ou une distinction. En 1808, il avait reçu le commandement de l'artillerie du troisième corps à l'armée d'Espagne. Nommé général de brigade le 22 août 1810, il vit le siége de Lérida, que le grand Condé voulut prendre avec des violons, et que le régent prit avec une autre musique; de Méquinenza, de Tarragone, de Tortose et de Valence. Général de division le 6 août 1811, il se fit remarquer pendant toute la campagne de 1812, et l'année suivante encore à l'affaire de Castella.

Napoléon tombé, le général Valée était rentré en France, où il avait rempli les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie. Napoléon de retour, le général Valée défendit l'agonie du géant avec le cinquième corps qu'il commandait; nommé inspecteur général, rapporteur, puis président du comité d'artillerie, il venait enfin de succéder, sous Louis-Philippe, au commandement général de l'Algérie laissé vacant par la mort du comte de Danrémont.

Nos soldats connaissaient leur nouveau gouverneur, ils l'avaient vu à l'œuvre, ils avaient confiance en lui.

La mort du comte de Danrémont fut donc une cause de tristesse, mais non de découragement pour l'armée. D'ailleurs le général Valée ne lui donna pas le temps de se décourager; le 12 octobre, à neuf heures du matin, toutes les batteries recommencèrent à jouer. Pendant la nuit, les assiégés avaient voulu réparer la brèche, mais aux premiers coups de canon leurs sacs de laine et leurs débris d'affûts roulèrent dans le fossé; bientôt on en arriva aux terres qui jaillirent sous chaque boulet; peu à peu les dernières pierres se détachèrent, le massif de terrain qui était derrière commença de paraître à nu et sans défense, résista peu, s'éboula, et en s'éboulant forma le talus; dès lors la brèche parut assez praticable pour que l'on pût fixer l'assaut au lendemain.

Au moment même où l'on venait de prendre cette détermination, on vit apparaître un parlementaire; Achmet-Bey avait réfléchi, il demandait la reprise des négociations.

C'était à notre tour de parler en maître; le général Valée répondit qu'il n'écouterait d'autres propositions que la reddition pure et simple de la place.

Achmet refusa de se rendre à discrétion, et la canonnade continua.

Dans la matinée, les dispositions avaient été prises pour

la formation des colonnes destinées à l'assaut, fixé, comme nous l'avons dit, au lendemain 13.

Ces colonnes étaient au nombre de trois.

La première, aux ordres du lieutenant colonel Lamoricière, se composait :

1° De quatre cents zouaves et soldats d'élite du 2e léger, commandés par le chef de bataillon de Sérigny, de ce dernier corps;

2° De cinquante sapeurs du génie.

La deuxième, aux ordres du colonel Combes, se composait :

1° De cent hommes du 2e bataillon d'Afrique;

De cent hommes du 5e bataillon;

De cent hommes de la légion étrangère:

De quatre-vingts sapeurs du génie;

Tous commandés par le chef de bataillon Bedeau.

2° De trois cents hommes d'élite du 47e, sous les ordres du chef de bataillon Leclerc;

Enfin la troisième colonne, dite de réserve, commandée par le colonel Corbin du 17e léger, était composée des compagnies d'élite de ce corps; d'un bataillon de tirailleurs et du 11e de ligne, chef de bataillon Fale.

Ce fut une chose curieuse à voir que l'émotion produite dans l'armée par cette distribution faite aux plus braves pour jouer leurs rôles dans le drame du lendemain.

Toute la nuit, les batteries tirèrent afin d'empêcher les assiégés d'aggraver les difficultés que présentait la brèche, comme ils avaient fait la nuit précédente.

Vers trois heures du matin, deux officiers allèrent la reconnaître; c'était le capitaine Boutaut, du génie, et le capitaine Garderens des zouaves.

Tous deux sortirent de la batterie suivis par tous les yeux, et s'avancèrent jusqu'au pied du talus. La nuit était transparente, et à travers on voyait ces deux braves officiers s'avancer d'un pas égal vers la muraille. A cinquante pas du rempart, ils furent reconnus par les assiégés, et furent salués à l'instant même par une effroyable fusillade. Heureusement aucune balle ne les atteignit, et ils rentrèrent sains et saufs, annonçant que la brèche était praticable, seulement la pente était raide et difficile.

A quatre heures du matin, les deux premières colonnes étaient réunies derrière la batterie de brèche, où se trouvaient le général en chef, monseigneur le duc de Nemours, les généraux de Fleury, commandant le génie; de Caraman, commandant l'artillerie; et Perregaux, chef d'état-major, le même qui, la veille, avait reçu une blessure en soutenant le général de Danrémont, mais qui, malgré cette blessure, s'était fait transporter pendant la nuit au poste d'honneur. La première colonne était établie dans la place d'armes à droite de la batterie de brèche, la seconde dans le ravin servant de communication couverte, et la troisième derrière un grand bâtiment en ruines s'élevant sur le bord de la rivière.

A six heures, le feu commença, pour élargir la base de la pente et diminuer la raideur du talus.

Ce fut au milieu de cette canonnade que le jour parut.

Le soleil était beau, pur, radieux, un vrai soleil de combat, chaud et clair, et tel qu'il convient à des hommes qui vont marcher à la mort sous l'œil de Dieu.

De leur côté, les gens de la ville comprenaient que le moment décisif approchait; ils accouraient à flots pressés, et couvraient les talus qui surmontent les escarpemens du sud. C'était un de ces rassemblemens d'attente inquiète comme on en voit sur les plages de la mer à l'approche des tempêtes. Tout cela était en proie à cette activité incertaine et flottante que donne aux populations le mouvement des flots.

A sept heures du matin tout fut prêt. La colonne Lamoricière et les zouaves se tenaient collés contre l'épaulement de la batterie de brèche, la tête de colonne appuyée à l'ouverture ménagée dans le parapet.

Il se faisait un grand silence.

Au milieu de ce silence, on entendit quelques mots prononcés à voix basse par monsieur le général Valée à monseigneur le duc de Nemours, commandant du siége.

Ces mots étaient le signal de l'assaut.

Aussi furent-ils devinés, et, comme si le feu eût déjà été mis à une mèche, les paroles du duc de Nemours firent éclater l'explosion.

En effet, à peine le commandement : — *En avant marche !* était-il prononcé, que le colonel Lamoricière, les officiers du génie et les zouaves s'élancèrent des retranchemens, et s'avancèrent au pas de course vers la brèche, mais à un pas continu; il ne fallait point user son haleine à franchir la distance, et mieux valait pour les soldats arriver à la brèche impatiens que lassés.

C'est toujours un grand et magnifique spectacle qu'un assaut; mais, dans une ville orientale, le spectacle devient plus grand et plus magnifique que partout ailleurs. Le pittoresque de la situation, l'étrangeté de la forme, l'originalité du costume, l'acharnement de la défense grandissent l'action de tout ce reflet magique que la poésie jette sur les choses humaines.

Aussi tous les yeux étaient fixés, toutes les poitrines haletantes. On voyait la longue colonne s'approcher sous le feu, qui semblait fouetter sa course au lieu de la ralentir, puis on vit sa tête disparaître dans le fossé, reparaître sur le talus, ramper en gravissant la brèche, puis couronner l'ouverture; puis s'élevant au-dessus de toutes les têtes, le drapeau que portait le capitaine Garderens flotter un instant et se fixer sur la crête de la muraille échancrée.

C'était le premier drapeau français qui eût flotté sur les remparts de Constantine.

Mais, pour être maîtres de la brèche, nos soldats étaient loin de s'être créés une entrée dans la ville.

Au sommet du talus où ils étaient arrivés, commençait pour eux l'inextricable réseau des rues arabes, aspect plus terrible que la vue de tous les remparts, obstacle inconnu plus insurmontable que tous les obstacles connus. Là s'étend un labyrinthe de constructions incompréhensibles; des enfoncemens qui semblent ouvrir des passages et qui n'aboutissent à rien, des apparences d'entrées sans issues, des semblans de maisons dont il est impossible de distinguer les côtés, de désigner les faces, puis du feu partout, des canons de fusil passant par chaque ouverture, une grêle de balles cliquetant sur les armes ou s'amortissant avec un bruit sourd dans les chairs voilà ce que voit, ce qu'entend, ce qu'éprouve la première colonne arrivée au couronnement du talus.

Alors la petite troupe se divise en trois corps ou plutôt en trois compagnies. La compagnie de droite, sous les ordres du capitaine Sauzai; la compagnie de gauche, sous les ordres du chef de bataillon de Sérigny; le centre, sous les ordres du colonel Lamoricière.

On comprend qu'au milieu du feu tous ces mouvemens que nous allons raconter sont rapides comme la pensée.

Le capitaine Sauzai, qui va opérer à droite, jette les yeux autour de lui, traverse un petit plateau formé de décombres amoncelés, et aperçoit au dessous de lui, au pied d'un grand édifice dont on pouvait voir du Coudiat-Aty le sommet dé-

bordant le rempart, une batterie de rempart dont les canonniers restés fermes à leurs postes sont prêts à défendre les pièces. Sans tirer un seul coup du fusil, à l'ordre du capitaine Sauzai, les zouaves se précipitent à la baïonnette sur la batterie; à l'instant tout s'enflamme en face et autour de cette poignée d'hommes qui devient le centre d'un cercle de feu. Le lieutenant de la compagnie a le bras fracassé de trois balles; une douzaine de zouaves tombent dans l'intervalle, mais ce qui reste debout se précipite sur la batterie et tue sur leurs pièces les canonniers turcs qui ne tentent pas même de fuir.

La batterie éteinte, le capitaine Sauzai regarde autour de lui; à une demi-portée de fusil, une autre batterie s'élève derrière une barricade formée de charrettes et d'affûts brisés. Un instant le désir lui prend d'éteindre cette seconde batterie comme il a fait de la première, mais il faut qu'il s'engage dans un défilé entre deux feux; mieux vaut entrer dans ce grand édifice que nous avons signalé et en chasser ses défenseurs. Une porte est aussitôt enfoncée, quelques Arabes sont tués en se défendant, mais le plus grand nombre fuit, s'échappant par des issues qu'eux seuls connaissent. Une fois maîtres de ces immenses constructions, les zouaves s'orientent, reconnaissent qu'ils sont dans un magasin à grains; ils descendent par les fenêtres à l'aide d'échelles apportées à tout hasard, se reforment, marchent aux canonniers qui, voyant la position tournée, paraissent moins décidés que leurs camarades de la première batterie à se faire tuer sur leurs pièces. En effet, quelques-uns seulement restent et soutiennent l'attaque, les autres se dérobent par des ruelles et des faux-fuyans; la colonne de droite a renversé son dernier obstacle, terrassé sa dernière résistance.

C'est aux sapeurs et aux soldats du génie à ouvrir maintenant des communications plus avancées.

A gauche, le courage a été le même, mais le succès différent. Un bâtiment en saillie, dont la base a été minée par les boulets, resserrait un étroit passage dans lequel s'engage le capitaine Sérigny et ses hommes, appartenant presque tous au 2e léger. Tout à coup le mur s'ébranle, vacille et s'écroule; tout un pan de maçonnerie couvre tout un flot d'hommes; plusieurs sont tués et ensevelis; un plus grand nombre blessés soulèvent les pierres qui s'agitent avec une effrayante mobilité; des cris, des gémissemens s'élèvent de ce chaos. Le capitaine Sérigny, enveloppé sous les décombres jusqu'à la poitrine, se tord dans une agonie désespérée, s'épuise en efforts impuissans, et sent se briser peu à peu tous les os de sa poitrine.

Un dernier cri de douleur indique que le cœur vient de se briser comme le reste.

Pendant ce temps, la colonne du centre est restée en face de la véritable difficulté, de la véritable résistance, du suprême péril. On foule un terrain factice, on s'agite dans l'étroit espace que nos boulets ont déblayé au haut de la brèche. Quelle communication existe entre ce terrain et les terrains avoisinans? c'est ce qu'il est impossible de découvrir. Les terres remuées, les décombres amoncelés se sont superposés au sol primitif, ont envahi les issues, obstrué les portes, défiguré les localités.

On se croyait dans une rue, on est sur les toits.

Quelques-uns dépassent les autres comme des citadelles : ce sont ceux-là qu'il faut occuper afin de reconnaître le terrain. On apporte des échelles, et deux lignes d'attaque commencent : l'une, qui paraît sur la terre ferme; l'autre, aérienne et suspendue, et qui semble à dix ou quinze pieds au-dessus de la première.

A l'un des premiers toits escaladés ainsi, le capitaine Sauzai, qui vient de faire sur la droite le beau mouvement que continuent les sapeurs et les hommes du génie, est tué.

Enfin, après avoir sondé plusieurs ouvertures fermées, plusieurs couloirs qu'on trouve sans issues, on parvient à une espèce de voûte qui, au bout de quelques pas, s'élargit et semble se décider à pénétrer dans la ville. A droite et à gauche d'ailleurs sont pratiqués ces enfoncemens carrés qui indiquent un bazar. Ce sont les boutiques des marchands, boutiques fermées par des planches et des volets.

Quelques soldats s'y engagent, mais à peine ont-ils fait quelques pas dans le sombre couloir, qu'une fusillade éclate à droite et à gauche. Chaque niche est une espèce de guérite qui renferme un ou deux combattans; mais le bruit de la fusillade, au lieu d'éloigner nos soldats, les attire. Du renfort arrive aux premiers engagés; ils s'élancent si rapidement, que les Arabes n'ont pas le temps de recharger leurs fusils. Ils n'ont plus que leurs yatagans, médiocre défense contre nos baïonnettes. Leurs renfoncemens, au lieu de demeurer une protection, deviennent dès lors un piége où ils sont pris. On les y poignarde; plusieurs sont cloués contre la muraille. Quelques-uns cependant parviennent à fuir; on les poursuit, mais ils disparaissent comme des spectres qui s'enfoncent à travers une muraille. Nos soldats avancent en se demandant les uns aux autres la raison de ce prodige. Tout à coup ils se heurtent à une porte que l'on vient de refermer; une autre porte de pierre est jetée d'un côté à l'autre de la ruelle, des battans de bois ferrés interceptent le passage. C'est un nouvel obstacle à surmonter, mais, sans s'y attendre, on l'a prévu. On appelle les sapeurs qui portent les sacs de poudre. Si l'on ne peut enfoncer la porte, on la fera sauter. Tout à coup la porte s'ouvre d'elle-même, une fusillade terrible éclate, venant de l'intérieur de la ville. Deux capitaines et une quarantaine d'hommes formant la tête de colonne tombent tués et blessés, encombrant le passage devenu plus impraticable par l'amoncellement des cadavres qu'il ne l'était par la réunion du bois et du fer.

Pendant que ces choses se passent dans l'intérieur de la ville, le général en chef, qui ne peut apprécier les difficultés qui à chaque pas se pressent devant le colonel de Lamoricière et ses hommes, ordonne au colonel Combes du 47e de ligne, de partir avec son premier bataillon, de rejoindre la première colonne et de l'appuyer au besoin.

Le colonel Combes et ses hommes arrivent au pied du rempart, mais là le colonel Lamoricière lui crie de s'arrêter pour éviter l'encombrement, et le colonel Combes attend, l'arme au pied.

C'est pendant qu'il attend que le colonel Lamoricière s'engage dans le couloir qui conduit à la rue Marchande, et la porte ouverte voit tomber toute sa tête de colonne sous le feu de l'ennemi.

Le moment est venu d'appeler le colonel Combes : on ne sait pas combien d'hommes on laissera dans l'effroyable souterrain.

Le colonel Combes envoie la compagnie franche, composée de soldats de choix du 2e bataillon d'Afrique : elle arrive au pas de course et s'engage à son tour dans le couloir.

On est soutenu, on peut donc charger.

Mais à peine le cri : — *En avant!* est-il sorti des lèvres du colonel Lamoricière, que quelque chose d'étrange ou plutôt d'incompréhensible s'accomplit.

Tout à coup un bruit pareil à un coup de tonnerre se fait entendre; tous les soldats engagés sous la voûte sentent la

terre trembler et voient les murailles se mouvoir. En même temps la lumière disparaît, l'atmosphère cesse d'être respirable, on avale du feu, on se sent étreint, enveloppé, frappé tout à la fois. A la première explosion violente, succèdent des explosions plus faibles, qui éclatent au milieu des rangs, jettent une flamme rouge et s'éteignent, redoublant l'obscurité et l'étouffement. Les uns croient s'enfoncer dans un abîme, les autres croient être lancés dans les nuages. Tous voudraient crier, car tous souffrent, mais aucun n'a de voix. Enfin le jour reparaît, peu à peu l'air rentre dans les poitrines, chacun commence à comprendre que quelque mine vient d'éclater. Mais avec le jour, avec la respiration, la conscience de la douleur est revenue. Ils se regardent les uns les autres et s'épouvantent de ne plus se voir. La fumée a disparu, mais le feu les enveloppe encore. Ils essaient de fuir, le feu est attaché à eux; il les suit, il les ronge. Quelques-uns sont entièrement dépouillés de leurs vêtemens, et ont de larges sillons sur le corps; d'autres sont entièrement dépouillés de l'épiderme. Ce sont des écorchés qui marchent, qui hurlent, qui délirent. Ceux qui ont le moins souffert ont les mains et le visage brûlés.

Voici ce qui était arrivé :

La bourre d'un fusil avait mis le feu à une quantité considérable de poudre apportée la veille près de la porte par les indigènes, et contenue dans un simple coffre de bois.

Cette première explosion avait été surtout funeste aux indigènes ; mais du coffre de bois la flamme avait gagné les sacs à poudre des sapeurs, et des sacs à poudre des sapeurs elle avait atteint les gibernes des soldats; de là ces explosions partielles qui avaient dévoré tous ces hommes comme ensevelis dans un soupirail de l'enfer.

Tous les soldats engagés sous la voûte furent atteints par le feu ; quelques-uns furent immédiatement asphyxiés, d'autres furent mutilés et tombèrent sur la place, respirant encore. Enfin le plus grand nombre put se retirer vers la brèche.

Il y avait eu un moment de confusion terrible, un moment de vertige, où tout avait tremblé, sol et murailles ; où l'air, solidifié pour ainsi dire, étouffa ceux qui le respirèrent. Les indigènes profitèrent de ce moment. La première explosion les avait écartés ; mais bientôt, placés en dehors de la voûte, ils purent mesurer le danger, et comprirent que le danger ne les menaçait plus.

Alors ils revinrent à la charge, s'élançant comme à une curée, déchargeant leurs fusils au hasard sous cette voûte pleine d'hommes, de fumée, de terreur et de cris. Puis, leurs fusils déchargés, ils se jetèrent à corps perdu sur cette multitude folle de douleur, qu'ils fouillèrent à grands coups de yatagan et de flissas.

Ce fut un terrible moment pour les troupes du colonel Combes, qui, au nombre de trois cents environ, se tenaient sur la brèche, et en dehors de l'activité de ce gaz enflammé, lorsqu'elles virent reparaître cette colonne noircie, ces hommes brûlés, ces spectres de feu. Une commotion spontanée, électrique, irrésistible, frappa tous les cœurs du même coup. Le cri : *En avant!* s'élança de toutes les bouches. Le colonel Lamoricière, le visage brûlé, les yeux éteints, ne pouvait se soutenir debout; on le croyait blessé mortellement. Le colonel Combes prit le commandement, ordonna aux tambours de battre, aux clairons de sonner, et s'élança à son tour dans l'effroyable voie où gisaient les débris de la première colonne, à moitié brûlés.

La bravoure du colonel Combes était proverbiale dans l'armée. Il aborda donc franchement l'ennemi, qu'il rencontra au sortir de la porte, à l'entrée de la rue Marchande. Les indigènes s'étaient embusqués presqu'en face de la porte, derrière un amas de débris et de cadavres formant une espèce de barricade ; il fallait les chasser de là.

Le colonel Combes ordonna à une compagnie de son régiment d'enlever cette barricade, et promit la croix au premier qui la franchirait.

Aussitôt la compagnie se précipite, un lieutenant la devance, la gravit, et va s'élancer de l'autre côté, lorsque tout à coup il retombe en arrière, sous une décharge terrible. On le croit mort, mais il se relève; le pied lui a manqué; sa chute lui a sauvé la vie. Ceux qui venaient derrière lui sont foudroyés.

Au même instant et coup sur coup, le colonel reçoit deux balles dans la poitrine.

Mais il reste debout, s'appuie au mur, s'assure que son mouvement s'exécute et que la barricade est emportée.

Alors il se détache de la muraille, reprend le chemin par lequel il est venu, traverse la route et reparaît sur la brèche déserte en ce moment.

Le général en chef, le duc de Nemours et les généraux qui les entouraient, le virent descendre lentement, s'approcher d'un pas raide et mesuré, du pas d'un cadavre.

Ils l'attendirent, ne comprenant rien à ce mouvement qui n'avait plus rien de vivant.

Lorsque le colonel Combes fut en face d'eux, ils comprirent.

Son visage était couvert d'une pâleur mortelle, et deux sillons de sang ruisselaient de sa poitrine.

— Monseigneur, dit-il au duc de Nemours d'une voix calme et ferme, je suis blessé mortellement, mais je meurs heureux, car j'ai vu une belle journée pour la France. La ville est à nous. Hélas! plus heureux encore que moi sont ceux qui survivent, car ils parleront de la victoire!

Puis il fit quelques pas et s'affaissa sur lui-même. La force ne l'avait soutenu que juste le temps nécessaire à donner ce spectacle d'une mort digne en fierté sereine des plus belles morts de l'antiquité.

LA FUITE.

Le colonel Combes s'était trompé; la ville n'était pas encore prise, mais on était en train de la prendre.

Au fur et à mesure que de la batterie de brèche on voyait la première colonne s'enfoncer dans la ville et disparaître, on envoyait de nouvelles forces, mais par fractions peu considérables afin d'éviter l'encombrement.

Il en résulta que la troisième colonne tout entière était déjà disparue sans que se fût un moment élargi le cercle des opérations intérieures.

D'ailleurs un mouvement d'hésitation avait naturellement résulté de la mise hors de combat du colonel Lamoricière et de la mort du colonel Combes.

Cependant restaient un colonel et trois chefs de bataillon : le colonel Corbin du 17e léger et les chefs de bataillon Bedeau, Leclerc et Pâté.

Une fois arrivé au point où on en était, une pensée instinctive chez les officiers comme chez les soldats fit com-

prendre à chacun que la caserne des janissaires, dont le feu pouvait intercepter la communication extérieure entre la brèche et la batterie, était le point le plus urgent à conquérir.

Donc, pendant qu'une partie des troupes continuait le combat dans la rue Marchande, le plus grand nombre des hommes de la deuxième colonne, et une fraction de la troisième qui venait d'entrer la ville, se jetèrent dans la première rue à droite qui conduisait à cette caserne.

A la vue de nos soldats débouchant par la rue adjacente, toutes les fenêtres s'enflammèrent à la fois; mais cette première décharge éteinte, soldats du troisième bataillon d'Afrique, soldats du 47e, du 17e léger et de la légion étrangère s'élancent à l'envi.

Les soldats du 3e bataillon d'Afrique enfoncèrent les portes; les soldats du 47e, du 17e léger et la légion franche, escaladèrent les toits des maisons voisines en se faisant la courte échelle.

Arrivés sur les toits, ils parvinrent à communiquer avec les parties supérieures de la caserne.

Au bout de dix minutes elle était prise.

La caserne prise, on gagna la place aux Chameaux. Là, se trouvait une maison à arcades dont il fallut faire le siége.

Elle était défendue par les Mozabites.

Trois fois les officiers ramenèrent leurs soldats à l'assaut, trois fois le courage le plus acharné échoua au pied des murailles. La rue se joncha en moins d'un quart d'heure de morts et de blessés. Les indigènes employaient des balles ramées et qui faisaient des plaies atroces. Enfin, une quatrième tentative fut plus heureuse, on se rendit maître de la maison, et presque au même instant on aperçut à l'angle d'une rue un homme qui montrait son bras seulement, abritant le reste de son corps derrière la muraille en criant : — *Barca! Barca*

C'était Ben-Adjouz, un des principaux chefs de la ville.

On lui cria d'approcher, et les mêmes soldats qui venaient, au milieu du feu qui les décimait, de jurer l'extermination de tous les habitans de la ville, oubliant le serment terrible pour ne plus voir que des vaincus, reçurent, l'arme au pied et avec cette gaîté curieuse qui est particulière à la nation, le parlementaire effaré qui s'avançait tout tremblant.

Ben-Adjouz n'était que l'avant-garde des notables qui venaient en députation auprès du général en chef. Rassuré par la réception qui lui était faite, il rassura le reste de la troupe par un signe. Les notables s'avancèrent, chacun d'eux prit le bras d'un soldat et la députation fut conduite d'abord au général Rulhières qui venait d'arriver dans la rue Marchande, et ensuite à la batterie de brèche où se tenait le général en chef.

Le général prit la lettre des mains de Ben-Adjouz et se la fit traduire. Le conseil municipal rejetait toute la responsabilité de la défense sur les Kabyles et les étrangers soldés. Il demandait notamment que l'on acceptât la soumission de la ville.

L'aman fut accordé plein et entier, et l'ordre donné aux habitans d'ouvrir leurs maisons sous la garantie de la discipline française. Les habitans obéirent et purent alors juger de notre religion à tenir la parole donnée. Pas un meurtre, pas un viol ne fut commis, ni même tenté.

Mais cette générosité, à peine comprise de ceux qui étaient restés chez eux et qui la voyaient, n'avait pu malheureusement être devinée par la malheureuse population qui s'était réfugiée dans la Casbah. Il en résulta que le détachement français envoyé par le général Rulhières, pour prendre possession de la forteresse, trouva la forteresse vide, à l'exception de quelques Kabyles, qui, fuyant à leur approche, tirèrent quelques coups de fusil encore et disparurent sur la pente du ravin.

Les soldats coururent, croyant arriver à une pente praticable, où les attendait un dernier combat. Mais quand ils furent arrivés en courant sur l'escarpement du Rummel, ils se rejetèrent en arrière en poussant un cri de terreur.

Ils venaient en effet d'apercevoir un terrible spectacle.

Un talus extrêmement rapide conduisait de la terrasse de la Casbah sur une muraille de rochers verticaux dont le pied s'appuyait à un massif de pierres aiguës et tranchantes. Là, sur ces aiguilles, sur ces pics, sur ces lames de granit, gisaient brisés, sanglans, mutilés, trois ou quatre cents corps d'hommes, de femmes et d'enfans. Au premier aspect et à la manière dont ils étaient étendus pêle-mêle, les uns sur les autres, on eût pu les prendre pour un amas d'habits et de haillons ensanglantés. Mais en se penchant sur l'abîme, on apercevait comme une dernière ondulation, comme un souffle suprême agitant ces masses flasques et informes. Puis, en forçant le regard de s'arrêter sur ce hideux tableau, on arrivait à distinguer des têtes soulevées, des bras mouvans, des jambes crispées frissonnant dans les dernières convulsions de l'agonie.

Des cordes rompues, flottant attachées aux pitons supérieurs, se balançaient dans l'espace.

Quelques sentiers tracés aux flancs escarpés des roches, par les chèvres et les pâtres kabyles, conduisaient de la Casbah aux rives du Rummel. Chacun avait compté pour fuir sur cette étroite voie où dans un autre temps nul peut-être n'eût osé s'engager. Les premiers qui avaient reculé devant nous, s'étaient en effet hasardés dans ces vertigineux chemins, mais bientôt les fuyards étant accourus plus pressés, alors il n'y eut plus moyen pour la masse ni de s'arrêter dans sa course, ni de se maintenir sur ces pentes rapides; la cataracte commença de s'égrainer au bord de l'escarpement, puis le torrent étant arrivé toujours plus tumultueux et plus épais, la cascade humaine s'était mise à rouler dans l'abîme avec une furieuse abondance et une effroyable rapidité.

Les derniers venus, alors plus maîtres d'eux, puisque la seule terreur les poussait en avant, s'étaient arrêtés en arrivant au bord de l'abîme ; et, à l'aide de cordes, avaient essayé de franchir l'effroyable distance, mais les cordes s'étaient brisées sous le poids mal calculé qui s'y était suspendu, et premiers et derniers s'étaient rejoints et s'étaient écrasés sur ces mêmes roches.

Le général Rulhières mit un poste à la Casbah, et se rendit chez le scheik de la ville, afin de prendre avec lui les mesures nécessaires au maintien de l'ordre.

En même temps, il faisait dire au général en chef et au duc de Nemours que la ville était à eux, qu'ils pouvaient y entrer, et que le palais d'Achmet-Bey les attendait.

Tous deux entrèrent par la brèche comme il convient à des vainqueurs. Mais, de ce côté de la ville, l'aspect de la victoire était presque aussi triste que du côté opposé.

En effet, c'était un étrange et effrayant spectacle que celui qu'offrait cette entrée de la ville. A mesure que l'on gravissait le talus de la brèche, on semblait monter vers une autre atmosphère, chaude, épaisse, plombée, et dans laquelle l'homme ne pouvait pas vivre. Arrivé sur le rempart, on eût cru être sur le cratère d'un volcan ; une vapeur suffocante

vous enveloppait, une poussière d'ossemens humains calcinés flottait autour de vous; en jetant les yeux sur ce terrain informe, et tout couvert de scories comme serait une pente du Vésuve ou une vallée de l'Etna, au milieu de maisons croulées sous des débris fumans et noircis, on apercevait des têtes aux yeux encore ouverts, des bras encore animés; cadavres et vivans étaient entassés pêle-mêle et semblaient pris dans les flots solidifiés d'une mer de lave. Rien de tout cela n'avait plus sa couleur primitive, une teinte charbonneuse imprimée par le feu et la poudre, couvrait vêtemens et chairs, qui, déchirés également, ne pouvaient être distingués l'un de l'autre; et ce qu'il y avait d'effrayant, ce qui faisait couler la sueur de l'angoisse sur le front du plus courageux, c'est que de ces masses sans formes, de ces choses sans nom, de ce je ne sais quoi racorni, brûlé, réduit en charbon; de cette surface en lambeaux, où le sang arrivait encore sans pouvoir s'en échapper, sortaient des souffles, des plaintes, des gémissemens et des cris.

Ce que les oreilles entendaient, ce que les yeux voyaient, ce que les narines respiraient, dit un témoin oculaire, ne peut se rendre dans aucune langue.

Il ne fallut rien moins que les appartemens diaprés d'or et de fayence d'Achmet-Bey, que ses jardins plantés d'orangers, que les jalousies ouvertes à toutes les brises pour faire oublier aux deux vainqueurs ce qu'on leur racontait de la Casbah et ce qu'ils avaient vu sur la brèche.

Un matin, Paris se réveilla au bruit du canon; ce canon annonçait la prise de Constantine, et proclamait le nom du vainqueur.

Hélas! glorieux triomphateur de 1837, hélas! pauvre exilé de 1848, n'aurait-il pas mieux valu pour toi être précipité sur les escarpemens du Rummel ou enseveli sous les décombres de la brèche de Constantine, que d'entrer sain et sauf dans ce palais d'Achmet-Bey où je te dis adieu!

LE GÉNÉRAL BEDEAU.

Un des hommes qui avaient pris une part active et glorieuse à cette grande journée, un des heureux que jalousait Combes en mourant parce qu'ils survivaient à la victoire, le général Bedeau, était gouverneur de Constantine au moment où nous y arrivâmes.

Je ne connaissais point personnellement le général Bedeau, mais si souvent j'avais entendu parler de lui au duc d'Orléans, que, sans le connaître et sur l'appréciation du prince, je l'estimais à sa valeur.

Le général Bedeau était un des hommes pour lesquels monsieur le duc d'Orléans avait une considération complète. Ces hommes étaient rares, et les privilégiés de cet esprit si droit et de ce cœur si loyal avaient le droit d'être fiers de cette prédilection.

Ce fut donc avec un sentiment qui tenait presque du respect que je me présentai au palais du gouvernement. Le général était prévenu de mon arrivée, il me connaissait de la même source où je l'avais connu lui-même: comme il m'avait parlé de lui, le duc d'Orléans lui avait parlé de moi.

Notre connaissance fut bientôt faite, car elle se fit sous les auspices de ce mort que nous avions tant aimé. Puis le général appela deux officiers de son état-major, Boissonnet et Sade, et me mettant entre leurs mains.

— Messieurs, leur dit-il, je vous confie mon hôte; palais, chevaux, armes, tout est à lui. Vous n'avez plus d'autre service à faire que de lui montrer Constantine et ses environs.

Les deux officiers auxquels le général Bedeau me recommandait d'une façon si gracieuse étaient deux charmans compagnons de 26 à 30 ans, parlant arabe comme des indigènes, et ayant étudié Constantine, à la fois en poëtes, en philosophes et en historiens.

Je ne m'amuserai point à faire la description de la ville, toute description est ennuyeuse et pour la plupart du temps ne décrit rien. D'ailleurs comment décrire ce réseau de rues, ce mélange d'antiquités romaines et de masures modernes, au milieu desquelles s'élèvent des travaux gigantesques exécutés depuis l'occupation; comment dire ce plateau suspendu sur des abîmes, ce nid d'aigle perché à la crête de ce rocher. A peine si le crayon ou le pinceau suffirait à cette peinture, la plume aurait donc tort de l'essayer.

Le soir, le général Bedeau me présenta aux principaux de la ville, c'étaient les successeurs de ces mêmes hommes qui le jour de la prise de Constantine étaient venus au devant du général Rulhières; Ben-Adjouz était parmi eux.

L'un d'eux me connaissait de nom. C'était un poëte; il arriva avec un rouleau à la main, sur le rouleau étaient écrits des vers adressés à son confrère d'Occident.

Voici la traduction littérale de ces vers:

Sidi Mohammed El-Chadely, cadi du Bureau arabe,
à Alexandre Dumas.

« Le seul bonheur durable pour l'homme est dans la » science et dans l'emploi qu'il fait de cette science: sache » que celui qui la possède s'élève à l'instant même au-dessus » des autres hommes.

» Alexandre Dumas connaît les belles-lettres, il possède » la science, elle paraît dans ses écrits; et la gloire qu'il en » a retiré, le bien qu'il en a fait l'ont rendu célèbre.

» Il a voulu venir visiter notre ville, qu'il soit le bien- » venu! En nous quittant il emportera nos souvenirs et nos » suffrages, et Dieu, le dispensateur de tout bien, saura lui » donner la récompense qu'il mérite. »

Au milieu de ces graves notables de la ville de Constantine était un Français devenu par l'habitude, les mœurs et le costume, plus arabe que les Arabes eux-mêmes. Il nous invita à une *fantazia* pour le lendemain. Ces messieurs seuls acceptèrent; je voulais rester pour prendre des notes. Des chevaux furent mis à l'instant même à la disposition de tout le monde par le général Bedeau.

Une seule race autochthone règne en Algérie, la race Berbère.

Deux branches se rattachant à la même source sortent de cette race et donnent:

Les Kabyles et les Chaouias.

Les Kabyles sont les gens des montagnes du nord, refoulés dans ces montagnes par les invasions romaines, vandales et arabes, et qui sont restés dans ces montagnes, faisant de leur asile leur patrie.

Ces hommes furent toujours insoumis, aujourd'hui ce sont ceux encore contre lesquels la lutte est la plus persévérante et la plus terrible.

Les Chaouias sont les montagnards du sud, qui, refoulés dans ces montagnes par les mêmes invasions, en sont descendus peu à peu, et ont reconquis la plaine.

La langue est la même, mais les mœurs sont différentes.

Les Kabyles logent dans des maisons, et cela pour deux causes.

La première, le peu de terrain qu'ils possèdent, et qui ne leur permet pas d'être nomades.

La seconde, la température, qui est plus élevée dans la montagne que dans la plaine.

Les Chaouias, en redescendant vers la plaine, ont repris la tente.

A ces deux races bien distinctes, il faut ajouter ce qui reste des trois grandes invasions, romaine, vandale et arabe.

Quelques familles seulement ont conservé la tradition romaine. Les Bel-Hocein par exemple, prétendent descendre des anciens conquérans.

L'origine des propriétés-melk, c'est-à-dire constituées aux individus, paraît remonter à cette époque.

Les légions gauloises à la solde de Rome ont laissé des monumens druidiques.

De l'invasion vandale, rien n'est resté, on en cherche inutilement les traces.

L'invasion arabe est encore vivante aujourd'hui comme au jour où elle a eu lieu.

Les Arabes, qui dans l'espace d'un siècle, de 700 à 800, avaient complété la conquête de l'Afrique, sont toujours les chefs du pays.

Seulement, tombés en partie sous la domination des Turcs, qui avaient conquis toute la régence, appelés qu'ils étaient par la population, ils étaient exploités par les Turcs.

Au reste, les Turcs ne peuvent pas être considérés comme race, ne s'étant jamais reproduits entre eux.

Les Turcs appelaient à eux les grandes familles arabes. Ils épousaient leurs filles en leur donnant quarante sous de dot; mais ils éloignaient les enfans nés de ce mariage, et nommés *Koulouglis*, de tout commandement, de manière à conserver à l'Houdjiack d'Alger toute son influence.

Le mot Houdjiack, qui par corruption en est arrivé à signifier le Gouvernement, veut dire mot à mot *l'ordinaire du soldat*.

Voilà pourquoi le renversement de la marmite des janissaires était le symbole du renversement de l'État.

On recrutait la milice dans les rues de Stamboul. Barberousse était le fondateur de ce gouvernement, qui se transmettait par élection, élections sanglantes presque toujours, car on a mémoire d'une seule journée où sept beys furent massacrés.

Au milieu de cette race autochthone ou berbère, divisée aujourd'hui, comme nous l'avons dit, en Kabyles et en Chaouias, en hommes de la montagne et en hommes de la plaine; à côté des Turcs, les dominateurs du pays pendant le moyen-âge, apparaissent d'autres types dont nous allons donner la désignation :

Ces types sont le Koulougli.

Le Maure.

Le Biskri.

Le Mozabite.

Le Nègre.

Les Koulouglis, comme nous l'avons dit, fils du Turc et de la Mauresque, tendent à s'effacer de jour en jour par suite de l'émigration des Turcs. C'était autrefois des hommes qu'on retrouvait dans toutes les révolutions; car anciennement ils revendiquaient les droits naturels de leur naissance, et repoussaient la loi fondée par leurs pères qui les éloignait de tous les emplois. Ceux qui restent encore en Afrique, ceux que nous avons vus du moins, étaient en général beaux, participant aux deux races, mais se rattachant cependant davantage à la race turque qu'à la race arabe.

Le type du Maure, qui est le produit des migrations conquérantes venues de l'Orient, a dû tellement changer par suite du droit de cité accordé aux nombreux renégats pendant les trois derniers siècles, qu'il serait, je crois, impossible de trouver aujourd'hui un Maure pur sang.

Nous nous arrêtons donc à des généralités sur ce citadin de l'Algérie.

Le Maure est bien pris de corps, ni trop grand ni trop petit; sa physionomie est grave et douce, son teint beau, et plutôt blanc que basané.

Le costume du Maure se compose d'une chemise sans col, d'un pantalon descendant au-dessous du genou, d'un ou de plusieurs gilets, et d'une veste; le tout est recouvert d'un barnous blanc. Quand il est enfant ou jeune homme, il porte une simple calotte, la chachia : autrement il roule autour de cette calotte une longue pièce de mousseline blanche ou de couleur tendre tordue également.

Il est chaussé de souliers larges et arrondis.

Le Maure est comme le Turc, indolent à l'excès, ne doutant de rien, et légèrement rusé.

Sa vie se passe au bain, au café ou chez le barbier; rarement chez lui.

La timidité est le fond de son caractère.

Le Biskri, ou homme de *Biskara*, vient du Ziban, province d'Algérie au sud de Constantine.

Le Biskri est de moyenne taille, il a les membres grêles mais nerveux, le teint brun, le front bombé et fuyant, le nez déprimé par le bas comme les juifs, le poil rare et noir.

Son costume se compose généralement d'une chemise, d'une culotte et d'une blouse ou demi blouse; le tout en toile grise; il porte une calotte blanche, et par-dessus cette calotte la chachia.

Voilà pour le physique.

Quant au moral, le Biskri est sobre, intelligent, fidèle, laborieux; quand il a économisé quelques centaines de francs, il retourne vivre dans ses montagnes.

Le Biskri est porte-faix, commissionnaire, porteur d'eau. C'est lui qu'on rencontre éternellement dans les rues portant de lourds fardeaux ou conduisant de petits ânes chargés qui se faufilent partout, à travers les passages, à travers les maisons, à travers les bazars, et criant : Balek, Balek, Balek, c'est-à-dire, prends garde, prends garde, prends garde.

La nuit venue, il se couche en travers des boutiques pour les garder des voleurs.

Le Biskri est l'Auvergnat de l'Afrique.

Le Mozabite ou plutôt le M'zabite, habitant de l'Oued-M'zab, vallée considérable de l'Algérie, au sud-sud-ouest d'Alger, est de taille moyenne; il a la figure osseuse et bombée, le teint fiévreux, le poil noir et peu fourni; il s'habille d'une espèce de blouse de laine rayée de blanc et de brun nommée gandourah; il a la tête couverte d'un haick, longue pièce de mousseline blanche qui lui enveloppe le visage et qui va se perdre sous la gandourah.

Le Mozabite est l'homme industrieux par excellence, il exerce tous les métiers, il est baigneur, boucher, meunier,

entrepreneur des transports de décombres. Alors, comme ce transport se fait à l'aide de ces petits ânes dont nous parlions tout à l'heure, il prend le nom de bourricotier.

Quant au Nègre, son physique est trop connu pour que nous nous y arrêtions.

Le Nègre, qui était esclave dans la régence, venait aussi bien du Sénégal que de l'Abyssinie, de Tombouctou que du Zanzibar.

De là, la variété des types.

Les Nègres s'habillent comme les Maures ou bien avec une gandourah blanche : presque tous portent le turban.

Les Nègres sont porte-faix, manœuvres, marchands de chaux et badigeonneurs.

Il est facile, comme on le comprend bien, de reconnaître ceux qui exercent ces deux derniers états.

Aux fêtes publiques, ce sont les plus intrépides sauteurs et les plus insoutenables musiciens que l'on puisse rencontrer.

Les Négresses portent un long voile de coton bleu, sous lequel est un costume composé d'un pantalon, d'une chemise, d'une brassière rouge et d'un fouthah, pièce d'étoffe en coton bleu avec de grandes raies transversales, or et pourpre, qui prend le tour des hanches et descend jusqu'aux chevilles des pieds.

Quand elles sont mariées à des Maures, elles s'habillent alors comme les Mauresques, ce qui ne laisse pas que d'être original.

Faites brocher sur tout cela, le Juif, le Français et l'Espagnol, ces trois types que des intérêts matériels attirent en Algérie, et vous aurez une idée de l'aspect que présentent les villes du littoral.

ARABES DES PROVINCES.

La province de Constantine a cent lieues de profondeur sur cent vingt de large ; elle s'étend du nord au sud, de la mer à l'oasis de Quargla, d'orient en occident, de la province de Tunis à la province d'Alger.

Au-delà de l'oasis commence le désert, c'est-à-dire le domaine des Touaregs, cette terreur des nègres, des marchands et des pèlerins.

Les Touaregs sont les forbans du Sahara. La piraterie qu'Alger, Tunis et Maroc exerçaient sur la mer, les Touaregs l'exercent dans le désert.

Une des branches de leur industrie est la chasse aux nègres, ou plutôt comme ils disent la pêche aux nègres.

Cette pêche leur est commode, campant comme ils campent entre le pays des nègres et nos oasis.

Pour prendre des nègres ils sèment une certaine espèce de fèves dont ils savent les nègres très friands; quoiqu'ils sachent le péril qu'ils courent, ceux-ci ne peuvent résister à l'appât. Ils vont *au gagnage*, comme font les faisans, et, comme les braconniers font des faisans, les Touaregs font des nègres, qu'ils surprennent en se cachant dans les plis du terrain.

La vente des nègres est à peu près défendue à Constantine, seulement l'échange est toléré. Une parti de la population nègre de Constantine provient d'esclaves qui fuient les tribus : leurs maîtres viennent les réclamer aux cadis. Si l'esclave qui s'est sauvé a trop de répugnance à rentrer chez son ancien maître, il en choisit un nouveau, c'est à lui de bien choisir, le nouveau maître doit une indemnité à l'ancien.

Ce cadi des arabes du dehors était justement Mohammed-el-Chadely qui m'avait fait des vers.

Ce qui rend la condition des nègres fort douce, c'est que, sur leur réclamation, leur maître ne peut pas se refuser à les mettre en vente.

Le nègre est la famille domestique de l'antiquité.

Revenons aux Touaregs.

Outre cette insdustrie que nous avons signalée, ils exercent encore celle de pilleurs de caravanes.

Les caravanes que guettent les Touaregs se dirigent par deux grands mouvemens annuels de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du Maroc à Tunis, et du nord au sud, c'est-à-dire de Maroc ou de Tunis à Tombouctou.

Elles exportent sur Tombouctou des grains, des étoffes, de la quincaillerie, des plats de cuivre.

Elles en importent des plumes d'autruche, des esclaves et de la poudre d'or.

Il y a un livre merveilleux sur ces voyages. Ce livre est intitulé *La Caravane*, et est signé Daumas et Chancel.

Ce sont ces caravanes que guettent les Touaregs.

Il y a aux environs de Constantine, dans les tribus du cheick El-Arab, trois voleurs principaux, trois chefs de bandes, qui jouissent d'une grande réputation.

L'hiver, c'est-à-dire à partir du mois de novembre jusqu'au mois de mars, ils font leur métier,

L'été, c'est-à-dire du mois d'avril au mois d'octobre, ce sont les meilleurs fils du monde.

Dix spahis suffisent à leur faire payer l'impôt, 70,000 fr. En Algérie, l'impôt est proportionnel.

L'été, les voyageurs sont les bienvenus chez eux. Ils sont vertueux par semestre.

Ces chefs de bande se nomment Douden-Naham et Réfesc.

Réfese est le Cartouche du désert, celui contre lequel on fait l'oraison quand on se met en route. Il a l'œil du loup qui voit dans la nuit, et le nez du chien qui suit une trace.

Quelque part qu'il soit au désert il sait où il est.

L'année même où nous étions à Constantine, Naham avait manqué d'être tué : après avoir pillé une caravane de marabouts, et avoir eu l'imprudence de leur laisser la vie, ceux-ci allèrent instruire les habitans de Souf de l'endroit où se trouvait Naham.

Une grande battue fut organisée : Naham enveloppé avec sa troupe perdit quinze hommes. Quant à lui, une blessure lui permit de faire le mort jusqu'à la nuit. La nuit venue, il se releva et s'enfuit.

C'est comme on le voit une guerre éternelle entre les caravanes et les Touaregs. Chacun a ses espions, chameliers et voleurs. Lorsque la caravane est prévenue, elle attend, quelquefois quatre mois, quelquefois cinq, quelquefois six, l'arrivée d'une autre caravane qui lui donne une force suffisante à traverser les endroits périlleux. De leur côté, les voleurs font des marches et des contre-marches aussi embrouillées que les réseaux d'un filet, le tout pour faire croire à leur départ. Si la caravane se laisse tromper et se met en route, et que la bande de pillards soit assez forte pour attaquer, elle attaque ; alors s'accomplit, au milieu de la mer de sable, une de ces luttes désespérées que la solitude rend aussi atroces que les combats sur l'Océan.

A dix lieues de distance, le Touareg sent dans le déplacement de l'air l'approche d'une caravane. A des distances fabuleuses il reconnaît le nuage de sable qui la précède.

Nous avons parlé du cheick El-Arab, sous la domination duquel viennent, l'été, chercher un asile, Naham, Douden et Réfese.

Onze grandes tribus marchent sous les ordres de ce cheick; dix mille hommes à peu près; arabes purs, arabes de Syrie, arabes nomades.

Ils reçoivent de Constantine et leur ordre de marche et la désignation des points sur lesquels ils doivent s'arrêter. Au signal donné par le cheick, toutes les tentes s'abattent et sont chargées sur le chameau avec les autres ustensiles, de la famille entière, la femme, les enfans, l'âne et le chien marchent à côté du chameau comme au temps de la fuite en Égypte.

Quant aux chefs, leurs femmes, et ils en ont presque toujours de deux à quatre, leurs femmes, disons-nous, sont portées dans de grands paniers couverts d'un haick rouge et blanc. Le chameau qui porte ces paniers est orné de glands de laine rouge et jaune.

Si le chef est riche et a plusieurs chameaux, il n'y a qu'une femme par panier.

Si le chef est pauvre et n'a qu'un chameau, il y a souvent deux femmes dans la même cage.

L'ordre du départ est donné aux femmes par la plus âgée des femmes du cheick, lesquelles femmes sont placées pendant tout le voyage sous sa direction.

Les cavaliers marchent en tête et sur les flancs foulant le pays.

Une journée entière suffit à peine à les voir défiler.

En arrivant au désert, les tribus se séparent, quelques-unes vont jusqu'à Tuggurth.

Au reste, les arabes de Constantine diffèrent baucoup, et sur bon nombre de points, des arabes habitant les autres parties de l'Algérie; langage, mœurs, instruction, caractère, tout chez eux fait opposition avec ce qui s'observe ailleurs.

A l'ouest, par exemple, c'est-à-dire aux environs d'Alger et sur les côtes du Maroc, l'arabe est ignorant, grossier, belliqueux, son parler est rude, son idiôme altéré.

Au contraire, les populations de l'est ont conservé la pureté du langage, la tradition des mœurs antiques.

Un mot expliquera cette différence, ou plutôt un coup d'œil.

En effet, un coup d'œil jeté sur la carte permettra de suivre la migration musulmane.

La migration musulmane a procédé d'orient en occident.

Ainsi qu'il arrive toujours chez les peuples conquérans les plus rudes, les plus braves, les plus hardis ont été plus loin: ainsi l'avant-garde poussa jusqu'à l'Océan, et, s'arrêtant un instant là où lui manquait le monde, *ubi defuit orbis*, elle se décida à enjamber le détroit de Gilbraltar, traversa les Pyrénées, et vint se briser sous la masse de Charles Martel.

C'est donc vers l'ouest d'abord que se sont avancés, comme nous l'avons dit, les plus braves et les plus aventureux. Une fois jetés ainsi en enfans perdus, ils trouvèrent autour d'eux l'élément de résistance plus grand qu'au centre où s'agglomérait leur force, qu'à la source d'où ces forces venaient. L'élément de résistance étant plus grand, ils eurent à soutenir des luttes plus longues et plus acharnées. Ce sont ces luttes qui les ont fait cruels, belliqueux, comme nous avons dit qu'ils étaient.

D'un côté, sentinelles avancées de la conquête, se tenant à distance de leurs compatriotes, séparés à chaque instant de l'Arabie, source où ils puisaient la lumière par des réactions nationales, comme celle des Berbères redescendant des montagnes du sud dans la plaine et se faisant Chaouias. La langue n'a pu se conserver parmi eux dans sa pureté primitive.

De là l'altération dans le caractère, et l'altération dans le langage.

D'un autre côté, que l'on se rappelle que la civilisation romaine, se substituant à la civilisation carthaginoise, s'était d'abord établie dans la partie orientale de l'Afrique du nord, et y avait jeté ces profondes racines qu'elle jetait partout.

Il n'en avait point été de même dans l'ouest, où l'on retrouve à peine les traces de cette civilisation, tandis qu'à chaque pas, dans l'est, on rencontre quelque vestige de la grandeur romaine : témoin l'amphithéâtre de Djem ; témoin l'arc de triomphe de Djemila; témoins les citernes de Bone; témoins les colonnes de porphyre que les vagues roulent encore comme des roseaux sur les plages de la Carthage romaine.

Tout barbares qu'étaient les Arabes au moment de la conquête, ces restes d'une civilisation antérieure durent les frapper, et en les frappant influer sur leur imagination ; et cela est si vrai, que c'est la civilisation grecque et latine qui, en s'infiltrant chez eux, leur donna la logique, la médecine, la géométrie. Sciences qui sous Araoun-el-Raschild, et Mahmoud son fils, furent poussées à un degré qui aujourd'hui encore fait l'admiration de nos savans.

Aussi l'instruction est-elle plus généralement répandue dans la province de Constantine que partout ailleurs. On trouva peut-être à Constantine, seulement après la prise de la ville, plus de manuscrits qu'il n'en existait dans le reste de l'Algérie. Beaucoup de ces manuscrits ont péri par l'ignorance de ceux entre les mains de qui ils tombèrent, beaucoup furent cachés par les indigènes qui n'avaient pas abandonné leurs maisons, quelques centaines furent sauvés et déposés à la bibliothèque d'Alger; presque tous étaient un don fait par Salahh-bey, qui administrait la province vers la fin du XVIIIe siècle, à des établissemens religieux (1).

Cette éducation donne aux Arabes de l'est un aspect plus chevaleresque qu'aux Arabes de l'ouest. Chez eux, il reste quelque chose des traditions courtoises de Grenade et de Cordoue ; à leurs yeux, la femme a la valeur d'une femme et non pas simplement l'utilité d'une femelle.

En novembre 1843, les Sahari, après avoir passé l'été dans le Tell, retournaient au désert ; seulement, pour ne pas rentrer chez eux les mains nettes, comme dit Racine, ils avaient volé une troupe de chameaux à la tribu des Smoull.

Le général Baraguey-d'Hilliers apprit ce vol et donna ordre à deux escadrons du troisième chasseurs et à deux escadrons de spahis de les poursuivre ; sortis à six heures du matin, le 2 novembre, les escadrons étaient le lendemain à la même heure à Batna, à 27 lieues de Constantine; le même jour ils attaquaient les Saharis, leur enlevaient 4,000 chameaux et rapportaient leur prise à 12 lieues en arrière. Ils avaient en 36 heures parcouru 40 lieues, combattu pendant 4 heures, et cela sans qu'un seul cheval restât en route.

Pendant le combat, un capitaine de spahis avait enlevé à un chef Sahari une tresse de cheveux donnée à ce dernier par sa maîtresse ; à son retour dans le Tell, le Sahari fit offrir au capitaine en échange de cette tresse un chameau chargés de dattes.

Le capitaine renvoya la tresse et refusa le chameau.

(1) Berbrugger, *Voyage pittoresque en Algérie.*

Il existe dans le Ferdj'Ouah un cheick nommé Bou-Akas Ben-Achour.

C'est un des plus anciens noms du pays, aussi le retrouve-t-on dans l'histoire des dynasties Arabes et Berbères de Ibn Khaldoun.

Bou-Akas, l'homme à la masse, que l'on appelle aussi Bou-Djenoui, l'homme au couteau, est un type merveilleux de l'Arabe de l'est.

Ses ancêtres ont conquis le Fedjiouad, *beau pays*, et lui a hérité de cette conquête qu'il a consolidée, et règne sur cette belle contrée,

Le cheick El-Islam-Mohammed-ben-Fagoune, qui avait été investi du pouvoir par le maréchal Valée, décida Bou-Akas à reconnaître la puissance de la France ; en conséquence, il fit sa soumission en envoyant un cheval de Gada, mais il refusa constamment de venir à Constantine; à toutes les instances qui lui ont été faites il a objecté constamment un serment. La véritable cause est qu'il craint d'être retenu prisonnier.

Bou-Akas paye une redevance de 80,000 francs. Tous les ans, après la moisson, au même jour, à la même heure, on voit entrer par la même porte les chameaux chargés de la même somme, à laquelle il n'a jamais manqué un denier.

Il a quarante-neuf ans, il est vêtu comme les Kabyles, c'est-à-dire d'une gandoura de laine serrée par une ceinture de cuir, avec une corde fine sur la tête. Il porte une paire de pistolets en bandoulière, à sa gauche la flissa kabyle, et à son cou un petit couteau noir.

Devant lui marche un nègre portant son fusil, à ses côtés bondit un grand lévrier.

Quand une tribu voisine des douzes tribus auxquelles il commande lui a fait un dommage quelconque, il ne daigne point marcher contre elle, mais il se contente d'envoyer son nègre dans le principal village, le nègre montre le fusil de Bou-Akas, et le dommage est réparé.

Il y a deux ou trois cents Tolbas à ses gages qui lisent le Coran au peuple ; tout individu allant en pèlerinage à la Mekke et passant chez lui reçoit trois francs, et pendant le temps qu'il lui plaît reste à sa charge dans le Ferdj'Ouah ; seulement s'il apprend qu'il a eu affaire à un faux pèlerin, il envoie des émissaires qui le rejoignent partout où il est, et qui, où il est, le couchent sur le ventre et lui donnent cinquante coups de bâton sous la plante des pieds. Il a quelquefois trois cents personnes à dîner, mais au lieu de partager leur repas, il se promène au milieu de ses convives un bâton à la main, faisant faire le service par ses domestiques, puis, s'il reste quelque chose, il mange, mais le dernier.

Il commande depuis Milah jusqu'au Raboue, et depuis la pointe sud de la Babour jusqu'à deux lieues de Gigelli.

Lorsque le gouverneur de Constantine, le seul homme dont il reconnaisse le pouvoir, lui envoie un voyageur, selon que le voyageur est considérable ou la recommandation pressante, il lui donne son fusil, son chien ou son couteau.

S'il donne son fusil, le voyageur prend le fusil sur son épaule ; s'il donne son chien, le voyageur prend le chien en laisse ; s'il donne son couteau, le voyageur pend le couteau à son cou, et avec l'un ou l'autre de ces talismans, dont chacun porte avec lui le degré d'honneur qu'on doit rendre, il traverse les douze tribus sans courir le moindre danger, et partout il est nourri et logé gratis, car il est l'hôte de Bou-Akas.

Lorsqu'il quitte le Ferdj'Ouah, il se contente de remettre le couteau, le chien ou le fusil au premier Arabe qu'il rencontre. L'Arabe, s'il chasse, quitte sa chasse, s'il laboure, quitte sa charrue, s'il est au milieu de sa famille, quitte sa famille; et, prenant le couteau, le chien ou le fusil, il va le rendre à Bou-Akas.

C'est que ce petit couteau au manche noir est très-connu, si connu qu'il a donné son nom à Bou-Akas, Bou-d'Jenoui, l'homme au couteau. C'est avec lui que Bou-Akas coupe les têtes lorsque quelquefois, pour plus prompte justice, il juge à propos de couper les têtes lui-même.

Lorsqu'il prit le pays, il y avait un grand nombre de voleurs dans le pays : Bou-Akas trouva le moyen de les extirper. Il s'habillait en simple marchand, puis laissait tomber un douro, ayant soin de ne pas perdre de vue le douro tombé. Un douro tombé ne reste pas longtemps à terre : si celui qui ramassait le douro le mettait dans sa poche, Bou-Akas faisait signe à son chaousse, déguisé comme lui, lequel mettait la main sur le coupable, et, connaissant les intentions du cheick à son endroit, le décapitait à l'instant même.

Aussi les Arabes disent-ils qu'un enfant de douze ans peut traverser les douze tribus de Bou-Akas avec une couronne d'or sur sa tête sans qu'une seule main s'allonge pour la lui prendre.

Ce petit couteau a une si grande réputation, que les gardiens de troupeaux dans les montagnes kabyles soumises au cheick Bou-Akas, quand ils ont à se plaindre d'une chèvre trop vagabonde, ne manquent jamais de lui crier :

La guela ou Djinoui Bou-Akasli oulli fi gabta.

Ce qui signifie :

— Que la mort te frappe et que ce soit le couteau de Bou-Akas qui se renferme dans son manche.

Bou-Akas respecte fort les femmes : aussi a-t-il établi cette coutume dans le Ferdj'Ouah que, lorsque les femmes vont remplir leurs peaux de bouc à la fontaine, les hommes doivent se détourner de leur chemin pour ne pas passer devant elles.

Aussi un jour voulut-il savoir ce que les femmes pensaient de lui, et ayant rencontré une belle Arabe qui cheminait sur les bords de l'Oued Ferdj'Ouah, il s'approcha d'elle, et lui tint quelques propos légers.

Cette femme le regarda d'un air étonné et lui dit :

— Eloigne-toi, beau cavalier, car sans doute tu ne connais pas les dangers que tu cours.

Puis, comme Bou-Akas continuait à la fatiguer de ses fadaises :

— Imprudent, lui dit-elle, viens-tu de si loin que tu ignores que tu te trouves dans le pays de l'homme au couteau, où les femmes sont respectées ?

Bou-Akas est très religieux, il fait d'une manière régulière ses prières et ses ablutions. Il a quatre femmes, comme le permet le Koran, deux sous sa tente au Ferdj'Ouah, deux autres à son chalias, et il mesure également ses nuits entre elles.

Le cheick Bou-Akas est comme monsieur Pierre Leroux, il met au même rang le vol et l'adultère.

Un jour, un habitant du Ferdj'Ouah surprit sa femme avec un amant et amena les deux coupables devant Bou-Akas. Bou-Akas commença par égorger l'homme, puis comme il allait punir la complice de la même façon, le mari trouva sa femme si belle dans les larmes et dans les prières qu'il demanda grâce pour elle.

— Egorge ta femme toi-même, dit alors Bou-Akas, en passant son couteau au mari trompé, et je t'en donne une au-

tre, ou bien si tu veux qu'elle vive, elle vivra, mais, comme tout crime doit être puni, tu mourras à sa place.

Le mari hésita un instant, mais enfin il prit le couteau et égorgea sa femme.

Bou-Akas fit signe de la tête qu'il était content, et, selon sa promesse remaria le veuf.

Un jour, Bou-Akas, ce père de la massue et ce père du couteau, qui d'après ce que nous venons de raconter pourrait bien être appelé le père de la justice, un jour, Bou-Akas entendit raconter que le cadi d'une de ses douze tribus rendait des jugemens dignes du roi Salomon ; et comme un autre Araoun-al-Raschild, il voulut juger par lui-même de la réalité des récits qui lui étaient faits.

En conséquence, comme un simple cavalier, sans aucune des armes qui le distinguent ordinairement, sans aucun attribut, il partit sans suite, et monté sur un cheval de race, mais que cependant rien ne décelait comme appartenant à un aussi grand chef.

Il se trouva justement que le jour où il arrivait à cette bienheureuse ville où le cadi rendait justice, était un jour de foire, et par conséquent jour de jugement. Il se trouva encore, (en toute chose Mahomet protége son serviteur !) il se trouva, dis-je, qu'à la porte de la ville, Bou-Akas rencontra un cul-de-jatte qui lui demanda l'aumône, se pendant à son burnous comme le pauvre au manteau de saint Martin.

Bou-Akas fit l'aumône comme doit faire un brave musulman ; mais le cul-de-jatte n'en restait pas moins pendu au burnous.

— Que veux-tu, demanda Bou-Akas, tu as sollicité mon aumône, je te l'ai faite.

— Oui, répondit le cul-de-jatte, mais la loi ne dit pas seulement « Tu feras l'aumône à ton frère, » mais encore « Tu » feras pour ton frère tout ce que tu pourras faire. »

— Eh bien ! que puis-je faire pour toi? demanda Bou-Akas.

— Tu peux m'empêcher, moi, pauvre reptile, d'être foulé aux pieds des hommes, des mulets et des chameaux, ce qui ne manquera pas de m'arriver si je me hasarde dans la ville.

— Et comment puis-je empêcher cela?

— En me prenant sur la croupe de ton cheval, et en me conduisant à la place du Marché, où j'ai affaire.

— Soit, dit Bou-Akas. Et soulevant le cul-de-jatte, il l'aida à monter en croupe derrière lui.

L'opération s'accomplit avec quelque difficulté, mais enfin elle s'accomplit.

Les deux cavaliers traversèrent la ville, non sans exciter la curiosité générale.

On arriva à la place.

— Est-ce ici où tu voulais venir? demande Bou-Akas au cul-de-jatte.

— Oui.

— Alors, descends.

— Descends toi-même.

— Pour t'aider, soit.

— Non, pour me laisser ton cheval.

— Pourquoi cela, pour te laisser mon cheval?

— Parce que ton cheval est à moi.

— Ah ! par exemple ; c'est ce que nous allons voir.

— Ecoute et réfléchis, dit le cul-de-jatte.

— J'écoute, et je réfléchirai après.

— Nous sommes dans la ville du cadi juste.

— Je le sais.

— Tu vas me faire un procès et me conduire devant lui.

— C'est probable.

— Crois-tu qu'en nous voyant tous deux, toi, avec de bonnes jambes que Dieu a destinées à la fatigue et à la marche, moi, avec mes jambes brisées, crois-tu qu'il ne dira pas que le cheval appartient à celui des deux voyageurs qui en a le plus besoin pour voyager ?

— S'il dit cela, ce ne sera plus le cadi juste, répondit Bou-Akas, car il sera trompé dans son jugement.

— On l'appelle le cadi juste, répondit en riant le cul-de-jatte ; mais on ne l'appelle pas le cadi infaillible.

— Ma foi ! dit Bou-Akas en lui-même, voilà une belle occasion de juger moi-même le juge. Allons devant le cadi.

Et Bou-Akas, fendant la foule, conduisant par la bride son cheval, sur la croupe duquel le cul-de-jatte était cramponné comme un singe, arriva devant le tribunal où le juge, selon l'habitude d'Orient, rendait publiquement la justice.

Deux affaires étaient en litige et devaient naturellement passer avant la sienne.

Bou-Akas prit place parmi les assistans et écouta. La première de ces affaires avait lieu entre un taleb et un paysan, entre un savant et un laboureur.

Il s'agissait de la femme du savant, que le paysan avait enlevée, et qu'il soutenait être la sienne au savant qui la réclamait.

La femme ne reconnaissait ni l'un ni l'autre pour son mari, ou plutôt les reconnaissait tous les deux, ce qui rendait la chose on ne peut plus embarrassante.

Le juge écoute les deux parties, réfléchit un instant, puis :

— Laissez-moi la femme, dit-il, et revenez demain.

Le savant et le laboureur saluèrent chacun de son côté et se retirèrent.

C'était le tour de la seconde affaire.

Celle-ci avait lieu entre un boucher et un marchand d'huile.

Le marchand d'huile était couvert d'huile. Le boucher était tout taché de sang.

Voici ce que le boucher disait :

— J'ai été acheter de l'huile chez cet homme. Pour payer l'huile dont il avait rempli ma bouteille, j'ai tiré de ma bourse ma main pleine de monnaie. Alors cette monnaie l'a tenté. Il m'a saisi par le poignet. J'ai crié au voleur ; mais il ne m'a point voulu lâcher, et nous sommes venus ensemble devant toi, moi serrant mon argent dans la main, lui serrant mon poignet dans la sienne. Or, je jure sur Mahomet que cet homme est un menteur lorsqu'il dit que je lui ai volé son argent : car cet argent est bien à moi.

Voici ce que disait le marchand d'huile.

— Cet homme est venu acheter une bouteille d'huile chez moi. Quand sa bouteille a été pleine, il me dit : As-tu de la monnaie d'une pièce d'or? Je fouillai alors dans ma poche et en tirai ma main pleine de monnaie, et je posai cette monnaie sur le seuil de ma boutique. Lui, alors, s'empara de ma monnaie, et il allait s'en aller avec mon huile et mon argent, quand je lui ai saisi le poignet en criant au voleur. Malgré mes cris, il ne voulut pas me rendre mon argent, et je l'ai amené ici pour que tu nous juges. Or, je jure par Mahomet que cet homme est un menteur lorsqu'il dit que je lui ai volé son argent, car cet argent est bien à moi.

Le juge fit répéter une seconde fois la plainte à chacun des plaignans ; ni l'un ni l'autre ne varia.

Alors le juge réfléchit un instant, puis :

— Laissez-moi l'argent, dit-il, et revenez demain.

Le boucher déposa dans un pan du manteau du juge l'ar-

gent qu'il n'avait point lâché. Après quoi les deux plaignans saluèrent, et chacun tira de son côté.

C'était le tour de Bou-Akas et du cul-de-jatte.

— Seigneur cadi, dit Bou-Akas, je venais d'une ville éloignée dans l'intention d'acheter des marchandises à ce marché. A la porte de la ville, j'ai rencontré ce cul-de-jatte, qui, d'abord, m'a demandé l'aumône, et qui, ensuite, m'a prié de le laisser monter en croupe derrière moi, me disant que s'il se hasardait dans les rues, lui, pauvre reptile, il craignait d'être écrasé sous les pieds des hommes, des mulets et des chameaux. Alors je lui ai fait l'aumône et l'ai pris en croupe. Mais arrivé sur la place, il n'a pas voulu descendre, disant que mon cheval était à lui, et quand je l'ai menacé de la justice : « Bah ! a-t-il répondu, le cadi est un homme trop sensé pour ne pas comprendre que le cheval est à celui des deux qui ne peut pas marcher sans cheval. » Voilà l'affaire dans toute sa sincérité, seigneur cadi. J'en jure par Mahomet !

— Seigneur cadi, répondit le cul-de-jatte, je venais pour mes affaires au marché de cette ville sur ce cheval qui m'appartient, lorsque sur le bord de la route je vis cet homme assis et qui paraissait près d'expirer. Je m'approchai de lui et m'informai si quelque accident lui était arrivé : « Aucun accident ne m'est arrivé, répondit-il ; seulement je suis écrasé de fatigue, et si tu étais charitable, tu me conduirais jusqu'à la ville, où j'ai affaire. Puis, arrivé sur la place du Marché, je descendrais en priant Mahomet de donner à celui qui m'a porté secours tout ce qu'il pourrait désirer : « Je fis ainsi que désirait cet homme ; mais mon étonnement fut grand lorsqu'arrivé sur la place il m'invita à descendre en me disant que le cheval était à lui. A cette étrange menace, je l'ai amené devant toi, afin que tu juges entre nous deux. Voilà la chose dans toute sa sincérité ; j'en jure par Mahomet !

Le cadi fit répéter à chacun sa déposition. Puis, ayant réfléchi un instant :

— Laissez-moi le cheval, dit-il, et revenez demain.

Le cheval fut remis au cadi, et Bou-Akas de son côté et le cul-de-jatte du sien, se retirèrent en saluant.

Le lendemain, non seulement les intéressés, mais encore grand nombre de curieux se trouvèrent au tribunal. L'importance et la difficulté des affaires avaient amené cette affluence de spectateurs.

Le cadi suivit le même ordre que la veille.

On appelle le taleb et le paysan.

— Tiens, dit le cadi au taleb, voici ta femme, emmène-la ; elle est bien à toi.

Puis se tournant vers ses chaousses :

— Donnez cinquante coups de bâton sous la plante des pieds de cet homme, dit-il en montrant le paysan.

Le taleb emmena sa femme, et les chaousses donnèrent cinquante coups de bâton sous la plante des pieds du paysan.

Alors on appela la seconde affaire.

Le marchand d'huile et le boucher s'approchèrent.

— Tiens, dit le cadi au boucher, voilà ton argent; tu l'avais bien tiré de ta poche, et il n'a jamais appartenu à cet homme.

Puis se tournant vers ses chaousses :

— Donnez cinquante coups de bâton sous la plante des pieds de cet homme, dit-il en montrant le marchand d'huile.

Le boucher emporta son argent, et les chaousses donnèrent cinquante coups de bâton sous la plante des pieds du marchand d'huile.

Alors on appela la troisième cause.

Bou-Akas et le cul-de-jatte s'approchèrent.

— Ah ! c'est vous, dit le cadi.

— Oui, seigneur juge, répondirent à la fois les deux plaignans.

— Reconnaîtrais-tu ton chevel au milieu de vingt autres chevaux ? demanda le juge à Bou-Akas.

— Certainement, dit Bou-Akas.

— Et toi ?

— Sans doute, dit le cul-de-jatte.

— Viens donc avec moi, dit le juge à Bou-Akas.

Et ils allèrent ensemble.

Bou-Akas reconnut le cheval entre vingt chevaux.

— C'est bien, dit le juge. Va m'attendre au tribunal et envoie-moi ton adversaire.

Bou-Akas revint au tribunal, et, ayant fait la commission dont le juge l'avait chargé auprès de la partie adverse, attendit le cadi.

Le cul-de-jatte se rendit à l'écurie aussi promptement que le lui permettaient ses mauvaises jambes. Mais comme ses yeux étaient bons, il alla droit au cheval et le désigna du doigt.

— C'est bien, dit le juge; viens me rejoindre au tribunal.

La cadi reprit sa place sur sa natte, et chacun attendait avec impatience le cul-de-jatte, qui, vu son infirmité, n'avait pu le suivre.

Au bout de cinq minutes, le cul-de-jatte arriva tout essoufflé.

— Le cheval est à toi, dit le cadi à Bou-Akas ; va le prendre dans l'écurie.

Puis s'adressant à ses chaousses :

— Donnez cinquante coups de bâton sur le derrière de cet homme, dit-il en désigant le cul-de-jatte.

La conformation du coupable lui avait, comme c'était un homme juste, fait changer le lieu de l'application de la peine.

Bou-Akas alla chercher son cheval, et les chaousses donnèrent cinquante coups de bâton au cul-de-jatte.

En rentrant chez lui, le cadi trouva Bou-Akas qui l'attendait.

— Es-tu mécontent ? lui demanda le juge.

— Non, bien au contraire, répondit le cheick ; mais je voulais te voir pour te demander par quelle inspiration tu rends la justice; car je ne doute pas que les deux autres jugemens ne soient aussi équitables que le mien. Je ne suis pas un marchand, je suis Bou-Akas, cheick du Ferdj'Ouah, qui ayant entendu parler de toi, a voulu te connaître par lui-même.

Le cadi voulut baiser la main de Bou-Akas ; mais celui-ci l'arrêta.

— Voyons, dit-il, j'ai hâte de connaître comment tu as su que la femme était bien la femme du savant, que l'argent était bien celui du boucher, et que mon cheval était bien mon cheval.

— C'est tout simple, seigneur, dit le juge. Tu as vu que j'ai gardé pendant une nuit la femme, l'argent et le cheval.

— Oui, j'ai vu cela.

— Eh bien ! à minuit, j'ai fait éveiller la femme, je l'ai fait venir près de moi et je lui ai dit : « Renouvelle-moi mon encrier.»

Alors, en femme qui a fait cette besogne cent fois de sa vie, elle a pris mon encrier, en a tiré le coton, l'a proprement lavé, l'a remis dans son étui, et a versé de l'encre nouvelle dessus. Aussitôt je me suis dit : Si tu étais la femme du paysan, tu ne saurais pas nettoyer un encrier. Donc, tu es la femme du taleb.

— Soit, dit Bou-Akas en inclinant la tête en signe d'assentiment. Voilà pour la femme. Mais l'argent?

— L'argent c'est autre chose, répondit le juge. As-tu remarqué combien le marchand était couvert d'huile, et combien surtout il avait les mains grasses.

— Oui, sans doute.

— Eh bien ! j'ai pris l'argent et l'ai mis dans un vase plein d'eau. Ce matin, j'ai regardé l'eau. Aucune parcelle d'huile n'avait monté à sa surface. Je me suis dit en conséquence, cet argent est celui du boucher, et non celui du marchand d'huile. Si c'était l'argent du marchand, il serait gras et l'huile monterait à la surface de l'eau.

Bou-Akas inclina encore la tête.

— Bon, dit-il, voila pour l'argent, mais mon cheval.

— Ah ! c'est autre chose, et jusqu'à ce matin, j'ai été fort embarrassé.

— Le cul-de-jatte n'a donc pas reconnu sa monture? demanda Bou-Akas.

— Si fait, il l'a reconnue, et aussi hardiment, aussi positivement que toi.

— Alors?

— Je ne voulais pas savoir, en vous amenant tour à tour dans l'écurie, si vous reconnaîtriez le cheval, mais si le cheval vous reconnaîtrait. Or, quand tu t'es approché du cheval, le cheval a henni; quand le cul-de-jatte s'est approché du cheval, le cheval a rué. Je me suis dit alors : Le cheval est à celui qui a de bonnes jambes, et non au cul-de-jatte, et je t'ai rendu ton cheval.

Bou-Akas réfléchit un instant, puis :

— Le seigneur est avec toi, dit-il. C'est toi qui devrais être à ma place et moi à la tienne. Encore, suis-je sûr que tu es digne d'être cheick, mais ne suis-je pas sûr que je sois capable d'être cadi.

LE CAMP DE DJEMILAH.

En avril 1838, une expédition, heureusement et surtout habilement conduite sur Rusceiada par monsieur le général Négrier, démontra que de ce point, auprès duquel se trouve le port de Stora, on pourrait facilement, en deux ou trois jours, communiquer par convois avec Constantine.

En septembre, le maréchal Valée se transporta lui-même à Constantine et prit le commandement d'une colonne expéditionnaire qui devait renouveler la reconnaissance de Rusceiada à Stora.

Monsieur le maréchal Valée posa la première pierre de Philippeville et s'embarqua pour Alger, formant le projet de clore l'année par la reconnaissance d'une route qui relierait par terre Constantine à Alger, et qui permettrait plus tard de soumettre toute la portion de la Kabylie comprise entre cette route et le littoral.

En partant, le maréchal Valée laissa ses instructions au général Galbois; il allait organiser une colonne expéditionnaire qui partirait d'Alger en même temps que le général Galbois partirait de Constantine. Les deux colonnes feraient leur jonction à Sétif.

Le 4 décembre, jour de Sainte-Barbe, patronne des artilleurs, les deux colonnes partirent, l'une d'Alger, l'autre de Constantine.

Depuis quelques jours, l'époque des pluies torrentielles était arrivée, et à peine les colonnes étaient-elles en marche que l'infanterie, qui déjà bivouaquait au camp de l'Arba, à une forte journée d'Alger, reçut contre-ordre et s'arrêta.

Le temps était aussi mauvais à Constantine qu'à Alger. Mais comme le mouvement ne pouvait être contremandé avec la même facilité dans l'est que dans l'ouest, les troupes continuèrent leur chemin.

Le 4 décembre, en conséquence, le troisième bataillon d'infanterie légère d'Afrique dressait ses tentes à Mahallah. Mais, dès ce jour jusqu'au 8, assailli par les pluies et les ouragans, sans nouvelles du général en chef, manquant de vivres et de bois à brûler, ayant déjà perdu deux hommes asphyxiés par le froid humide, prévoyant une catastrophe plus grande encore, amenée par l'inaction à laquelle il était condamné au milieu de la mare fangeuse de son bivouac, le chef du détachement réunit son conseil, qui, à l'unanimité, décida qu'on lèverait le camp et que l'on se replierait sur Milah.

Après trois heures de marche, le commandant Chadeysson, du troisième bataillon d'Afrique, fit camper sa troupe auprès du 19e léger, dont il obtint quelques secours en vivres. On était alors dans un endroit désigné sous le nom d'Aïn-Smora.

Le temps s'améliora, et l'on put faire partir quarante malades pour Milah.

Dans la matinée du 11 décembre, toute la colonne expéditionnaire se trouvait réunie au bivouac d'Aïn-Smora. Le général en chef la porta immédiatement en avant, et le 12, dans la soirée, marchant en tête de la cavalerie, il arriva à Djemilah. L'infanterie, arrêtée par la nuit et par la difficulté du terrain, bivouaquait quelques lieues en deçà. Une vingtaine de coups de fusil tirés sur nos feux de bivouac annoncèrent que nous cessions d'être en pays ami.

Le 13, à huit heures du matin, toute la division se trouvait réunie sur le plateau au milieu des ruines de Djemilah.

Dans l'après-midi, le général passait une grande revue de toutes ses troupes, et, groupés sur les montagnes voisines, les Kabyles, comme des degrés d'un amphithéâtre, assistaient à cette revue.

Le soir venu, les coups de fusil recommencèrent; mais, cette fois, bien autrement nombreux, bien autrement pressés que la nuit précédente.

Le 14, avant le départ de la colonne expéditionnaire pour Sétif, il fut décidé que trois cents hommes du bataillon d'Afrique, un détachement d'infanterie et un détachement du génie occuperaient la position de Djemilah. On choisit le point du plateau le moins vulnérable, et la colonne se mit en marche, laissant la garnison peu confiante dans l'appui des ruines qui l'entouraient, et surtout dans l'amitié des peuplades voisines.

Disons un mot de Djemilah, de la position qu'elle occupe, et des ruines que les Romains, qui ont semé le monde de ruines, y ont laissées.

Djemilah est situé à environ trente lieues à l'ouest de Constantine à dix lieues de Sétif et à vingt lieues du littoral; son site est âpre et sauvage. Si l'on en juge par les fragmens d'architecture épars sur le sol, une ville d'une certaine splendeur a dû y exister; elle était fort irrégulière de contour et bâtie sur un plateau très accidenté. Au sud elle était dominée par une haute montagne, à laquelle ce pla-

teau fait suite ; puis celui-ci s'abaisse par des pentes rapides vers la vallée de l'Oued-Djemilah, qui la borne au nord. Enfin, à l'est et à l'ouest, deux ravins profonds et escarpés lui servent de limites. Par ces ravins s'écoulent deux ruisseaux qui vont se perdre dans l'Oued-Djemilah.

Ce plateau se trouve arrosé par un canal d'irrigation, travail de l'art, dont les eaux sont fournies à une demi-lieue de là par le ruisseau du ravin, situé à l'ouest. Cette conduite d'eau passait à cinquante mètres environ de l'endroit où nous venions d'asseoir notre camp, et allait donner le mouvement à quelques moulins qui s'élèvent à l'extrémité nord-ouest du plateau.

Non loin de cet endroit existait un beau douar ; mais, à notre approche, les habitans l'incendièrent, et quand nous arrivâmes, il était complétement détruit. Cet incendie non-seulement nous privait d'une grande ressource, mais encore nous donnait la mesure des sentimens de la population à notre égard.

Entre ce douar et notre camp s'étendait un espace de cinq mètres à peu près, tout couvert de ruines, au milieu desquelles s'élève avec majesté un arc de triomphe dédié à Marc-Aurèle Sévère Antonin. Cet arc est bien conservé, élégant de formes, et remarquable surtout par un reste de sculpture d'une grande pureté ; il est surmonté d'un fronton où se trouve en lettres majuscules une inscription latine dont voici la copie :

IMP. CAES. M. AVRELIO SEVERO ANTONINO PIO FELICI AVG.
PARTHICO. MAXIMO BRITANNICO-MAX GERMANICO MAXIMO.
PONT. MAX.-TRIB. PONT. XVIII. COS IIII. IMP III. P. P. PROCOS
ET JVLIAE DOMNAE PIAE FELICI AVG. MATRI-EJVS ET SENATU
ET PATRIAE LT CASTRORVM ET DIVO SEVERO AVG. PATRI
IMPERAT.-CAES. M. AVRELI-SEVERI ANTONINI PII FELICIS
AVG.-ARCVM TRIVMPHALEM A SOLO. D. D. RESP. FAECIT.

A quelque distance de l'arc de triomphe, au milieu d'arbres fruitiers, alors dépouillés de leurs feuilles, s'élèvent trois faces de belles murailles en pierre de taille, qui ont dû faire partie d'un temple. Deux cigognes y avaient fait élection de domicile.

Enfin, sur le versant oriental du plateau, et à peu de distance du camp, on distinguait les restes d'un beau théâtre à gradins demi circulaires.

Par malheur, le pittoresque de la localité ne pouvait racheter le précaire de la situation. Il en résulta qu'à peine abandonnés à eux-mêmes, soldats et officiers se mirent à élever à l'envi le pan de muraille en pierres sèches qui devait les protéger, couchés ou assis, contre les balles de l'ennemi.

Avant la nuit on était à l'abri d'un coup de main.

Le soleil se coucha, puis l'obscurité descendit rapide et épaisse.

Alors, excités par les cris de leurs femmes, les Kabyles se répandirent sur le plateau où, en nombre supérieur, ils abordèrent avec impétuosité nos avant-postes qui, trop faibles pour leur résister, durent se replier sur le camp retranché. Dans ce mouvement de retraite, plus d'un soldat, poursuivi ou saisi par les bretelles de son sac, dut son salut à la promptitude avec laquelle il laissa ce sac aux mains de celui qui le poursuivait.

Le 15, dans la journée, tous les abords du camp prirent l'aspect d'un marché où les Arabes, sous prétexte de vendre à nos soldats des feuilles de tabac, des figues et des noix sèches, observaient nos travaux de fortifications.

La nuit venue, le marché se transforma en blockaus, les marchands en ennemis. Nos soldats tendirent une embuscade ; mais un pauvre diable, qui ne put s'empêcher de tousser, dévoila le traquenard. L'embuscade s'était formée de cinquante hommes commandés par le lieutenant Trichardou. Un amphithéâtre à ciel ouvert, composé de gradins en magnifiques pierres de taille, lui servait de lieu de refuge.

Avertis par cette toux, les Kabyles prirent avec des cris sauvages la fuite à travers les ruines de Djemilah. Nos soldats les y poursuivirent avec acharnement, et ils n'essayèrent pas même de se défendre. Deux Kabyles furent tués. Aucun de nos hommes ne fut même blessé.

Pendant tout le reste de la nuit, les Kabyles revinrent à la charge, se glissant à travers les pierres d'un pas aussi léger et aussi silencieux que celui d'un chacal, et poussant des cris aussi aigus que ceux de ces animaux aussitôt qu'ils étaient découverts.

La fusillade, du côté des Kabyles, était des mieux nourries ; et cela tout au contraire de notre côté, car nous ménagions notre poudre. La petite redoute, avec ces flots d'ennemis qui venaient se briser contre ses murailles, ressemblait sur tous les points à un vaisseau attaqué à l'abordage. L'acharnement fut tel que pendant une demi-heure, on se battit corps à corps, et que nous, les frappant à coups de baïonnette, ils nous ripostaient, eux, à coups de pistolets et à coups de pierres. Quant à ce dernier projectile, ils n'avaient pas besoin de l'aller chercher bien loin ; ils l'arrachaient aux retranchemens et le lançaient sur nos soldats.

L'approche du jour mit fin à ce combat, l'un des plus acharnés que l'on eût encore soutenu, et les Kabyles se retirèrent, jetant des cris horribles, nous envoyant comme adieu quelques coups de fusil mal ajustés, et nous laissant cinq à six blessés.

Le 15, même marché que la veille, même innocence dans les relations. Les deux Kabyles tués avaient été exposés sur la place la plus apparente. Mais le but qu'on s'était proposé ne fut point atteint. Si ces cadavres, de leur vivant, avaient des parens ou des amis parmi les marchands de tabac, de figues ou de noix, ceux-ci ne firent pas semblant de les reconnaître morts.

La nuit amena un nouveau combat, mais à distance. La lutte précédente avait donné à réfléchir à nos assaillans.

Le 16, au jour, le marché s'ouvrit comme la veille et la surveille. Seulement, les deux cadavres avaient disparu.

Pendant la soirée, la colonne de Sétif rentrait de Djemilah avec une vingtaine de blessés. Sur sa route elle avait tout exterminé, hommes et villages.

Une demi-heure après l'arrivée de cette première colonne, parurent trois cents hommes qu'on avait laissés à Mohallah. Ils arrivaient avec un convoi de vin qu'ils avaient été chargés d'attendre et d'escorter.

Malgré la réunion de toutes nos forces, les Kabyles ne continuèrent pas moins de brûler de la poudre pendant une partie de la nuit. Heureusement personne ne fut blessé.

Il entrait dans les plans du général, malgré l'éloignement de Constantine et malgré la mauvaise saison dans laquelle nous venions d'entrer, de garder la position de Djemilah. Le bataillon d'infanterie légère d'Afrique, un détachement d'artillerie et un détachement du génie, c'est à dire un total de six cent soixante-dix hommes fut désigné pour accomplir cette mission. Cette garnison était réduite à trente cartouches par hommes, on en obtint quinze nouvelles, toujours par individu ; seulement le commandant Chadeysson, pré-

voyant ce qui devait arriver, pour obtenir un emploi raisonné de ces faibles ressources, tint cette réserve secrète.

La colonne s'éloigna, abandonnant les six cent soixante-dix hommes au milieu de cet ancien cimetière d'une ville, et dans la direction qu'elle suivait on entendit longtemps, allant toujours s'affaiblissant, le bruit de la fusillade. C'étaient les Kabyles qui, faisant escorte à ceux qui s'éloignaient, promettaient en même temps à ceux qui restaient une suite de combats dont ils avaient déjà eu un échantillon.

L'ambulance de l'armée enlevait nos blessés des trois nuits précédentes, et nous laissait deux des siens mortellement frappés.

Le reste de cette journée fut employé à fortifier, par des travaux liés aux précédens. les trois cents hommes du bataillon d'Afrique arrivés de Mahallah. Toute la garnison prit part à ces travaux. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Le 18, les Kabyles qui, la veille, s'étaient contentés de venir nous observer du haut de leurs montagnes, descendirent en foule et commencèrent vers dix heures du matin une fusillade qui, à partir de ce moment, ne devait plus être interrompue que le 22, au coucher du soleil. En moins d'une demi-heure, le plateau tout entier de Djemilah fut envahi, et un siége arabe en règle commença. Les femmes qui n'étaient point occupées à préparer les alimens se faisaient spectatrices et animaient les combattans à grands cris. Il était facile de voir, au mouvement et à l'agitation qu'elles se donnaient pour pousser en avant ceux que nos balles éloignaient de nos murailles, que dans le cas où notre camp serait forcé, nous ne trouverions pas en elles nos moindres ennemis.

Mais à ces nombreuses attaques, plus bruyantes que sérieuses, nos soldats parfaitement commandés opposaient un silence et une discipline dans laquelle chaque individu comprenait que devait résider la force générale. D'après l'ordre des officiers qui observaient les moindres mouvemens, les soldats ne tiraient que de rares coups de fusil, c'est-à-dire lorsque l'ennemi osait se hasarder à la portée de nos armes.

La fusillade des assaillans se ralentit dans la journée, mais sans s'interrompre.

Nous avions au milieu de nous un chef arabe qui s'était chargé de maintenir nos bonnes relations avec les populations, qui s'étaient faites marchandes le jour et guerrières la nuit. Cet homme n'avait pas eu l'intention de nous trahir, il s'était trompé, voilà tout. Le seul point sur lequel il ne s'était pas trompé fut l'opiniâtreté que les Kabyles devaient mettre à poursuivre les hostilités, une fois engagées. Sur ses instances, on expédia un courrier à Constantine.

Le 19, les premiers rayons du jour montrèrent à nos soldats des forces doubles de la veille; à vingt lieues à la ronde tout était prévenu et accourait. Les montagnes environnantes n'étaient plus que les degrés d'un immense cirque chargés d'ennemis qui venaient nous attaquer, ou de spectateurs qui venaient assister à notre extermination.

A un moment donné, toute cette multitude, roulant des montagnes jusqu'au plateau, vint se ruer sur notre parapet, que leur choc seul eût certainement renversé, si à la distance de vingt pas une fusillade bien ajustée n'en eût jeté une vingtaine à terre. La chute de ceux-ci, l'éclat de nos baïonnettes qui brillaient à un rayon de soleil, décidèrent chez les Arabes une retraite au pas de course, qui permit à plus d'une poitrine de se dilater plus facilement qu'elle ne l'eût fait quelques secondes auparavant.

Cependant cette fuite éternelle de nos ennemis, qui, en réalité, ne nous avaient abordé corps à corps qu'une seule fois, nous donnait une grande confiance en nous-mêmes.

Comme on le voit, cette journée du 19 commençait bien, et tout espoir n'était pas perdu si notre courrier arrivait à Constantine. Cependant une grande préoccupation attristait la petite garnison, nous commencions à manquer d'eau; à cinquante mètres de nos murailles passait un ruisseau assez large mais peu profond, et dans lequel on ne pouvait pas puiser. Il fallait donc, pour remplir les bidons, qui contenaient chacun neuf litres, faire usage de petites gamelles qui rendaient l'opération longue et difficile; d'ailleurs, dans chaque sortie tentée, il fallait se battre corps à corps, abandonner les blessés sur la place, et surtout user beaucoup de cartouches; or, presque autant que l'eau, nous l'avons dit, la poudre nous manquait.

Celui à l'obligeance duquel nous devons ces détails, était le chirurgien-major du régiment, le docteur Philippe.

Dans cette grave circonstance où il s'agissait de se passer d'eau, ou bien d'acquérir à un prix si exorbitant un verre d'eau par jour pour chaque homme, le commandant appela le docteur Philippe, et l'interrogea sur le nombre de jours pendant lesquels l'homme pourrait se passer d'eau; le chirurgien-major répondit que, s'il était possible de faire une distribution d'eau-de-vie par jour, on pouvait demeurer huit jours sans boire autre chose que quelques gouttes d'eau-de-vie.

La confiance dans les chefs était telle, que ces paroles firent un effet magique, et sur la promesse de trois petits verres d'eau-de-vie par jour, chacun fit son deuil de l'eau et resta ferme à son poste.

L'ennemi grossissait à vue d'œil; une estimation rigoureuse peut porter le nombre des assaillans à deux mille cinq cents ou trois mille; seulement, à mesure que ses forces augmentaient, sa fusillade devenait incessante, et pétillait le jour comme la nuit.

La chose devenait de plus en plus grave: aussi, pendant la nuit du 19 au 20, un second courrier fut-il expédié sur Constantine.

Pendant la journée du 19, on avait commencé les terrassemens pour la sûreté des communications dans le camp; la tranchée fit découvrir à un mètre de profondeur une magnifique mosaïque, mais comme l'eau manquait, ce fut avec l'urine du travailleur qu'elle fut lavée. Chacun vint fournir son contingent et admirer, à mesure qu'elles apparaissaient, la variété de ses couleurs et la régularité de ses dessins.

Le 20, plusieurs chefs à cheval tentèrent de pousser une colonne sur nous, mais c'est chose difficile que de faire marcher les Arabes aux assauts en plein jour. Les coups de yatagan et de bâton ne suffirent pas pour faire quitter leurs postes aux travailleurs, et le camp put jouir du spectacle de quelques actes de courage isolés.

Cinq ou six hommes, qui paraissaient des chefs, s'avancèrent jusqu'à soixante ou quatre-vingt pas des retranchemens, vociférant des paroles inintelligibles qui ne pouvaient être que de grosses injures ou de provocantes menaces. C'était une cible pour nos meilleurs tireurs qui les abattirent tous. Lorsqu'un homme tombait, une vingtaine d'hommes se précipitaient pour enlever le cadavre, ce qui donnait aux soldats une occasion de tirer à coup sûr; plus d'une centaine d'hommes furent tués à cette occasion.

De son côté, malgré notre couvert, l'ennemi, grâce à son

feu roulant, nous tuait et nous blessait quelques hommes. Malheur à l'imprudent que sa curiosité poussait à se lever debout dans sa tente ou derrière les fortifications, qui n'avaient qu'un mètre de hauteur.

En pareille circonstance et lorsqu'il a pu gagner la confiance des soldats, le rôle de l'officier de santé a quelque chose de providentiel et même de surhumain. Ainsi, malgré leurs souffrances, les blessés suppliaient-ils le docteur Philippe de ne pas exposer ses jours, d'où dépendaient tant de jours.

— Major, lui criaient les hommes en tombant, ne vous inquiétez pas, et attendez la nuit pour venir, nous banderons nos blessures avec nos mouchoirs. Qu'arriverait-il de nous si ces gueux-là allaient vous tuer ou vous blesser dangereusement? Nous serions tous perdus.

Effectivement, et à moins de blessures graves qui ne pouvaient attendre, le docteur Philippe suivait ce conseil.

Nous avons dit que deux soldats mortellement blessés avaient été abandonnés par la colonne à Djemilah; l'un d'eux mourut bientôt ; le second, plein de constance, avait du courage contre la douleur, mais non contre la soif.

De neuf litres d'eau conservés par le chirurgien, il n'en restait que deux; la tisane et les pansemens en avaient absorbé sept. L'ennemi tenait bon ; le blocus était indéterminé; de sorte que le pauvre agonisant avait beau demander à boire, tantôt avec le cri de la rage, tantôt avec l'accent du désespoir ; comme il était condamné, comme il devait mourir, c'eût été un crime que de distraire à son profit une partie de cette eau qui pouvait disputer d'autres blessés à une mort moins certaine.

Le chirurgien fut donc forcé, non-seulement de détourner ses regards de lui, mais encore de l'abandonner; seulement il lui donna un citron qui lui restait, et le malheureux mourut les lèvres collées à l'écorce du citron, dont il avait sucé le jus jusqu'à la dernière goutte.

Les deux litres qui restaient devaient donner naissance à bien d'autres scènes du même genre, hélas! que celle-ci, et cependant trois jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'on en manquait.

Pour bien apprécier cette situation, pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut avoir vu une fois combien le besoin de la soif est impérieux pour le soldat qui a les lèvres séchées par ses cartouches, surtout si cet homme est blessé et a perdu du sang. Aussi un blessé se traîna-t-il sous la tente du chirurgien pour se faire panser par celui-ci, et à la vue de l'eau rougie de sang, dans laquelle le docteur Philippe trempait son éponge, ne songeant plus à sa blessure:

— Docteur, lui dit-il, à boire, je vous en supplie.

— Mais, répondit le docteur, si tu bois cette eau, il n'en restera plus pour panser les blessés.

— Laissez-moi boire, je vous en supplie, et ne me pansez pas, répondit le blessé.

— Mais les autres? demanda le docteur.

— Eh bien! laissez-moi sucer l'éponge, les autres la suceront à leur tour.

Cette demande lui fut accordée.

Et bientôt, comme les soldats savaient qu'en allant se faire panser le docteur leur laisserait sucer l'éponge, ils s'exposèrent à de nouvelles blessures, espérant que, par ce nouveau moyen, ils pourraient adoucir leur soif.

Au milieu de ces scènes de désolation, un épisode curieux fera ressortir l'intelligence suprême du soldat.

Le capitaine Montauban avait un chien nommé Phanor, lequel, souffrant de la soif comme les autres, avait fini par se décider à sauter les murailles et à aller boire au ruisseau.

Dans ses premières tentatives, les coups de fusil l'avaient effrayé; mais la soif étant plus forte que la crainte, il prit librement son parti, et, à travers une grêle de balles, il bondit jusqu'au ruisseau.

Là, comme il n'avait besoin ni de bidon ni de gamelle, il but à pleine gueule et revint tout joyeux au camp. L'impunité l'avait enhardi, et, les jours suivans, Phanor allait se désaltérer tout à son aise, tantôt deux, tantôt trois fois par jour, suivant qu'il avait plus ou moins soif. Deux zéphyrs, qui ambitionnaient le bonheur de Phanor, eurent une idée : c'était de lui attacher une éponge au bout du nez.. Phanor, en buvant, était obligé de tremper son nez dans l'eau; l'éponge s'imbibait, et Phanor revenait au camp, rapportant dans son éponge la valeur d'un verre d'eau, à l'aide de laquelle les deux zéphirs supportaient plus patiemment que leurs camarades la détresse dans laquelle on se trouvait.

On remarqua aussi que pendant la nuit la rosée abondante formait des gouttelettes sur les canons des fusils; les soldats, au lieu de les couvrir, les exposaient à l'air ainsi que les lames de leurs sabres, léchaient ces lames et ces canons, et de cette manière se procuraient quelque soulagement.

Un des capitaines, le capitaine Maix, avait dressé sa tente vis-à-vis celle du docteur Philippe. Il faisait fonction de sous-intendant; comme cette tente était entièrement exposée au feu, le docteur voulut le retirer dans la sienne, mieux abritée.

C'était un mauvais moyen pour déterminer le capitaine Maix; aussi le chirurgien pour le retirer lui proposa-t il une partie de piquet.

Un soldat de la compagnie offrit alors au capitaine d'aller creuser le terrain de la tente pour faire un escarpement dans lequel le capitaine pût aller se coucher à son aise; mais au premier coup de pioche qu'il donna, une balle lui traversa le cœur.

A partir de ce moment, il ne fut plus permis au capitaine de regagner sa tente, et il resta l'hôte du docteur Philippe jusqu'à la fin du blocus.

Dans la nuit du 21, un troisième messager fut envoyé à Constantine, mais le 21 au matin, il rentra au camp; il n'avait pu traverser les lignes, et il avait essuyé un si grand nombre de coups de fusil que c'était un miracle qu'il n'eût pas été tué.

Le retour de cet homme jeta une grande tristesse dans le camp, car l'impossibilité où il avait été de traverser les lignes arabes faisait craindre que les deux autres courriers ne fussent tombés entre les mains de l'ennemi et par conséquent n'eussent pu remplir leur mission.

Au reste, l'exemple du docteur Philippe avait profité. On avait rassemblé tout ce qu'il y avait de jeux de cartes dans le camp et pour tromper la soif et pour tromper la mort qui l'entourait de tous les côtés.

Dans la nuit, un quatrième émissaire fut envoyé : il était à cheval. On avait enveloppé les pieds de sa monture avec des chiffons. A la pointe du jour on le vit revenir : comme le troisième, il lui avait été impossible de passer.

La journée du 21 et la nuit du 21 au 22 avaient été terribles. Déjà, depuis deux ou trois jours, lorsque l'on saignait un bœuf ou un mouton, les hommes attendaient avec impatience pour se disputer le sang qui sortait de l'artère.

Pendant les dernières heures de cette dernière nuit, quelques-uns s'étaient ouverts les bras pour se désaltérer à leurs propres blessures.

Aussi une morne tristesse s'empara-t-elle des assiégés lorsqu'ils virent, le matin, revenir le quatrième messager, dont le retour leur ôtait une dernière chance de salut.

Un instant on eut l'idée de lever le camp et de passer à la baïonnette à travers cette nuée d'Arabes, mais pour cela il fallait laisser les blessés à la merci de l'ennemi, et cette proposition, faite par quelques-uns, n'eut pas même le retentissement d'une proposition sérieuse.

On en était arrivé cependant à cet instant où l'impossibilité d'aller plus loin se mêle fatalement à la situation. Le chirurgien n'avait plus d'eau pour laver les blessures, plus de linge pour les pansemens. Tout à coup on vit apparaître au nord-est, sur la montagne des Ouled-Jacoub, une nombreuse troupe de cavaliers précédée par un homme enveloppé d'un burnous blanc, et qui paraissait être son chef.

Nos soldats crurent qu'il arrivait un renfort aux ennemis et enchantés d'en finir par une bataille décisive ils préparèrent leurs armes; mais, à leur grand étonnement, ils s'aperçurent qu'à la vue de ce chef placé comme une statue équestre sur le piton le plus élevé de la montagne, la fusillade avait cessé comme par enchantement. Ce n'était pas assez à ce qu'il paraît, car le chef fit un signe en déployant largement son burnous, et le faisant flotter comme une voile qui s'échappe du mât; alors Kabyles, hommes, femmes, enfans, cavaliers, commencèrent un mouvement de retraite, puis comme ce mouvement de retraite ne s'opérait pas assez vivement, on vit partir des pieds de ce cavalier une trentaine d'hommes qui, à grands coups de plat de yatagan et de bâton, chassèrent les Kabyles devant eux comme feraient des pasteurs avec leur houlette des plus petits et des plus obéissans troupeaux.

Puis quand la place fut déblayée, cet homme mit son cheval au galop, et seul, sans suite, il s'approcha du camp, et montrant le chemin de Constantine :

— Allez, dit-il à nos soldats, et si l'on veut vous arrêter encore, répondez que vous êtes des amis de Bou-Akas.

C'était en effet le scheick du Ferdj'Ouah, qui ayant appris que nos soldats couraient, sur une de ces douze tribus qui lui appartenaient, le danger que nous venons de décrire, avait traversé les onze autres et était venu, d'un seul geste de son manteau, chasser cette nuée de Kabyles, comme d'un souffle de sa bouche le Seigneur disperse les nuages du ciel.

C'était l'arc de triomphe, témoin de cette admirable défense, dont monsieur le duc d'Orleans voulait numéroter les pierres pour le reconstruire à Paris et en faire un nouvel ornement de la future place du Carrousel.

LES BENI-ADESSE, LES HACHACHIA.

Comme la France au moyen-âge, comme l'Espagne encore aujourd'hui, l'Algérie a ses bohémiens.

On les nomme les Beni-Adesse ou les enfans des lentilles.

Cette tribu est généralement méprisée des autres tribus, quoique, comme elles, elle professe l'islamisme.

Ses membres ne cultivent jamais la terre. Ils sont joueurs et maquignons.

Leurs femmes se prostituent.

Elles portent un costume particulier, jouissent d'une grande liberté, donnent des consultations, et disent la bonne aventure avec un cornet de farine qu'elles versent dans la main en coupant le petit bout.

Les Beni-Adesse, comme les bohémiens, comme les Juifs, comme toutes les tribus proscrites ou nomades, se marient entre eux. Deux témoins suffisent, rarement un cadi est appelé.

Nous avons dit qu'ils étaient maquignons. Voici un des tours qui leur sont habituels aux différens marchés qu'ils fréquentent.

Ils se mettent sur la route des paysans qui viennent apporter soit des denrées, soit des marchandises, et guettent ceux qui sont montés sur les beaux mulets. Plus le mulet est beau, plus il est certain que le paysan sera suivi d'un autre paysan monté sur un mulet chétif et malingre. Pendant la route, les deux paysans ont causé ensemble, et sans se connaître ont déjà fait amitié. Alors un Beni-Adesse s'approche du paysan mal monté, l'arrête, tourne autour de lui, regarde son mulet, l'examine, s'extasie sur la couleur de son poil, sur la raideur de ses oreilles, sur la limpidité de son œil, sur la finesse de sa physionomie et offre 40 douros du mulet.

Le paysan refuse quoique ce soit trois fois la valeur de sa bête. Alors le paysan bien monté se mêle à la conversation, propose en place de son voisin et au même prix le sien, qui vaut le double, mais le Beni-Adesse a ses idées, ce n'est pas l'un qu'il veut, c'est l'autre; il est buté, le paysan aussi : dans tous les cas, il lui donne rendez-vous à un lieu bien connu ; s'il change d'idée, il pourra lui amener le mulet, les 40 douros seront prêts.

La conversation entre les deux paysans continue, le paysan s'informe pourquoi son compagnon mal monté n'a pas voulu vendre son mulet à un prix aussi excessif. Celui-ci raconte, les larmes aux yeux, que son mulet vient d'héritage, ou est le don d'un ami. Dans l'un ou l'autre cas, le mourant ou le donateur lui a fait jurer de ne jamais vendre son mulet, tout au plus de le troquer. Le paysan bien monté saisit le joint; puisqu'il lui est permis de le troquer, il offre le sien en place, et comme il n'a pas les mêmes motifs, il ira trouver le bohémien et le lui vendra. Après bien des difficultés, l'autre accepte, les mulets sont échangés. Le paysan court avec le mulet si apprécié par le Beni-Adesse où le Beni-Adesse doit l'attendre. Mais le Beni-Adesse est à l'autre bout du village, où il attend son compère le troqueur, et comme le mulet est bon, il monte en croupe, et va réaliser sur un marché voisin la spéculation qu'il vient de faire.

Quand, au contraire, un Arabe vient au marché pour vendre son mulet ou son cheval, il est bien rare qu'il ne soit pas accosté un quart de lieue avant le village par un Beni-Adesse, qui engage la conversation avec lui, tout en regardant du coin de l'œil l'animal dont son maître veut se défaire; au bout de cinq minutes l'animal est parfaitement toisé. S'il a un défaut, le Beni-Adesse le connaît, c'est alors que commence la spéculation connue chez nous sous le nom expressif de *chantage*. Selon que le défaut est grand, il faut payer le silence du Beni-Adesse, un, deux ou trois douros. Alors de critique il devient admirateur, et suit le mulet ou le cheval en s'extasiant sur ses belles formes, sur ses éminentes qualités, et comme le Beni Adesse est un excellent connaisseur en chevaux, la dupe que l'on cherche est bientôt trouvée.

Un jour un paysan s'acheminait vers le marché de Sétif, il

allait pour y vendre son cheval ou l'échanger; le cheval était vieux, d'un poil blanc assez déguenillé, et il avait tant de défauts et de tares que le Beni-Adesse ne se donna pas même la peine de les énumérer ; d'ailleurs le paysan lui dit naïvement que, pourvu qu'on lui donnât trois ou quatre douros de sa bête, il s'en déferait volontiers.

— Mais quand tu n'auras plus de cheval lui répondit le Beni-Adesse, comment feras-tu, puisqu'un cheval t'est nécessaire.

L'arabe frappa sur sa ceinture.

— Oh! dit-il j'ai là trente ou quarante douros qui, joints aux deux ou trois que je retirerai de ma bête, me permettront de me bien remonter.

Alors le Beni-Adesse propose, sans aller plus loin, de faire l'acquisition. C'est deux ou trois douros qu'en veut le propriétaire, il en donne deux du coup ; en outre il aidera par manière de bonne relation l'arabe à acheter un autre cheval. Le marché se fait, les deux douros sont payés, le paysan descend de son cheval, le Beni-Adesse monte dessus, et on continue la route en causant.

A peine le Beni-Adesse est-il en selle que le cheval boite : le paysan se félicite de s'être défait de l'animal au moment précis où une claudication qui allait encore diminuer de sa valeur venait de se déclarer ; mais le Beni-Adesse est honnête et, quoique ce soit un cas rédhibitoire, le marché tient bon.

A l'entrée de Sétif, le Beni-Adesse rencontre un ami qu'il invite à conduire son acquisition à l'écurie, quant à lui, il est engagé d'honneur à ne pas quitter son ami nouveau, et à lui faire faire l'acquisition d'un cheval de cinq ans, et garanti sans défauts. En conséquence on se met à la recherche de cette huitième merveille. Deux ou trois fois le paysan est sur le point de faire un choix, mais sur un mot de son guide, il découvre un défaut capital et continue son investigation ; enfin, on arrive à un endroit du marché où un cheval alezan se débat contre son entrave.

— Je crois que voilà mon affaire, dit le paysan ; le Beni-Adesse marque quelque répugnance ; l'homme auquel le cheval appartient est un homme fort adroit : il va donc examiner le cheval avec attention. Le résultat est que le cheval est hors d'âge, mais qu'il ne peut avoir plus de neuf à dix ans, que du reste il est sans défauts, et le paysan peut l'acheter de confiance. La question du prix se pose à vingt-cinq douros ; le Beni-Adesse se récrie, c'est trop cher, on ira ailleurs, on trouvera mieux ; si c'était vingt douros il ne dit pas Deux fois le marchand de chevaux laisse s'éloigner les acheteurs, mais à la troisième fois il les rappelle, le marché tient à vingt douros payés comptant.

Le paysan enfourche sa nouvelle acquisition, il ne peut tenir en place tant elle est vigoureuse. Il reprend le chemin de son douar, tout le long de la route le cheval a hénni, piaffé, battu à la main, il a fait des pointes, enfin donné les marques de la plus grande force et de la plus extrême vivacité.

En arrivant au village, ce n'est plus preuve de force et de vivacité que donne l'animal, mais d'intelligence ; sans être dirigé par le paysan, il a pris la route de la maison ; sans qu'on lui indique l'écurie, il y est entré tout seul.

L'arabe se félicite de plus en plus de l'acquisition qu'il a faite.

Pendant que le cavalier ôte la selle, son fils qui l'a vu passer au grand trot et sur un cheval neuf accourt et félicite son père sur son acquisition, cela tombe d'autant mieux que le lendemain il a une longue course à faire.

Le lendemain arrive, le temps est [illegible], il pleuvra, mais peu importe, en rendant la main, et avec un cheval aussi vite, on sera bientôt rendu à destination.

Notre arabe part, mais dès le départ il ne comprend plus rien à sa monture : le cou est avachi, l'œil terne, la tête languissante ; la courbache ni l'éperon ne font rien, il ne trotte presque plus, et si par hasard à force de coups il trotte encore, ce n'est plus des jambes c'est de tout le corps.

Pour comble de malheur, comme l'avait prévu le cavalier, la pluie tombe, comme elle tombe en Afrique d'ailleurs, par torrens. Cette pluie en tombant produit un singulier effet ; de même que dans les pays de montagnes ce qui tombe en pluie dans la vallée tombe en neige sur les hauteurs, de même la pluie en lavant la pointe des oreilles et l'arête du col commence à argenter les extrémités ; il semble à l'arabe que son cheval se transforme au physique comme au moral ; il descend, fait le tour de son cheval, cueille une poignée de foin, et le bouchonne : comme la robe de la bergère de monsieur Planard, la robe du quadrupède redevient d'une entière blancheur, et l'arabe stupéfait reconnaît son cheval de la veille.

On lui a mis du gingembre sous la queue, on lui a frotté les jarrets avec de la thérébentine, et on a fait crever son orge dans une bouteille de vin.

En outre, on lui a passé une couche de peinture sur le corps, et d'un cheval blanc on en a fait un cheval bai-brun.

Seulement l'orge est digérée, la thérébentine évaporée, le gingembre est tombé en route, et la pluie a lavé la couche bai-brune, qui, par malheur n'était pas bon teint.

Alors l'arabe s'explique l'intelligence de son cheval qui a retrouvé son écurie tout seul.

Outre les Beni-Adesse, il existe, nous ne dirons pas une tribu, mais une association, un collége, une Franc-Maçonnerie. C'est celle des Hachachias, ou des Fumeurs de chanvre.

L'Hachachia doit fumer du chanvre toute la journée, mépriser le danger, s'abstenir de femme, et faire vœu de pauvreté.

Il doit passer la nuit à chasser le hérisson ou le porc-épic avec des chiens qu'il doit aimer à l'égal de ses semblables, et un bâton ferré, la seule arme qu'il lui soit permis de porter.

Le hatchich, qui n'est autre chose que de la graine de chanvre pilée, se fume dans des pipes de terre grosses comme un dé à coudre ; deux ou trois pipes suffisent à donner l'extase, c'est-à-dire une jouissance inconnue au reste des mortels.

L'Hachachia mange peu, souvent pas du tout, sa grande fête lorsqu'il mange est de manger en commun, avec ses compagnons, le hérisson ou le porc-épic tué par lui. Un de ses triomphes est sa rentrée dans la ville après la mort de l'animal ; il doit en ce cas, car tout est réglé chez les Hachachias, il doit en ce cas tenir ses chiens de la main gauche, avec une chaîne de fer, son bâton de la main droite, et porter sur son dos dans un sac de toile son porc-épic, de manière à ce que les dards de l'animal percent la toile.

Les Hachachias, lorsqu'ils ne dorment point ou ne sont point en extase, sont en fêtes. Celui qui travaille d'un état quelconque doit apporter le produit de son travail à la communauté ; il doit, tout en restant les jambes et les pieds nuds, tout en portant des habits misérables, mettre tout ce qu'il possède à orner le collier de ses chiens.

C'est au reste une corporation d'hommes éminemment

paisibles, entièrement absorbés par le hatchich et par la chasse : ils ont un roi auquel ils obéissent toute l'année. Le roi est celui qui l'année précédente a tué le plus porcs-épics.

Poursuivi par les chiens, le porc-épic se terre, alors les Hachachias ouvrent le terrier avec leurs bâtons : le terrier ouvert, les chiens tirent l'animal.

Tchackar, un des beys de Constantine, prédécesseur d'Achmet, les exécrait et les faisait pendre à la gueule des canons qui allongeaient leur cou au-dessus de la muraille ; on les conduisait au supplice avec leur sac à hatchich et leur pipe suspendus en sautoir.

Au reste, à Constantine les supplices avaient leur hiérarchie.

Les Turcs, en raison de leur noblesse, étaient étranglés dans la Casbah.

Les Arabes étaient décapités sur les marchés.

Et les Juifs, presque toujours brûlés.

Nous avons été très liés pendant notre séjour à Constantine avec le chaousse du général Bedeau, qui avait été celui du général Négrier, qui avait été celui d'Achmet-Bey.

Sous le général Bedeau, c'était une sinécure. Le général Négrier l'occupa plus d'une fois : nous dirons probablement à quelle occasion, mais sous Achmet-Bey, le pauvre homme avait une rude besogne.

En une seule nuit, il eut 85 têtes à couper. Il n'eut fini ce travail qu'au jour, quelque dextérité et quelque conscience qu'il y mît. A six heures du matin, il sortit de la Casbah, et s'arrêta, comme Auguste, à regarder des enfans qui jouaient à la toupie.

Cela prouvait l'innocence de cœur du bon Ibrahim-chaousse, le coupeur de têtes.

L'Arabe est oublieux, menteur, mais il y a un serment auquel il ne manque jamais, c'est celui qu'il fait par le trou d'Abd-el-Kaker.

Bou-Akas, dont je vous ai longuement parlé, le sait bien. Aussi est-ce toujours par le trou d'Abd-el-Kader qu'il fait jurer ceux qui s'inféodent à lui.

Lorsqu'il traite avec une tribu kabyle, et qu'il croit avoir besoin de compter sur son courage ou son dévouement, il commence par envoyer des cadeaux aux grands de la tribu, ces cadeaux se composent de mouchoirs, de calottes grecques, d'écharpes, etc. Après quoi il les engage à venir le voir, ou se transporte à un rendez-vous donné. Une fois réunis, les chefs s'asseoient en cercle, Bou-Akas creuse la terre au centre de ce cercle, fait apporter dans le trou des dattes, du bébli, des figues ; tous ces chefs étendent à la fois la main droite sur le trou et jurent ensemble de vaincre ou de mourir réunis, ils ajoutent à leur serment : « Que Sidi Abd-el-Kader étouffe celui d'entre nous qui manquera à sa parole, » puis ils mangent les objets déposés dans le trou, après quoi ils se séparent.

Les chefs kabyles sont liés par ce serment, et il n'y a pas d'exemple qu'il ait été violé.

Quand un chef kabyle en tue un autre, la Djemma, c'est-à-dire la réunion des grands, car ces tribus kabyles sont divisées en petites républiques, la Djemma brûle sa maison, égorge ses troupeaux et l'exile, les parens du mort peuvent le tuer s'ils le rencontrent, mais de son côté le meurtrier peut se réconcilier avec les parens de la victime, soit en donnant de l'argent, soit en mariant sa fille au fils de l'assassiné.

La réconciliation faite, le meurtrier peut retourner dans sa tribu.

Cette coutume de la loi du talion a quelquefois été réclamée par nous-mêmes.

Un jour, en allant à la paille dans la tribu des Ouled-abd-en-Hour, un chasseur spahis, en entrant à l'improviste dans une maison, reconnut le sabre de son frère, assassiné quelque temps auparavant, pendant une excursion dans cette tribu : il n'y avait aucun doute que le propriétaire de l'habitation ne fût le meurtrier. Le spahis réclama la vengeance, la vengeance lui fut accordée, et l'homme lui fut amené garotté par les spahis, ses camarades : un chasseur d'Afrique avait fourni la fourragère. Arrivé devant le colonel de Bourgon improvisé juge suprême, il fut accusé, atteint et convaincu d'assassinat. Le cheick El-Arab prononça le jugement et il fut accordé que ce serait le frère du mort lui-même, qui couperait la tête du meurtrier.

Ce jugement n'avait pas manqué d'une certaine solennité. Il avait été présidé, comme nous l'avons dit, par le colonel de Bourgon, assis devant sa tente. Il était revêtu d'un caban écarlate et avait à sa droite le cheick El-Arab, et à sa gauche, le cadi.

Le supplice devait avoir lieu à la face méridionale du camp, et, suivant la coutume, au moment où le soleil, se couchant à l'horizon, commence à disparaître. Le cortége se mit en marche, le captif accompagné de presque tout le camp ; l'assassin toujours garotté, le spahis le traînant toujours par la corde à fourrage.

C'était un homme grand et vigoureux, plein de force et d'existence, et qui ne se prêtait qu'à regret à la cérémonie dont il allait être le principal acteur. Arrivé au lieu de l'exécution, qui n'était autre que l'abattoir, le spahis le fit mettre à genoux, passa à sa gauche en lui disant :

— Prépare-toi à paraître devant le Père éternel, il t'attend.

Mais comme il achevait ces mots, par un effort soudain, l'Arabe réunit toutes ses forces, brisa la corde à fourrage et, d'un mouvement rapide comme l'éclair, il saisit la poignée du sabre que le spahis tenait sous son bras, et le tira du fourreau.

Tout ceux qui assistaient à l'exécution étaient désarmés, à l'exception d'un maréchal-ferrant du 5e chasseurs, et avant que l'Arabe eût le temps de frapper, il vint croiser le fer avec lui : les Kabyles ne sont pas forts sur l'escrime, surtout lorsqu'ils se servent de nos armes, et avant que celui-ci eût eu le temps de parer, il était atteint de trois ou quatre coups de pointe. Le combat, comme les anciens tournois, avait eu lieu devant trois ou quatre mille hommes, le corps resta sur le champ de bataille, et à la nuit fut enlevé par les Abd-en-Hour.

Mentionnons un fait qui semble se rattacher aux anciens temps de la Bible : quand un kabyle vient à mourir, celui des frères du défunt qui le premier enlève un objet quelconque à la tête de la veuve, celui-là a le droit de l'épouser. Si, au lieu d'essayer de lui enlever cet objet, il égorge un chevreau en son honneur, le droit est le même. Il n'y a pas d'exemple que la veuve ait jamais essayé de se soustraire à cette convention.

Nous avons tous connu Bou-Maza, le Père de la chèvre, ce pauvre prophète qui, comme la brillante Esmeralda, devait le prestige qui l'entourait à la chèvre qui caracolait autour de lui. Cet autre El-Mohdy, qui devait demeurer invulnérable et chasser nos soldats devant l'éclair de ses yeux, et qui, prisonnier et nourri à un louis par jour aux frais du gouvernement, vint amuser la curiosité des Parisiens jusqu'au moment où la révolution de Février, qu'il avait oublié de

prédire, vint l'épouvanter à un tel point qu'il s'enfuit de Paris et qu'on ne le rattrapa qu'à Brest.

Bou-Maza, l'homme à la chèvre, Bou-Maza, mauvais prophète, fuyait donc, poursuivi par nos spahis, vers le littoral, à l'ouest du Ring.

Aly, cavalier indigène et fils de notre allié l'aga Madj-Achmet, chargeait l'ennemi qui fuyait dans toutes les directions, lorsque tout à coup on le vit arrêter son cheval, se lever sur ses étriers, et placer sa main en abat-jour devant ses yeux qu'il fixa ardemment sur un point éloigné.

Aly était supérieurement monté; il se remit en selle, rendit la main, rapprocha ses longs éperons des flancs de son cheval, et s'élança vers les fugitifs avec une rapidité effrayante. Deux jours auparavant, sa sœur, nommée Fathma, avait été enlevée, et une jeune fille fuyait entraînée au milieu des soldats du Père de la chèvre.

Au fur et à mesure que Aly se rapprochait du groupe au milieu duquel fuyait la jeune fille, il s'assurait de plus en plus que c'était bien Fathma qui fuyait, et il n'eut plus aucun doute lorsque ayant crié le nom de toute la puissance de sa voix, il vit la jeune fille se retourner: mais un cavalier tenait la bride de son cheval, et elle n'était pas maîtresse de le diriger.

Seulement, au second cri que poussa son frère, et quand elle fut bien sûre que c'était Aly qui la poursuivait, elle tira un poignard de sa ceinture et se pencha vers le cavalier.

Le cavalier poussa un cri et tomba.

Aussitôt redevenue maîtresse de son cheval, Fathma tourna bride: dix secondes après elle était dans les bras d'Aly, qui la ramena à Madj-Achmet.

Un instant après, on vit revenir un autre indigène ayant une tête accrochée à l'arçon de sa selle et portant une femme entre ses bras, celui-là s'appelait Kédour.

Un second épisode à peu près pareil à celui que nous venons de raconter s'était accompli en même temps.

Huit jours auparavant, celui qui rapportait cette tête et cette femme s'était marié, il avait épousé une jeune fille nommée Saïda, qui avait disparu depuis la veille.

Pour lui y il n'avait aucun doute que cette jeune fille eût été enlevée par les soldats du cheick, et il s'était lancé à leur poursuite avec toute la vitesse que peuvent donner à un cheval la rage et la jalousie se disputant le cœur de son cavalier.

Tont à coup il aperçut un Bédouin emportant une femme en croupe.

Alors on vit le cheval de Kédour se cabrer sous l'éperon, puis bondir en avant, puis voler en rasant les palmiers nains, qu'il semblait ne pas toucher des pieds.

Il rejoignit le Bédouin, le tua, lui coupa la tête, l'accrocha à l'arçon de sa selle et revint rapportant, comme nous avons dit, sa femme entre ses bras.

En 1845, un fragment de colonne commandé par le lieutenant-colonel Porey avait fait un mouvement qui l'avait séparé de la colonne principale. Le général conçut des inquiétudes sur la position du colonel et se mit à sa recherche avec la colonne mobile à la tête de laquelle il s'était placé. En arrivant dans la plaine qui s'étend à la droite de la route de Guelma on aperçut trois Arabes qui fuyaient à toute-bride à l'approche de la colonne française.

— Avons-nous ici un officier indigène? demanda le général.

— Le lieutenant Galfallah est à la tête de son peloton, lui fut-il répondu.

Le général lui fit signe de s'approcher, et lui montrant les trois bédouins qui fuyaient:

— Lieutenant, lui dit-il, tâchez de rejoindre ces hommes, et d'avoir d'eux des renseignemens sur la colonne que nous cherchons.

Cette phrase n'était pas achevée que le lieutenant Galfallah était parti au galop dans la direction que lui indiquait le général.

— Mais, général, s'écria quelqu'un, Galfallah, n'a jamais voulu apprendre un mot de français, il n'aura pas compris l'ordre que vous lui avez donné.

— Mais si, il a compris, puisqu'il l'exécute.

En effet, Galfallah, parfaitement monté, s'éloignait avec une rapidité presque fantastique : de leur côté les Bédouins fuyaient au grand galop de leurs chevaux; bientôt les fuyards et celui qui les poursuivait disparurent derrière les inégalités du terrain, alors on attendit.

Un quart d'heure s'écoula pendant lequel on crut entendre dans l'éloignement deux ou trois coups de feu, puis on vit apparaître Galfallah, qui se rapprochait presque aussi rapidement qu'il s'était éloigné.

Tous les yeux étaient fixés sur lui, et chacun cherchait à reconnaître sur sa physionomie la façon dont il avait rempli la mission du général, mais on connaît l'impassibilité des indigènes.

La physionomie du lieutenant était parfaitement calme.

Seulement, à mesure qu'il approchait, on croyait voir quelque chose d'informe ballotter à l'arçon de sa selle.

Ce quelque chose d'informe c'étaient les têtes des trois Bédouins, que Galfallah jeta aux pieds du général Galbois avec une grâce non moins parfaite qu'un amateur de danse ou de tragédie jette du balcon un bouquet à le Ceritto ou à Rachel.

Galfallah avait compris que le général Galbois lui demandait les têtes des Bédouins et il était allé les chercher.

PROMENADE ET BAL.

Pendant que j'avais pris dans le cabinet du général Bedeau les notes que l'on vient de lire, Alexandre, Giraud, Desbarolles, Maquet et Chancel étaient allés faire une cavalcade. Le chef de cette cavalcade était notre compatriote Bonnemain, lieutenant de spahis indigènes.

C'était un digne représentant de la France au milieu des Arabes que le lieutenant Bonnemain. Brave comme un Franais et un Arabe à la fois, et surtout cavalier merveilleux, il donna à lui seul à nos compagnons le spectacle d'une fantasia dont le souvenir restera longtemps dans leur esprit: tout ce que les Centaures pouvaient faire avec leur double corps soumis à une seule âme, Bonnemain le faisait. Le plateau sur lequel se pratiquaient ses évolutions était tranché d'un côté à pic par un escarpement du Rummel faisant face à celui par lequel avait essayé de fuir la population arabe, lors de la prise de Constantine. Le précipice au fond duquel se tord la rivière, pareille à un filet d'argent, tant la profondeur du ravin est terrible, donnerait le vertige à un chamois.

Eh bien! Bonnemain lançait son cheval au galop, l'arrêtant court au bord du précipice, le faisait tourner sur ses jambes de derrière, et dans cette évolution demi-circulaire les deux jambes de devant, pareilles à un compas qui tracerait un cercle imaginaire dans l'espace, planaient sur le vide.

C'était à la fois effroyable et sublime à voir.

Juste en ce moment j'étais sur l'escarpement opposé, ne pouvant rien comprendre à la folie de ce cavalier qui semblait jouer avec le vide et la mort.

Tout me fut expliqué au retour.

Cet escarpement c'était l'emplacement de l'ancienne Casbah, devenue une caserne et une poudrière. D'énormes vautours au corps fauve et au cou blanc voltigeaient comme des hirondelles au-dessus des toits, s'élevant quelquefois à des hauteurs telles qu'ils ne paraissaient pas plus gros que des oiseaux ordinaires, puis tout à coup retombant, se laissaient rouler sur eux-mêmes jusqu'à une hauteur de trente ou quarante pieds, hauteur où tout à coup ils ouvraient leurs ailes, et se remettaient à planer avec une suprême majesté.

Pourquoi ces vautours autour de ce pic et pas ailleurs? c'est que du haut de ce pic on précipitait autrefois les femmes adultères, et que les vautours, en se laissant rouler avec elles dans l'abîme, trouvaient une proie toute broyée sur les rochers du Rummel.

La chute des condamnées était de mille mètres, trois fois plus haute que celle de la roche Tarpéienne.

Une fois le vent s'engouffra sous les habits d'une femme qu'on précipitait et qui jusqu'au dernier moment avait protesté de son innocence. Elle fut déposée doucement au fond du vallon, et son mari lui-même s'inclina devant le miracle.

Aujourd'hui, le supplice est aboli, mais les vautours continuent de tourner autour du roc; comme les Arabes, ils espèrent que l'occupation française aura sa fin.

Le génie a élevé de magnifiques travaux à Constantine. Je demandais à un Arabe ce qu'il pensait de ces citernes, de ces ponts, de ces aqueducs.

— Que le peuple arabe est bien aimé de Mahomet, répondit-il, puisqu'il lui a envoyé des hommes qui, de l'autre côté de la mer, sont venus travailler pour lui.

La population de Constantine est convaincue que ce qu'elle ne pouvait pas faire, elle, nous sommes venus pour le faire, nous, et que le jour où nous aurons fini notre tâche, Dieu nous renverra, comme inutiles désormais en Algérie.

Si la ville de Constantine a gagné en citernes, en ponts, en aqueducs, elle a perdu en pittoresque; plus de bazars comme à Tunis: les rues sillonnées par des uniformes français; des boutiques où l'on parle italien et où l'on vend des indiennes!

Pour me consoler de ce petit désappointement, ces messieurs nous offrirent le spectacle d'un bal mauresque; nous acceptâmes avec empressement.

Les bals mauresques expliquent à merveille l'étonnement du dey d'Alger, qui voyant danser, à une soirée à laquelle il était invité, le maître de la maison, riche banquier de Naples, s'écria:

— Comment, étant si riche, se donne-t-il la peine de danser lui-même.

En effet, dans les bals mauresques, on ne danse pas, on regarde danser.

Nous entrâmes chez nos almées vers les neuf heures du soir; une lampe huileuse accrochée à la muraille éclairait un escalier dégradé. On dirait que toutes les maisons mauresques n'ont qu'une seule et même entrée.

Jusqu'à la porte de la chambre habitée par les femmes, tout est misère. On entre dans la chambre, et le luxe de celles qui l'habitent ressort par le contraste.

La chambre où nous entrions avait été préparée pour la fête. Les murailles, éclairées par des lampes en forme d'œufs d'autruche, étaient blanchies à la chaux, et par conséquent éclatantes de blancheur. Le plancher était couvert de ces nattes fines aux couleurs harmonieuses, dont les Arabes ont laissé la tradition en Espagne, et qu'on ne tresse bien qu'en Espagne et en Algérie. Puis, sur les nattes adossées à la muraille blanche, étaient trois ou quatre femmes, avec les jambes nues, les pieds déchaussés de leurs pantoufles, la tête couverte d'un bonnet de velours chargé de sequins d'or, des justaucorps de velours et des pantalons de satin vert ou cramoisi broché d'or.

Elles fumaient des cigarettes et buvaient du café à pleines tasses.

C'étaient, trois d'entre elles du moins, d'admirables créatures de 14 à 18 ans; la quatrième, encore belle cependant, pouvait avoir 25 ans. Si leur chair n'avait pas la fermeté du marbre, leur peau avait au moins la blancheur du lait. C'était une surface d'une matité parfaite, à peine nuancée par une veine nacrée sur laquelle tranchaient avec une vigueur pleine de volupté, le velours noir de leurs yeux et l'arc de leurs sourcils, qui se joignant au-dessus du nez couvrait d'une ligne sombre le double éclair de leur regard.

Au fond de la chambre étaient préparés des gradins pour les spectateurs.

Une chambre latérale, fermée par une simple portière et éclairée d'une seule lampe, offrait un naïf retrait à ceux dont le désir était de causer chorégraphie avec les danseuses.

Nous allâmes à ces dames, qui nous tendirent la main et nous offrirent des cigarettes qu'elles roulaient avec une extrême dextérité.

Un autre groupe, formé de musiciens assis à terre, se tenait en face des gradins qui nous étaient destinés, et s'apprêtait à faire ronfler des tambours de basque et à faire retentir des tambours longs, pareils aux caisses des marchands qui courent les foires en vendant des oublies.

Je commençais tant bien que mal une conversation par gestes avec l'aînée de nos danseuses, lorsque celle-ci prononça, avec une netteté qui fit tressaillir mon cœur tout français, le mot:

— Champagne.

— Hein? fis-je, croyant avoir mal entendu.

Fathma, elle s'appelait Fathma, Fathma répéta Champagne.

Et pour aider mon intelligence qui lui paraissait un peu tardive, elle fit le geste d'un buveur qui boit à même la bouteille.

Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Je tirai quatre douros de ma poche, et les lui mis dans la main, en répétant ce même mot *champagne*, mais avec une intonation qui signifiait:

— Pour du champagne, mais pas pour autre chose.

Fathma était beaucoup plus intelligente que moi, car elle comprit à l'instant même et fit un geste d'épaule qui voulait dire:

— Allons donc, pour qui me prenez-vous?

Un moment je crus avoir affaire à une mauresque de la tribu des Beni-Lorettes, mais je me trompais. Le seul mot de la langue française que connût la Constantinoise Fathma, était le mot qu'elle avait si harmonieusement prononcé.

Une chose remarquable, c'était l'ignorance de ces pauvres créatures. Pas une d'elles ne s'était donné la peine de mesurer le temps qu'elle avait déjà vécu. Je leur demandai leur âge, aucune d'elles ne put me le dire. L'aînée seulement me répondit :

— Je commençais à parler, à ce que m'a dit ma mère, lorsque mourut le bey Mohamed-Monamany

Or, comme le bey Mohamed-Monamany mourut en 1824, cela lui faisait, comme je l'ai dit, un total de 24 ou 25 ans.

Une autre, à qui je fis la même question, leva sa main à la hauteur de deux pieds et demi de terre à peu près, et dit :

— J'étais grande comme cela quand les Français sont entrés à Constantine.

Ce qui était encore moins positif, comme on le voit.

Cependant les spectateurs arrivaient. C'étaient des officiers de la garnison et deux ou trois employés supérieurs de l'administration française.

On nous présenta à eux. Nous fîmes connaissance.

En voyant entrer l'un d'eux, une des danseuses se leva et vint s'asseoir près de lui. C'était sa maîtresse.

En ce moment, l'almée au champagne rentra tenant une bouteille de chaque main et suivie d'un affreux groom portant deux autres bouteilles.

Ce groom, ce serviteur, ce laquais, comme on voudra l'appeler, est le compagnon indispensable des femmes mauresques qui ont sympathisé avec la civilisation.

C'est leur laquais, c'est leur serviteur, leur confident, c'est surtout ce qu'en Italie on appelle ruffiano.

Il est impossible de rien voir, en général, de plus laid, de plus dégoûtant, de plus immonde que ce page.

Le champagne fut très bien reçu des compagnes de Fathma, et, en un instant, les quatre bouteilles disparurent.

O houris de Mahomet, que le saint marabout vous connaissait bien lorsqu'il fit cette prédiction :

— Les giaours passeront devant les portes ouvertes des filles des croyans ; ils s'asseoiront à leurs tables : elles boiront leurs vins, et leur donneront leur cœur.

Comme vos sœurs d'occident, vous êtes filles d'Eve, et le fruit défendu est pour vous le fruit savoureux.

En tout cas, le vin de champagne mit nos danseuses en train. Une d'elles se leva d'un mouvement lent et gracieux comme celui d'une couleuvre qui se dresse, se balança un instant comme fait un jeune peuplier au souffle du vent, puis fit signe aux musiciens, et la danse commença.

Danse étrange, qui n'était autre chose qu'un piétinement sur place.

Seulement cette danse devait changer peu à peu de caractère. La danseuse avait un mouchoir brodé à chaque main. Une de ses mains, la gauche, couvrait le visage comme si elle eut voulu en cacher l'expression aux assistans. L'autre était placée où la Vénus pudique a la sienne, seulement cette main était plus rapprochée du corps.

Peu à peu ce corps frémit, frissonna, se tordit, puis s'inclina en avant et se renversa en arrière d'un mouvement lent d'abord, mais qui devint de plus en plus actif. Le bonnet couvert de sequins tomba. Les nœuds qui retenaient la chevelure se dénouèrent. Cette chevelure elle-même s'éparpilla sur les épaules, couvrit le visage, voila le sein, se déploya flottante comme un étendard, puis les mouvemens, devenus de plus en rapides, en arrivèrent à l'expression de la plus ardente volupté : un cri de bête fauve en amour termina la crise, et la danseuse tomba évanouie.

Une matrone accourut aussitôt, prit la danseuse entre ses bras, et lui frotta le bout du nez avec la paume de la main. Aussitôt la danseuse rouvrit les yeux, reprit ses sens et recommença à danser.

Trois fois elle arriva au même paroxysme, trois fois elle s'évanouit et trois fois reprit ses sens. A la troisième fois seulement, une portion de ses vêtemens était allée rejoindre son bonnet.

Au reste, malgré cet exercice singulier, la peau était restée fraîche, presque glacée et sans apparence de moiteur.

A celle-ci succéda une autre. La danse fut la même, la progression la même, le cri le même, la résurrection la même.

Cet exercice nous occupa trois ou quatre heures, pendant lesquelles Boulanger et Giraud firent force croquis.

Il est impossible de donner aux personnes qui n'ont pas vu cette danse une idée de ce qu'elle est. Le dessin lui-même serait insuffisant, à plus forte raison le récit. Le dessin immobilise le mouvement, la plume ne peut le décrire.

Les mouchoirs brodés surtout, qui de temps en temps flottent au bout des mains étendus, tandis que la tête essaie de se cacher contre la poitrine, donnent à la danseuse une grâce charmante.

Nous sortîmes à minuit. C'est fort tard pour Constantine. La civilisation n'a pas encore été jusqu'à faire fermer les bals à deux heures du matin.

Au reste, les rues de Constantine sont aussi sûres la nuit que le jour. On ne sait pas ce que c'est que ces braves gens embusqués au tournant des maisons pour voir l'heure à la montre des passans ou faire l'aumône avec leur bourse. Le général Négrier, pendant son gouvernement, avait mis, comme Bou-Akas, bon ordre aux caprices de ces désireurs du bien d'autrui. Notre ami Ibrahim-Chaousse avait pu croire un instant être rentré sous la domination de son ancien maître Achmet-Bey. Il nous raconta que dans l'espace de six mois il avait coupé quarante-quatre têtes. Sept dans la même journée. Ce n'étaient certes pas les quatre-vingt-trois têtes décollées pendant une seule nuit, comme sous Achmet-Bey; mais enfin c'était un acheminement, et l'avenir promettait.

Ces sept têtes furent coupées à propos d'un troupeau confisqué, lequel paissait dans les prairies réservées pour l'administration militaire. Pendant une nuit, plusieurs coups de fusil furent tirés sur les spahis de garde. On s'informa d'où ils pouvaient venir, et une dénonciation les attribua aux propriétaires des troupeaux.

Ils étaient six.

Le général Négrier les condamna à mort.

Comme on les conduisait au supplice, un homme bienveillant, une âme charitable s'approcha du général pour lui dire qu'il commettait une erreur, et que bien certainement ceux qu'on allait punir n'étaient point coupables.

Le général l'écouta, puis, le remettant aux mains du chaousse :

— Exécutez celui-là avec les autres, dit-il ; un homme qui défend de pareils gueux ne peut être que leur complice !

La chose fut faite comme elle venait d'être ordonnée ; et si en réalité le nombre impair plaît aux dieux, les dieux durent être satisfaits, car ils eurent sept têtes au lieu de six.

L'anecdote fit du bruit ; il y eut même, autant que je puis me le rappeler, dans le courant de 1842, quelque chose comme une motion à la Chambre, laquelle fut suivie d'une ordonnance de Louis-Philippe, qui défendait de couper des têtes, fût-ce des têtes d'arabes, sans son autorisation.

Depuis cette époque, deux assassinats seulement avaient

eu lieu dans la ville de Constantine, encore l'un d'eux n'avait-il pas eu son entière exécution. Un Arabe, jaloux d'une femme espagnole, qui était sa maîtresse, avait frappé celle-ci d'un coup de couteau ; mais quoiqu'elle eût crié, quoiqu'elle eût appelé au secours, quoique le meurtrier eût presque été pris sur le fait, la femme refusa de le charger et même de le reconnaître devant le tribunal, de sorte qu'il fut acquitté.

Le second assassinat avait eu lieu quelque six mois avant notre arrivée. Un boucher arabe avait été tué par le mari d'une femme qu'il aimait, et chez laquelle il s'introduisait en passant par le toit de la maison. Le mari s'appelait Mustapha-ben-Zaïouch, et l'amant Ben-Dunkali. Surpris en flagrant délit d'adultère par le mari, celui-ci voulut lui faire jurer de renoncer à la femme, mais il refusa. Ben-Zaïouch exaspéré le tua.

Une fois l'amant mort, la femme aida le mari à cacher le crime. On enterra le cadavre sous de l'orge, dans une citerne. Le bruit se répandit *que le lion avait mangé Ben-Dunkali*, et Ben-Zaïouch quitta tranquillement la ville sans être le moins du monde soupçonné.

Une fois le mari parti, la femme découpa le cadavre par morceaux, et chaque nuit elle en portait un morceau dans un endroit différent de la ville.

Elle fut surprise au moment où de l'escarpement de la Casbah elle allait faire rouler la tête dans le Rummel.

Nous avions oublié de dire que lorsqu'un homme disparaît, en Afrique, on dit qu'il a été mangé par le lion.

Nous restâmes encore deux jours à Constantine, puis nous prîmes congé de notre hôte le général Bedeau.

Je ne l'ai revu que le 24 février 1848, à trois heures de l'après-midi, en face de la chambre des députés, au moment où le roi Louis-Philippe venait de fuir en citadine, et où Ledru-Rollin proclamait la république.

LE CAMP DE SMINDOUX.

Le 22 décembre, à deux heures de l'après-midi, nous quittâmes Constantine.

C'était toujours notre même voiture et notre même conducteur, seulement, comme il était sans doute plus pressé en revenant qu'en allant, il ne nous prévint pas des endroits où la voiture avait l'habitude de verser.

Il est vrai que, comme nous connaissions la voiture, nous n'avions plus besoin d'être prévenus, nous sentions à ses oscillations le penchant qu'elle aurait eu à nous coucher de temps en temps sur la route. Néanmoins elle résista à ses sympathies, et nous arrivâmes, vers les six heures du soir, au camp fortifié de Smindoux, où nous devions passer la nuit.

Une auberge bâtie en charpente et une petite maison construite en pierre étaient les deux seuls abris réels que renfermât le camp.

La petite maison était habitée par le payeur du régiment.

Nous entrâmes dans l'auberge, où nous commandâmes à souper et où, en attendant le souper, nous essayâmes de nous réchauffer autour d'un poêle. Ce n'était pas chose facile ; nous étions profondément atteints par l'humidité.

Giraud et Desbarolles s'étaient mis en quête d'une chambre à coucher, et avaient trouvé une espèce de galetas où le vent pénétrait de tous les côtés ; il étaient en train de nous rapporter cette triste nouvelle, lorsque mon hôte vint à moi, me demanda si je ne m'appelais point monsieur Alexandre Dumas, et, sur ma réponse affirmative, me présenta les complimens de l'officier payeur et m'annonça qu'il était chargé par lui de m'offrir le rez-de-chaussée de cette petite maison en pierres sur laquelle plus d'une fois depuis notre arrivée nous avions tourné des regards d'envie.

Je demandai si le rez-de-chaussée pouvait nous contenir tous, et s'il y avait des lits pour tout le monde.

Le rez-de-chaussée était une espèce de cellule et ne renfermait qu'un lit.

Je priai notre hôte de présenter tous mes remercîmens à l'obligeant officier, mais je refusai.

Ce dévoûment ne fut pas accepté par ces messieurs, qui me démontrèrent qu'ils n'en seraient pas mieux parce que je serais plus mal, et qui insistèrent en chœur pour que j'acceptasse l'offre qui m'était faite.

La logique de ce raisonnement me toucha ; mais restaient mes scrupules vis-à-vis de l'officier : je le privais de son lit.

L'hôte me répondit qu'il avait déjà fait dresser un lit de sangle au premier, et qu'au lieu de le priver de quoi que ce fût, je lui ferais le plus grand plaisir en acceptant.

J'acceptai donc, mais au moins demandai-je à lui présenter mes remercîmens.

L'ambassadeur me répondit que l'officier payeur était rentré très fatigué, et s'était immédiatement couché en priant qu'on me transmît son offre. Je ne pouvais donc le remercier qu'en le réveillant, ce qui faisait de ma politesse quelque chose qui eût fort ressemblé à une indiscrétion.

Je n'insistai pas davantage et me laissai conduire au rez-de-chaussée qui m'était destiné.

C'était une jolie petite chambre parquetée en sapin, où l'on avait poussé la recherche jusqu'à couvrir les murs d'un papier. Cette petite chambre, toute simple qu'elle était, était d'une propreté aristocratique.

Il y avait du feu dans la cheminée ; je m'en approchai. Sur la cheminée il y avait un livre, je l'ouvris.

Ce livre était l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Sur la première page de ce livre était écrit :

Donné par mon excellente amie la marquise...

Le nom était raturé de manière à le rendre illisible.

Je levai la tête pour regarder autour de moi, doutant que je fusse en Afrique, doutant que je fusse au camp de Smindoux, et mes yeux s'arrêtèrent sur un petit portrait au daguerréotype.

Il représentait une femme de vingt-six à vingt-huit ans, accoudée à une fenêtre et regardant le ciel à travers les barreaux d'une prison.

La chose devenait plus étrange à chaque instant : cette femme ne m'était pas inconnue.

Seulement, cette ressemblance, que je reconnaissais pour ne m'être pas étrangère, flottait à l'état de vapeur dans les vagues horizons du passé.

Quelle était cette femme prisonnière ? De quelle façon et à quelle époque s'était-elle mêlée à ma vie ? Quelle part y avait-elle prise, superficielle ou importante ? Voilà ce qu'il m'était impossible de préciser.

Et cependant, plus je regardais cette femme, plus je m'affermissais dans la conviction qu'elle ne m'était pas inconnue.

Je passai plus d'une heure la tête appuyée dans ma main. Pendant cette heure, tous les fantômes de mon enfance, évo-

qués par ma volonté, reparurent devant moi, les uns rayonnans comme si je les avais vus la veille, les autres dans la demi-teinte, les autres pareils à des ombres voilées.

Ce fut inutile. Je sentais bien que la femme du portrait était au milieu de ces dernières, mais je ne pouvais lever le voile qui la cachait.

Je me couchai et je m'endormis, espérant que mon rêve serait plus lumineux que ma veille.

Je me trompais.

On me réveilla à cinq heures en frappant à ma porte. J'allumai une bougie et m'habillai, puis j'appelai notre hôtelier, dont j'avais reconnu la voix à travers la porte.

Il accourut : je le priai de demander pour moi au propriétaire de la chambre, au propriétaire du livre, au propriétaire du portrait la permission de lui présenter mes remercîmens ; en le voyant, peut-être tout ce mystère me serait-il expliqué. En tout cas, si la vue ne suffisait pas, il me restait la parole, et au risque d'être indiscret j'étais résolu d'interroger.

Mais on me répondit que l'officier payeur était parti dès quatre heures du matin, exprimant tous ses regrets de partir si tôt, ce qui *le privait du plaisir de me voir.*

Cette fois il était évident qu'il me fuyait.

J'en pris mon parti et tâchai d'oublier.

Mais n'oublie pas qui veut.

Nous déjeunâmes et nous partîmes.

Au bout d'une lieue à peu près, nous descendîmes de notre diligence pour gravir une côte.

Le conducteur s'approcha de moi.

— Monsieur, me dit-il, savez-vous le nom de l'officier qui vous a prêté sa chambre ?

— Non, pardieu ! répondis-je, et depuis hier je désire le savoir.

— Il se nomme monsieur Collard.

— Collard ! m'écriai-je, et pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce nom plus tôt?

— Il m'a fait promettre de ne vous le dire que lorsque vous seriez à une lieue de Smindoux.

— Collard ! répétai-je comme un homme à qui on ôte un bandeau de dessus les yeux.

En effet, ce nom m'expliquait tout. Cette femme qui regardait le ciel à travers les barreaux d'une prison, cette femme dont ma mémoire avait gardé une image indécise, c'était Marie Capelle, c'était madame Lafarge.

Sans doute la croyait-il innocente, ce pauvre exilé de Smindoux qui se rappelait, en m'offrant sa chambre, ces jours de notre jeunesse où nous courrions insoucieux dans les allées ombreuses du parc de Villers-Hellon ; et cependant, par une mauvaise honte, il n'avait pas voulu me voir, moi, l'ami, le compagnon de ses premières années.

Il s'était privé, le malheureux, de ce sympathique serrement de main qui nous eût rajeunis tous deux de trente années.

Et tout cela de peur que mon orgueil lui fît un reproche d'être le parent et l'ami d'une femme dont j'avais été moi-même l'ami, presque le parent.

Oh ! que tu connaissais mal mon cœur, pauvre cœur saignant, et combien je t'en ai voulu de ce doute désespéré !

J'ai éprouvé dans ma vie peu de sensations aussi navrantes que celle qui, en ce moment, m'inonda le cœur de tristesse.

— Qu'avez-vous ? me demandèrent mes amis.

Et, les larmes aux yeux, je leur racontai ce qui venait de m'arriver.

LES ZÉPHYRS.

Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à El-Arouch.

Mon étonnement fut grand lorsque je vis venir à moi une députation composée d'une douzaine de soldats et de sous-officiers du troisième bataillon d'Afrique.

Le bruit de mon passage s'était répandu, et l'on venait me prier d'assister à une représentation extraordinaire.

Comme on savait que je voulais arriver le même soir à Philippeville, la représentation aurait lieu de jour.

Je fus quelque temps à comprendre et quel était le genre d'honneur qui m'était rendu, et quelle était la représentation à laquelle on me priait d'assister.

C'était comme auteur dramatique que j'étais reçu. La représentation à laquelle on me priait d'assister se composait de la *Fille de Dominique* et de *Farinelli.*

Les artistes étaient soldats et sous-officiers au troisième bataillon d'Afrique, autrement dit aux zéphyrs.

Disons ce que c'est que cette création toute française connue en Afrique et même en France sous le nom de zéphyrs.

Un ordre ministériel de 1831 organisa les bataillons d'Afrique avec tous les hommes détenus pour une cause correctionnelle n'entraînant pas la dégradation militaire. Ces bataillons devaient toujours être aux avant-postes.

Le premier bataillon prit le nom de chacal.

Le second se baptisa zéphyr.

Et le troisième se nomma chardonneret.

De ces trois noms, un seul se popularisa : ce fut le nom de zéphyr.

Le premier bataillon chacal créa le camp de Tixeraïn, à deux lieues d'Alger. C'était alors notre extrême avant-poste.

Le second zéphyr créa le camp de Birkadem.

Le troisième chardonneret créa celui de Douaira.

Ces trois bataillons pouvaient former un effectif de six mille hommes.

Ce fut alors que leur excentricité se révéla.

Employés toujours aux avant-postes, comme c'était leur destination, attachés à toutes les expéditions hasardeuses, les zéphyrs eurent mille occasions de se signaler, et, il faut leur rendre cette justice, ils n'en laissèrent échapper aucune.

Ils se distinguèrent d'abord à la Makta, en 1835 ; puis, en 36, au passage du col de Mouzaïa; puis au premier siége de Constantine, où ils attaquèrent pendant la nuit la porte du Pont et la porte de la Rivière ; puis au second siége, où cinquante hommes et le capitaine Guinard furent dévorés par l'explosion ; cent hommes de bonne volonté, tous zéphyrs, avaient pris part à l'assaut ; le capitaine Cahoreau y fut tué. Un zéphyr nommé Adam pénétra le premier dans la grande rue et fut décoré.

C'étaient des zéphyrs qui gardaient ce camp de Djemilah dont nous avons raconté la merveilleuse défense.

C'étaient des zéphyrs qui tenaient à Mazagran. Cent vingt-cinq contre six mille.

Ce dernier fait si incroyable que les Anglais le nièrent.

— C'est bien simple, dit le capitaine Le Lièvre, s'ils doutent, il n'y a qu'à nous faire recommencer.

Aussi, en 1836, intervint-il une ordonnance qui décréta que tout zéphyr ayant fait une action d'éclat ou étant demeuré un temps donné sans punition, pouvait quitter les compagnies disciplinaires et passer dans un régiment de l'armée d'Afrique.

Seulement on n'avait pas prévu une chose, c'est que le zéphyr ferait de sa patrie adoptive sa mère patrie. L'Afrique est, pour le zéphir, la terre promise ; une fois qu'il eut mis le pied en Algérie, le zéphyr ne sut plus quitter l'Algérie; de retour en France après son temps fini, il se vend pour revoir cette Afrique bien aimée, sous le ciel de laquelle a mûri sa réputation ; de retour avec son régiment, la discipline de France le fatigue, il regrette le spectacle, les chemins à faire, le feu à braver; il regrette jusqu'à la pluie qui glace, jusqu'au soleil qui brûle. Alors, il casse la crosse d'un fusil, ou vend une paire de souliers, ou déserte. Une condamnation disciplinaire le fait rentrer dans la catégorie zéphyrienne : on le renvoie en Afrique, où il retrouve la vie errante et excentrique qui fait du zéphyr le bohémien de l'armée.

En 1834, le général Duvivier, alors lieutenant-colonel, organisa une meute de chiens qui avait pour mission de garder la nuit les blockhaus, et d'éclairer le matin les reconnaissances qu'on faisait pour donner aux troupeaux la liberté de paître. Vingt de ces chiens étaient affectés à la garde des blockaus, et dix autres aux reconnaissances; ils étaient dressés par un zéphyr, sous la conduite duquel ils sortaient, et qui les appuyait dans leurs chasses aux arabes. On l'appelait le colonel des chiens. Ce colonel durait peu, comme on comprend bien ; c'était une cible à coups de fusil; et cependant, un était-il tué, il s'en présentait dix.

Une nuit, une embuscade arabe s'établit près d'un cimetière. Le matin, dans leur reconnaissance ordinaire, les chiens donnèrent dessus : ce fut une chienne nommée Blanchette qui la découvrit ; elle sauta au cou de l'Arabe qui se trouvait le plus avancé. L'Arabe lui coupa la patte d'un coup de yatagan ; mais Blanchette connaissait l'anecdote de Cynégire, elle ne lâcha point prise pour si peu. L'Arabe à moitié étranglé tomba entre nos mains ; Blanchette fut amputée, elle habite Bougie où elle a ses invalides.

Bougie est, pour le zéphyr, presqu'une ville sainte, comme La Mekke, Médine, Djedda et Aden pour les Musulmans. C'est Bougie qui a vu s'accomplir un des faits les plus curieux qui soient consignés dans la biographie destinée à porter aux races futures les faits et gestes des zéphyrs. Ce fait est celui de la vente du corps de garde même où un zéphyr était en prison.

Ce corps de garde était une charmante maison neuve avec des barreaux de fer aux fenêtres, et une porte enjolivée et renforcée en même temps de têtes de clous ; c'était une demeure fort aimable à une époque où les Kabyles venaient faire des excursions jusque dans la ville. Aussi un colon nouvellement débarqué s'approcha-t-il de cette maison et l'examina-t-il avec un air de convoitise qui ne laissait aucun doute sur son désir de se l'approprier.

Sur quoi la fenêtre s'ouvrit, un zéphyr parut, et à travers les barreaux un dialogue s'entama.

— Voilà une charmante maison, militaire, dit le colon.

— Oui, pas trop laide, répondit le zéphyr.

— A qui est-elle?

— Parbleu ! à celui qui l'habite, ce me semble.

— Elle est à vous?

— Elle est à moi.

— En propriété ou en location ?

— En propriété.

— Peste ! vous n'êtes pas malheureux. Il y a peu de militaires logés comme vous.

— J'ai profité d'un héritage qui m'est survenu, et je l'ai fait bâtir. D'ailleurs la main-d'œuvre n'est pas chère en Algérie.

— Combien vous coûte donc ce petit palais?

— Douze mille francs.

— Donnez-moi du temps, et je vous fais gagner deux mille francs dessus.

— Eh ! eh ! l'affaire peut s'arranger. Justement, il m'est arrivé des malheurs qui me forcent de vendre.

— Des malheurs!

— Oui, mon banquier a fait faillite.

— Voilà qui tombe à merveille.

— Hein ?

— Non, je veux dire, voilà qui est bien malheureux.

— Combien donneriez-vous comptant ?

— Mille francs; et le reste...

— Oh ! le reste, cela m'est égal. Je vous donnerai tout le temps que vous voudrez pour le reste.

— Cinq ans ?

— A merveille ! cinq ans, dix ans. J'ai besoin de mille francs. Voilà tout.

— Alors c'est une affaire faite. J'ai justement les mille francs sur moi

— Allez m'attendre chez le marchand de vin.

— J'y vais.

— Seulement, en passant là-bas, voyez-vous, au coin de la rue, envoyez-moi le grand blond, c'est le serrurier du régiment. Il faut vous dire que mes camarades, pour me faire une farce, m'ont enfermé et ont emporté la clef.

— Je vous l'envoie.

Et le colon tout courant alla attendre son propriétaire chez le marchand de vin, tout en lui envoyant, bien entendu, le serrurier demandé.

Le serrurier arriva : la situation lui fut exposée; il s'agissait de partager les mille francs entre le prisonnier, le serrurier et la sentinelle.

Au bout de cinq minutes, la sentinelle était prévenue et la porte ouverte.

Au bout d'une demi heure le contrat était débattu, réglé, signé, et le zéphyr empochait sa part des mille livres.

Deux heures après, le colon emménageait.

Un officier passa avec une patrouille, il vit qu'on descendait tout un mobilier à la porte du corps-de-garde.

La porte était ouverte, il entra. Le colon faisait clouer des planches.

Il regarda un instant avec stupefaction.

Puis enfin :

— Que diable faites-vous là? demanda-t-il.

— Ce que je fais? pardieu ! vous le voyez bien : j'emménage.

— Vous emménagez ! où cela?

— Dans ma maison.

— Dans quelle maison?

— Dans celle-ci.

— Cette maison est à vous?

— Elle est à moi.

— Et comment est-elle à vous?

— Parce que je l'ai achetée, donc.

— A qui?

— A son propriétaire.

— Où était son propriétaire?

— Il était dedans.

L'officier regarda ses soldats; ses soldats se regardaient depuis longtemps, ils avaient compris ce que lui commençait à comprendre.

— Et qu'est devenu le propriétaire? continua l'officier.

— Cela ne me regarde pas, fit insoucieusement le colon en continuant d'arranger son bazar.

— Comment! cela ne vous regarde pas. N'était-il donc pas enfermé?

— Si fait! Imaginez-vous que ses camarades lui avaient fait une farce et l'avaient enfermé; mais je lui ai envoyé le serrurier du régiment, un grand blond, et il est venu me rejoindre chez le marchand de vin, où nous avons passé le contrat.

— Devant notaire?

— Non; un sous-seing. Mais d'ici à trois mois je le *ferai* valider.

— Et il a touché?

— Mille francs comptant.

L'officier ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Le colon le regarda avec étonnement.

— En doutez-vous? demanda-t-il.

— Ma foi!

— Tenez, voilà le papier.

L'officier lut et trouva un sous-seing parfaitement en règle et contenant quittance de mille livres et obligation des treize mille autres.

Le colon avait acheté à un zéphyr en punition la salle de police du régiment.

L'affaire fut portée devant le tribunal de Bougie, qui n'eut pas le courage de punir l'auteur de cet admirable tour de passe-passe.

Le zéphyr fut acquitté et revint au quartier sous les arcs-de-triomphe que lui dressèrent ses camarades.

Le zéphyr a toutes les sciences innées; il est naturaliste, archéologue, dresseur d'animaux, c'est le pourvoyeur né de crapauds, de lézards, de serpens, de caméléons, de sauterelles, de stellions, de fouette-queues et de gerboises. Qui vient en Afrique pour faire des collections d'animaux peut s'adresser à lui; quand la nature s'appauvrit, il la seconde; quand l'espèce manque, il l'invente.

C'est le zéphyr qui a inventé le rat à trompe.

Nous allons raconter un fait presque incroyable, et qui cependant est de notoriété publique en Algérie.

A l'époque où la commission scientifique explorait la province de Bone, le 3e bataillon de zéphyrs tenait garnison dans cette ville. Un matin, le président de la commission vit arriver chez lui un zéphyr porteur d'une cage dans laquelle frétillait un petit animal, objet des attentions les plus délicates de la part de son propriétaire.

L'attention du savant fut éveillée par la façon amicale dont le zéphyr parlait à l'animal enfermé dans la cage.

— Que m'apportez-vous là, mon ami? demanda-t-il au zéphyr.

— Oh! mon colonel (le président de la commission scientifique était un colonel, homme d'infiniment d'esprit que nous avons tous connu); oh! mon colonel, une petite bête pas plus grosse que le poing, seulement vous n'en avez jamais vu de pareille.

— Voyons, montre-moi cela.

— Voilà, mon colonel.

Et le zéphyr remit à l'officier la cage qui renfermait son trésor.

— Eh! mais c'est un rat que tu m'apportes là! fit le colonel.

— Oui, mais c'est un rat à trompe, rien que cela.

— Comment! un rat à trompe!

— Etudiez, examinez, prenez une loupe, si vous n'y voyez pas avec vos yeux.

Le colonel étudia, examina, prit une loupe et reconnut un rat de l'espèce ordinaire; seulement, comme l'avait dit le zéphyr, ce rat avait une trompe.

Trompe adhérente au nez, placée à peu près comme est placée la corne du rhinocéros; trompe douée de mouvement et presque d'intelligence.

Du reste, identité parfaite avec les rats de l'espèce commune.

Seulement la trompe dont il était orné donnait à celui-là une valeur particulière, une valeur idéale.

— Hum! hum! fit le savant.

— Eh! eh! fit le zéphyr.

— Combien ton rat?

— Mon colonel, vous savez bien que mon rat n'a pas de prix; mais pour vous ce sera cent francs

Le colonel en eût donné mille pour avoir ce sujet précieux.

Il l'examina de nouveau. C'était un mâle.

— Serait-il possible d'avoir la femelle? demanda-t-il.

— Peste! fit le zéphyr, vous n'êtes pas dégoûté. Je comprends: vous voulez avoir de la race. Donnez cent francs du mâle, et l'on tâchera de vous avoir la femelle.

— Quand cela?

— Ah! dame! c'est un animal bien fin, bien subtil; la disparition de celui-ci aura donné l'éveil à la tribu. Je ne puis répondre de rien avant quinze jours ou trois semaines.

— Je te donne un mois.

— Et il y aura cent francs pour la femelle.

— Comme il y a eu cent francs pour le mâle.

— Vous aurez votre femelle?

— Voilà les cent francs.

— Merci, mon colonel.

Et le zéphyr empocha les cent francs.

Trois semaines après, il revint avec un rat à trompe du sexe féminin.

— Tenez, mon colonel, voilà votre bête; seulement elle m'a donné du mal, je vous en réponds.

Le colonel examina la bête: rien n'y manquait. Sa satisfaction était au comble; il avait la paire.

Aussi fut-il pendant quelque temps l'objet de l'envie de tous ses compagnons. Monsieur Ravoisier n'en dormait plus, et monsieur Delamalle en était malade.

Ils demandaient des rats à trompe à tous les zéphyrs qu'ils rencontraient.

Ceux-ci se regardaient et répondaient:

— Comprends pas.

Le rat à trompe était à la hausse.

Le premier qui reparut fut vendu deux cents francs. Puis

cet animal si rare commença de se vulgariser; il n'y avait pas de jour où il n'y eût un rat à trompe à vendre.

Ils descendirent à cent francs, puis à cinquante, puis à vingt-cinq.

La recette des rats à trompe était connue.

Elle était, à peu de différence près, la même que celle indiquée par la *Cuisinière bourgeoise* pour faire un civet de lièvre.

Seulement, au lieu que pour faire un civet de lièvre il ne faut qu'un lièvre, pour faire un rat à trompe il faut deux rats.

On prend le bout de la queue de l'un, que l'on greffe en écusson sur le nez de l'autre ; on soutient l'adjonction par un emplâtre de diachillon, on emmaillotte l'animal de manière à ce qu'il ne dérange pas l'appareil. Au bout de quinze jours on lui rend sa liberté, et le tour est fait.

A partir de ce moment, la queue devient adhérente au nez du rat, comme un ergot devient adhérent au crâne d'un coq, et vous avez un rat à trompe.

Seulement, les rats à trompe ne se reproduisent pas, avec une trompe, du moins. Quand on veut en avoir, il faut les greffer.

Voici pour l'histoire naturelle. Passons à l'archéologie.

Un banquier suisse, grand amateur d'antiquités, débarqua en Afrique et se mit à la recherche de ruines romaines. Il avait déjà fait quelques acquisitions importantes, lorsqu'un zéphyr lui apporta une pierre qui paraissait avoir servi de couvercle à un tombeau. La pierre était gravée, et l'inscription, parfaitement conservée, paraissait remonter, par la forme des lettres, au siècle d'Auguste.

Voici quelle était cette inscription

C. ELL
A. RI. U. S. P. O.
LK. A. M.
IN
VEN....T
A.....V
I
T. E
T. NON. D.
EC.
O. R. A.
BI
T
UR.

Le savant pâlit huit jours sur cette inscription, qu'il avait eue pour rien, pour quatre-vingts francs, je crois.

Plus il pâlissait, moins il en trouvait le sens.

Aussi jugea-t-il à propos d'en référer à notre savant ami Berbrugger, lequel examina la pierre avec attention, et secoua la tête.

— A qui avez-vous acheté cette antiquité? demanda-t-il au Suisse.

— Mais à un soldat.

— A un zéphyr, n'est-ce pas?

— Il me semble que oui.

— Eh bien! voulez-vous que je vous dise quelle est l'inscription?

— Vous me ferez plaisir.

— La voici :

Cellarius Polkam inventavit et non decorabitur.

Traduction littérale : Cellarius a inventé la polka et cependant ne sera point décoré.

Le banquier suisse était homme d'esprit quoique banquier et quoique suisse : il trouva l'inscription moderne bien autrement curieuse que si elle était antique, il la rapporta à Zurich, où elle tient la meilleure place de son cabinet.

Le zéphyr n'est pas toujours chippeur, et parfois il donne aux acheteurs de la marchandise pour leur argent.

En 1836, à la campagne de Mascara, un Parisien accompagnait la colonne en amateur. On établit un bivouac, où dans l'espérance de surprendre l'ennemi on défendit d'allumer du feu. Le Parisien, exposé à la bise du soir et à la rosée de la nuit sans autre habit que son manteau, s'écria :

— Morbleu ! je donnerais bien 25 louis pour avoir une maison.

— Comment la désirez-vous, monsieur, dit un zéphyr en s'approchant de lui, en bois ou en toile?

— En bois, répondit le premier.

— Et vous donnez 25 louis si on vous la livre.

— Je les apprête.

— C'est bien.

Une heure après deux prolonges étaient démolies et la maison était faite.

A la retraite de Constantine, deux zéphyrs étaient accroupis à la manière mauresque, sur quelques cadavres qu'ils avaient rapprochés les uns des autres ; un officier leur reprocha de profaner ainsi les cadavres de leurs camarades.

— Mon capitaine, répondit un zéphyr, cela ne leur fait ni chaud ni froid, et cela nous épargne des rhumes de cerveau.

D'autres, pour n'être pas mouillés, s'étaient couchés dans les tombeaux de Koudiat-Aty. On voyait sortir leurs pieds, et on les prenait pour des morts; de temps en temps seulement ils protestaient en croisant une jambe sur l'autre.

D'autres essayaient de tirer les burnous de dessous les morts, mais parfois les burnous étaient habités par des vivans ; alors les zéphyrs qui avaient tenté le vol s'excusaient en disant qu'ils cherchaient des scarabées, ou en demandant si l'on ne vendait pas du fromage de Gruyère.

Un des plus braves capitaines de l'armée, le capitaine Guitard, est un capitaine de zéphyrs. Un jour il entendit raconter qu'un saint Arabe avait monté au minaret de Biskara, et avait accompli sans accident cette entreprise presque impossible.

Aussitôt il fit seller son cheval et monta au minaret, depuis ce temps on ne l'appelle que saint Guitard.

Au bivouac de Ras-Oued-Zenati, on vit tout à coup, comme dans Macbeth, marcher non pas une forêt de broussailles, mais un forêt de chardons. C'était le colonel des chiens, qui ayant remarqué que le bivouac manquait absolument de combustibles en était allé chercher avec sa meute.

Ce jour-là, les zéphyrs furent les seuls qui firent la soupe.

Nous avons dit comment au camp de Djemilah, grâce à une éponge attachée au museau de Phanor, deux zéphyrs parvinrent à se procurer à boire, quand tous les autres mouraient de soif.

Il existe encore une autre tradition zéphyrienne à propos d'une éponge.

Un zéphyr introduisait une énorme éponge dans son bidon, puis il s'en allait chez le marchand de vins, et faisait remplir son bidon à la pièce. Le bidon rempli, et au moment de payer le vin, il demandait à le goûter, trouvait le vin mauvais, et vidait le bidon dans le tonneau.

Seulement l'éponge qui stationnait dans le bidon gardait sa part du liquide, on la pressait et au bout de deux ou trois expériences semblables on avait une bouteille de vin qui n'avait coûté que la peine de presser deux ou trois fois l'éponge.

Sous les ordres du capitaine Du Potet, les zéphyrs exécutèrent, au nombre de cent hommes, deux kilomètres de route en huit jours à 50 centimes le mètre courant, cela faisait mille francs gagnés en une semaine.

Or, il arriva que le paiement de ce travail concordant avec le paiement d'un compte arriéré de quatorze cents francs, les cent hommes se trouvèrent avoir à manger une somme de deux mille quatre cents francs. Il en résulta une noce magnifique. Six zéphyrs mangeaient chez un cantinier allemand ; après avoir déjeuné, dîné, soupé, et tout cela sans se lever de table, un estomac faible eut encore besoin de prendre quelque chose. Malheureusement on avait tout mangé, excepté la poule pondeuse, qui se mit justement à caqueter au moment où l'on délibérait sur le dernier service. Aussitôt un zéphyr se leva et courut au poulailler.

L'Allemand commençait à avoir assez de la compagnie de ses hôtes, et d'ailleurs il tenait à sa poule. En conséquence il sauta sur un fusil à deux coups, et mit le zéphyr en joue. Mais celui-ci se retournant tranquillement :

— Mon ami, lui dit-il, tu me tueras, tu tueras un de mes camarades, mais les quatre autres te tueront ; et, toi tué, mangeront la poule. Laisse-nous commencer par là.

L'hôtelier trouva le conseil bon, remit son fusil au clou, et la pondeuse fut mangée toute maigre qu'elle était.

En 1833, quelque temps après la prise de Bougie, alors que les officiers civils venus avec la troupe manquaient encore des choses de première nécessité, ils étaient entre autres choses obligés de recourir aux perruquiers militaires pour se faire faire la barbe ; parmi ces derniers le perruquier de la compagnie du capitaine Plombin avait la vogue. Seulement le savon était très-rare à cette époque, de sorte que le frater, craignant de voir manquer cette denrée, imaginait de placer les trois ou quatre patiens assis à côté l'un de l'autre dans la principale rue de Bougie, et commençait par leur savonner le menton à la suite les uns des autres ; les mentons savonnés il se faisait compter les 10 centimes, prix de rigueur. Les 10 centimes touchés il remettait le précieux fragment de savon à un compère qui disparaissait avec lui.

Cela allait bien pour celui qui faisait tête de colonne et dont le menton demeurait humide jusqu'à la fin de l'opération ; mais si peu que cette opération durât, les autres mentons étaient secs quand elle était finie. On appelait le compère, l'homme au savon ; on s'égosillait, on jurait ; mais l'homme au savon avait disparu. Il fallait se faire faire la barbe à sec ou revenir. Dans le premier cas, on était écorché ; dans le second, la barbe coûtait quatre sous au lieu de deux.

En 1836, M***, receveur des domaines, obtint un zéphyr en qualité d'ordonnance. L'habitation de ce fonctionnaire était ornée d'un jardin, et ce jardin était orné lui-même de deux énormes figuiers. Ç'eût été quelque chose pour un amateur de figues ; mais M*** préférait le règne animal au règne végétal. Ce qui le préoccupa donc, ce fut de garnir ces deux arbres d'une certaine quantité de caméléons.

Les caméléons ne sont pas chose rare en Afrique. Le prix courant d'un caméléon est de un franc. M*** chargea donc son zéphyr de lui procurer à ce prix autant de caméléons qu'il pourrait lui en trouver. Les caméléons ne manquèrent pas : tous les jours le zéphyr en apportait trois ou quatre, et les trois ou quatre vauriens étaient lâchés tantôt sur un figuier, tantôt sur l'autre.

Seulement, dès le cinq ou sixième jour, la besogne était devenu facile au zéphyr.

La nuit il enjambait le mur du jardin, cueillait sur le figuier trois ou quatre caméléons, et le matin il les apportait à son maître, qui, sans défiance, continuait à les lui payer le prix convenu.

Cependant, au bout d'un certain temps, M*** crut remarquer que ses caméléons ne s'augmentaient pas en proportion des achats qu'il faisait. Il manifesta son étonnement à son zéphyr, lequel lui répondit tranquillement :

— Vous savez, monsieur, que le caméléon prend la couleur des objets près desquels on le place. Habitant continuellement les deux figuiers, vos caméléons sont devenus verts, de sorte que vous les confondez avec les feuilles.

La réponse donna à penser à M***, qui, la même nuit, s'embusqua dans son jardin, et vit le zéphyr enjamber le mur, grimper sur l'arbre et faire sa récolte.

Le lendemain le zéphyr fut mis à la porte. M*** passa la revue de ses caméléons et reconnut que, quoiqu'il en eut acheté une soixantaine, il n'en avait jamais en réalité possédé que dix.

En 1839, peu de jours après l'expédition de Djemilah, les zéphyrs furent envoyés sur la route de Constantine, à un endroit appelé les Tourmiettes, afin d'y fonder un camp. La route n'était pas sûre, et plusieurs assassinats avaient été commis à travers la toile des tentes. D'ailleurs ce n'était pas le seul inconvénient qui résultât de cette sorte de campement. La toile n'était pas un abri bien chaud pendant l'hiver, et l'hiver arrivait, et l'hiver promettait d'être rude.

Les zéphyrs eurent donc l'idée de construire un camp souterrain. Au nombre de sept ou huit cents, ils se creusèrent un immense terrier dont ils couvrirent l'ouverture avec une herbe que les naturels du pays nomment *diné*, puis, comme l'usage de la bière était assez commun, on songea à utiliser les cruchons. En conséquence, les cruchons furent défoncés, les goulots des uns passés dans le fond des autres, et des tuyaux de cheminée pratiqués. Le tout, assujetti avec du mortier, remplit le but auquel il était destiné.

Il résultait que ceux qui ignoraient l'existence de ce camp souterrain, cherchaient en vain les quinze ou dix-huit cents hommes terrés comme des renards, et dont l'existence n'était dénoncée que par les colonnes de fumée qui sortaient de terre.

En 1843, une colonne composée des troisième bataillon d'Afrique, 61e de ligne, artillerie, génie et spahis, revenait d'une expédition faite aux Hannenchas (frontière de Tunis), sous les ordres du colonel Herbillon.

La colonne fit séjour à Guelma.

Pendant ce séjour, le commandant de cette petite place, capitaine nouvellement arrivé en Afrique avec sa femme, fit interdire l'entrée du camp aux troupes, à moins que les soldats ne fussent accompagnés de sous-officiers ou caporaux.

Les contrevenans étaient conduits à l'instant même au poste de police.

Malgré la sévérité avec laquelle cette consigne était exécutée, de nombreuses infractions avaient lieu.

Un jour, deux zéphyrs entrés sans permission se promenaient, après avoir fait des libations tellement copieuses,

qu'ils étaient forcés de s'appuyer l'un à l'autre et de se soutenir mutuellement.

En les apercevant, le capitaine-commandant entra dans une telle colère, qu'il s'élança pour aller lui-même les arrêter. Mais voyant la colère de son mari et l'état dans lequel se trouvaient les deux soldats, la femme du capitaine l'arrêta, le suppliant de ne pas s'exposer à quelque malheur.

Pendant ce temps, les deux zéphyrs assistaient à la lutte, et, se doutant bien qu'ils étaient pour quelque chose dans cette pantomine, ils résolurent de fuir. Malheureusement, dans l'état où se trouvaient les jambes, c'était chose plus facile à résoudre qu'à exécuter. L'un d'eux, néanmoins, prit son élan et gagna du terrain; mais l'autre, comme le Curiace blessé, ne put le suivre que de loin, de sorte qu'il entendit bientôt les pas de son capitaine qui emboîtaient son pas.

Alors il se retourna, résolu de faire face au danger, et attendit l'attaque avec cette gravité oscillante des gens ivres.

— Pourquoi es-tu ici? s'écria le capitaine, et en vertu de quel ordre y es-tu entré?

— Mon commandant, répondit le zéphyr en ôtant sa casquette, je suis ici par ordre du général.

— Du général?

— Oui, mon commandant, du général.

— Et de quel général?

— Du général commandant la colonne.

— Et c'est le général qui t'a envoyé ici, dis-tu?

— C'est le général qui m'a envoyé ici, je dis.

— Pourquoi faire?

— Ah! voilà, mon commandant.

— Je ne suis pas commandant, je suis capitaine.

— Excusez, mon capitaine, je n'avais pas l'intention de vous insulter.

— Abrégeons. Le général t'a envoyé ici?

— Oui, il m'a envoyé.

— Pourquoi faire?

— Il sait que je suis un savant, que j'ai des connaissances en topographie, en géographie, en hydrographie; il m'a envoyé pour lever un plan du camp et de ses environs.

— Ah! vraiment?

— Oui, il m'a envoyé pour cela.

— Et ton camarade?

— Mon camarade?

— Oui.

— Eh bien! il est avec moi, mon camarade.

— Il n'est pas avec toi puisqu'il s'est sauvé.

— Il ne s'est pas sauvé.

— Bah!

— Non: je me suis aperçu que j'avais perdu ma boussole, et je viens de l'envoyer voir dans mon sac si elle n'y était pas.

Le capitaine ne put s'empêcher de rire, et grâce fut faite au soldat de la salle de police.

SPECTACLE DIURNE.

Les zéphyrs d'El-Arouch étaient sous les ordres du capitaine Plombin, qui n'avait point de salle de police, et qui d'ailleurs n'en avait pas besoin, n'ayant appliqué que trois punitions depuis trois mois, et toutes trois simples punitions disciplinaires.

C'était un brave officier, plein d'observation, charmant d'esprit, et qui un an ou deux avant que nous ne fissions sa connaissance avait eu le bras cassé par une balle.

La blessure était grave; il était tout à fait question de lui couper le bras, lorsque le docteur Baudin, l'un de nos chirurgiens militaires les plus distingués, opéra avec un bonheur complet la resection de l'os. Le capitaine Plombin, depuis ce temps, a un bras un peu plus court que l'autre, voilà tout; mais dont, au reste, il se sert parfaitement.

Ce fut lui qui me présenta à la troupe.

Voici sa composition:

MIDROIT, directeur.

Félix FONTAINE. . . .	Jeune-premier.
Auguste BONNEAU.. . .	Premier rôle.
Henry HIRSELIN	Premier comique.
Auguste CARRES. . . .	Père noble.
Jules GAUTHIER. . . .	Deuxième jeune-premier.
Joseph TRION..	Deuxième comique.
Jean LECOINTRE. . . .	Première amoureuse.
Jules PERRINE.	Rôles de Déjazet.
Edmond SAINTOT. . . .	Musicien.

On me conduisit droit à la salle de spectacle. Tous nos artistes étaient sous les armes. On comptait m'offrir des scènes détachées de la *Fille de Dominique* et de *Farinelli*.

Je n'ai jamais rien vu de plus curieux que ce spectacle, que cette salle, que ces acteurs.

Monsieur Auguste Bonneau, qui joue les Lafont, était véritablement un artiste remarquable, qui n'eût été déplacé à Paris sur aucun théâtre.

Monsieur Henry Hirselin joua un rôle de savetier avec un comique parfait.

Enfin monsieur Jules Perrine chanta son grand air de la *Fille de Dominique* avec un goût incroyable et un entrain merveilleux.

On reconnaissait là ces enfans de Paris, si intelligens, qui transportent la patrie partout où ils sont.

Mais ce qu'il y avait de plus curieux peut-être que les artistes, c'était leur aménagement, leur foyer, leur matériel.

Tout cela avait été bâti, créé, dessiné, taillé, cousu par eux.

Les robes de femmes eussent défié nos plus habiles couturières.

A l'époque où nous arrivâmes, les recettes de l'année montaient à 30,000 francs.

Tout cela avait eu pour source une première mise de fonds de cent francs, venant d'une retenue qui avait été faite sur le prêt, à propos de deux ou trois paquets de cartouches égarés.

Il faut voir avec quel artifice étaient découpées les dentelles et brodés les habits.

Les habits étaient peints, les dentelles étaient en papier. Seulement, à distance, il était impossible d'y rien voir.

Tout le matériel, qui aujourd'hui ne laisse pas que d'être considérable, provient des recettes. Les acteurs ayant leurs rôles à apprendre, leurs répétitions à faire, sont exempts de service quand le bataillon est au complet; mais comme, au moment où nous visitions El-Arouch, trois compagnies étaient dehors, les acteurs montaient la garde comme de simples mortels.

La troupe d'El-Arouch garde avec vénération le souvenir de monsieur de Salvandy; lorsque monsieur de Salvandy passa, il y eut spectacle extraordinaire, et le ministre de l'instruction publique laissa, je crois, cinq cents francs pour les artistes.

Seulement, ce soir-là justement, la représentation fut troublée par une alerte. Un factionnaire tira un coup de fusil sur un Arabe voleur. En un instant tout le monde fut sur pied : on explora les environs, on ramassa le cadavre; et comme il fut reconnu que le voleur était seul de sa bande, tout fut dit.

Un autre soir, il y eut une véritable attaque : au milieu du spectacle, on battit aux champs. On jouait le *Capitaine Roquefinette*. Acteurs, spectateurs, prirent leur fusil et coururent au feu. La jeune-première retroussa sa robe dans la ceinture de sa giberne et fit des merveilles.

Cette jeune-première était vraiment quelque chose de curieux à voir. Quand la représentation fut finie, je montai sur le théâtre pour faire mes complimens aux artistes. Je ne lui parlais que le chapeau à la main, et lui présentais le bras pour descendre l'escalier ou plutôt l'échelle du foyer. L'illusion était réelle, et je me prenais à la traiter comme une femme.

Dans l'état ordinaire, c'est-à-dire lorsque la première amoureuse et la Déjazet sont habillées en zéphyrs, elles portent leurs cheveux en bandeaux sous leur képi, ce qui leur donne un petit air coquet qui leur va à merveille.

A Sétif, il y a comédie supérieure, nous allions dire par habitude comédie française; et les artistes d'El-Arouch, en véritables gens de mérite, avouaient la supériorité du théâtre de Sétif sur le leur.

Les jeunes-premières de Sétif sont, ou plutôt étaient, en 1836, Marchand et Drouet; Drouet, charmant garçon blond, jouait les amoureuses, et avait un succès remarquable dans la *Chanoinesse*.

Marchand était sergent : nous eussions pu le voir à Constantine, où il était allé pour acheter des rubans et des costumes de femmes. Ces derniers artistes appartenaient au 19e léger, dans lequel se trouvaient incorporés plus de huit cents Parisiens.

Aussi la troupe avait-elle un Arnal des plus remarquables. Malheureusement cet Arnal, qui s'appelait Rolle, et qui était secrétaire de la place, passa à l'ennemi à la suite d'un passe-droit qui lui fut fait pour une question d'emploi.

En 1836, il y avait théâtre à Bougie. Les habitans depuis longtemps demandaient l'*Auberge des Adrets*, et depuis longtemps cette représentation extraordinaire, attendue avec impatience, leur était promise, lorsqu'un matin ils virent annoncer sur l'affiche ce spectacle si désiré.

Ce retard avait tenu purement et simplement à la difficulté d'avoir deux habits de gendarme; mais enfin, la veille, le premier comique et l'amoureuse avaient, comme les plus propres à faire réussir la négociation, été dépêchés au brigadier de la gendarmerie, et à force de marivaudages, avaient obtenu de lui qu'il prêtât deux costumes complets.

Or, ces costumes étaient en la possession des artistes, et comme lorsque les zéphyrs tiennent, ils tiennent bien, rien ne pouvait plus retarder la représentation.

La salle était comble : le brigadier et sept ou huit de ses hommes, pour lesquels il avait demandé des entrées gratis, étaient au centre du parterre.

Tout allait à merveille et un rire homérique désopilait toutes les rates, même celles des gendarmes, lorsqu'arriva la scène d'arrestation de Robert Macaire et de Bertrand.

On comprend bien que puisque monsieur Frédérick Lemaître et monsieur Serres faisaient résistance en ce moment, les deux braves zéphyrs, qui représentaient leurs personnages, voulurent, non-seulement se modeler sur eux; mais encore, les surpasser, si la chose était possible. Aussi, entamèrent-ils une lutte désespérée, dans laquelle le brigadier commença de s'apercevoir que ses habits couraient les plus grands dangers. A l'instant même ses cris de détresse se mêlèrent aux rires, aux bravos et aux applaudissemens; mais, comme si ces cris donnaient aux deux malfaiteurs une force nouvelle, ils redoublèrent d'énergie, et le premier pan de l'habit d'un des gendarmes resta dans les mains de Robert Macaire. A cette vue, le brigadier ne cria plus, mais hurla, et comme ces hurlemens, répétés par six ou huit gendarmes qui entouraient leur chef, troublaient le spectacle, on mit les gendarmes à la porte, comme perturbateurs.

Une fois le brigadier et ses hommes expulsés, les habits, comme on le comprend bien, furent mis en charpie, et chacun rentra, spectateurs et acteurs, rapportant un lambeau d'uniforme à sa boutonnière.

Seulement, le commissaire supérieur, qui avait assisté au spectacle et qui avait vu comment la chose s'était passée, condamna la troupe comique à payer les habits.

Une affiche plaintive annonça, en conséquence, que le produit de la prochaine représentation serait appliqué à ce remboursement.

On fit salle comble.

Vers cinq heures du soir, nous prîmes congé de nos braves zéphyrs, qui vinrent nous reconduire jusqu'aux frontières du camp, et je leur promis, lorsque je reverrais monsieur de Salvandy, de les rappeler à son souvenir.

A dix heures du soir, nous étions de retour à Philippeville.

Le temps n'avait point été assez beau pour que le *Véloce* pût quitter son mouillage de Stora. Il nous attendait donc où nous l'avions quitté.

A six heures du matin, nous nous levâmes, à huit heures nous étions à Stora.

Pendant mon absence, on m'avait fait un présent, on m'avait donné un vautour.

Je voulus le faire conduire au bâtiment; mais comme il était féroce, personne ne voulut se charger de la commission.

J'empruntai la cravache de Desbarolles. Je pris le bout de la chaîne de mon animal et je me mis en mesure de le conduire comme on fait d'un dindon.

Il essaya de résister, mais la cravache fit son effet, et mon

vautour prit en sautillant le chemin de la rade, où il arriva parfaitement apprivoisé.

Tout l'équipage nous attendait; c'était toujours une fête pour nos marins que le retour à bord. Parmi eux brillaient au premier rang les deux sculpteurs Hadj'-Younis et Mohammed.

Les braves gens, aussitôt que nous disparaissions, avaient une peur terrible de ne plus nous revoir. Or, moi disparu, ils eussent été forcés, comme le zéphyr, d'envoyer chercher leur boussole, et Dieu sait s'ils l'eussent retrouvée.

A neuf heures nous eûmes fini d'appareiller.

La mer était houleuse, un terrible vent d'ouest soufflait en face. Nous longeâmes la côte jusqu'au cap Bougaroni ; arrivés là, nous trouvâmes l'*Etna* qui venait de Bone, et avec lequel nous marchâmes de conserve.

Mais au bout d'une heure de lutte contre les vagues et contre le vent, la mer devint si mauvaise et la bourrasque si violente, que le capitaine annonça qu'il ne continuerait pas sa route et allait prendre le mouillage de Collo.

Un instant, nous crûmes que nous aurions la honte de voir l'*Etna*, bâtiment d'une force inférieure à la nôtre, franchir ce cap Bougaroni que nous ne pouvions franchir, nous.

Mais, à peine eûmes-nous viré de bord, que l'*Etna* en fit autant, et suivant de point en point notre manœuvre, vint jeter l'ancre à deux cents pas de nous, dans le port de Collo, où nous mouillâmes par dix-huit brasses sur un fond de matte.

Comme nous étions en pays ennemi, il n'y avait pas moyen d'aller à terre ; il y avait même plus, nous distinguions, à deux portées de fusil de nous, à peu près, un certain nombre de kabiles armés, qui, ne sachant pas dans quel but deux vaisseaux de guerre venaient de jeter l'ancre si près d'eux, semblaient garder le rivage contre une descente.

Le 24, au point du jour, nous levâmes l'ancre et nous remîmes en route.

La mer était encore violemment agitée, et cependant le vent était en grande partie tombé, aussi, cette fois en vînmes-nous à notre honneur et doublâmes-nous, toujours en compagnie de l'*Etna*, ce fameux cap Bougaroni qui semblait la veille nous être imposé comme le point qu'il nous était défendu de passer.

La cap Bougaroni doublé, nous commençâmes un autre exercice. Celui-ci consistait à lutter de vitesse avec l'*Etna*. Mais, quoique notre cadet d'une centaine de chevaux, l'*Etna* était meilleur marcheur que nous, et au bout d'une heure de course nous étions distancés de plus d'une demi-lieue.

Nous en prîmes notre parti, et nous laissâmes le *Véloce* marcher comme il pouvait.

Nous savions au moins une chose, c'est que trois ou quatre heures d'avance notre retour serait annoncé à Alger.

Pendant la journée du 24 et la matinée du 25, nous doublâmes successivement Bougie, Bengut et Matifou ; enfin le 25, à deux heures de l'après-midi, nous découvrîmes Alger.

Le temps était au plus grand variable, tout entremêlé d'effroyables bourrasques, de sorte que les nuages qui passaient sur le soleil, que la pluie qui rayait l'horizon, et que les rayons lumineux qui de temps en temps passaient à travers la brume, donnaient à la ville vers laquelle nous voguions les aspects les plus fantastiques.

Tout à coup un horrible coup de vent se déclare ; un nuage de poussière se lève en tourbillon de la montagne qui domine Alger, couvre la ville comme un vélarium de toile écrue, et vient nous fouetter le visage de ses mille aiguilles. Un bâtiment près d'entrer au port, et qui s'avançait toutes voiles dehors, est forcé de carguer ses voiles et de fuir devant le temps. Heureusement nous sommes déjà presque abrités par la ville. D'ailleurs, nous forçons de vapeur et nous arrivons à rompre l'espèce de trombe atmosphérique qui nous enveloppe. En ce moment, nous entendons des cris de détresse, et un batelier passe près de nous, entraîné avec sa barque vers la pleine mer ; le vent le fait courir sur les vagues comme une pierre qui ricoche. Nous lui jetons en passant une corde, mais nous le manquons. C'était son dernier espoir, car, cette amarre manquée, il lâche ses rames, lève les bras en l'air et les agite en signe de détresse. Heureusement un pilote et quatre hommes, montés dans une excellente barque, se mettent à sa poursuite, et, joignant la puissance de la rame à la vitesse du vent, gagnent sur lui.

En ce moment, nous tournons la jetée et nous perdons de vue les deux barques.

Un quart d'heure après, nous jetions l'ancre et nous voyions rentrer le pilote, traînant à la remorque la petite barque encore montée par le batelier auquel il venait de sauver la vie.

Nous prîmes terre à la nuit fermée.

ALGER LA BLANCHE.

LES AUTRUCHES DE MADAME JOUSSOUF.

Nous avions une grande question à vider en arrivant à Alger : c'était celle du *Véloce*.

A peine avions-nous touché barre à notre premier passage. Le hasard avait fait que le maréchal Bugeaud, ignorant l'époque précise de notre arrivée, était allé faire une tournée dans l'intérieur, et se trouvait absent. Pour ne pas perdre de temps, j'avais alors pris sur moi d'emmener le *Véloce*, ou plutôt de me faire emmener par le *Véloce* jusqu'à Tunis. Cette décision, dont toutes les observations du monde n'avaient pu me faire démordre, avait causé un grand scandale dans la haute administration algérienne ; mais comme j'avais déclaré que, si l'on ne me laissait pas mon bâtiment, je retournerais à l'instant même en France, on en avait, dans la peur de me voir partir, passé par où j'avais voulu.

Cela m'était d'autant plus facile de montrer les dents à messieurs les commis, qu'invité par monseigneur le duc de Montpensier à assister à son mariage, je n'avais touché en rien à mon crédit pour le voyage d'Espagne, que nous avions fait de nos propres deniers. Le crédit de dix mille francs que m'avait ouvert monsieur de Salvandy était donc parfaitement intact. Je laissais le crédit à l'actif du ministère de l'instruction publique, je revenais à Paris, et tout était dit.

Je n'aurais pas vu l'Algérie cette fois là aux frais du gouvernement ; mais je verrais l'Algérie un autre jour à mes frais, comme j'avais déjà vu l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, et la Sicile.

Monsieur le maréchal Bugeaud avait donc à décider entre moi et je ne sais plus quel commissaire de marine avec le-

quel j'avais eu maille à partir lors de mon passage à Alger.

En mettant pied à terre, nous nous informâmes si monsieur le maréchal Bugeaud était de retour.

Au moment où je prenais cette information, on me le montra qui passait.

J'ai assez pour système, dans les circonstances semblables à celle où je me trouvais, de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes.

J'allai donc droit au maréchal.

J'avais vu le maréchal une seule fois chez monsieur d'Argout. Il y avait de cela dix ans à peu près, il avait parlé de l'Algérie où il avait combattu, mais dont il n'était pas encore gouverneur, et il en avait parlé non-seulement en soldat, mais en philosophe et en poëte.

A peine au milieu de cette conversation qui était restée dans ma mémoire, mais qui avait dû bien certainement s'échapper de la sienne, à peine avais-je eu l'occasion d'attirer son attention par deux ou trois questions que je lui avais adressées... Mais les hommes haut placés ont une case particulière dans la mémoire pour se rappeler ces espèces de visions.

Le maréchal Bugeaud me reconnut en m'apercevant.

— Ah ! ah ! me dit-il, c'est vous, monsieur le preneur de vaisseau, peste ! ne vous gênez pas, des deux cent vingts chevaux pour vos promenades.

— Monsieur le maréchal, lui dis-je, j'ai calculé avec le capitaine que j'avais coûté, depuis mon départ de Cadix, 11,000 francs en charbon et en nourriture au gouvernement. Walter Scott, dans son voyage en Italie, a coûté 130,000 fr. à l'amirauté anglaise, c'est 119,000 fr. que le gouvernement français me doit encore.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas fait le tour de la Méditerranée tout de suite.

— Parce que j'avais eu la sottise de promettre que mon voyage ne durerait que dix-sept jours, il en a duré dix-neuf, mais ce n'est pas ma faute puisque le mauvais temps nous a cloué quarante-huit heures dans le port de Collo.

Le maréchal vit que j'étais décidé à faire contre lui un nouveau Mazagran ou un autre Djemilah.

Il me tendit la main.

— Allons ! me dit-il, la paix; vous avez pris le *Véloce*, vous avez bien fait, n'en parlons plus. Voulez-vous dîner demain avec moi ?

— Monsieur le maréchal, j'ai mon fils et quatre amis.

— Eh bien ! avec votre fils et vos quatre amis, parbleu !

— Merci, monsieur le maréchal.

— Venez de bonne heure, je donne l'investiture à un cheick, c'est un homme curieux, très puissant dans sa tribu, un vrai Arabe, un Kabyle de pure race, qui avait servi de guide à monseigneur le duc d'Orléans pour traverser les Bibans.

— Ah oui ! El-Mokrani, n'est-ce pas ?

— Vous le connaissez ?

— De nom.

— On s'occupe donc de nous de l'autre côté de la Méditerranée.

— C'est-à-dire qu'on ne s'occupe que de vous; c'est un des priviléges de l'Afrique, vous savez, que de bruire dans le monde. « *Quid novi fert Africa?* » disaient les Romains du temps de Scipion. Eh bien ! nous sommes des Romains, à l'endroit de l'Afrique du moins.

— Ne trouvez-vous pas au reste qu'elle en vaut bien la peine, qu'on s'occupe d'elle.

— L'Afrique, mais c'est la terre promise.

— C'est la terre donnée, donnée par la Providence à la France. Faites-la connaître à tous ces méchans avocats qui nous marchandent 100,000 fr. quand nous leur donnons un monde, dites-leur qu'il n'y a qu'à la gratter deux fois par an pour qu'elle donne deux moissons; ils peuvent m'en croire, moi qui suis un laboureur, un paysan, un planteur de pommes de terre. Avez-vous vu la Mitidjah, avez-vous vu Blidah?

— Je n'ai encore rien vu.

— Eh bien ! voyez tout cela, et dites leur là-bas, à tous ces imbéciles qui parlent de l'Algérie sans la connaître, dites-leur que j'ai de la terre pour trois millions d'hommes, seulement il n'y a pas d'autres système que le mien, des colons militaires, un gouvernement militaire, une justice militaire... Ah ! voilà le général de Bar, c'est un de vos amis, c'est lui qui a empêché que je ne fasse courir après vous avec l'*Etna* pour ravoir mon *Véloce*.

— Ah ! vous eussiez été bien avancé, avec le *Véloce* nous eussions pris l'*Etna*, cela nous aurait fait un bâtiment de plus à nous, et à vous deux bâtimens de moins.

— Allons ! il paraît que sur ce point-là je n'aurai pas raison avec vous.

— C'est un parti pris, monsieur le maréchal.

— Soit ! je n'y reviendrai plus.

Je remerciai le général de Bar de m'avoir si bien défendu et je pris congé des deux vieux soldats, ayant hâte de rejoindre mes compagnons que j'avais perdus sur la place de la Marine, et qui devaient être occupés à chercher des logemens pour eux et pour moi.

Ils s'étaient arrêtés à un hôtel ouvert huit jours auparavant, et qu'on appelle l'hôtel de Paris. Giraud, qui avait voyagé en Italie, prétendait comme les Italiens qu'il faut toujours s'adresser aux nouveaux saints, attendu qu'ils ont leur réputation à faire.

J'étais en train de faire non pas ma réputation comme un saint ou un hôtelier, mais ma toilette, lorsque ma porte s'ouvrit et donna passage à un officier habillé en bourgeois, qui vint se planter devant moi, les jambes écartées et en me posant la main sur l'épaule.

— Eh parbleu ! vous voilà donc enfin, mon cher ami, me dit-il; il y a dix ans que je vous attends : ce matin on a signalé le *Véloce*, et j'ai dit, bon ! cette fois, je le tiens.

Je regardais cet officier qui m'attendait depuis dix ans, cet ami qui me prévenait qu'il allait s'emparer de ma personne, et il m'était impossible, non-seulement de mettre son nom sur son visage, mais encore de me rappeler où je l'avais vu.

— Bon ! dit-il, voilà que vous ne me reconnaissez pas.

Je voulus balbutier quelques lieux communs.

— Vous ne me reconnaissez pas, c'est dit ; rien d'étonnant : depuis que je vous ai vu, j'ai été fait général et je me suis marié.

— Mais enfin.

— Joussouf.

Je jetai un cri de joie.

Ce cher Joussouf; moi aussi, depuis dix ans, je me faisais une joie de le revoir.

Je l'avais revu et je ne le reconnaissais pas.

Non point parce qu'il était général, non point parce qu'il était marié ; mais parce qu'au lieu de ce charmant costume franco-arabe avec lequel il était venu à Paris, il portait un

affreux costume bourgeois qui le rendait presque aussi laid que nous.

Une fois la reconnaissance faite, nous appartenions à Joussouf pour toute la journée.

Une voiture nous attendait à la porte ; nous y montâmes, le cocher partit.

Joussouf demeurait à Mustapha supérieur : il y habitait une petite maison arabe que sa femme, charmante Parisienne transportée en Afrique, avait eu l'excellent goût de meubler à l'arabe.

Des fenêtres de cette maison, la vue s'étendait sur tout le golfe, sur une partie de la ville à gauche, sur une partie de la plaine de la Mitidja à droite.

Joussouf, cet homme terrible en face de l'ennemi ; ce général, aventureux comme un condottière du moyen-âge ; ce chasseur, chasseur d'hommes et de lions ; ce ressort qui part et qui tue, comme me disait le maréchal Bugeaud en parlant de lui, est, dans l'intimité, une des natures les plus douces, les plus spirituelles et les plus aimantes que j'aie jamais connues.

Je n'ai jamais vu personne faire les honneurs de chez lui comme Joussouf. Au bout de dix minutes qu'on est chez lui, on n'est plus chez lui, on est chez soi. L'homme et la maison vous appartiennent.

Il s'agissait de manger à dîner un kouskoussou gigantesque, et, en attendant le dîner, de visiter à cheval et en calèche les environs d'Alger.

Les quatre chevaux du général furent mis à la disposition de ces messieurs.

Giraud, Desbarolles, Alexandre et Maquet, les centaures de la troupe, s'en emparèrent.

Madame Joussouf nous fit les honneurs de la calèche, à son mari, à Boulanger et à moi.

Comme aux environs de toute ville arabe, ce qu'il y a de charmant à voir aux environs d'Alger, ce sont les cafés et les fontaines, situés toujours sur les points les plus pittoresques et les mieux abrités.

Les uns avec leurs fumeurs, couchés nonchalamment avec les serviteurs, non moins nonchalans que les fumeurs.

Les autres avec leurs haltes de pèlerins, de chevaux, d'ânes et de chameaux.

Cafés et fontaines, abrités par des palmiers et des sycomores, les deux plus beaux arbres de la création, et qui complètent si parfaitement un paysage africain.

Après deux heures nous rentrâmes.

La table était toute dressée au milieu de la cour, chargée de fleurs, ornée au centre de son gigantesque kouskoussou.

Le cuisinier de madame Joussouf avait fait du kouskoussou arabe ce que nous avons fait du macaroni italien, c'est-à-dire un objet aussi loin de son origine que l'était la voiture du sacre de Charles X du chariot à bœufs du roi Pharamond.

Madame Joussouf, après le dîner, nous réservait le dessert du dessert.

C'était une promenade dans ses jardins et une halte devant sa ménagerie.

C'était des jardins qu'étaient tirés toutes les fleurs et tous les fruits qui avaient paru sur la table.

Quant à la ménagerie, elle se composait d'une antilope, de deux gazelles et de deux autruches.

L'antilope avec sa double corne en forme de lyre, ses gros yeux étonnés, sa tête énorme, me parut grotesque.

Les gazelles avec leurs jambes fines, leur œil vif, leurs oreilles mobiles et incessamment inquiètes, soutinrent admirablement la réputation que leur ont faite les poëtes arabes.

Mais décidément l'autruche est l'animal le plus fantastique qui ait jamais eu sa description, soit dans le *Vieux Testament*, soit dans l'*Histoire naturelle* de monsieur de Buffon.

Dans la prévision des autruches et de leur estomac proverbial, madame Joussouf nous avait invités à faire une provision de pain.

Chacun de nous avait apporté une part suffisante à désaffamer un homme.

En un tour de col, la provision générale fut absorbée, sans que les deux étranges animaux parussent avoir rien perdu de leur gloutonnerie.

L'un de nous voulait retourner chercher du pain à la maison, mais madame Joussouf nous arrêta.

— C'est inutile, dit-elle, cet animal est très facile à nourrir. Il mange beaucoup, c'est vrai, mais n'est pas délicat sur le choix des mets. Vous allez voir.

Madame Joussouf roula un de ses gants, et l'offrit à l'autruche qui l'avala de même.

Chacun fouilla dans ses poches, et fit offrande de ses gants.

Les autruches avalèrent chacune quatre paires de gants, le tout sans effort, comme certains buveurs avalent un petit verre.

Seulement une bosse grosse comme le poing se dessinait à l'emmanchement du bec avec le col, glissait tout le long du col, et disparaissait dans l'estomac.

Le trajet pouvait durer une minute à peu près.

Nous offrîmes à l'une des autruches quatre gants, à l'intervalle de cinq ou six secondes.

Cet intervalle se traduisit par une distance de cinq ou six pouces entre les bosses, qui glissèrent toutes ensemble le long du col avec la régularité de wagons sillonnant un chemin de fer.

Une aiguille d'or longue de deux ou trois pouces, que madame Joussouf avait dans les cheveux, et que l'une des autruches pinça adroitement au moment où sa maîtresse s'y attendait le moins, passa presque aussi facilement que les gants.

La seule chose qui parut offrir à ces effroyables avaleurs une certaine difficulté d'inglutition, fut le mouchoir d'Alexandre, auquel il avait fait une douzaine de nœuds, et dont il présenta un bout à chacun des convives.

Chacun fit de son mieux jusqu'à ce que les deux becs se rencontrassent.

Là il y eut une lutte d'un instant, que nous crûmes sur le point de se terminer par un duel.

Mais le mâle céda avec la galanterie ordinaire de notre sexe, et le mouchoir à nœuds, pareil à un long serpent plein de rugosités, alla rejoindre les gants et l'aiguille d'or.

Pendant toutes ces expériences, Desbarolles s'était tenu un peu à l'écart.

Nous l'interrogeâmes sur son peu d'empressement à étudier les intéressans animaux qui venaient de nous donner séance.

Desbarolles avoua qu'il avait eu peur pour son gibus.

La peur était si bien fondée, que nous l'eussions pardonnée à Bayard, le chevalier sans peur.

Aussi la pardonnâmes-nous à Desbarolles.

Nous rentrâmes à l'hôtel de Paris, enthousiastes des autruches de madame Joussouf, qui firent les frais de la conversation de la soirée et d'une partie de la nuit.

LE SIÉGE D'ALGER.

Il existait depuis le commencement du seizième siècle un État qui faisait la honte des puissances chétiennes de l'Europe.

Cet État c'était la régence d'Alger.

Lorsque le vaste empire des kalifes croula sous son propre poids, mal assuré qu'il était sur la terre conquise, et que la domination arabe, repoussée pied à pied, puis enfin déracinée par la prise de Grenade, eut été forcée de repasser le détroit, plusieurs petits Etats se formèrent des débris de la grande monarchie.

De là la naissance d'Alger, qui commence de cette époque seulement à inscrire son nom dans l'histoire.

Un émir était le chef de la ville et du territoire qui en dépendait. Poursuivi sur la terre d'Afrique par les Espagnols, qui, de vaincus devenant vainqueurs, et de conquis se faisant conquérans, s'étaient emparés d'Oran et de Bougie, l'émir appela à son secours le renégat Haroush-Barberousse.

Grâce au puissant allié, la conquête espagnole s'arrêta, mais l'émir fut empoisonné.

A la mort de Barberousse, son frère Kaïr-Eddin fut nommé pacha d'Alger par la Sublime-Porte; mais cette inféodation fut de courte durée. Bientôt Kaïr-Eddin, tout en restant vassal de nom, se fit indépendant de fait.

Alger ne pouvait mentir à sa destinée; fondée par un corsaire, elle se fit la reine de la piraterie, et du haut de son rocher elle déclara la guerre au reste du monde.

Charles-Quint fut le premier à ramasser le gant jeté par ces écumeurs de mer. En 1541, il mena contre eux une puissante armée; mais le jour n'était pas venu, et à peine le débarquement était-il effectué, qu'une tempête força l'armée espagnole de remonter sur ses vaisseaux, qui ne firent qu'apparaître, et qui, emportés par le vent après des avaries immenses, regagnèrent les ports d'Espagne, laissant la côte d'Afrique toute jonchée de leurs débris. Charles-Quint mourut, laissant sa vengeance à qui se sentirait assez fort pour l'accomplir.

Ce fut Louis XIV qui accepta l'héritage. Pendant les années 1682 et 1683, Duquesne bombarda Alger et força le dey à recevoir les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. Mais à peine la flotte victorieuse eut-elle quitté la côte d'Afrique, que les courses recommencèrent et que, presqu'à sa vue, des navires portant le pavillon français furent capturés et leurs équipages emmenés en captivité.

L'Espagne ne pouvait oublier son échec de 1541. Charles III résolut de venger Charles-Quint. En conséquence, en 1775, une armée de 30,000 hommes fut rassemblée et mise sous les ordres du général O'Relly. Elle était accompagnée d'une puissante artillerie et menait à sa suite des approvisionnemens immenses. Mais, de son côté, le dey avait fait des armemens considérables: il poussa contre les Espagnols, qui venaient l'attaquer, 100,000 Turcs, Arabes, Maures et Bédouins; O'Relly fut vaincu et contraint de se rembarquer.

Après ce succès, le dey se regarda comme invincible. Dès-lors les vaisseaux de la régence ne se contentèrent plus d'attaquer les bâtimens qu'ils rencontraient; ils exécutèrent des descentes sur les côtes d'Espagne et d'Italie, et des villages d'abord, et bientôt des villes entières virent leurs populations conduites en esclavage.

Quelque temps on put croire que les puissances européennes, également insultées, chercheraient une vengeance commune en condensant quelque nouvelle croisade contre Alger mais il n'en fut pas ainsi. Tout au contraire, et l'une après l'autre, chaque puissance acheta à prix d'or l'amitié de la régence. L'Europe se fit tributaire d'un chef de bandits.

La révolution française éclata, occupant le monde autour d'elle. Puis vint Napoléon et ses dix ans de guerre, pendant lesquelles l'Europe ne fut qu'un vaste champ de bataille. Puis enfin, la Restauration lui succéda, ramenant la paix universelle.

Pendant cette période de 25 ans, Alger avait continué ses pirateries; mais à peine y avait-on pris garde, tant on était occupé de suprêmes événemens. Une querelle entre la régence et l'Angleterre ramena l'attention européenne sur ce petit coin de l'Afrique. Le gouvernement de la Grande-Bretagne venait à son tour de lui déclarer la guerre.

Lord Exmouth sortit de la Manche, conduisant une flotte de trente vaisseaux, et après avoir rallié l'escadre hollandaise, se présenta devant Alger le 26 août 1816. Après huit jours de bombardement, les batteries du Môle étaient détruites et une partie de la ville était écrasée par les bombes et par les boulets.

Le dey suivit alors la tactique si heureusement mise en œuvre par ses devanciers. Il demanda à traiter; fit au consul britannique les réparations exigées; paya une indemnité considérable pour réparer les pertes éprouvées par les sujets anglais établis dans ses États, et rendit la liberté à mille esclaves chrétiens. Les flottes combinées s'éloignèrent.

Un an après, il ne restait plus dans Alger la moindre trace d'incendie, ses fortifications étaient réparées, ses batteries reconstruites, et ses courses plus actives et plus implacables que jamais.

Sur ces entrefaites, Hussein-Pacha monta sur le trône. Il y était à peine qu'il se montra plus hostile à la France qu'à aucune autre nation. Un traité passé en 1817 nous avait rendu nos possessions de la Calle et moyennant une redevance de 60,000 francs, nous accordait le monopole de la pêche du corail. Hussein-Pacha porta cette redevance à 200,000 francs, et il fallut subir cette augmentation arbitraire pour ne point nous voir enlever nos établissemens.

En 1818, un brick français fut pillé par les habitans de Bone, et quelque réclamation que fît le gouvernement de Louis XVIII, cette insulte resta impunie.

En 1825, sous prétexte qu'elle recelait des marchandises de contrebande, la maison du consul français à Bone fut visitée de force par les autorités algériennes; le résultat de la visite prouva la fausseté de l'accusation. Le consul se plaignit, demanda justice; mais ses plaintes furent inutiles. Justice ne lui fut pas rendue.

En 1825 et 1826, des bâtimens romains, naviguant sous pavillon français, furent capturés malgré les traités qui existaient entre la France et Alger, tandis que, au mépris de

ces mêmes traités, des marchandises françaises étaient pillées à bord des navires espagnols.

Enfin, le 30 avril 1827, le consul français étant venu, à propos de la fête du Beïram, pour féliciter Hussein-Pacha, celui-ci, à la suite d'une légère discussion pécuniaire, le frappa du chasse-mouche en plumes de paon qu'il tenait à la main.

Cette fois, l'insulte était trop forte pour être tolérée. C'était un soufflet donné sur la joue du roi de France. Le consul reçut l'ordre de quitter Alger, et le bruit se répandit que cette fois la réparation serait terrible.

Le dey ne fit que rire de cette menace, et en preuve du mépris qu'il en faisait, il ordonna de détruire tous les établissemens français qui se trouvaient sur la côte, entre Bone et Alger.

L'ordre fut exécuté avec toute l'exactitude de la haine.

Le blocus d'Alger fut décidé. Le blocus dura trois ans, et coûta vingt millions. Au bout de trois ans, il n'avait produit d'autre résultat que d'inspirer au dey une opinion plus exagérée que jamais de sa propre puissance.

Aussi, lorsqu'au mois de juillet 1829, l'amiral de la Bretonnière fut chargé d'aller proposer à Hussein-Pacha les conditions moyennant lesquelles la France consentait à lever le blocus, Hussein-Pacha éleva-t-il des prétentions plus insolentes que n'en avaient jamais eues ses prédécesseurs. De plus, lorsque l'amiral sortit du palais, il fut insulté par la populace; et, à peine eut-il remis le pied à bord, qu'à un signal parti de la Casbah, les batteries du port firent feu sur son bâtiment.

Ceci était plus qu'une insulte, c'était un défi de guerre, et, cependant, on hésita quelque temps encore. Les mauvais résultats des expéditions précédentes effrayaient le gouvernement. Mais l'opinion publique parlait plus haut que la prudence ministérielle, et, dans le mois de février 1830, l'expédition d'Alger fut résolue. L'amiral Duperré fut chargé de l'armement de la flotte. Le général comte de Bourmont reçut le commandement de l'armée, et, vers la fin d'avril, tout se trouva prêt.

Le 25 mai, à midi, toute la flotte se mit en mouvement. A une heure, le premier bâtiment du convoi sortait du port; à trois heures, la rade disparaissait sous une forêt de mâts. Toutes les manœuvres s'exécutent avec une ponctualité admirable. Un seul accident un peu sérieux signale le départ. Le trois mâts nº 83 se jette en travers de l'*Algésiras*, casse le beaupré de ce vaisseau, et brise son propre mât de misaine. Pendant une heure, les deux bâtimens accrochés l'un à l'autre semblent deux navires à l'abordage. Enfin, ils parviennent à se dégager. On reconnaît les avaries. Ils peuvent continuer leur chemin.

Le 2 juin, la flotte entrait dans la baie de Palma.

Le 9, elle se remit en route.

Le 12 au soir, on signala la côte d'Afrique.

Le 13, à quatre heures du matin, le branle-bas de combat retentit à bord du vaisseau amiral. Le baron Duperré et l'état-major de terre et de mer montèrent aussitôt sur la dunette, et, quelques instans après, sur un ordre donné par l'amiral, on vit le brick le *Dragon* et le brick la *Cigogne* quitter leur rang, prendre la tête de la flotte, s'avancer en éclaireurs, et s'approcher de la côte pour reconnaître le sondage.

Contre toute attente, on approcha de terre sans qu'un seul coup de feu fût tiré. On croyait la côte hérissée de batteries, et l'on était persuadé que ce silence cachait quelque embûche. Toute la matinée fut employée à prendre position.

A midi, on distribua aux troupes pour cinq jours de vivres, avec ordre à chaque homme d'emporter cette distribution en débarquant.

A deux heures, quelques coups de canon furent échangés entre le bateau à vapeur le *Nageur* et deux batteries algériennes, près desquelles s'élevaient cinq ou six tentes entourées de quelques cavaliers arabes.

A cinq heures du soir, l'ordre du débarquement fut donné pour le lendemain.

Le 14, à une heure du matin, les troupes de la première division commencèrent à descendre dans les chalands. Le plus grand silence avait été expressément recommandé, afin que l'ennemi restât dans l'ignorance du mouvement qui s'opérait. Mais le côté du chaland nº 1, qui était destiné à s'abattre, étant mal fixé, se détacha. Il en résulta une confusion momentanée. La première division toucha enfin le rivage sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré. L'armée apprit ce succès par les cris redoublés de *Vive le roi*!

Les deux brigades débarquées se formèrent en colonne serrée sur le plateau de la batterie, et l'artillerie, traînée à bras, prit la tête de la colonne.

Vers neuf heures du matin, l'on marcha à l'ennemi au pas de charge. La troisième brigade débarquait au moment où le mouvement commençait. Elle accourut réclamer son rang de bataille que la seconde brigade lui céda.

Cependant, en voyant les Français marcher à lui, l'ennemi avait commencé le feu de sa double batterie, auquel répondait celui de nos bateaux à vapeur, tandis qu'une troupe de six à sept cents cavaliers accourait à travers les broussailles pour nous charger. Quoique voyant le feu pour la première fois, nos soldats continuent la marche sans s'intimider. Le général Poret de Morvan s'apprête à tourner la batterie, la colonne Achard se formera en carré pour attaquer de front; mais l'ennemi n'attend ni l'une ni l'autre; il fuit devant la pointe de nos baïonnettes, et abandonne ses pièces sans même prendre le temps de les enclouer.

Restaient les Bédouins, qui avaient fait plusieurs charges sur nous sans parvenir à nous entamer. On lança sur eux des tirailleurs, mais l'ennemi était hors de portée.

Un lieutenant du 2ᵉ léger, monsieur Astruc, qui se lança sur les fuyards, fut entouré par les Bédouins qui massacrèrent les quelques hommes compagnons du lieutenant. A cette vue un cri terrible retentit : *Vengeons nos frères*! Le régiment auquel appartenait Astruc s'élança, mais l'ennemi disparut au galop.

Le lendemain on retrouva le cadavre de monsieur Astruc : il avait eu la tête, les pieds et les mains coupés.

Le débarquement commencé le 14 continua à s'opérer. Le génie traça la ligne d'un camp retranché.

Le 19, nous fûmes attaqués sur toute la ligne. Cependant l'effort des Turcs et des Arabes se porta spécialement sur notre aile gauche. Ils pénétrèrent même un moment dans nos retranchemens ; mais après une heure de combat, l'ennemi était repoussé.

Le comte de Bourmont ne voulut pas, malgré cet avantage, marcher en avant sans avoir près de lui tout son matériel de siége.

A la nouvelle de ce premier succès, il monta à cheval, se rendit à Torre-Chica, et ordonna aux colonnes d'attaquer l'ennemi qui s'était reformé. Les Arabes prirent la fuite : on les poursuivit pendant une heure ; alors on aperçut les ten-

tes de leur camp de Staouëli; on crut un moment qu'ils tiendraient pied, mais loin de là, ceux qui étaient au camp se joignirent aux fuyards, et nos soldats entrèrent dans le camp presque sans résistance.

Les résultats de la bataille de Staouëli furent trois ou quatre cents Arabes tués ou blessés, cinq pièces de canon et quatre mortiers enlevés, quatre-vingts dromadaires pris et envoyés au camp de Sidi-Ferruch, et une grande quantité de bétail qui augmenta les approvisionnemens de l'armée.

Quant à nous, nos pertes s'élevèrent à quatre ou cinq cents tués ou blessés dans les deux premières divisions, qui furent les seules engagées.

Le 20, on bivouaqua dans le camp des Arabes, sous de magnifiques tentes dont quelques-unes, celles des principaux chefs, pouvaient avoir soixante pieds de long. On les trouva toutes meublées, l'ennemi n'ayant pris le temps de rien emporter. Celle du trésorier contenait même le trésor.

Les deux premières divisions restèrent à Staouëli jusqu'au 24 juin. Dès lors il y eut deux camps, Sidi-Ferruch, qu'on appela la ville, et Staouëli, qui garda sa première dénomination. Un chemin les relia tous deux.

Le 24, à sept heures du matin, il y eut une attaque générale. L'agha Ibrahim, le vaincu de Staouëli, avait rassemblé ses fuyards et venait demander sa revanche. La lutte fut longue. Un magasin à poudre des Turcs sauta pendant le combat. C'était l'ennemi qui lui-même y avait mis le feu en se retirant.

L'ennemi, repoussé sur tous les points, débusqué de toutes ses positions, nous abandonna la plaine qui s'étend en avant de Staouëli, et ne s'arrêta que sur les hauteurs qui s'élèvent à deux lieues de là. On l'y poursuivit et on l'en débusqua. Il alla se réfugier à Bouzaria, à une lieue d'Alger. Nos troupes s'arrêtèrent à l'extrémité du plateau. Une vallée étroite les séparait des Arabes.

Ce combat prit le nom de Sidi-Kalef. C'était celui d'un petit hameau situé sur le plateau dont nos troupes venaient de s'emparer.

On établit aussitôt une route entre Sidi Kalef et Staouëli. Ainsi nous occupâmes trois points de la côte dont le plus avancé ne se trouvait qu'à une lieue d'Alger.

Le même jour, on aperçut de Sidi-Ferruch le convoi attendu par le général en chef pour commencer le siége. Le 25, ce convoi mouilla dans la rade, et le débarquement du matériel qu'il apportait commença sur-le-champ.

Un événement douloureux se passa le 28. Un bataillon du 4e léger, formant régiment avec le 2e, était occupé à nettoyer ses armes. Quatre ou cinq mille Kabyles vinrent se jeter sur nos soldats. Malgré la surprise, les Français firent bonne contenance. Le commandant d'Arbouville et le 3e de ligne vinrent au secours des bataillons engagés, arrêtèrent le mouvement offensif de l'ennemi et le convertirent en véritable fuite.

Le 29, le matériel du siége était débarqué. Une attaque vigoureuse permit à nos colonnes de se porter en vue du fort de l'Empereur, au siége duquel on commença immédiatement à travailler.

A six heures du soir, on ouvrit la tranchée sous le feu du château.

Le 30, la canonnade du fort retentit plus vive que la veille, mais sans qu'elle eût l'influence de ralentir un instant le zèle de nos travailleurs.

Nos soldats commençaient à reconnaître la terre de délices sur laquelle ils se trouvaient. A mesure qu'ils approchaient d'Alger, la stérilité des collines de Sidi-Ferruch et des plaines de Staouëli disparaissait. Des maisons blanches, aux toits en terrasses, s'élevaient avec leurs ceintures d'orangers, de lauriers roses et de cactus. Presque toujours un beau palmier, se découpant le soir sur un ciel rougi, les ombrageait comme un panache. Mais la discipline maintenait chacun à son rang et quelques chefs seulement allaient toucher du doigt ces merveilles des *Mille et une Nuits* pour s'assurer qu'elles étaient réelles.

Les murailles du fort de l'Empereur étaient de véritables murailles du moyen-âge; bâties contre les catapultes et contre les flèches, mais oublieuses de cette invention moderne qu'on appelle le canon; privées de chemins couverts et de glacis, elles s'offraient dans toute leur hauteur aux coups de notre artillerie. Dix pièces de 24, distribuées dans les batteries du roi et du dauphin, furent chargées de ruiner la face sud-ouest du bastion; six pièces de 16 battirent la face nord-ouest; enfin une batterie de deux obusiers, qui avait reçu le nom de batterie du duc de Bordeaux, et quatre mortiers qui reçurent celui de batterie Duquesne, furent destinés à lancer des feux courbes sur le fort.

Pendant ce temps l'ennemi continua cette guerre de coups de main et d'embuscade, à laquelle notre insouciance du danger donnait alors et donna depuis tant de prise. Un poste établi au consulat de Suède fut attaqué à l'improviste, et obligé de se retirer vers le camp du 6e de ligne. La batterie fut envahie, ainsi que le redan construit pour la protéger. Chaque rocher, chaque pli de terrain, chaque buisson cachait son ennemi, qui faisait feu, puis s'évanouissait au milieu de la fumée comme un fantôme.

Enfin, toutes les batteries qui allaient envelopper le fort de l'Empereur, en état et prêtes à commencer le feu, une fusée s'éleva dans les airs, et aussitôt la canonnade éclata de tous côtés, l'artillerie du fort répondit, et tout sembla se taire à trois lieues à la ronde pour écouter cette grande voix de bronze qui discute les dernières raisons des rois.

Pendant quatre heures, le feu dura sans interruption aucune. Sous chaque volée, les pierres des murailles volaient en poussière. A dix heures, le feu du fort était éteint sous l'ardeur du nôtre. A dix heures un quart, le général La Hitte qui commandait l'artillerie donna l'ordre de battre en brèche. On vit alors le rempart se fendre et se déchirer, et l'on comprit que, avant la fin du jour, rien n'empêcherait de donner l'assaut.

Tout à coup, une secousse pareille à celle d'un tremblement de terre se fait sentir, le fort chancelle comme un géant ivre, s'ouvre comme le cratère d'un volcan, et lance au ciel une gerbe de feu; ce n'est plus une batterie qui tonne, c'est une poudrière qui saute. Il y eut un instant d'obscurité et d'angoisse où chacun resta à son poste retenant son haleine et le cœur serré; puis la fumée, qui semblait sortir de terre et envelopper quelque château enchanté, s'évanouit lentement, puis l'on aperçut le fort éventré, et par l'ouverture on s'aperçut que la tour intérieure avait complétement disparu, lancée au ciel en débris impalpables et presque invisibles.

D'abord l'armée française crut qu'une de ses bombes avait mis le feu à la poudrière et que tout avait sauté, fort et garnison, mais l'on sut depuis que les Arabes, cinq minutes avant l'explosion, avaient évacué le fort, qu'un seul nègre était resté chargé de la mission terrible et mortelle de mettre le feu aux poudres, et que cette mission il l'avait remplie.

Dix minutes après l'explosion nous étions dans le fort.

Ce fut alors seulement que les Arabes comprirent leur position et que le bey Hussein se regarda comme vaincu.

Le bey Hussein voulait s'ensevelir sous les ruines d'Alger, mais ceux qui l'entouraient n'étaient pas disposés à partager le sort de leur chef; deux fois celui-ci, le pistolet à la main, se lança contre le magasin à poudre, deux fois on l'arrêta. Alors il se décida à envoyer au général Bourmont son secrétaire Mustapha, pour offrir de payer les frais de la guerre, mais à cette condition que les Français n'entreraient pas dans la ville.

Le parlementaire fut reçu par le général Bourmont sur les ruines fumantes encore du château de l'Empereur.

Aux propositions qu'il fit, le général Bourmont répondit en donnant l'ordre de commencer le feu sur la ville; alors le parlementaire lui-même blâma le dey d'avoir attiré sur Alger le terrible orage qui éclatait en ce moment, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Quand les Agériens sont en guerre avec la France, dit-il, ils ne doivent pas attendre pour demander la paix l'heure de la prière du soir.

Bientôt relevant le front, et s'adressant au général en chef.

— Veux-tu la tête de Hussein, dit-il, je te l'enverrai dans un quart d'heure.

Ce moyen de tout concilier ayant été refusé par le général en chef, le parlementaire revint vers le dey lui porter l'ultimatum du général.

A une heure, deux maures se présentèrent, envoyés à leur tour par Hussein, ils se nommaient Ahmet Bouderbah, El-Hassen-ben-Othman-Khodja ; tous deux parlaient français.

Pendant qu'ils causaient avec le général en chef, un boulet, parti du fort Bab-Azoun, vint labourer la terre à quelques pas d'eux.

Ils firent un mouvement de crainte.

— Ne faites pas attention, dit le général La Hitte, c'est sur nous que l'on tire.

Et la conférence continua.

A trois heures, Mustapha reparut, il était accompagné du consul d'Angleterre, lequel venait officieusement et sans aucun caractère officiel.

Ce fut alors que l'on discuta sérieusement la capitulation, Mustapha demanda qu'elle fut écrite.

Voici le texte qui lui fut remis et qu'il porta au dey.

» Le fort de la Casbah et tous les autres forts qui dépendent d'Alger, ainsi que le port de la ville, seront remis aux troupes françaises, le 5 juillet à dix heures du matin.

« Le général en chef s'engage envers Son Altesse le dey d'Alger à lui laisser la liberté et la possession de toutes ses richesses personnelles.

« Le dey sera libre de se retirer avec sa famille et ses richesses dans le lieu qu'il aura fixé. Tant qu'il restera à Alger il y sera, lui et sa famille, sous la protection du général en chef de l'armée française, une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille.

« Le général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection.

« L'exercice de la religion mahométane restera libre. La liberté des habitans de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce, leur industrie, ne recevront aucune atteinte, leurs femmes seront respectées : le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur.

« L'échange de cette convention sera fait le 5 avant dix heures du matin. Les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Casbah et dans tous les forts de la ville et de la marine. »

Le lendemain à midi les portes de la ville furent ouvertes.

Notre entrée à Alger fut ce que, trente-deux ans auparavant avait été notre entrée au Caire. Les marchands étaient assis devant leurs portes ; les femmes mauresques, le visage voilé, regardaient à travers les ouvertures des fenêtres ; les femmes juives, plus familières, et assujetties à une garde moins sévère, garnissaient leurs terrasses.

Un de mes amis, monsieur Du Pondegaut, alors capitaine du 55e, me racontait qu'en passant près d'un de ces groupes il menaça, en riant, de son sabre, un turc qui en faisait partie. Le turc prit la menace pour bonne et réelle, et leva tranquillement la tête pour donner au capitaine toute facilité de la lui trancher.

Le dey sortit de la Casbah par une porte, tandis que les Français entraient par l'autre.

Trois jours après, le canon des Invalides annonçait cette grande nouvelle à la France.

Dix-neuf jours après, la fusillade de juillet éclatait dans les rues de Paris.

Le dey, en visitant notre capitale, n'y trouva plus ses vainqueurs. Une autre dynastie, qui ne devait faire qu'apparaître, avait remplacé la dynastie du droit divin.

C'est ainsi, que, dix-huit ans plus tard, Abd-el-Kader devait du château d'Amboise, assister à son tour à la chute de ses vainqueurs.

Seulement, nous avons tenu nos promesses vis-à-vis du dey Hussein, tandis que nous avons manqué à tous nos engagemens envers Abd-el-Kader.

Comment les hommes qui nous gouvernent n'ont-ils pas songé que le château d'Amboise est le pendant de l'île Sainte-Hélène

ARABES ET FRANÇAIS.

Depuis le jour de sa chute aux mains des Français, Alger est bien changée. Toute la partie basse de la ville, à part la mosquée qui a tenu bon, est française; les traces de la vieille ville, seulement, se retrouvent au fur et à mesure que l'on monte.

Il va sans dire que, dès la seconde soirée de notre séjour à Alger, nous fîmes cette excursion sur les terres du Prophète.

C'était par une belle nuit de décembre, les nuits de décembre même sont belles à Alger, nous avions avec nous un Arabe devenu Français et un Français devenu Arabe.

Une prédiction d'un saint musulman qui vivait au XVIe siècle dit :

« Les Francs, ô Alger ! fouleront le pavé de tes rues, et les filles de tes fils leur ouvriront leurs portes. »

Jamais prophétie ne s'est plus complétement réalisée.

Nous entrâmes dans quelques-unes de ces maisons dont on nous ouvrait les portes avec une hospitalité fort étendue; mais aussi un peu intéressée. C'était une simple variante de ce que nous avions vu à Tunis et à Constantine.

Seulement, à Tunis, les portes n'étaient ouvertes que par des Juives.

A Constantine et à Alger elles étaient ouvertes par des Mauresques.

La seule différence qu'il y eût était dans le costume et dans un degré plus avancé vers la civilisation.

Les Mauresques d'Alger disaient quelques mots de français.

Mais quels mots, bon Dieu ! Ce sont de terribles professeurs de langue française que les matelots et les soldats.

Le costume était charmant.

Il se composait d'un mouchoir brodé d'or ou d'argent roulé autour de la tête; d'une veste de velours brodée d'or ou d'argent, de caleçons de satin brodés de la même manière, et d'une chemise parfaitement transparente, laissant voir la gorge et une partie du ventre.

Au reste toute pudeur est inconnue, toute vergogne absente.

Bien peu de ces malheureuses étaient nées lors de la prise d'Alger : qui les a poussées à la prostitution ? la misère.

Comment les familles mauresques, riches sous la domination turque, sont-elles tombées dans cette misère sous la domination française ?

Personne, excepté moi peut-être, n'a songé à faire cette question Je l'ai faite, et voici ce que l'on m'a répondu.

— La conquête n'a rien pris aux familles mauresques : sous la domination turque, les Maures étaient propriétaires des maisons, et ils touchaient les loyers; propriétaires des bestiaux, et ils vendaient les vivres; propriétaires des terres, et ils vendaient les récoltes.

A l'arrivée des Français, les Turcs quittèrent la ville; puis les Kourouglis, fils de Turcs et de Mauresques, puis les Maures les suivirent. En quittant la ville d'où les chassait leur propre volonté, ils vendirent, non pas leurs terres et leurs maisons, personne n'eût voulu les acheter, mais leurs effets, mais leurs bijoux; et cela, à deux tiers au-dessous de leur valeur. Ce qu'ils ne vendirent pas à Alger fut emporté avec eux, fondu et vendu où ils se trouvaient.

Mais après deux ou trois ans d'exil volontaire, les exilés s'aperçurent que leurs ressources portatives étaient épuisées; ils s'informèrent et apprirent qu'aucun mal n'avait été fait à ceux qui étaient restés. Ils revinrent et retrouvèrent leurs terres et leurs maisons.

La confiance était un peu rétablie : ils vendirent, mais à vil prix En 1832, une maison coûtait 600 francs ; celui qui avait acheté cette maison 600 francs, la revendait 1,200; puis il en achetait une de 1,200, qu'il revendait 2,400 : de là les immenses fortunes qui se firent de 1830 à 1835.

Ceux qui revinrent pendant cette première période furent ceux qui n'avaient fui qu'à une petite distance ; plus tard vinrent ceux qui avaient fui à Tanger, à Tétouan, à Constantine et à Tunis. Ceux-là commencèrent à vendre un peu plus cher, puis on comprit la location et on loua. Moyennant un loyer, les baux étaient renouvelables de trois en trois ans ; mais les preneurs, habitués aux affaires d'Europe, avaient eu le soin de faire écrire que le renouvellement était à la volonté des locataires.

Puis arrivèrent ceux qui avaient fui à à Smyrne, au Caire, à Constantinople. Ceux-là firent comme les autres : ils louèrent, quelques-uns même à perpétuité. Pour un pot-de-vin payé comptant, les Turcs faisaient toutes sortes de concessions.

Cela tenait à leur conviction que d'un moment à l'autre le prophète leur rendrait ses bonnes grâces et chasserait les Français de l'Algérie.

Mais le prophète ne se pressait pas ; le pot-de-vin était mangé : impossible d'attendre l'époque des rentes ; on escomptait, on donnait trois ans pour un, six pour deux, douze pour trois; qu'importait, puisqu'un jour ou l'autre les Français devaient quitter l'Algérie.

Les Français ne quittèrent pas l'Algérie, et les Maures furent ruinés.

Ils commencèrent par vendre leurs étoffes précieuses, ce qu'ils en avaient gardé du moins, puis leur argenterie; puis quand ils n'eurent plus ni étoffes précieuses, ni argenterie, ils vendirent leurs filles.

Ainsi les paroles du saint marabout furent accomplies : Et les filles des fils des croyans ouvrirent leurs portes aux chrétiens.

Il est vrai que les filles mauresques se prostituent aux Français; mais, qu'on ne s'y trompe point, elles ne se donnent pas.

La haine existe de peuple à peuple : elle est entretenue par les oppositions.

Entre l'Arabe et nous, tout est contraste.

Veut-on voir quelques-uns de ces contrastes? ils sont curieux.

— Mahomet promet aux musulmans un paradis tout sensuel.

— Jésus-Christ promet un paradis tout immatériel.

— Le Français ne peut épouser qu'une femme, et a toutes sortes de lois contre l'adultère.

— Le musulman peut épouser quatre femmes et réunir autant de concubines que sa fortune lui permet d'en prendre.

— Les femmes françaises marchent la figure découverte, et sont sans cesse dans les rues.

— Les femmes arabes sont prisonnières dans leurs maisons, et si elles sortent ne peuvent sortir que voilées.

— L'Arabe, si la paix est troublée dans son ménage, y ramène la paix à coups de bâton.

— Le Français qui frappe une femme est déshonoré.

— Plus l'Arabe a de femmes, plus il est riche.

— Une seule femme suffit souvent à ruiner un Français.

— L'Arabe se marie le plus tôt qu'il peut.

— Le Français se marie le plus tard possible.

— La première question d'un Français quand il rencontre un ami, est de lui demander des nouvelles de sa femme.

— Demander à un Arabe des nouvelles de sa femme est une des plus graves insultes qu'on puisse lui faire.

— Nous buvons du vin.

— Le vin est interdit aux Arabes.

— Nous portons les habits serrés.

— Ils les portent larges.

— Nous disons qu'il faut avoir les pieds chauds et la tête froide.

— Ils disent qu'il faut avoir la tête chaude et les pieds froids.

— Nous saluons en ôtant notre chapeau.

— Ils saluent en enfonçant leur turban sur leur tête.

— Nous sommes rieurs.

— Ils sont graves.

— Nous fermons la porte de la maison.

— Ils lèvent la toile de leur tente.

— Nous mangeons avec une fourchette.

— Ils mangent avec leurs doigts.

— Nous buvons plusieurs fois en mangeant.

— Ils ne boivent qu'une fois après avoir mangé.

— Notre jeûne est doux.

— Le leur est rude. Depuis la pointe du jour, c'est-à-dire depuis le moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir, jusqu'au soir, l'Arabe ne peut ni boire ni manger, ni fumer ni priser, ni embrasser sa femme.

— Nous enfermons les fous.

— L'Arabe les regarde comme sacrés.

— Nous tutoyons nos parens, et avons en général pour eux plus d'amour que de respect.

— L'Arabe ne peut ni s'asseoir, ni fumer, ni parler devant son père; ni même un frère cadet devant son frère aîné.

— Nous aimons les voyages de fantaisie.

— L'Arabe ne fait que des voyages d'utilité.

— Nous connaissons toujours notre âge.

— L'Arabe l'ignore toujours.

— Nous attachons notre honneur à ne pas reculer d'un pas dans la bataille ou dans le duel.

— L'Arabe fuit sans déshonneur.

— Nous mangeons la viande des animaux assommés.

— Ils ne mangent que la viande des animaux saignés.

— La peinture d'histoire est chez nous un art.

— La peinture des images est chez eux un péché.

— Nous nous inquiétons de tout.

— L'Arabe ne s'inquiète de rien.

— Nous sommes providentiels.

— Il est fataliste. S'il lui arrive quelque grand malheur, *hakoun-Erbi*, dit-il, ordre de Dieu.

Un Arabe me disait :

— Mettez un Franc et un Arabe dans la même marmite; faites-les bouillir pendant trois jours, et vous aurez deux bouillons séparés.

Une chose qui ne contribuera point à rapprocher les Français des Arabes, c'est notre façon de rendre la justice.

Exemple :

Deux propriétés se touchent : elles ont des limites notoirement connues, connues de tout le monde.

C'est bien. En vertu de cette notoriété, l'Arabe croit n'avoir rien à craindre.

Au lieu de bâtir sur son champ, l'Européen bâtit sur le champ de son voisin.

L'Arabe, qui a bonne envie de se faire justice lui-même, ne l'essaie même pas; car la chose lui est formellement défendue.

Il va trouver le chef du bureau arabe de la ville ou de la contrée.

Il lui expose son cas. Le chef du bureau s'assure par ses yeux du bon droit de l'Arabe; mais comme il faut mettre des procédés dans les relations, il écrit au Français que c'est par erreur sans doute qu'il a bâti sur un terrain qui ne lui appartient pas.

L'empiéteur reçoit la lettre; mais comme lui n'est pas forcé d'être poli, il ne se donne pas même la peine d'y répondre.

L'Arabe qui voit la démarche sans résultat, et que son voisin met tous les jours de nouvelles pierres sur les anciennes, l'Arabe revient au chef du bureau et renouvelle sa plainte.

Le chef du bureau lui répond qu'il a fait tout ce qu'il a pu faire, et le renvoie au juge de paix.

Le juge de paix cite les deux parties en conciliation; le Français fait défaut. Le magistrat s'assure que l'Arabe est dans son droit, et donne à l'Européen l'ordre de quitter le terrain.

L'Arabe rentre chez lui satisfait, et raconte à la veillée qu'il y a de la justice dans le gouvernement des Français, et que le cadi a donné l'ordre à l'envahisseur de déguerpir.

En conséquence, comme l'Arabe ne sait pas ce que c'est que le pétitoire et le possessoire, que d'ailleurs il ne comprend pas qu'on désobéisse à un ordre du cadi, il attend tranquillement que l'Européen déguerpisse, ce qui, à son avis, ne peut pas manquer.

Huit jours se passent.

Dans sa simplicité, l'Arabe croit qu'une punition va tomber sur celui qui n'obéit ni au gouvernement militaire, ni à la justice civile.

Mais comme le temps s'écoule, que la maison monte toujours, que le voisin n'est pas puni, le plaignant retourne au bureau arabe et raconte, comme une chose inouïe, que le Français, malgré l'avertissement du chef du bureau, malgré le jugement du cadi, non-seulement n'a pas quitté les lieux, mais encore continue de bâtir.

L'Arabe demande un conseil.

Le chef du bureau conseille à l'Arabe de s'adresser au tribunal de première instance.

L'Arabe s'adresse au tribunal de première instance, et là il apprend qu'avant toutes choses il doit se munir d'un avocat.

L'Arabe se met en quête de cet objet inconnu, le trouve, et s'informe à lui de quelle façon il doit procéder pour rentrer dans son bien.

L'avocat lui répond que rien n'est plus facile, que la cause est excellente, mais qu'il doit d'abord donner vingt-cinq francs.

Le plaignant répond qu'il repassera, et se rend au bureau arabe pour savoir si réellement il doit donner les vingt-cinq francs demandés.

Le chef du bureau lui répond qu'en effet c'est l'habitude. Le plaignant demande comment il se fait qu'il soit obligé de donner vingt-cinq francs à un homme qu'il ne connaît pas et auquel il ne doit rien, parce qu'un autre homme qu'il ne connaît guère davantage est venu lui prendre son champ.

Le chef du bureau arabe cherche une bonne raison, n'en trouve pas et répond :

— C'est l'habitude.

Du moment où celui en qui il a toute confiance lui dit que c'est l'habitude, l'Arabe lève la pierre sous laquelle est caché son argent, en tire cinq douros et va les porter à l'avocat, auquel il les compte un à un, en accompagnant chacun d'eux d'un soupir.

L'avocat attaque alors l'Européen en première instance.

Nous supposons que l'interprète est bon, que le juge sait de quel endroit on lui parle, et qu'il rende en première instance un jugement qui ordonne au défendeur de vider les lieux.

L'Arabe a gagné son procès. Le jugement lui a coûté cinq douros, c'est vrai, mais enfin l'aga lui a rendu justice, le cadi lui a rendu justice, les medjèles lui ont rendu justice, il a eu trois fois raison. Première fois devant le chef du bureau arabe, deuxième fois devant le juge de paix; troisième fois devant le juge de première instance. Il est donc matériellement impossible qu'il ne rentre pas en possession de son champ. Il raconte cela à la veillée, disant que c'est une

vérité que le sultan des Français n'a que des enfans en Algérie, les uns Musulmans, les autres Français.

Pendant quinze jours, il attend que l'Européen se retire, l'Européen reste; que la maison s'arrête, la maison continue de monter.

Le seizième jour, il est assigné en appel.

Il apporte au bureau arabe le papier écrit de gauche à droite, au lieu d'être écrit de droite à gauche, écrit en petites lettres au lieu d'être écrit en grosses lettres, et il demande ce que cela veut dire.

Le chef du bureau arabe lui répond que son voisin trouve qu'on l'a mal jugé et l'assigne devant un nouveau tribunal.

L'Arabe s'informe de ce qu'il a à faire.

Il faut qu'il aille à Alger, mais pour lui faciliter les démarches à faire, le chef du bureau arabe lui donne une lettre pour un avocat d'appel.

Celui-là est dans la métropole, il demande 80 francs, seize douros au lieu de cinq.

L'Arabe est stupéfait de cette nouvelle prétention, cependant il se décide, tire les seize douros de sa poche, les donne à l'avocat et lui recommande son procès.

Le procès est imperdable, aussi l'avocat le gagne. L'empiéteur est condamné à la restitution du champ et aux frais du procès; l'Arabe va rentrer dans sa terre et dans ses déboursés.

Il revient chez lui et attend.

La maison monte toujours; on en est au faîtage : quant aux déboursés, au lieu de rentrer dedans, l'Arabe reçoit un nouveau papier timbré.

C'est un appel en cassation.

Le procès dure depuis un an, l'Arabe occupé de son procès n'a pas ensemencé son champ et par conséquent a perdu sa récolte. Il a 150 francs à donner à l'avocat en cassation, au lieu des 80 qu'il a donnés à l'avocat d'appel. Il faut en outre qu'il fasse le voyage de Paris s'il veut suivre son procès. Il abandonne champ et maison, et s'enfuit, disant que chrétiens, gouvernement et particulier se liguent pour le dépouiller.

Au bout de trois ans, l'Européen fait valider sa possession et se trouve maître légitime de la maison et du terrain.

Si la justice avait été rendue par les Turcs, voici ce qui se serait passé.

L'Arabe aurait choisi un jour de marché et serait venu se plaindre au caïd. Le caïd aurait envoyé les parties devant le cadi. Le cadi, séance tenante, aurait fait venir les anciens du pays pour savoir d'eux de quel côté était le bon droit.

Les anciens du pays auraient porté témoignage; le voleur eût reçu cinquante coups de bâton sous la plante des pieds, et tout eût été dit.

Nouvelle preuve que ce marchand de bonnets de coton de Tunis avait eu tort de préférer la justice française à la justice turque.

LE MARABOUT DE SIDI CAPSCHI.

On se rappelle que le maréchal nous avait invité à assister le surlendemain de notre arrivée à l'investiture du cheick El-Mokrani.

Le lendemain de cette invitation, il nous fit dire que la cérémonie était remise au 1er janvier, et que par conséquent nous pouvions disposer des deux jours de l'année 1846 qui nous restaient encore pour aller à Blidah.

Nous ne nous le fîmes pas redire, nous nous enfournâmes dans une espèce d'omnibus, et nous partîmes pour la ville des orangers.

Blidah s'est fait sur elle-même une charmante devise. — On m'appelle petite ville, moi je m'appelle petite rose.

Un peu au-delà de Bouffarick, au milieu de la grande route, s'élève une colonne sans aucun nom indiquant à quel propos cette colonne est élevée.

C'est la colonne du sergent Blaudan.

Vous ne savez pas ce que c'est que le sergent Blaudan.

C'est le nom d'un de ces héros obscurs qui font tous les jours ce que les Léonidas et les Horatius Coclès n'ont fait qu'une fois.

Le 11 avril 1842, Blaudan sortit de Bouffarik avec dix-huit hommes, un docteur, un brigadier, un chasseur et un bourgeois, pour aller porter la correspondance à Mered.

Un ravin, sur lequel la route a jeté une espèce de pont, traverse la plaine.

En arrivant en vue du ravin, Blaudan s'aperçut qu'il était plein d'Arabes et forma aussitôt sa petite troupe en bataille.

Alors un nègre parlant parfaitement le français quitta les rangs ennemis et s'approcha à portée de pistolet de Blaudan.

— Rends-toi, sergent, dit-il, et il ne te sera rien fait, ni à toi, ni à tes hommes.

— Tiens, dit Blaudan, voici comme nous nous rendons.

Et en même temps il l'ajuste et le tue.

Aussitôt il se porte derrière son peloton et ordonne de commencer le feu.

Sous la grêle de balles qui leur arrive, les Arabes commencent par reculer.

Puis ils reviennent à la charge et font feu à leur tour.

Huit hommes tombent, Blaudan a reçu deux balles, ce qui ne l'empêche pas de commander le feu, qui continue.

Au premier feu des Arabes, le cheval du brigadier avait été blessé et avait jeté son cavalier par terre.

— Prends le commandement du peloton! lui dit Blaudan, car pour moi je n'en puis plus.

Les Arabes chargèrent plusieurs fois, mais chaque charge, si acharnée qu'elle fût, vint échouer sur la pointe des baïonnettes.

Les hommes blessés chargeaient les armes, ceux qui étaient restés debout tiraient.

Ces hommes étaient des recrues d'un an qui n'avaient pas encore vu le feu.

Il y avait à Beni-Mered un blockaus qui avait deux ou trois signes télégraphiques : il agita ceux qui annonçaient la présence des Arabes.

Au même instant on cria : — A cheval ! à Bouffarik. Chacun se précipita du côté où l'on entendait les coups de fusil.

On en fit autant à Beni-Mered, une trentaine d'hommes tant militaires que ouvriers civils, et à la tête desquels se trouvait le lieutenant Giannetti, avaient précédé le renfort arrivant de Bouffarik.

Les Arabes reculaient, mais ne fuyaient pas; les chasseurs de Bouffarik achevèrent de les disperser.

Les morts et les blessés étaient groupés autour de Blaudan. Blaudan était assis sur deux morts, et soutenu par un Parisien nommé Malachard, qui avait la cuisse cassée.

Il y avait sept hommes debout et sans blessures.

Blaudan perdit connaissance au moment où on le souleva, et en disant : — Il était temps !

Revenu à lui et transporté à Bouffarik, il mourut avec le délire, et criant : — Tirez toujours !

Cependant il eut un moment de calme, au moment suprême ; le colonel Morris en profita pour lui mettre sa propre croix dans la main.

Il la baisa et mourut.

On a, comme nous l'avons dit, élevé une colonne à la place où eut lieu le combat.

Sur cette colonne on lit cette inscription :

Aux vingt-deux braves de Beni-Mered. — Combat du 10 avril 1842.

On devait aussi graver sur cette même colonne le nom de Blaudan et de ses vingt-un hommes. Mais le monument s'est fait par entreprise et l'entrepreneur, trouvant qu'il y perd, n'a pas voulu faire ce surcroît de dépense.

Les noms n'étaient pas encore inscrits lorsque je pris les notes au pied de la colonne même, le 31 décembre 1846, à une heure de l'après-midi.

Deux heures après, nous étions à Blidah.

D'après ce qu'est la Blidah d'aujourd'hui avec ses grandes maisons carrées, bêtement percées de fenêtres parallèles qui donnent entrée, sans aucune réserve, au dévorant soleil d'Afrique, il est difficile de se faire une idée de ce qu'était la Blidah d'autrefois avec ses maisons arabes bâties en terrasses, perdues au milieu des haies de cactus et des jardins d'orangers. Et cependant on n'a pu changer son site ravissant ; on n'a pu changer sa situation au pied des dernières pentes de l'Atlas; on n'a pu changer cette âcre saveur des anciens temps qui font que si Blidah n'est plus une merveille, c'est du moins encore un bijou.

Nous fûmes parfaitement reçus par un chef de bataillon nommé Bourbaki. Au milieu de ces hommes à toute épreuve, le courage de Bourbaki est devenu proverbial. Je n'ai jamais vu de type plus complet de l'officier français. Élégant, beau, brave.

Comme la plupart de ceux qui sont restés longtemps en Afrique, Bourbaki en était arrivé à une affection réelle pour les Arabes et à un mépris profond pour tous ces spéculateurs et pour tous ces intrigans qui arrivent de France. Au reste, un proverbe résume l'opinion générale sous ce rapport : « *Les honnêtes gens qui sont venus de France à Alger*, dit ce proverbe, *y sont venus par terre.* »

Nous avons raconté de quelle façon la justice se fait à la française. Bourbaki nous citait un trait de la justice arabe qui s'était accompli sur le lieu même où il nous le racontait.

Un homme se présente au tribunal de Jaya, aga de Blidah et lui raconte qu'ayant trouvé sa femme en adultère avec son voisin, il a cassé la tête de son voisin d'un coup de pistolet.

— Et ta femme, dit Jaya aga, qu'en as-tu fait?

— Oh ! ma femme, dit l'Arabe, comme je l'aime beaucoup, je la laisse vivre.

— Emmenez cet homme, dit Jaya aga, c'est un assassin.

Huit jours après, un autre Arabe se présente, son poignard encore tout dégouttant de sang.

— Qu'as-tu fait et d'où vient ce sang? demande Jaya aga.

— C'est celui de ma femme et de son amant que j'ai trouvés en état d'adultère et que j'ai tués.

— Tous deux?

— Tous deux.

— Bien. Voici 500 francs pour acheter une autre femme. Va-t-en.

On demande à Jaya aga pourquoi cette différence entre les deux hommes, coupables tous deux de meurtre.

— La différence, dit Jaya aga, c'est que le premier, en tuant un des coupables seulement, est un assassin, et que le second, en les tuant tous deux, est un justicier.

Bourbaki, prévenu de notre arrivée, nous avait préparé une excursion dans la montagne : nous étions invités à manger le kouskoussou au marabout de Sidi-Capschi.

Les gens qui nous invitaient s'intitulaient autrefois les chefs de la plaine. Nous les avons repoussés dans la montagne, nous leur avons pris leurs propriétés, et nous leur avons donné notre alliance en échange. C'est fort honorable sans doute pour eux : mais, au point de vue d'hommes qui se regardent comme propriétaires naturels de la terre, ce n'est peut-être pas suffisant.

Cependant Bourbaki nous citait, de la part de quelques Arabes, des exemples d'une étrange fidélité.

Nous en rapporterons un :

Ahmet-ben-Kadour, aujourd'hui caïd des Beni-Khelil, était cheick des Guerrouaus, lors de l'attaque de Sidi-ben-Embarek. Après trois jours d'efforts inouïs, voyant sa tribu conquise, il sauta sur une cavale à poil, abandonnant tentes, femmes, enfans, et arriva à Blidah.

On reçut comme un vagabond celui qui venait de nous sacrifier, outre le sang de ses veines, toutes les richesses de la fortune et toutes les richesses du cœur.

Abandonné de tous, Ahmet-ben-Kadour se fit, pour vivre, conducteur d'ânes d'abord, puis ensuite casseur de pierres.

Il s'occupait de ce dernier travail et vivait de cette industrie, lorsque le général Changarnier ayant besoin de renseignemens sur les Beni-Salah, sur les Madjouts et les Mouzaïas, fit venir plusieurs Arabes au nombre desquels, par hasard, se trouvait Ahmet-ben-Kadour.

Aux premiers mots que prononça celui-ci, le général apprécia l'homme, et se servit de lui comme guide dans toute la soumission qu'il fit de la Mitidja.

Comme il était auprès du général Changarnier, il reçut d'Abd-el-Kader un message dans lequel celui-ci le menaçait, s'il n'abandonnait notre service, de couper le cou à sa femme et à ses enfans.

— Dites à l'émir, répondit Ahmet-ben-Kadour, que s'il coupe le cou à ma femme, je suis assez riche pour acheter une autre femme ; que s'il coupe le cou à mes enfans, je suis assez jeune pour faire d'autres enfans.

Nous avons déjà parlé de l'hospitalité arabe. Quelques mots encore sur cette grande vertu de nos ennemis.

Un voyageur arrive dans un douair, littéralement dans *un rond de tentes.* Pour ne pas être exposé à rencontrer de femmes, il fait sonner ses éperons de fer dans ses étriers de fer.

Le chef de la tente devant laquelle il s'arrête, entend ce bruit et sort.

Le voyageur s'avance en disant :

— *Dif-Erbi*, un invité de Dieu.

Le chef de la tente répond :

— *Marhaba-bik*, qu'il soit le bien-venu.

Alors il lui tient l'étrier : le voyageur le laisse faire, met pied à terre, entre dans la tente, se couche sur les tapis qui sont préparés, et, si c'est un homme de condition, il n'a plus à penser ni à son cheval, ni à ses armes, ni à rien de ce qui lui appartient.

A son départ, il retrouvera tout.

En même temps on lui prépare son repas, puis, le repas préparé, on le lui apporte. Le chef de la tente et ses voisins lui tiennent compagnie pour qu'il ne s'ennuie point.

Au premier signe de sommeil qu'il donne, on se retire.

On ne lui a pas même demandé qui il est ni d'où il vient.

Le lendemain, s'il veut rester, mêmes soins ; s'il doit partir, il trouve à l'heure convenue son cheval sellé.

Il monte dessus et dit :

— *Erbi ikelef alikoun*, que Dieu vous le rende.

L'hospitalité est payée.

Le colonel Daumas, qui a fait avec Ausone de Chancel ces deux magnifiques ouvrages qu'on appelle, l'un le *Sahara*, et l'autre la *Caravane*, me disait :

— Un soir, nous demandâmes l'hospitalité, un de mes amis et moi, à un homme de Glea, petit village situé à l'ouest de Beni-Mezab.

Son fils, charmant enfant de huit à dix ans, nous avait beaucoup plu, et nous avions joué avec lui une partie de la journée.

Vers six heures du soir il disparut.

Lorsque le père nous apporta le souper, étonnés de ne pas avoir revu l'enfant, nous lui demandâmes où il était.

Nous ne fîmes point attention alors à l'expression de tristesse qui passa sur le visage du père, ni à l'accent de sa voix lorsqu'il nous répondit :

— Il est couché, il dort.

Le lendemain, au moment où nous nous apprêtions à partir, le père entra dans notre chambre.

— Mes hôtes, dit-il, hier soir vous m'avez demandé où était mon fils. Mon fils, en jouant avec un enfant de son âge et en sautant d'une terrasse à une autre, venait de se tuer. Je vous ai répondu que mon fils était couché et dormait, parce que l'enfant vous avait plu, que vous aviez eu l'air de le prendre en amitié, et que j'avais peur que la vérité, si je vous la disais, ne vous fît faire un mauvais souper et ne vous donnât une mauvaise nuit. Dieu me pardonnera le mensonge en faveur de l'intention. Maintenant vous avez bien soupé, bien dormi, quoique la mort habitât la même maison que vous, et je viens vous dire:

— Mes hôtes, j'accompagne le corps de mon unique enfant au cimetière ; voulez-vous suivre le corps avec moi ?

L'anecdote n'a pas besoin de commentaires. Je ne l'ai jamais racontée que les larmes ne me soient venues aux yeux.

Notre caravane s'était divisée en deux corps.

Bourbaki et une partie de nos officiers étaient partis en avant avec Giraud, Alexandre, Boulanger, Maquet, Ausone de Chancel et Desbarolles; moi, j'étais resté à prendre des notes à l'hôtel de Blidah.

Vers quatre heures, on vint me prévenir qu'il était temps que je me misse en route si je voulais passer une heure ou deux avec notre hôte Mohammed.

J'enfourchai le premier cheval venu, un cheval de trompette, je crois, et nous traversâmes au grand trot les rues de Blidah.

Une fois dehors, nous mîmes nos chevaux au galop.

Un chacal qui traversa la route, et auquel nous donnâmes la chasse, nous détourna un instant de notre chemin ; mais comme la nuit s'avançait, nous le laissâmes se perdre dans les hautes herbes de la plaine.

Mes compagnons me pressaient, attendu que la route que nous avions à suivre était toute semée de silos, dont on voit difficilement les ouvertures pendant le jour, et qui, la nuit tombée, deviennent fort dangereux.

Nous arrivâmes vers six heures et demie au village arabe, situé sur un des premiers mamelons de l'Atlas. Nous étions impatiemment attendus, et par nos hôtes, et par nos compagnons qui mouraient de faim.

Tout le monde était réuni dans la maison des étrangers.

La maison des étrangers était un grand édifice situé au milieu de la place, et qui, ouvert sur ses quatre faces, comme le temple de Janus en temps de paix, indiquait qu'on pouvait venir des quatre points de l'horizon, et que de quelque point que l'on vînt on était le bien venu.

Une des curiosités de cette maison, et la preuve qu'elle a surtout été bâtie pour les Européens, c'est qu'elle possède une table et des chaises.

Des nattes, des coussins et des tapis étendus partout, indiquaient aussi que les sectateurs du Prophète avaient droit à l'hospitalité offerte par la maison des étrangers.

Notre repas se composa de lait sucré, de lait caillé, de poulets et de canards nageant dans leur sauce, et d'un immense kouskoussou formant le plat de résistance du dîner.

Une preuve du degré de civilisation où en étaient arrivés nos hôtes, c'est que notre dîner nous fut servi accompagné de fourchettes et de cuillères, et que Mohammed m'offrit une prise de tabac dans une boîte où il y avait eu de la pâte Regnault.

Nous restâmes jusqu'à onze heures chez nos nouveaux amis, fumant et buvant du café. A onze heures, Bourbaki nous annonça qu'il était temps de partir.

Nous prîmes fort tendrement congé de nos hôtes, et nous nous mîmes en route pour revenir à Bouffarik, au milieu d'une obscurité qui ne nous permettait pas de voir la tête de nos chevaux, et par une pluie battante.

Il n'y avait pas à essayer de guider nos montures par la descente rapide dans laquelle nous allions nous engager. Bourbaki, qui avait naturellement le commandement de la caravane, nous invita à laisser tomber la bride sur le col de nos chevaux et à nous abandonner à leur instinct.

Après les adieux des hommes, nous fûmes salués des aboiemens des chiens, qui nous accompagnèrent pendant plus d'un quart de lieue.

En arrivant à la plaine, nous trouvâmes un corps-de-garde arabe.

Un corps-de-garde est toujours placé ainsi en avant des

goums, non pour veiller à la sûreté des goums, mais à celle des voyageurs.

Dans les localités où les Arabes amis sont voisins des Arabes ennemis, ces corps-de-garde ont pour but de ne pas laisser passer les voyageurs qui pourraient imprudemment s'aventurer sur un territoire hostile.

Les voyageurs, en ce cas, reçoivent l'hospitalité au corps de garde même, ou sont conduits jusqu'au goum.

Je ne sais rien de plus pittoresque que les Arabes déguenillés qui composent ces corps-de-garde, vus sous une tente en lambeaux, à la lueur du feu qui brûle incessamment et qui les éclaire de ses tremblantes et fugitives lueurs.

Au reste, la pluie ne faisait qu'augmenter. Je n'ai jamais vu pareille averse, si ce n'est dans mon voyage de Calabre. On eût dit que les nuages de l'Algérie, sachant notre prochain départ, voulaient prendre congé de nous en nous saluant de leur mieux.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que la difficulté des chemins nous forçait d'aller au pas. Au bout d'une demi-heure, nous étions littéralement devenus autant de filtres prenant l'eau par le col de nos chemises et la rendant par nos bottes.

La conversation, animée d'abord, s'était allanguie peu à peu, puis enfin restait éteinte. Nous marchions à la file les uns des autres, dans deux sentiers parallèles, côtoyant un chemin qui semblait bien plus une fondrière qu'une route.

Une horloge vibra, et son battant de bronze frappa douze coups.

Nous venions de franchir cet espace insensible qui sépare une année de l'autre, c'était la dernière heure de l'année 1846, nous disant adieu et nous livrant à l'année 1847 en s'abîmant elle-même dans l'éternité.

En moins d'une minute, j'invoquai dans mon souvenir tous les gens que j'aimais, et qui étaient loin de se douter que je leur envoyais mes souhaits de bonne année, du milieu de la plaine de la Mitidja, grelottant de froid, et baigné des pieds à la tête, ou plutôt de la tête aux pieds, par une de ces pluies torrentielles dont nous n'avons pas même idée en France.

Dix minutes après, nous étions à Bouffarik, où, grâces aux soins de Bourbaki, qui se fit notre amphytrion, nous eûmes, avec la rapidité d'un commandement militaire, une grande salle chauffée et une bonne table servie.

L'omnibus du matin nous ramena à Alger.

Encore une fois nous avions pris, pour toujours peut-être, congé de bons amis d'un jour, avec lesquels on sentait qu'il eût été doux de passer sa vie, et que, selon toute probabilité, on ne reverra jamais.

LE JOUR DE L'AN A ALGER.

On se rappelle que le maréchal nous avait invité à assister à la réception du cheick El-Mokrani.

Nous n'avions garde de manquer à une pareille fête.

C'était, au reste, une chose importante que cette réception, El-Mokrani étant un personnage considérable parmi les Arabes.

Le général, qui l'avait fixée au premier jour de l'an, en avait donc fait une espèce de solennité.

A une heure, nous nous présentâmes chez le maréchal.

La cérémonie allait commencer.

L'assemblée était nombreuse. Elle se composait :

Des muftis, des cadis des deux sectes. des assesseurs des muftis et des cadis;

Des oukils des diverses corporations religieuses;

Des ulémas ou hommes de loi indigènes;

Des caïds et agas de la plaine de la Mitidja;

Du caïd des Chenouas et des personnes de sa suite;

Du héros de la fête, le khalifat de la Medjana, Seid-Achmet-ben-Mohammed-el-Mokrani, de son jeune fils et de ses parens;

Enfin, d'un grand nombre d'Arabes qui étaient venus pour accompagner leurs chefs.

On commença par le baise-main d'usage.

Puis comme, par un hasard heureux, l'année musulmane finissait cette année presque en même temps que l'année française, le maréchal manifesta aux Arabes le plaisir qu'il éprouvait de pouvoir répondre aux vœux de bonne année qu'il recevait, par des vœux pareils.

Le mufti, vieillard octogénaire, prit alors la parole au nom de tous les indigènes, et pria le maréchal d'agréer leurs félicitations à l'occasion du nouvel an, et les vœux qu'ils adressaient à Dieu pour qu'il daignât augmenter encore, s'il était possible, la puissance et le bonheur de la France.

Alors le maréchal prit la parole à son tour, et, avec cette netteté de forme et ce bonheur d'expressions qui le caractérisaient, il expliqua aux Arabes que le bonheur de l'Algérie dépendait de trois questions importantes, auxquelles ils devaient attacher toute leur attention.

Ces trois questions étaient la paix, la justice, l'agriculture.

— La paix, dit alors le maréchal, cela me regarde. Je vous la promets et vous la donnerai.

El-Mokrani fit signe qu'il voulait répondre.

— Monsieur le maréchal, dit-il, nous sommes tous persuadés que votre gouvernement ne saurait être qu'heureux: car l'homme de bien ne peut que se ressentir de vos bienfaits, l'homme de mal ne saurait échapper à votre colère.

— La justice, a continué le maréchal, elle vous est administrée par ceux des vôtres que vous-mêmes avez jugés dignes de remplir les saintes fonctions de juges; ils agissent sous nos yeux et sous notre direction. Plaignez-vous donc à moi si vous avez occasion de vous plaindre, et au besoin je vous ferai justice de la justice.

Le cadi alors, au nom de la magistrature musulmane, remercia le maréchal de la confiance qu'il avait bien voulu accorder aux indigènes, l'assurant du soin que les juges musulmans mettraient constamment à se rendre dignes des fonctions importantes qu'ils remplissaient.

— L'Agriculture, reprit le maréchal, l'agriculture est la conséquence de la paix. La guerre est un triple fléau, car elle entraîne avec elle la misère et la disette. Donc je vous ai promis la paix; c'est, avec l'aide de Dieu qui éloignera la sécheresse et les sauterelles, c'est vous promettre l'abondance.

Alors il fit signe à El-Mokrani de s'avancer, et lui donna un fusil en lui disant :

— Contre les lions et contre les ennemis de la France.

Puis il lui mit sur les épaules un bournous de drap rouge, galonné d'or, et lui donna une pièce d'étoffe de Lyon pour en faire cadeau à ses femmes.

El-Mokrani abandonnait à la place un magnifique fusil arabe tout damasquiné d'argent, tout resplendissant de corail. Le fusil pouvait bien valoir dix fois celui que lui donnait la France par les mains du maréchal.

Il avait jeté sur l'épaule de son fils, bel enfant de dix ans, un bournous de cachemire qui eût fait envie à la femme la plus élégante, tandis qu'à peine eût-elle consenti à couvrir son laquais du bournous galonné que la munificence royale accordait à son khalifat.

Sans doute il avait sous ses tentes des pièces de ces magnifiques étoffes qui se tissent à Fez ou qui se brodent Tunis, et près desquelles la soierie de Lyon n'avait pas plus de valeur que n'en a un châle Ternaux près d'un tissu de l'Inde.

Mais El-Mokrani était un homme qui savait vivre ; il eut l'air de tenir pour plus précieux que les siens le fusil, le bournous et la pièce d'étoffe, et se retira en remerciant le maréchal avec toute la pompe du langage arabe.

Après avoir donné l'investiture au nouveau khalifat, le maréchal se tourna vers le caïd des Chenouas, Kassem-ben-Djalloud, et le remercia, au nom de la France, des secours que lui et sa tribu avaient portés quinze jours auparavant à un navire en perdition dont il avait sauvé l'équipage.

Si le navire s'était deux ans auparavant perdu sur la même côte, pas un homme n'eût été épargné, pas une tête ne fût restée sur les épaules.

— Je suis confus, monsieur le maréchal, répondit le caïd, des complimens que vous m'adressez. Je crois n'avoir fait que mon devoir, et, pour un musulman, faire son devoir, c'est tout simplement être un honnête homme.

La cérémonie était finie, le maréchal congédia tout le monde, à l'exception du khalifat et de son fils qui devaient dîner avec nous.

Quand nous fûmes seuls avec lui :

— Vous allez voir, nous dit le maréchal, de quelle façon les Français et les Arabes se comprennent.

— El-Mokrani, dit le maréchal, mon gouvernement, en te nommant khalifat de la Medjana, t'accorde douze mille francs d'appointemens.

— Je les paierai sans qu'il y manque jamais une obole, répondit en s'inclinant El-Mokrani.

Il ne pouvait comprendre, avec ses idées arabes, qu'il fût payé, au lieu de payer lui-même pour exercer un commandement.

Nous profitâmes de l'occasion pour lui faire à notre tour quelques questions.

— Combien avez-vous de fils? lui demandai-je.

— Trois, répondit-il.

— Et de filles?

— Je ne sais pas.

Il n'avait pas jugé la chose assez importante pour s'en informer jamais.

Je lui demandai s'il avait quelque idée de ces grandes villes qui s'étaient appelées Carthage, Babylone, Tyr.

— La corde qui soutient la tente de l'Arabe n'est qu'une corde, me répondit-il, et elle a vu tomber toutes les villes dont vous me parlez.

Au reste, au bout d'un quart d'heure nous étions les meilleurs amis du monde, et il nous confiait qu'atteint d'une horrible maladie, plus commune qu'on ne le croirait dans l'intérieur des terres, il avait avant toute chose besoin d'un médecin.

Chancel, qui habitait depuis trois ans Alger, se chargea de le conduire dès le lendemain chez le plus habile docteur de la ville.

Le soir et la journée du lendemain furent donnés à nos préparatifs de départ. Nous quittions Alger le 3, par la frégate l'*Orénoque.*

En rentrant à l'hôtel, j'éprouvai un vif mouvement de joie. Je trouvai la carte de Déjazet.

Déjazet, la charmante *Frétillon*, la ravissante *Marquise de Pretintailles*, la fringante *Lisette*, était-elle donc dans la capitale de l'Algérie?

Je courus, aussitôt la carte lue, à l'adresse donnée. Malheureusement Déjazet n'avait pas quitté le continent ; une de ses amies seulement (pauvre Déjazet ! elle a presque autant d'amies que j'ai d'amis), une de ses amies seulement se trouvait égarée, perdue à Alger, et ne savait comment revenir en France.

C'est-à-dire que depuis qu'elle m'avait trouvé, elle était moins inquiète, et se doutait bien de quelle façon elle y reviendrait.

Si je ne craignais pas de blesser la pauvre créature, je me hâterais de dire, pour mettre ma moralité à couvert, qu'elle n'était ni jeune ni jolie.

Rien ne passe vite comme les dernières heures qui précèdent un départ ; aussi le 3 janvier, à dix heures du matin, étions-nous à bord de l'*Orénoque*, nous reprochant de ne pas avoir fait la moitié des choses qui nous restaient à faire à Alger.

A cinquante brasses de l'*Orénoque* était mouillé le *Véloce.*

Là aussi nous laissions de bons amis et de bons cœurs, qui ont dû être bien étonnés quand ils ont entendu monsieur Léon de Malleville dire que notre présence à bord du *Véloce* avait déshonoré le pavillon français.

Il va sans dire que monsieur Léon de Malleville, après avoir dit cela, s'est retranché derrière l'inviolabilité de la tribune.

Il est bon qu'on le sache, aussi je l'imprime.

Tout l'état-major, le capitaine Bérard en tête, était sur le pont du *Véloce.*

Tout l'équipage était sur le bastingage, dans les haubans et dans les hunes.

Tous les mouchoirs volaient, tous les chapeaux nous disaient adieu.

Nous levâmes l'ancre et nous passâmes à demi portée de pistolet les uns des autres, et nous poussâmes un grand cri d'adieu.

Tant que je pus voir le *Véloce*, les officiers restèrent sur le pont, les matelots dans les cordages.

Pendant une heure, je restai les yeux fixés, le corps immobile. Nous avions passé de si bonnes heures avec ces dignes officiers, ces braves matelots, qui trouvaient tout aussi juste qu'on donnât un bâtiment à un poëte qu'à un troisième ou quatrième attaché d'ambassade!

Puis tout s'effaça dans l'éloignement comme un rêve, le bâtiment d'abord, la ville ensuite, puis les montagnes elles-

mêmes. L'Afrique bientôt ne fut plus qu'une vapeur, et cette vapeur elle-même disparut à son tour.

Il est vrai que j'emportais un souvenir vivant de cette Afrique que je quittais.

C'étaient mes deux artistes arabes que j'emmenais de Tunis pour me sculpter une chambre à Monte-Cristo

Le 4 au soir, après une admirable traversée qui n'avait duré que trente-neuf heures, nous entrions dans le port de Toulon.

Tout au contraire de ce que je devrais éprouver, mon cœur se serre toujours quand après un voyage lointain je remets le pied en France.

C'est qu'en France m'attendent les petits ennemis et les longues haines.

Tandis qu'au contraire dès qu'il a passé la frontière de la France, le poëte n'est plus en réalité qu'un mort vivant qui assiste aux jugemens de l'avenir.

La France, ce sont les contemporains, c'est-à-dire l'envie.

L'étranger, c'est la postérité, c'est-à-dire la justice.

Pourquoi donc cela est-il ainsi quand il serait si beau que ce fut autrement!

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie



IMPRESSIONS DE VOYAGE

— SUISSE —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

EXPOSITION

Il n'y a pas de voyageur qui ne croie devoir rendre compte à ses lecteurs des motifs de son voyage. Je suis trop respectueux envers mes célèbres devanciers, depuis M. de Bougainville, qui fit le tour du monde, jusqu'à M. de Maistre, qui fit le tour de sa chambre, pour ne pas suivre leur exemple.

D'ailleurs, on trouvera dans mon exposition, si courte qu'elle soit, deux choses fort importantes, qu'on chercherait vainement ailleurs : une recette contre le choléra, et une preuve de l'infaillibilité des journaux.

Le 15 avril 1832, en revenant de conduire jusqu'à l'escalier mes deux bons et célèbres amis Listz et Boulanger, qui avaient passé la soirée à se prémunir avec moi contre le fléau régnant, en prenant force thé noir, je sentis que les jambes me manquaient tout à coup; en même temps, un éblouissement me passa sur les yeux et un frisson dans la peau; je me retins à une table pour ne pas tomber : j'avais le choléra.

S'il était asiatique ou européen, épidémique ou contagieux, c'est ce que j'ignore complétement; mais ce que je sais très-bien, c'est que, sentant que, cinq minutes plus tard, je ne pourrais plus parler, je me dépêchai de demander du sucre et de l'éther.

Ma bonne, qui est une fille fort intelligente, et qui m'avait vu quelquefois, après mon dîner, tremper un morceau de sucre dans du rhum, présuma que je lui demandais quelque chose de pareil. Elle remplit un verre à liqueur d'éther pur, posa sur son orifice le plus gros morceau de sucre qu'elle put trouver, et me l'apporta au moment où je venais de me coucher, grelottant de tous mes membres.

Comme je commençais à perdre la tête, j'étendis machinalement la main; je sentis qu'on m'y mettait quelque chose; en même temps, j'entendis une voix qui me disait :

— Avalez cela, monsieur; cela vous fera du bien.

J'approchai ce quelque chose de ma bouche, et j'avalai ce qu'il contenait, c'est-à-dire un demi-flacon d'éther.

Dire la révolution qui se fit dans ma personne, lorsque cette liqueur diabolique me traversa le torse, est chose impossible, car presque aussitôt je perdis connaissance. Une heure après, je revins à moi : j'étais roulé dans un grand tapis de fourrures, j'avais aux pieds une boule d'eau bouillante; deux personnes, tenant chacune à la main une bassinoire pleine

